

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

IMPRIMERIE DE Vᵉ THUAU,
Rue du Cloître St.-Benoît, n°4.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DESTINÉ A FAIRE CONNAITRE TOUT CE QUE LES SCIENCES HUMAINES ET EN PARTICULIER L'HISTOIRE, LES ANTIQUITÉS, L'ASTRONOMIE, LA GÉOLOGIE, L'HISTOIRE NATURELLE, LA BOTANIQUE, LA PHYSIQUE, LA CHIMIE, L'ANATOMIE, LA PHYSIOLOGIE, LA MÉDECINE ET LA JURISPRUDENCE RENFERMENT DE PREUVES ET DE DÉCOUVERTES EN FAVEUR DU CHRISTIANISME;

Par une Société

D'ECCLÉSIASTIQUES, DE LITTÉRATEURS, DE NATURALISTES, DE MÉDECINS ET DE JURISCONSULTES.

PREMIÈRE ANNÉE.

Seconde édition. — 1833.



TOME II.



PARIS,

Au Bureau des Annales de Philosophie Chrétienne,
Rue Saint-Guillaume, n° 23, faubourg Saint-Germain.

1831.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 7. — 31 Janvier.

Philosophie.

DE LA CROYANCE EN L'ÉTAT DE NATURE ET DE SES FUNESTES CONSÉQUENCES.

Troisième Article.

Les monumens historiques sur l'origine de tous les peuples prouvent que, par le fait, l'État de nature n'a jamais existé.

Avoir montré l'origine obscure, mensongère, remplie d'ignorance et d'ignominie, de l'opinion de l'État de nature; avoir prouvé que la nature de l'homme, ainsi que ses facultés, ne sont pas faites pour cet état, c'est avoir déjà bien éclairci la question [1]; mais, pour achever de lever tous les doutes et d'emporter tous les assentimens, il me reste à montrer que, par le fait, cet État n'a jamais existé.

Lorsque je promets de mettre sous les yeux de mes lecteurs l'histoire des commencemens de tous les peuples, on pense bien

[1] Voir les Numéros 5 et 6, tom. Ier, pages 271 et 351.

que ce ne sera que fort succinctement et le plus rapidement possible. L'origine de chaque nation et de chaque peuple a fourni matière à des volumes sans nombre : aussi je ne m'occuperai ici ni de rechercher comment il s'est fait que ces peuples aient été sitôt civilisés, ni quelle était cette civilisation, ni quels ont été ses progrès ou sa décadence, il me suffira de remonter aussi haut qu'il est possible de le faire dans l'histoire de chaque peuple, et de dire dans ce commencement que nous connaissons : *Le voilà civilisé.* J'essaierai d'expliquer ensuite quelques passages assez communs dans les anciens historiens, et de réfuter quelques erreurs assez graves chez les modernes.

Nous avons vu ce que les livres des philosophes nous enseignent sur les premiers commencemens de l'homme, et quel est l'état qu'ils appellent son *état naturel.* Ouvrons maintenant nos propres livres, qui sont supérieurs à tous en ancienneté et en authenticité, et voyons ce qu'ils nous disent du commencement de la société, et quel est l'*État de nature* qu'ils nous font.

« D'abord c'est Dieu lui-même qui forma l'homme de ses pro-
» pres mains, et souffla sur son visage un souffle de vie ; il le
» plaça ensuite, non dans les forêts, mais dans un jardin de dé-
» lices qu'il avait planté lui-même dès le commencement. Appe-
» lant ensuite tous les animaux de la terre, il les fait passer de-
» vant l'homme afin qu'ils reconnaissent leur roi. Bien loin de le
» laisser seul et isolé, il est dit expressément que ne trouvant pas
» bon que l'homme fut seul, il créa la femme, pour être sa com-
» pagne, son aide, semblable à lui [1]. »

Voilà ce que Dieu fit pour la sociabilité extérieure de l'homme ; voyons ensuite si, quant à l'instruction et à la science, il le livra à lui-même et au bon usage de ses facultés naturelles. Bien loin de là nous apprenons que le Créateur fut son premier maître ; car

[1] Formavit igitur Deus hominem de limo terræ, et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ... Plantaverat autem Dominus Deus paradisum voluptatis in principio, in quo posuit hominem quem formaverat... Formatis igitur, Dominus Deus, de humo cunctis animantibus terræ et universis volatilibus cœli, adduxit ea ad Adam, ut videret quid vocaret ea..... Dixitque Dominus Deus : Non est bonum esse hominem solum, faciamus ei adjutorium, simile sibi. *Genèse*, ch. II.

tout ce que nous voyons que les enfans reçoivent de la société, la parole, l'instruction, les croyances, les règles de conduite, l'homme le reçut immédiatement de Dieu, d'une manière extérieure et sensible, la seule naturelle.

« Dieu leur donna le conseil, le langage, les yeux, l'ouie, et » un cœur capable de penser : il les remplit de la science de l'intel- » ligence. Il créa pour eux la science de l'esprit, remplit leur cœur » de sens, et leur montra les biens et les maux ; il mit son œil » sur leur cœur pour leur montrer les merveilles de ses ouvrages ; » il ajouta l'instruction, et leur donna en héritage la loi de la vie. » Il établit avec eux un pacte éternel, et leur fit apercevoir sa » justice et ses jugemens : leurs yeux virent les merveilles de sa » puissance, et leurs oreilles entendirent l'*honneur* de sa voix [1]. »

Tel est l'état que Dieu fit à l'homme ; telles sont les facultés, les connaissances qu'il lui donna sensiblement et *en l'honorant du son de sa voix,* et que les pères ont transmises, par la parole et l'enseignement, à leurs enfans. A la vérité, dans ce commencement, il n'existait ni villes ni palais, mais celui qui leur avait fait des habits avec des peaux de bêtes pour couvrir leur nudité [2], leur apprit bientôt à se mettre à l'abri sous des cabanes, ou des tentes faites avec ces mêmes peaux, palais simples et modestes, mais où la civilisation pouvait bien être aussi parfaite, pour ce qui concerne les croyances et les pratiques, que dans nos salons et nos boudoirs.

Voilà ce que nous apprend la seule histoire authentique des commencemens ; voilà ce que ne peuvent refuser de croire nos adversaires, sans abjurer toute croyance aux autres monumens historiques, et sans se jeter dans le pyrrhonisme absolu et universel.

Sans nous étendre plus au long sur la vie de ces premiers peu-

[1] Consilium, et linguam, et oculos, et aures, et cor dedit illis excogitandi : et disciplinâ intellectûs replevit illos. Creavit illis scientiam spiritûs : sensu implevit cor illorum, et mala et bona ostendit illis. Posuit oculum suum super corda illorum ostendere illis magnalia operum suorum... Addidit illis disciplinam, et legem vitæ hæreditavit illos. Testamentum æternum constituit cum illis, et magnalia honoris ejus vidit oculus illorum, et honorem vocis audierunt aures illorum. *Ecclésiastique*, ch. XVII.

[2] *Genèse*, ch. III, v. 21.

ples, que nous ne connaissons que par quelques chapitres très-courts, nous voyons, 1656 ans après la création du monde [1], le déluge détruire tout le genre humain et le réduire à huit personnes. Ces personnes, au sortir de l'arche, ne se répandirent pas dans les forêts, et ne furent pas dans l'État de nature. Elles avaient conservé les traditions de leurs prédécesseurs sur la vérité, la science, les arts et toutes les connaissances de leurs pères; or, ces arts étaient bien perfectionnés, puisque c'est avec leur secours qu'ils avaient bâti l'arche; aussi leur premier soin fut d'élever un autel, de faire un sacrifice, et nul doute qu'ils ne dûrent de suite se construire des maisons.

En effet, un peu plus de cent ans après, en 1770, les descendans de Noé entreprennent de construire une tour qui touche jusqu'au ciel. Ils n'ont pas de pierres, mais ils ne renoncent pas pour cela à leur entreprise; ils durcissent la terre au feu, et la convertissent en rocher. Ils n'ont pas de ciment, mais ils font dissoudre le bitume dans le feu, afin qu'il leur en tienne lieu [2]. Cependant, Dieu, étant descendu pour voir leur ouvrage, troubla ce monument d'orgueil; il mit la confusion dans leur langue, et les peuples qui avaient toujours vécu jusqu'alors, comme une seule famille, se séparèrent dans la plaine de *Sannaar*, pour ne plus se rassembler que dans la terrible vallée de Josaphat.

Ici le genre humain se divise en cinq grandes histoires, celle des Hébreux, des Égyptiens, des Babyloniens, des Assyriens et des Mèdes.

Nous voyons l'histoire des Hébreux, qui seule ne présente pas d'interruption, s'avancer toujours dans la civilisation avec une telle clarté et une telle certitude, que, 4,000 ans après, chaque famille citait sa généalogie, qui la faisait remonter jusqu'à Abraham, et d'Abraham jusqu'au premier homme.

Nous sommes loin d'avoir des notions aussi certaines sur les autres peuples, parce qu'ils n'ont pas conservé leurs monumens,

[1] Nous suivons pour les dates et la chronologie, *la table synoptique* que le savant Goguet a mise dans son *Origine des lois et des sciences*, ouvrage rempli de recherches, mais composé d'après les faux principes de la croyance en l'État de nature.

[2] Voir sur ce qui reste des ruines de cet ouvrage dans notre numéro 5, tome I, page 316.

mais leurs histoires ne remontent précisément qu'au tems où les enfans de Noé se dispersèrent.

Cham va commencer l'empire de l'Égypte, et son nom est encore répété dans les traditions des peuples d'Orient; Nembrod jette les fondemens de l'empire de Babylone; Assur fonde celui d'Assyrie, et un troisième fils de Japhet établit celui des Mèdes.

Je l'ai déjà dit [1], on n'a que peu de renseignemens sur les commencemens de ces anciens peuples; on sait seulement que l'empire d'Égypte continua d'être indépendant, tandis que, vers l'an 2240 du monde, Ninus, roi des Assyriens, ayant vaincu Nabonazar, roi des Babyloniens, et battu l'armée des Mèdes, réunit ces deux peuples sous son obéissance, et forma de ces trois royaumes ce que l'on appelle l'empire d'Assyrie. Peu de choses sont connues sur cet empire, non plus que sur celui des Égyptiens, depuis cette époque jusque vers l'an 3180, où d'un côté l'on voit régner Bocchoris sur l'Égypte, et Sardanapale sur l'Assyrie. Sous le règne de ce dernier cet empire fut démembré, et les royaumes des Babyloniens et des Mèdes recommencèrent.

Je m'arrête un moment à cette époque, parce que ce sont là précisément les tems sur lesquels les plus épaisses ténèbres sont répandues : je n'essaierai pas de les dissiper. La chose nous est impossible, à moins que, quelque jour, l'avare Mort, qui partout ailleurs a dévoré les peuples, mais qui, en Égypte, a été chargée pour ainsi dire de les conserver, ne vienne révéler quelqu'un des innombrables secrets qu'elle garde, à ces hommes extraordinaires, qui par une puissance, que dans un certain tems on aurait appelé diabolique, mais qu'à présent nous nommons divine, se sont mis en communication avec les hommes des premiers tems, à travers les siècles et la poussière des tombeaux. En attendant ces renseignemens, que la Providence a peut-être destinés à notre siècle, où un mouvement si grand et si beau a été donné par quelques hommes, à la recherche des vieilles traditions et des vieilles croyances, afin de se remettre en communion avec tous les peuples, tous les tems et tous les âges, nous émettrons quelques assertions, qui, nous l'espérons,

[1] Voir le premier article, numéro 5, tome I, page 275.

ne seront pas démenties par ces vieux témoins, si jamais ils se lèvent de leur oubli et de leurs sépulcres. Or, ces assertions contredisent précisément tous les systèmes de l'État de nature, suivant lequel l'homme aurait commencé par ne rien savoir, et serait arrivé à la civilisation actuelle par la perfectibilité progressive de son esprit et de ses lumières.

En effet, c'est pendant ces premiers tems que nous voyons exécuter les plus grands travaux, réunir les plus grandes armées, exister les plus vastes, les plus puissans empires. Étaient-ce des hommes d'une civilisation peu avancée, et d'une science peu perfectionnée, que ces enfans de Noé, qui entreprennent de bâtir une tour qui touche le ciel, et qui poussent l'ouvrage jusqu'au point que Dieu crut nécessaire de descendre lui-même pour venir arrêter leur entreprise [1]? Étaient-ce des peuples peu capables, que ces Égyptiens, qui creusaient un bassin pour contenir toute la pluie que Dieu leur jetait du haut du ciel et des montagnes? Et ce roi qui bâtit un tombeau, comme Dieu fait des montagnes [2], seulement pour annoncer sa puissance [3]? Étaient-ils peu avancés dans les arts, ces peintres qui faisaient des couleurs capables de résister à l'action libre de l'air après trente siècles, et ces mécaniciens qui soulevaient à la hauteur de six cents pieds, des masses qui braveraient toute notre mécanique? et ces sculpteurs, qui gravaient sur le granit des oiseaux, dont un voyageur moderne a pu reconnaître toutes les espèces [4]? Voilà ce qu'ont fait ces peuples dans ces tems que l'on ne connaît par aucune histoire.

[1] Voir *la Genèse*, chap. XI, v. 6 et suiv.

[2] Le lac Mœris, creusé pour contenir les crues extraordinaires du Nil. Voir dans la description de l'Égypte, t. I, un *Mémoire sur le lac Mœris*, par M. Jomard. Voir aussi Pococke, d'Anville, etc.

[3] Les pyramides d'Égypte étaient destinées à recevoir les cendres de quelques souverains, selon l'opinion de la plupart des savans. Celle de Ghizeh a aujourd'hui 474 pieds $\frac{122}{000}$ d'élévation perpendiculaire; la base est de 716 pieds 6 pouces; mais on croit qu'avec l'ancien revêtement l'élévation était de 505 pieds $\frac{369}{681}$, et la base de 734 pieds 6 pouces. Voir, pour les détails, la *Description des pyramides de Ghizeh*, par le colonel Grobert.

[4] Voir la description des peintures et des bas-reliefs de Thèbes, etc., dans le grand ouvrage sur l'Égypte; ainsi que le dernier voyage de M. Champollion le jeune.

« Où place-t-on donc les prétendus tems de barbarie et d'i-» gnorance? De plaisans philosophes ont dit : Les siècles ne » nous manquent pas : ils vous manquent très-fort, car l'épo-» que du déluge est là pour étouffer tous les romans de l'imagi-» nation [1]. »

Ainsi ce n'est point chez ces peuples qu'il faut aller chercher des preuves de l'existence de l'État de nature.

Mais il est un autre peuple, chez lequel nous avons vu qu'a pris naissance l'opinion de l'État de nature. Interrogeons ses monumens et ses traditions historiques, et sachons sur quel fondement il appuyait sa croyance.

Voyons d'abord ce que l'on connaît de probable sur les époques historiques de ses annales [2].

Jusqu'à l'an 2087, les Grecs nomment eux-mêmes ces tems inconnus. C'est à cette époque que l'on place l'existence de Saturne, Jupiter, Neptune et Pluton, autrement appelés *Titans :* il est dit qu'ils formèrent un vaste empire dans l'Europe, qui était alors déserte : événemens que l'on peut placer du tems de Tharé et d'Abraham.

Quels étaient ces Titans? on n'en sait rien ; on croit cependant qu'ils sortaient de l'Égypte. La monarchie fondée par ces princes étrangers ne subsista pas long-tems. Après la mort de la famille des Titans, ce vaste empire fut dissous.

Quelque tems après, vers l'an du monde 2098, de nouvelles colonies sorties de l'Égypte et de la Phénicie, passèrent dans la Grèce et fondèrent de nouveaux royaumes : parmi ces royaumes furent ceux d'Athènes et d'Argos.

Les traditions des Athéniens citent Ogygès, vivant vers l'an 2175, en même tems qu'Inachus vivait à Argos. Après Ogygès, on ne sait plus rien jusqu'à Actée, qui vivait vers l'an 2250, lequel fut remplacé par Cécrops, venu encore de l'Égypte, et qui bâtit, vers l'an 2400 [3], Athènes, qu'il appela alors *Cécropia.*

[1] Le comte Joseph de Maistre.

[2] Quelques-unes de ces époques diffèrent un peu de celles que M. Cuvier a données dans son travail inséré dans notre dernier numéro. On sait que ce désaccord provient des différens systèmes de chronologie. Nous avons prévenu que nous suivions le tableau de Goguet.

[3] C'était environ 1582 ans avant Jésus-Christ.

A cette époque commencent les tems historiques. Un monument des plus importans et des plus authentiques nous sert de guide, ce sont les marbres de Paros, qui nous donnent la chronologie des principales époques de la ville d'Athènes [1].

Tels sont les nuages qui couvrent les commencemens de l'histoire des Grecs.

Malgré ces nuages, nous pouvons encore assurer que les arts et les sciences y avaient été cultivés avant les tems historiques, et que par conséquent la civilisation avait passé chez eux avant la barbarie. De grands travaux et d'anciens monumens, existant encore, prouveront ce que nous avançons.

Au centre de la Béotie, tout près de cette Athènes, que l'on voudrait nous faire regarder comme le berceau de la première civilisation de ce pays et du monde, se trouve un lac d'une grande étendue, le lac Copaïs. Il reçoit dans son sein une douzaine de petites rivières, entre autres le Céphise, nom connu des poètes, lesquelles descendent des hautes montagnes qui l'environnent de tous côtés..... Mais en préparant ce lac pour réservoir aux eaux de ces rivières, Dieu semblait avoir oublié de leur donner une issue, en sorte que les eaux, montant insensiblement, menaçaient de tout engloutir, jusqu'au sommet des montagnes, pour se précipiter de là dans les plaines environnantes, et les dévaster. Alors il se trouva des hommes qui, suppléant pour ainsi dire à l'oubli de Dieu, ouvrirent des canaux souterrains à travers les flancs d'une montagne d'une largeur de plus de deux lieues, pour faire écouler ces eaux dans la mer Eubée. Quels sont ces hommes? on ne l'a jamais su. Dans quel tems ont-ils fait ces travaux? on l'ignore encore : les historiens, qui ne sont venus que quelques cents ans avant Jésus-Christ, ne peuvent rien nous en dire; mais ces ouvrages existent : ces canaux sont au nombre de plus de cinquante. Bien plus, des puits ont été ouverts du sommet de la montagne à une profondeur étonnante pour pouvoir les visiter; et en effet Strabon nous dit qu'Alexandre-le-Grand les fit nétoyer; le nom de l'homme qui se chargea

[1] Ces marbres furent trouvés à Paros par le lord Arondel; ils ont été transportés à Oxford : c'est pour cela qu'on les nomme indifféremment les marbres de *Paros*, d'*Arondel* ou d'*Oxford*.

de cette entreprise nous a été conservé ; il se nommait *Chalsis*[1]. Certes, on ne dira pas que ces hommes ont creusé ces souterrains. comme des taupes font leur terrier : il y a ici de l'art, du courage, et de la persévérance ; il a fallu des ingénieurs habiles, et des ouvriers endurcis aux fatigues ; il a fallu, en un mot, une civilisation perfectionnée. Et certes on croira difficilement que des gens, qui sondaient les montagnes jusque dans leurs racines, et les perçaient de chemins nombreux, eussent besoin d'apprendre d'une Cérès l'usage du pain, d'un Triptolême le premier emploi de la charrue, ou d'un Bacchus le secret d'oublier les fatigues, et de chercher de nouvelles forces dans le vin. S'ils ont reçu quelque nouvelle manière d'employer ces différentes connaissances, il faut au moins avouer qu'ils pouvaient facilement s'en passer, et que ni eux ni leurs pères n'étaient dans l'État de nature ; ainsi toute cette mythologie des poètes menteurs se perd dans l'imagination[2].

De tout cela l'on peut conclure qu'il est faux qu'il ait jamais existé, même en Grèce, quelques-uns de ces peuples, comme les décrivent les partisans de l'État de nature ; c'est-à-dire sans lois, sans chef, sans morale, sans civilisation quelconque : peuples qui n'auraient connu, ni l'usage du pain, ni l'usage du feu. Et quand les poètes, dans les âges de la civilisation, viennent nous parler d'Orphée, attirant par la douceur de ses chants les hommes errans dans les forêts, ou d'Amphion, engageant, au son de sa lyre, les Grecs de Béotie, à bâtir la ville de Thèbes,

[1] Voir Strabon, liv. IX ; — Barthélemy, *Voyage du jeune Anarcharsis* ; — Maltebrun, *Précis de Géographie*, etc., liv. CXVII, tom. 6, p. 133, — et Depping, *Description topographique de la Grèce*, t. I. p. 150.

Les *monumens cyclopéens ou pélasgiques* prouvent aussi qu'une civilisation dont l'histoire ne nous a pas conservé le souvenir a passé dès le commencement sur la Grèce. Voir ce que nous disons de ces monumens, n° 37. t. VII, p. 13. (*Note de la deuxième édition.*)

[2] La chronique des marbres d'Arondel dit, sous la rubrique de 1398 : « Depuis que... (Orphée, selon Chandler)..., publia ses vers, chanta l'enlèvement « de Proserpine, la recherche qu'en fit Cérès, et les *fables* qui concernent ceux « qui en reçurent les grains sous le règne d'Érichtée, il s'est écoulé 1185 ans. » Voilà ce que croyaient les Grecs. Ils regardaient comme des *fables* toutes ces aventures de leurs dieux, que l'on voudrait presque nous faire croire à nous-mêmes comme des vérités.

ils ne font que nous donner des fables, ou confirment ce que j'ai avancé, c'est qu'avant cette civilisation, il y en avait une autre, qui n'était pas l'État de nature. Tout ce que l'on peut accorder, c'est qu'avant l'arrivée des colonies égyptiennes, ces peuples, par leur position géographique, entourés d'un côté par la mer, et de l'autre par de hautes montagnes, de vastes forêts et de défilés étroits, qui leur servaient comme de barrières, furent un peu plus isolés que les autres peuples, un peu moins qu'eux conservèrent les traditions primitives, un peu moins furent civilisés : ce qui explique le mouvement rapide de civilisation qui se manifesta chez eux, lorsqu'ils furent mis en contact avec les autres peuples.

En effet, vers la guerre de Troie, 1217 ans avant notre ère, les usages, les coutumes, la langue, tout annonce que les arts étaient très perfectionnés ; le seul poème d'Homère en est une preuve; et nul doute qu'*avant lui il n'y ait eu d'autres écrivains qui avaient chanté d'autres guerres*, comme le dit Horace.

Que si nous voulons savoir d'où leur était venue cette civilisation, nous n'irons pas chercher une succession indéfinie de siècles, mais nous laisserons parler les Grecs anciens eux-mêmes, et nous écouterons Platon, qui nous dit : « Ce qu'il importe le plus » à l'homme de savoir, s'apprend aisément et parfaitement si » quelqu'un nous l'enseigne. » Or, qui avait appris aux hommes cette civilisation, nous le saurons encore d'un Grec, qui nous dit : « Je ne doute pas que les arts n'aient été primitivement » des grâces accordées aux hommes par les dieux [1]. »

Il est aussi un autre pays dont on a beaucoup parlé dans le dernier siècle, comme poussant non pas l'ignorance, mais la civilisation fort au-delà des époques assignées par l'histoire sacrée. Sur ce fait nous laisserons parler un savant géographe, M. Maltebrun.

« Les ennemis de la religion chrétienne attachent, comme on » sait, une grande importance à déterrer quelque peuple dont » les annales remontent au-delà du déluge de Noé, ou même » au-delà de l'époque de la création du monde, telle que Moïse » l'indique. Les prétendues indiquités égyptiennes et Babylo- » niennes ayant été ramenées par la critique à leur juste valeur,

[1] Hippocrate.

» on se rejeta sur l'Inde et la Chine. Les merveilles lointaines
» inspirent plus de vénération. La Chine fut représentée comme
» ayant formé un empire très civilisé et très florisant 4500 ans
» avant Jésus-Christ.....

« Malheureusement la Chine elle-même a vu naître des histo-
» riens assez sincères pour rejeter toutes les fables que l'on ra-
» conte sur *Fo-hi* et *Hoang-ti*. Ils n'osent pas même garantir les
» traditions qui regardent le règne d'*Iao*, être probablement al-
» légorique, et qu'on place à vingt-trois siècles (2357) avant
» Jésus-Christ. Mais en quoi consistèrent les travaux d'Iao? il
» dessèche des marais, il chasse les bêtes sauvages, il cultive une
» terre déserte ; et ses domaines avaient si peu d'étendue qu'il les
» parcourait quatre fois dans l'année. Dix siècles plus tard (en
» 1401 avant Jésus-Christ) nous voyons les princes de la Chine
» se transporter d'une province à l'autre avec tout leur peuple,
» nomade comme eux, et comme eux logé, tantôt dans le creux
» des rochers, tantôt dans des cabanes de terre. A l'époque où
» florissait Confucius, 551 ans avant Jésus-Christ, toute la Chine,
» au midi du fleuve Bleu, était encore déserte.

« Rien, dans les annales de la Chine, n'annonce à cette époque
» une grande nation ; aucun monument authentique n'atteste
» la puissance de ceux qui l'élevèrent ; les livres, écrits sur un
» papier très fragile, continuellement recopiés, ne peuvent pas
» offrir de lumières bien sûres ; d'ailleurs on assure que, deux
» siècles avant Jésus-Christ (en 213), un monarque barbare fit
» détruire tous les écrits qui existaient alors. Il faut donc se ré-
» signer, avec les savans Chinois, à ne faire remonter l'histoire de
» la Chine qu'à huit ou neuf siècles tout au plus avant notre
» ère actuelle. Le système qui vise à une plus haute antiquité
» doit son origine à des caprices modernes de quelques lettrés,
» et à la vanité des empereurs.

« Mais, nous dira-t-on, des observations astronomiques recon-
» nues exactes par un grand géomètre [1], remontent à 1100 ans
» avant Jésus-Christ. En laissant de côté les objections qu'on
» pourrait faire sur l'authenticité de ces observations, en admet-
» tant qu'elles n'ont pas été imaginées par les Chinois modernes,
» elles prouvent seulement qu'en 1100 avant Jésus-Christ, il exis-

[1] De Laplace, *Système du monde*.

» tait en Chine une tribu, une ville civilisée, et qui avait produit
» des savans. L'Asie orientale a pu avoir, comme en Europe, ses
» Grecs et son Athènes. Il y a loin de là à la formation d'un im-
» mense empire. Il y a aussi loin de 1100 ans à 2300 ans. La ci-
» vilisation grecque et romaine naquit et s'éteignit dans un moin-
» dre espace de tems [1]. »

Il ne reste plus qu'un seul pays sur la civilisation duquel peut exister encore quelque doute, et ce pays est un monde. L'an 1477 de notre ère, un de ces hommes dont le sein est entouré d'un triple airain, comme le dit un poète, se confia sur un frêle vaisseau et découvrit un continent nouveau. Là se trouvaient des peuples errant dans les forêts, n'ayant presque d'humain que le visage, se nourrissant, non-seulement du fruit des arbres, mais encore de la chair de leurs semblables, ne possédant aucun des arts, aucune des sciences des peuples civilisés. Aussi plus tard, lorsque les philosophes du 18me siècle parcoururent le monde pour chercher des précepteurs aux hommes et aux gouvernemens, ils s'arrêtèrent à ces humains qu'ils appelèrent les *enfans de la nature*. Les considérant comme libres, indépendans, faisant le mal sans malice, et dégradés sans vice, ils les établirent les modèles de toutes les sociétés. On les vit tressaillir de joie, comme ayant trouvé leurs amis, leurs frères, les types vivans de l'humanité. Qui ne connaît, et les éloges que leur donne Montaigne, et la défense qu'en a prise Raynal, et le respect et l'envie que leur portait la tourbe des philosophes? Chose étonnante! Ils avaient retrouvé l'État de nature, et le chemin était ouvert devant eux; jamais plus belle occasion ne pouvait leur être offerte de rentrer dans leurs droits et dans leurs jouissances; le même vaisseau qui avait apporté des singes et des perroquets, aurait pu reporter en échange ces moralistes et ces philosophes; mais non, il ne tomba jamais dans la pensée d'aucun d'eux de rentrer dans cet état, qu'ils préconisaient tant, et dont ils parlaient avec tant de tendresse.

Quoi qu'il en soit de la conduite des philosophes, on trouva dans ce pays deux sortes de peuples, les uns civilisés comme les

[1] *Précis de la géographie universelle*, etc., par Maltebrun, liv. LX, tom. III, page. 556.

habitans du Mexique et du Pérou, et les autres sauvages. Or voyons dans les uns si l'état sauvage était leur état primitif, et dans les autres, si c'est de leurs propres forces qu'ils étaient arrivés à la civilisation.

Je ne m'arrêterai pas à discuter les probabilités plus ou moins grandes sur la manière dont l'Amérique a été peuplée; quel que soit le système que l'on embrasse, toujours est-il certain que ses premiers habitans sont venus d'ailleurs, et que ce sont quelques individus qui, ou de l'Afrique, ou de la Chine, ou de la Russie, ou à la suite d'un naufrage, ou à cause d'une guerre et d'une transmigration sont venus peupler ce pays. Cela est mis hors de doute, dans ce moment, par les recherches et les découvertes des savans Américains; ils ont trouvé dans ce pays des mœurs, des usages, des connaissances, des erreurs, qui n'ont pu venir que de l'Asie ou de l'Afrique, où on les retrouve encore. Outre ces analogies si frappantes et qu'on ne peut plus expliquer par des *idées innées*, un fait inconstestable nous assure de la présence d'anciens peuples civilisés, fait contre lequel ne peuvent s'incrire les contradicteurs, puisqu'il est encore permanent. En effet, le voyageur rencontre encore aujourd'hui de nombreuses ruines de palais, de temples, de bains, d'hôtelleries publiques; on y voit des pyramides entourées d'autres pyramides, à la façon de celles des Indes et de Siam. Des figures hiéroglyfiques d'animaux et d'instrumens sont gravées sur les rochers de Syonite, voisins de Casiquiari; sur les bords de l'Ohio, on voit encore les vestiges de camps et de forts quarrés [1]. Il y a peu d'années, un violent orage, ayant éclaté près de Brownsvelle, dans la partie occidentale de la Pensylvanie, déracina un chêne énorme, dont la chute laissa voir une surface en pierre d'environ seize pieds carrés, sur laquelle étaient gravées plusieurs figures. Entre autres, deux de forme humaine, représentant un homme et une femme, séparés par un arbre. La dernière tient des fruits à la main. Des cerfs, des ours

[1] Nous avons déjà donné les preuves de toutes ces assertions dans les *Mémoires* insérés aux Numéros 3, 4 et 5, tom. I, pag. 153, 233 et 305.

Voir ce que nous avons encore dit sur l'*origine et les traditions des Américains*, ci-après Numéros 10, 11, 15, 16, 18, 19, 39 et 41 — tom. II, p. 295 et 338—tom III, pag. 179, 302 et 407—tom. IV, p. 19 et tom. VII, p. 248 et 387. (*Note de la deuxième édition.*)

et des oiseaux sont sculptés sur le reste de la pierre. Ce chêne avait au moins cinq à six cents ans d'existence ; ainsi ces figures ont été sculptées long-tems avant la découverte d'Amérique par Colomb [1].

Ainsi l'état de civilisation a été le premier état de l'Amérique ; or si cela est, les sauvages ne sont plus que des êtres dégradés, et leur état, qui encore n'est pas l'état de simple nature, est un véritable état de dégradation ; c'est de la civilisation que sont sortis les sauvages, et là, comme ailleurs, la civilisation est le seul état primitif et naturel.

La découverte des peuplades américaines prouve donc le contraire de ce que voudraient lui faire prouver nos adversaires. Or qui pourrait nier leur état de dégradation?

« On ne saurait fixer un instant ses regards sur le sauvage, dit » un écrivain qui a porté sur tous les objets un œil qui a dévancé » les découvertes [2], sans lire l'anathème, écrit, je ne dis pas » seulement dans son âme, mais jusque sur la forme extérieure » de son corps. C'est un enfant difforme, robuste et féroce en qui » la flamme de l'intelligence ne jette plus qu'une lueur pâle et » intermittente. Une main redoutable, appesantie sur ces races » dévouées, efface en elles les deux caractères distinctifs de notre » grandeur, la prévoyance et la perfectibilité. Le sauvage coupe » l'arbre pour recueillir le fruit ; il dételle le bœuf que les mis- » sionnaires viennent de lui confier, et le fait cuire avec le bois de » la charrue. Depuis plus de trois siècles, il nous contemple, » sans avoir rien voulu recevoir de nous, excepté la poudre pour » tuer ses semblables, et l'eau-de-vie pour se tuer lui-même ; en- » core n'a-t-il jamais imaginé de fabriquer ces choses, il s'en re- » pose sur notre avarice qui ne lui manquera jamais. Comme les » substances les plus abjectes et les plus révoltantes sont cepen- » dant susceptibles d'une certaine dégénération, de même les » vices naturels de l'humanité sont encore viciés par le sauvage. » Il est voleur, il est cruel, il est dissolu ; mais il l'est autrement » que nous. Pour être criminels, nous surmontons notre nature, » le sauvage la suit : il a l'appétit du crime, il n'en a point le re- » mords. Pendant que le fils tue son père pour le soustraire aux

[1] *Annales de la littérature et des arts*, tom, X, pag. 286, 287.

[2] M. le comte de Maistre. *Soirées de St-Pétersbourg.*

» ennuis de la veillesse, sa femme détruit dans son sein le fruit
» de ses brutales amours pour échapper aux fatigues de l'allaitement. Il arrache la chevelure sanglante de son ennemi vivant;
» il le déchire, il le rôtit et le dévore, en chantant. S'il tombe
» sur nos liqueurs fortes, il boit jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la fièvre, jusqu'à la mort : également dépourvu et de la raison
» qui commande à l'homme par la crainte, et de l'instinct qui
» écarte l'animal par le dégout, il fait trembler l'observateur qui
» sait voir... Le barbare a pu et peut encore être civilisé par une
» religion quelconque, mais le sauvage proprement dit, ne l'a jamais été que par le christianisme. C'est un prodige du premier
» ordre, une espèce de rédemption exclusivement réservée au véritable sacerdoce. Comme un criminel frappé de mort civile,
» il ne peut rentrer dans ses droits que par des lettres de grâce
» du souverain, et si Dieu ne lui dit : *Vous êtes mon peuple,* jamais il ne pourra répondre : *Vous êtes mon Dieu.* »

Je crois avoir prouvé que la civilisation a été l'état primitif des sauvages de l'Amérique, et que le peu qui s'y trouve encore leur vient de cette civilisation primitive, ou de celle des peuples dont ils tirent leur origine. Avant de quitter cette matière, faisons encore une remarque sur la profondeur des vues et la justesse des raisonnemens des écrivains, qui défendent le système de l'État de nature. Puisque c'est nous qui portons aux sauvages la civilisation, et qu'ils ne peuvent la recevoir qu'avec peine, il semble que l'on devrait en conclure qu'on ne peut pas se civiliser soi-même, que la civilisation a été apprise et qu'elle est donnée par des personnes qui l'avaient auparavant. Mais non, les défenseurs de l'*État de nature* disent : le sauvage a besoin des gens civilisés pour sortir de son état de dégradation, donc les hommes se sont civilisés eux-mêmes et de leurs seules forces; comme d'autres philosophes disent : l'enfant n'a jamais que les idées que lui donnent ceux qui l'entourent, donc les idées sont innées, et la science vient *naturellement* à l'enfant.

Mais c'est assez combattre de pareils adversaires, avant de finir, j'ajouterai deux observations qui me paraissent essentielles sur cette question. La première, c'est que l'on trouve assez souvent dans les anciens historiens grecs et latins, des expressions qui feraient croire que les peuples étaient nés et étaient, pour

ainsi dire, sortis du sein de la terre qu'ils habitaient, comme les plantes de leurs campagnes. Les Grecs emploient le mot d'αὐτόχθονες; et les latins celui d'*aborigines*. Je me rappelle en ce moment que les Athéniens, les Latins, les Gaulois, les Bretons sont qualifiés de ce nom. Mais il est facile de voir que les auteurs, ou les peuples n'employaient ces expressions que parce qu'ils ne connaissaient pas leur origine. Pausanias le dit des Athéniens, mais on sait qu'ils venaient de l'Égypte ou de la Phénicie; Denis d'Halicarnasse l'applique aux Latins, mais dans le même chapitre [1], il assure qu'avant ces *aborigines*, il y avait les Siculiens, qui eux-mêmes avaient chassé d'anciens habitans. César le suppose des Gaulois, parce qu'ils lui dirent *qu'ils étaient enfans de la terre;* mais on sait qu'il s'est trompé dans ce qu'il a écrit des croyances de ce peuple. Tacite le dit des Bretons, que nous savons être, ainsi que les Gaulois, d'origine Scythe. Ces historiens et ces peuples n'ont donc voulu dire que le long espace de tems qu'ils habitaient dans leur pays, si toutefois comme je le pense, et comme je pourrais le constater mieux un jour, ils n'ont pas prouvé par là qu'ils avaient conservé une tradition bien précieuse, et le souvenir de leur véritable origine, en disant ainsi en Orient comme en Occident : *nous avons été tirés du sein de la terre.*

La seconde observation s'applique à une erreur qui peut contribuer à égarer nos idées sur l'origine de certains peuples. Ce sont les assertions mensongères de quelques publicistes du dernier siècle, et qui peut-être ont des échos dans celui-ci. Nous voyons parler très souvent de législateurs qui ont donné la religion, qui ont donné la morale, qui ont donné les lois et la civisation à certains peuples. Ainsi on dira que Confucius donna une religion aux Chinois, Lycurgue des lois aux Lacédémoniens, Minos aux Crétois, Dracon et Solon aux Athéniens, Numa aux Romains. Mais il faut bien faire attention que ce ne furent là que de nouvelles formes de gouvernement ou de religion, et que la plupart des principes qu'ils consacrèrent existaient et étaient connus auparavant. Il n'est pas plus vrai que ces peuples en ont reçu la civilisation ou la religion qu'il ne l'est que la *Con-*

[1] Voir *Antiquités romaines*, chap. I.

vention nous ait donné les droits de l'homme, Robespierre l'existence de Dieu ou l'immortalité de l'âme. Aussi lorsque Lycurgue donna ses lois aux Lacédémoniens, 870 ans avant notre ère, Sparte comptait déjà trente rois de la race des Agides, et vingt-sept de celle des Proclides et Eurytionides. Quand Dracon, vers l'an 624 avant notre ère, et Solon, vers 594, tracèrent des lois aux Athéniens, ceux-ci avaient eu, depuis l'an 1582 avant Jésus-Christ, des rois, puis des archontes perpétuels, puis des archontes décennaux; de même, avant Confucius, les Chinois avaient une religion, dont il recueillit les principes et les cérémonies; enfin, chez les Latins, quand Romulus s'établit chef de voleurs, appela à lui tous les vagabonds et les malfaiteurs du pays, ce fut de la civilisation qu'il les tira, et non de l'état sauvage. Il y avait, s'il m'en souvient bien, un royaume d'Albe, dont le roi se nommait Numitor; Romulus était son neveu. Cicéron nous assure « que ce siècle était très » éclairé, que les sciences y florissaient depuis long-tems, et que la » barbarie en était dissipée à cette époque [1]. » En sorte que, lorsque Numa institua des céromonies religieuses, il est certain que les peuples auxquels il s'adressait avaient déjà une religion et une morale; ils croyaient au moins à la nymphe Égérie, et cette croyance suppose toute une religion. En effet, la mère de Romulus et de Rémus était vestale, ces deux frères consultent le vol des oiseaux pour donner un nom à leur ville, et Romulus voue un temple à Jupiter *Stator*, au milieu du combat que livrèrent les Albains à ces voleurs de jeunes filles : tout cela suppose une religion avérée, reçue et enracinée dans les esprits. C'est donc avec étonnement que nous voyons Montesquieu venir nous dire : « Je » trouve cette différence entre les législateurs romains et ceux des » autres peuples, c'est que les premiers firent la religion pour » l'État, et les autres l'État pour la religion. » En lisant toute l'histoire de la naissance de Rome, je m'étais figuré que des hommes qui s'échappent de leur pays et vont se réfugier dans un asile, étaient des gens qui connaissaient des lois, puisqu'ils en avaient peur jusqu'au point de se défendre par la force contre elles; je croyais qu'ils connaissaient aussi les préceptes de morale et de vertu qu'ils trangressaient; mais non : le grave magistrat

[1] Cicéron. *De divinatione.*

vient nous dire : « Quand les législateurs *établirent la religion,* » ils ne pensèrent point à la réformation, ni à donner des *prin-* » *cipes de morale;* ils ne voulurent point gêner des gens qui ne » connaissaient pas encore les engagemens d'une société *dans la-* » *quelle ils venaient d'entrer* (comme si auparavant ils avaient » été hors de toute société) : ils n'eurent donc d'abord qu'une » vue générale, qui était d'inspirer à un peuple, *qui ne craignait* » *rien,* la crainte des dieux, et de se servir de cette crainte pour » le conduire à leur fantaisie. » Ce fut ainsi que fut établie, selon Montesquieu, la crainte des dieux chez ce peuple qui croyait à la nymphe Égérie, et à qui l'on avait persuadé, avec terreur, que Mars avait enlevé son roi Romulus.

Je m'arrête ici ; je crois avoir assez prouvé que l'État de nature n'a jamais existé chez aucun peuple; que cet État n'a pu exister d'après la nature et les facultés de l'homme ; enfin, que c'est de l'ignorance qu'est née cette opinion absurde, et que ceux qui en ont parlé, ceux qui y croient et la soutiennent encore, se servent toujours du silence des monumens et de l'ignorance de l'histoire des peuples, pour les couvrir de confusion et d'ignominie. Et, sous ce rapport, nous les dirons semblables à ce roi impie et à ces courtisans méprisables qui, sur le silence de l'Homme-Dieu, l'affublèrent d'une robe dégradante, et le déclarèrent insensé.

A. BONNETTY.



Influence du Christianisme sur la civilisation.

DE L'ESCLAVAGE.

C'est au christianisme que les peuples doivent l'adoucissement d'abord et ensuite l'abolition de l'esclavage [1].

Quand Montesquieu, frappé d'admiration à la vue des bienfaits que le chistianisme a répandus sur la société, s'écriait dans son enthousiasme : « Chose admirable! la religion chrétienne, » qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait » encore notre bonheur dans celle-ci [2]. » Il payait au christianisme la dette de l'humanité, il proclamait une vérité que, pour leur malheur, les peuples et ceux qui les gouvernent paraissent avoir trop oubliée.

Au milieu des merveilles opérées par la religion, et parmi tant d'objets dignes de fixer les regards du publiciste et de l'historien, d'exciter la reconnaissance de la société, et d'élever l'âme du chrétien jusqu'à une sorte d'orgueil, nous nous bornerons à parler d'un « bienfait qui devrait être écrit en lettres d'or dans les » annales de la philosophie, l'*abolition de l'esclavage* [3]. »

Nous allons rappeler ce qu'il a été chez les peuples anciens et

[1] Dans un travail fort remarquable qui a paru dans les numéros précédens, et intitulé : *De l'influence du christianisme sur la législation*, la question de l'esclavage a déjà été touchée. Mais nous avons pensé qu'elle méritait un travail à part.

[2] *Esprit des lois*, liv. XXIV, chap. 3.

[3] Chateaubriand, *Génie du christianisme*.

sous la loi du paganisme ; puis, après avoir vu ce que l'humanité a obtenu de secours des préceptes de la philosophie et des exemples des sages antiques, on pourra justement apprécier l'étendue des bienfaits du christianisme, qui rendit à la société les trois quarts de ses membres, courbés jusqu'alors sous les fers et l'ignominie.

L'esclavage commença probablement chez les Assyriens : le premier peuple guerrier et conquérant devait donner naissance à un droit qui n'était que celui de la force et de la violence sur la faiblesse et le malheur. Lacédémone aux mœurs dures et au cœur féroce le fit connaître à la Grèce, qui ne se montra que trop empressée à imiter les vainqueurs d'Élos. On ne peut lire sans frémir les détails de la monstrueuse puissance exercée par ces maîtres impitoyables sur les malheureux ilotes. C'était peu qu'ils fussent condamnés aux travaux les plus rudes presque sans espoir d'obtenir jamais la liberté ; c'était peu qu'esclaves de l'état en même tems que des citoyens, on les battît de verges à des époques réglées pour qu'ils n'oubliassent pas leur condition : il était reçu parmi eux de les avilir par l'ivresse pour servir d'instruction aux jeunes Spartiates, qui, les regardant comme des bêtes fauves, destinées à servir de but à leurs amusemens et à leur adresse, s'exerçaient dans les plaines de la Laconie à l'horrible chasse des ilotes, préludant ainsi par un exécrable forfait au métier des armes[1].

Athènes, moins atroce dans ses mœurs, compensait la cruauté spartiate par la multitude de ses esclaves. Pour vingt mille citoyens que comprenait la ville de Périclès, on comptait jusqu'à quatre cent mille esclaves. Le nom de *citoyens-bâtards*, dont on flétrissait les affranchis, doit faire juger de l'avilissement où se trouvaient les esclaves dans cette cité, renommée pourtant par la douceur et l'urbanité de ses mœurs. Aussi peut-on juger par l'analogie du sort de ces infortunés chez les autres nations de la Grèce. Et cependant cette Grèce était le centre de la civilisation, la maîtresse des sciences ; mais ses sages avaient décidé que parmi les hommes les uns naissent pour la liberté, les autres pour l'es-

[1] Voir ce qu'en dit Barthélemy dans son *Voyage d'Anacharsis*.

clavage, et que tout est permis contre les barbares, c'est-à-dire contre tout homme qui n'est pas Grec[1].

Les philosophes qui, alors comme de nos jours, s'intitulaient juges du mérite des actions des hommes, regardèrent comme bienfaisante et généreuse la conduite du vainqueur qui de son captif faisait son esclave au lieu de lui arracher la vie. On conçoit qu'avec ces doctrines professées par des sages, la cruauté parût excusable envers les esclaves, que l'on continuât à les traiter en ennemis, et qu'on s'imaginât pouvoir sans remords tuer ces malheureux dans un mouvement de colère ou par un simple caprice.

Rome, qui devait sa naissance à des esclaves fugitifs parut se rappeler quelque tems son origine. Elle se montra d'abord humaine envers ses captifs, et le souvenir de la première destinée de leurs pères, joint à la simplicité des mœurs, comprima longtemps dans ses habitans le penchant qui les portait à la dureté et à la barbarie envers ceux que la force des armes leur avait soumis. On trouve encore des traces de cet esprit de modération dans le siècle où vivait Caton. « Ce Romain, dit Plutarque, vi- » vait familièrement avec ses esclaves; il traitait comme des » compagnons ceux qui partageaient avec lui les travaux de » l'agriculture. » On se repose avec plaisir sur le tableau qu'offre sa femme Marcia, partageant son lait et ses caresses entre les enfans de ses esclaves et les siens propres. Mais l'intérêt diminue sensiblement, le charme se flétrit, quand on voit ce même Caton, poussé par une sordide avarice, se débarrasser de ses serviteurs fidèles dont l'âge ou les infirmités ne lui permettent plus de tirer un service utile; lorsque, dans les instructions qu'il a laissées sur l'*Économie domestique*[2], on entend ce maître, si humain tout à l'heure prescrire comme un point important de vendre ses esclaves devenus vieux, pour ne pas nourrir, dit-il, des gens

[1] « Les Grecs, dit Platon, ne détruiront point les Grecs, ils ne les réduiront pas en esclavage, ils ne ravageront point leurs campagnes, ils ne brûleront point leurs maisons, mais *ils feront tout cela aux barbares.* » *République* de Platon, liv. v.

[2] Voyez *De re rusticâ.*

inutiles. Oh ! combien la vertu et l'humanité[1] païennes se montrent ici sous leur véritable point de vue !

Bientôt la perte entière des mœurs emporte avec elle les dernières digues qui protégeaient cette classe immense de malheureux. Leur sort devient si insupportable que le désespoir leur fournit des armes, et ils osent affronter cette puissance romaine devant laquelle tout l'univers tremblait. Rome se souvint longtems avec effroi de Spartacus et de la *guerre servile*, qui ne compromit guère moins son existence que les victoires d'Annibal, les exploits des Gaulois, et la courageuse résistance de Mithridate.

Cette terrible leçon cependant ne put rien sur elle ; méprisés comme la partie la plus vile de la nation, que dis-je? retranchés de la société humaine, et dépouillés autant que possible du caractère qu'ils tenaient de la nature, les esclaves étaient relégués dans la classe des *choses*. L'esclave n'était plus un membre de la société, une personne dans la famille : c'était un meuble, un instrument dont on se servait, *une chose* enfin, *res*.

Aussi leur condition n'était guère différente de celle des bêtes de somme : heureux encore lorsqu'ils n'avaient pas à envier le sort des animaux qui partageaient leurs travaux ou qui servaient aux plaisirs du maître. Ceux de ces malheureux qui étaient employés à la culture des terres, avaient constamment les fers aux pieds. Les plus vils alimens ne leur étaient fournis qu'avec parcimonie, et, la nuit, ils étaient renfermés dans des souterrains infects où l'air pénétrait à peine ; quant à ceux qui, habitans des cités, étaient attachés au service personnel du maître, leur sort n'était pas moins à plaindre ; jouets et victimes de ses caprices de tous les instans, ils avaient trop souvent à envier la vie pénible et laborieuse des champs. Aucun tribunal ne s'ouvrait pour recevoir leurs plaintes et leur servir d'asile contre la cruauté de leurs tyrans. La fuite, seul moyen qui leur restait pour se soustraire à l'oppression, était environnée d'affreuses menaces, et d'une épou-

[1] C'est à tort peut-être que nous plaçons ici cette expression : *L'humanité*. « C'était, dit M. de La Mennais, un sentiment si étranger aux Romains, que le « mot même qui l'exprime manque dans leur langue : *humanitas* ne signifie « dans les anciens auteurs que politesse, douceur, aménité. » *Essai sur l'indiff.*, Ier vol., chap. x.

veritable perspective; s'ils venaient à échouer dans leur plan d'évasion, ils devaient s'attendre aux plus cruels traitemens. On les jetait dans le cirque pour servir de pâture aux bêtes féroces, ou bien marqués d'un fer brûlant, ils effrayaient leurs compagnons d'infortune par ces stigmates sanglans qui leur rappelaient sans cesse que le plus grand crime pour eux était l'horreur de l'esclavage et un soupir pour la liberté.

Parlerons-nous de ces jeux horribles où le sang de milliers d'esclaves coulait pour amuser les loisirs du peuple-roi; où les victimes, poussées à la mort, s'abaissaient encore devant leur tyran, et lui jetaient en passant ces mots : *morituri te salutant!* Ou bien recueillant, à l'appui de ce que nous avançons, les faits qui souillent l'histoire de ces siècles de hideuse mémoire, irons-nous attrister l'humanité, et changer la pitié pour les victimes en horreur contre les bourreaux? Ici c'est Pollion, qui condamne un esclave à être dévoré tout vivant par les poissons de ses viviers; son crime était d'avoir brisé un vase de cristal. Là on voit le sénat en corps, cette assemblée proclamée grave, juste et sage, qui juge solennellement dignes du dernier supplice les esclaves d'un sénateur qui avait été assassiné. Innocens et coupables ils furent indistinctement mis à mort au nombre de quatre cents[1].

La vengeance et l'ambition préludaient aux crimes par des crimes, qui passaient inaperçus; ainsi les grands faisaient sur des esclaves l'essai des poisons broyés par leurs ennemis. La lache volupté, dégoutée de la vie, ne vint-elle pas aussi étudier dans les convulsions de ces misérables l'effet des breuvages mortels qu'elle leur versait, et choisir froidement au milieu de ces cadavres palpitans le poison qui paraissait apporter la mort la plus douce? Chassés loin des champs que leur sueur avaient fécondés ou de la maison que leur travail avait enrichie, ceux que l'âge ou l'infirmité rendaient inutiles, étaient devenus une chose commune; et ceux-là pouvaient encore s'estimer heureux que leurs maîtres ne jetaient pas dans une île du Tibre, où ils périssaient de faim, de misère et de désespoir.

Si nous avons cité des faits isolés, qu'on ne s'imagine pas que nous attribuons à quelques monstres des crimes qui échap-

[1] Tacite *Annales*, liv. XIV, N° 42 et suiv.

paient à la vengeance des lois. Non, la législation toute entière était complice de ces horribles excès. Elle avait laissé au maître un droit illimité sur la personne et la vie de ses esclaves. Cette législation atroce était devenue, si j'ose le dire, nécessaire pour comprimer cette multitude effrayante [1]. Ces maîtres superbes et cruels vivaient au milieu d'eux comme au milieu des leurs ennemis. L'habitude de les considérer comme tels était si fort répandue, ainsi que nous l'apprend Festus, qu'il était passé en proverbe de dire : *quot servi, tot hostes* : « autant d'esclaves, autant d'ennemis. » Aussi une législation de fer, protégeant la tête du maître et pesant sur celle des esclaves, rendait ceux-ci responsables de la vie de celui qu'ils servaient. Ils étaient punis du dernier supplice s'ils ne l'avaient pas empêché de se donner la mort. Lorsqu'un maître était tué, tous les esclaves qui étaient sous le même toit ou dans un lieu assez rapproché de la maison pour qu'on pût entendre la voix d'un homme, étaient sans distinction condamnés à mort. S'il avait été assassiné dans un voyage, on fesait mourir ceux qui étaient restés avec lui et ceux qui s'étaient enfuis. Ces lois s'exécutaient contre ceux-mêmes dont l'innocence était prouvée [2]. Il n'y eut pas jusqu'aux enfans, *servi impuberes*, qui étaient mis à mort s'il était prouvé qu'ils eussent eu quelque connaissance du meurtre de leur maître. « Ces lois, dit froidement Montesquieu, » avaient pour objet de donner aux esclaves pour leur maître un » respect prodigieux. »

C'est ainsi que l'humanité était dégradée et avilie dans les uns et dans les autres ; c'est ainsi qu'on se jouait de la vie des hommes et qu'on la prodiguait avec une si épouvantable indifférence. La plus grande partie du genre humain paraissait ne devoir naître, vivre et mourir que pour quelques êtres privilégiés qui tenaient leur droit de la force brutale, et qui avaient puisé leur odieux pouvoir dans le sang.

Tel était le triste état de la société, lorsque parut sur la terre celui qui devait en renouveler la civilisation.

Mais ce changement si désirable, le Verbe de Dieu, la sagesse

[1] Au rapport d'Athénée, plusieurs Romains avaient jusqu'à vingt mille esclaves.

[2] Voir au Dig. *De senatus-consulto triballiano.*

éternelle devait l'opérer par des voies douces et des degrés insensibles. La religion, non plus que la nature, ne fait rien brusquement, et si ses travaux sont lents quelquefois, c'est que ses ouvrages doivent être éternels. D'ailleurs l'esclavage était, dans ces siècles corrompus, le droit commun de toutes les nations ; il faisait en quelque sorte partie de la constitution des peuples. Celui qui disait à ses disciples : « Mon royaume n'est pas de ce » monde ; — Rendez à César ce qui est à César, » ne voulut pas attaquer de front ce que les princes regardaient comme le droit public de leur empire. Aussi Jésus-Christ ne dit pas aux esclaves: « Je suis venu briser vos fers, reprenez donc tous vos droits ; » il ne frappe pas les maîtres de paroles de colère et de menace ; il eut bouleversé et détruit la société au lieu de la sauver ; mais il paraît au milieu des hommes, dans la pauvreté, et dans l'humiliation, *presque dans la condition d'esclave*[1], relevant ainsi leur ame en leur prouvant que ce n'est point l'état, mais le cœur et la vertu qui font l'homme. Puis s'adressant aux maîtres, il leur dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur[2]. » Enfin élevant sa voix, et préparant l'affranchissement du monde, en rappelant à l'homme la dignité de son origine, il dit ouvertement ces paroles, la consolation des malheureux, et qui devaient sonner si mal aux oreilles des maîtres du monde : « Il n'est qu'un seul maître, vous autres, » vous êtes tous frères...., car vous n'avez qu'un père qui est » dans le ciel[3]. »

Bientôt ces simples paroles feront une révolution dans le monde qui avait écouté avec indifférence les belles et fastueuses déclamations de Sénèque et d'Épictète sur l'amélioration du sort des esclaves. Prononcées dans un coin obscur de l'Asie, elles vont se répandre rapidement dans l'univers, et y opéreront des prodiges.

Suivons les progrès de ce grand et merveilleux ouvrage, bienfait exclusif du christianisme.

Jésus avait achevé sa mission ; il avait quitté la terre, laissant à ses disciples le soin d'achever son œuvre divine. L'humble sim-

[1] *Formam servi accipiens.* S. Paul aux *Philipp.*, chap. II, v. 7.

[2] *S. Matth.*, chap. XI, v. 19.

[3] *S. Matth.*, chap. XXIII, v. 7 et 8.

plicité du pêcheur allait triompher de la science orgueilleuse du philosophe. Déjà saint Paul commentant les paroles de son maître, parcourait l'univers, qu'il étonnait de ses doctrines inconnues d'amour pur et d'ardente charité; il remplissait de cette morale descendue du Ciel les admirables instructions que nous avons sous le nom d'*Épîtres* qu'il adressait aux différens peuples qu'il avait convertis à la foi. « Maîtres, disait-il, rendez à vos es» claves ce que la justice et l'équité demandent, sachant que » vous avez aussi bien qu'eux un maître dans le ciel [1]. » Et ailleurs : Agissez-en comme vous le devez envers vos esclaves, leur » remettant les peines dont vous les aurez menacés, sachant que » vous avez, vous et eux, un même maître dans le ciel, et que » Dieu n'a point d'acception des personnes [2]. »

Souvent saint Paul se plaît à rappeler cette égalité que le christianisme est venu établir parmi les hommes; un esclave baptisé acquiert un droit de fraternité avec son maître. « Vous tous » qui avez reçu le baptême de Jésus-Christ, écrit-il aux Galates, » vous avez été revêtus de Jésus-Christ; il n'y a plus de Juif ni » de Grec, d'homme libre ou d'esclave.. .. mais vous êtes tous » en Jésus-Christ [3], nous avons tous été baptisés par un même » esprit pour être un seul corps, juifs ou gentils, libres ou escla» ves [4]. »

Mais voici un autre spectacle, c'est le grand Paul, recommandant avec une sollicitude de mère, un esclave qui avait abandonné son maître. On trouve dans cette lettre adressée à Philémon ce que dictait la morale évangélique sur ce point essentiel. Écoutons les paroles de l'ami mêlées aux enseignemens de l'apôtre. « Bien que je puisse par l'autorité de Jésus-Christ, » vous ordonner une chose qui est de votre devoir; cependant » m'adressant à vous, moi Paul vieillard et dans les liens pour » Jésus-Christ, je préfère vous conjurer au nom de la charité. Je » vous supplie donc en faveur de mon fils Onésime que j'ai en» gendré dans mes chaînes.... Je vous le renvoie; veuillez le re-

[1] S. Paul aux *Coloss.*, chap. IV, v. 1.

[2] S. Paul aux *Éphés.*, chap. VI, v. 9.

[3] *Aux Galat.*, chap. III, v. 27.

[4] I, *Aux Corinth.*, chap. ,v. 13.

» cevoir comme mon propre fils......; peut-être qu'il s'est éloi-
» gné de vous pour un peu de tems afin que vous le reçussiez
» pour l'éternité, non plus comme un esclave, mais comme un
» frère, extrêmement cher, à moi en particulier, et qui vous le
» doit être beaucoup plus encore à vous, et selon le monde, et se-
» lon le Seigneur. Si donc vous me considérez comme étant uni
» avec vous, recevez-le comme moi-même. Que s'il vous a fait
» quelque tort, ou s'il vous doit quelque chose, mettez-le sur
» mon compte.. ... Oui, mon frère, faites-moi recueillir en no-
» tre Seigneur Jésus-Christ ce fruit de votre amitié; donnez à
» mon cœur cette joie en notre Seigneur. Je vous écris, étant
» persuadé de votre obéissance, et je sais que vous ferez même
» plus que je ne dis [1]. »

Nous nous sommes arrêtés long-tems avec saint Paul, parce que quand il est devant les yeux on ne peut détourner si tôt son regard, et que sa voix grave et douce en même tems pénètre l'âme toute entière, et la tient comme enchaînée à ses paroles.

Cependant l'Église naissante formait son esprit sur l'esprit de son divin fondateur et de ses premiers disciples. Des païens convertis recueillaient avec avidité et respect les enseignemens de celui qui s'appelait à juste titre : *l'Apôtre des nations*. On conçoit avec quel empire il devait opérer sur ces ames de feu, capables de tous les sacrifices, et qui se précipitaient dans le bien et dans la vertu avec une ardeur si incompréhensible à notre faiblesse. Oh! qu'ils étaient rapides, les heureux changemens que produisaient quelques paroles de l'Église dans les rapports de ces maîtres devenus chrétiens avec leurs esclaves! Pouvaient-ils être inspirés par d'autres sentimens que par ceux de pères et de frères lorsqu'ils se retrouvaient dans la famille en présence de ces serviteurs qu'ils avaient vus, dans l'assemblée des fidèles, priant à leurs côtés, et recueillant avec eux les paroles de l'évêque qui leur prêchait la charité de Jésus-Christ? Que le commandement était doux dans leur bouche quand ils s'adressaient à ces esclaves purifiés comme eux dans les fonts sacrés, admis comme eux à la fraction du pain! Si au contraire le christianisme ne les avait pas encore éclairés, attendris, étonnés qu'ils étaient de la dou-

[1] S. Paul *à Philémon*, chap. I, v. 8 et suiv.

cœur de leurs maîtres, ils se demandaient quelle était cette religion qui inspirait tant de bienveillance pour les esclaves, et bientôt ils adoraient le Dieu de charité, le Dieu des chrétiens.

Le christianisme faisait chaque jour de nouvelles conquêtes : aussi, dans ses accroissemens il s'étendait de toutes parts, et quelques années après sa fondation il comptait des disciples dans tous les rangs, dans toutes les conditions, les chrétiens remplissaient le sénat, les armées, les écoles de philosophie et le palais des Césars [1].

L'esprit de douceur et l'humanité qui l'animait pénétrait insensiblement toute la société ; les princes païens eux-mêmes subirent à leur insu quelques effets de son irrésistible influence. On vit Tibère proposer au sénat de placer Jésus-Christ au nombre des dieux de l'empire ; et, quelques années après, Alexandre Sévère, quoique païen, place sa statue dans sa chapelle domestique, et couvre les murs de son palais des maximes de son Évangile.

Après cela, est-ce trop revendiquer pour le christianisme que de lui faire gloire des principes d'humanité que quelques princes, païens de nom, mais chrétiens par quelques actes de leur vie, introduisirent dans la législation pour adoucir le sort des esclaves tel que l'avait fait le paganisme ?

Ne subissaient-ils pas la victorieuse influence de la nouvelle religion, les Titus, les Adrien, les Marc-Aurèle, les Antonin ? Chose inexplicable ! on vit quelques-uns de ces princes refuser aux seuls chrétiens la justice qu'ils faisaient servir de base à leur gouvernement, et persécuter la doctrine nouvelle à laquelle ils devaient d'être déclarés *les délices du genre humain*.

L'empereur Adrien arracha aux maîtres le droit de vie et de mort que la législation atroce de la république leur avait donné. Sous ce rapport les esclaves entrèrent presque dans la condition des citoyens, c'est-à-dire que la punition capitale fut transportée au magistrat, qui ne l'ordonnait qu'après une sorte de jugement. Adrien sanctionna même ces dispositions d'un châtiment qui dut révolter l'orgueil romain : il décerna la peine de mort contre ceux qui tueraient leurs esclaves sans raison. Antonin *le pieux* confir-

[1] Voir Tertullien, *Apologétique* et *Histoire de l'Église*.

ma cet adoucissement à leur sort. On ne se contenta même pas de mettre leur vie à l'abri de la cruauté de leur patron, on voulut mettre des bornes à sa violence et à sa brutalité : les temples s'ouvrirent pour servir d'asiles aux victimes; la statue du prince leur bienfaiteur qu'ils allaient embrasser dans leur désespoir, étendait sur eux une main protectrice.

Mais une fois que la religion fut montée sur le trône des Césars et que la croix eût commencé à briller sur leur diadême, l'humanité obtint chaque jour de nouveaux triomphes, et chaque jour vit essuyer quelques-unes des larmes qu'elle versait depuis tant de siècles.

Nous n'entreprendrons pas de suivre dans tous ses détails, le progrès de cette grande révolution, et d'énumérer les actes législatifs de chacun des empereurs chrétiens sur l'émancipation des esclaves. Constantin, Justinien, Léon le *sage*, Basile nous en fourniront assez sur cette matière.

Seul maître de tout l'empire, Constantin comprit que la liberté, devenue nécessaire pour le repeupler, serait un don plus précieux s'il était consacré par la religion. L'affranchissement, tel qu'en usait l'Église, même sous les premiers Césars ainsi que nous l'apprenons par la lettre de saint Ignace à saint Polycarpe, remplaça la manumission *per vindictam*. L'évêque était là pour consacrer la cérémonie, et attirer la bénédiction céleste; le peuple chrétien, comme pour porter témoignage, environnait l'esclave qui, prosterné au pied de l'autel, entendait retentir les paroles solennelles de l'affranchissement, et voyait, pour ainsi dire, la liberté descendre sur lui du haut de la croix qu'il adorait. Les affranchis et leur postérité étaient mis alors sous la protection de l'Église. Bientôt le baptême donna aux esclaves la liberté civile en même tems que la liberté spirituelle; et le droit d'asile pour les victimes de la dureté de leurs maîtres, passa des temples du paganisme aux églises chrétiennes. Le droit de correction des esclaves fut renfermé dans de justes bornes; on ne pouvait les franchir sans se voir enlever le droit de propriété et de puissance sur celui qui avait à s'en plaindre et qui passait alors sous la dépendance d'un patron plus humain. Si l'esclave avait été blessé mortellement, la peine de l'homicide était réservée au maître qui avait si cruellement abusé de son pouvoir.

Tout ce que la religion consacrait était si constamment accompagné de l'idée de liberté, que l'on pensait que la bénédiction du prêtre, donnée à des esclaves qui se mariaient, devait leur assurer la liberté; et des maîtres avares, dominés par cette pensée, ne souffraient pas que leurs esclaves allassent aux pieds des autels faire consacrer leur union. L'empereur Basile fit une loi pour remédier à ce désordre.

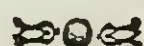
Enfin la haine pour l'esclavage était devenue un sentiment tellement dominant qu'on enchaîna, pour ainsi dire, la liberté des individus par respect même et par amour pour la liberté. Léon le sage défendit de se vendre, et abolit l'esclavage volontaire qui avait subsisté avant lui.

Nous avons suivi les progrès de la servitude dans cette république romaine trop vantée pour quelques vertus, trop peu décriée pour ses vices : le christianisme est venu consoler nos regards par le tableau de ses bienfaits sous l'empire. Maintenant nous pouvons dire avec un célèbre écrivain : « Du tems de Saturne (c'est-à-dire dans l'âge d'or rêvé par les poètes), il n'y « avait ni maître ni esclave : dans nos climats le christianisme a « ramené cet âge...... » Et renfermant en deux mots les prodiges et les bienfaits de la religion, nous répéterons avec le chantre des *Martyrs :* « Au ciel elle n'a placé qu'un Dieu, sur la terre elle a aboli l'esclavage. »

J. J.



Histoire.



CHRONOLOGIE DE LA BIBLE JUSTIFIÉE.



L'histoire de tous les peuples prouve la nouveauté du monde, et confirme la vérité de la Genèse.

Deuxième article[1].

TRADITIONS ÉGYPTIENNES.

« Ce que nous voyons aux Indes, nous devons donc nous attendre à le retrouver partout où des races sacerdotales, constituées comme celles des Bramines, établies dans des pays semblables, s'arrogeaient le même empire sur la masse du peuple. Les mêmes causes amènent les mêmes résultats; et en effet, pour peu que l'on réfléchisse sur les fragmens qui nous restent des traditions égyptiennes et chaldéennes, on s'aperçoit qu'elles n'étaient pas plus historiques que celles des Indiens.

Pour juger de la nature des chroniques que les prêtres égyptiens prétendaient posséder, il suffit de rappeler les extraits qu'ils en ont donnés eux-mêmes en différens tems, et à des personnes différentes.

Ceux de Saïs, par exemple, disaient à Solon, environ 550 ans avant Jésus-Christ, que l'Égypte n'étant point sujette aux déluges, ils avaient conservé non seulement leurs propres annales, mais celles des autres peuples; que la ville d'Athènes et

[1] Suite de l'extrait de l'ouvrage de M. Cuvier, intitulé : *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, etc., page 92. Voir le Numéro 6, tome I, page 377.

celle de Saïs avaient été construites par Minerve, la première depuis 9,000 ans, la seconde seulement depuis 8,000; et à ces dates ils ajoutaient les fables si connues sur les Atlantes, sur la résistance que les anciens Athéniens opposèrent à leurs conquêtes, ainsi que toute la description romanesque de l'Atlantide [1]; description où se trouvent des faits et des généalogies semblables à celles de tous les romans mythologiques.

Un siècle plus tard, vers 450 avant Jésus-Christ, les prêtres de Memphis firent à Hérodote des récits tout différens[2]. Menès, premier roi d'Égypte, avait construit, selon eux, Memphis, et renfermé le Nil dans des digues, comme si de pareilles opérations étaient possibles au premier roi d'un pays. Depuis lors ils avaient eu 330 autres rois jusqu'à Mœris, qui régnait selon eux 900 ans avant l'époque où ils parlaient (1,350 ans avant Jésus-Christ.)

Après ces rois, vint Sésostris, qui poussa ses conquêtes jusqu'à la Cochilde [3], et au total il y eut, jusqu'à Séthos, 341 rois et 341 grands-prêtres, en 341 générations pendant 11,340 ans; et dans cet intervalle, comme pour servir de garant à leur chronologie, ces prêtres assuraient que le soleil s'était levé deux fois où il se couche, sans que rien eût changé dans le climat ou dans les productions du pays, et sans qu'alors ni auparavant aucun dieu se fût montré et eût régné en Égypte.

A ce trait qui, malgré toutes les explications que l'on a pu en donner, prouvait une si grossière ignorance en astronomie, ils ajoutaient sur Sésostris, sur Phéron, sur Hélène, sur Rhampsinite, sur les rois qui ont fait construire les pyramides, sur un conquérant éthiopien, nommé *Sabacos*, des contes tout à fait dignes du cadre où ils étaient enchassés.

Les prêtres de Thèbes firent mieux; ils montrèrent à Héro-

[1] Voyez *le Timée* et le *Critias* de Platon.

[2] *Euterpe*, chapitre XCIX et suiv.

[3] Hérodote croyait avoir reconnu des rapports de figure et de couleur entre les Colchidiens et les Égyptiens; mais il est infiniment plus probable que ces Colchidiens noirs dont il parle étaient une colonie indienne attirée par le commerce anciennement établi entre l'Inde et l'Europe, par l'Oxus, la mer Caspienne et le Phase. Voyez Ritter. *Vestibule de l'histoire ancienne avant Hérodote*, chap. I.

dote, et auparavant ils avaient montré à Hécatée, 345 colosses de bois, représentant 345 grands-prêtres qui s'étaient succédé de père en fils, tous hommes, tous nés l'un de l'autre, mais qui avaient été précédés par des dieux [1].

D'autres Égyptiens lui dirent avoir des registres exacts, non-seulement du règne des hommes, mais de celui des dieux. Ils comptaient 17.000 ans depuis Hercule jusqu'à Amasis, et 15,000 depuis Bacchus. Pan avait encore précédé Hercule [2].

Évidemment ces gens-là prenaient pour historique quelque allégorie relative à la métaphysique panthéistique, qui faisait à leur insu, la base de leur mythologie.

Ce n'est qu'à Séthos que commence, dans Hérodote, une histoire un peu raisonnable; et, ce qu'il est important de remarquer, cette histoire commence par un fait concordant avec les annales hébraïques, par la destruction de l'armée du roi d'Assyrie, Sennacherib [3]; et cet accord continue sous Nécho [4], et sous Hophra ou Apriès.

Deux siècles après Hérodote (vers 260 ans avant Jésus-Christ), Ptolomée Philadelphe, prince d'une race étrangère, voulut connaître l'histoire du pays que les événemens l'avaient appelé à gouverner. Un prêtre encore, Manéthon, se chargea de l'écrire pour lui. Ce ne fut plus dans des registres, dans des archives qu'il prétendit l'avoir puisée, mais dans les livres sacrés d'Agathodæmon, fils du second Hermès et père de Tât, lequel l'avait copiée sur des colonnes érigées avant le déluge, par Tôt ou le premier Hermès, dans la terre Sériadique [5]; et ce second Hermès, cet Agathodæmon, ce Tât, sont des personnages dont qui que ce soit n'avait parlé auparavant, non plus que de cette terre sériadique ni de ses colonnes. Ce déluge est lui-même un fait entièrement inconnu aux Égyptiens des tems antérieurs, et dont Manéthon ne marque rien dans ce qui nous reste de ses dynasties.

[1] *Euterpe*, chap. CXLIII.

[2] *Ibid*, CXLIV.

[3] *Euterpe*, CXLI.

[4] *Euterpe*, CLIX, et dans le quatrième *livre des Rois*, chapitre XIX, ou dans le *deuxième des Paral.*, chapitre XXXII.

[5] *Syncell.*, page 40.

Le produit ressemble à la source : non seulement tout est plein d'absurdités ; mais ce sont des absurdités propres et impossibles à concilier avec celles que des prêtres plus anciens avaient racontées à Solon et à Hérodote.

C'est Vulcain qui commence la série des rois divins ; il règne 9,000 ans ; les dieux et les demi-dieux règnent 1,985. Ni les noms, ni les successions, ni les dates de Manéthon ne ressemblent à ce qu'on a publié avant et depuis lui ; et il faut qu'il ait été aussi obscur et embrouillé qu'il était peu d'accord avec les autres ; car il est impossible d'accorder entre eux les extraits qu'en ont donnés Josèphe, Jules Africain et Eusèbe. On ne convient pas même des sommes d'années de ses rois humains. Selon Jules Africain, elles vont à 5,101 ; selon Eusèbe, à 4,723 ; selon le Syncelle, à 3,555. On pourrait croire que les différences de noms et de chiffres viennent des copistes ; mais Josèphe cite au long un passage dont les détails sont en contradiction manifeste avec les extraits de ses successeurs.

Une chronique qualifiée d'ancienne [1] et que les uns jugent antérieure, les autres postérieure à Manéthon, donne encore d'autres calculs : la durée totale de ses rois est de 36,525 ans, sur lesquels le Soleil en a régné 30,000, les autres dieux 3,984, les demi-dieux 217 : il ne reste pour les hommes que 2,339 : aussi n'en compte-t-on que 113 générations, au lieu des 340 d'Hérodote.

Un savant d'un autre ordre que Manéthon, l'astronome Ératosthènes, découvrit et publia, sous Ptolomée Évergète, vers 240 ans avant Jésus-Christ, une liste particulière de 38 rois de Thèbes, commençant à Menès, et se continuant pendant 1,024 ans : nous en avons un extrait que le Syncelle a copié dans Apollodore [2]. Presque aucun des noms qui s'y trouvent ne correspondent aux autres listes.

Diodore alla en Egypte sous Ptolomée Aulètes, vers 60 ans avant Jésus-Christ, par conséquent deux siècles après Manéthon, et quatre après Hérodote.

[1] *Syncell.*, page 51.

[2] *Syncell.*, pages 91 et suivantes.

Il recueillit aussi de la bouche des prêtres l'histoire du pays, et il la recueillit de nouveau toute différente [1].

Ce n'est plus Menès qui a construit Memphis, mais Uchoréus. Long-tems avant lui Busiris II avait construit Thèbes.

Le huitième aïeul d'Uchoréus, Osymandyas, a été maître de la Bactriane, et y a réprimé des révoltes. Long-tems après lui, Sésoosis a fait des conquêtes encore plus éloignées; il est allé jusqu'au-delà du Gange, et est revenu par la Scythie et le Tanaïs. Malheureusement ces noms de rois sont inconnus à tous les historiens précédens, et aucun des peuples qu'ils avaient conquis n'en a conservé le moindre souvenir. Quant aux dieux et aux héros, selon Diodore, ils ont régné 18,000 ans, et les souverains humains 15,000 : 470 rois avaient été égyptiens, quatre éthiopiens, sans compter les Perses et les Macédoniens. Les contes dont le tout est entremêlé ne le cèdent point d'ailleurs en puérilité à ceux d'Hérodote.

L'an 18 de Jésus-Christ, Germanicus, neveu de Tibère, attiré par le désir de connaître les antiquités de cette terre célèbre, se rendit en Égypte, au risque de déplaire à un prince aussi soupçonneux que son oncle : il remonta le Nil jusqu'à Thèbes. Ce ne fut plus Sésostris ni Osymandyas dont les prêtres lui parlèrent comme d'un conquérant, mais Rhamsès. A la tête de sept cent mille hommes il avait envahi la Libye, l'Éthiopie, la Médie, la Perse, la Bactriane, la Scythie, l'Asie mineure et la Syrie [2].

Enfin, dans le fameux article de Pline sur les obélisques [3], on trouve encore des noms de rois que l'on ne voit point ailleurs: Sothies, Mnevis, Zmarreus, Eraphius, Mestirès, un Semenpserteus, contemporain de Pythagore, etc. Un Ramisès, que l'on

[1] *Diod. Sic.*, lib. I, sect. II.

[2] Tacit., *Annal.*, lib II, cap. LX.

N. B. D'après l'interprétation qu'Ammien nous a conservée, lib. XVII, cap. IV, des hiéroglyphes de l'obélisque de Thèbes, qui est aujourd'hui à Rome sur la place de Saint-Jean de Latran, il paraît qu'un Rhamestès y était qualifié, à la manière orientale, de seigneur de la terre habitable, et que l'histoire faite à Germanicus n'était qu'un commentaire de cette inscription.

[3] *Pline*, lib. XXXIV, cap. VIII. IX, X, XI.

pourrait croire le même que Rhamsès, y est fait contemporain du siège de Troie.

Je n'ignore pas que l'on a essayé de concilier ces listes, en supposant que les rois ont porté plusieurs noms. Pour moi, qui ne considère pas seulement la contradiction de ces divers récits, mais qui suis frappé par dessus tout de ce mélange de faits réels attestés par de grands monumens, avec des extravagances puériles, il me semble infiniment plus naturel d'en conclure que les prêtres égyptiens n'avaient point d'histoire; qu'inférieurs encore à ceux des Indes, ils n'avaient pas même des fables convenues et suivies; qu'ils gardaient seulement des listes plus ou moins fautives de leurs rois, et quelques souvenirs des principaux d'entre eux, de ceux surtout qui avaient eu le soin de faire inscrire leurs noms sur les temples, et les autres grands ouvrages qui décoraient le pays; mais que ces souvenirs étaient confus, qu'ils ne reposaient guère que sur les explications traditionnelles que l'on donnait aux représentations peintes ou sculptées sur les monumens, explications fondées seulement sur des inscriptions hiéroglyphiques conçues, comme celle dont nous avons une traduction[1], en termes très généraux, et qui, passant de bouche en bouche, s'altéraient, quant aux détails, au gré de ceux qui les communiquaient aux étrangers; et qu'il est par conséquent impossible d'asseoir aucune proposition relative à l'antiquité des continens actuels sur les lambeaux de ces traditions, déjà si incomplètes dans leur tems, et devenues tout-à-fait méconnaissables sous la plume de ceux qui nous les ont transmises.

Si cette assertion avait besoin d'autres preuves, elles se trouveraient dans la liste des ouvrages sacrés d'Hermès, que les prêtres égyptiens portaient dans leurs processions solennelles. Clément d'Alexandrie[2] nous les nomme tous au nombre de quarante deux, et il ne s'y trouve pas même, comme chez les bramines, une épopée ou un livre qui ait la prétention d'être un récit, de fixer d'une manière quelconque aucune grande action, aucun événement.

[1] Celle de Ramestès dans *Ammien*, loc. cit.

[2] *Stromat.*, lib. VI pag. 633.

Les belles recherches de M. Champollion le jeune, et ses étonnantes découvertes sur la langue des Hiéroglyphes [1] confirment ces conjectures, loin de les détruire. Cet ingénieux antiquaire a lu, dans une série de tableaux hiéroglyphiques du temple d'Abydos [2], les prénoms d'un certain nombre de rois placés à la suite les uns des autres; et une partie de ces prénoms (les dix derniers) s'étant retrouvés sur divers autres monumens, accompagnés de noms propres, il en a conclu qu'ils sont ceux des rois qui portaient ces noms propres, ce qui lui a donné à peu près les mêmes rois et dans le même ordre que ceux dont Manéthon compose sa dix-huitième dynastie, celle qui chassa les pasteurs. Toutefois la concordance n'est pas complète : il manque dans le tableau d'Abydos six des noms portés sur la liste de Manéthon; il y en a qui ne ressemblent pas; enfin il se trouve malheureusement une lacune avant le plus remarquable de tous, le Rhamsès, qui paraît le même que le roi représenté sur un si grand nombre des plus beaux monumens de l'Égypte avec les attributs d'un grand conquérant. Ce serait, selon M. Champollion, dans la liste de Manéthon, le Sethos, chef de la dix-neuvième dynastie, qui, en effet, est indiqué comme puissant en vaisseaux et en cavalerie, et comme ayant porté ses armes en Chypre, en Médie et en Perse. M. Champollion pense, avec Marsham et beaucoup d'autres, que c'est ce Rhamsès ou ce Sethos qui est le Sésostris ou le Sésoosis des Grecs; et cette opinion a de la probabilité, dans ce sens que les représentations des victoires de Rhamsès, remportées probablement sur les nomades voisins de l'Égypte, ou tout au plus en Syrie, ont donné lieu à ces idées fabuleuses de conquêtes immenses, attribuées, par quelque autre confusion, à un Sésostris; mais dans Manéthon, c'est dans la douzième dynastie, et non dans la dix-huitième, qu'est inscrit un prince du nom de Sésostris, marqué comme conquérant de l'Asie et de la Thrace [3].

[1] Voyez le *Précis du Système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*, par M. Champollion le jeune, page 245, et sa *Lettre à M. le duc de Blacas*, page 15 et suivantes.

[2] Ce bas-relief important est gravé dans le *Voyage à Méroé*, de M. Cailland, tome II, planche 32.

[3] *Syncell.*, page 59.

Aussi Marsham prétend-il que cette douzième dynastie et la dix-huitième n'en font qu'une [1]. Manéthon n'aurait donc pas compris lui-même les listes qu'il copiait. Enfin si l'on admettait dans leur entier et la vérité historique de ce bas-relief d'Abydos, et son accord soit avec la partie des listes de Manéthon qui parait lui correspondre, soit avec les autres inscriptions hiéroglyphiques, il en résulterait déjà cette conséquence que la prétendue *dix-huitième dynastie*, la première sur laquelle les anciens chronologistes commencent à s'accorder un peu, est aussi la premiere qui ait laissé sur les monumens des traces de son existence. Manéthon a pu consulter ce document et d'autres semblables ; mais il n'en est pas moins sensible qu'une liste, une série de noms ou de portraits comme il y en a partout, est loin d'être une histoire.

Traditions chaldéennes.

Ce qui est prouvé et connu pour les Indiens, ce que je viens de rendre si vraisemblable pour les habitans de la vallée du Nil, ne doit-on pas le présumer aussi pour ceux des vallées de l'Euphrate et du Tigre? Établis, comme les Indiens [2], comme les Égyptiens, sur une grande route de commerce, dans de vastes plaines qu'ils avaient été obligés de couper de nombreux canaux, instruits comme eux par des prêtres héréditaires, dépositaires prétendus de livres secrets, possesseurs privilégiés des sciences, astrologues, constructeurs de pyramides et d'autres grands monumens [3], ne devaient-ils pas leur ressembler aussi sur d'autres points essentiels? Leur histoire ne devait-elle pas éga-

[1] *Canon.*, page 353.

[2] Toute l'ancienne mythologie des Bramines se rapporte aux plaines où coule le Gange, et c'est évidemment là qu'ils ont fait leurs premiers établissemens.

[3] Les descriptions des anciens monumens chaldéens ressemblent beaucoup à ce que nous voyons de ceux des Indiens et des Égyptiens ; mais ces monumens ne se sont pas conservés de même, parce qu'ils n'étaient construits qu'en briques séchées au soleil.

lement se réduire à des légendes? J'ose presque dire, non seulement que cela est probable, mais que cela est démontré par le fait.

Ni Moïse ni Homère ne nous parlent encore d'un grand Empire dans la Haute-Asie. Hérodote [1] n'attribue à la suprématie des Assyriens que 520 ans de durée, et n'en fait remonter l'origine qu'environ 8 siècles avant lui. Après avoir été à Babylone, et en avoir consulté les prêtres, il n'en a pas même appris le nom de Ninus, comme roi des Assyriens, et n'en parle que comme du père d'Agron [2], premier roi Héraclide de Lydie. Cependant il le fait fils de Bélus, tant il y avait dès-lors de confusion dans les souvenirs. S'il parle de Sémiramis comme de l'une des reines qui ont laissé de grands monumens à Babylone, il ne la place que *sept générations* avant Cyrus.

Hellanicus, contemporain d'Hérodote, loin de laisser rien construire à Babylone, par Sémiramis, attribue la fondation de cette ville à Chaldæus, quatorzième successeur de Ninus [3].

Bérose, babylonien et prêtre, qui écrivait à peine 120 ans après Hérodote, donne à Babylone une antiquité effrayante; mais c'est à Nabuchodonosor, prince relativement très moderne, qu'il en attribue les monumens principaux [4].

Touchant Cyrus lui-même, ce prince si remarquable, et dont l'histoire aurait dû être si connue, si populaire, Hérodote, qui ne vivait que 100 ans après lui, avoue qu'il existait déjà trois sentimens; et en effet, 60 ans plus tard Xénophon nous donne de ce prince une biographie tout opposée à celle d'Hérodote.

Ctésias, à peu près contemporain de Xénophon, prétend avoir tiré des archives royales des Mèdes une chronologie qui recule de plus de 800 ans l'origine de la monarchie assyrienne, tout en laissant à la tête de ses rois ce même Ninus, fils de Bélus, dont Hérodote avait fait un Héraclide; et en même tems il attribue à Ninus et à Sémiramis des conquêtes vers l'occident d'une étendue absolument

[1] *Clio*, cap. XCV.

[2] *Clio*, cap. VII.

[3] Étienne de Byzance au mot *Chaldæi*.

[4] *Josèphe* (contre Appion), lib. I, cap. XIX.

incompatible avec l'histoire juive ou égytienne de ce tems-là [1].

Selon Mégasthènes, c'est Nabuchodonosor qui a fait ces conquêtes incroyables. Il les a poussées par la Lybie jusqu'en Espagne [2]. On voit que, du tems d'Alexandre, Nabuchodonosor avait tout-à-fait usurpé la réputation que Sémiramis avait eue du tems d'Artaxercès. Mais on pensera sans doute que Sémiramis, que Nabuchodonosor avaient conquis l'Éthiopie et la Lybie, à peu près comme les Égyptiens faisaient conquérir par Sésostris ou par Osymandyas, l'Inde et la Bactriane.

Que serait-ce si nous examinions maintenant les différens rapports sur Sardanapale, dans lesquels un savant célèbre a cru trouver des preuves de l'existence de trois princes de ce nom, tous trois victimes de malheurs semblables [3]; à peu près comme un autre savant trouve aux Indes au moins trois Vicramaditjia; également tous les trois héros d'aventures pareilles?

C'est apparemment d'après le peu de concordance de toutes ces relations que Strabon a cru pouvoir dire que l'autorité d'Hérodote et de Ctésias n'égale pas celle d'Hésiode ou d'Homère [4]. Aussi Ctésias n'a-t-il guère été plus heureux en copistes que Manéthon; et il est bien difficile d'accorder les extraits que nous en ont donnés Diodore, Eusèbe et le Syncelle.

Lorsqu'on se trouvait en de pareilles incertitudes dans le *cinquième siècle* avant Jésus-Christ, comment veut-on que Bérose ait pu les éclaircir dans le *troisième*; et peut-on ajouter plus de foi aux 430,000 ans qu'il met avant le déluge, aux 33,000 ans qu'il place entre le déluge et Sémiramis, qu'aux registres de 150,000 ans qu'il se vante d'avoir consultés [5]?

On parle d'ouvrages élevés en des provinces éloignées, et qui portaient le nom de Sémiramis; on prétend aussi avoir vu en Asie mineure, en Thrace, des colonnes érigées par Sésostris [6]:

[1] *Diod. Sic.*, lib. II.

[2] *Josèphe* (contre Appion), lib. I, cap. VI; et *Strabon*, lib. XV, p. 687.

[3] Voyez dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tome V, le *Mémoire de Fréret* sur l'histoire des Assyriens.

[4] *Strabon*, lib. XI, page 507.

[5] *Syncelle*, pages 38 et 39.

[6] *N. B.* Il est très remarquable qu'Hérodote ne dit avoir vu de monumens de Sésostris qu'en Palestine, et ne parle de ceux d'Ionie que sur le rapport

mais c'est ainsi qu'en Perse aujourd'hui, les anciens monumens, peut-être même quelques-uns de ceux-là, portent le nom de Roustan ; qu'en Egypte ou en Arabie ils portent ceux de Joseph, de Salomon : c'est une ancienne coutume des Orientaux, et probablement de tous les peuples ignorans. Nos paysans appellent Camps de César tous les anciens retranchemens romains.

En un mot, plus j'y pense, plus je me persuade qu'il n'y avait point d'histoire ancienne à Babylone, à Ecbatane, pas plus qu'en Égypte et aux Indes ; et au lieu de porter comme Évhémère ou comme Bannier la mythologie dans l'histoire, je suis d'avis qu'il faudrait reporter une grande partie de l'histoire dans la mythologie.

Ce n'est qu'à l'époque de ce qu'on appelle communément le second royaume d'Assyrie que l'histoire des Assyriens et des Chaldéens commence à devenir claire ; à l'époque où celle des Égyptiens devient claire aussi, lorsque les rois de Ninive, de Babylone et d'Égypte commencent à se rencontrer et à se combattre sur le théâtre de la Syrie et de la Palestine.

Il paraît néanmoins que les auteurs de ces contrées, ou ceux qui en avaient consulté les traditions, et Bérose, et Hiéronyme, et Nicolas de Damas, s'accordaient à parler d'un déluge ; Bérose le décrivait même avec des circonstances tellement semblables à celles de la Genèse, qu'il est presque impossible que ce qu'il en dit ne soit pas tiré des mêmes sources, bien qu'il en recule l'époque d'un grand nombre de siècles, autant du moins que l'on peut en juger par les extraits embrouillés que Josèphe, Eusèbe et le Syncelle nous ont conservés de ses écrits. Mais nous devons remarquer, et c'est par cette observation que nous terminerons ce qui regarde les Babyloniens, que ces siècles nombreux et cette grande suite de rois placés entre le déluge et Sémiramis sont une chose nouvelle, entièrement propre à Bérose, et dont Ctésias et ceux qui l'ont suivi n'avaient pas eu l'idée, et qui n'a même été adoptée par aucun des auteurs profanes postérieurs à Bérose.

d'autrui, et en ajoutant que Sésostris n'est pas nommé dans les inscriptions, et que ceux qui ont vu ces monumens les attribuent à Memnon. Voyez *Euterpe*, chap. CVI.

Justin et Velléius considèrent Ninus comme le premier des conquérans, et ceux qui, contre toute vraisemblance, le placent le plus haut, ne le font que de 40 siècles, antérieur au tems présent[1].

Les auteurs arméniens du moyen âge s'accordent à peu près avec quelques uns des textes de la Genèse, lorsqu'ils font remonter le déluge à 4,916 ans; et l'on pourrait croire qu'ayant recueilli les vieilles traditions, et peut-être extrait les vieilles chroniques de leur pays, ils forment une autorité de plus en faveur de la nouveauté des peuples; mais quand on réfléchit que leur littérature historique ne date que du cinquième siècle, et qu'ils ont connu Eusèbe, on comprend qu'ils ont dû s'accommoder à sa chronologie et à celle de la Bible. Moïse de Chorène fait profession expresse d'avoir suivi les Grecs, et l'on voit que son histoire ancienne est calquée sur Ctésias[2].

Cependant il est certain que la tradition du déluge existait en Arménie bien avant la conversion des habitans au christianisme; et la ville qui, selon Josèphe, était appelée *le Lieu de la Descente*, existe encore au pied du mont Ararat, et porte le nom de *Nachidchevan*, qui a en effet ce sens-là[3].

Traditions de divers peuples.

Nous en dirons des Arabes, des Persans, des Turcs, des Mongoles, des Abyssins d'aujourd'hui, autant que des Arméniens. Leurs anciens livres, s'ils en ont eu, n'existent plus; ils n'ont d'ancienne histoire que celle qu'ils se sont faite récemment, et qu'ils ont modelée sur la bible : ainsi ce qu'ils disent du déluge est emprunté de la Genèse, et n'ajoute rien à l'autorité de ce livre.

Il était curieux de rechercher qu'elle était sur ce sujet l'opinion des anciens Perses, avant qu'elle eût été modifiée par les croyances chrétienne et mahométane. On la trouve consignée dans leur *Boundehesh*, ou *Cosmogonie*, ouvrage du tems des Sas-

[1] *Justin*, lib. 1; *Velleius Paterculus*, lib. 1, cap. VII.

[2] Voyez *Mosis Chorenensis, Histor. armeniac.*, lib. 1, cap. 1.

[3] Voyez *la préface* des frères Whiston sur *Moïse de Chorène*, pag. 4.

sanides, mais évidemment extrait ou traduit d'ouvrages plus anciens et qu'Anquetil du Perron a retrouvé chez les Parsis de l'Inde. La durée totale du monde ne doit être que de 12,000 ans : ainsi il ne peut être encore bien ancien. L'apparition du *Cayoumortz* (l'homme taureau, le premier homme) est précédée de la création d'une grande eau [1].

Du reste il serait aussi inutile de demander aux Parsis une histoire sérieuse pour les tems anciens qu'aux autres Orientaux ; les Mages n'en ont pas plus laissé que les Brames ou les Chaldéens. Je n'en voudrais pour preuve que les incertitudes sur l'époque de Zoroastre. On prétend même que le peu d'histoire qu'ils pouvaient avoir, ce qui regardait les Achéménides, les successeurs de Cyrus jusqu'à Alexandre, a été altéré exprès, et d'après un ordre officiel d'un monarque Sassanide [2].

Traditions des Chinois.

Pour retrouver des traces authentiques du commencement des empires, et des traces du grand cataclysme, il faut donc aller jusqu'au-delà des grands déserts de la Tartarie. Vers l'orient et vers le nord habite une autre race, dont toutes les institutions, tous les procédés diffèrent autant des nôtres que sa figure et son tempérament. Elle parle en monosyllabes ; elle écrit en hiéroglyphes arbitraires ; elle n'a qu'une morale politique sans religion [3], car les superstitions de Fo lui sont venues des Indiens. Son teint jaune, ses joues saillantes, ses yeux étroits et obliques, sa barbe peu fournie la rendent si différente de nous, qu'on est tenté de croire que ses ancêtres et les nôtres ont échappé à la grande catastrophe par deux côtés différens : mais quoi qu'il en soit, ils datent leur déluge à peu près de la même époque que nous.

[1] *Zendavesta* d'Anquetil, tome II, page 354.

[2] *Mazoudi*, ap. Sacy, *manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, tome VIII, page 161.

[3] Nous ne saurions admettre en entier le jugement que M. Cuvier porte ici sur les Chinois. Des découvertes récentes doivent nécessairement le modifier ; nous nous proposons de traiter plus tard l'importante question de la religion des Chinois. (*Note de l'Editeur dans la 2e édition.*)

Le *Chou-king* est le plus ancien des livres des Chinois[1]; on assure qu'il fut rédigé par Confucius avec des lambeaux d'ouvrages antérieurs, il y a environ 2,255 ans. 200 ans plus tard arriva, dit-on, la persécution des lettrés et la destruction des livres sous l'empereur Chi-Hoangti, qui voulait détruire les traces du gouvernement féodal établi sous la dynastie antérieure à la sienne. 40 ans plus tard, sous la dynastie qui avait renversé celle à laquelle appartenait Chi-Hoangti, une partie du Chou-king fut restituée de mémoire par un vieux lettré, et une autre fut retrouvée dans un tombeau ; mais près de la moitié fut perdue pour toujours. Or, ce livre, le plus authentique de la Chine, commence l'histoire de ce pays par un empereur nommé *Yao*, qu'il nous représente occupé à faire écouler les eaux *qui, s'étant élevées jusqu'au ciel, baignaient encore le pied des plus hautes montagnes, couvraient les collines moins élevées, et rendaient les plaines impraticables*[2]. Ce Yao date, selon les uns de 4,163; selon les autres, de 3,943 ans avant le tems actuel. La variété des opinions sur cette époque va même jusqu'à 284 ans.

Quelques pages plus loin on nous montre Yu, ministre et ingénieur, rétablissant le cours des eaux, élevant des digues, creusant des canaux, et réglant les impôts de chaque province dans toute la Chine, c'est-à-dire dans un empire de six cents lieues en tout sens; mais l'impossibilité de semblables opérations, après de semblables événemens, montre bien qu'il ne s'agit ici que d'un roman moral et politique[3].

Des historiens plus modernes ont ajouté une suite d'empereurs avant Yao, mais avec une foule de circonstances fabuleuses, sans oser leur assigner d'époques fixes, en variant sans cesse entre eux, même sur leur nombre et sur leurs noms, et sans être approuvés de tous leurs compatriotes. Fouhi, avec son corps de serpent, sa tête de bœuf et ses dents de tortue, ses successeurs non moins monstrueux, sont aussi absurdes et n'ont pas plus existé qu'Encelade et Briarée.

[1] Voyez *la préface* de l'édition du *Chou-king*, donnée par M. de Guignes.

[2] *Chou-King*, traduction française, page 9.

[3] C'est le Yu-Kong ou le premier chapitre de la deuxième partie du *Chou-king*, pages 43 à 60.

Est-il possible que ce soit un simple hasard qui donne un résultat aussi frappant, et qui fasse remonter à peu près à *quarante siècles l'origine traditionnelle des monarchies assyrienne, indienne et chinoise?* Les idées des peuples qui ont eu si peu de rapports ensemble, dont la langue, la religion, les lois n'ont rien de commun, s'accorderaient-elles sur ce point si elles n'avaient la vérité pour base?

Nous ne demanderons pas de dates précises aux *Américains*, qui n'avaient point de véritable écriture, et dont les plus anciennes traditions ne remontaient qu'à quelques siècles avant l'arrivée des Espagnols; et cependant l'on croit encore apercevoir des traces d'un déluge dans leurs grossiers hiéroglyphes. Ils ont leur Noé ou leur Deucalion, comme les Babyloniens, comme les Grecs [1]. »

[1] Voir dans l'excellent et magnifique ouvrage de M. de Humboldt, sur *les monumens mexicains* la preuve qu'il donne de la conformité des traditions américaines sur le déluge, avec le récit de la *Genèse*. Ci-après, n° 19, tom. IV, pag. 24. (*Note de la* 2e édition.)



Sociétés savantes.

TRAVAUX

DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE CALCUTTA.

Conformité des traditions orientales recueillies par la société asiatique de Calcutta avec le récit de la Genèse.

L'académie de Calcutta, fondée en 1784, par le célèbre William Jones qui la présida le premier, attira dès ses commencemens les regards de l'Europe savante, par l'importance des travaux[1] auxquels se livrèrent ses membres et par les espérances qu'ils firent concevoir. On vit avec plaisir et avec un vif intérêt une société européenne transplantée sur le sol de l'Inde, pénétrer dans le sanctuaire de la religion et dans les archives des adorateurs de Brâhmah et faire tous les jours de nouveaux progrès dans des connaissances que l'on avait cru jusqu'alors inaccessibles.

Ce n'était encore rien pour les savans qui formèrent cette société de s'être transportés chez les peuples et dans les pays

[1] Ces travaux sont consignés dans les *Mémoires de la Société* établie au Bengale pour faire des recherches sur l'histoire, les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie.

Cette précieuse collection, imprimée à Calcutta et réimprimée à Londres in-4° et in-8°, forme actuellement 17 vol. in-4°; les deux premiers ont été traduits en français, et publiés en 1805 avec des notes de MM. Delambre, Cuvier et Langlès.

Les *Archives littéraires* de 1805 renferment plusieurs articles pleins d'intérêt sur William Jones, et sur les *Recherches asiatiques*; nous nous en sommes servis pour faire connaître l'origine de la société de Calcutta.

dont ils voulaient approfondir la géographie, les sciences et les arts. La connaissance de leurs langues sacrées et profanes, mortes ou vivantes, était indispensable pour y puiser des notions exactes sur tous ces objets, soit dans la lecture des ouvrages originaux, soit dans la conversation des hommes les plus éclairés de l'Inde. Ils entrèrent tous à l'envi dans cette carrière pénible où les succès n'étaient que des moyens. Sir William Jones leur donna l'exemple. C'était un de ces hommes, qui sont destinés à faire faire un pas de plus à la science; il connaissait à fond la plupart des langues anciennes et modernes de l'Orient, et il a laissé de nombreux ouvrages traduits du sanscrit[1]. M. Wikins est un des premiers européens qui aient su cette langue sacrée des Brahmanes, et son zèle a été couronné par le plus grand succès : il est souvent parvenu à expliquer des inscriptions que ne comprenaient pas les pandits les plus habiles; et l'on doit à M. Halhed une très-bonne grammaire de la langue du Bengale et la traduction du code des Gentoux. Beaucoup d'autres membres de la Société asiatique ont rendu de grands services à l'astronomie, aux mathématiques, à l'histoire naturelle et aux arts, par les Mémoires qui font partie des *Recherches asiatiques*.

Il paraît que très-anciennement les Indiens ont eu des idées très-saines et très-justes en philosophie. Yavan-Atcharija, philosophe, qui peut-être avait conversé avec Pythagore, a laissé des écrits sur le système de l'univers, fondé sur les principes de l'attraction et sur la position centrale du soleil; il existe en sanscrit un livre nommé *Yavan-Djatika*, titre qu'on pourrait traduire *la secte Ionique*, avec les principes de laquelle les siens ont beaucoup de rapport, et l'on sait que les Indiens appellent les Grecs *Yavanas*, les enfans de Yavan ou *Javan*.

Les principaux ouvrages des Indiens passent pour avoir été composés par les dieux; il en a été fait des extraits par de saints personnages. On ne peut se dispenser de commencer par parler des *Vedas*; ce sont les livres sacrés qui renferment tout ce qui a rapport à la religion, aux sciences et aux arts. Ces livres sont sortis des bouches de Brâhmah; ils étaient très-nom-

[1] On peut en avoir la notice dans la *Biographie universelle*.

breux, mais le sage Vyasa les réduisit au nombre de quatre. Ils renferment cent mille stances.

Les commentaires des *Védas* sont innombrables; celui de *Vasichta* est le plus célèbre. L'*Oupœnicada* est un extrait de ces livres sacrés; il a été traduit en latin par le savant Anquetil du Perron, qui l'a intitulé *Oupnek'hat*, titre de la traduction persane dont il s'était servi[1].

Les dix-huit *Pouranas* qui, selon l'*Ain-Akbery*, sont des étincelles de la sagesse de Vyasa, ont été donnés aux hommes pour leur instruction et leur amusement. Ce sont des commentaires nommés *Oupapouranas*.

Les lois de Menou, qui ressemble beaucoup au Minos des Grecs, sont renfermées dans ces dix-huit cadres et dans leurs commentaires. Le *Kalpa* est un des livres les plus respectés des Indous. Le *Mimansa* est encore un ouvrage divin venu de Brâhmah; il traite de la morale, et des opinions des philosophes sur la nature de Dieu et du monde.

Les Indiens ont aussi des poëmes épiques qui remontent à

[1] Anquetil est mort en 1805. Ce savant estimable possédait presque toutes les langues anciennes, et principalement celles de l'Orient. Religion, philosophie, théologie, histoire, chronologie, toutes les sciences qui étaient nécessaires à ses travaux, avaient été l'objet de ses méditations. Il avait étudié les anciennes langues des Mèdes et des Perses, le *Zend*, le *Pehlvi*, le *Parsis*. La connaissance de ces langues lui permit d'entreprendre la traduction du *Zend-Avesta* et du *Boundehesch*, livres antiques dans lesquels on retrouve une partie de la doctrine de Zoroaste. Après dix ans de séjour dans l'Inde, Anquetil revint en France riche de travaux et de connaissances, et déclara hautement qu'il n'avait rien trouvé de contraire au récit de Moïse et au témoignage de l'Écriture-Sainte dans les plus anciens livres connus des Perses et des Indiens. Voir la préface du *Zend-Avesta* et la *Biograph. univers.*

Le major Rennell, auteur de deux savans ouvrages sur la *géographie d'Hérodote* et sur l'*histoire de l'Indostan*, et l'un des collaborateurs les plus distingués de la *Société asiatique de Calcutta*, dans un des nombreux articles qu'il a composés pour cette société, fait la même déclaration. Il dit « qu'après avoir « comparé, avec une grande attention, les doctrines des *chrétiens* et des *In-* « *diens*, les ressemblances qu'il a trouvées entre elles, lui font affirmer, sans « aucune hésitation, que toute l'histoire et les antiquités de l'*Inde*, confirment « tout ce qui est dit et avancé dans les livres saints. » *Biograp. des viv.* Michaud 1817, art. *Rennell.*

une très-haute antiquité. Les plus célèbres sont le *Ramayana*, où l'on célèbre les guerres et les conquêtes de Rama, et le *Mahabharata*, poëme en cent vingt-cinq mille stances sur la famille et les guerres de Bharat, un des premiers rois des Indous. La tradition attribue le premier de ces poëmes à Valmiki, et le second à Vyasa [1].

Sir William Jones présida, tant qu'il vécut, la société littéraire qu'il avait fondée, et dont il était le plus bel ornement. Dans ses travaux il s'attacha à démêler l'origine des nations par l'analogie de leurs langues et de leurs usages. C'est là le sujet de plusieurs discours qu'il prononça annuellement dans des séances solennelles de la société : c'est, selon nous, la partie la plus intéressante des *Recherches asiatiques*. Il y indique les souches des nations qui ont peuplé la terre et les diverses branches qu'elles ont formées, et il prouve que le genre humain a pris sa naissance dans les lieux désignés par le législateur des hébreux.

William Jones, que son immense érudition n'avait fait que confirmer dans ses sentimens religieux, les avait cependant mis en quelque sorte à l'écart, en appréciant la chronologie indienne. Dans son discours prononcé le 28 février 1793, et placé à la tête du quatrième volume des *Recherches asiatiques*, il se félicite, à la vérité, de ce que le résultat des travaux de la société n'avait fait que prouver davantage le récit de Moïse sur l'origine du monde [2]; il ajoute ensuite : « Notre témoignage, sur ce point, mérite » d'autant plus de confiance, que quand même le résultat de » notre travail aurait été différent, nous l'eussions publié de » même, et avec une égale franchise. La vérité doit l'emporter » sur tout [3]. »

[1] Vyasa paraît être un personnage mythologique; son nom signifie *Compilateur*. Quoi qu'il en soit, les Indiens le croient auteur de plusieurs ouvrages, et placent son existence vers le quatorzième ou le quinzième siècle avant notre ère. M. Hamilton, l'un des savans membres de l'académie de Calcutta, croit que Valmiki vivait avant Vyasa. Voyez *Biog. univ.*

[2] Depuis les travaux de sir William Jones, les recherches de nos célèbre orientalistes, Saint-Martin, Abel Remusat, Klaproth, et celles de M. Cuvier, ont mis hors de doute l'exactitude de la chronologie mosaïque.

Voir le témoignage de ce dernier dans notre noméro 6, page 386.

[3] *Recherches asiatiques*, 10e discours.

William Jones n'avait rencontré dans les antiquités indiennes qu'un amas confus de fables absurdes et incohérentes, sans suite, sans liaison; enveloppées d'allégories, qui les rendent encore plus inintelligibles. Si l'on y aperçoit par intervalles, ajoute-t-il, quelque faible éclat de lumière, c'est pour faire bientôt place aux ténèbres les plus profondes. Il n'en est point ainsi de la Bible; elle a conservé le dépôt des archives du genre humain; elle expose à nos yeux les premiers monumens de l'histoire des nations; elle en suit la filiation. Ce n'est que par son secours qu'on a pu former un système suivi et raisonnable de chronologie, ainsi qu'en convenait le savant Fréret [1]. Elle présente enfin une variété de compositions qui égalent et qui surpassent même les productions analogues qu'on rencontre chez les autres peuples.

« Les recherches théologiques, poursuit à ce sujet William » Jones [2], me sont étrangères; je ne puis cependant m'empêcher » de dire que la collection d'ouvrages que nous appelons l'Écriture » par excellence, contient, indépendamment de son origine divine, » plus de vrai sublime, plus de beautés réelles, plus de moralité, » plus d'histoires importantes et plus de traits sublimes de poésie » et d'éloquence qu'on ne pourrait en rassembler dans le même » espace et extraire des livres qui ont été composés dans tous les » tems et dans tous les idiomes. Les deux parties qui composent » le corps de nos livres saints sont unies entr'elles par un genre » de composition qui n'a aucune ressemblance ni pour la » forme, ni pour le style, avec tout ce qu'on peut recueillir de » la littérature grecque, indienne, persane, et même arabe. » L'antiquité de ces compositions, l'application que l'on peut » faire des oracles qu'elles contiennent aux événemens qui ont » suivi l'époque de leur publication, ne permettent pas de douter

[1] Partout Fréret parle de Moïse comme du plus ancien et du plus respectable de tous les écrivains: partout il montre l'accord de l'histoire des anciens peuples, dans ce qu'elle a de mieux fondé, avec la vraie chronologie de l'Écriture. Voyez les mémoires de l'académie des inscriptions, *Traité sur la certitude et l'antiquité de la chronologie chinoise*, 18e vol. in-4°.

[2] Huitième discours annivers. *Asiatik research.*, tom. III, pag. 15.

» qu'elles ne fussent remplies de l'esprit prophétique, et consé-
» quemment inspirées [1]. »

William Jones fait voir que le chef de la nation indienne, celui qui peupla le vaste continent qu'elle occupe jusqu'à Ceylan, fut *Rama*, dont il est parlé dans la Genèse [2]. Son nom fut conservé dans les livres indiens de la plus haute antiquité. On y trouve également des passages assez conformes à ce qui est dit dans la Génèse sur l'état de l'univers au moment de la création. Nous allons le prouver par quelques citations.

On lit dans le *Padma-Pourana* et dans les lois de *Menou*, fils de Brâhmah.

« L'univers n'existait que dans la pensée divine, d'une ma-
» nière imperceptible, indéfinissable, non susceptible d'être
» découverte par l'entendement, comme si elle eût été enve-
» loppée d'*ombres* [3], ou plongée dans le sommeil. Alors la puis-
» sance existante par elle-même créa le monde visible avec les
» cinq élémens et les divers principes des choses, étendit son
» idée, et *dissipa les ténèbres* [4], sans diminuer sa gloire. Celui
» que l'esprit seul peut apercevoir, celui qui n'a point de parties,
» celui dont l'essence ne peut être sentie par nos organes, celui
» qui existe de toute éternité, enfin LUI, l'âme de tout ce qui
» vit, est tout resplendissant de lumière. Quand il eut résolu de

[1] « A ne considérer les annales hébraïques que comme une œuvre purement humaine, la simplicité des formes les mettrait bien au-dessus et des *Vedas* des Indiens, et du *Chou-King* des Chinois, et du *Zend-Avesta* des Persans. Là seulement se trouvent des réponses populaires à toutes les grandes questions qui ont rapport à l'origine du mal, à l'âge du monde, à la vie des premiers hommes. Point de ces cosmogonies absurdes, si accréditées en Orient, point de voile, point de mystères, point de hiéroglyphes. Les attributs du créateur n'y sont pas personnifiés comme dans l'Inde et en Égypte. Le Dieu des Juifs est un Dieu indivisible, il a dit lui-même qu'*il est celui qui est*, c'est-à-dire qu'il n'y a point d'autre existence absolue que la sienne, et c'est dans ce sens qu'il est *Dieu jaloux.* » *Essai sur l'histoire de l'esprit humain*, par M. Rio, tom. 1 pag. 146, 1829.

[2] Il y est nommé *Regma*, petit-fils de Cham, et l'un de ceux qui ont peuplé l'Orient. Voir ch. x, v. 7.

[3] Et *tenebræ* erant super faciem abyssi. *Gen.*, ch. 1, v. 2.

[4] Dixitque Deus : Fiat lux; et *facta est lux*. *Ibid.* v. 3.

» tirer tous les êtres de sa propre substance, de sa seule pensée » il créa les eaux, et il mit dans leur sein un germe productif. » Ce germe devint un œuf, brillant comme l'or et *plein de lu-* » *mière*; dans cet œuf naquit la forme de Brâhmah, le père de » tous les esprits. Les eaux furent d'abord appelées *nara*, parce » qu'elles étaient produites par le nara ou l'*esprit de Dieu*, et » comme elles furent aussi la matière sur laquelle le premier » *ayana*, ou mouvement du créateur s'opéra, elles reçurent le nom » de *narayana*, ou *mouvement sur les eaux*[1]. Le premier mâle, » celui que dans tous les mondes on nomme Brâhmah, naquit » de *ce qui est*, de la cause première; la grande puissance créa- » trice resta inactive enfermée dans l'œuf pendant toute une an- » née du créateur. Au bout de ce tems, l'œuf s'ouvrit de lui- » même; la moitié supérieure forma le ciel, et l'autre la terre, » l'air eut sa place au milieu, de même que les huit régions et » le réservoir des eaux. Brâhmah forma ensuite les créatures; » il leur appliqua des noms, et leur donna différentes disposi- » tions pour vaquer à des occupations différentes. Il donna l'être » au tems et à ses divisions, ainsi qu'aux étoiles, aux planètes, » aux rivières, à l'océan, aux montagnes, aux plaines unies » et aux vallées inégales, *afin de pouvoir* lui adresser des ac- » tions de grâces et des remercîmens religieux pour sa volonté » d'avoir donné l'existence à toutes les créatures savantes.

» Pour pouvoir distinguer les actions, il établit une différence » totale entre le juste et l'injuste.

» Quand le souverain pouvoir divin, *moitié mâle et moitié fe-* » *melle*, eut terminé l'œuvre de la création, il fut absorbé dans » l'esprit de Dieu, changeant ainsi son tems d'énergie en *tems de* » *repos*[2]. »

Un des *védas* appelle le premier homme *Adima*, le premier; il lui donne pour compagne une femme qu'il nomme *Pracriti*, qui, chez les Indiens, comme *Héva*, chez les Hébreux, signifie la vie. Ils sont d'abord dans l'innocence et le bonheur, mais cet

[1] Et *spiritus* Dei ferebatur *super aquas*. *Gen.* ch. 1, v. 2.

[2] Et *requievit* die septimo ab universo *opere* quod patrârat. *Gen.* ch. 11, v. 2. Voir *Asiatik-research.*, tom v, p. 362 et 244. Tom. VIII, pag. 6, 10, 11, 13, 16, 21 à 32 et 56 de l'édit. in-8°.

heureux tems dure peu ; les premiers parens se corrompent, les enfans deviennent encore plus méchans que les pères : Dieu s'irrite, il couvre les cieux de ténèbres, fait partir des pôles les éclairs et les tonnerres, élève les flots de la mer sur la surface de la terre, et engloutit le genre humain. Brâhmah échappé à la ruine générale repeupla l'univers [1].

S'il y a des traits nombreux de ressemblance entre cette cosmogonie et celle de la Genèse, nous allons voir qu'il en existe en plus grand nombre encore entre le déluge indien et celui décrit par Moïse.

« Les Hindous croient, dit sir Willam Jones, que sous le » règne de *Vaivasaouata*, ou enfant du soleil, toute la terre fut » submergée, et tout le genre humain détruit par un déluge, à » l'exception de ce prince religieux, des sept richis et de leurs » épouses ; cette histoire est racontée avec autant de clarté que » d'élégance, dans le huitième livre du *Bhâgaouata*, d'où je l'ai » extraite et traduite avec beaucoup de soin. Je me bornerai à » en présenter ici un abrégé.

» Le démon Hayagriva ayant soustrait les *vedas* à la vigilance » de Brâhmah, tandis qu'il se reposait à la fin du sixième *ma-* » *naouantara*, toute la race des hommes devint corrompue, hor- » mis les sept richis et Satyavrata, qui régnait alors à Dravira. » Un jour que ce prince s'acquittait de ses ablutions dans la ri- » vière Gritâmala, Vichnou lui apparut sous la forme d'un pe- » tit poisson, et, après avoir augmenté en stature dans divers » fleuves, il fut placé par Satyavrata dans l'Océan, où il adressa » ces paroles à son adorateur surpris : *Dans sept jours un déluge* » *détruira toutes les créatures qui m'ont offensé ; mais tu seras* » *mis en sûreté dans un vaisseau merveilleusement construit.* » *Prends donc des herbes médicinales et des graines de toute es-* » *pèce, et entre sans crainte dans l'arche avec les sept personna-* » *ges recommandables par leur sainteté, vos femmes et des cou-* » *ples de tous les animaux. Tu verras alors Dieu à la face, et* » *tu obtiendras des réponses à toutes les questions.* »

[1] Voir *Religions de l'antiquité* de Frédéric Creuzer. 1825, in-8°, tom. I[er], liv. I[er], chap. IV, pag. 254 et 180 ; et le *Shaster*.

» Il disparut à ces mots, et au bout de sept jours, l'Océan » commença à submerger les côtes, et la terre fut inondée de » pluies continuelles. Satyavrata, étant à méditer sur la divi» nité, aperçut un grand navire qui s'avançait sur les eaux. Il » y entra après s'être exactement conformé aux instructions de » Wichnou, qui, sous la forme d'un vaste poisson, permit que » le navire fût attaché avec un grand serpent marin, comme » avec un câble, à sa corne démesurée. Quand le déluge eut » cessé, Vichnou tua le démon, recouvra les vedas, instruisit » Satyavrata dans la science divine, et le nomma septième Me» nou, en lui donnant le nom de *Vaivasaouata.* »

« Comparons les deux récits de la création et du déluge avec ceux de Moïse, et voyons, dit William Jones, si la création décrite par le premier Menou, que les brahmanes appellent la création du *lotus*, n'est pas la même que celle qui est rapportée dans l'Écriture, et si l'histoire du septième Menou n'est pas la même que celle de Noé. Je laisse à d'autres le soin de déterminer si *Adam* est dérivé d'Adim, qui, en sanscrit, signifie le premier, ou *Menou* de *Nouahh*, véritable nom du patriarche que nous appelons Noé; si le sacrifice que l'on dit avoir été honoré de la présence de Dieu, est une allusion à l'offrande d'Abel; en un mot, si les deux Menous peuvent désigner d'autres personnages que le grand procréateur et le restaurateur de notre espèce [1]. »

Le savant auteur des *Recherches sur les religions de l'antiquité*, observe que l'histoire de Brâhmah est l'histoire du monde et de ses révolutions; c'est en même tems, dit-il, l'histoire de l'homme, de sa chute et de ses longues erreurs, de ses transmigrations expiatoires et de son retour définitif dans le sein du Très-Haut [2].

« On voit dans les Vedas, dit un autre orientaliste [3], Vichnou « prendre un corps mortel, et paraître sur la terre pour la sau« ver aussi bien que les hommes. Les Indiens donnent le nom

[1] *Recherches asiatiques*, tom. II, p. 171, traduction de Paris.

[2] *Symbolique* de Creuzer, liv. I[er], chap. IV, édit. de 1825.

[3] *Mœurs et cérémonies des peuples de l'Inde*, par J. Dubois, de la Société asiatique de Londres et de Paris. 1815, tome II, page 402.

» d'*avantaras* à ces incarnations, ils en comptent dix principa-
» les. L'incarnation appelée *Kaly-avantaram*, n'a pas encore
» eu lieu, mais elle est attendue, quoiqu'on ne désigne pas le
» tems, ni l'endroit où elle arrivera. Elle doit mettre fin au
» règne du péché, qui a commencé avec le *Kaly-Yougam*. Ce
» sera sous la forme d'un Brame que Vichnou naîtra; il con-
» versera avec ceux de sa race, fera régner la justice et la vé-
» rité sur la terre, la délivrera de tous les maux, offrira le sa-
» crifice du cheval, et soumettra l'univers aux Brames. »

Les académiciens de Calcutta ont étudié attentivement la mythologie des peuples orientaux, et ils ont trouvé qu'elle rendait également hommage à Moïse. On savait qu'elle était passée de l'Égypte en Grèce, et de la Grèce en Italie; mais on ignorait de qui les Égyptiens l'avaient empruntée. Cette découverte est due aux savans de la Société asiatique; ils ont trouvé dans l'Inde les premiers caractères de toutes les mythologies, et ont remarqué d'ailleurs dans les livres sacrés des Brames, dans leurs liturgies, dans leurs monstrueuses divinités, des traits si ressemblans aux personnages et aux faits dont a parlé Moïse, que ces copies grossières et altérées ne permettent pas de se méprendre sur leur modèle, et décèlent évidemment la source primitive à laquelle on doit les rapporter[1].

Les mêmes traditions se trouvent chez les Perses. On voit dans leurs livres, *Ormusd*, principe de tous les êtres, qui créa le monde en six tems. Il fit d'abord le ciel, puis l'eau, la terre, les arbres, les animaux; l'homme et la femme furent les derniers ouvrages de la création. Placés dans un jardin, tous deux étaient destinés à être heureux, mais tous deux se laissent séduire par Ahrimane, le *grand serpent*, le *rusé*[2], le *menteur*, et ils devinrent malheureux par leur désobéissance..... La mort a été introduite dans le monde par Ahrimane, à cause du péché du premier homme; mais la mort elle-même doit être vaincue par Ormusd, ce Verbe de bonté, cette image resplendissante de

[1] Voir *Recherches asiatiques*. Discours sur *la mythologie des Indous*, par sir William Jones.

[2] Sed et *serpens erat callidior* cunctis animantibus terræ. *Gen.* ch. III, v. 2.

l'infini. Ormusd enverra un sauveur, le prophète *Sosiosch*, pour les préparer à la résurrection générale. A la fin des tems, tout reparaîtra comme au premier jour de la création; Ahrimane sera précipité dans l'abîme. Les montagnes décomposées s'écroûleront en torrens de feu, avec les métaux qu'elles renfermaient dans leur sein. Les âmes passeront à travers ces flots brûlans pour effacer leurs dernières souillures; une ère de félicité sans fin commencera pour elles, et tout sera consommé [1].

Si nous parcourons les annales des Chinois, et principalement le *Chou-King* rédigé par Confucius, et qu'ils regardent comme la base inébranlable de leur histoire, nous y voyons l'univers tiré du néant par un être éternel appelé *Jéhovah* [2], le terre créée, toute la race des hommes issue d'un seul couple, le déluge [3] qui la submerge, une famille exceptée. On y parle de la *pierre aux sept couleurs*, ou de l'*arc-en-ciel*. On lit que *Niu-Wa*, ou *Noé*, vainquit l'eau par le bois, et se sauva dans un bateau [4]; qu'une colonie des descendans de *Niu-Wa* vint s'établir dans le *Chen-Si*; qu'elle avait pour chef le sage *Yao*, dont les premiers soins

[1] *Vendidad fargard* XIX. Hyde, *hist. relig. veter. Pers.* c. 10. Voyez aussi le *Boundehesch* traduit par Anquetil du Perron, et l'*histoire des religions de l'antiquité*, de Creuzer, tome I, liv. II, chap. 2.

M. Silvestre de Sacy parle des ces traditions dans ses *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. 95.

[2] « Cette transcription si exacte du nom de Jéhovah, tout étranger qu'il est à la langue chinoise, est un point que, malgré la concision antique du langage, une critique savante a de nos jours suffisamment éclairci. » M. Rio, *Essai sur l'histoire de l'esprit humain*, tome I, page 60.

Voyez encore le savant Mémoire de M. Abel-Remusat sur Lao-Tseu, VIII[e] vol. des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*

[3] « Sous Yao, les eaux qui s'étaient élevées jusqu'au ciel, baignaient encore le pied des plus hautes montagnes, couvraient les collines moins élevées, et rendaient les plaines impraticables. » *Chou-King*, p. 9.

[4] Bryant fait une remarque curieuse au sujet du déluge chinois. Il dit que le caractère de *barque*, chez ce peuple, est composé d'un croissant horizontal, de la figure d'une bouche, et du chiffre huit, et que le caractère qui signifie *navigation heureuse*, est composé du trait qui signifie bouche, du chiffre huit et du trait qui signifie eau; allusions manifestes, dit-il, aux huit personnes sauvées du déluge. Bryant, *Analyse de l'ancienne mythologie.*

furent de procurer l'écoulement des eaux, et le dessèchement des vallées, de régler le tems de la culture, des semailles et des récoltes.

Les autres *Kings* fournissent des témoignages encore plus singuliers. Il y est parlé de l'état d'innocence, du paradis terrestre, de l'arbre de vie, du fruit défendu, de la chute de la femme, de la longue vie des patriarches, et même de la promesse d'un rédempteur.

Confucius dit expressément que *le saint envoyé du ciel, saurait toutes choses, et qu'il aurait tout pouvoir au ciel et sur la terre.* Il parle plusieurs fois dans ses ouvrages de ce *saint homme qui doit venir*[1].

William Jones n'est pas le seul des savans de la Société asiatique qui ait prouvé la supériorité des traditions hébraïques sur celles des Indiens. Il y a dans les recueils de Calcutta plusieurs mémoires sur la chronologie indienne, où l'on en démontre le ridicule et l'absurdité. Dans le nombre, on peut distinguer la dissertation du capitaine Wilford sur cette matière, et les remarques sur les ères et les époques principales des Indous, par sir John Bentley[2].

Le premier, le capitaine Wilford, remarque que lorsque Mégastène fut envoyé dans les Indes, peu après l'expédition d'Alexandre, les Indiens n'avaient pas encore imaginé les monstrueux systèmes de chronologie qu'on leur prête aujourd'hui. Sir Bentley ajoute que ce sont les Brames et les poètes qui ont dénaturé l'histoire par des allégories et des fictions. Ils ont imaginé des périodes astronomiques et poétiques qui n'ont rien de

[1] Voir morale de Confucius et *l'invariable milieu*, chap. XXVII, § 1 — 5, page 94. M. Abel-Remusat, traducteur du dernier ouvrage, a prouvé que l'idée de la *venue d'un saint* était répandue à la Chine dès le 6e siècle avant l'ère vulgaire. Voyez surtout la note, page 160.

[2] On les trouve dans le cinquième volume des *Asiatic-research*, édit. in-8° de Londres.

Sir Joseph Bentley démontre, dans son savant mémoire, que les tables astronomiques des Indiens, au lieu de trois mille ans avant Jésus-Christ qu'on voulait leur donner, ne remontent qu'à mille soixante-un ans avant Jésus-Christ. M. De la Place, dans son *Exposition du système du monde*, convient de la nouveauté de ces tables.

commun avec les périodes historiques : on les a cependant toutes confondues, et l'ignorance où l'on a été à cet égard a engendré ces ténèbres qui enveloppent l'histoire indienne, et les absurdités grossières dont elle fourmille.

Il nous serait facile d'ajouter une foule d'autres citations à celles que nous avons extraites des *Recherches asiatiques*. Mais nous aurons occasion de puiser de nouveau à une mine si abondante ; ce que nous venons d'en citer suffira pour faire comprèndre à nos lecteurs l'immense importance de ce recueil, et combien les découvertes scientifiques qui y sont renfermées sont précieuses pour la défense de la religion. Nous n'hésitons donc pas à dire que l'établissement de cette académie au milieu des peuples stationnaires, superstitieux, et jusqu'à présent ignorés de l'Asie, a été aussi utile au christianisme qu'à la science. Nous croyons devoir ajouter ici le témoignage que rend à ses travaux, un savant, un homme de génie.

« On a appelé en témoignage contre Moïse, l'histoire chro-
» nologique, l'astronomie, la géologie, etc. . . . Les objections ont
» disparu devant la véritable science. . . . . Tout le système des
» antiquités indiennes ayant été renversé de fond en comble par
» les utiles travaux de l'académie de Calcutta, et la simple ins-
» pection d'une carte géographique démontrant que la Chine n'a
» pu être peuplée qu'après l'Inde, le même coup qui a frappé
» sur les antiquités indiennes a fait tomber celles de la
» Chine, dont Voltaire surtout n'a cessé de nous assourdir. . . . .
» L'Europe doit des actions de grâce à la Société anglaise de
» Calcutta, dont les honorables travaux ont brisé cette arme
» dans les mains des mal-intentionnés [1]. »

[1] *Soirées de Saint-Pétersbourg*, par le comte de Maistre, tome Ier, pages 282, 103 et 184.



Philologie.

NOUVEAUX ÉCLAIRCISSEMENS SUR L'ORIGINE DE L'ÉCRITURE.

Un de nos abonnés s'est adressé directement à l'auteur de l'article que nous avons inséré[1] sur l'origine de l'écriture. M. Appert lui a répondu par les observations suivantes, que nous nous faisons un plaisir d'insérer ici.

Il peut, et même il doit paraître paradoxal de soutenir que les caractères hébraïques actuels, que l'on dit être *chaldéens*, sont les véritables caractères hébraïques anciens, avec lesquels le Pentateuque a été écrit, tandis que, généralement, cet honneur est déféré aux caractères dits *samaritains*. Un si grand nombre d'autorités appuient ce dernier sentiment, que ce n'est point sans une sorte de témérité que nous osons résister à ce torrent.

Voici pourtant quelques raisons nouvelles sur lesquelles nous nous croyons légitimement fondés.

Les Grecs reçurent les lettres des Phéniciens. Si, comme nous l'a fait remarquer la personne, aux observations de laquelle nous répondons, l'on trouve un certain nombre de caractères grecs semblables ou analogues aux caractères samaritains correspondans, ce sera la preuve que ces mêmes caractères étaient en usage en Phénicie au tems où les Grecs les imitèrent.

Mais si d'autres caractères grecs ne trouvent leurs analogues que dans l'alphabet hébreu, ce sera du moins la preuve que cet alphabet n'était point inconnu des Grecs, ce qui devrait cé-

[1] Voir le numéro 5, tome Ier, page 296.

pendant avoir eu lieu. Si les caractères samaritains eussent été seuls en usage, et que les caractères hébreux eussent été exclusivement employés en Chaldée, et qu'ils n'eussent pénétré en Palestine que depuis la captivité.

Lorsque le Pentateuque fut écrit, c'était à la sortie de l'Égypte, où les Israélites étaient tous nés, où leur nation demeurait depuis environ deux cents ans; ce fut de la main même de Moïse, *qui avait été instruit dans toute la science des Egyptiens*[1]; il devait donc naturellement écrire ainsi qu'il l'avait appris, et que ses compatriotes devaient facilement le lire. cependant nous ne découvrons nulle trace que les hiéroglyphes égyptiens, qui sont aujourd'hui démontrés alphabétiques, aient jamais été employés dans l'Écriture sainte. Le peuple juif avait donc conservé une écriture qui lui était propre.

Ce serait commettre un anachronisme que de supposer dès-lors l'emploi des caractères phéniciens, car c'était quarante ans avant d'avoir avec ces peuples la moindre relation, et cependant c'était dans une écriture connue de tout le peuple d'Israël, car comme on parle pour être compris, on écrit aussi pour être lu.

Au contraire, ce n'est point commettre un anachronisme que de supposer dès-lors l'usage des caractères dits chaldéens. Car Abraham était né à Ur en Chaldée; ce fut de la Chaldée qu'il vint par l'ordre de Dieu au pays des Cananéens, parmi lesquels il vécut toujours comme étranger. Non seulement lui, mais Isaac son fils, Jacob son petit-fils se considérèrent aussi comme tels; ils évitèrent les alliances conjugales qu'ils ne contractèrent qu'avec leur propre famille, issue encore de Chaldée. Les enfans de Jacob, également jaloux de leurs usages, surent même les faire respecter des Sichimites d'une manière cruelle.

Nous pouvons donc croire qu'ils n'empruntèrent rien de ces peuples, et que si Abraham avait conservé quelques monumens écrits, ses descendans durent les garder précieusement, ainsi que l'usage de l'écriture qui leur en garantissait l'intelligence.

Il est donc tout naturel de croire que la langue *sémitique*, celle d'avant le déluge, conservée dans cette race pieuse, qu'Abraham avait parlée du vivant de Sem lui-même, que Jacob avait comme

[1] *Actes des Apôtres*, chap. VII, v. 22.

reçue de lui, qu'il avait retrouvée dans la famille de Laban, à cela près de quelques légères différences [1], que cette langue s'était conservée pure dans cette famille, et qu'également, rien n'avait été innové aux caractères de l'écriture.

Si plusieurs siècles après les enfans d'Israël, transportés en captivité dans les mêmes contrées, y retrouvent quelqu'altération dans le langage, c'est le propre de toutes les langues vivantes; à moins qu'elles ne soient fixées, comme celle des Israélites, par un monument d'un usage habituel; l'Écriture sainte, dont le texte était sacré et inviolable, devait communiquer à la langue elle-même son immutabilité.

Mais, lors de la captivité de Babylone, les Israélites privés de ces avantages, prirent la langue de leurs vainqueurs avec d'autant plus de facilité, qu'elle différait en effet assez peu de la leur, ayant l'une et l'autre la même origine. Quant aux caractère de l'écriture, nul motif n'avait dû les changer. Non plus qu'en Europe, malgré la diversité des langues française, espagnole, italienne, nous n'avons quitté ni les uns ni les autres l'écriture latine qui appartient à la langue mère de ces trois autres.

On prétend encore que l'alphabet des Samaritains est tout aussi hiéroglyphique que le peut être l'alphabet hébreu, d'où l'on conclut que celui-ci ne peut revendiquer la priorité. On peut en dire autant des hiéroglyphes égyptiens; ce serait là encore le sujet d'une nouvelle dissertation On pourrait démontrer par les mœurs et les usages primitifs quelle forme, quelle configuration devait affecter tel ou tel objet. Une maison, par exemple, aura un toit plat dans un pays exempt de pluies, tel que l'Égypte, tandis qu'ailleurs il lui faudra un toit bombé ou incliné; aussi prend-elle les deux configurations dans les *caractères* Hébreux et dans ceux des Samaritains. Elle pourrait, en raison de la température, être plus ou moins close, et donner naissance à d'autres figures.

Le *samech* des Hébreux, qui signifie *base*, *appui*, représente un cube, celui des Samaritains ou Phéniciens représente un cro-

[1] *Genèse*, chap. XXXI, v. 47.

chet avec une poulie ou mouffle; c'est en effet un appui d'un autre genre à l'aide duquel on soulève les plus pesans fardeaux, et qui est d'un usage indispensable dans la marine. Les anciens hébreux bâtissaient, établissaient avec solidité, tandis que les Phéniciens tournaient toutes leurs pensées vers la navigation et le commerce.

On cite pour prouver la priorité de cette écriture des sicles d'Israël portant l'inscription de *Jérusalem la sainte*, et cependant imprimés en caractères samaritains. Nous faisons deux réponses à cette difficulté : la première, c'est que principalement au tems de Salomon et postérieurement, les Israélites eurent de nombreux rapports commerciaux avec leurs voisins, et qu'il était bien naturel à un grand roi de battre une monnaie qui fût également connue des uns et des autres. La verge d'Aaron et la coupe pleine de manne étaient intelligibles au peuple de Dieu, pendant que les caractères pouvaient être lus des Cananéens. La seconde réponse, c'est que l'on trouve aussi des pièces de monnaie à l'effigie de Salomon, entourées de caractères hébreux proprement dits, qu'aucun motif ne peut faire rapporter à des tems postérieurs à la captivité. Outre que depuis cette époque les Juifs furent plus que jamais scrupuleux sur l'article des images; et sur tout ce qui pouvait avoir un rapport même éloigné avec l'idolâtrie, nous voyons que Salomon crut pouvoir innocemment faire sculpter des Chérubins pour l'ornement du sanctuaire; qu'au contraire Ézéchiel se crut obligé de briser le serpent d'airain, conservé depuis Moïse.

L'opiniâtreté actuelle des Samaritains à conserver l'écriture qui leur est maintenant exclusivement propre, ne prouve rien pour l'antiquité de cette écriture, mais seulement que ce fut avec ces caractères que leur fut donnée la loi de Moïse, très probablement transcrite pour leur intelligence comme pour leur usage. D'ailleurs, on sait que dès le commencement ils en corrompirent les pratiques les plus formelles, ce qui causa leur perpétuelle séparation d'avec les Juifs revenus de la captivité.

Au contraire, les Juifs, depuis cette sévère leçon, mirent le plus grand prix à la conservation de leur langue [1], comment auraient-ils toléré l'introduction d'une nouvelle écriture, bien

[1] Voir *liv. II d'Esdras*, chap. XIII, v 20

moins nécessaire que celle d'un langage appris presqu'involontairement; et qui rendait inintelligible tous les anciens monumens qu'il fallait désormais translater au risque d'altérations presqu'inévitables?

Rien ne sert de citer la paraphrase chaldaïque comme un exemple. Il resta assez d'Israélites de la dispersion, qui demeurèrent dans ces contrées pour en justifier la nécessité. Mais il n'était point nécessaire d'exposer ainsi l'intégrité du texte originel.

Enfin l'introduction d'une écriture nouvelle eût produit un bouleversement dans le culte divin. La lame d'or portant le nom de Dieu qui devait orner le front du grand prêtre, les pierres gravées du *Rational*, où étaient inscrits les noms des enfans d'Israël, devaient donc aussi être changées. L'inscription de la loi sur l'autel des holocaustes était encore un monument où cette innovation se serait fait remarquer, et rien jusqu'ici ne nous l'atteste. Le livre sacré, déposé dans le sanctuaire comme type invariable de toutes les copies, eût dû lui-même perdre son autorité et son emploi. Que de difficultés à dévorer pour admettre cette supposition, reçue, il nous semble, un peu trop facilement!

Nous n'avons point prétendu, dans cet écrit, enseigner ceux qui doivent être nos docteurs, mais en leur soumettant ces difficultés, nous désirons ramener l'examen sur une question peut-être trop facilement tranchée, et maintenir autant qu'il est en nous l'autorité, et toute l'autorité des livres saints. Peut-être les Champollions présens ou à venir la décideront-ils d'une toute autre manière que leurs devanciers. Pour nous, nous croyons devoir éviter toutes interprétations peu fondées qui paraîtraient diminuer l'autorité des divines Écritures.

Telles sont les raisons qui nous décident à croire que c'est à Adam que doit remonter l'invention de l'écriture hébraïque, si toutefois il est permis d'attribuer l'origine de cette parole visible et permanente à un autre qu'à l'auteur même de la parole orale et de la pensée. APPERT, *curé de Saint-Arnoult.*



Nouvelles et Mélanges.

NOUVELLES.

EUROPE.

FRANCE. PARIS. — *Essai de schisme de la part d'un ex-aumônier de régiment.* — M. l'abbé Chatel est le prêtre qui aurait la prétention de devenir chef d'un parti schismatique. Avant les événemens de juillet, il avait été pendant quelque tems aumônier dans un des corps de l'ex-garde royale. Après la révolution, il essaya de faire un journal ; Paris a vu ses murs tapissés du *prospectus*, sur lequel M. l'abbé s'était fait dessiner en *soutane* et *manteau long*, donnant la main à un patriote, à qui il disait : *Je suis prêtre, mais tolérant*, et qui lui répondait : *Je vous cherchais*. Il paraît que ceux qui le cherchaient n'ont pas été nombreux, car ce journal n'a pas eu de suite. Alors M. Chatel imagina d'aller *s'offrir gratuitement* à quelques maires qui se trouvaient avoir des discussions avec leur curé ou leur évêque. Cet essai n'a pas eu non plus de succès, bien qu'*annoncé* dans tous les journaux. C'est à la suite de tous ces efforts, pour devenir quelque chose, que ce prêtre égaré a fait annoncer, pour le dimanche 23 janvier, l'ouverture d'une chapelle qu'il appelle *Catholique française* ; comme si la dénomination de *française* ne fesait pas mentir le nom de *Catholique* ou *universelle*. Cette chapelle est une modeste chambre au deuxième étage. Nous avons vu les personnes peu nombreuses qui s'y sont rendues. Je ne sais si le nouvel apôtre en a été satisfait. Pour nous, nous pouvons assurer qu'il n'y avait là pas un seul vrai schismatique. C'étaient des curieux ou des *compères* : pas une seule dupe. Certes, il y a loin de là à un adepte ; nul enthousiasme sur les figures, point de foi dans les

cœurs, rien qui ressemble même de loin à ce fanatisme religieux, qui fait les hérésies et les schismes. On causait, on riait, *on lisait le journal.* La figure, la parole, les gestes du chef même n'annonçaient pas un homme convaincu et capable de convaincre les autres. Il a préludé par *faire placer les dames près de l'autel.* Puis est venu un discours sans énergie, sans éloquence; puis une messe, *comme on en trouve dans toutes les églises*, disaient les curieux. Il y avait pourtant dans l'anti-chambre, quelqu'un qui avait l'air d'un sectaire. On dit que c'est un méthodiste allemand. Serait-il vrai que ce fût celui qui fournit des fonds à M. Chatel? Chose plus grave : serait-il vrai, comme on le disait dans un groupe, qu'un Ministre est rempli d'indulgence pour la nouvelle chapelle, et qu'il encourage cet essai de séparation d'avec Rome? Ceci expliquerait le désintéressement de ces nouveaux apôtres. Quoi qu'il en soit, ce n'a été là qu'une *parade sans intérêt*, et qui ne doit nullement alarmer les catholiques. Cependant qu'elle leur serve d'avertissement. C'est le moment de resserrer de plus en plus les liens qui doivent, nous catholiques, nous unir entre nous, puis avec nos évêques, puis avec notre père et notre chef commun, le pontife romain. C'est un devoir, nous devons dire, politique et religieux; car tout l'avenir de la société est là.

PRUSSE.—*Leipzig.* L'*Hermite* donne la nouvelle suivante :

« On dit que trois professeurs de Berlin ont depuis peu embrassé la religion catholique. On assure aussi qu'un médecin, M. Hubner, natif de Chenneitz et pratiquant depuis plusieurs années à Leipzig, a fait la même démarche. Hubner partit l'été dernier de Leipzig sans qu'on sût où il se rendait. Maintenant on dit qu'il est allé à Vienne, qu'il y a embrassé le catholicisme, et qu'il est aujourd'hui jésuite à Fribourg, en Suisse. La position de M. Hubner à Leipzig n'était rien moins que désavantageuse, et il avait comme médecin beaucoup de succès et la perspective d'une clientelle nombreuse. »

ASIE.

ORIENT.—*Mouvement des populations vers le christianisme. Missionnaires envoyés de France.*

On lit dans le journal anglais le *Monthly Review* du mois dernier :

« Les rapports des missionnaires français donnent les plus grandes espérances, tant les populations se montrent favorables au christianisme. Les habitans de Pegu et de Corée ont demandé souvent qu'on leur envoyât des missionnaires. Le nombre des chrétiens est considérable et augmente journellement à Madagascar et à Ceylan, en Perse et dans le Bengale. Dans l'état de Siam, ils n'ont rien perdu de la faveur dont ils jouissaient il y a plus d'un siècle. Le roi est fort attaché aux missionnaires français, et prend beaucoup d'intérêt au succès de leurs travaux. Il a nommé plusieurs nouveaux convertis à des emplois importans. Le roi de Ligor, espèce de satrape sous le roi de Siam, accorde aux chrétiens la même protection. Ce prince se fait remarquer par de grandes qualités.

» On sait que l'empereur de la Chine et le roi de Cochinchine et du Tonquin voudraient arrêter au contraire les progrès du christianisme; mais leur propre croyance leur interdit une persécution ouverte. Dans la seule province du Sutchuen plus de 22,000 adultes et environ 200,000 enfans ont reçu le baptême depuis trente ans. Ce qui nuit surtout aux missions dans ce pays, c'est l'extrême orgueil littéraire des Chinois : ils se révoltent à l'idée qu'un Européen puisse instruire un disciple de Confucius sur quelque sujet que ce soit. L'humilité chrétienne est une vertu qu'ils ne peuvent comprendre. »

On sera bien aise, à la suite de ces nouvelles, de connaître à qui l'on doit les ouvriers évangéliques qui travaillent avec tant d'ardeur à la propagation de la vive clarté de l'Évangile au milieu des peuples stationnaires et si malheureux de l'Asie. La plupart sont partis du séminaire des Missions Étrangères, rue du Bac. Dans la seule année 1830, il en est parti treize pour ces climats lointains. Le 29 janvier, MM. Goust et Ponçot, le 29 mars suivant, MM. Miallon et Vialle, s'embarquèrent au Hâvre; le 29 août, MM. Albrand, Charbonneau, Bigot, Molin et Vallon, mirent à la voile de Nantes pour la même destination. Les trois derniers n'étaient pas encore prêtres, mais on crut devoir presser leur départ à cause de la situation des missionnaires en France. Enfin, le 29 novembre dernier, quatre autres prêtres, MM. de la Motte, Verrolle, Mariette et Bòrie, sont encore partis du Hâvre pour l'Orient. Quand ces missionnaires seront tous arrivés à leur desti-

nation, il y aura en tout cinquante-trois missionnaires à l'entretien desquels il est pourvu par le séminaire des Missions Étrangères. En 1824, il n'y en avait que vingt-cinq.

Il est beau de voir ainsi ces jeunes gens s'arracher à leurs parens, à leurs amis, pour aller porter la foi en des climats si lointains, à travers mille privations et mille dangers. Certes, elle est encore toute vivante, et toute remplie de jeunesse, une foi qui crée de pareils apôtres! Mais que penser d'un gouvernement qui se dit libéral et propagateur universel des lumières, et qui vient de signifier à ce séminaire qu'il lui retirait la faible subvention qui lui avait été accordée? Les missionnaires français n'ont-ils pas fait assez d'honneur à la France par leurs découvertes, par leurs travaux scientifiques, par la haute renommée qu'ils ont introduite dans le monde entier du nom français? De pareilles économies sont mesquines, indignes des Français, et sont désapprouvées, nous en sommes sûrs, par les hommes vraiment libéraux.

INDE. — BENGALE. — *Détails sur le suicide religieux d'un Indien.*

Un corespondant du *Bengale-Hurkary* raconte ainsi une cérémonie indienne dont il a été témoin :

En descendant le Gange, et passant près de Moizapore, dans la soirée du 24 janvier, mon attention fut attirée vers le rivage par un rassemblement considérable de naturels du pays ; ils étaient diversement habillés, et au bruit qu'ils faisaient en chantant et en sonnant de la trompette, je jugai qu'ils célébraient un des rites de leur religion. Bientôt une barque remplie d'hommes et de femmes s'éloigna du bord, et se dirigea vers le milieu du fleuve ; l'apparence de cette barque et de ceux qui la montaient m'ayant rappelé, à peu de chose près, ce que j'avais entendu raconter d'une de leurs coutumes pendant la célébration de la cérémonie des ablutions, je demandai au patron de mon bateau s'il savait ce qui allait se passer ; sa réponse me confirma dans mes soupçons, que la barque qui s'avançait vers nous portait un malheureux qui allait faire le sacrifice de sa vie à des idées de religion.

Quand la barque fut parvenue à quelques centaines de verges du rivage, les Indiens qui s'y trouvaient se préparèrent à achever le terrible sacrifice. La victime était assise à l'extrémité du petit

pont de la barque, les yeux fixés sur l'eau du fleuve, et évidemment sous l'influence d'un puissant narcotique ; à ses côtés étaient deux grands pots de terre, appelés *ghurrhas*, remplis d'une substance rouge semblable à du *Sindoor* ; on les lui attacha sous les aisselles, ses jambes furent repliées sur elles-mêmes et solidement assujéties dans cette position, puis ceux qui dirigeaient la cérémonie (des bramimes, sans doute) ayant poussé un hurlement prolongé, auquel les Indiens du rivage répondirent, le patient fut précipité dans le fleuve, et s'y enfonça pour ne plus reparaître.

Tout cela fut fait sans que le moindre sentiment de chagrin ou de regret parût sur le visage des Indiens qui se trouvaient sur la barque, et après avoir jeté à l'endroit où le malheureux était tombé le *hookah* et quelques fleurs, elle reprit tranquillement le chemin qu'elle venait de parcourir et regagna le bord.

AFRIQUE.

COTE OCCIDENTALE. — *Histoire des troubles religieux survenus parmi les indigènes* [1]. — On voyait s'accroître chaque jour le nombre des partisans qu'amassait autour de Demba le charlatanisme prophétique dont le rusé Nghiâgha-l'ysay lui dictait les formules, et pour lequel lui-même était ostensiblement le premier à professer un superstitieux enthousiasme.

L'or arrivait en abondance au prétendu saint, qui ne trouvait que ce seul présent digne de lui être offert ; et tous ses prosélytes étaient prêts à le suivre partout où il voudrait les conduire, disposés à obéir à ses moindres signes.

Les circonstances étaient favorables pour tirer parti de la ferveur qu'il avait allumée : les guerres intestines qui depuis peu déchiraient le Ouâlo offraient aux projets ambitieux de Nghiâgha-l'ysay une occasion opportune d'éclater.

Ce pays, divisé par les factions, semblait en effet aisé à subjuguer ; des inimitiés personnelles y avaient allumé des discordes générales. Dans cet état, dont le système de gouvernement est une sorte de régime féodal, les différends des chefs offrent en raccourci l'image des démêlés dont jadis les grands vassaux affligèrent trop souvent la France ; et les dissensions récentes du Ouâlo ont, pour ainsi dire, parodié la sanglante querelle de Bourgogne et d'Orléans.

[1] Suite du récit inséré au numéro 5, tom. I, page 341.

Autour du souverain, dont le titre, comme on le sait, est celui de Brak, sont groupés divers chefs, feudataires de la couronne, dont les principaux occupent les grandes charges de l'état ; chacun porte le titre de sa charge, et ils prennent rang entre eux suivant l'ordre d'importance de leurs dignités respectives. A la tête de tous est le *nghiaoudyn*, grand-connétable, chef des armées ; puis vient le *nghiogomây*, grand-électeur ; ensuite, mais dans un ordre que je ne puis déterminer d'une manière précise, le *barty*, le *beg-ghio*, le *mâlo*, le *mam-rôso*, le *mangas*, le *nghion benakh*, etc. Les grands officiers de la couronne forment une hiérarchie à part : à cette classe appartiennent le *boukaneg-nghiourbel*, surintendant des domaines royaux, l'*alkaty*, grand-maître des cérémonies ; l'*imâm-ghiyou*, c'est-à-dire le chef des poètes, chanteurs vulgairement appelés griots, etc. Tous ces officiers de la maison du Brak sont comptés parmi les captifs de la couronne, tandis que les grands dignitaires de l'état sont tous des princes, souvent fils de rois.

C'est par les sanglantes rivalités des deux plus puissans de ces princes que le Ouâlo se trouvait bouleversé au commencement de cette année. Le nghiaoudyn Maghio-Khor, chef de Nghio, étant allé faire une visite aux Français de Saint-Louis, avait reçu d'eux un accueil dont le nghiogomây Nghiâk-Ghio, chef de Nghianghy, ne manqua pas d'être jaloux ; et ses perfides suggestions en firent aux yeux du vieux brak Fara-Penda, un grief contre le nghiaoudyn. Celui-ci, poussé à bout par les odieuses intrigues de son rival, résolut de se venger : le nghoigomây fut assassiné par ses ordres.....

C'est au milieu de ces troubles politiques que les réformateurs de Ndymb prirent leur essor : Demba se mit en marche vers Ndakar, et tous les gens de Ndymb, suivant l'exemple de leur séryn Nghiâgha-l'ysay, s'élancèrent après lui ; arrivé à Ndakar, où l'avait devancé sa renommée, tout le village accourt et l'entoure ; il ne parle qu'au séryn, qu'il somme d'embrasser sa doctrine et de le suivre : le prêtre assure que les dogmes, les principes des réformateurs sont aussi les siens ; mais il s'excuse de marcher sur la nécessité de veiller aux soins domestiques, à la direction de son village. Lorsque, sur de nouvelles interpellations du prophète, il a répété pour la troisième fois son excuse, Demba paraît saisi de mouvemens convulsifs, il étend les bras, et s'écrie en gri-

maçant : *Sarakhtou*! *sarakhtou*! (miséricorde! miséricorde!) un bourreau s'avance, saisit le séryn réfractaire, le renverse, et avec un sabre lui scie le cou contre terre, aux yeux des habitans stupéfaits; et personne n'ose plus refuser de suivre l'énergumène.

Demba continua sa marche au nord-est, en côtoyant le grand lac de Ngher, enrôlant dans son armée les placides Ouolofs qu'il trouvait sur sa route, pillant, brûlant les villages qui résistaient à l'entraînement de ses prophétiques paroles. Trois mille prosélytes étaient déjà réunis sous ses ordres.

Cédant aux conseils du beyghio Sâkora et du mam-roso Fara-Koury, le vieux Fara-Penda voulut essayer d'arrêter le torrent, et marcha contre les insurgés; mais le perfide Beygio passa dans l'armée de Demba, et les soldats du Brak furent complètement défaits.

Poursuivant sa route, le nouveau mahdy arriva à Nghianghy, qui se soumit. Après s'être reposé une nuit dans ce village, Demba se dirigea vers l'établissement français de Doukitt, appartenant à MM. de la Boulaye et d'Honincthun. Le gérant, M. Brunet, était absent : les esclaves avaient déserté à l'ennemi; il ne restait sur l'habitation que le gourmet Hippolyte, homme d'une stature, d'une force, et d'un caractère très remarquables, et un jeune torodo libre, nommé dengaré-Boubou, petit, trapu, vigoureux de corps et d'esprit. Ils avaient pour se défendre deux pierriers à pivot implantés dans des pieux de gonatier, peu solides et d'ailleurs à moitié pourris, placés aux deux coins de la face occidentale du mur d'enceinte. Ils chargèrent leurs pièces à mitraille, puis lorsqu'ils virent les insurgés à courte portée, ils firent feu, et tuèrent beaucoup de monde; mais les pierriers mal assujétis, brisant par le recul leurs faibles supports, tombèrent en dedans de la muraille, sur les bastions de terre où ils étaient établis. Saisissant alors leurs fusils, nos deux braves continuèrent d'abattre en détail les ennemis qui se présentaient à leur portée; déjà près de quatre-vingts soldats étaient tombés sous leurs coups, lorsque les assiégeans, à force d'entendre deux coups de fusil seulement à la fois, reconnurent qu'ils n'avaient affaire qu'à deux hommes. Ils s'avancèrent alors en courant et en poussant de grands cris vers le mur d'enceinte, qu'ils assaillirent avec des haches et des pioches, en même tems qu'ils mettaient le feu à la porte d'entrée, laquelle est vers le marigot; ils démolissaient avec tant d'ardeur qu'ils eurent bientôt

fait plusieurs ouvertures à la muraille, construite simplement en briques, et ils s'élancèrent plusieurs à la fois, dans la cour. Ils n'y virent d'abord personne : Hippolyte et Boubou s'étaient retirés dans un magasin au rez-de-chaussée, pour s'y retrancher ; mais tout à coup, abandonnant une position qui ne leur parut pas assez avantageuse, ils sortirent résolument tous deux, et déchargeant leurs fusils, abattirent les premiers qu'ils rencontrèrent ; au même instant ils devinrent le but de tous leurs coups : Hippolyte fut tué à bout portant, et dengaré-Boubou ayant reçu une balle dans la cuisse, une autre dans la poitrine, et un large coup de poignard au bras, fut laissé pour mort. Les frénétiques insurgés, formant un bûcher des instrumens aratoires et des débris des portes et des croisées, jetèrent dessus le cadavre d'Hippolyte, y mirent le feu, et après avoir tout saccagé revinrent en triomphe à Nghianghy.

Cependant le corps du brave gourmet ne fut consumé qu'en partie, et ses restes ont reçu depuis une honorable sépulture. Boubou, se relevant d'entre les morts après le départ des incendiaires, est allé demander dans un de nos établissemens, la guérison de ses blessures, qu'il montre avec fierté comme les signes d'une bravoure héréditaire.

Dans la journée même de l'expédition de Doukitt, les nègres de l'établissement domanial de Richard-Tol, peu éloigné de Nghianghy, allèrent se ranger à l'obéissance du prétendu séryn Demba ; M. Berton, directeur de l'habitation, et quelques autres blancs qui étaient avec lui, se réfugièrent le même soir, avec armes et bagages, à bord d'une goëlette mouillée dans le fleuve. De là M. Berton dépêcha en toute hâte un courrier au gouverneur de Saint-Louis.

Après quelques jours de repos à Nghianghy, l'armée réformatrice remonta le fleuve, et laissant de côté Richard-Tol, vint occuper Mbilor, dont les habitans, sous la conduite de leur chef Riké-Mboy, s'étaient réfugiés sur l'île de Tod, laissant leur village absolument désert. A peine arrivé, Demba envoya un parlementaire à l'habitation voisine de Mbaroul, fondée par M. Potin, afin de prévenir les frères Ziegler, gérans, qui y étaient demeurés, qu'ils n'avaient rien à craindre de lui, et qu'ils pouvaient rester en toute sécurité sur leur établissement ; mais ceux-ci, qui avaient parmi les nègres de nombreux affidés, furent avertis secrètement

que ce n'était qu'une ruse pour les surprendre. Déjà ils étaient sur leurs gardes : ils avaient monté sur la terrasse de leur maison des sacs de mil en guise de gabions pour se retrancher, deux barils de poudre; des fusils, deux pierriers à pivot montés sur un affût improvisé avec quelques pièces de bois, de la mitraille qu'ils avaient fabriquée en brisant quelques tuyaux de fer, des vivres, et de l'eau en suffisante quantité pour se défendre de l'incendie; ils avaient avec eux onze nègres, dont deux enfans, tous résolus à faire une vigoureuse résistance; mais ces préparatifs furent presque superflus.

Le terme de la mission du fourbe était proche : dès l'arrivée à Saint-Louis, du courrier expédié par M. Berton, le bâtiment à vapeur *le Serpent,* monté par M. le capitaine de vaisseau Brou en personne, prit la route de Mbilor, et le dépassa dans la nuit pour aller mouiller à Daghanah, après avoir pris langue à Mbaroul...

Le matin, à sept heures et demie, *le Serpent* redescendit vers Mbilor, au moment où l'armée ennemie, prête à partir, faisait la prière; Demba accomplissait alors ses ablutions dans le fleuve; quand il aperçut le bâtiment, il lui commanda de s'arrêter, le menaçant de mettre le Sénagal à sec en avalant toute l'eau; mais un de ses disciples l'avertit qu'il lui faudrait aussi boire la mer, dont le flot viendrait sans cesse remplir d'une nouvelle eau le lit du fleuve; un autre le supplia de ne point enlever aussi légèrement aux nègres riverains les ressources de la pêche : cette double considération toucha sans doute le saint personnage; il renonça à accomplir sa menace, et *le Serpent* put continuer sa marche jusque devant Mbilor. Le séryn de Keur ou-Mbay, village peu distant vers le sud, était en ce moment en discussion avec les réformateurs, et il était près de subir le sort réservé aux réfractaires, lorsque tout à coup *le Serpent*, lâchant successivement ses bordées, fit disparaître le village de Mbilor, et dispersa l'armée insurrectionnelle, en lui tuant beaucoup de monde. Dès qu'elle parut à découvert, les pierriers de Mbaroul furent dirigés sur les fuyards, et bien qu'à la première décharge la maison se fût lézardée, les frères Ziegler n'en continuèrent pas moins à mitrailler ces bandits, qui en passant leur envoyaient en retour des grêles de balles, dont leurs sacs de mil furent criblés et vidés.

Les fuyards allèrent se rallier derrière un bouquet de khoss situé au sud de Mbaroul à la distance de huit minutes environ.

Maghio-Khor et Abou-Baker, auxquels le bruit et les effets meurtriers de notre artillerie avaient rendu le courage, s'ébranlèrent alors; toute l'infanterie, commandée par l'imâm de Dimar, s'avança directement vers l'ennemi, et on en vint aux mains; comme des deux côtés on bourrait les fusils avec des débris de pagnes de coton qui s'enflammaient aisément, le feu eut bientôt pris aux herbes sèches, et des torrens de fumée cachèrent l'une à l'autre les deux troupes, qui toutefois continuèrent à tirailler et à se tuer mutuellement beaucoup de monde; souvent la bourre pénétrant dans les khousâbs des combattans, y communiquait le feu, et consumait ainsi les morts et les blessés dans leurs propres vêtemens.

Enfin, après une lutte assez vive, les fantassins du Toro lâchèrent pied, et s'enfuirent d'une vitesse *à piler avec leurs talons le mil contenu dans le petit sac que chaque soldat porte sur son dos*, suivant l'expression proverbiale du pays. Mais dans ce moment la cavalerie, commandée par Maghio-Khor, vint, après un détour à l'ouest, tomber inopinément, par le nord, sur les soldats de Demba, qui furent taillés en pièces et foulés aux pieds des chevaux. Quelques cavaliers, et avec eux le prophète Demba, s'enfuirent vers Ndombo; mais ils furent poursuivis, et Demba fut renversé de cheval et fait prisonnier, au gué du marigot de Tawy, par un cavalier torodo nommé Ardo-Bantou, qui se saisit de sa personne, et le conduisit sur une goëlette mouillée près de là sur le Sénégal; il y fut gorgé de vin et de liqueur à discrétion; puis il fut transféré sur *le Serpent*. Là, monté sur le tambour de la machine à vapeur, il fit solennellement amende honorable de son imposture, rejetant la faute sur le séryn Nghiâgha-l'ysay; ensuite il fut amené à travers une haie de soldats de la garnison de Saint-Louis, à Richard-Tol, où il fut pendu aux branches du gonatier qui s'élève devant l'habitation; un forçat servit de bourreau; les Ouolofs et les Torodos déchargèrent leurs fusils sur le cadavre de l'énergumène, et le criblèrent de balles. C'était le 10 mars dernier. (*Revue des deux mondes.*)

AMÉRIQUE.

ETATS-UNIS. — *Sur les trustees, et leurs démêlés avec les évêques.* — Nous avons parlé sommairement et en passant des *trustées* [1], et des plaintes que les évêques, assemblés en concile, élevaient contre leurs prétentions.

[1] Voir n° 4, tome I, page 265.

Quelques-uns de nos abonnés n'ont pas trouvé la note que nous y avions jointe assez explicative. Nous ajoutons donc ici d'autres notions que nous devons à l'obligeance d'un prélat, qui, après avoir gouverné en Amérique une de ces églises si intéressantes, édifie en ce moment un des premiers diocèses de notre France. Ces explications ne sont pas inutiles, en ce moment surtout, où l'Église de France se trouve presque dans la même position, par rapport à l'État, qu'en Amérique.

Dans ce pays, le gouvernement, veillant seulement à la police et à l'ordre extérieur et matériel, laisse les habitans libres dans leur religion et dans le choix de leurs pasteurs. Il ne leur demande point d'argent pour le donner ensuite aux ministres des différens cultes, après en avoir retenu une partie entre ses mains. Quand une congrégation ou paroisse s'établit, les membres choisissent un nombre fixe de personnes à qui est confiée l'administration temporelle de l'église. C'est ce que nous appellerions le *conseil de fabrique*. Ce sont ces fabriciens ou marguilliers que l'on nomme *trustees*, c'est-à-dire, *hommes de confiance*.

Au nombre de leurs fonctions est celle de fournir aux dépenses du culte et de subvenir aux besoins des prêtres. Ce sont eux qui font les collectes et les quêtes, qui fixent et paient le traitement des pasteurs. En général, ils s'acquittent de ces fonctions avec beaucoup de zèle, et à la satisfaction des évêques et de la population. Mais, dans quelques localités, à l'église de Philadelphie principalement, ces *trustees*, oubliant la nature de leurs fonctions, et se prévalant de la distribution qu'ils sont chargés de faire des fonds communs, ont élevé des prétentions intolérables. Ils ont essayé d'usurper le droit de choisir ou de rejeter les pasteurs ; de régler et de déterminer l'ordre et les cérémonies du service divin et autres fonctions qui ne peuvent émaner que des évêques et des prêtres choisis par eux. C'est contre ces prétentions que les évêques se sont toujours déclarés, individuellement, et en 1829, réunis en concile. Car partout et toujours l'Église a soutenu ou réclamé la liberté du choix de ses pasteurs, de son enseignement et de sa discipline.

MÉLANGES.

Orgue-Cabias. — Plusieurs journaux ont déjà parlé de l'in-

vention de M. l'abbé Cabias, curé de Pontigny ; le gouvernement s'est empressé de lui adresser un brevet honorable. La société d'encouragement, qui sait apprécier avec tant de justesse les améliorations utiles, se propose de décerner à l'inventeur une médaille d'or. Il s'agit d'un orgue perfectionné, essentiellement approprié aux chapelles et aux églises de campagne. Il entre dans le plan de notre journal de dire quelque chose de cette ingénieuse découverte à nos abonnés.

M. l'abbé Cabias, nommé par feu Mgr. de La Fare, archevêque de Sens, à la succursale de Pontigny (Yonne), il y a déjà plusieurs années, trouva dans son église, qui est une des belles basiliques que la France possède, un orgue magnifique destiné autrefois à relever les solennités religieuses d'une abbaye commandataire, connue dans l'histoire de l'Église gallicane par les vertus que saint Edme, archevêque de Cantorbéry, y fit éclater pendant son exil en France. Cet élément de pompe ecclésiastique s'alliait peu avec la simplicité de ses paroissiens. Pontigny ne possède pas une seule personne versée dans l'art musical. Que faire? se débarrasser, en le vendant, d'un instrument qui est à la fois un des principaux ornemens de la basilique et un monument ecclésiastique? on ne le pouvait, sans mécontenter une population qui tient à honneur de posséder encore quelques restes de son antique splendeur ; garder l'orgue sans en faire usage? c'était affligeant pour tous ceux qui ont du zèle pour la maison de Dieu. Il ne restait qu'un moyen ; il consistait à imaginer un mécanisme, à l'aide duquel un enfant de chœur, ou toute personne de la paroisse, sachant lire seulement, pût exécuter sur cet orgue tout le plain-chant ecclésiastique, et accompagner le chœur dans la psalmodie.

M. Cabias a cherché à résoudre ce problême, et en est venu à bout.

Il a d'abord construit sur le clavier de l'orgue de Pontigny, qui est resté intact, un second clavier réduit de telle sorte que chaque touche fait mouvoir à la fois plusieurs touches du grand clavier. Un mécanisme particulier produit l'accord parfait et l'accompagnement toutes les fois qu'on joue sur ce petit clavier ainsi réduit.

Après avoir simplifié son clavier, M. Cabias a inventé un tableau divisé en autant de colonnes perpendiculaires qui correspondent à chacune des touches du clavier. Ce tableau est mou-

vant et roule sur deux cylindres placés l'un au-dessus de l'autre.

C'est sur ce tableau ingénieux que l'inventeur a substitué au langage musical un langage nouveau, et à la portée de tout le monde. Des chiffres arabes ou romains remplacent les notes du plaint-chant, et sont placés dans leur ordre numérique sur le tableau, ou à l'aide de la division par colonnes; un air grave, un morceau de plain-chant, quel qu'il soit, est écrit de manière que le joueur n'a qu'à placer le doigt sur la touche correspondante à la colonne pour l'exécuter.

Quelque claire que soit la notice que nous donnons sur l'orgue Cabias, nous ne serons peut-être pas parfaitement compris par tous nos lecteurs. Les mécaniques se conçoivent mieux par la vue que par le raisonnement. Toutefois nous affirmons, sans craindre d'être taxés d'exagération, que l'orgue-Cabias est une des plus belles inventions modernes. Notre opinion sur ce point est conforme à celle de Messieurs les membres du comité des arts au ministère de l'intérieur et de toutes les personnes qui ont vu dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois des enfans du peuple, et des hommes grossiers, jouer, en présence d'un grand nombre d'ecclésiastiques, sur ce merveilleux mécanisme, toutes les parties du chant ecclésiastique. M. Cabias a déjà reçu la récompense de ses travaux dans les suffrages unanimes du clergé et des savans de la capitale. Il eut pu, s'il l'avait voulu, tirer un parti très avantageux de son invention, en cédant son brevet aux facteurs d'orgues qui lui ont fait pour cela des offres séduisantes; mais il a craint, en traitant avec eux, d'aller contre les intérêts des paroisses, et il a pris la résolution de faire confectionner dans sa famille, au prix le plus modéré possible les orgues de son invention.

On s'adresse, pour les renseignemens et les commandes, à MM. Cabias frères et compagnie, rue Furstemberg, n° 9, à Paris (Affranchir).

TRADUCTION NOUVELLE du *Livre de Job* et des *Prophéties d'Isaïe*, avec un discours préliminaire et des notes explicatives, par M. de Genoude; 2 vol. in-8°; se vendent séparément : le *Livre de Job*, 2 fr.; les *Prophéties d'Isaïe*, 3 fr.

VOYAGES PITTORESQUES ET ROMANTIQUES DANS L'ANCIENNE FRANCE, par MM. Ch. Nodier, A. Taylor et Alph. de Cailleux, *Auvergne*, 13e, 14e et 15e livraisons, 3 cahiers in-fol. Prix de chaque livraison : 15 fr. 50.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 8. — 28 Février 1831.

LE CARÊME ET LA SEMAINE SAINTE

DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

L'Eglise catholique offre tous les ans au monde un spectacle bien étonnant.

Quand les neiges, les tempêtes et les frimats d'hiver sont près de disparaître, que le soleil reprend son éclat, que la terre se prépare à revêtir sa belle parure de feuillage et de fleurs; lorsque tous les êtres créés, plus brillans et plus joyeux, vont prendre une nouvelle vie, alors par la voix de ses pontifes, elle appelle ses enfans auprès d'elle, verse sur leur tête la cendre des morts, leur fait entendre des paroles terribles, et les prive, pendant quarante jours, de la faculté de jouir, selon leur bon plaisir, de tous ces alimens que la terre semble leur préparer avec plus d'abandon. Ce n'est pas tout, si pendant l'année, il a existé un calomniateur, un adultère, un voleur, un homme à mauvaises actions ou à mauvaises pensées, elle lui ordonne, avec la douce autorité d'une mère, de venir rendre compte de sa conduite, d'avouer sa faute, et d'en acheter le pardon par la pénitence. Elle-même quitte ses habits et ses chants de fête; vêtue de deuil, elle redit une longue et lamentable histoire, dans laquelle elle parle d'un Dieu ayant été vu sur cette terre, où il fut persécuté par les hommes qu'il instruisait et qu'il aimait,

cité au tribunal d'un Préteur romain, puis attaché, comme un malfaiteur, sur une infâme croix. Tout en pleurant cette mort, elle s'en réjouit; car elle dit que c'est ainsi que nous, que le monde, avons été sauvés. Elle ajoute que ce Dieu-mort est ressuscité ; et, voulant en célébrer la mémoire, elle invite tous ses fidèles à un grand festin, où, chose que la langue se refuse presque à prononcer, elle leur donne à manger la chair de ce Dieu, mort, puis ressuscité, et puis immolé de nouveau.

Avouons-le, rien de semblable ne se voit, ne s'entend, ne se fait dans le monde.

Mais quoi donc ? l'Eglise propose-t-elle tous les ans ces mystères à croire sans preuves et sans fondement ? Les chrétiens les célèbrent-ils sans raison et sans discernement ?

Non, il ne saurait en être ainsi.

A la vérité, l'Eglise ne vient point, à la manière d'un professeur de philosophie, dire à ses fidèles : Voyez, examinez, descendez dans votre réflexion, et jugez dans votre conscience. Non, ce n'est pas ainsi que Dieu a parlé, et ce n'est pas ainsi que l'Eglise doit redire ses paroles.

Mais ses preuves ne sont pas moins convaincantes, pas moins profondes et élevées. Recevons-les avec respect, nous, enfans de l'Eglise, et vous tous, enfans des hommes, qui vous vantez de vouloir tout savoir et tout connaître, écoutez et connaissez.

Dans cette semaine, qu'elle appelle la *Grande-Semaine*, lorsque tout a été consommé, que les saintes funérailles sont finies, que l'Auteur de la vie, caché sous les insignes de la mort, a été déposé dans un tombeau entouré de fleurs ; en ce moment, où les lyres de Sion sont suspendues, muettes, comme au jour de la captivité, et où l'airain sacré, retenant sa grande voix, n'appelle plus les chrétiens, qui, en silence, semblent participer à la douleur et à l'incertitude des apôtres de Jésus, alors [1] l'Eglise vient, comme aux tems anciens, instruire et consoler ses enfans dans des chants sublimes.

Ouvrant à tous les yeux l'histoire du monde, que seule elle possède, elle dit quels ont été les desseins de Dieu, quelles com-

[1] Tous les événemens que l'Église rappelle ici à notre souvenir se trouvent dans l'*Office du samedi-saint*.

munications il a eues avec les hommes, comment le souvenir s'en est conservé ; en un mot elle raconte, d'après des monumens authentiques, l'histoire du monde, de l'homme, de Dieu lui-même.

Or il nous semble digne de quelque intérêt de résumer ces grandes preuves et d'en faire le sujet de quelques-unes de ces réflexions, qui, si souvent, usent, fatiguent et altèrent vainement notre esprit flottant et découragé.

Et d'abord [1] ouvrant son livre de la *Genèse*, ce livre sans lequel, malgré les recherches et les veilles de tous les savans, nous ignorerions comment le monde a été créé, et ce qui s'est passé au commencement; livre que la philosophie du dix-huitième siècle essaya de rendre ridicule, et que la science de celui-ci vient enfin d'absoudre, elle apprend comment Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance [2]; comment il entra en société avec sa créature par la parole, lui confia le premier dépôt des dogmes qu'il devait croire, et des vertus qu'il devait pratiquer, effusion de vie intellectuelle, qui constitua l'homme et la première société humaine.

C'est ainsi que l'Eglise donne à ses enfans les vrais titres de leur noblesse, leur montre leur origine, leur but, leurs droits et leurs devoirs, et proteste, par des faits, contre l'enseignement de ces prétendus savans, qui dégradent l'homme en le séparant de Dieu, en l'isolant dès son berceau, pour le placer dans je ne sais quel état de *nature* qui n'a jamais existé.

Franchissant ensuite un espace de 1656 ans [3], elle nous découvre [4] comment Dieu, voyant que toutes les pensées des hommes étaient tournées vers le mal, se repentit de les avoir créés, et submergea la terre sous les eaux du déluge, catastrophe dont

[1] Voir dans l'*Office du samedi-saint*, la *Ire Prophétie*, extraite de *la Genèse*, ch. I.

[2] La création de l'homme : an du monde 1er, avant Jésus-Christ : 3984, c'est l'époque fixée par le P. Petau et Bellarmain. On sait qu'il en existe plusieurs autres.

[3] Le déluge : an du monde 1656, avant J.-C. 2328.

[4] Office du samedi-saint, *II Prophétie*, selon le rit romain. Dans le *Bréviaire de Paris* on a interrompu cette belle suite de témoignages, et sur douze Prophéties on n'en a conservé que quatre. Voir *Genèse*, ch. VI.

toutes les nations conservent le souvenir, et dont nos savans ont trouvé les médailles gravées dans le cœur du rocher ou enfouies sous les couches de la terre, aux quatre parties du monde. C'est là seulement que nous apprenons comment le genre humain fut conservé et recommencé par la famille de Noé, *le Juste*, dont les fils vont peupler tout l'univers, et fonder les premiers empires que connaisse l'histoire.

Puis l'Eglise, attentive à confirmer la foi de ses enfans, les transporte en esprit sur cette *montagne de Dieu* [1], où, 424 ans après le déluge [2], ils voient dans un père qui est sur le point d'immoler son fils, la plus claire figure de ce sacrifice, attendu et demandé par tout l'univers, et dans lequel un fils innocent devait être offert à un Dieu irrité, en holocauste, pour la rédemption de tous les hommes. Elle leur fait connaître de plus l'alliance particulière que Dieu fit avec Abraham, en lui annonçant que ce serait de sa race que sortirait ce *Sauveur*, qui avait été promis à tous les hommes dès le commencement.

C'est là qu'elle leur rappelle Isaac, Loth, Ismaël, Esaü, et les enfans de Cétura, devenus les pères de presque tous les peuples d'Orient, lesquels aujourd'hui même font remonter jusqu'à eux la plupart de leurs coutumes et de leurs traditions. La Grèce païenne même avait conservé leur souvenir, et dix-sept siècles plus tard, les habitans de Sparte lisaient encore dans leurs archives qu'ils étaient les enfans d'Abraham, et que les Juifs étaient leurs frères [3].

Continuant ensuite à mettre devant leurs yeux les grandes époques de l'histoire de Dieu dans ses rapports avec les hommes, elle leur montre toute la postérité d'Abraham esclave dans cette Egypte, que Joseph avait embellie et gouvernée pendant quatre-vingts ans en qualité de vice-roi, instruisant les princes et les sages par ordre de Pharaon [4]. Elle dit par quelle suite de prodiges Dieu en retira son peuple, et comment, selon les expressions de l'écrivain sacré, les Egyptiens, ce peuple le plus

[1] Office du samedi-saint, *III Prophétie*, extraite de *la Genèse*, ch. XXII.

[2] SACRIFICE D'ISAAC : an du monde 2080, avant J.-C. 1904.

[3] Voir dans le *Livre I des Machabées* la lettre du roi des Spartiates aux Juifs, ch. XII, v. 20.

[4] Office du samedi-saint, *IV Prophétie*, extraite de l'*Exode*, ch. XIV.

civilisé de la terre, sentirent la main puissante que le Seigneur avait étendue sur eux, *craignirent son nom, et crurent en lui* [1].

Cependant, tous les jours elle rappelle en la mémoire deux serviteurs puissans de la volonté de Dieu, deux fidèles témoins de sa parole, David et Salomon, prophètes, dont elle répète les célestes cantiques, grands rois, qui portèrent la gloire de Dieu avec la connaissance de son nom dans tout l'univers connu.

Puis elle emprunte la voix d'Isaïe, ce poëte presque contemporain d'Homère, son rival et son maître en vers sublimes et en magnifiques descriptions, ce prophète qui nomma Cyrus par son nom, trois cents ans avant sa naissance, dit la virginité de Marie, la divinité de son Fils, ses souffrances et sa mort avec tant de clarté et de précision, qu'il a reçu le titre de *Prophète-évangéliste.* C'est alors que l'Eglise, s'appuyant de tous ces témoignages, dit avec lui à tous les hommes : « C'est ici l'héri»tage des serviteurs de Dieu ;... venez, vous tous qui avez soif, »venez à ces eaux vives : hâtez-vous, vous qui êtes dans l'indi»gence, achetez et nourrissez-vous; venez, recevez sans échange »le vin et le lait [2].»

Puis, avec un autre prophète [3], qui, dans la Judée, en Egypte, à Babylone, porta aux rois et aux peuples, avec des secours pour les infortunés, les menaces et les promesses de Dieu, l'Eglise les avertit que les malheurs des peuples viennent de ce qu'ils ont abandonné la source de la sagesse, de ce qu'ils ignorent où sont la *lumière* et la *paix*. Elle les prévient que tous ces enfans d'Agar, qui se dirigent selon la prudence de la terre, tous ces marchands de Merrha et de Theman, ces fabricateurs de fables, ces chercheurs de sagesse et d'intelligence, n'en connaissent pas même la voie, parce que Dieu seul la possède, et la *livre* aux hommes, non pas ce Dieu inconnu que le philosophe invente, mais ce Dieu qui *a été vu sur la terre, et qui a conversé parmi les hommes* [4].

[1] Vocation de Moïse, an du monde 2455, avant Jésus-Christ 1551.

[2] Office du samedi-saint; *V Prophétie*, extraite d'*Isaïe*, ch. LV.

[3] *Baruch.* Il vivait ainsi qu'*Ézéchiel* vers l'an du monde 3376, avant Jésus-Christ 608.

[4] Office du samedi-saint : *VI Prophétie*, extraite de *Baruch*, ch. III

Avec Ezéchiel elle nous mène ensuite dans les vastes champs de la mort, et nous montre comment Dieu sait commander aux ossemens arides, et les revêtir d'une chair brillante de jeunesse, et comment il peut vivifier de nouveau ceux qui dorment déjà dans les ombres de la mort, au sein de la corruption [1].

Après ces témoignages de la puissance de Dieu, de la continuité de son action au milieu des hommes, et de la connaissance que les peuples ont toujours eue de lui, voulant prouver que la Pâque de la *Semaine-Sainte* n'est pas une cérémonie nouvelle et un culte isolé, mais un de ces grands monumens qui tiennent à l'histoire de l'humanité, et lient indissolublement le présent au passé, elle nous apprend comment Dieu l'établit et en ordonna la célébration aux enfans d'Israël, il y a plus de trois mille ans [2], lorsqu'il prescrivit l'immolation de l'agneau pascal, dont le sang était un signe de salut et un préservatif de mort : admirable figure de ce sang qui devait racheter le genre humain [3].

Puis, pour apprendre aux chrétiens à ne pas rougir de s'avouer coupables devant Dieu, elle nous transporte dans Ninive la grande ville, et nous offre en spectacle Phul, premier roi de cette nouvelle monarchie des Assyriens, s'avouant à la voix d'un prophète, coupable devant Dieu, ainsi que tout son peuple [4] et disant : « Qui sait si le Seigneur ne changera pas, et ne » nous pardonnera pas ? » — Et le Seigneur fait miséricorde au roi et au peuple qui reconnaissent et adorent sa puissance [5].

Après, c'est un roi puissant qui entasse l'or en statue colossale, et ordonne d'adorer ce Dieu qu'il a construit ; et tous les grands, tous les princes, tous les savans, tous les glorieux de la terre, fléchissent le genou devant le Dieu qu'un décret de roi a promulgué... tous, excepté trois hommes, qui, au milieu de ces esclaves prosternés, restent debout en face du Dieu nouveau.

[1] Office du samedi-saint : *VII Prophétie*, extraite d'*Ezéchiel*, ch. XXXVII.

[2] ETABLISSEMENT DE LA PAQUE, vers l'an du monde 2454, avant J.-C. 1530.

[3] Office du samedi-saint : *IX Prophétie*, extraite de l'*Exode*, ch. XII.

[4] CONVERSION DE NINIVE : vers l'an du monde 3100, avant J.-C. 884.

[5] Office du samedi-saint ; *X Prophétie*, extraite de *Jonas*, ch. III.

Les flammes sont allumées pour punir cet attentat ; mais Dieu vient au secours de ses hommes fidèles, et force le roi prévaricateur à reconnaître sa puissance, et à publier la gloire et le nom du Dieu d'Israël dans toute l'étendue de son empire [1].

L'Église se sert, pour nous raconter cette merveilleuse histoire, des paroles de ce Daniel, dont le tombeau se voit encore aujourd'hui dans la Suziane, et qui, aidé de quelques autres hommes, israélites comme lui, administra l'empire d'Assyrie et de Perse depuis Nabuchodonosor jusqu'à Cyrus. C'est à ce Daniel, appelé l'*homme de désir*, que l'archange des *bonnes nouvelles*, Gabriël, fut envoyé pour lui annoncer que le tems de la venue du Messie a été abrégé, pour lui dire clairement le nombre d'années qui restent encore à s'écouler (490 ans), et lui assigner l'époque précise où elles doivent commencer; époque qu'ont dû connaître, par ce prophète, ou par d'autres traditions, et ces sages de l'Orient qui arrivèrent à Jérusalem le jour précis de la naissance de Jésus, et cet empereur de la Chine, nommé Min-ti, qui, l'an 65 de notre ère, envoya une députation solennelle à la recherche de ce *Saint des saints*, qui, suivant les traditions, devait paraître à l'*Occident de ce vaste empire* [2].

Enfin, pour ne rien omettre de ce qui peut assurer la foi de ses enfans, l'Eglise consacre tout un cantique [3] à nous exposer les précautions que le législateur des Juifs avait prises pour conserver les livres précieux qui contiennent l'histoire des communications que Dieu a faites à ses créatures, précautions que les savans reconnaissent avoir été gardées avec un scrupule minutieux, par le peuple juif, qui existe encore, page vivante, qui nous récite toujours les faits qu'on lui a confiés depuis le commencement du monde.

Telle est la méthode de l'Église.

[1] Office du samedi-saint : *XII Prpohétie*, extraite de *Daniel*, ch. III.

[2] Voir pour les traditions relatives au Messie, conservées chez les nations profanes, le compte que nous avons rendu de l'ouvrage de M. Smith, intitulé : *De la Rédemption du genre humain*, dans les Numéros des *Annales* 24 et 25 ; tome IV. p. 410 et tome V, p. 5.

(*Note de la deuxième édition.*)

[3] Office du samedi-saint : *XI Prophétie*, extraite du *Deutéronome*, ch. XXXI, v. 22.

Tous les ans elle répète la grande histoire des volontés et des actions de Dieu sur les hommes, et puis, sans faire attention aux contradicteurs ou aux rebelles, elle laisse son livre ouvert à tous les yeux, et le lendemain elle revêt ses plus beaux habits de fête, et célèbre le mystère de la résurrection de l'Homme-Dieu crucifié. C'est ainsi que, répétant tous les jours aux hommes quelque parole antique, elle accomplit sa tâche, celle de conserver les vérités, qui, sorties de l'éternité sur les aîles de la parole de Dieu, doivent traverser les tems, conservées aussi par la parole, pour se perdre de nouveau dans l'éternité.

Je le confesse hautement : Ma volonté fixe est de participer toujours à cette Pâque, de croire toujours à ces mystères, et de rester dans cette Église, qui me met en communion avec tous les siècles et avec Dieu lui-même. Car, lorsque je repasse toutes ces preuves en ma mémoire, je sens sur moi le poids de la parole de Dieu, poids immense, que je puis suspendre un moment par un acte incompréhensible de ma liberté, mais qui m'écraserait le jour où, tombé de cette vie, je me trouverai dans l'éternité, en présence de ce Dieu, que je crains, parce que seul il est à craindre.

Quant à ces hommes, enfans comme moi de ce siècle d'indépendance, qui restent, seuls, inattentifs, ou *étrangers à tout ce qui*, pendant ce tems, *se passe*, au sein de l'Église catholique, *au sujet de Jésus de Nazareth* [1], sans vouloir insulter à leur solitude, j'ose leur porter le défi d'offrir de leurs croyances des preuves aussi grandes, aussi générales, éprouvées par l'approbation des siècles, et qui remontent aussi directement jusqu'à Dieu... je l'ose, car il n'y a qu'un Dieu et qu'un catholicisme.

A. Bonnetty.

[1] Tu solus peregrinus es in Jerusalem, et non cognovisti quæ facta sunt in illâ his diebus? *S. Luc*, ch. xxiv, v. 18.

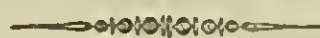


Histoire.



HISTOIRE DE JÉSUS-CHRIST

D'APRÈS LES RABBINS JUIFS.



Les traditions des Juifs modernes sur la vie de Jésus-Christ confirment la vérité du récit des Evangélistes.

Parmi les témoignages qu'on peut invoquer à l'appui d'un fait, d'une doctrine ou d'une religion, aucun n'est sans doute plus important, plus digne d'attention et de confiance que celui qui vient des adversaires même de ce fait, de cette doctrine, de cette religion. Sous ce rapport, on sent combien il importe de savoir quelle a été, et quelle est encore aujourd'hui l'opinion des Juifs sur le divin auteur de la religion chrétienne.

Si, forcés par l'irrésistible puissance de la vérité, les uns avaient été obligés d'embrasser le christianisme, les autres, dominés par cette espèce d'entêtement qui leur est si souvent reproché dans l'Ancien-Testament, et aveuglés de la manière la plus inconcevable sur le sens de leurs prophéties, avaient été réduits à attribuer les miracles de Jésus-Christ à la magie, à la sorcellerie, ou à la connaissance d'un nom (*Semhemphoras*), dans l'impossibilité de les nier, ne faudrait-il pas en conclure que la vérité des miracles est démontrée par le témoignage des Juifs? Eh bien! c'est ce que leur histoire et leurs traditions, toutes grossières et ridicules qu'elles sont en bien des points, prouvent de la manière la plus frappante. On en sera convaincu en lisant les diverses *histoires* que les Juifs ont écrites sur la vie

de Jésus-Christ. Voici la plus longue et la plus complète, que nous ferons précéder d'une courte notice sur le *Talmud*, recueil des traditions civiles et ecclésiastiques des Juifs, où la plupart de ces histoires sont contenues.

Le Talmud, mot hébreu qui signifie *doctrine*, est une compilation énorme formant douze volumes in-folio, et contenant les traditions des docteurs des Juifs modernes. Cet ouvrage jouit de la plus grande autorité parmi eux. Ils croient que c'est la loi orale que Dieu donna à Moïse, pour servir d'explication à la loi écrite, que Moïse la fit apprendre par cœur aux anciens, et qu'elle est venue d'eux par tradition d'âge en âge, pendant un espace d'environ seize cents ans, jusqu'au rabbin Juda *Haccadosch* ou *le saint*, qui la mit par écrit sous le règne d'Adrien, vers l'an 120 de Jésus-Christ.

Il y a deux Talmuds. Le premier est celui de Jérusalem. Il est divisé en deux parties, la *Mischna* ou *seconde loi*, qui est le texte, et la *Gémare* ou *complément*, qui est le commentaire. La première est l'ouvrage du rabbin Juda *Haccadosch*; la seconde a été composée par divers rabbins, qui sont venus après lui. Elle ne fut achevée que vers l'an 300 de Notre-Seigneur. Elle forme un volume in-folio. Le Talmud de Jérusalem est si obscur que les Juifs en font très-peu d'usage. La *Mischna* passe pour être écrite en hébreu rabbinique assez pur; la *Gémare* est en mauvais chaldéen extrêmement difficile à déchiffrer.

Le second Talmud est celui de Babylone. Il n'a été composé qu'environ deux cents ans après le premier, vers la fin du cinquième siècle, ou au commencement du sixième. Il est l'ouvrage de plusieurs rabbins qui, après la dispersion des Juifs sous le règne d'Adrien, se retirèrent dans la Babylonie, et y tinrent des écoles pendant quelques siècles, probablement jusqu'aux incursions et aux conquêtes des Mahométans. C'est ce dernier Talmud dont les Juifs font le plus de cas, et pour lequel ils ont pour le moins autant de respect que pour les livres saints. Ce n'est cependant qu'un amas de fables, de rêveries et de puérilités sous lequel les Juifs ont étouffé la loi et les prophètes.

On en jugera par l'histoire suivante (si toutefois on peut donner le nom d'histoire à une aussi ridicule rapsodie), que les Juifs ont écrite sur la vie de Jésus-Christ, sous le nom hébreu

rabbinique de *Sepher Toldos Jeschu.* Elle a été publiée en hébreu et en latin, par Wagenseil, dans son ouvrage intitulé *Tela ignea Satanæ* [1], et abrégée par Bulet, dans son *Histoire de l'établissement du christianisme.*

L'auteur met la naissance de Jésus, qu'il appelle *Jehoscua* ou *Jeschu* à l'an du monde 3671, sous le règne de Jannée. Il donne à son père le nom de *Joseph Pandera* de Bethléem, et à sa mère celui de *Mirjam.* Après avoir parlé des progrès étonnans que fit le jeune Jehoscua, sous un maître appelé *Éléhanam*, il assigne pour principale cause de sa retraite dans la haute Galilée, le refus qu'il avait fait de se voiler la tête, de courber le corps et de fléchir les genoux sur le passage des Sénateurs du Sanhédrin, qui le déclarèrent infâme. C'est là, dit-il, qu'il demeura plusieurs années. Il continue ensuite son histoire dans les termes suivans :

«Il y avait alors dans la partie la plus sainte du temple, qu'on appelait le *Saint des saints*, une pierre sur laquelle était gravé le nom ineffable de Dieu. Les sages de la nation, craignant que les jeunes gens n'apprissent ce nom, et ne s'en servissent pour causer de grands malheurs à l'univers, formèrent par art magique, deux lions d'airain, qu'ils placèrent devant l'entrée du Saint des saints, l'un à droite l'autre à gauche; si quelqu'un entrait dans le saint des saints, et apprenait ce nom ineffable, les lions rugissaient contre cet homme, et par leurs rugissemens, ils lui causaient une si grande frayeur, qu'il oubliait le nom qu'il avait appris. L'infamie de la naissance de Jeschu ayant été dans la suite connue dans la haute Galilée, il en sortit, et vint en cachette à Jérusalem; étant entré dans le temple, il y apprit le nom ineffable de Dieu; ayant écrit le nom sur du parchemin, il le prononça pour ne sentir aucune douleur; il se fit une incision dans la chair, où il cacha ce parchemin; et le prononçant une seconde fois, il referma sa plaie.

»Il faut que Jeschu ait employé l'art magique pour entrer dans le saint des saints; car, sans cela, comment les prêtres lui au-

[1] *Tela ignea Satanæ, hoc est arcani et horribiles Judæorum adversùs Christum Deum et Christianam religionem* ΑΝΕΚΔΟΤΟΙ, Altorf 1681, 2 vol. in-4°. On trouve dans cet ouvrage un recueil des principaux écrits que les Juifs ont composés contre Jésus-Christ, avec une traduction latine en regard, et des réfutations solides.

raient-ils permis d'entrer dans un lieu si sacré? Ainsi, il est manifeste que c'est par le secours du démon qu'il fit toutes ces choses. Jeschu étant sorti de Jérusalem, ouvrit de nouveau la plaie qu'il s'était faite, et en ayant tiré le parchemin, il apprit parfaitement le nom ineffable. Il passa aussitôt à Bethléem, lieu de sa naissance: Où sont, dit-il aux habitans de cette ville, ceux qui disent que je suis né d'un adultère? Ma mère m'a enfanté sans cesser d'être vierge: je suis le Fils de Dieu, c'est moi qui ai créé le monde; c'est de moi qu'Isaïe a parlé lorsqu'il a dit: *Voici qu'une vierge concevra*, etc.

Les Bethléémites lui dirent: Prouvez-nous, par quelques miracles, que vous êtes Dieu. J'y consens, leur répondit-il: apportez-moi un homme mort, et je le ressusciterai. Ce peuple court avec empressement ouvrir un tombeau, où ils ne trouvèrent que des ossemens secs; les ayant apportés devant Jeschu, il rangea tous les os, les revêtit de peau, de chair, de nerfs, et rendit la vie à cet homme. Ce peuple étant transporté d'admiration à la vue de ce prodige: Quoi! leur dit-il, vous admirez cela! faites venir un lépreux, et je le guérirai. Comme on lui eut amené un lépreux, il le guérit sur-le-champ en prononçant de même le nom ineffable.

» Les habitans de Bethléem, frappés de ces merveilles, se prosternèrent devant lui, et l'adorèrent en lui disant: *Vous êtes véritablement le Fils de Dieu.*

» Le bruit de ces merveilles ayant été porté à Jérusalem, les méchans en eurent beaucoup de joie; mais les gens de bien, les sages, les sénateurs, en ressentirent la douleur la plus amère. Ils prirent la résolution de l'attirer à Jérusalem, pour le condamner à mort. Pour cela, ils lui députèrent deux sénateurs du petit sanhédrin, qui, s'étant transportés auprès de lui, l'adorèrent. Jeschu croyant qu'ils venaient augmenter le nombre de ses disciples, les reçut avec bonté. Ces sénateurs s'étant ainsi insinués dans ses bonnes grâces, lui dirent: Les sages et les personnages les plus considérables de Jérusalem nous ont envoyés près de vous, pour vous prier de venir dans cette ville, parce qu'ils ont appris que vous étiez le fils de Dieu. Jeschu leur répondit: On leur a dit la vérité; je ferai ce qu'ils souhaitent, à condition que tous les sénateurs du grand et du petit sanhédrin viendront

au-devant de moi, et me recevront avec le respect que les esclaves marquent à leurs maîtres.

» La condition ayant été acceptée, Jeschu se mit en chemin avec les députés. Lorsqu'il fut arrivé à Nobé, qui est près de Jérusalem, il dit aux députés : n'y a-t-il point ici de bel âne? Les députés lui ayant répondu qu'il y en avait un, il leur dit de le faire venir, et l'ayant monté, il alla à Jérusalem.

» Toute la ville courut au-devant de lui pour le recevoir. Pendant cette espèce de triomphe, Jeschu criait au peuple : Je suis celui dont le prophète Zacharie a prédit la venue en ces termes : *Voici votre Roi qui viendra à vous, ce roi juste et sauveur; il est pauvre et monté sur un âne.* A ces paroles, on fondit en larmes, et on déchira ses vêtemens, et les plus gens de bien de la nation allèrent trouver la reine Hélène ou Oleine, épouse du roi Jannée, qui régnait après la mort de son mari : cet homme, lui dirent-ils, mérite la mort, parce qu'il séduit le peuple ; permettez-nous de le saisir. Faites-le venir ici, répondit la reine, je veux par moi-même m'instruire de cette affaire. Elle avait en vue, en parlant ainsi, de le tirer de leurs mains, parce que Jeschu était son parent.

» Les sages qui pénétraient son dessein, lui dirent : Gardez-vous, reine, de favoriser cet homme, qui, par ses enchantemens séduit le peuple, et qui a volé le nom ineffable; songez plutôt à le punir comme il le mérite. Je ferai ce que vous souhaitez, leur dit la reine; mais auparavant faites-le paraître devant moi, pour que je puisse voir ce qu'il fait, parce que tout le monde m'assure qu'il opère les plus éclatans prodiges. Pour obéir à la reine, ils firent venir Jeschu.

» J'ai appris, lui dit cette princesse, que vous faites des prodiges; faites-en quelqu'un devant moi. Je ferai ce qu'il vous plaira, répondit Jeschu ; je vous demande seulement de ne pas me mettre entre les mains de ces scélérats. Ne craignez point, lui dit la reine. Faites venir, lui dit Jeschu, un lépreux, et je le guérirai. On lui présenta un lépreux, qu'il guérit sur-le-champ, en lui imposant la main et prononçant le nom ineffable. Apportez, dit encore Jeschu, un cadavre. Ce qui ayant été fait, il le ressuscita de la même manière qu'il avait guéri le lépreux. Comment, dit la reine aux sages, osez-vous dire que cet homme

est magicien ? Ne l'ai-je pas vu de mes yeux faire des miracles comme le Fils de Dieu ? Sortez d'ici, et ne portez jamais de semblables accusations devant moi.

» Les sages, ainsi rebutés, cherchèrent quelqu'autre moyen pour se saisir de Jeschu. Ils résolurent de chercher quelqu'un qui voulût apprendre le nom ineffable, pour pouvoir le confondre. Un nommé Judas s'offrit à eux, pourvu qu'ils se chargeassent du péché qu'il commettrait en apprenant ce saint nom. Les sages s'étant chargés de son péché, il alla dans le Saint des Saints, et fit tout ce que Jésus avait fait : il alla ensuite par toute la ville, en criant : Où sont ceux qui disent que cet homme infame est le fils de Dieu ? Est-ce que moi qui ne suis qu'un pur homme, je n'ai pas le pouvoir de faire tout ce que Jeschu a fait ?

» La reine, ayant appris les discours de Judas, voulut qu'on le lui amenât avec Jeschu. Faites-nous, dit-elle à Jeschu, quelque prodige pareil à ceux que vous avez déjà faits devant moi. Ce qu'il exécuta sur-le-champ. Ne soyez point surprise, dit Judas à la reine, de ce que cet homme vient de faire devant vous : s'il s'élevait jusqu'au ciel je saurais bien l'en précipiter. C'est un de ces magiciens desquels Moïse nous a avertis de nous défier. Jeschu disait au contraire : Je suis le fils de Dieu : c'est moi que David, mon ayeul, avait en vue lorsqu'il a écrit : *Le Seigneur m'a dit, vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui;* et dans un autre endroit : *le Seigneur a dit à mon Seigneur: Asseyez-vous à ma droite.* Je vais monter à mon Père céleste, et m'asseoir à sa droite ; vous le verrez de vos yeux. Toi, Judas, tu ne pourras pas monter jusque là. A l'instant Jeschu prononça le nom ineffable, et un tourbillon de vent s'éleva, qui l'emporta entre le ciel et la terre. Judas, au même moment, prononça le saint nom, et il fut pareillement enlevé par un tourbillon de vent qui le soutint entre le ciel et la terre, de manière que Jeschu et Judas volaient tous les deux dans l'air. Ceux qui étaient présens à ce spectacle étaient fort surpris.

» Judas ayant prononcé une seconde fois le saint nom, se jette contre Jeschu pour le faire tomber; mais Jeschu l'ayant prononcé aussi, se jette contre Judas dans le même dessein, et ils luttaient ainsi ensemble. Judas, s'apercevant que ses ef-

forts étaient inutiles, fit de l'eau sur Jeschu; souillés l'un et l'autre par cette action, ils furent privés du pouvoir que leur donnait le nom ineffable, et tombèrent à terre.

»Alors on prononça une sentence de mort contre Jeschu, et on lui dit : Si tu veux éviter la mort, fais les prodiges que tu faisais auparavant. Jeschu l'ayant tenté en vain, s'abandonna aux pleurs; ses disciples et la troupe des méchans qui lui étaient attachés, voyant cela, attaquèrent les sages et les sénateurs, et procurèrent ainsi à Jeschu la liberté de sortir de Jérusalem, Jeschu courut au Jourdain, s'y purifia, et ayant prononcé le saint nom, il fit de nouveaux miracles. Il prit deux meules, les fit nager sur l'eau, s'assit dessus, et prit des poissons, qu'il donna à la troupe qui le suivait.

»A cette nouvelle, les sages et les sénateurs se trouvèrent dans un grand embarras; mais Judas leur promit de les en tirer. Il va auprès de Jeschu, et sans se faire connaître, il se mêle parmi les méchans qui lui étaient attachés. Vers minuit il procure, par ses enchantemens, un sommeil profond à Jeschu, et étant entré dans la tente de ce dernier, il lui ouvre, avec un couteau, l'endroit du corps où était caché le morceau de parchemin sur lequel était écrit le nom ineffable.

»Jeschu s'étant éveillé, fut saisi d'une grande crainte lorsqu'il se vit dépouillé du nom ineffable. Il engagea ses disciples à l'accompagner à Jérusalem, espérant qu'en se cachant parmi eux, il ne serait pas connu, et qu'il pourrait de nouveau entrer dans le temple pour enlever une seconde fois le saint nom; mais il ne savait pas que Judas était caché parmi eux, et que par ce moyen il connaissait tous ses desseins. Judas dit aux disciples de Jeschu, qui ne l'avaient pas plus reconnu que leur maître : Prenons tous des habits semblables, afin que personne ne puisse distinguer notre maître. Cet avis ayant été suivi, ils se mirent en chemin pour aller célébrer la pâque à Jérusalem. Lorsqu'ils furent arrivés dans cette ville, Judas alla en secret trouver les sages, et leur dit : Jeschu viendra demain au temple pour offrir l'agneau pascal; alors vous pourrez le saisir; mais parce qu'il a avec lui deux mille hommes tous habillés comme lui, pour que vous ne vous trompiez pas, je me prosternerai devant lui lorsque nous serons arrivés dans le temple.

» Le lendemain, Jeschu étant venu au temple, Judas se jeta à ses pieds, comme il en était convenu. Alors tous les citoyens de Jérusalem bien armés, se saisissent de Jeschu, tuent plusieurs de ceux qui l'accompagnaient, et en arrêtent quelques-uns, tandis que le reste prend la fuite dans les montagnes. Les sénateurs firent attacher Jeschu à une colonne de marbre qui était dans la ville, le firent fouetter, et lui mirent une couronne d'épines sur la tête. Cet infâme ayant eu soif, demanda un peu d'eau, et on lui donna du vinaigre. L'ayant bu, il poussa un grand cri, et dit : C'est de moi que David, mon aïeul, a écrit : *Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et du vinaigre pour étancher ma soif.* Il se mit ensuite à pleurer, et dit en se plaignant : *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?* Les sages lui dirent : *Si tu es le fils de Dieu, pourquoi ne te délivres-tu pas de nos mains?* Jeschu répondit : Mon sang doit expier les péchés des hommes, ainsi que l'a prédit Isaïe par ces mots : *Sa blessure sera notre salut.* Ils conduisirent ensuite Jeschu devant le grand et le petit Sanhédrin, qui le condamnèrent à être lapidé et pendu. Après l'avoir lapidé, on voulut le pendre à un arbre; mais tous les bois auxquels on voulait l'attacher se rompaient, parce que Jeschu, prévoyant qu'on le pendrait après sa mort, avait enchanté tous les bois par le nom ineffable. Judas rendit la précaution qu'il avait prise inutile, en tirant de son jardin un grand chou, auquel on l'attacha.

» Le soir, les sages, pour ne pas violer la loi, le firent enterrer dans l'endroit où il avait été lapidé. Vers minuit, ses disciples vinrent à son tombeau qu'ils arrosèrent de leurs larmes. Judas l'ayant su, vint secrètement enlever ce cadavre, l'enterra dans son jardin, dans le canal d'un ruisseau dont il avait détourné l'eau jusqu'à ce que la fosse fût faite et couverte. Les disciples de Jeschu étant retournés le lendemain au tombeau de leur maître, et continuant de le pleurer, Judas leur dit : Pourquoi pleurez-vous? ouvrez le tombeau, et voyez celui qu'on y a placé. Les disciples ayant ouvert le sépulcre, et n'y trouvant point le corps de leur maître, se mirent à crier : il n'est pas dans le tombeau; il est monté au ciel, comme il nous l'a dit lorsqu'il était vivant.

» La reine Hélène, ayant appris le supplice de Jeschu, fit ve-

nir les sages, et leur demanda qu'est-ce qu'ils avaient fait de son corps. Ils lui répondirent : Nous l'avons fait enterrer, comme la loi l'ordonne. Elle leur dit : Faites-le apporter ici. Les sages allèrent au tombeau, et n'y ayant pas trouvé le corps de Jeschu, ils retournèrent auprès de la Reine, et lui dirent : Nous ne savons qui a enlevé ce cadavre du tombeau où nous l'avions fait mettre. La Reine leur dit : Vous ne l'avez pas trouvé, parce qu'il est le fils de Dieu, et qu'il est monté au ciel auprès de son Père, ainsi qu'il l'a prédit lorsqu'il vivait. Reine, lui dirent les sages, gardez-vous de penser ainsi ; c'était véritablement un enchanteur et un homme infâme. Qu'est-il besoin d'un plus long discours, dit la Reine ? Si vous me faites voir son corps, je vous croirai innocens, sinon vous serez tous punis de mort. Accordez-nous quelque tems, lui dirent les sages, pour faire des recherches à ce sujet. La Reine leur accorda trois jours, pendant lesquels les sages indiquèrent un jeûne solennel. Les trois jours étant presque écoulés sans qu'ils eussent recouvré ce corps, plusieurs d'entre eux s'enfuirent de Jérusalem pour se soustraire au courroux de la Reine. Un d'eux, nommé Rabbi Tanchuma, qui errait par la campagne, vit Judas assis dans son jardin, qui prenait de la nourriture. Quoi ! Judas, lui dit Tanchuma, vous prenez de la nourriture, tandis que tous les Juifs jeûnent, et sont à la veille des plus grands malheurs ? Pourquoi donc, lui dit Judas, a-t-on indiqué ce jeûne ? Ce fils infâme, lui répondit Tanchuma, en est la cause : il a été lapidé et pendu, comme vous savez ; mais on ne trouve point son corps dans le tombeau où il avait été mis, ce qui donne lieu aux méchans qui lui sont attachés, de dire qu'il est monté au ciel ; et la reine Hélène nous a menacés de la mort, si nous ne le retrouvions pas. Venez, lui dit Judas, je vous montrerai le cadavre que vous cherchez ; c'est moi qui l'ai enlevé, parce que je craignais que la troupe impie qui le suivait ne l'enlevât elle-même ; je l'ai enterré dans mon jardin, dans le canal du ruisseau qui y passe. Tanchuma retourna promptement à Jérusalem pour apprendre aux sages ce que Judas venait de lui découvrir. Tous courent au jardin de Judas ; on tire le cadavre de l'endroit où il était placé ; on l'attache à la queue d'un cheval, et on le traîne ainsi devant la Reine, qui, chargée

de confusion, ne sut que répondre. Pendant qu'on traînait ainsi le corps de Jeschu, ses cheveux furent arrachés ; c'est pourquoi les moines se rasent.

» Les Nazaréens ou disciples de Jeschu, irrités de la mort ignominieuse que les Juifs avaient fait souffrir à leur maître, se séparèrent d'eux, et en vinrent à ce point d'aversion, que dès qu'un Nazaréen trouvait un Juif il le massacrait. Leur nombre s'étant accru prodigieusement pendant trente ans, ils s'assemblaient en troupes, et empêchaient les Juifs de venir à Jérusalem aux grandes solennités. Tandis que les Juifs étaient dans la plus grande consternation à la vue de ces malheurs, la religion des Nazaréens prenait chaque jour des accroissemens, et se répandait au loin. Douze hommes qui se disaient les envoyés du pendu, parcouraient les royaumes pour lui faire des disciples. Ils s'attachèrent un grand nombre de Juifs, parce qu'ils avaient beaucoup d'autorité et qu'ils confirmaient la religion de Jeschu. Les sages, affligés de ce progrès, recoururent à Dieu, et lui dirent : « Jusques à quand, Seigneur, souffrirez-vous que les Nazaréens prévalent contre nous, et qu'ils massacrent un nombre infini de vos serviteurs ? Nous ne sommes plus qu'un très-petit nombre. Pour la gloire de votre nom, suggérez-nous ce que nous devons faire pour nous délivrer de ces méchans. »

» Ayant fini cette prière, un des anciens, nommé Simon Képha, à qui Dieu s'était fait entendre, se leva, et dit aux autres : « Mes frères, écoutez-moi. Si vous approuvez mon dessein, j'exterminerai ces scélérats ; mais il faut que vous vous chargiez du péché que je commettrai. » Ils lui répondirent tous : Nous nous en chargeons ; effectuez votre promesse. Simon, ainsi rassuré, va dans le Saint des saints, écrit le nom ineffable sur une bande de parchemin, et il la cache dans une incision qu'il s'était faite dans la chair. Sorti du temple, il retire son morceau de parchemin, et ayant appris le nom ineffable, il se transporte dans la ville métropole des Nazaréens. Y étant arrivé, il crie à haute voix : Que tous ceux qui croient en Jeschu viennent à moi, car je suis envoyé de sa part. Aussitôt une multitude aussi nombreuse que le sable qui est sur le rivage de la mer, courut à lui. Ils lui dirent : Montrez-nous, par quelque prodige, que vous êtes envoyé par Jeschu ? Quel prodige, répondit-il,

souhaitez-vous? Nous voulons, lui dirent-ils, que vous fassiez les prodiges que Jeschu a faits lorsqu'il était vivant. Simon ordonne qu'on lui amène un lépreux, et lui ayant imposé les mains, il le guérit; il commande qu'on lui apporte un cadavre, et il le ressuscite de la même manière. Ces scélérats ayant vu ces merveilles, se prosternèrent devant lui, en disant : Vous êtes véritablement envoyé par Jeschu, puisque vous avez fait les mêmes prodiges qu'il a faits lorsqu'il était vivant. Alors Simon Képha leur dit : Jeschu m'a ordonné de venir vers vous; promettez-moi avec serment de faire tout ce que je vous commanderai. Nous le ferons, s'écrièrent-ils.

» Alors Simon leur dit : Il faut que vous sachiez que ce pendu a été l'ennemi des Juifs et de leurs lois, et que, suivant la prophétie d'Osée, ils ne sont pas son peuple. Quoiqu'il soit en son pouvoir de les détruire en un moment, il ne veut pas le faire, mais il désire au contraire qu'ils restent sur la terre, pour qu'ils soient un monument éternel de son supplice. Au reste, Jeschu n'a souffert que pour vous racheter de l'enfer, et il vous commande, par ma bouche, de ne point faire de mal aux Juifs, de leur faire au contraire tout le bien qui dépendra de vous. Il exige encore que vous ne célébriez plus la fête des Azymes; qu'en place de cette solennité, vous célébriez le jour de sa mort; que la fête de son ascension au ciel vous tienne lieu de la Pentecôte que célèbrent les Juifs, et le jour de sa naissance, de la fête des Tabernacles.

» Ils lui répondirent : Nous exécuterons ponctuellement tout ce que vous nous avez ordonné; nous vous demandons seulement de demeurer avec nous. J'y resterai, leur dit-il, si vous vous voulez me bâtir une tour au milieu de la ville pour me servir de logement. On lui bâtit une tour, dans laquelle il s'enferma, vivant de pain et d'eau l'espace de six ans, au bout desquels il mourut, et fut enterré dans cette même tour, comme il l'avait ordonné. On voit encore à Rome cette tour, qu'on appelle *Peter*, qui est le nom d'une pierre, parce que Simon était assis sur une pierre jusqu'au jour de sa mort.

» Après la mort de Simon, un homme sage, nommé Elie, vint à Rome, et dit publiquement aux disciples de Jeschu : Sachez que Simon Képha vous a trompés; c'est moi que Jeschu a

chargé de ses ordres, en me disant : Vas, et dis-leur que personne ne croie que je méprise la loi. Reçois tous ceux qui se feront circoncire ; que ceux qui refuseront une circoncision soient noyés. Jeschu veut encore que ses disciples n'observent plus le sabbat, mais le premier jour de la semaine ; et il ajoute à cela plusieurs autres mauvais règlemens. Le peuple lui dit : Montrez-nous par quelque prodige que Jeschu vous a envoyé. Quel prodige, leur dit-il, désirez-vous ? A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'une grosse pierre tomba sur sa tête et l'écrasa. Ainsi périssent, Seigneur, tous vos ennemis ; et que ceux qui vous aiment soient comme le soleil lorsqu'il est dans son plus grand éclat. »

Il serait impossible d'accumuler plus d'absurdités et plus d'erreurs grossières qu'on en trouve dans la relation qu'on vient de lire. Les plus simples notions en histoire suffisent pour s'en apercevoir. Nous ne croyons pas nécessaire de les passer en revue et de les faire sentir à nos lecteurs. Tout ce que nous avons voulu, c'est de montrer combien le témoignage des Juifs confirme la vérité de nos croyances.

S'il est un point que les Juifs eussent intérêt à nier, c'était les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres. Car c'était là la preuve, le *critérium* de sa mission divine. Eh ! bien, ils avouent ses prodiges, et non-seulement les siens, mais encore ceux de ses disciples ; ils avouent que ceux-ci se multiplièrent à l'infini après sa mort, et qu'on exigeait de ceux qui se disaient ses envoyés, qu'ils fissent des miracles semblables à ceux qu'il avait opérés lui-même. Nous croyons ce témoignage puissant pour la confirmation du récit des Evangélistes.

J. B.



Beaux-Arts.



L'ABBAYE DE WESTMINSTER,

CONSIDÉRÉE SOUS LE POINT DE VUE CATHOLIQUE ET PROTESTANT.

Nous avons dit plusieurs fois que les arts commençaient à endre justice au catholicisme, et que la plupart des savans, des vrais artistes, reconnaissaient sa grande influence sur les travaux des hommes. Notre Recueil est spécialement destiné à suivre le développement progressif de ces idées éparses dans les nombreux écrits littéraires et scientifiques. Nous avons deux buts principaux en suivant cette marche ; le premier, de prouver toujours de plus en plus que les sommités intellectuelles sont pour le catholicisme, et que par conséquent ceux qui continuent à l'insulter bassement appartiennent moins à ce siècle qu'à celui qui nous a précédés, et qui est convaincu tous les jours de plus en plus de haine religieuse, aveugle et intolérante, et d'ignorance profonde et présomptueuse; le second, c'est de réconcilier de plus en plus les catholiques avec la science de ce siècle, et de les rapprocher de ces hommes, qui, sans être pour eux, ne sont pas cependant contre eux.

Nous espérons donc que nos lecteurs liront avec plaisir la citation suivante d'un article inséré dans la *Revue de Paris* de ce mois.

La *Revue de Paris* est un recueil littéraire et politique. Les ré-

dacteurs ne se donnent pas pour catholiques ou pour chrétiens; ils s'annonçent plutôt comme littérateurs, connaisseurs, artistes, gens de goût, indépendans de toute croyance, et jugeant d'après leurs sensations, leurs émotions. C'est uniquement sous le point de vue purement humain qu'il faut considérer l'article suivant, qui est signé Nisard.

« La première fois que je visitai cette belle abbaye, c'était par un grand vent; on eût dit que les nuages se déchiraient contre la toiture. Ce bruit mystérieux au-dessus de ma tête, et ce silence à mes pieds et autour de moi, me confondaient. J'ai senti quelque chose de pareil dans les bois, au pied des grands arbres, quand le vent qui s'élève commence à ébranler leurs cimes, et que l'herbe d'en bas n'est pas même courbée. Mais au milieu d'une grande nef, entouré de huit siècles de tombes, homme petit et faible devant un ouvrage immense, fait de la main des hommes, esprit perdu de doutes et d'incertitudes, en présence de deux régions qui ont remué profondément l'espèce humaine, j'ai éprouvé bien plus vivement ce singulier état où la pensée paraît cesser, et où il semble que le pouls ne bat plus. Chose étrange, qu'il faille de si grands spectacles pour dompter l'esprit d'un homme, et pour suspendre un moment sa pensée, si chétive et si indocile! Chose étrange que ce ne soit pas trop de la voix des grandes forêts, du murmure de la mer, du silence des vieux monumens, pour faire taire un moment ce petit bruit qu'on appelle la pensée!

» Le catholicisme avait bâti cette grande église, pour une grande religion; pour que tout un peuple y vînt entendre la parole de Dieu, chantée de toute la force de la voix humaine; pour que l'homme sentît sa petitesse dans le temple de Dieu; pour que le cantique immense des générations rassemblées sous les voûtes ne fît pas éclater l'édifice. Le protestantisme, en s'emparant de Westminster, l'a rétréci pour sa religion de salon, pour ses chants de femmes et d'enfans de chœur, pour ses prédications devant un petit auditoire; pour cette poignée de fidèles, auxquels le ministre lit la prière d'une voix grave et posée, sans accent, sans vibration. On a coupé par la moitié la nef du vieux temple; et on y a fait une enceinte en planches avec des

siéges et des banquettes, pour une centaine de fidèles; l'autre moitié est vide; la terre consacrée commence à cette misérable clôture de menuiserie, qui a été faite pour la pourriture, tandis que les murs, qui ont été faits pour l'éternité, et par la main des générations, ne sont ni sacrés ni profanes, si ce n'est que des rangées de tombeaux en font un objet de vénération pour le voyageur. Le protestantisme n'avait pas la voix assez forte pour remplir ces grandes allées, ni pour monter jusqu'à ces voûtes; il a fallu un édifice mutilé à une religion mutilée; il a fallu moins d'espace à la raison qu'à la foi.

» Les tombeaux de Westminster ne montrent pas moins vivement la lutte des deux religions dans la même église. C'est le catholicisme qui l'a bâtie; c'est encore le catholicisme qui déploie sur les tombeaux le plus grand caractère. Je n'entends point parler ici de l'art; il y a des coups de ciseaux plus habiles dans les monumens du protestantisme; il n'y a dans ceux-là que la foi, souvent sans art; mais on y sent une force de main-d'œuvre, et je ne sais quelle certitude d'une autre vie qui remuent profondément. Ces effigies des rois de la race normande, couchées tout armées sur la pierre de la tombe, les mains jointes, toutes dans la même attitude, toutes conçues par la même idée, quoique les siècles aient apporté quelques perfectionnemens dans l'exécution; ces femmes, ces enfans, ces fidèles serviteurs qui sont rangés autour du tombeau, à genoux, les mains jointes, comme celles du mort, qui ne pleurent point, mais qui prient, parce que les larmes passent, et non la foi, et que l'homme peut plutôt prier que pleurer toujours; tous ces personnages qui représentent le drame de la mort, mais qui ne le jouent pas, comme cela se voit dans certains monumens du protestantisme; toute cette naïveté d'un art dont les maîtres n'étaient que de simples ouvriers, exerce un singulier empire sur l'imagination et le cœur. Ce sont bien là des morts qu'on a voulu faire; il y a bien dans ces membres la roideur du cadavre, rien ne bat plus sous cette armure, ces yeux sont fermés pour ne plus se rouvrir; le tombeau est scellé, tout est fini; mais l'artiste a mis dans ces mains jointes et tendues vers le ciel, une pensée, la pensée qu'avait le défunt avant de rendre son âme à Dieu, celle qui inspirait l'artiste, et qui le dédommageait sou-

vent de ses travaux, celle qu'avaient les serviteurs et les enfans du mort, et le peuple qui avait suivi ses funérailles, et les prêtres qui répandaient de l'eau bénite sur ses restes, — la pensée que Dieu se laisse désarmer par la prière.

» Dans les tombeaux du protestantisme, l'unité disparaît. C'est la diversité d'un musée. Il y a des bustes, il y a des emblèmes, il y a des statues. Ce n'est plus la pensée religieuse, c'est le caprice, c'est la vanité, qui fournissent l'idée d'un monument; c'est l'art sans la foi qui l'exécute. On ne pense plus à la prière; on donne aux morts des attitudes dramatiques : les uns sont encore menaçans; les autres vous sourient; en voici un qui joue un rôle; en voilà un autre qui expire avec grâce. J'en ai vu qui montaient au ciel, entourés de nuages; d'autres qui haranguaient le parlement. — Voici sans doute une noble dame qui meurt fort regrettée de son mari : elle est dans son lit, expirante; la mort, c'est-à-dire le grand squelette noir armé d'une faux, dont on fait peur aux enfans, sort d'une caverne pratiquée sous le lit de la pauvre dame. Le mari l'aperçoit; il se met entre sa femme et la mort, et il tend à celle-ci des mains suppliantes; il l'implore les larmes aux yeux. — Traduisez tout cela : lord Nightingale était bon mari, ou il a voulu passer pour tel. Mais qu'est-ce que lord Nightingale ? C'est un personnage qui avait le moyen de faire enterrer sa femme à Westminster. Il n'y a pas que des rois et des grands hommes dans cette abbaye : c'est un Panthéon où l'on paie sa place plus cher qu'au cimetière, voilà tout. Shakspeare y occupe moins d'espace que lady Nightingale. Georges Canning et M. Pitt sont chacun sous une dalle, avec leur nom dessus. Ceux auxquels ce nom ne dit pas assez, ne sont pas en position, ou ne méritent pas d'en connaître plus. Laissez tout ce train d'épitaphes et tout cet étalage de titres à ceux qui n'ont pu faire savoir leur vie que par leur mort. C'est assez d'une pierre et d'un nom pour les hommes célèbres, puisque la foi n'est plus là pour les coucher sur la tombe, et leur joindre les mains, afin de montrer qu'ils n'ont eu de valeur que par la prière; il faut charger l'histoire de l'épitaphe et du monument, et ne pas étouffer sous des travaux de maçonnerie l'impression profonde que fait sur l'âme toute une grande histoire tenant sous une dalle de six pieds.

» Toute cette profusion de tombeaux ne donne pas l'idée de la mort. Une fosse fraîchement creusée, un cercueil duquel on ôte le drap noir, la pelletée de terre qu'on y jette, et ce bruit sourd qui est le dernier que fassent les morts, touchent bien plus vivement. La mort, comme idée collective, n'inspire que des déclamations, et ne donne pas de tristesse réelle. Au contraire, plus on est près du cadavre, plus cette idée est vive et douloureuse.

» Il m'est arrivé deux fois à Westminster de penser sérieusement à la mort. Une fois, c'était en me promenant le long des grandes murailles extérieures de l'abbaye, sur une espèce de place toute pavée de tombes à fleur de terre, et si pressées l'une contre l'autre qu'il n'y avait pas de quoi mettre le pied entre les intervalles. Cette effrayante égalité, ces morts vulgaires qui ne devaient d'être enterrés à Westminster que parce que le hasard les avait placés dans cette paroisse, l'indifférence des gens du quartier qui passaient et repassaient par ce chemin de tombes, sans regarder à leurs pieds; tout cela me causa une tristesse profonde. Mes jambes m'avaient porté tout machinalement auprès d'une fosse nouvelle, où deux ouvriers bâtissaient silencieusement la dernière demeure de quelque mort aisé, qui n'avait pas voulu que son cercueil touchât contre ceux de ses voisins, ou auquel ses héritiers avaient cru devoir cet honneur de le faire pourrir à part. Une vieille femme en haillons regardait, penchée sur la fosse, et murmurait à voix basse quelques paroles, où je distinguai ceci : « Qu'il valait encore mieux être mal sur la terre que si bien dans ce trou.» Dès qu'elle me vit, elle me demanda de l'assister; après quoi elle s'en alla. J'avais alors un solide argument à donner à quiconque serait venu me soutenir que la vie est un mal ! »

Voyages.

DESCRIPTION

DE JÉRUSALEM ET DES LIEUX LES PLUS REMARQUABLES DE LA TERRE SAINTE.

« Les voyageurs admirent la fidélité avec laquelle se conservent dans ces contrées de l'Orient les moindres traditions des tems anciens. On peut y suivre en quelque sorte l'histoire pas à pas, et chaque pierre y rappelle un prodige. On oublie, pour ainsi dire, la longue suite des siècles, et les événemens semblent apparaître de nouveau comme s'ils s'étaient passés il n'y a que peu d'années, tant est profonde l'impression qu'ils ont produite. Le pèlerin qui parcourt la Palestine croit toucher aux premiers âges du monde, à ce tems des patriarches dont il découvre encore les tombeaux et les traces ; il sent qu'il foule aux pieds le sol qui fut le berceau du genre humain, et qu'à l'aspect de cette nature qui porte des traces ineffaçables d'une main divine, il devient impossible de former un doute sur la réalité des traditions religieuses qui s'y conservent. Aussi voit-on les trois peuples les plus ennemis entre eux et les plus opposés de mœurs et de croyances, se confondre autour des rochers de Golgotha, et les environner d'une vénération dont on ne trouve d'exemple nulle autre part. Les Juifs sont attachés à Jérusalem par un instinct dont ils ne peuvent se rendre compte ; les Musulmans regardent leur mosquée de Solyme comme un lieu si sacré, que, suivant eux, les *Infidèles* ne doivent jamais y pénétrer ; et les chrétiens, age-

nouillés sur le Saint-Sépulcre, voient dans l'état actuel de Jérusalem, l'accomplissement de toutes les prophéties, et comme le sceau des vérités dont ils sont dépositaires. Ces lieux sont mortels pour l'incrédulité, et l'on comprend que nos philosophes ont eu raison d'en interdire la visite à leurs adeptes. Leur scepticisme aurait pu en être ébranlé. »

Ainsi s'exprime un philosophe moderne.

Nous sommes donc assurés d'intéresser vivement nos lecteurs, en leur faisant parcourir ces lieux où sont empreintes, en caractères ineffaçables, les preuves encore vivantes de la véracité de nos livres, de la certitude de notre foi. Jadis nos pères, ces hommes remplis d'énergie religieuse, se dérobant aux douceurs de leur foyer domestique, poussés par un invincible désir de voir, pour ainsi dire, leur Dieu de plus près, entreprenaient le saint pélerinage à travers les dangers et les privations de tous genres; pour nous, enfans raisonneurs et faibles de ces chrétiens forts et fidèles, donnons au moins quelque attention au récit des voyageurs qui nous mettent devant les yeux le tableau de ces contrées consacrées par la présence de notre Dieu.

Deux voyageurs célèbres ont parcouru tout récemment la Palestine, M. le vicomte de Châteaubriand et M. le comte de Forbin [1]. Comme nous ne pourrions donner des analyses détaillées des deux ouvrages, sans nous répéter souvent, nous suivrons plus particulièrement la relation de M. de Forbin, qui est la dernière; nous aurons soin cependant d'emprunter au premier les magnifiques passages dans lesquels il a dépeint ces lieux avec des paroles que l'on chercherait vainement chez tout autre écrivain [2].

[1] L'ouvrage de M. de Châteaubriand est intitulé: *Itinéraire descriptif de Paris à Jérusalem*, etc : 3 vol. in-8°. Celui de M. de Forbin: *Voyage dans le Levant en* 1817 *et* 1818; 1 vol. in-8°.

[2] Nous aurons bientôt des détails nouveaux à donner sur la Palestine: deux voyageurs la parcourent en ce moment. M. Michaud de l'Académie française, et M. Poujoulat, qui nous a promis d'enrichir notre recueil de quelques-unes de ses observations. Nos lecteurs connaissent déjà ce jeune écrivain par l'article sur les *monastères qui ont conservé les auteurs profanes au moyen âge*, inséré dans notre Numéro 2, tom. I, p. 93.

M. de Forbin s'embarqua à Toulon le 22 août, et arriva à Jaffa le 15 novembre 1817, après avoir visité Athènes, le Bosphore, Smyrne, les ruines d'Ephèse, Saint-Jean-d'Acre, Ascalon et Césarée. Notre plan ne nous permet pas de le suivre dans la Grèce ni dans l'Asie-Mineure, quoiqu'il ait consacré à des lieux célèbres des pages pleines d'élégance et d'intérêt. Écoutons plutôt le récit de sa visite sur la terre natale du Sauveur.

L'illustre voyageur vient de quitter Césarée.

« Nous prîmes la route de Jaffa, dit-il, en suivant le rivage de la mer; on enfonce dans un sable dont la blancheur fatigue la vue, et ce n'est qu'assez près de la ville que l'on trouve tout à coup d'énormes figuiers, des fontaines, des orangers et des tombeaux. La ville de Jaffa, que les Arabes nomment *Yafa*, s'appelait autrefois *Joppé*; ce qui peut signifier *belle* : *pulchritudo et decor*. Ce fut là que Noé entra, dit-on, dans l'arche sainte; on assure que ce patriarche y est enseveli.

» Nous partîmes pour Rama à trois heures après-midi. J'y arrivai de nuit.... Pour se rendre à Jérusalem il faut traverser, pendant deux ou trois milles, des plaines assez bien cultivées, celles de l'ancienne Arimathie et de Lydda. Le soleil levant éclairait notre route. J'arrivai aux collines de Latroun. «Voilà, me dit le drogman, la patrie du mauvais larron... [1]» On pénètre ensuite dans des vallées profondes : la végétation devient faible, rare; elle cesse enfin tout-à-fait : les pieds ne foulent plus jusqu'à Jérusalem, qu'un sol inégal, rougeâtre et ingrat; l'œil ne découvre au loin que des éboulemens immenses, les lits de torrens desséchés, et des chemins tortueux, couverts de pierres aiguës. Des citernes détruites, au fond desquelles séjourne une eau ver-

[1] M. de Chateaubriand, dans un mémoire qu'il a placé en tête de son *Itinéraire*, établit d'une manière rigoureuse la preuve des traditions de la Terre-Sainte. Eusèbe de Césarée décrit les lieux saints, tels à peu près que nous les connaissons aujourd'hui. Saint Jérôme, dans une lettre écrite il y a 1426 ans, fait une description des stations, qui ne diffère guère de celles que nous en donnent aujourd'hui les voyageurs; long-tems avant cette époque, les pèlerinages à Jérusalem avaient lieu de l'Inde, de la Bretagne et de l'Éthiopie; depuis ils n'ont pas cessé jusqu'à ce jour. *Certes*, dit l'illustre écrivain dans ce mémoire, *une antiquité de quatorze siècles est une belle et imposante antiquité.*

dâtre; des montagnes nues, escarpées : voilà la vallée de Térébinthe, voilà ce qui prépare l'âme à l'impression forte et terrible de l'apparition de Jérusalem.

» Le soleil allait se coucher, quand, du haut d'une montagne où je suivais un chemin pierreux, que deux murailles séparaient d'avec des champs tout couverts aussi de cailloux, j'aperçus enfin de longs remparts, des tours, de vastes édifices environnés d'une terre aride et de pointes de rocher noircies et comme brûlées par la foudre.

» C'était Jérusalem.

» On voyait çà et là quelques chapelles ruinées, le mont Sion, et plus loin la chaîne décharnée des montagnes de l'Arabie déserte. Émus, pénétrés d'une terreur involontaire, nous saluâmes la ville sainte, dont la première vue fait autant d'effet sur les sens que l'existence et la dispersion du peuple Juif peuvent en produire sur l'esprit [1].

[1] Rapprochons cette description et ces émotions, de celles du célèbre auteur du *Génie du Christianisme*.

« Quand on voyage dans la Judée, d'abord un grand ennui saisit le cœur; mais lorsque passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe, on éprouve une terreur secrète, qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture, sont là. Chaque nom renferme un mystère : chaque grotte déclare l'avenir ; chaque sommet retentit des accens d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrens desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts, attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel... »

» Nous nous enfonçâmes dans un désert où des figuiers sauvages, clair-semés, étalaient au vent du midi leurs feuilles noircies. La terre qui jusqu'alors avait conservé quelque verdure, se dépouilla, les flancs des montagnes s'élargirent, et prirent à la fois un air plus grand et plus stérile. Bientôt toute végétation cessa : les mousses mêmes disparurent. L'amphithéâtre des montagnes se teignit d'une couleur rouge et ardente. Nous gravîmes pendant une heure ces régions attristées, pour atteindre un col élevé que nous voyions devant nous. Parvenus à ce passage, nous

»La porte de Bethléem ou d'Ephraïm, par laquelle notre caravane fit son entrée, est peu éloignée du couvent des Pères de la Terre-Sainte, qui nous reçurent avec la charité la plus soigneuse. Ils habitent une maison immense, dont la porte, basse, écrasée, garnie de fer, est toujours ouverte aux pèlerins, à tout ce qui souffre, et toujours insultée par les Musulmans. Ensuite, après avoir passé sous des voûtes, on entre dans une cour intérieure, où des escaliers sombres et détournés conduisent à plusieurs cloîtres et à l'église. C'est là que de courageux solitaires combattent chaque jour contre les persécutions des Turcs, la haine des Grecs et les souvenirs de la patrie. J'entendais tous ces hommes, venus de pays si différens, confondre leurs voix avec celle de l'habitant d'Israël. Un religieux qui avait autrefois exercé avec habileté les arts de l'Europe, jouait de l'orgue; et l'encens fumait dans ce lieu, où retentissent encore les paroles du Dieu d'Horeb et de Sinaï.

»Je n'essaierai point de peindre Jérusalem après le grand écrivain dont la plume brillante et animée en a fait un si admirable tableau. Il est difficile de voir la Palestine sous un autre

cheminâmes pendant une autre heure sur un plateau nu semé de pierres roulantes. Tout à coup, à l'extrémité de ce plateau, j'aperçus une ligne de murs gothiques flanqués de tours carrées, et derrière lesquels s'élevaient quelques pointes d'édifices...Le guide s'écria : « El-Cods! la Sainte (*Jérusalem*)! et il s'enfuit au grand galop.

»Je conçois maintenant ce que les historiens et les voyageurs rapportent de la surprise des croisés et des pélerins, à la première vue de la cité sainte... Je restai les yeux fixés sur Jérusalem, mesurant la hauteur de ses murs, recevant à la fois tous les souvenirs de l'histoire, depuis Abraham jusqu'à Godefroy de Bouillon, pensant au monde entier changé par la mission du Fils de l'Homme, et cherchant vainement ce Temple dont *il ne reste pas pierre sur pierre*. Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai ce désert, qui semble respirer encore la grandeur de Jehovah, et les épouvantemens de la mort. » *Itinéraire.*

M. de Chateaubriand dit ailleurs, en parlant de Jérusalem : « Je ne savais trop ce que j'apercevais; je croyais voir un amas de rochers brisés; l'apparition subite de cette cité des désolations au milieu d'une solitude désolée, avait quelque chose d'effrayant; c'était véritablement la reine du désert. » *Ibid.*

aspect que M. de Chateaubriand, et impossible d'en parler après lui. »

On nous permettra d'interrompre ici le fil de la narration de M. de Forbin, pour y placer la description dont il parle.

« Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées et sans fenêtres ; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès et les buissons de nopals, ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierres renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monumens confus d'un cimetière au milieu d'un désert ? Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées, qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière, ou parmi des cailloux roulans. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe ; des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée ; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère ; et souvent même ces boutiques sont fermées, dans la crainte du passage d'un cadi. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville ; pour tout bruit dans la cité déicide, on entend par intervalles le galop de la cavale du désert : c'est le Jannissaire qui apporte la tête du Bédouin, ou qui va piller le Fellah.

» Au milieu de cette désolation extraordinaire, il faut s'arrêter un moment pour contempler des choses plus extraordinaires encore. Parmi les ruines de Jérusalem, deux espèces de peuples indépendans trouvent dans leur foi de quoi surmonter tant d'horreurs et de misères. Là, vivent des religieux chrétiens que rien ne peut forcer à abandonner le tombeau de Jésus-Christ, ni spoliations, ni mauvais traitemens, ni menaces de la mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour autour du Saint-Sépulcre. Dépouillés le matin par un gouverneur turc, le soir les retrouve au pied du calvaire, priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche est riante. Ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans

soldats, ils protégent des villages entiers contre l'iniquité. Pressés par le bâton et par le sabre, les femmes, les enfans, les troupeaux se réfugient dans les cloîtres de ces solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie, et de renverser d'aussi faibles remparts ? la charité des moines. Ils se privent des dernières ressources de la vie, pour racheter leurs supplians. Turcs, Arabes, Grecs, Chrétiens schismatiques, tous se jettent sous la protection de quelques pauvres religieux, qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. C'est ici qu'il faut reconnaître avec Bossuet, « que des mains levées vers le ciel enfoncent plus de bataillons que des mains armées de javelots.»

»Tandis que la nouvelle Jérusalem sort ainsi *du désert, brillante de clarté*, jetez les yeux entre la montagne de Sion et le temple; voyez cet autre petit peuple qui vit séparé du reste des habitans de la cité. Objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre; il souffre toutes les avanies sans demander justice; il se laisse accabler de coups sans soupirer ; on lui demande sa tête; il la présente au cimeterre. Si quelque membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira, pendant la nuit, l'enterrer furtivement dans la vallée de Josaphat, à l'ombre du temple de Salomon. Pénétrez dans la demeure de ce peuple, vous le trouverez dans une affreuse misère, faisant lire un livre mystérieux à des enfans qui, à leur tour, le feront lire à leurs enfans. Ce qu'il faisait il y a cinq mille ans, ce peuple le fait encore. Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut le décourager, rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers Sion. Quand on voit les Juifs dispersés sur la terre, selon la parole de Dieu, on est surpris sans doute : mais pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem, il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée, esclaves et étrangers dans leur propre pays; il faut les voir attendant, sous toutes les oppressions, un roi qui doit les délivrer. Ecrasés par la croix qui les condamne, et qui est plantée sur leurs têtes, cachés près du temple dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. Les Perses, les Grecs, les Romains ont disparu de la terre; et un petit peuple, dont l'origine précéda celle de ces grands peuples, existe encore sans mélange dans les décombres

de sa patrie. Si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du miracle, nous pensons que ce caractère est ici. Et qu'y a-t-il de plus merveilleux, même aux yeux du philosophe, que cette rencontre de l'antique et de la nouvelle Jérusalem au pied du calvaire : la première s'affligeant à l'aspect du sépulcre de Jésus-Christ ressuscité ; la seconde se consolant auprès du seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles [1].»

Reprenons maintenant le récit de M. de Forbin.

« Tout est silencieux autour de Jérusalem, tout est muet. Le dernier cri de l'Homme-Dieu semble avoir été le dernier bruit répété par les échos de Siloé et de Gehennon. Des sommets d'Abarim, de Phalga, d'Achor, la nature désolée se présente à vous comme un témoin encore frappé d'épouvante de la scène qui vient de se passer. On se figure les guerres meurtrières des croisés comme ces combats qui se passent dans les nuages, et dont la vue annonce de grands désastres aux enfans de la terre.

» Le jour même de mon arrivée, je vis toute la population juive de Jérusalem réunie dans la vallée de Josaphat : le *Motsalham* (gouverneur) avait rendu aux Hébreux la permission d'y célébrer la fête des tombeaux. A voir ces captifs assis en silence sur les pierres sépulcrales de leurs pères, on eût dit que la trompette redoutable s'était fait entendre, que les générations se pressaient sur les bords du Cédron, et que du sein de la nuée étaient déjà sorties des paroles de joie et de douleur.

» Le quartier des Juifs est la première chose que je voulus visiter. Huit ou neuf mille fils des maîtres de Jérusalem habitent encore cette capitale du passé. A peine peut-on appeler du nom de rue un espace étroit, montueux, couvert de boue, qui divise les maisons à demi-renversées du quartier des Hébreux. Des êtres, hâves, malsains, d'une physionomie fortement prononcée, s'y disputent avec acharnement pour quelques *Médins* (petite monnaie turque).

» Descendu par un escalier ruiné, dans des caves dont les voûtes étaient ébranlées ou soutenues par des piliers qui furent jadis sculptés et dorés, j'appris avec surprise que c'était la grande synagogue : des enfans couverts de haillons apprenaient d'un

[1] *Itinéraire.*

vieillard aveugle l'histoire de cette ville, où leurs pères adoraient le Dieu d'Israël et de Juda sous des portiques de marbre, sous des voûtes appuyées sur les cèdres du Liban. Ils redisaient les miracles de celui qui guida jadis leurs ancêtres dans les déserts de Madian, et qui les ramena tant de fois en triomphe dans cette terre de Chanaan, où devaient couler des sources de lait et de miel.

» Tels sont les restes de ce peuple, dont la captivité laissa partout de si grands souvenirs, qui éleva de ses mains et baigna de ses sueurs les monumens les plus fastueux de Memphis et de Rome...

» Je visitai le lendemain l'église du Saint-Sépulcre : le couvent de la Terre-Sainte n'en est éloigné que de quatre cents pas.

» L'église du Saint-Sépulcre a été décrite d'une manière si exacte, que je puis m'abstenir de répéter ce qui en a été dit partout : le plan de cet édifice est tellement irrégulier, qu'on est long-tems avant d'en pouvoir saisir la distribution. Le dôme de l'église circulaire au milieu de laquelle se trouve placée la chapelle du Saint-Sépulcre, avait été brûlé le 12 octobre 1807 : il fut rétabli, six mois après, sur les dessins d'un architecte grec de Constantinople, nommé *Comeano Calfa*. Les Latins accusent de cet accident les Arméniens et les Grecs, que leurs richesses mettaient seuls en état de les réparer : les Grecs trouvent en effet dans cette reconstruction, qui leur coûta fort cher, le prétexte d'éloigner du Saint-Sépulcre les catholiques latins.

» Cette coupole en pierre enduite de stuc, ouverte comme celle du Panthéon, est appuyée sur trente-six pilastres ; chaque pilastre est séparé par une arcade, qui forme une tribune circulaire, partagée entre diverses communions admises dans cette basilique.

» Le Saint-Sépulcre est un autel de marbre assez bas, de sept pieds de long sur deux pieds et demi de large, enfermé dans une petite chapelle carrée, construite en marbre, éclairée par des lampes d'une grande richesse, et recouverte en entier par une tenture d'une étoffe de velours. Un tableau placé dans l'intérieur, au-dessus de la pierre sainte, représente Jésus-Christ vainqueur de la mort. Il est impossible de n'être pas profondément ému, de n'être pas saisi d'un respect religieux, à la

vue de cet humble tombeau, dont la possession a été plus disputée que celle des plus beaux trônes de la terre; de ce tombeau dont la puissance survit aux empires, qui fut couvert tant de fois des larmes du repentir et de l'espérance, et d'où s'élève chaque jour vers le ciel l'expression la plus ardente de la prière. On est dans ce tabernacle mystérieux, devant cet autel des parfums, dont on vous entretient dès l'enfance. Voilà la pierre promise par les prophètes, gardée par les anges, devant laquelle s'inclinèrent, et le front couronné de Constantin, et le casque brillant de Tancrède; il semble enfin que les regards de l'Eternel soient plus spécialement attachés sur ce monument, gage sacré du pardon et de la rédemption des hommes.

» Je sortis de la chapelle, et marchant pendant une heure, visitant toutes les stations, qui m'étaient expliquées par des religieux italiens... Passant ensuite par des nefs latérales, sous des voûtes élevées, soutenues par des colonnes groupées qui n'appartenaient à aucun des ordres connus, nous rencontrions des arcades à demi-fermées, éclairées pendant notre route, tantôt par des milliers de lampes, tantôt par la lumière incertaine des vitraux. Ici, Jésus-Christ avait été battu de verges; plus loin une couronne d'épines [1] avait été enfoncée sur son front; plus loin encore, ses vêtemens avaient été tirés au sort [2].

[1] Selon la tradition latine à Jérusalem, la couronne de Jésus-Christ fut prise sur l'arbre épineux *lycium spinosum*. Une autre tradition conserve à Jérusalem la sentence prononcée par Pilate contre le Sauveur du monde.

Jesum nazarenum, salvatorem gentis, contemptorem Cæsaris, et falsum Messiam, ut Majorum suæ gentis testimonio probatum est, ducite ad communis supplicii locum, et eum ludibriis regiæ majestatis in medio duorum latronum cruci affigite : I, lictor, expedi cruces...

« Conduisez au lieu ordinaire du supplice. Jésus de Nazareth, séducteur du peuple, qui a méprisé l'autorité de César et s'est faussement » donné pour le Messie, suivant qu'il est prouvé par le témoignage des » anciens de sa nation; crucifiez-le entre deux voleurs, avec le titre dérisoire de roi. Va, licteur, prépare les croix. »

[2] Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem. *Psaume* XXI, v. 19; *S. Mathieu*, ch. XXVII, v. 35.

» Montant par un escalier qui tournait autour d'un énorme pilier, nous entrons dans une autre église dont chacun baisait respectueusement le pavé : c'était *Golgotha*.

Un religieux, tout en récitant des prières, me montrait à travers des grilles la fente du rocher où fut placé l'instrument du supplice de Jésus [1]. «Voilà le lieu, me disait-il, où l'opprobre

[1] L'Evangéliste dit qu'à la mort de Jésus-Christ *la terre trembla* et que *les rochers se fendirent*. Le voyageur anglais Doubdan qui a examiné avec beaucoup d'attention la fente du Calvaire, dit qu'elle a près d'un pied de largeur, et qu'elle descend dans le rocher à une grande profondeur. On trouve, à ce sujet, dans un ouvrage du célèbre Addisson, une anecdote curieuse que nous allons rapporter textuellement.

« Un gentilhomme anglais, homme très-estimable, qui avait voyagé dans la Palestine, m'a assuré que son compagnon de voyage, déiste plein d'esprit, cherchait, chemin faisant, à tourner en ridicule les récits que les prêtres catholiques leur faisaient sur les lieux sacrés. Ce fut dans ces dispositions qu'il alla visiter les fentes du rocher que l'on montre sur le *Mont-Calvaire*, comme l'effet du tremblement de terre arrivé à la mort de Jésus-Christ, et que l'on voit aujourd'hui renfermé dans le vaste dôme construit par l'empereur Constantin. Mais, lorsqu'il vint à examiner ces ouvertures avec l'exactitude et l'attention d'un naturaliste, il dit à son ami : *Je commence à être chrétien*. J'ai fait, continua-t-il, une longue étude de la physique et des mathématiques, et je suis assuré que les ruptures du rocher n'ont pu être produites par un tremblement de terre ordinaire et naturel; un ébranlement pareil eût, à la vérité, séparé les divers lits dont la masse est composée; mais c'eût été en suivant les veines qui les distinguent, et en rompant leur liaison par les endroits les plus faibles. J'ai observé qu'il en est ainsi dans les rochers que les tremblemens de terre ont soulevés, et la raison ne nous apprend rien qui n'y soit conforme. Ici, c'est tout autre chose : le roc est partagé transversalement : la rupture croise les veines d'une façon étrange et surnaturelle. Je vois donc clairement et démonstrativement que c'est le pur effet d'un miracle, que ni l'art ni la nature ne pouvaient produire : c'est pourquoi, ajouta-t-il, je rends grâces à Dieu de m'avoir conduit ici, pour contempler ce monument de son merveilleux pouvoir, monument qui met dans un si grand jour la divinité de Jésus-Christ. » *De la Religion chrétienne*, trad. de l'anglais, 2e édition, t. II, p. 120.

Des voyageurs anglais, et des historiens très-instruits, Millar, Fléming, Maundrell, Schawet et d'autres, attestent que le rocher du *Calvaire* n'est point fendu naturellement selon les veines de la pierre, mais

» et la douleur vinrent prêter leur secours à la mort, pour con-
» sommer avec elle le triomphe du péché. C'est là que fut com-
» mis ce crime qui consterna le ciel, épouvanta les sépulcres, et
» fit trembler la terre jusque dans ses abîmes. »

» Disons avec Bossuet : « C'est là que Jésus-Christ sur la croix
» parcourt toutes les prophéties pour voir s'il reste encore quel-
» que chose : il se retourne vers son Père, et lui demande s'il est
» apaisé. Voyant enfin la mesure comblée, et qu'il ne restait
» plus que sa mort pour désarmer entièrement la justice, il re-
» commande son esprit à Dieu; puis élevant la voix avec un
» grand cri qui épouvanta tous les assistans, il dit hautement :
» TOUT EST CONSOMMÉ. »

» Des chrétiens, des Coptes de l'Yémen, de l'Abyssinie, étaient là prosternés avec les pélerins de Tobolsk, de Nowogorod et de Téflis.

» Toutes les sensations que ces grands souvenirs font naître dans mon âme, seront donc vaines, inutiles, perdues pour les autres, me disais-je en sortant de ce lieu sacré !...

» En quittant le saint sépulcre, et suivant la voie douloureuse, les pélerins se rendent à ce qu'on nomme le palais de Pilate : c'est une grande fabrique dominée par une tour, et qui porte évidemment dans son ensemble et dans tous ses détails le caractère de l'architecture sarrasine. On me permit de monter sur une terrasse élevée, d'où je découvris la place immense, jadis occupée par le temple de Salomon : il est remplacé par deux mosquées connues des Arabes sous les noms d'*El-Haram el-Mogaddes* et de *Djâmi el-Hadrah* [1].

d'une manière évidemment surnaturelle. « Si je voulais nier, dit saint » Cyrille de Jérusalem, que Jésus-Christ ait été crucifié, cette montagne » de Golgotha, sur laquelle nous sommes présentement assemblés, me » l'apprendrait. » *Catéch.*, 13. Voir *Bergier*, Dictionn. de l'Encyclopédie, art. *Calvaire*. (*Note du Rédacteur.*)

[1] Les Turcs sont convaincus que Mahomet est venu bénir ces mosquées; qu'il a visité Jérusalem, monté sur sa jument *el-borâq*, qui n'est autre chose qu'un ange au corps de cheval ailé et au visage de femme. Le prophète doit revenir à Jérusalem à l'époque du jugement dernier, accompagné de Jésus-Christ, *Rou Allah* (Esprit de Dieu). Il enjambera la vallée de Josaphat, un de ses pieds posera sur le temple, et l'autre sur

» Jérusalem, en arabe *el-Cods* (la sainte), est située sur deux collines, *Acra* et *Moria*. Lorsque Adrien releva cette ville, le mont Calvaire fut enfermé dans les remparts. *Golgotha* est une pointe de la colline de *Moria*, si peu considérable, qu'elle se trouve entièrement enclavée dans la nef principale de l'église du Saint-Sépulcre. On croit que Jérusalem contient encore 25 mille habitans, Arabes, Turcs, Juifs, Arméniens ; il ne s'y trouve plus que 200 familles chrétiennes. L'enceinte de la ville contiendrait aisément six fois plus d'habitans : aussi une grande partie de ses rues montueuses, dépavées, sont-elles inhabitées ; de vastes maisons, des églises, des cloîtres sont entièrement abandonnés.

» Je parcourais souvent ces lieux déserts ; je me faisais jour à travers les halliers, les ronces et les raquettes du figuier des Indes. Le lierre garnit les parois extérieures des hautes murailles, et l'aloës croit en sûreté sur les terrasses, dans les crevasses des rochers. Le palmier, oublié dans les jardins, s'est élancé jusqu'aux corniches les plus élevées : ses fruits négligés deviennent la pâture de l'oiseau solitaire. J'ai souvent passé des heures entières assis au sommet des terrasses, des tours, des minarets : mon âme s'y pénétrait d'une tristesse profonde, à la vue de cette affreuse désolation [1].

» J'assistais à toutes les scènes désastreuses de cette ville infortunée, théâtre constant des passions des hommes et des vengeances du ciel : que de fois l'air y a été frappé de cris de douleur ! Combien de fois le sang de ses citoyens a-t-il vainement

le Djebel Tor ; sa robe sera formée de peau de jeune chameau ; les âmes des justes viendront s'y nicher comme des insectes ; et, lorsque Mahomet sentira au poids de ses vêtemens, que toutes les âmes des vrais croyans sont venues se ranger sous ses ailes, il prendra son vol vers le ciel.

Voilà à quel degré d'absurdité ont été réduites les pures et nobles traditions chrétiennes chez ces peuples malheureux.

[1] Plauserunt super te manibus omnes transeuntes per viam ; sibilaverunt, et moverunt caput suum super filiam Jerusalem : hæccine est urbs, dicentes, perfecti decoris, gaudium universæ terræ ! *Jérém. Lament.* ch. II, v. 15.

coulé, sans pouvoir éteindre l'incendie qui la dévorait et la colère des vainqueurs !

» Les tableaux les plus terribles s'offraient en foule à mes regards : les flammes du temple s'élevaient jusqu'aux plus hautes régions de l'air qu'elles embrasaient ; la milice céleste les voyait avec une sainte terreur consumer ces parvis, d'où n'étaient jamais sortis que la douce fumée des parfums, le nuage mystérieux de l'encens d'Israël. Oppressé par mille sentimens, je redescendais dans d'autres monumens ; je traversais les salles ruinées de l'hôpital de Sainte-Hélène, du couvent de Saint-Pierre, de la mosquée d'Aboubeker, de l'église des Sept-Douleurs ; je trouvais partout des cendres, des débris, partout l'accomplissement d'un terrible arrêt [1].

» Je sortis de Jérusalem, le 25 novembre, par la porte d'Éphraïm, pour aller visiter les sépulcres des rois. Ils sont situés à deux milles de la ville, dans une carrière de trente pieds de

[1] La ruine et la désolation de Jérusalem avaient été prédites par les prophètes et par Jésus-Christ lui-même. Le Sauveur avait même annoncé les circonstances diverses de l'attaque et de la prise de cette ville infortunée.

« Un jour viendra, avait-il dit, que tes ennemis t'environneront de » tranchées : ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts ; ils te ren- » verseront sur la terre, toi, et tes enfans qui sont au milieu de toi ; ils » ne laisseront point pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le » tems où tu as été visitée... Je vous dis, en vérité, que cette génération » ne finira point que toutes ces choses ne soient accomplies. » *S. Matth.*, ch. XIX, v. 43. *S. Luc*, ch. XXI, v. 32. Voir aussi *S. Mathieu*, ch. XXIII et XXIV, et *S. Marc*, ch. XIII.

En effet, il ne s'était pas écoulé 40 ans quand Titus vint *environner* Jérusalem de *tranchées* et *l'enfermer* de murs de circonvallations. Il la prit après le siége le plus meurtrier dont l'histoire fasse mention, en passa les habitans au fil de l'épée, en vendit un grand nombre comme esclaves, et fit raser la ville. On connaît les efforts inutiles que fit Julien pour rebâtir le temple, on sait que des globes de feu, sortant des fondemens à demi-creusés, dispersèrent les ouvriers, et ne permirent pas d'achever l'entreprise. C'est un auteur païen contemporain qui rapporte ce fait. Il n'y a point dans l'histoire d'événement mieux constaté.

(*Note du Rédacteur.*)

profondeur, carrée, divisée en deux cours par un rocher en forme de muraille, qui me parut avoir quatre ou cinq pieds d'épaisseur ; on entre dans la seconde cour par une porte ronde, si basse, qu'il faut se courber extrêmement pour y passer.... Le côté gauche de cette caverne présente une porte par laquelle on pénètre dans une chambre : cette chambre qui est petite, est suivie de trois autres : chacune d'elles a une avance en forme d'autel, où les corps embaumés étaient placés. Les portes qui fermaient ces sépulcres, étaient de pierre, ainsi que leurs gonds, qui étaient artistement travaillés. Un gros serpent et d'énormes chauves-souris furent les seules choses qui se trouvaient dans ce lieu funèbre.

» Jérusalem est la ville des tombeaux ; les vallées d'*Haceldama* et de *Josaphat* en sont couvertes ; les vivans n'y semblent être que les gardiens de ces cendres innombrables : tous les rochers creusés pour recevoir des ossemens, et les flancs des montagnes sont chargés de pierres sépulcrales ; des inscriptions mystérieuses défendent contre les efforts du tems le souvenir de ceux dont la mémoire fut si vite effacée du cœur de l'homme. Tels sont ces lieux de lamentations, ces vallées de larmes, vastes annales de la mort.

» On vous montre, près de quelques vieux oliviers, la place qui fut baignée de la sueur de sang de Jésus-Christ, où lui fut présenté le calice amer des outrages et du trépas ; plus haut, le lieu d'où les fidèles croient le voir encore s'élever dans les airs, et laisser après lui une trace lumineuse et brillante. Des marques de pieds humains sont empreintes dans le rocher : le pélerin les considère avec une pieuse confiance ; il oublie toutes ses fatigues, toutes les misères, en appuyant son front chargé d'ennuis sur cette terre de miracles.... [1].

[1] « Saint Augustin, saint Jérôme, saint Paulin, Sulpice Sévère, le » vénérable Bède, la tradition, tous les voyageurs anciens et modernes, » assurent que cette trace marque un pas de Jésus-Christ. En examinant » cette trace, on en a conclu que le Sauveur avait le visage tourné vers le » nord, au moment de son ascension, comme pour renier ce midi infesté » d'erreurs, pour appeler à la foi les barbares qui devaient renverser les » temples des faux dieux, créer de nouvelles nations, et planter l'étendard de la croix sur les murs de Jérusalem. » *Itinéraire.*

» L'Aga de Jérusalem m'offrit une escorte pour le voyage de la Mer-Morte, que je voulais entreprendre après celui de Bethléem.

» Nous traversâmes la vallée de Réphaïm pour arriver à Bethléem (en arabe , *begt-el-lham*). Elle fut ainsi nommée , dit-on, par Abraham, et ce nom signifie *maison du pain* : on l'appela aussi *Ephrata* (fructueuse). David y garda les troupeaux. Abesan, Booz et Ruth étaient Bethléémites. Les premiers chrétiens se hâtèrent de construire une petite chapelle qui renfermait l'étable dans laquelle est né Jésus-Christ : l'empereur Adrien y substitua l'autel d'Adonis, qui fut renversé par l'ordre de Sainte-Hélène, et sur les débris duquel elle fit construire une église spacieuse dont la forme et l'architecture rappellent celles de Saint-Paul hors des murs , à Rome. Quarante-huit colonnes de marbre rouge d'Egypte soutiennent une charpente que l'on assure être de bois de cèdre : les mosaïques, les peintures dont les murailles sont ornées, portent tout le caractère de la barbarie du moyen âge ; mais le goût en est moins mauvais encore que celui des chapiteaux et des bases des colonnes. Les Arméniens sont en possession de ce temple.

» Les religieux me conduisirent en procession dans l'église souterraine ; ils me montrèrent le lieu où s'arrêtèrent les Mages, et celui où Jésus-Christ reçut le jour : toutes ces chapelles sont incrustées de marbre, de jaspe, de lames de bronze doré ; elles sont éclairées par une innombrable quantité de lampes d'or et d'argent.

» Les maisons de Bethléem, basses et carrées comme celles de Jérusalem, sont couvertes d'une terrasse ou d'un petit dôme : presque tous les escaliers sont extérieurs. En sortant de la ville, la vue s'étend à droite sur les montages d'Hébron, où l'on montre encore le tombeau d'Abraham, et sur la vallée de Mambré, où reposent les cendres de Caleb. Plus loin se voient les monts d'Engaddi, les collines d'Odollam, le rocher aigu qui protége la caverne où David se cacha pour se soustraire à la fureur de Saül, Massade, les vestiges du fort d'Hérode, Béthulie et les sommets de Sannachérib.

J'étais à peine de retour à Jérusalem, que je m'occupai des préparatifs de mon voyage à la Mer-Morte. Notre caravane sor-

tit de grand matin par la porte de Setty-Marijam, traversa le torrent de Cédron, et se dirigea sur Jéricho en prenant le chemin de Béthanie. Il m'eût été difficile d'assigner, d'après la température de l'air et l'aspect des champs, l'époque précise de ce voyage : dans toute la Judée, quelques pluies seulement indiquent l'hiver, l'automne n'apporte point de fruits, le printems ne fait pas éclore une fleur, et cependant les ardeurs de l'été consument Haceldama, et tarissent la source de Siloë; on croirait qu'il n'y a plus de saisons pour cette contrée malheureuse.

» C'est à Béthanie que se voit la grotte où Lazare fut enseveli.

» Engagé dans une vallée étroite, on suit le lit d'un torrent dont les sinuosités conduisent jusqu'au mont d'Adomim. Adomim signifie *du sang* en hébreu.... Descendus dans des abîmes, nous fûmes obligés de gravir des roches aiguës, afin de découvrir la plaine de Jéricho [1], où l'on arrive peu après : les arabes la nomment *Ryhah*. Ce n'est plus qu'un assemblage de cabanes de terre et de roseaux, recouvertes d'une espèce de fougère desséchée : ses murs si célèbres sont remplacés par des fagots de ronces et de chardons, qui défendent à peine les troupeaux contre les attaques fréquentes des bêtes féroces.

» Jéricho est assise dans une plaine. La Mer-Morte paraît sur la droite, cachée en partie par le promontoire de Ségor. Le Jourdain se montre de loin sur la gauche, entre des monticules couverts de buissons épineux. Derrière moi étaient les montagnes que je venais de quitter, et dont le désordre et la solitude m'avaient frappé d'une manière si vive [2].

[1] *Jéricho*, en hébreu, signifie *lune*.

[2] « J'avais vu les grands fleuves de l'Amérique avec ce plaisir qu'inspirent la solitude et la nature; j'avais visité le Tibre avec empressement, et recherché avec le même intérêt l'Eurotas et le Céphise; mais je ne puis dire ce que j'éprouvai à la vue du Jourdain. Non-seulement ce fleuve me rappelait une antiquité fameuse et un des plus beaux noms que jamais la plus belle poésie ait confié à la mémoire des hommes, mais ses rives m'offraient encore le théâtre des miracles de ma religion. La Judée est le seul pays de la terre qui retrace au voyageur le souvenir des affaires humaines et des choses du ciel, et qui fasse naître au fond de l'âme, par

» L'aga de Jéricho joignit quelques hommes à notre escorte. Nous traversâmes une plaine sablonneuse, où se trouvaient seulement de loin en loin quelques petits arbustes épineux et quelques plantes du parfum le plus suave....

ce mélange, un sentiment et des pensées qu'aucun autre lieu ne peut inspirer. » (CHATEAUBRIAND.)

La Mer-Morte a inspiré à l'auteur de l'*Itinéraire*, les lignes éloquentes que nous allons rapporter : «.... Du côté de l'Arabie, de noirs rochers à pic répandent au loin leur ombre sur les eaux de la Mer-Morte. Le plus petit oiseau du ciel ne trouverait pas dans ces rochers un brin d'herbe pour se nourrir; tout y annonce la patrie d'un peuple réprouvé; tout semble y respirer l'horreur et l'inceste d'où sortirent Ammon et Moab.

» La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes offre un sol semblable au fond d'une mer depuis long-tems retirée; des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvans et comme sillonnés par les flots; çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie ; leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée. Au lieu de villages, on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue son cours au milieu de l'arène que par les saules et les roseaux qui le bordent; l'Arabe se cache dans ces roseaux pour attaquer le voyageur et dépouiller le pélerin.

» Tels sont ces lieux fameux par les bénédictions et par les malédictions du ciel; ce fleuve est le Jourdain; ce lac est la Mer-Morte; elle paraît brillante, mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein semblent avoir empoisonné ses flots. Ses abîmes solitaires ne peuvent nourrir aucun être vivant; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure, et son eau d'une amertume affreuse, et si pesante que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever.... Plusieurs voyageurs, entre autres Troïlo et d'Arvieux, disent avoir remarqué des débris de murailles et de palais dans les eaux de la Mer-Morte. Ce rapport semble confirmé par Maundrell et par le père Nau. Les anciens sont plus positifs à ce sujet; Josèphe, qui se sert d'une expression poétique, dit qu'on apercevait au bord du lac les *ombres* des cités détruites. Strabon donne soixante stades de tour aux ruines de Sodome. Tacite parle de ses débris : je ne sais s'ils existent encore; je ne les ai point vus : mais, comme le lac s'élève ou se retire selon les saisons, il peut cacher ou découvrir tour à tour les squelettes des villes réprouvées. » (*Itinéraire.*)

» Ce pays est souvent couvert de sauterelles : les arabes les font cuire avec soin et les trouvent d'un goût très-délicat ; je fus peu tenté d'en faire l'épreuve. Hélas ! que sont devenus les jardins qui couvraient ce rivage ? Jéricho n'a plus de fleurs, plus de moissons. *Sicut plantatio rosæ in Jericho.* Achor redemande ses sources vivifiantes ; Asason-Thamar pleure ses forêts de palmiers : une main puissante arracha ses vignes fécondes.

» Les bords du fleuve sacré, appelé par les Arabes *el-charia*, sont élevés et couverts d'arbres ; l'eau en est jaunâtre, trouble et assez profonde : sa largeur est d'environ un quart moindre que celle de la Seine....

» J'ai rempli tous les devoirs du voyageur, accompli les ablutions, et emporté de cette eau sainte, dont nous bûmes avec tant de plaisir. Nos chevaux marchèrent d'abord difficilement dans la plaine sablonneuse qui conduit à la Mer-Morte. Mes janissaires et mes Arabes chantaient, et tiraient des coups de pistolet.... C'est ainsi que j'arrivai sur les bords de la Mer-Morte ou lac Asphaltite.

» On assure que cette mer a vingt lieues de longueur et dix à peine dans sa plus grande largeur. Les Arabes la nomment *Bahar-Loth.* Ils offraient autrefois de conduire à un pilier enduit de bitume qu'ils montraient comme la statue de sel ; il est impossible à présent de pénétrer jusque-là sans danger : les Bédouins y sont dans un état de guerre continuel avec les voyageurs. La plus grande longueur de la Mer-Morte est du nord au sud. C'était du côté de la rive occidentale que se trouvaient les cinq villes de Sodome, Gomorrhe, Adama, Seboyn et Ségor. Les Juifs croient qu'à la venue du Messie, ces villes abîmées dans les flots reparaîtront dans tout leur éclat.

» La vue générale de la Mer-Morte et des montagnes qui l'entourent, jointe à l'Atlas de cet ouvrage, est prise du sommet d'un monceau de ruines informes : on croit y reconnaître celles de Gomorrhe. C'est vis-à-vis, sur le Nébo, que mourut Moïse : c'est au-dessous qu'il fut enterré. Cherchant sur le rivage de la mer les vestiges des villes coupables, je vis, en effet, des restes de murailles, ceux d'une tour et quelques colonnes. L'eau de cette mer est pesante, âcre et amère. Elle rejette sur le rivage des bois pétrifiés, des pierres poreuses et calcinées. Les Arabes

en racontent des choses mystérieuses, et n'en parlent qu'avec le respect le plus religieux.

» Un enduit glutineux, salin, corrosif, couvre les ruines et tout le rivage du lac Asphaltite. La végétation, qui suivait les bords du Jourdain, depuis le lac de Tibériade, est remplacée, près de la Mer-Morte, par de petites touffes de Zaqqoum et d'autres arbustes, dont on extrait des baumes précieux.

» Nous prîmes ensuite, par les montagnes, la route du monastère de Saint-Sabas. Je n'avais encore rien vu de si funeste, de si sombre, que ces vallées profondes, qui sont quelquefois fermées tout-à-coup par une haute montagne complètement blanche : on la prendrait aisément, quand le jour diminue, pour un énorme fantôme qui défend le passage; les crevasses, les cavernes, figurent ses traits, et les ravins forment les plis de la robe effrayante. Des montagnes de cendres, des cônes tronqués, renversés, des rochers d'une forme bizarre, fantastique et déchirée, voilà ce que je rencontrai pendant quelques lieues jusqu'à un point plus élevé, d'où je revis la Mer-Morte.

» Le soleil se couchait sur l'Arabie déserte, derrière les montagnes d'Edom.

» Cette mer me semblait une table du plus beau tapis, dont les montagnes qui l'entouraient formaient la bordure d'or.

» Plus loin, des rochers entassés paraissaient tantôt une ville fortifiée, dont les murailles, les édifices, menaçaient le ciel; tantôt un amphithéâtre qui n'avait pour spectateurs et pour acteurs que les milans et les vautours : d'immenses aigles se balançaient aussi majestueusement dans les airs, au-dessus de leur empire.

» Le monastère de Saint-Sabas, construit sur l'angle d'un rocher, domine de quatre cents pieds le torrent desséché de Cédron. Cette solitude est la plus affreuse que j'aie vue de ma vie : les grottes des cénobites sont creusées à cent pieds au-dessus du torrent, dans des lieux qui semblent inaccessibles. Des colombes et des milliers d'anachorètes habitaient autrefois cette vallée sinistre et désolée; les tourterelles bleues volent encore aujourd'hui au-dessus de cet abîme. L'enceinte de cet immense monastère, auprès duquel on ne trouve pas un arbre, pas une

plante, pas une goutte d'eau, est défendue par de grosses tours carrées.

»Nos chevaux, épuisés de fatigue, ne pouvaient plus faire un pas; la nuit était sombre : il fallait cependant regagner Jérusalem. Notre Arabe nous fit traverser des lieux inaccessibles, au risque de rouler à chaque instant dans des précipices : le tonnerre grondait, et il était deux heures du matin, lorsque la lueur d'un éclair nous montra Jérusalem ; un autre, plus prolongé, frappa de sa clarté sinistre la vallée de Josaphat, le mont de l'Offension, et le tombeau d'Ézéchias.... Après avoir gravi péniblement jusqu'à la porte de David, nous fîmes une décharge de pistolets qui finit par réveiller la garde, et nous entrâmes dans Jérusalem.»

Tel est l'état de misère profonde de cette grande infortunée : et maintenant nous comprenons la tristesse involontaire, qui saisit le cœur du voyageur qui la visite. Nous ne pouvons même nous empêcher de la partager avec eux, et, ici, pleins de foi et de terreur en présence de cette grande punition de Dieu, élevons notre voix et répétons *ces lamentations sublimes qui semblent avoir été composées à la vue de la moderne Jérusalem, tant elles peignent naturellement l'état de cette ville désolée* [1].

»Comment cette ville, si pleine de peuple, est-elle maintenant si solitaire et si désolée ? La maîtresse des nations est devenue comme veuve : la reine des provinces a été assujettie au tribut.

»Elle a été vu pleurant dans la nuit ; ses larmes coulaient sur ses joues : de tous ses amis il n'en est pas un qui la console ; ceux qui lui étaient chers l'ont méprisée et se sont faits ses ennemis.

»Les rues de Sion pleurent, parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses solennités : toutes ses portes sont détruites ; ses prêtres ne font que gémir ; ses vierges sont toutes défigurées de douleur ; et elle est plongée dans l'amertume.

[1] Chateaubriand, *Itinéraire.*

» Ses ennemis se sont élevés sur sa tête; ses persécuteurs sont en paix, parce que le Seigneur a parlé contre elle à cause de la multitude de ses iniquités : ses petits enfans ont été traînés en captivité devant la face du dominateur.

» Et toute sa beauté a fui la fille de Sion : ses princes sont devenus comme des cerfs sans pâturages; et un pâtre les a chassés devant lui comme un troupeau défaillant.

» O vous tous qui passez par le chemin, considérez, et voyez s'il y a une douleur comme la mienne!

» Le Seigneur a résolu d'abattre la muraille de la fille de Sion : il a tendu son cordeau, et il n'a point retiré sa main que tout ne fût renversé : le boulevard est tombé d'une manière déplorable, et le mur a été détruit de même.

» Ses portes sont enfoncées dans la terre ; il en a rompu et brisé les barres ; il a banni son roi et ses princes parmi les nations : il n'y a plus de loi ; et ses prophètes n'ont point reçu de visions prophétiques du Seigneur.

» Mes yeux se sont affaiblis à force de verser des larmes, le trouble a saisi mes entrailles : mon cœur s'est répandu en terre en voyant la ruine de la fille de mon peuple, en voyant les petits enfans et ceux qui étaient encore à la mamelle, morts sur la place de la ville.

» A qui vous comparerai-je, ô fille de Jérusalem ? A qui dirai-je que vous ressemblez ?

» Tous ceux qui passaient par le chemin ont frappé des mains en vous voyant : ils ont sifflé la fille de Jérusalem en branlant la tête et en disant : Est-ce là cette ville d'une beauté si parfaite, qui était la joie de toute la terre ? [1] »

Peu de villes ont éprouvé autant de révolutions que Jérusalem.

Capitale du puissant royaume de David et de Salomon, elle vit les cèdres du Liban et l'or d'Ophir orner ses temples. Dévastée par les Babyloniens, elle renaquit plus belle sous les Machabées et les Hérodes. Elle comptait alors plusieurs centai-

[1] *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, tom. III, p. 36, Jérémie, *Lament.*, ch. I.

nes de milliers d'habitans, mais une vengeance céleste l'attendit, et, l'an 70, Titus la détruisit de fond en comble.

Adrien bâtit à sa place la ville d'*Elia Capitolina*; mais, depuis Constantin, le nom de Jérusalem fut rétabli par l'usage. Hélène, mère de cet empereur, orna la ville sainte de plusieurs monumens.

Dans le VII[e] siècle, elle tomba au pouvoir des Persans et des Arabes; ceux-ci l'appelèrent *El-Kods* (la sainte), et quelquefois *El-Chérif* (la noble).

Les chevaliers de l'Europe chrétienne vinrent la délivrer des mains des infidèles en l'an 1098. Le trône des Godefroi et des Baudoin jeta un éclat momentané que les discordes effacèrent. En 1187, Saladin replanta le croissant sur les cimes de Sion. Depuis cette époque, conquise tour à tour par les Sultans de Damas, de Bagdad et d'Egypte, elle changea pour la dix-septième fois de maître, en devenant, en l'an 1517, une ville turque.

H. de C.



Histoire ecclésiastique.

DE LA CONVERSION

DE CONSTANTIN ET DE LA PROTECTION QU'IL ACCORDA AU CHRISTIANISME.

L'état de la société à cette époque prouve que le christianisme avait fait faire trop de progrès à l'esprit humain pour que les chefs des peuples pussent continuer à professer le paganisme.

Pour un catholique qui connaît nos ouvrages historiques, et qui a pu entendre les différens jugemens que portent sur l'histoire ceux que l'on appelle encore du nom d'*hommes d'esprit*, il est un sentiment pénible qui l'a souvent contristé au milieu de ses lectures et des plus intéressantes discussions. C'est l'inexprimable légèreté, c'est l'inconcevable injustice avec lesquelles on a envisagé, dans le siècle dernier, et par suite encore dans celui-ci, toutes les grandes questions historiques qui touchent à la religion et à l'Église. Une critique étroite, mesquine, toujours satirique, souvent une haine irréconciliable, et allant jusqu'à l'infâme calomnie, ont présidé à tous les jugemens portés sur l'histoire de la naissance, de l'établissement et de la propagation de la société chrétienne ; le chef de la hiérarchie ecclésiastique, les prêtres de tous les degrés inférieurs, tous ses grands hommes et tous ses savans, ont été représentés comme retenus dans leur croyance ou mus dans leurs actions par des motifs étroits, remplis d'égoïsme, d'ignorance ou de mauvaise foi. Aucun compte n'a été tenu des difficultés des tems et des circonstances, ni des services réels rendus à l'humanité, ni des améliorations introduites dans tous les états, dans les rapports généraux des peuples entre eux, et dans ceux de prince

à sujet, ou de particulier à particulier. On semble ne pas s'apercevoir des progrès que la parole évangélique a fait faire à la civilisation. Dans cette immense scène, où le christianisme a si noblement et si péniblement lutté contre l'erreur, les vices, les barbares, l'ignorance, contre toutes les passions et toutes les misères de l'humanité, quelques esprits à petite vue n'ont considéré que quelques faits isolés, quelques exceptions; ils sont allés explorer quelque recoin obscur, ne prévoyant guère qu'ils seraient bientôt perdus eux-mêmes au milieu de ces ombres dont ils ont le triste honneur de faire partie, pour rehausser l'éclat de l'ensemble.

Aussi, il faut en convenir, dans ce moment, pour connaître la vérité sur toute l'histoire de notre Église, il ne suffit pas d'avoir l'intention droite, l'esprit dégagé de préjugés, le cœur pur de toute haine; encore moins, il ne suffit pas d'avoir lu et médité quelques-unes de nos histoires à la mode; il faut s'élever au dessus de la science commune du siècle, et remonter, par le travail et l'étude, au-delà de ces connaissances qui ont présidé aux compositions de nos modernes auteurs : et plus hardis, plus libres, plus éclairés que la plupart d'entre eux, envisager les événemens et les faits avec *un esprit nouveau* et une *science ancienne.*

Quelques écrivains ont déjà fait d'heureux et salutaires essais de cette critique, toute philosophique chez quelques auteurs, la plupart Français ou Allemands, et toute religieuse chez plusieurs autres. Aussi, bien des erreurs ont été réparées. Celui qui viendrait dire encore, comme l'ont répété à satiété les philosophes du dix-huitième siècle, que le christianisme est une doctrine absurde, anti-sociale, dégradante pour l'humanité, serait fort en arrière de la science, même philosophique et libérale de nos jours. MM. Guizot et Cousin, toute l'école doctrinaire et éclectique, les *Pères* de la nouvelle religion Saint-Simonienne, se lèveraient pour lui apprendre que le christianisme a bien mérité, immensément mérité de l'humanité, et que c'est à l'influence de cette doctrine que nous devons l'abolition de l'esclavage, la conservation des sciences, en un mot la plupart des principes d'ordre et de liberté, qui sont aujourd'hui le fonds et la gloire de notre civilisation.

Pourtant, que de préjugés qui restent encore à vaincre, que d'erreurs à déraciner, que d'idées à réformer, que de pensées à renouveler, que d'ouvrages élémentaires surtout à refondre ou à remplacer ! Mais ne nous décourageons pas, la société humaine est en travail ; le catholicisme, avec sa force divine, s'émeut dans son sein. Qui sait si ne va pas luire bientôt sur nous le jour où les vieux préjugés seront secoués, comme une de ces humeurs malignes qu'une fièvre délirante expulse d'un corps malade ? Travaillons et ayons confiance. Nos efforts ne sont pas sans secours : nous avons pour nous aider un puissant *travailleur*, celui qui a dit : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde [1]. » Or, nous savons que celui qui croit que Jésus est le fils de Dieu, peut aussi vaincre le monde [2].

Essayons donc, selon nos forces, de dissiper les ténèbres qui sont amoncelées sur la plupart des questions catholiques. Aujourd'hui nous examinerons celle qui regarde la conversion du premier empereur chrétien, Constantin. Il en est peu qui aient été plus obscurcies, parce que peu d'écrivains ont su l'envisager sous son véritable point de vue, c'est-à-dire, dans ses rapports avec la société romaine qui tombait, et la société chrétienne qui s'avançait jeune et victorieuse.

On a longuement disputé pour savoir si c'était par politique ou par conviction que Constantin avait embrassé le christianisme. Les apologistes chrétiens ont beaucoup insisté pour prouver que l'empereur fut entièrement convaincu et converti, soit par l'ascendant vainqueur de la lumière évangélique, soit par ce *Labarum* miraculeux qui vint emporter son consentement. Certes, nous sommes entièrement persuadés, et toute la conduite de Constantin le prouve, que ce prince fut touché d'un de ces rayons de l'esprit de Dieu qui souffle où il veut et quand il veut. Mais c'est sous un autre point de vue plus général que nous voulons traiter en ce moment cette question. La conversion ou la conviction de Constantin, tout empereur qu'il était, est la question de la conversion d'un homme ; or, au point où était

[1] *Saint Jean*, ch. XVI, v. 33.

[2] Qui est, qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei ? I *Epist. de S. Jean*, ch. V. v. 5.

arrivé le christianisme, ce n'est plus la conversion d'un homme qu'il s'agit de considérer, mais la conversion de l'humanité entière, qui devait nécessairement emporter celle de celui qui était assis sur les planches ensanglantées, que l'on décorait du nom du trône impérial. Il sera d'autant plus sûr pour nous, qu'il vit dans le ciel le ἐν τούτῳ νίκα, que la légende : *c'est dans la Croix qu'est la victoire*, était déjà écrite sur toute la terre.

Jetons un regard en effet, sur l'état où se trouvait l'humanité au moment où le paganisme tomba du trône de ce monde pour faire place à la croix. Nous allons voir que le christianisme ne doit rien aux puissances de la terre, rien, si ce n'est des échafauds, des prisons, des persécutions et des entraves de toute sorte.

L'humanité, en tant qu'elle était représentée par la société romaine, se mourait. Il n'y avait plus ni pouvoir, ni sujet, ni religion, ni foi. On ne savait plus ce que c'était que Dieu, plus ce que c'était qu'un homme [1].

Il n'y avait donc ni empire à établir, ni société possible avec les élémens apparens de cette société.

Heureusement, tandis que cette société tombait en dissolution, au milieu d'elle, on pourrait dire au-dessous d'elle, se formait une nouvelle société. Au sein de cette corruption avait été jetée une semence qui, ayant fermenté pendant près de 300 ans, commençait à étendre partout ses racines prêtes à éclore au grand jour; une régénération intérieure, rapide, nécessaire, travaillait la société romaine. Et ce n'était point une de ces régénérations inspirées par quelques théoriciens ou par quelques ambitieux, qui, venues d'en haut, se dissolvent avant d'avoir pénétré jusqu'aux masses. Ici c'étaient les masses mêmes qui étaient en mouvement, et dans un de ces mouvemens que rien ne peut arrêter, parce qu'on n'arrête pas la vie du monde. Là se voyaient des savans ayant parcouru tout le cercle des erremens humains; des fils de famille, jeunes encore et déjà dégoûtés de tous les plaisirs, et repoussant l'héritage des exemples paternels; là des soldats en grand nombre; là une foule de ci-

[1] Chacun connait le mot de cette romaine : « Est-ce qu'un esclave est un homme? » Juvénal, *Satire*.

toyens de tous les états; là aussi la plupart des femmes, enfin ce que l'on appelait le *troupeau d'esclaves*, ces *choses* du peuple romain [1]; tout cela se remuait et se transformait depuis trois cents ans.

Or, il n'est pas difficile de voir que dans cet état d'ascension et de régénération du corps social, il n'était plus possible que le paganisme grec et romain, cette honte de l'humanité, occupât encore long-tems le trône de ce monde. Il devait tomber comme la statue du temple de Dagon, brisé et mutilé, au pied de l'arche de Dieu.

Qu'on ne parle donc plus des services que quelques empereurs ont cru rendre à l'Église, mais bien plutôt de ceux que l'Eglise a rendus à l'humanité, en mettant fin au règne de l'erreur sur les intelligences, et de la force brutale sur les peuples. Oui, l'Eglise força les empereurs à adopter ses lois, ses dogmes, ses croyances, et à renoncer aux lois, aux dogmes et aux croyances payennes.

Non, il n'était plus libre aux gouvernemens d'imposer une morale infâme et des lois absurdes à leurs peuples, qui, en grande majorité, connaissaient ou pratiquaient la morale évangélique.

A des hommes sans croyances et sans principes, ou qui n'en ont d'autres que l'intérêt, les grands de la terre peuvent donner les lois qu'ils veulent; ils peuvent à leur gré les avilir et les persécuter; il ne tiendra qu'à eux d'en obtenir des remerciemens, même les honneurs divins, pour peu qu'ils y tiennent. Car que peut refuser un peuple méconnaissant la vérité, qui seule nous apprend nos droits, et ne pratiquant plus la vertu, qui seule sait nous élever jusqu'à un juste et salutaire orgueil? Mais qu'on le sache. On ne souille pas un peuple tout pur; on n'outrage pas un peuple saint; on n'humilie pas, en lui imposant l'erreur, un peuple qui goûte, et qui, suivant l'expression profonde de l'Ecriture, *pratique la vérité*. Car ce peuple aura toujours la ressource de se retirer loin de ce qui est souillé, et de se tenir à l'écart de l'erreur; et si les sénateurs et les préfets font des lois

[1] On sait que la loi romaine rangeait les esclaves dans le rang des *choses*; ils étaient *res domini*.

absurdes et de sanguinaires arrêts, il pourra même se laisser traîner sur les échafauds qu'ils dresseront, mais le sang dont il les couvrira, rejaillira, comme une souillure éternelle, sur ceux qui les auront élevés. Cependant il faut un peuple aux empereurs, et les supplices exercés contre les masses ne prouvent pas qu'elles appartiennent à celui qui les torture. Sur les places publiques de Nicomédie, dans les arènes de Rome, il n'y avait que les bourreaux qui fussent leurs sujets; ni les suppliciés, ni la foule égoïste, perdue de débauche, dissloue, ignorante, n'était pour eux. Elle aimait les *chrétiens aux lions*, comme distractions, mais elle n'en était pas plus attachée aux empereurs.

Or qu'ils sont petits les grands de la terre, quand le peuple, le véritable peuple, ne les suit plus dans les temples, sur les places publiques; quand seulement il ne regarde plus passer leurs pompes, ne crie plus à leur triomphe ou à leur chute, et les laisse jouer seuls ces grandes scènes, que l'on nomme premières dignités de l'Etat! Aussi il faut le dire, en lisant attentivement l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, on voit que les empereurs, les généraux, les sénateurs, les jurisconsultes, effrayés de leur solitude, étaient irrités de ce que le peuple s'éloignait d'eux. Car les palais des rois, les temples des dieux, les sanctuaires de la justice sont trop vastes pour qu'ils puissent long-tems être occupés seulement par des flatteurs, des histrions, des danseuses, des courtisanes, des cuisiniers et des bourreaux. Les salles où se rend la justice aiment à voir les honnêtes gens assis sur leurs siéges, et les criminels ne peuvent long-tems juger les innocens. Le premier empire du monde ne pouvait toujours être entre les mains de monstres, de gloutons, ou d'imbéciles; il fallait qu'il y vînt forcément un homme, et tout empereur, homme, devait être chrétien.

En effet, si l'on y fait bien attention, on verra que la première dignité de l'Etat était devenue la fonction la plus vile et la plus méprisée de l'empire. Je sais bien que quelques empereurs essayèrent de relever la bassesse de leur charge par quelques qualités privées; mais ni Marc-Aurèle, ni Trajan, ni Titus, ni les Antonins, avec leur amour de la philosophie, leur scepticisme et leur morale d'Epictète, ne purent rendre au pouvoir sa majesté. Les peuples n'aiment pas que leurs maîtres descen-

dent au rang d'écoliers, qu'ils mentent à la nature, ou qu'ils fassent profession d'une sagesse qui heurte leur bon sens. D'ailleurs, quelle que fût la gravité de tous ces princes, elle venait forcément échouer, pendant leur vie ou après leur mort, contre le scène burlesque de leur apothéose. Le beau nom de *Divus* était un *sobriquet* à les perdre à jamais; ainsi rien ne pouvait les sauver du ridicule, arme plus tranchante que le fer des bourreaux.

Et comment se défendre de cette arme au milieu d'un peuple qui connaissait déjà la morale du Christ et les dogmes sacrés de l'Evangile? Oui, les peuples devaient rire, et de ces vestales, vierges célestes, occupées du matin au soir à attiser des bûches ou à souffler des charbons; et de ces devins, espèces de bouchers politiques, qui, en découpant le bœuf aux cornes dorées, et la génisse pleine, donnaient des conseils à des généraux forcenés, à des sénateurs impudiques, ou à d'imbéciles empereurs... et quand, dans la cérémonie de l'apothéose ou du triomphe, l'empereur et les consuls, le sénat et le peuple, les patriciens et les plébéiens, les prétoriens et les milices, la *ville* et l'*univers*, ayant à leur tête le roi des sacrifices, suivaient le char triomphal, en criant : *Evohe* ! *bahoe* ! *triumpe* ! *triumpe* ! le rire des femmes chrétiennes devait plus émouvoir le triomphateur que la voix de l'esclave, qui lui disait : *Souviens-toi que tu es un homme.* Hélas ! il ne le sentait que trop.

Oui, le bon sens du bas peuple, parmi lequel la doctrine chrétienne avait fait de nombreux progrès, jetait un ridicule irrémédiable, et sur Jupiter capitolin, et sur le *Bacche pater*, et sur la mère des dieux, et la bonne déesse, et tous les dieux ensemble; pierres de l'église païenne, dont l'architecte Varron a porté le nombre à quarante-deux mille. J'ose le dire, un peuple qui chantait l'hymne céleste : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*, qui avait pris pour règle de son intelligence le *Symbole des Apôtres*, qui pratiquait les *Commandemens de Dieu et de l'Eglise*, qui récitait la matin et le soir le *Pater*, un peuple qui savait jeûner depuis un coucher du soleil jusqu'à un autre coucher, un tel peuple ne pouvait plus supporter le paganisme, ni avoir des ivrognes ou des païens pour maîtres : il devait faire justice de toutes ces scènes burlesques et de tous ces vils acteurs.

Cela se vit fort bien, quand Julien l'*apostat* essaya de relever les ruines dispersées du paganisme. Tout le peuple ne considéra ses efforts que comme la dernière scène d'un comédien couronné. Ses astrologues, ses devins, son inauguration solennelle de la fontaine de Daphné, ses invocations à tous les dieux et à toutes les déesses, ni son manteau de philosophe, ni sa vénérable barbe, ne purent le sauver du ridicule. Les chrétiens ne pouvaient avoir un maître qui cherchait la vérité ou l'avenir dans les entrailles d'une femme égorgée, pas plus que dans le vol des oiseaux ou le repas des petits poulets; leur confiance sur la fin prochaine et nécessaire de cette parodie nouvelle d'une pièce vieille et tombée, est parfaitement dépeinte par la réponse de ce pauvre solitaire, à qui un courtisan disait avec insulte : — Que fait donc maintenant le fils du charpentier? — Il construit une bierre, lui répondit le chrétien. — En effet, Julien mourut peu de tems après, et cette première scène du paganisme est restée depuis lors déserte, souillée du sang de son dernier acteur.

Telle était la fermentation intérieure et le mouvement de conversion dans les idées et dans les hommes, lorsque Constantin arriva à cet âge où l'esprit, jetant un regard autour de lui, cherche à se rendre compte de ce qui se passe, et à se classer dans la société. Sans prétendre devenir les interprètes de ses secrètes réflexions, il est permis de le considérer simplement comme un homme, et de lui attribuer les pensées générales de l'humanité. Voyons donc ce qui dut naturellement le frapper dans le hideux spectacle qui se jouait immédiatement sous ses yeux.

On sait que ce prince fut élevé à la cour de Dioclétien, et puis dans celle de Galère, où il était retenu comme ôtage de la fidélité de son père Constance Chlore, d'abord César, puis empereur dans les Gaules. C'était une de ces occasions où les vieillards débauchés, sans vertu, sans dignité, sans principes, peuvent servir d'exemple vivant à la jeunesse sans expérience. Car, lorsque le vice tombe à ce degré de bassesse, où il se maintenait depuis quelque tems à la cour impériale, il n'y a rien à craindre à mettre près de lui des jeunes gens bien nés. C'est une école où ils apprendront vite et bien tout ce qu'il ne faut pas

faire. Les Spartiates auraient volontiers choisi ces maîtres du monde pour servir d'exemple à leurs enfans : ils auraient trouvé en eux des instituteurs qui remplissaient volontairement les fonctions qu'ils faisaient exercer forcément à leurs esclaves.

Il est trois choses qui se présentent d'abord à la réflexion. La morale, la religion et la politique ou l'ordre civil. Il est inutile d'entrer dans de longues considérations sur la religion et la morale publiques de ce tems-là ; elles sont connues de tout le monde, elles n'étaient plus soutenues que par les décrets, et ne vivaient plus que dans les lois.

Mais un jeune homme élevé sur les marches du trône devait plus particulièrement porter ses regards sur les élémens qui donnaient ou soutenaient le pouvoir. Ces élémens étaient au nombre de trois : le peuple, le sénat et l'armée.

Mais le peuple romain, ce peuple qui prenait encore part aux affaires publiques, avait perdu tout sentiment d'indépendance et de souveraineté sous la verge de fer et d'ignominie à laquelle il s'était résigné. Pourvu que ses empereurs lui donnassent du *pain* et des *spectacles* [1], ils étaient toujours *augustes*, *saints*, *divins* pour lui, tout le tems au moins qu'ils étaient les plus forts. Jamais peuple, après avoir été si grand, si glorieux, n'est descendu à un tel degré d'abaissement et de stupide et patiente dégradation.

Une autre honte de ces tems-là, c'était le sénat, ce corps jadis si grave, si respectable. Amas de quelques légistes et de quelques rhéteurs, les pères conscrits ne comptaient plus que par les discours qui se prononçaient au milieu d'eux, quand tout était terminé. Chaque individu que les soldats ou la populace jetaient sur le trône, était assuré de trouver au sénat, approbations, acclamations, sermens, vœux, prières, supplications, actions de grâce, titres, apothéose, longuement et magnifiquement formulés d'avance. Comme corps politique, le sénat n'existait plus que comme ces tableaux qui ornent les séances d'une salle de délibération publique.

[1] On connaît le mot des émeutes romaines, *panem* et *circenses ;* et quand au mot *circenses*, nous remarquerons que peu importait que ce fussent des chrétiens, ou des esclaves gaulois, germains ou sarmates.

La seule force visible, sensible, agissante, était dans l'armée; mais on sait à quels excès se portait depuis long-tems la milice romaine. Chaque armée avait la prétention de nommer son empereur. En une occasion quatre chefs furent élevés à la fois à cette première dignité par quatre armées différentes; une haute taille, une grande force de corps, quelques victoires qui n'avaient pas rétabli la force chancelante de l'empire, étaient les titres qui, aux yeux des soldats, méritaient la pourpre impériale; et souvent, surtout vers ce tems, ils étaient mus par l'espoir de revenir à Rome participer eux-mêmes à l'empire, c'est-à-dire aux exactions et au pillage. Mais aucun lien religieux ou moral n'attachait les soldats aux empereurs qu'ils avaient faits. Il y avait bien encore la vaine cérémonie du serment, mais les soldats, comme les sénateurs et les autres fonctionnaires, le prêtaient d'autant plus facilement qu'ils ne connaissaient pas le dieu devant lequel ils juraient, lorsque pourtant ils ne le méprisaient pas. De là l'insolence et les révoltes des milices, la bassesse et la soumission du sénat, l'insouciance du peuple, de là le meurtre facile des empereurs. On voyait chaque jour mettre en pratique ce principe, qui a toujours été si fortement appliqué par le peuple, c'est qu'on peut renverser ce que l'on a élevé, et briser l'ouvrage de ses mains. Aussi tous les liens de discipline étaient rompus; quelques réminiscences d'un honneur perdu, faible écho de l'ancien nom romain, faisaient en partie la réputation des légions romaines. Tels étaient les fondemens sur lesquels étaient élevés les empereurs, et tels étaient les auxiliaires qu'ils devaient appeler à leur aide : amis peu difficiles à acquérir pour le moment, mais sur lesquels il n'y avait pas plus d'espoir à fonder que sur le sable mouvant ou les flots changeans de la mer. On voit que sujets et princes étaient dignes les uns des autres.

C'étaient donc là les acteurs au milieu desquels et avec lesquels Constantin était sur le point d'entrer en scène.

Que si, du fond de cette dissolution générale il avait été possible de faire naître un autre peuple et une autre milice, une milice connaissant le Dieu devant qui elle jurait et gardait fidélité à sa parole jusqu'à la mort; un peuple réglé dans ses croyances, dans ses mœurs, dans ses affections, un peuple de saints et de héros; oh! avec quel transport de joie et d'espé-

rance ne devait pas se tourner vers lui un prince qui voulait régner!

Or, c'est précisément ce qui dut s'offrir aux regards de Constantin; car, en ce moment, il n'était plus possible que celui qui songeait sérieusement à régner ne fît pas attention à ces chrétiens que les Césars jusqu'alors avaient ou ignorés, ou repoussés, ou persécutés. Ils remplissaient les camps, les places publiques, les palais mêmes des empereurs, sans parler des chaumières pauvres où ils s'étaient d'abord multipliés. L'exemple et les paroles sensées et hardies de cette légion romaine, qui s'était laissé massacrer pour ne pas être infidèle à son serment, était une révolte d'un genre nouveau et qui devait très-naturellement exciter la curiosité publique. La maison et les armées de Constance en étaient remplis. On savait qu'ils étaient partout, et qu'il n'y avait qu'à élever des échafauds sur la place publique d'une ville, pour les voir accourir en foule, disant: *Nous voici, nous chrétiens*. Quelques préjugés absurbes et funestes étaient encore répandus sur leur doctrine, que cependant les philosophes les plus distingués avaient vengée de tout reproche d'absurdité. Il y avait aussi quelques grossières préventions contre leurs assemblées. Mais quel étonnement et quelle admiration dès que l'on put bien les connaître!

Qui sait? attiré peut-être par le charme qui s'attache pour un jeune homme à une chose inconnue, Constantin eut-il le désir d'aller voir ces assemblées où l'on disait qu'il se passait de si étranges choses. Peut-être quelque vieux serviteur du palais, chrétien voulant repousser les calomnies dont on noircissait sa croyance, et préparer un futur protecteur aux fidèles, fit-il parvenir en transfuge le prince au milieu des fêtes chrétiennes. Peut-être fut-ce le jeune César lui-même, qui, pressé par sa curiosité, trouva moyen de se glisser dans une de ces solennités des fidèles; or, que l'on me peigne, si cela se peut, l'effet qu'a dû produire sur son âme la vue d'une de ces assemblées si nobles, si graves, si imposantes; l'aspect de ces pontifes, tous vieillards vénérables, dont les mains, souvent mutilées, ne se levaient que pour implorer Dieu ou bénir les fidèles; et la présence de ces jeunes gens et de ces pères de famille, venant apprendre à être fidèles à leur parole, à être chastes, à respecter

tout ce qui appartenait à autrui, venant confesser leurs péchés, et demander avec larmes et supplications le pardon de leurs faiblesses; et ces mères et ces jeunes filles, si fidèles, si modestes, si réservées; tout ce peuple si grand, si admirable, se dévouant par serment à l'oubli des injures et à la pratique de la vertu, et dont les voix réunies s'élevaient comme une harmonie divine, ou comme un encens agréable à Dieu même de sur cette terre couverte de crimes; gens qui ne demandaient ni honneurs, ni places, ni distribution, ni spectacles, mais leurs droits d'hommes, mais leur liberté d'enfans de Dieu, mais ce que tout homme doit avoir, ce que tout gouvernement doit accorder, le droit de s'assembler pour prier, pour s'aimer et se secourir. Ah! si le jeune Constantin a vu un pareil spectacle, — et il est difficile de ne pas admettre qu'il en eut connaissance de quelque manière, — certes, il dut sortir de là, non chrétien peut-être, mais portant dans son esprit le germe d'une de ces grandes pensées, qui, plus puissantes que les armées, changent la face du monde. Rentrant dans le palais de Galère, il put dire : Lâches et imbéciles empereurs, votre règne est fini : j'ai trouvé un peuple sur lequel je vais asseoir un empire qui sera long et glorieux.

Tel est le véritable point de vue d'après lequel il faut considérer les grands événemens qui se passèrent sous le règne de Constantin. On voit que sa conversion personnelle est une question secondaire. On voit surtout qu'il s'en faut de beaucoup que ce soit à sa protection que le christianisme a dû sa gloire et ses développemens. Au contraire, nous pourrions montrer facilement tout ce que lui ôta de sainteté et d'indépendance, et tout ce que lui imposa d'entraves la faveur des princes de la terre. Il nous suffit d'avoir prouvé en ce moment que la conversion des empereurs était forcée, et qu'il n'était plus possible au paganisme de rester sur le trône du monde.

A. Bonnetty.

Correspondance.

DE L'EXTENSION A DONNER AUX ÉTUDES ECCLÉSIASTIQUES.

Les idées que nous avons émises[1] sur une extension plus grande à donner aux études ecclésiastiques, ont trouvé, comme nous nous y étions attendus, des esprits bien préparés dans tous les membres du clergé. Un grand nombre de lettres nous sont arrivées de la part des personnes les plus respectables, toutes exprimant le désir d'entrer de grand cœur dans ce domaine de la science qu'une incrédulité impie a exploité si faussement à son avantage. Plusieurs nous demandent de donner suite à nos idées de perfectionnement, de tracer le plan de ces améliorations, d'indiquer la marche à suivre, etc. Quelques-uns nous font part des obstacles qui reposent surtout sur le petit nombre de pasteurs, et l'immensité de soins et d'occupations que nécessitent les devoirs du saint ministère, et qui absorbent tous les momens d'un bon prêtre. Certes, nous sommes loin de ne pas reconnaître ces obstacles, et nous en avons parlé; mais un siècle indifférent ou ennemi ne veut pas en tenir compte, et, nous le disons sans détour, nous voici dans un de ces momens où il faut se multiplier pour vaincre. Tout s'émeut, se dissout, et gravite pour ainsi dire vers une grande régénération; car il y aura régénération : *la fin n'est pas encore arrivée.* Plus que jamais il est donc nécessaire de travailler avec ardeur, avec force, avec fatigue. Il faut que tous les prêtres, tous les chrétiens se préparent, en silence, afin que lorsque le jour de la reconstruction sera venu, ils soient les seules pierres façonnées qui seront prêtes à servir d'angle à l'édifice.

Mais on sent que dans un pareil sujet, et surtout de la part

[1] Voir l'article de notre N° 6, tom. I, p. 401.

de personnes qui, comme nous, ne sont revêtues d'aucune autorité, c'est par voie de demande, de proposition, de communication de pensées, qu'il convient de procéder.

Nous avons indiqué certaines améliorations à faire dans les études théologiques; si ces données sont jugées utiles, nous supplions les personnes qui les regardent comme telles, de vouloir bien en faire l'application. Ainsi, par exemple, nous avons dit qu'il nous paraissait qu'il y avait plusieurs questions trop longuement traitées dans les *Cours de théologie*, qui étaient susceptibles d'être ou abrégées ou étudiées seulement dans l'histoire ecclésiastique; eh! bien, que quelqu'un s'occupe de désigner chacune de ces questions. Nous nous adressons ici aux personnes qui nous ont fait l'honneur de nous consulter, nous nous adressons encore aux directeurs et professeurs de séminaires. Nous connaissons la plupart d'entre eux: nous avons lu les ouvrages qu'ils ont publiés sur différentes matières, et nous sommes assurés que le talent ne manque pas plus que la bonne volonté; qu'ils veuillent donc bien fixer un instant leur réflexion et leurs études sur cet objet. Nous osons le dire, il est le plus important que puisse envisager en ce moment un prêtre catholique.

Pour nous, en demandant la coopération de nos docteurs et de nos maîtres, nous sommes bien éloignés de refuser le faible tribut de nos travaux. Nous nous sommes occupés et nous nous occupons encore de ces graves questions. Nous joindrons le résultat de nos recherches et de nos réflexions à celui des recherches et des réflexions de nos frères; c'est ainsi seulement que nous pourrons offrir un tout digne de la cause pour laquelle nous travaillons, et des personnes auxquelles nous nous adressons. Mais il faut mettre la main à l'œuvre, et tôt, de peur de n'arriver trop tard; car les destinées de notre société marchent vite.

A.

Nouvelles et Mélanges.

NOUVELLES.

EUROPE.

FRANCE. PARIS. — *A nos lecteurs à l'occasion des profanations de février.* Nous ne croyons pas devoir donner ici le détail des événemens à jamais déplorables qui se sont passés à Paris les 15 et 16 de ce mois [1]. Nos lecteurs les connaissent déjà ; pourquoi donc renouveler leur douleur ? Mais nous avons besoin de leur rappeler encore avec plus d'instances et de prières, de profiter des leçons que Dieu a permis qui nous fussent données avec un si cruel mépris de son nom, pour nous apprendre à séparer plus entièrement le catholicisme de cette politique, qui de plus en plus s'obscurcit et se trouble. On le voit : tous les jours elle se décompose et tombe en dissolution. Déjà plusieurs de ses plus ardens combattans ont succombé sous leurs propres efforts. Déjà leurs moyens si vantés de fonder l'ordre et la paix, sont usés. Que les chrétiens, que les catholiques surtout qui aiment leur Dieu et leur religion, comme on doit les aimer, pardessus tout, s'abstiennent de les mêler à tous ces intérêts passagers et périssables ; que tous les prêtres, imitant les exemples et suivant les paroles de leurs plus respectables et de leurs plus savans pontifes, ne prennent aucun parti dans toutes ces scènes qui se jouent autour d'eux : aucun parti, si ce n'est celui de prêcher l'union, la paix, la concorde, la charité évangélique, à tous ces enfans du siècle, qui nécessairement, s'ils veulent vivre, seront obligés de chercher un jour le repos et la vie dans le sein du catholicisme.

[1] Il s'agit ici des scènes à la suite desquelles l'église de Saint Germain-l'Auxerrois a été dévastée, et le palais de monseigneur l'archevêque de Paris saccagé de nouveau et détruit.

(*Note de la seconde édition.*)

ITALIE. ROME. — *Election du souverain Pontife des catholiques.* — « Voilà que je vous annonce une grande joie: nous avons un Pontife.[1] » C'est par ces paroles que, le 2 février, a été annoncée au monde chrétien l'élévation du cardinal Maur Capellari, à la chaire de Saint-Pierre, sous le nom de Grégoire XVI. Dans les circonstances difficiles où se trouve l'Eglise, les catholiques doivent saluer avec amour ce nouveau chef, que Dieu semble leur avoir préparé dans sa bonté. En effet, un concert unanime d'approbation est sorti de toutes les bouches, même de celles qui sont ordinairement hostiles au catholicisme, en apprenant le choix du conclave.

Nous résumons ici ce qui en a été dit dans les différens journaux.

Né à Bellune, dans l'état de Vénise, le 18 septembre 1765, il embrassa dans sa jeunesse l'institut des Bénédictins Camaldules, où il se distingua par ses progrès dans la piété et la science. Il professa pendant plusieurs années la théologie dans les ordres, et eut occasion de réfuter dans un ouvrage fort estimé, les principes jansénistes qui s'étaient introduits en Italie. Pie VII, appréciant son mérite, le nomma examinateur de ceux qui devaient être promus à des évêchés, et consulteur de différentes congrégations. Léon XII confia au père Capellari des commissions importantes, entr'autres celle de le seconder dans la nouvelle organisation de l'enseignement public dans l'État Romain. La justesse d'esprit, la prudence et la science qu'il développa dans ces différens emplois, le firent nommer cardinal le 13 mars 1826. Léon XII le plaça alors à la tête de la vaste et importante administration de la Propagande, à laquelle le rendaient singulièrement propre ses connaissances dans les langues savantes, anciennes et modernes, et son érudition africaine et asiatique. Sous Pie VIII, il fut son représentant immédiat auprès des différens rois de l'Europe. C'est lui qui a minuté les derniers concordats du Saint-Siége avec le roi des Pays-Bas pour la Hollande, et avec la Prusse pour les églises des provinces rhénanes. Il a été encore employé à traiter avec les nouveaux états de l'Amérique. Dans toutes ces questions, hérissées de difficultés, le cardinal Capellari a montré une sagesse, une modération et une capacité qui lui ont attiré l'estime et l'amitié de tous les princes et de toutes les cours avec lesquels il a eu à traiter. On assure que les ambassadeurs de France, de Prusse et de Russie, ont contribué à son élection.

Tel est le chef suprême que Dieu destine à son Église au moment où une commotion universelle lui est communiquée. Des difficultés intérieures lui sont suscitées déjà au moment de son inauguration ; quelques

1 *Nuntio vobis gaudium magnum, habemus pontificem :* c'est par ces paroles que l'élection du pape est annoncée au peuple romain.

légations se sont soustraites à la domination de ses légats; des troubles ont éclaté à Rome même; les dernières nouvelles nous apportent les paroles de paix, d'amour et de réconciliation que le saint Père adresse à ses sujets. On dit pourtant qu'il a été obligé de se retirer dans le Château Saint-Ange.

Catholiques! enfans d'une église immortelle, que tous ces événemens ne nous étonnent pas, surtout ne nous découragent pas, serrons-nous autour de notre chef; s'il venait à perdre quelques sujets, donnons-lui nos cœurs en échange; donnons-lui l'adhésion de notre esprit, et, véritables disciples du Christ, jurons fidélité sincère, inaltérable, éternelle à son vicaire.

ASIE.

INDE. BOMBAY. — *Nouveau sacrifice d'une veuve indienne.* — Nous avons déjà plusieurs fois entretenu nos lecteurs [1] des efforts que les gouvernemens anglais et français, de concert avec quelques indigènes éclairés, font dans l'Inde pour l'abolition de ces détestables sacrifices : cependant la vieille superstition conserve encore des racines profondes parmi ce malheureux peuple. Nous trouvons dans la *Revue des deux Mondes* les détails suivans sur la mort d'une nouvelle victime de la barbarie indienne. — « Après l'ordonnance de lord Bentinck, relative à l'abolition des *suttees*, je ne fus pas peu surpris d'apprendre qu'un sacrifice de ce genre devait avoir lieu dans les environs de Bombay. On s'attendait, il est vrai, à voir les autorités mettre tout en œuvre pour s'y opposer. Mais on apprit bientôt que la veuve persistait invariablement dans sa résolution, et que les parens avaient pris toutes les dispositions nécessaires pour que le sacrifice s'accomplît. Je me rendis sur les lieux où, pour la première, et j'espère pour la dernière fois de ma vie, j'ai vu les détails de cette horrible solennité. Le cortége, précédé par un orchestre composé de tamtams et de cornets à bouquins, sortit à deux heures de la maison du défunt, dont le corps était porté par quatre bramines sur une litière en bambous. La veuve marchait immédiatement après, entourée par ses parentes, qui s'efforçaient évidemment de faire parade d'un calme affecté, à l'exception d'une jeune personne de seize ans, fille du défunt par une première femme, et dont les cris et les sanglots contrastaient d'une manière pénible avec le calme véritable ou contraint qui l'entourait. Quant à la veuve, c'était l'image parfaite de la résignation. Vêtue d'une robe blanche d'une étoffe grossière, elle portait au cou, au nez et aux oreilles quelques ornemens en or. Son âge paraissait être de vingt-trois à

[1] Voir les Numéros 1 et 6, tom. 1, p. 65 et 421.

vingt-quatre ans ; et. malgré l'excès d'embonpoint qui gênait sa marche et ses mouvemens, elle conservait encore de la fraîcheur et de la beauté. De tems à autre elle se retournait à droite et à gauche vers ses parentes, sans doute pour les encourager et les consoler.

Le cortége s'arrêta à environ quarante toises de la mer. La veuve s'assit à terre, au milieu des femmes qui l'avaient accompagnée et suivie, tandis qu'à quelques pas les parens et quelques bramines s'occupaient de la construction du bûcher. A cet effet, ils enfoncèrent d'abord en terre quatre pieux d'environ huit pieds de hauteur, et formant un carré de six pieds sur chaque côté. On remplit cette enceinte par plusieurs couches successives d'herbes sèches et de bois très-léger ; on attacha à l'extrémité des pieux quatre bâtons que l'on traversa par des planches plus fortes, de manière à ce que le tout s'affaissât lorsque le feu prendrait aux liens. Trois des côtés du bûcher furent couverts jusqu'aux sommet avec des herbes, tandis que le quatrième demeura libre pour que la victime pût se placer, et eût la liberté de fuir, si le courage venait à l'abandonner. Pendant que ces préparatifs se faisaient, la malheureuse qui en était l'objet répétait des prières qu'un brame lisait dans un livre, et de tems à autre posait les mains sur des fruits qu'on lui présentait, apparemment pour les bénir. On vint bientôt lui dire que tout était prêt, et à cette nouvelle ses traits ne décélèrent pas la moindre émotion. Elle s'avança d'un pas ferme vers le bûcher, se dépouilla de ses ornemens et récita quelques prières. Une légère pâleur que je remarquai sur sa figure me fit croire un instant qu'elle allait renoncer au sacrifice ; mais cet espoir fut bientôt détruit, car je la vis aussitôt poser un pied sur le bûcher, tourner la tête pour dire un dernier adieu à la terre et aux amis qu'elle y laissait, et se placer à côté de son mari, dont elle embrassa le corps avec le bras droit. Les parens mirent alors le feu aux quatre angles du bûcher, qui s'enflamma en un instant. Je vis, aux premières atteintes du feu, la malheureuse faire un mouvement convulsif ; mais les liens qui soutenaient le plancher supérieur ayant été consumés, ce plancher et les deux corps s'écroulèrent avec fracas dans le fond, furent de toutes parts enveloppés par les flammes, et des cris de triomphe, mêlés au bruit des instrumens, et destinés à couvrir les cris de la victime, se firent entendre dans la foule. Quelques instans après, le calme était rétabli, le sacrifice entièrement consommé, le cortége se dispersa, et il ne resta plus auprès des restes fumans du bûcher, que quelques brames qui devaient en recueillir les cendres.»

AMÉRIQUE.

ETATS-UNIS. — *Statistique des restes des sauvages indigènes dispersés au milieu des colons européens.* — Les peuplades américaines, objet de tant de calculs de la politique et de la philosophie, ont toujours singulièrement intéressé l'église catholique. Depuis leur découverte elle n'a cessé de porter sur eux sa maternelle sollicitude pour l'amélioration de leur sort. C'est elle, ce sont les prêtres qu'elle a envoyés, qui seuls et par des efforts continuels, ont lutté contre la cupidité des gouvernemens, pour arracher les malheureux Indiens à l'esclavage et aux exactions de leurs barbares vainqueurs. Ceux-ci portaient des chaînes et des vices, et allaient chercher de l'or; les prêtres de l'Église y portaient l'exemple des douces vertus évangéliques, la civilisation, et ne demandaient qu'à réconcilier avec Dieu, avec l'humanité, ces malheureux qu'une longue séparation d'avec les autres peuples avaient dégradés. Leurs travaux, mêlés si souvent de sueur et de sang, n'ont pas été vains; grâce à leur persévérance, la barbarie disparaît tous les jours du sol américain. De tous côtés les sauvages sont pressés, entourés, envahis par la civilisation; bientôt ils ne formeront plus qu'un peuple avec les Européens qui défrichent leurs forêts. Avant qu'elles disparaissent entièrement, il sera utile de consigner ici le reste de ces peuplades pour lesquelles tant de missionnaires français ont donné leur vie, de connaître le nombre d'individus qui les composent, et ce qui leur reste encore de cette terre dont il y a quelques siècles ils partageaient la souveraineté avec les tigres, les serpens et les oiseaux de proie.

A peine compte-t-on encore 300,000 Indiens résidant dans les limites des États-Unis, tant à l'Est qu'à l'Ouest du Mississipi. Sur ce nombre, à peu près la moitié, 150,000 habitent au milieu de la population blanche. Nous allons donner le tableau de la population et des possessions territoriales de ces derniers dans les différentes provinces des États [1].

NATIONS OU TRIBUS.		POPULATION.	POSSESSIONS TERRITORIALES.
		habitans.	acres.
MAINE.	Indiens Saint-Jean.	300	»
	Passamaquoddies	379	100
	Penobscots.	277	92,160
		956	92,260

[1] Ce tableau est extrait d'un ouvrage intitulé *Indian treaties*, qui a été publié par ordre du département de la guerre.

NATIONS OU TRIBUS.		POPULATION.	POSSESSIONS TERRITORIALES
		habitans.	acres.
MASSACHUSETTS. . .	Marshpées.	320	»
	Herring Pond.	40	»
	Martha's Vineyard.	340	»
	Troy	50	»
		750	»
RHODE-ISLAND . . .	Narragansett.	420	3,000
CONNECTICUT. . . .	Mohegan	300	4,000
	Stonington	50	300
	Groton	50	»
		400	4,300
NEW-YORK.	Senecas.	2,325	»
	Tuscaroras	253	»
	Oneidas.	1,096	»
	Onondagas	446	246,675
	Cayugas.	90	»
	Stockbridge.	273	»
	Brotherton	360	»
	Saint-Regis	300	»
		5,143	246,675
VIRGINIE.	Nottaways.	47	27,000
CAROLINE DU SUD .	Catawbas	450	144,000
OHIO	Wyandotts.	542	163,840
	Shawanees, ...	800	117,615
	Senecas.	551	55,505
	Delawares.	80	5,760
	Ottawas.	377	50,581
		2,350	393,301
MICHIGAN	Wyandotts	7	»
	Potawatamies	136	»
	Chippewas et Ottawas . . .	18,473	7,057,920
	Menomienies	3,900	»
	Winnebagoes	5,800	»
		28,316	7,057,920
INDIANA	Miamis et Eel Rivers. . . .	1,073	10,104,000

NATIONS OU TRIBUS.		POPULATION.	POSSESSIONS TERRITORIALES.
		habitans.	acres.
ILLINOIS.	Menomienies	270	»
	Kaskaskias.	36	5,314,560
	Sauks et Foxes ou Renards.	6,400	»
		6,706	5,314,560
INDIANA et ILLINOIS.	Pottowatamies et Chippewas.	3,900	»
GÉORGIE et ALABAMA.	Creeks. . . . , ...	20,000	9,537,920
GÉORGIE, ALABAMA et TENNESSEE . .	Cherokees.	9,000	7,272,576 (dans l'Alabama.) 1,055,630 (dans le Tennesse.)
MISSISSIPI, ALABAMA.	Choctaws	21,000	»
MISSISSIPI.	Chickasaws	3,625	15,705,000
FLORIDE.	Séminoles et autres	5,000	4,032,640
LOUISIANE.	Billoxis	55	»
	Apalaches.	45	»
	Passagoulas	111	»
	Addies.	27	»
	Yaltassees	36	»
	Cochatties.	180	»
	Caddows.	450	»
	Delawares.	51	»
	Choctaws	178	»
	Chawanies.	110	»
	Natchitoches.	25	»
	Quapaws	8	»
	Piankechaws.	27	»
		1,313	»
MISSOURI	Delawares.	1,800	21,120
	Kickapous.	2,200	9,600
	Chawanees	1,383	14,086
	Weas	327	»
	Jovas	1,100	»
		6,810	44,806

NATIONS OU TRIBUS.		POPULATION.	POSSESSIONS TERRITORIALES.
		habitans.	acres.
Missouri, Arkansas.	Osages.	5,200	3,491,840
	Piankechaws.	207	»
		5,407	3,491,840
Arkansas	Cherokees.	6,000	4,000,000
	Quapaws	700	»
	Choctaws	»	8,858,560
		6,700	12,858,560
	Totaux.	129,266	77,402,318

Depuis l'année 1795 jusqu'en 1825, les États-Unis ont obtenu des Indiens la cession de 209,219,865 acres de territoire, savoir : dans l'Ohio 24,854,888 ; dans l'Indiana 16,243,685; dans l'Illinois 24,384,744; dans la Louisiane, 2,492,000 ; dans l'Alabama 19,586,560 ; dans le Mississipi 12,475,231 ; dans le Missouri 36,169,383 ; dans le Michigan 17,561,470; dans l'Arkansas et la contrée de l'ouest, 55,451,904. Le gouvernement paie encore aux tribus cessionnaires à titre d'indemnité, une somme annuelle de 179,575 dollars.

— *Détails sur un des chefs de la secte des Universalistes.* — A l'occasion d'un ouvrage de *John Samuel Thompson*, ministre de la première société des Universalistes, intitulé : *Guide chrétien pour l'explication des saintes écritures*, la *Revue encyclopédique* fait de courtes réflexions que nous croyons devoir consigner ici, à cause de leur justesse.

« Les avantages qu'il y a à se faire chef de secte ont été appréciés en Amérique, et les ouvrages religieux, les oppositions et les nuances de dogmes, voire les miracles, s'y multiplient. En lisant avec attention ces élucubrations religieuses qui se succèdent, on est frappé justement du manque d'esprit religieux de tous ces prédicans. Chacun est plein de soi, de sa propre vanité et non de l'esprit de Dieu. Le thaumaturge fait des miracles pour les raconter, le missionnaire prêche pour être applaudi ; ce sont des acteurs, non des apôtres. Saint Paul sortait de lui-même, dans l'extase, s'élançant jusqu'au troisième ciel; ceux-ci, par mille liens rattachés à la terre, sont sans cesse préoccupés de la pensée d'eux-mêmes, et de l'opinion d'autrui. M. Thompson en donne une curieuse preuve dans le récit d'un de ses propres miracles.

Une de ses ouailles, étant tombée dangereusement malade, se résolut à soutenir une opération chirurgicale à laquelle on craignait qu'elle ne

pût survivre ; on eut recours aux prières de la congrégation, et le prédicant méthodiste fut appelé ; il demanda que l'opération fût renvoyée au lendemain, et prenant pour texte les paroles du Christ sur Lazare : « Cette maladie n'est point mortelle, mais à cette fin que le fils de Dieu puisse être glorifié à cause d'elle. » Je me sentais encore enclin, dit M. Thompson « à faire une complète application du texte ; mais ma foi fut ébranlée à diverses reprises ; le danger de m'exposer au ridicule, et plusieurs autres puissantes considérations agissaient fortement pour me retenir. Cependant, je me sentais comme prédestiné à annoncer de bonnes nouvelles à ces cœurs déchirés. Je déclarai donc sans hésiter que la maladie de notre amie ne serait point funeste, et qu'elle se rétablirait. Le lendemain matin les symptômes furent si favorables que le chirurgien regarda l'opération comme inutile ; les amis reprirent confiance ; en deux jours toutes traces de maladie disparurent ; et le samedi suivant elle assista au prêche à la chapelle ordinaire, à un mille de chez elle, distance qu'elle parcourut à pied. »

L'ouvrage est plutôt l'éloge de M. Thompson fait par lui-même, que de nouvelles vues sur une religion qui, à son berceau, fut fondée sur les œuvres et non sur les paroles, sur la simplicité du cœur et non sur les sophismes de l'esprit. Cependant on aime à parcourir les écrits des religionnaires, maintenant que de nouvelles sectes apparaissant en France de tous côtés, fournissent des objets de comparaison, et présentent parfois de curieux rapprochemens avec les communautés mi-politiques, mi-fanatiques, mi-philosophiques des Américains et des Anglais.»

Monument égyptien du déluge. — Le célèbre voyageur Belzoni découvrit, en 1820, près des ruines de Thèbes, un tombeau inconnu de toute l'Égypte moderne, dans lequel était un sarcophage d'albâtre tout couvert de sculptures. Ce cercueil magnifique paraissait avoir renfermé les restes d'un roi ou de quelque autre grand personnage. Belzoni, sur la foi de l'orientaliste anglais Young, donne ce monument pour la tombe du roi Psammuthis. Selon M. Champollion, c'est le tombeau du roi Ousirei, fils de Rhamsès Ier. D'autres savans ont pensé que ce n'est point un tombeau, et que ce prétendu sarcophage, qui ressemble à une auge, représente un bateau, et a été placé là pour rappeler l'arche de Noé, et pour servir de symbole mystique du déluge [1]. Ce qui a donné lieu à cette conjecture, ce sont, outre la forme du *soros*, les figures qu'on y voit sculptées. On y remarque un bateau avec huit hommes, et d'autres individus qui paraissent être entourés des vagues de la mer. Une divinité plane au-dessus de cette scène [2].

[1] Cumberland, sur le soros égyptien de Belzoni, dans le *Monthly Magazine*, mai 1825. [2] Voir *Notice* sur Belzoni, par M. Depping.

MÉLANGES

Descente de croix lithographiée. — Il faut que les sujets religieux, surtout ceux qu'offre l'histoire du Sauveur des hommes, soient bien favorables à la peinture, car ils ont inspiré des chefs-d'œuvre nombreux. On est toujours étonné de voir les grands maîtres reproduire continuellement les mêmes sujets, des vierges, des christs, des saintes familles, des flagellations, des crucifiemens, etc.; et cela sans copier leurs prédécesseurs, et sans se répéter eux-mêmes. Voici, par exemple, que nous annonçons une *Descente de Croix* d'Annibal Carrache qui ne peut manquer de frapper, même après tout ce que l'on connaît de belles *Descentes de Croix.* On y retrouvera au plus haut degré toutes les qualités qui distinguent le célèbre chef de l'école de Bologne; beau dessin, composition savante, variété d'expression. M. Loyer, que recommande son travail sur les *Monumens des grands maîtres de Malte*, a reproduit avec un rare bonheur les inspirations d'Annibal Carrache.

Nous ne pouvons que recommander à tous les hommes de goût cette belle lithographie. Ceux qui savent de quelle manière sont traités les dessins des anciens maîtres comprendront tout ce qu'elle offre de difficultés d'exécution, et ils apprécieront le talent avec lequel elles ont été vaincues.

Bibliographie.

Arbre saint, ou *Tableau de l'histoire de l'Eglise*, coordonné avec l'histoire de France, depuis Jésus-Christ jusqu'au XIXe siècle; par l'abbé Dard, à Paris, chez Méquignon-Havard, rue des Saints-Pères, n° 16.

Descente de Croix, d'après un dessin d'Annibal Carrache, lithographiée par M. Loyer (15 pouces 6 lignes de hauteur sur 9 pouces de largeur). Chez J.-J. Blaise, éditeur, rue Férou-S.-Sulpice, n° 24.

Lettres du P. Croix, de la compagnie de Jésus, mort en Chine, le 8 janvier 1769; 2 vol. in-12. A Lyon, chez Perisse frères.

Des dynasties égyptiennes, par M. de Bovet, ancien archevêque de Toulouse. 1 vol. in-8°, à Paris, chez J.-J. Blaise, libraire éditeur, rue Férou, n° 24.

ANNALES
DE
PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 9. — 31 Mars 1831.

Statistique religieuse du globe.

REVUE

DE TOUTES LES ERREURS QUI ONT ESSAYÉ D'ALTÉRER LA CROYANCE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Premier article.

Dans un de nos précédens numéros [1], nous avons soumis aux réflexions de nos lecteurs l'aperçu sommaire de toutes les croyances, qui, sous le nom de *Religions*, sont le *lien* par lequel l'homme est uni à Dieu, son créateur, et entre en relation avec cet autre monde vers lequel nous sommes tous les jours poussés : croyances qui sont le fond de ses pensées et de son intelligence même. Car, à moins de renoncer à sa part d'intelligence et de relation avec un autre monde, avec Dieu, il faut que l'homme choisisse quelqu'une de ces religions. Mais il a suffi d'une simple comparaison, de la seule énonciation des dogmes admis par chacune d'elles, pour montrer quelle est celle qui vient de Dieu. Entre les cultes idolâtriques ou polythéistes, et la religion chrétienne, il n'est plus possible de délibérer. Celle-ci seule est digne de l'homme, et

[1] Voir le Numéro 2, tom. I, p. 71.

lui donne droit à ce sentiment de satisfaction et de dignité qui repose dans l'esprit de celui qui sait d'où il vient, ce qu'il est, où il va, ce qu'il doit aux autres, ce qu'on lui doit à lui-même.

Nous avons promis de donner la *statistique* des différentes croyances chrétiennes existant aujourd'hui, et de faire la *comparaison* de chacune avec le catholicisme. Mais, en nous livrant à ce travail, nous nous sommes aperçus qu'il serait incomplet pour ceux qui ne connaissent pas les anciennes sectes chrétiennes. Nous avons réfléchi aussi que les développemens donnés dans ces derniers tems à l'histoire et à la philosophie ont fait considérer toutes ces sectes sous un point de vue différent de celui sous lequel on les envisage dans le *Cours de la philosophie* et de la *théologie scholastiques ;* on a reconnu qu'elles y apparaissaient trop isolées, trop détachées de l'histoire de toute l'humanité, sous le nom théologique d'*Hérétiques*[1]. Nous avons donc cru faire une chose utile à notre cause, agréable à nos lecteurs, et digne de l'attention des savans professeurs catholiques qui nous honorent de leur bienveillance, en multipliant nos recherches, et en donnant un aperçu sommaire de toutes les erreurs, ou *hérésies,* qui, de l'Egypte, de la Grèce, de la Perse, de l'Inde, ont essayé d'altérer la pure et simple parole que Dieu a confiée à l'Église, que l'Église a gardée religieusement, et qu'elle répète encore comme un écho de la voix de Dieu, retentissant aux oreilles des hommes.

Nous le disons avec confiance, il suffira le plus souvent de la seule énonciation des opinions particulières de tous ces philosophes à demi chrétiens, ou de tous ces chrétiens à moitié philosophes, pour les réfuter. Et nous nous trompons beaucoup, si après avoir parcouru ce tableau, il ne reste pas au fond de l'âme de tout lecteur ces pensées qui nous attristent d'un côté, mais qui nous consolent de l'autre, en nous affermissant dans notre foi :

« Quoi ! nous dit dans le cœur un sentiment de bienveillance

[1] Hérétique du mot grec *αἵρεσις,* signifie un *choix.* L'hérétique est l'homme qui fait un *choix* dans les croyances que Dieu a données aux hommes. Ce seul mot est sa condamnation, car ce n'est pas à l'esprit de l'homme à choisir ce qui lui plaît. Une fois que Dieu a parlé, il faut *croire* à sa parole.

»pour tous les hommes ! C'est donc pour quelques opinions »isolées qu'on a abandonné la croyance commune, pour l'au-»torité d'un homme qu'on a méprisé celle de la société chré-»tienne, pour des idées venues on ne sait d'où que l'on a rejeté »les dogmes révélés de Dieu ! Et puis voilà toutes ces opinions »éteintes, ces *grandes vérités* reniées du genre humain, les »hommes qui s'étaient dévoués pour elles, ignorés, condamnés »au jugement de toute la postérité ! Ils ont été donc bien mal-»heureux et bien coupables de se séparer de cette grande société, »qui toujours subsiste, et dont la durée est le gage de la véracité : »car le tems ne tue que l'œuvre de l'homme, ce qui subsiste »toujours est de Dieu. »

Tel est le principal point de vue sous lequel nous voulons faire considérer l'histoire des différentes croyances qui ont essayé de lutter contre la grande autorité de l'Église catholique. Une autre instruction, qui ressortira d'elle-même de cet examen, c'est que l'on verra la raison de plusieurs croyances hétérodoxes de nos jours. Elles ne sont pas nouvelles : quoique notre siècle se vante avec orgueil de ses découvertes, quoiqu'il attribue l'état religieux et moral de la société aux progrès des lumières et à l'avancement de l'âge de l'humanité, il n'en est pas moins vrai que la plupart de ses erreurs sont renouvelées des anciens hérétiques; ceux qui ne croient pas avec l'Église, comme nous, pourront voir à quel docteur, à quel maître ils appartiennent; ils auront de quoi choisir.

Cependant, pour montrer la perpétuité de la foi catholique, dans la succession de ses pasteurs et de ses docteurs, nous mettrons en tête de chaque siècle : 1° *la liste des souverains pontifes qui se sont succédés depuis saint Pierre ;*

2° Celle *des docteurs, des pères de l'Église,* et de tous *les écrivains ecclésiastiques,* avec le catalogue exact de tous leurs ouvrages, et des meilleures éditions qui en ont été faites ; en sorte que l'on trouvera ici une *bibliographie complète de tous les écrivains ecclésiastiques ;*

3° Enfin *les noms de tous les philosophes* qui ont combattu le christianisme ou soutenu la cause du paganisme qui tombait.

De telle sorte que nos lecteurs pourront, par la simple lectur

de ces tableaux sommaires, se faire une idée de la science et du mouvement des esprits de chaque siècle.

Après avoir donné une idée générale de ce mouvement et de cet égarement des esprits, au dehors des croyances chrétiennes, nous consacrerons quelques articles à faire connaître *l'état actuel des sectes* qui existent encore, *les pays* où elles sont répandues, et *l'état religieux et politique* des peuples qui les professent. Nous espérons que ce travail obtiendra les suffrages de tous nos lecteurs, et leur sera une preuve de la sollicitude que nous mettons à tenir les engagemens que nous avons pris avec eux.

Mais, avant d'entrer en matière, recueillons-nous un moment en nous-mêmes : sondons nos intentions et expliquons nos paroles. Oui, quelque chose nous afflige et semble arrêter notre plume et nos recherches. C'est de nos frères en Jésus-Christ, Fils de Dieu, que nous allons parler. Nous allons essayer de dire leurs divisions, leurs erreurs, leur abaissement, leur esclavage. Jadis réunis avec nous dans la barque de Pierre, par le seul lien de la parole du Christ, tous les ancêtres de ces frères égarés ont pensé comme nous, prié comme nous, aimé comme nous ; nos esprits, nos cœurs, nos bouches ont été d'intelligence. Alors le Christ n'était pas *oui et non* [1] ; il était le chef, le père, et tous ses enfans, tous ses disciples connaissaient sa voix et la suivaient. Mais l'ivraie fut semée dans le champ du père de famille, et le moissonneur est obligé de faire un choix avant de renfermer la moisson dans ses greniers. La robe de Jésus, cette robe que le soldat romain avait respectée et conservée toute entière, est déchirée en lambeaux par les chrétiens, et ce sont ces lambeaux que le hasard, sous le nom de liberté, assigne à un grand nombre d'hommes qui se glorifient pourtant de la posséder sans couture. L'esprit du philosophe se scandalise, celui de l'homme doute et reste en suspens, tandis que le cœur du vrai chrétien se brise à la vue de ces divisions qui ont éclaté parmi les disciples d'un seul maître. Aussi c'est avec un vrai

[1] Dei enim Filius Jesus-Christus... non fuit *est* et *non*, sed *est* in illo fuit. S. Paul, *II aux Corinth.*, ch. 1, v. 19.

sentiment de peine, je dirai presque de honte, que je me décide à exposer le tableau des divisions intérieures de la famille de Jésus ; au moins aucune parole d'insulte ne sortira de ma bouche. Ah ! ce n'est point au moment où la croix tombe du faîte de nos édifices, où le Christ est traîné de nouveau dans les rues de Jérusalem, par ceux qui ne le connaissent pas, que ses disciples doivent s'attaquer [1]. Non, que ceux qui ne sont pas pour lui le quittent et l'abandonnent, mais que tous ses enfans se réunissent et se serrent autour de sa croix. Elle n'est plus sur la couronne des rois, dans les palais de la terre, ou libre, étendant ses bras dans les airs. Il faut aller la chercher, avec courage et dévouement, dans l'intérieur de l'église ; sur les places publiques, elle n'y est plus qu'en lambeaux, mutilée et outragée ; que ceux qui croient en ces ruines viennent nous y chercher, ils nous y trouveront avec des paroles de paix, d'espérance et d'amour.

On a déjà beaucoup écrit sur les différentes sectes et hérésies chrétiennes. Leurs croyances ont été examinées, comparées avec les Écritures, réfutées sur tous les points et dans le plus grand détail. Ce n'est pas ce que nous voulons faire ici : cette méthode est trop longue, trop minutieuse. Nos pauvres frères, lorsqu'ils se sont séparés de nous, sont tombés dans un état si malheureux, si humble, si dégradé d'un côté ; de l'autre, ils sont allés si loin de nous, ont tellement perdu le souvenir de leurs anciennes croyances, ils ont tellement abandonné la grande voix de Dieu, pour n'écouter qu'eux-mêmes ou quelques autres hommes, que les uns ne sont plus reconnaissables, et qu'aussi ils ne trouveront pas mauvais que nous ne les appelions plus disciples du Christ ; et les autres sont si dignes de pitié qu'il ne nous restera que des regrets pour les plaindre et un appel sincère pour les appeler à nous.

Voici donc ce que nous voulons montrer et ce que nous désirons que nos lecteurs voient dans nos recherches sur *l'histoire des différentes sectes chrétiennes.*

Toutes les fois qu'une secte quelconque s'est séparée de la grande famille, a secoué cette autorité de l'Église, qui, guide

[1] Cet article a été composé à l'époque de la profanation de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, le 13 février 1831. (*Note de la* 2e *édit.*)

fidèle, doit la conduire dans la voie de la vérité, nécessairement, et sans qu'elle l'ait jamais évité, elle a péri contre l'un ou l'autre de ces deux écueils :

Ou ces chrétiens scissionnaires sont tombés sous la domination du pouvoir temporel ; et alors celui-ci leur a dicté ses volontés comme des révélations de Dieu, leur a imposé ses dogmes, ses prêtres, sa morale, sa vérité, soit par la séduction des honneurs ou de l'or, soit par la persécution du fer ou de l'ignominie, état qui ne laisse plus voir une Église, pas même une société d'hommes : mais une dégradation pire que l'esclavage ; car ce n'est que le corps d'un esclave que l'on enchaîne, au lieu qu'ici c'est l'esprit même qui, saisi à son arrivée en ce monde par les ordres du tyran, se débat en vain toute sa vie sous ses ignobles fers.

Ou bien le pouvoir leur accordant toute liberté, ce qui ne se voit que rarement, alors ces chrétiens, sans chef, sans guides, suivent toutes les aberrations de l'esprit particulier, sans barrière contre les plus humiliantes croyances, sans frein contre les plus extravagans emportemens. Et alors après le premier mouvement d'effervescence, le sens commun se soulevant naturellement contre de telles absurdités, de dépit et d'impuissance, ils renoncent à toute croyance, et demeurent suspendus dans le vide, le cœur altéré, l'esprit irrésolu, ne sachant s'ils sont coupables ou seulement malheureux.

Tel est le triste spectacle que va nous présenter l'analyse rapide de la plupart des sectes chrétiennes. A côté d'elles nous verrons les catholiques toujours unis, ne faisant qu'une seule famille, se maintenant toujours indépendans, toujours libres, dans leur doctrine, dans leur droit de parler et de porter partout la bonne nouvelle du salut, dans leurs communications avec leur chef; ou réclamant énergiquement toutes ces libertés, partout où on a essayé de les leur ravir.

Premier siècle.

An 33. — A la mort de Jésus-Christ, le pêcheur SIMON devient chef de l'Église chrétienne, et entreprend la conversion du

monde, aidé de quelques autres hommes, pêcheurs, simples, pauvres comme lui.

Mais Jésus-Christ lui avait dit :

« Tu es PIERRE, et sur cette PIERRE, je bâtirai mon Église, et » les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle [1] ;

Il lui avait dit : « J'ai prié pour toi, afin que tu ne défailles » point [2] ;

Il lui avait dit : « Pais mes agneaux....., pais mes brebis [3]. »

Il avait dit à tous ces hommes faibles avant de les quitter : « Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre : Allez » donc, enseignez toutes les nations, leur donnant le baptême » au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant » à conserver tout ce que je vous ai confié. Voilà que je suis » avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des » siècles [4]. »

Telles étaient les promesses, nous allons en suivre l'exécution à travers les siècles.

SUCCESSION DES CHEFS DE L'ÉGLISE.

S. Pierre	33—66.	S. Anaclet	78—91.
S. Lin	66—78.	S. Clément.	91—100.

DOCTEURS ET DÉFENSEURS DE LA FOI.

S. Barnabé.

L'un des 72 disciples, compagnon de S. Paul, et mort par le martyre dans l'île de Chypre. On n'a de lui qu'une *Epître*, écrite d'un style simple, mais vif et pénétrant. Voir : *Epistola* à Jacobo Usserio, gr. et lat., *Oxonii*, in-4°, 1643. — Ab Eduardo Bernardo, gr. et lat., *Oxonii*, in-12, 1685.

Auteur inconnu de l'Epître à Diognète.

Ce précieux monument de zèle a été souvent attribué à S. Justin, mais Il ne lui appartient pas, quoiqu'il se trouve souvent joint aux *Œuvres* de ce S. docteur. Il paraît, par le texte même de la lettre, qu'elle a été écrite avant la destruction de Jérusalem, vers l'an 70. Voir : *Epistola ad Diognetum* et *Oratio ad Græcos*, ab Henr. Stephano, gr. et lat., 1592 et 1671, in-4°.

[1] *S. Matthieu*, ch. XVI, v. 18.
[2] *Saint Luc*, ch. XXII, v. 32.
[3] *Saint Jean*, ch. XXI, v. 17.
[4] *Saint Matthieu*, ch. XXVIII, v. 19 et 20.

S. Hermas.

Disciple des Apôtres et spécialement de S. Paul qui en fait mention dans l'*Epître aux Romains*, ch. XVI, v. 14, selon quelques auteurs, et selon d'autres, frère de S. Pie, pape en 142. Le livre du *Pasteur* que nous avons de lui est écrit en style simple, sans figure et sans ornement, mais plein d'instructions intéressantes, sur la discipline des premiers tems, et sur les mœurs primitives du christianisme ; écrit en grec, il ne nous en reste qu'une traduction latine. Voir : *Pastor*, à Jacobo Fabro, *Parisiis*, 1513, in-fol. — *Id.* à Nicolao Gerbelio, *Argentorati*, 1522, in-4°.

S. Denys, dit l'*Aréopagite*.

Juge de l'Aréopage d'Athènes, converti par S. Paul, premier évêque d'Athènes, mort en cette ville avec la palme du martyre, vers l'an 95. On l'a confondu assez long-tems avec S. Denys, premier évêque de Paris. Nous n'avons aucun de ses écrits ; ceux qui portent son nom n'ont été composés que vers le ve siècle.

S. Clément.

Premier pape de ce nom, mort en l'an 100. Son *Epître aux Corinthiens* est un des écrits les plus importans de cette époque. Voir : *Epistola ad Corinthios*, à Patric. Junio, gr. et lat.; *Oxonii*, 1633, in-4°. — *Id.* ab Henrico Warton, gr. et lat., *Cantabr.* 1718, in-8°. — *Epitome de rebus gestis atque concionibus D. Petri*, gr. et lat., *Parisiis* 1555, in-4° — *Constitutiones sanctorum Apostolorum*, à Fran. Turriano, gr., *Venetiis*, 1563, in-4°. — Une *traduction latine* de Jean-Charles Bovius parut cette même année à *Venise*.

PHILOSOPHES PAÏENS.

Philon. — Josèphe. — Apollonius de Tyane. — Sénèque. — Epictète.

Hérétiques ou Philosophes moitié-Chrétiens.

38. LES SIMONIENS. — Leur chef fut ce Simon, dit le *magicien*, qui, de philosophe, s'était fait disciple de Jésus. On connaît comment il crut pouvoir acheter à prix d'argent le pouvoir de faire des miracles, et par quelles paroles S. Pierre repoussa sa demande [1]. Alors il abandonna sa foi au Christ, et s'opposa autant qu'il put à l'Église naissante.

La ville d'Alexandrie était célèbre alors par son école de phi-

[1] Voir *Actes des Apôtres*, ch. VIII, v. 7.

losophie. Les conquêtes des Romains ayant réuni les peuples et mis au jour les différentes croyances, c'était à Alexandrie qu'on prenait connaissance de la philosophie de Pythagore, de Platon, lesquelles se mêlaient encore avec les sciences mystiques de l'Egypte. Chacun y cherchait à faire accorder ses idées ou ses systèmes avec les systèmes des autres. De là, il s'était fait, parmi les savans, une fusion — dégénérant trop souvent en chaos — de toutes les croyances payennes. Ces idées s'étaient répandues chez les Juifs par la secte des Esséniens et des Thérapeutes. Nous allons voir sortir de là la plupart des premiers hérétiques. On les désignait en général sous le nom de *Gnostiques*[1].

Simon avait étudié à cette école, et s'était attaché particulièrement à cette philosophie *secrète*, représentée par les *opérations* sur les nombres de Pythagore, par les *mystères* chez les Egyptiens et les Grecs, et par la *magie* chez les Juifs, et après chez les chrétiens. Il en faisait profession ouverte. Un assez bon nombre d'hommes crédules mirent leur confiance en lui, et le regardèrent comme un être supérieur, même comme un *Messie*. Outre la magie, il faisait encore profession de la plupart des erreurs philosophiques de l'école d'Alexandrie ; ces erreurs, que nous allons voir reproduites durant un assez long espace de tems, étaient l'éternité de la matière, les deux principes, production d'Eons, *génies* ou *esprits*, qui ont arrangé la matière, et qui gouvernent le monde; il enseignait encore que le plus divin de ces *Eons* résidait dans sa personne, et un autre, du sexe féminin, dans celle d'*Hélène*, femme qui l'accompagnait et dont il racontait des choses merveilleuses. Ces sectaires s'éteignirent vers la fin du cinquième siècle.

51. FAUX APOTRES. — C'étaient quelques Juifs, qui voulant restreindre la miséricorde de Dieu, et anéantir ce salut que Jésus était venu annoncer à toutes les nations, soutenaient qu'il n'était mort que pour les Juifs.

52. CERINTHIENS. — Leur chef Cerinthe parut dans la Pa-

[1] M. Matter, professeur de théologie protestante à Strasbourg, a donné dernièrement une *Histoire du gnosticisme*, la plus complète, la plus riche en faits, la meilleure, quoique non à l'abri de tout blâme dans ses jugemens sur les pères et les docteurs catholiques.

lestine et répandit sa doctrine principalement dans l'Asie mineure. C'était encore un philosophe; il avait pris les idées de Platon sur la création d'un monde, non par Dieu même, mais par des esprits intermédiaires plus ou moins parfaits et qui gouvernaient cet univers. Il prétendait que le Jéhovah des Juifs n'était autre chose qu'un de ces *génies*; qu'ainsi il ne fallait point abolir la loi, mais l'observer de concert avec les préceptes de l'Évangile. Il avait encore fait une application toute singulière de ses idées à Jésus. Il définissait que Jésus était un pur homme d'abord, que le Christ ou le fils de Dieu n'était descendu sur lui qu'au moment de son baptême, et l'avait abandonné au moment de sa passion, de manière que Jésus seul avait souffert. On croit encore qu'il fut l'auteur de l'hérésie des millenaires. C'est pour réfuter cet hérésiarque que saint Jean écrivit son Évangile. Cette secte ne paraît pas avoir subsisté long-tems; depuis Origène il n'en est plus fait mention.

53. HYMÈNE. — Il soutenait que la résurrection n'aurait pas lieu; il se fit peu de partisans.

54. MÉNANDRIENS. — Ménandre était disciple de Simon, philosophe et sectateur de la magie comme lui. Le platonicisme de l'école d'Alexandrie se retrouve dans son *Ennoïa*, ou suprême intelligence, donnant l'être à des *Génies* chargés de gouverner le monde. Ménandre était, comme de raison. un de ces bons génies, celui qui devait *sauver* les hommes et les délivrer de tous les maux. Le remède qu'il leur enseignait, était un baptême qu'il leur conférait, et qui, suivant lui, avait le pouvoir de les rendre immortels; ensuite la pratique de la théurgie et de la magie. Ménandre eut quelques disciples à Antioche, lesquels se confondirent bientôt avec les autres Gnostiques.

63. NICOLAITES. — Les hommes que l'on appelait de ce nom enseignaient les mêmes erreurs que les Cerinthiens. Ils y ajoutèrent une morale plus corrompue. On peut les considérer comme une branche des Epicuriens qui voulait se mêler au christianisme. On ne sait pas au sûr d'où vient leur nom; quelques-uns pensent que c'est de Nicolas, un des sept diacres que les apôtres avaient établis dans l'Église de Jérusalem.

74. LES ÉBIONITES. — Nous avons vu jusqu'à présent les

Grecs avec leur philosophie se glisser dans le christianisme et en corrompre la pureté. Ici ce sont les Juifs qui expliquent l'Évangile à leur manière. Il était naturel que les Juifs qui embrassaient le christianisme, conservassent un certain penchant pour leur ancienne croyance : quelques-uns continuèrent encore à mettre en pratique les cérémonies de la loi, mais sans en imposer l'obligation aux autres ; on les appelait *Nazaréens*. D'autres soutinrent que les cérémonies mosaïques étaient nécessaires pour se sauver ; ce sont les *Ébionites*. Ils s'étaient fait un Évangile à leur usage, en retranchant des autres tout ce qui avait rapport à la naissance de Jésus-Christ. Attachés aux traditions des pharisiens, ils haïssaient particulièrement saint Paul, et regardaient Jésus-Christ comme un pur homme, qui n'était devenu le Fils de Dieu que par le baptême qu'il reçut de saint Jean. Leur secte, assez peu nombreuse, fit encore un peu de bruit en 103, puis en 119, et s'éteignit bientôt après. On leur donna aussi le nom de *pauvres* à cause de leur peu d'esprit, disent les auteurs.

98. LES BASILIDIENS. — Basilide était un philosophe de l'école d'Alexandrie. Rempli d'enthousiasme pour les idées de Pythagore et de Platon, il voulut les allier avec les dogmes du christianisme. Il adopta par conséquent les idées des hérétiques précédens sur la création des Génies et leur part dans le gouvernement du monde. Outre cela il pensait que l'Esprit qui avait gouverné la nation juive, était l'un des plus puissans, et que c'était pour délivrer le monde de la domination de ces génies que Dieu avait envoyé son Fils ou l'Intelligence, l'*Ennoïa*, sous le nom de Jésus-Christ. Cependant il n'avait qu'un corps fantastique et les seules apparences d'un homme. Pendant sa passion il prit la figure de Simon le Cyrénéen et lui donna la sienne, de manière que ce fut Simon qui fut crucifié, et non le Christ, qui se moquait des Juifs et était déjà remonté au ciel. Se joignant aux Epicuriens, il enseignait qu'on pouvait se livrer aux désirs de la chair qui étaient inspirés par des esprits supérieurs à l'âme de l'homme. Il imagina encore, d'après Pythagore, différentes figures mathématiques auxquelles il attribuait une grande puissance, entre autres le fameux *Abraxas*, dont les lettres forment en grec le nombre 365, mesure des jours de

l'année. On trouve encore plusieurs médailles, portant ce nombre avec la figure du soleil; il croyait que ce devait être le véritable nom de Dieu, et conséquemment un puissant talisman. Il niait encore la résurrection de la chair, et admettait la métempsycose. Dans ses prophéties, auxquelles il avait donné le nom de *Barcabas* ou *Barcoph*, il admettait l'existence de deux âmes dans le corps humain. Ces sectaires se perdirent dans les Gnostiques des siècles suivans.

Deuxième siècle.

SUCCESSION DES CHEFS DE L'ÉGLISE.

S. Evariste	100—109.	S. Pie Ier	142—157.
S. Alexandre Ier	109—119.	S. Aniclet	157—168.
S. Sixte Ier	119—128.	S. Soter	168—176.
S. Telesphore	128—139.	S. Eleuthère	176—192.
S. Hygin	139—142.	S. Victor.	192—202.

DOCTEURS ET DÉFENSEURS DE LA FOI.

116. — S. Ignace l'ancien, surnommé *Théophore*.

Syrien, évêque d'Antioche, livré aux lions vers l'an 116. Ses *Lettres* sont regardées avec raison comme l'un des titres importans de la primitive Eglise. Voir : *Epistolæ* à Guill. Morellio, gr. et lat. *Parisiis*, 1562, in-8°. — Stud. C. Aldrich., gr. et lat., *Oxonii* 1708, in-8°.

167. — S. Justin.

Né à Sichem, en Palestine, d'abord philosophe platonicien, puis chrétien et un des plus glorieux défenseurs et martyrs de la foi, mort vers l'an 167. Ses écrits, quoique se ressentant un peu de la patrie de l'auteur, sont remplis d'une dialectique habile, et d'une véhémence qui s'élève souvent jusqu'à l'éloquence. Voir : *Opera*, gr. *Parisiis*, Rob. Steph. 1551, in-fol. — Ab Henr. Stephano, gr. et lat. 1592. — A Monach. S. Mauri, gr. et lat., *Parisiis*, 1742, in-fol. — *Apologia prima pro Christianis*, à Joann. Ernesto Grabe, gr. et lat., *Oxonii*, 1700, in-8°. — *Apologia secunda*, *Oratio ad Græcos* et *Liber de monarchiâ*, ab Henr. Hutchinson, gr. et lat., *Oxonii*, 1703, in-8°. — *Apologiæ duæ*, et *Dialogus cum Triphone judæo*, à Styano Thirlbyo, gr. et lat., *Londini*, 1722, in-fol. — *Apologiæ duæ*, à Christ. Guill. Thalemanno, *Lipsiæ*, 1755, in-8°.

169. — S. Polycarpe.

Un des premiers disciples des Apôtres, élève de S. Jean l'évangéliste, mort évêque de Smyrne et martyr, en 169. Voir : *Epistola ad Philippenses*, gr. et lat., *Duaci*, 1632, in-fol.

190 — Théophile.

Sixième évêque d'Antioche. On prétend que c'est dans son ouvrage qu'on trouve pour la première fois la *Désignation explicite et nominale* de la sainte Trinité. Voir : *Ad Autolycum libri tres*, à Joan. Christ. Volfio, gr. et lat., *Hamburgi*, 1724, in-8°.

... — Tatien.

Syrien, disciple de S. Justin; voir ce que nous disons ci-après de ses doctrines. Ses ouvrages sont : *Oratio ad Græcos*, à Conr. Gesnero, gr., *Tigur.*, 1546, in-fol. — A Wilhelmo Worth, gr., et lat., *Oxonii*, 1700, in-8°.

... — Athenagoras.

Athénien, philosophe platonicien ou éclectique, converti dès sa jeunesse. Voir : *De resurrectione mortuorum*, Petro Nannio Alcmariano interprete, gr. et lat., *Lovanii*, 1541, in-4°. — *Legatio, seu Apologia pro Christianis*, gr. et lat., *Parisiis*, 1577, in-8°. — *De resurrectione mortuorum*, et *Legatio pro Christianis*, gr. et lat., *Parisiis*, 1557, in-8°.

... — Hermias.

Philosophe chrétien, auquel on reconnaît le style et le tour d'esprit de Lucien. Voir : *Irrisio philosophorum Gentilium*, à Raph. Seilero, gr. et lat., *Basileæ*, 1553 in-8°.

... — Aristide.

Philosophe païen, né à Athènes; converti au christianisme, il composa une *Apologie* qu'il présenta, en 125, à l'empereur Adrien, lorsqu'il vint visiter cette ville. Cet ouvrage n'est pas parvenu jusqu'à nous.

... — Hégésippe.

Avait écrit une *Histoire depuis la mort de J.-C. jusqu'en* 133. Il ne nous en reste que des *fragmens* dans les *ouvrages* d'Eusèbe.

Outre ces auteurs dont nous possédons encore quelques *ouvrages* ou *fragmens*, en voici quelques autres dont les écrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Ce sont : Papias. — Quadrat. — Méliton. — Miltiade. — Panthènes.

PHILOSOPHES DÉFENDANT LES RESTES DU PAGANISME.

Philon de Biblos. — Plutarque. — Arrien. — Celse. — Gallien. — Lucien. — Sexte. — Alcinoüs. — Apulée. — Maxime de Tyr.

Hérétiques ou Chrétiens demi-philosophes ou scissionnaires.[1]

118. **SATURNIENS.** — Leur chef Saturnin, ou Saturnil, était d'Antioche, et professait à peu près les mêmes erreurs que les philosophes précédens sur Dieu, la matière, la création, la Providence, les Génies. Il y ajoutait que le monde était gouverné par sept Esprits qui en étaient les artisans. Les méchans étaient créés par les mauvais génies, et les justes par les bons; Jésus-Christ, doué d'un corps apparent, était venu pour sauver les bons. Saturnin, ennemi de la matière, comme régie par les mauvais esprits, voulait que l'on s'abstint de l'usage de la viande et du vin; il détournait aussi du mariage, par lequel se fait la procréation des corps. Il fut réfuté par S. Irénée, Tertullien, Eusèbe et Théodoret.

132. **CARPOCRATIENS.** — Carpocrate, leur chef, était d'Alexandrie; c'est-à-dire qu'il était philosophe demi-platonicien, demi-chrétien, et ajoutant quelques nouvelles opinions à celles de Basilide et de Saturnin.

Deux Principes, le bon et le mauvais, le monde créé par des Génies, préexistence et transmigration des âmes pour rendre raison de leur dégradation, formaient le fond de sa doctrine. En opposition à Saturnin, il soutenait qu'on devait satisfaire tous les désirs de la chair pour plaire aux génies qui nous gouvernent. Sa morale était celle de la secte philosophique cyrénaïque. Jésus-Christ n'était qu'un homme plus parfait que les autres, parce que son âme, dans sa vie précédente, avait été plus fidèle à Dieu. Les Carpocratiens avaient établi la communauté des femmes, et leur vie licencieuse fit souvent tort aux autres chrétiens, que l'on confondait avec eux. Ils furent réfutés par S. Irénée et S. Épiphane.

144. **CERDONIENS.** — Cerdon était de Syrie; il prêcha à Rome sous le pape Hygin. Philosophe et magicien, il adoptait

[1] Le mot de *scissionnaires* nous paraît assez propre à caractériser les écrivains qui se séparaient des chrétiens sans admettre les opinions philosophiques. C'est celui dont se sert le docteur Matter dans son *Histoire ecclésiastique*.

la plupart des erreurs de Simon. Un seul Dieu sage et bon n'était pas l'auteur de ce monde, non plus que de la loi de Moïse, mais le mauvais Principe. Jésus-Christ était le fils du bon principe, ou du *Principe inconnu;* mais Cerdon ne croyait pas qu'il se fût revêtu de l'humanité, ni qu'il eût souffert la mort. Tout cela ne s'était fait qu'*en apparence.* Il niait la résurrection des corps, et admettait seulement celle des âmes qu'il croyait mortelles. Il rejetait l'ancien Testament, et ne conservait du nouveau que l'Evangile de S. Luc dont il retranchait une partie.

145. **LES VALENTINIENS.** — Valentin venait de l'Égypte, terre classique des systèmes et des erreurs; il répandit ses enseignemens d'abord à Rome, ensuite dans l'île de Chypre, d'où ils passèrent dans une partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Tout en suivant les erreurs de ses prédécesseurs, il essaya de leur donner quelques développemens.

Il admettait un séjour éternel de lumière, qu'il nommait PLÉORÈMA ou *plênitude,* dans lequel habitait la Divinité; il y plaçait une multitude d'EONS ou *intelligences* immortelles, au nombre de trente, les uns mâles, les autres femelles. Il les distribuait en trois ordres, les supposait nés les uns des autres, donnait à chacun des noms et décrivait leur généalogie. Le premier était BYTOS, *la Profondeur,* qu'il appelait aussi PROPATOR, *le premier père;* il lui donnait pour épouse ENNOIA, l'*Intelligence,* autrement SIGÉ, le *Silence.* De leur union étaient nés l'*Esprit* et la *Vérité;* ceux-ci avaient eu des enfans; Jésus-Christ et le Saint-Esprit étaient les derniers de ces enfans, et n'avaient point eu eux-mêmes de postérité. Retiré dans son PLÉORÈMA, ou séjour de lumière, Dieu avait laissé aux *Génies* le soin de créer le monde et de le gouverner. Suivant Valentin, le *Génie* fabricateur du monde, conçut tant d'orgueil de son ouvrage, qu'il entreprit de se faire reconnaître pour seul Dieu : il y réussit à l'égard des Juifs en leur envoyant des prophètes qui leur persuadèrent qu'il n'y avait point d'autre Dieu que le *Génie* créateur du ciel et de la terre. Les autres esprits placés dans les astres et dans les différentes parties de l'univers, suivirent cet exemple et se firent adorer par les païens. Telle est l'application que ce philosophe fesait de sa doctrine à l'ancien Testament qu'il regardait comme l'ouvrage de l'Esprit mauvais; l'explication qu'il

donnait de la fin du règne de l'erreur, de la venue de Jésus-Christ et du Nouveau Testament, n'est pas moins curieuse.

Après un si long repos, Dieu conçut enfin le projet de remédier aux maux causés par le Génie formateur du monde : il fit naître deux autres génies plus parfaits que les autres ; le *Christ* et le *Saint-Esprit.* Pour envoyer le Christ sur la terre, il y fit paraître Jésus sous les apparences extérieures d'un homme, mais n'ayant qu'un corps subtil et aérien, qui ne fit que passer par le sein de Marie, comme l'eau passe par un canal. Au reste, il avait deux âmes comme les autres hommes ; l'une animale, l'autre spirituelle. Lorsque Jésus fut baptisé dans le Jourdain, le Christ descendit en lui sous la forme d'une colombe, et lui communiqua une vertu surnaturelle par laquelle il opéra tous les miracles qu'on lui vit faire. Il enseigna aux hommes que pour plaire au vrai Dieu, il ne fallait plus adorer le dieu des Juifs ni ceux des païens, mais le *Père en Esprit et en Vérité.* Par-là Jésus encourut la haine de ces divers *Eons* ou *Génies,* qui, pour se venger, excitèrent les Juifs, et les déterminèrent à le faire mourir. Mais il ne fut crucifié et ne mourut qu'*en apparence* : revêtu d'un corps subtil et impassible, il ne pouvait souffrir ni mourir réellement.

Tel est ce système, mélange absurde des dogmes chrétiens et des idées philosophiques du paganisme. Nous l'avons donné un peu plus au long, parce que c'est celui qui eut le plus d'autorité, et qui fut à peu près suivi par tous les Gnostiques. On voit là les idées mystiques et métaphysiques du platonicisme et du pythagoricisme, la subtilité des sophistes grecs, leur manie de systèmes, de générations et d'explications, leur coutume, suivie quelquefois de nos jours, de torturer les mots pour leur attribuer un pouvoir, une substance. La réfutation entière de toutes ces rêveries, c'est que le christianisme, dans toute son étendue, est un fait révélé et annoncé, que des suppositions ne peuvent détruire. Valentin fut réfuté par S. Irénée, par S. Clément d'Alexandrie, par Tertullien, par Origène et par S. Epiphane.

145. **LES OPHITES.** — Ce nom leur vient du mot grec ὄφις, *serpent ;* aussi furent-ils nommés *Serpentins*, parce qu'ils rendaient un culte superstitieux à cet animal. Cette secte était répandue dans l'Egypte avant l'établissement du christianisme ;

quelques-uns de ses membres, ayant entendu les prédications de l'Evangile, y adaptèrent leurs croyances. A toutes les erreurs des Valentiniens, qui leur servirent de base, ils ajoutèrent que le serpent qui séduisit Ève, était le Christ en personne, ou la Sagesse éternelle cachée sous la figure de cet animal, qui, en donnant à nos premiers parens la connaissance du bien et du mal, leur avait rendu le plus grand service ; la mort qui s'ensuivit est, selon eux, un faible inconvénient comparé au plaisir de tout savoir. Aussi adoraient-ils cet animal. Ils furent peu nombreux. Origène et Théodoret les ont réfutés.

145. **LES CAINITES.** — Les Caïnites suivaient les erreurs des Valentiniens, et en tiraient les conclusions, que, puisque tout ce qui s'était fait sous l'Ancien Testament était dû à l'influence d'un mauvais Génie, ceux qui lui avaient résisté étaient les véritables saints. Aussi rendaient-ils des honneurs extraordinaires à Caïn, aux Sodomites, à Esaü, à tous ceux que l'Ecriture nous dépeint comme les plus méchans des hommes. Croyant aussi que tous les ouvrages et tout le monde matériels étaient mauvais, ils soutenaient que les actions réputées mauvaises étaient les seules qui conduisaient au salut. Leur morale était la pratique de ces principes. Ils avaient un évangile sous le nom de *Judas*, aussi étaient-ils appelés *Judaïtes*. S. Irénée, Tertullien, S. Epiphane, Théodoret et S. Augustin les ont réfutés.

145. **LES SÉTHIENS.** — Autre branche des Valentiniens : ils honoraient particulièrement le patriarche Seth, fils d'Adam, parce qu'ils croyaient que la *Grande Vertu* l'avait fait naître d'une source pure pour s'opposer au règne des mauvais Génies. Ils unissaient l'Ancien Testament au Nouveau, en soutenant que l'âme de Seth avait passé à Jésus-Christ, et que c'était le même personnage. Ils avaient forgé plusieurs livres sous le nom de Seth et des autres patriarches. Voir S. Irénée, Tertullien et S. Epiphane.

146. **MARCIONITES.** — Marcion était de la province du Pont, et fils d'un saint évêque. Solitaire et fervent ascétique dans sa jeunesse, il encourut l'animadversion de son père, qui l'excommunia pour avoir séduit une vierge. N'ayant pu ren-

trer dans les bonnes grâces ni de son père, ni du pontife de Rome, où il s'était rendu, son âme hautaine se révolta, et il embrassa les erreurs de Cerdon, auxquelles il ajouta lui-même.

Comme les autres hérétiques sortis de la philosophie, il était rempli des idées de Pythagore, de Platon, des Stoïciens et de la plupart des Orientaux, sur les deux Principes, la matière et la Providence; sur la formation du monde, l'influence des Génies, la médiation que Dieu avait faite par Jésus-Christ, pour détruire leur empire. Mais contrairement aux Cerdoniens, au lieu de se livrer aux désirs de la chair, il soutenait, contre son exemple, qu'il fallait les réprimer, et faisait de la continence et de la virginité un devoir rigoureux. C'est à ceux qui la gardaient qu'il administrait le baptême. Il eût voulu que le corps pût se soutenir sans prendre de nourriture. La chair, selon lui, ne devait pas ressusciter, aussi il enseignait que Jésus-Christ n'en avait eu que les *apparences;* qu'étant descendu en enfer, il en avait tiré les âmes de Caïn et de tous les pécheurs, tandis qu'il y avait laissé celles d'Abel, de Noé, d'Abraham, parce qu'ils avaient obéi aux lois du Génie qui gouvernait alors le monde; que cependant un jour le Créateur, Dieu des Juifs, enverrait un autre *Christ* ou *Messie* pour les sauver.

Il avait composé un livre intitulé *Antithèses* ou *oppositions* entre l'Ancien Testament et le Nouveau. De celui-ci il ne recevait que l'évangile de S. Luc, en retranchant les deux premiers chapitres qui parlent de la naissance de Jésus-Christ, et quelques épîtres de S. Paul, dont il retranchait les passages qui lui étaient contraires.

Cette secte dura assez long-tems; au commencement du Ve siècle elle était répandue en Italie, en Egypte, en Palestine, en Syrie, en Arabie et en Perse, en partie confondue avec les Manichéens; elle n'existe plus maintenant que dans l'histoire. S. Justin, S. Irénée, Modeste, S. Théophile d'Antioche, S. Denys de Corinthe et principalement Tertullien, écrivirent contre cet hérétique.

157. **MONTANISTES.** — Montan était un Phrygien; eunuque et épileptique, il fit croire que dans ses accès il recevait l'Esprit de Dieu et l'inspiration divine; qu'il était un nouveau

prophète envoyé de Dieu, pour donner un nouveau degré de perfection à la religion et à la morale chrétienne. Il s'appela le *Paraclet* ou *consolateur* promis par Jésus-Christ.

Il ne paraît pas qu'il ait rien changé à la foi, mais il prétendait astreindre les hommes à une morale plus parfaite que celle de l'Eglise. Il refusait l'absolution et la communion à tous les pécheurs, et imposait à ses sectateurs de nouveaux jeûnes, des abstinences extraordinaires, trois carêmes, et deux *xerophagies*, pendant lesquelles il fallait s'abstenir, non-seulement de la chair, mais encore de tout ce qui a du jus, pour ne vivre que d'alimens secs. Il condamnait les secondes noces comme des adultères, la parure des femmes comme des pompes diaboliques, la philosophie, les belles-lettres et les arts comme des occupations indignes d'un chrétien : il ne voulait pas que l'on prît la fuite pour éviter la persécution.

Par cette affectation de morale rigide, Montan séduisit plusieurs personnes distinguées, entre autres deux dames, Priscilla et Maximilla, dont il fit deux prophétesses. La sévérité des Montanistes en imposa à un grand homme, à Tertullien, dont le caractère dur et austère sympathisait avec cette grande rigueur. Il crut, dit-on, à Montan comme au vrai Paraclet, et à ses deux associées comme à deux prophétesses. Presque tous ses traités de morale sont composés sous cette influence. C'est là qu'il donne aux catholiques le nom de *psychiques* ou *animaux*, comme n'étant pas aussi *spirituels* qu'il le voulait.

Le chef-lieu de cette secte fut établi à Pépuce en Phrygie ; ce qui les a fait appeler *Pépusiens*, *Phrygiens* et *Cataphrygiens*. Ils eurent aussi des partisans dans la Galatie, la Lydie, à Constantinople et même à Rome. Ils pervertirent entièrement l'Église de Thyatire, d'où la religion catholique fut bannie pendant 112 ans.

Ils furent réfutés par Milliade, apologiste chrétien, par le prêtre Astérius Urbanus, et par Apollinaire, évêque d'Hiéraple.

169. **HERMOGÉNIENS.** — Hermogène, leur maître, était un philosophe stoïcien. Il apporta les erreurs de cette école dans le christianisme. Pour rendre raison de l'origine du mal, il soutenait qu'il fallait admettre une matière préexistante, co-éternelle à

Dieu, rebelle à ses ordres, et dont il n'avait pu corriger les défauts. C'était la même question que quelques incrédules modernes ont soulevée, et à laquelle on ne peut faire de réponse raisonnable que celle de la croyance catholique.

Les disciples d'Hermogène furent assez nombreux dans la Galatie. S. Justin et principalement Tertullien les ont réfutés.

174. **LES TATIANISTES.** — Tatien, qui leur a donné son nom, était Assyrien d'origine, et né dans la Mésopotamie. Il fut, pendant plusieurs années à Rome, disciple de saint Justin. Après le martyre de son maître, il retourna dans son pays, où privé de son guide, il adopta la plupart des erreurs des Valentiniens et des Marcionites, dont il avait fait un mélange à son usage. Il admettait les deux principes, condamnait le mariage, la chair et le vin, soutenait que le Fils de Dieu n'avait eu que les *apparences d'un corps*, et niait la résurrection de la chair et le salut d'Adam. Sa morale rigide lui fit quelques sectateurs, qui s'appelaient *Encratites* ou *Continens*, *Hydroparastes* ou *Aquariens*, parce qu'ils n'offraient que de l'eau dans les saints mystères. Brucker, dans son Histoire de la philosophie, met Tatien au rang des philosophes orientaux, égyptiens et cabalistiques. Nous avons de lui un *Discours aux païens*, composé avant qu'il fût imbu de ses erreurs. Origène et Clément d'Alexandrie ont écrit contre lui.

178. **LES SÉVÉRIENS.**—Sévère, disciple de Tatien, succéda à son maître, et se fit un nom et quelques sectateurs. On dispute pour savoir ce qu'il ajouta ou ce qu'il retrancha à la doctrine de Tatien. Eusèbe et Théodoret en ont parlé.

180. **LES FLORINIENS.** — Un disciple de S. Polycarpe et de S. Irénée, prêtre de l'Église romaine, Florin, leur donna ses enseignemens erronés. Il soutint que Dieu était l'auteur direct du mal; à cette absurdité il joignit quelques autres opinions des Valentiniens qui avaient cours alors.

S. Irénée, son maître, lui adressa vainement une lettre que nous avons encore, et quelques autres traités qui sont perdus.

191. **LES DOCÈTES.** — On appelait ainsi ceux qui soutenaient que Jésus Christ n'avait eu qu'un corps *apparent;* ou

peut l'appliquer à tous ceux qui adoptèrent cette opinion. Leur nom vient du grec δοκέω, je *semble*, je *parais*.

196. **LES THÉODOTIENS.** — La lâcheté fut l'occasion de cette secte. Sous Marc-Aurèle, un *corroyeur* nommé Théodote renia Jésus-Christ pour échapper au martyre. Comme il était repoussé de l'assemblée de tous les chrétiens, afin de pallier son crime, il soutint qu'il avait renié un homme et non Dieu; que Jésus-Christ n'avait au-dessus des autres hommes qu'une naissance miraculeuse, des dons de la grace plus abondans et des vertus plus parfaites. Sa secte ne fut ni fort nombreuse ni de longue durée.

196. **LES ARTÉMONITES.**—Artémas ou Artémon enseignait à peu près la même doctrine que Théodote. Il voulait que Jésus-Christ n'eût reçu sa divinité qu'à sa naissance, et qu'il ne pût être appelé *Dieu* qu'en *sens impropre*. C'est aussi à Rome qu'il eut quelques partisans.

196. **LES MELCHISÉDÉCIENS.** —Plusieurs sectaires portèrent ce nom. Les uns soutenaient que Melchisédech n'était pas un homme, mais *la grande vertu de Dieu*, dont parlaient les Valentiniens, et supérieur à Jésus-Christ; d'autres, qu'il était le Saint-Esprit. Quelques-uns aussi plus tard ont pensé que Melchisédech était le Fils de Dieu lui-même. Toutes ces rêveries tombèrent en peu de tems d'elles-mêmes.

197. **LES QUARTO-DÉCIMANS.** — Ce n'étaient point des hérétiques, mais des chrétiens qui croyaient qu'on pouvait ou qu'on devait célébrer la *Pâque* le même jour que les Juifs, c'est-à-dire le 14 *de la lune de mars*, au lieu que l'Église de Rome a toujours pensé que c'était le *dimanche après le* 14 *de la lune de mars*. Ils ne devinrent hérétiques que lorsque le concile de Nicée eut décidé le contraire en 325. Nous avons dû les citer, parce que c'est le commencement de la scission entre les Orientaux et les Occidentaux.

Troisième siècle.

SUCCESSION DES CHEFS DE L'ÉGLISE.

S. Zéphirin	202—218.	S. Etienne Ier	253—257.
S. Calixte Ier	218—223.	S. Sixte II	257—260.
S. Urbain Ier	223—230.	S. Denis	260—271.
S. Pontian.	230—235.	S. Félix Ier	271—275.
S. Anthère	235—236.	S. Eutychien	275—283.
S. Fabien	236—250.	Caïus	283—296.
S. Corneille.	251—253.	S. Marcellin	296—304.
S. Luce	253—255.		

DOCTEURS ET DÉFENSEURS DE LA FOI.

202.—S. Irénée.

Grec de l'Asie-Mineure, disciple de S. Polycarpe, évêque de Lyon et martyr, l'an 202. Il ne nous reste qu'une faible partie du texte original de son ouvrage *contre les hérésies*; la traduction latine faite probablement sous les yeux de l'auteur, est loin de nous rendre l'élégance de l'original. Voir: *Adversus hæreses libri quinque*, à Renato Massuet, mon. S. Mauri, gr. et lat., *Parisiis*, 1710, in-fol. — *Opera omnia*, gr. et lat., Stud. R. Massuet, cum *Fragmentis*, à Chr. Matth. Pfaffio inventis. *Venetiis*, 1734, 2 in-fol.

217.—S. Clément d'Alexandrie.

Païen, converti au Christianisme par S. Pantenius, mort vers l'an 217, l'un des écrivains ecclésiastiques les plus érudits et les plus éloquens. Voir: *Opera* à Joann. Pottero, gr. et lat., *Oxonii*, 1715, 2 in-fol. — *Operum supplementum*, à Thomâ Ittigio., gr. et lat., *Lipsiæ*, 1706, in-8°. — *Liber quis dives salutem consequi possit*, commentario illust., à Car. Segoar, *Trajecti ad Rhen.*, 1816, in-8°.

...—Marcus Minutius Felix.

Africain, écrivain latin, plein de solidité, de savoir et d'élégance. Voir: *Octavius*, à Franc. Balduino, *Heidelberg*, 1560, in-8°. — A Jacobo Gronovio, *Lugduni Batavorum*, 1709, in-8°; avec un *Opuscule* de Firmicus Maternus, et celui de S. Cyprien *De idolorum vanitate*.

245.—Tertullien.

Africain, né vers l'an 160, mort vers 245, écrivain célèbre par son *Apologétique*, écrit dans lequel, au milieu de quelques expressions un peu dures, brille une vivacité, une force et une noblesse que l'on ne peut s'empêcher d'admirer. Voir: *Opera*, à beato Rhenano, *Basileæ*, 1521, in-fol. — *Libri novem*, à Nicolao Rigaltio, *Parisiis*, 1728, in-8°. — *Apolo-*

geticus, à Sigeb. Havercampo, cum not. var., *Lugduni Batavorum*, 1718, in-8°. — *Apologeticus et liber ad Scapulam.* Cantab., 1686, in-12. — *Ad nationes libri duo*, à Jacobo Gothofrido, *Aureliopoli*, 1625, in-4°. — *De Pallio*, ex recen. et cum notis Salmasii; *Lugduni*, 1656, in-8°. — *De prescriptionibus adversus hæreticos*, cum notis, *Salisburgi*, 1752, in-8°.

251.—S. Hippolyte.

Disciple de S. Irénée, évêque et martyr, vers l'an 251, l'un des écrivains les plus féconds des premiers siècles, mais dont la plupart des ouvrages se sont perdus; son style est grave, vif, concis et d'une aimable simplicité. Voir : *Opera*, à Joan. Alb. Fabricio, gr. et lat., *Hamburgi*, 1716-18, 2 in-fol. — *De consummatione mundi et de Antichristo*, etc., à Joann. Pico, gr. et lat., *Lutetiæ Parisiorum*, 1557, in-8°. — *Fragmentum*, à Carolo Christ. Wœgio, gr. et lat., *Lipsiæ*, 1763, in-8°.

253.—Origène.

Né à Alexandrie, mort en 253, âgé de 69 ans, l'un des plus éloquens et des plus féconds des Pères de l'Eglise. S. Jérôme a dit de lui : *Après les Apôtres, je regarde Origène comme le grand maître des Eglises.* Il fut pendant long-tems professeur de philosophie à la célèbre école d'Alexandrie. Voir : *Opera*, à Car. de la Rue, mon. S. Mauri, gr. et lat. *Parisiis*, 1733—59, 4 in-fol. — *Contrà Celsum libri octo*, à Davide Hæschelio, gr. et lat., *Aug. Vindel.*, 1605, in-4°, *édit. peu estimée.* — *Contrà Celsum et Philocalia*, à Guill. Spencero, gr. et lat., *Cantabr.*, 1677, in-4°, *peu estimée.* — *Philocalia*, à J. Tarino, gr. et lat., *Londini*, 1618, in-4°. — *De oratione libellus*, à Guill. Reading, gr. et lat., *Londini*, 1728, in-4°. — *Dialogus contra Marcionitas*, à Joan. Rudolpho Westenio, gr. et lat. *Basileæ*, 1674, in-4°. — *Commentaria*, à P. Dan. Huetio, gr. et lat., *Rothom.*, 1668, 2 in-fol. — *Philosophumena*, à J. Chr. Wolfio, gr. et lat., *Hamburgi*, 1706, in-8°. — *Hexapla*, à Bern. de Montfaucon, hebr., gr. et lat., *Parisiis*, 1713, 2 in-fol. — *Id.*, à Car. Frid. Bahrdt, hebr., gr. et lat., *Lipsiæ*, 1769, 2 in-8°.

258.—S. Cyprien.

Nommé aussi *Cæcilius*, du nom du prêtre qui le convertit. Africain, évêque de Carthage, mort par le martyre le 14 septembre 258; l'un des docteurs les plus éloquens et les plus distingués de l'Église. Voir : *Opera*, à Nicol. Rigaltio, *Parisiis*, 1666, in-fol. — *Epistolæ*, *Venetiis*, 1471, in-fol. — *De duodecim abusivis sæculi*, sine notâ, in-4°, attribué à S. Cyprien. — *Carmen de ligno crucis*, *Mirandulæ*, 1496, in-fol., avec les œuvres de Pic de la Mirandole.

265.—S. Denys d'*Alexandrie*.

Mort patriarche de cette ville, vers la fin de l'an 265. Il ne nous reste

de ses écrits que son *Epître à Basilide*, gr. et lat., à *Paris*, 1589. — Et une *Epître contre Paul de Samosate*, gr. et lat., avec des *Scholies* de F. Turrien. *Paris*, 1624.

270.—S. Grégoire.

Surnommé le *Thaumaturge* ou *feseur de miracles*, disciple d'Origène, qui le convertit au christianisme, mort vers l'an 270, évêque de Néocésarée sa patrie. Quelques-uns de ses discours sont cités comme modèles de la plus haute éloquence. Voir : *Opera*, à Gerardo Vossio, gr. et lat., *Romæ*, 1594, in-fol. — *Gregorii et Macarii egyptii ac Basilii seleuciensis Homiliæ*, gr. et lat, 1622.

...—Jules Africain.

Né à Nicopolis en Palestine, hist. chrétien; il avait écrit une *Chronologie* depuis Adam jusqu'à l'empereur Macrin. Il en reste quelques *Fragmens* dans la *Chronique* d'Eusèbe. On lui attribue un livre des *Cestes*, dont les fragmens ont été insérés dans les *Mathematici veteres*, *Paris*, 1693, traduits en français par Guischard, dans ses *Mémoires critiques*, etc., *Berlin*, 1774, 4 in-8°.

PHILOSOPHES DÉFENDANT LES RESTES DU PAGANISME.

Philostrate. — Ammonius Saccas. — Plotin. — Diogène de Laerce. — Longin. — Porphyre.

Hérétiques, Chrétiens demi-philosophes et Scissionnaires.

216. **TERTULLIEN.** — Nous avons déjà vu que ce savant se laissa séduire par l'air d'austérité et de morale stricte de Montan. On lui reproche à lui-même quelques erreurs, telles que d'avoir enseigné que Dieu, les anges et les âmes humaines sont des corps, et de n'avoir pas été orthodoxe sur le mystère de la sainte Trinité; mais plusieurs écrivains, entre autres Bergier, l'ont bien défendu contre ces diverses accusations.

232. **ORIGÈNE.** — Le christianisme commençait à compter dans le monde savant. Au sein de cette école d'Alexandrie, recueil de toutes les erreurs philosophiques, les chrétiens venaient d'élever une école où ils enseignaient les lettres divines et humaines. A S. Clément d'Alexandrie succéda Origène, un des docteurs les plus distingués de l'Eglise, et dont l'érudition et l'éloquence attiraient en grand nombre les chrétiens et les

païens. Il fut surnommé *Adamantius* à cause de son assiduité au travail, de la multitude de ses écrits, et de son courage dans les épreuves auxquelles il fut exposé. Rien de moins prouvé que les accusations portées contre lui. Le principal reproche qu'on lui a fait, celui qui paraît le plus fondé, c'est d'avoir voulu un peu trop faire accorder les idées philosophiques avec les dogmes chrétiens : ce qui ne doit pas pourtant surprendre dans un homme qui, dans l'intérêt de la religion, et à cause de sa qualité de professeur de philosophie dans la première école du monde, était dans des relations continuelles et des discussions journalières avec tous les philosophes de ce tems là. D'ailleurs quelles qu'aient été ses erreurs, on ne peut le ranger au nombre des hérétiques, puisque l'Église ne l'a pas condamné. Cependant il est certain que quelques personnes abusèrent de son nom et de son autorité pour répandre des erreurs. Ce sont ceux qui furent condamnés sous le nom d'*Origénistes*.

Ils enseignaient que Jésus-Christ n'est Fils de Dieu que par adoption, que les âmes humaines ont existé avant d'être unies à des corps, que les tourmens des damnés ne seront point éternels, et que les démons mêmes seront délivrés des supplices de l'enfer.

Dans son Histoire de la philosophie, Brucker a calomnié souvent Origène ; Huet l'a très-habilement défendu sur plusieurs points.

249. **LES ARABIQUES.**—Dès le tems des apôtres, la foi avait pénétré chez les Arabes, et à cette époque elle s'y était un peu altérée. Quelques-uns de ces chrétiens enseignaient que l'âme naissait et mourait avec le corps, et qu'aussi elle ressusciterait en même tems que le corps. Dans une assemblée qui fut tenue en Arabie, Origène leur prouva si clairement leurs erreurs, qu'ils les abjurèrent tous et se réunirent à l'Église.

250. **LES VALÉSIENS.** — Secte d'hommes fanatiques qui, poussant à bout quelques-unes des erreurs des gnostiques, regardaient tout ce qui était chair et matière comme mal en soi et défendu. Aussi ils soutenaient que pour être sauvé il fallait se faire eunuque. Cette secte de dupes eut quelques adhérens dans la Palestine, mais en petit nombre et finit bientôt, comme on peut le croire. S. Épiphane en a parlé.

254. **LES NOVATIENS.** — Ces chrétiens, que l'on nommait aussi *Cathares*, c'est-à-dire *purs*, peuvent être considérés comme les *puritains* de la primitive Église. Diminuant la bonté de Dieu, et resserrant les entrailles de sa miséricorde, ils enseignaient que l'on devait refuser le pardon, non-seulement à ceux qui avaient apostasié, mais encore à ceux qui, après leur baptême, étaient tombés dans quelque péché grave; bien plus ils assuraient que l'Eglise n'avait pas le pouvoir de remettre les grands crimes. Dans la suite ils condamnèrent les secondes noces et rebaptisèrent les pécheurs. Cette désolante doctrine a subsisté en Orient jusqu'au VIIe siècle, et en Occident jusqu'au VIIIe.

260. **LES SABELLIENS.** — Sabellius était de Ptolémaïde ou Barcé, ville de la Libye Cyrénaïque. C'est là qu'il répandit ses erreurs ; elles pénétrèrent dans l'Asie mineure, dans la Mésopotamie et même à Rome. Il voulait qu'il n'y eut en Dieu qu'une seule personne, le Père, duquel le Fils et le Saint-Esprit étaient des émanations ou des opérations, non des personnes subsistantes. Admettant l'incarnation, il lui fallait soutenir que c'était le Père qui s'était incarné. Cette erreur réfutée par S. Denys d'Alexandrie et par S. Epiphane, fut renouvelée au quatrième siècle par Photin, et de nos jours par les Sociniens.

262. **LES ANGÉLITES.** — Chrétiens qui voulaient rendre aux anges un culte superstitieux, semblable à celui que les païens rendaient à leurs divinités. On a dit aussi que c'étaient les disciples de Sabellius et qu'ils s'appelaient ainsi d'un lieu nommé *Angelius*, où ils s'assemblaient.

265. **SAMOSATIENS.** — Paul, natif de la ville de *Samosate*, était un homme influent par son éloquence, par ses richesses et par sa réputation. Il devint évêque d'Antioche, et fut en communication et en correspondance avec la fameuse reine de Palmyre, Zénobie. Il conçut le désir et l'espoir de l'amener à la foi chrétienne. Pour y réussir, il voulut adoucir l'expression de la foi catholique, dans les dogmes de la Trinité et de l'Incarnation. Il soutenait qu'il n'y avait qu'une seule personne en Dieu, le Père, et que le Fils et le Saint-Esprit sont seulement

deux attributs de Dieu; qu'aussi Jésus-Christ n'est appelé Dieu que dans un sens impropre. Il fut condamné dans plusieurs conciles et déposé.

277. **MANICHÉENS.** — Le principal dogme du manichéisme est la croyance à deux Principes, créateurs ou formateurs du monde, l'un bon, auteur du bien, l'autre mauvais et cause du mal : on l'a appelé *dualisme* et *dithéisme*. Manès, qui lui a donné son nom, naquit dans la Perse vers l'an 240. Elevé dans la religion de Zoroastre, il fut instruit dans toutes les sciences cultivées par les Mages ; la géométrie, l'astronomie avec les opinions astrologiques qui y étaient jointes, la musique, la peinture, la médecine, occupèrent avec succès son esprit. C'est dans un âge mûr qu'il connut et embrassa avec ardeur le christianisme, selon l'opinion commune.

L'histoire de la philosophie nous apprend que l'origine du mal a toujours été l'écueil des sages, qui ont voulu l'expliquer sans le secours de la révélation, et avec les seules inductions de la logique, et des convenances que l'esprit humain peut concevoir. Aussi c'est au manichéisme qu'aboutissent l'éternité de la matière, les Eons, la métempsycose et autres inventions philosophiques dont nous avons déjà parlé. Dès le commencement, le mauvais Génie, tel qu'il est révélé dans nos livres, artisan du mal, esprit puissant, mais déchu et toujours inférieur à Dieu, qui l'a créé, a été connu des hommes ; cette tradition se répandit avec eux dans tout l'univers. Mais les sages païens, voulant expliquer cette tradition, l'altérèrent, lorsque déjà elle était obscurcie, et firent de l'ange tombé une divinité rivale de Dieu même ; de manière que la croyance en un seul Dieu, suprême et tout-puissant, se trouva défigurée par les explications, allégories et déductions orientales.

Manès, imbu de toutes ces opinions, trouvant dans la Bible un *Démon* qualifié de *puissance des ténèbres*, de *prince de ce monde*, d'*auteur du péché et de la mort*, crut reconnaître là le mauvais principe tel que le lui avaient fait les Mages, et les philosophes ses maîtres. De là toutes ses erreurs et celles de ses disciples. En effet, il n'a presque rien inventé pour le fond : son système est la réunion de la plupart des sectes dont nous avons déjà parlé ; sauf quelques nouvelles conclusions.

En conséquence de l'erreur fondamentale des deux Principes, les Manichéens soutenaient que les esprits sont une émanation du bon, et les corps du mauvais, qu'ils appelaient *Satan*. Tous les corps de la nature, suivant eux, avaient une *âme*, ou *portion de lumière,* émanée du bon principe, auquel elle devait se réunir après différentes transmigrations. J.-C. était une portion choisie de cette lumière, laquelle, à sa mort, s'était réunie au soleil. Manès était — il l'avait assuré lui-même — le *Paraclet* promis par Jésus-Christ à ses apôtres. Comme d'autres hérétiques, les Manichéens attribuaient l'Ancien Testament au mauvais principe, et le Nouveau au bon; en haine de la matière et de la chair, ils condamnaient le mariage, mais permettaient toutes les voluptés contre nature. Quelques rigides de la secte poussaient les conséquences jusqu'à défendre de détacher le fruit d'un arbre ou de couper un brin d'herbe de peur de faire souffrir l'*âme* qui y était attachée.

Nous ne pousserons pas plus loin l'exposition des différens dogmes du manichéisme, d'autant plus que chaque sectaire en ajoutait tous les jours de nouveaux. Théodoret a compté parmi eux 70 sectes.

Toute désolante et dégradante que fût cette doctrine, elle eut des progrès dont l'extension et la durée doivent nous étonner.

Dès sa naissance, le manichéisme fut rudement persécuté par les empereurs romains, qui voulaient sévir en lui contre les Perses leurs ennemis. De 291 jusqu'en 491 les lois bannissaient les Manichéens de l'empire. Cependant ils se multiplièrent dans l'Orient. Au IV[e] siècle, ils étaient déjà établis en Afrique. Ils passèrent même en Espagne sous le nom de *Priscillianistes*, de Priscillien, qui y fut leur chef.

Protégés en 491 par la mère de l'empereur Anastase qui était manichéenne, ils s'accrurent rapidement. En 841, étant persécutés par l'impératrice Théodora, ils prirent les armes, se liguèrent avec les Sarrasins, et répandirent leurs erreurs parmi eux. La Bulgarie les connut sous le nom de *Bulgares;* l'Italie la Lombardie, la France se virent assaillir par ces sectaires. Très-nombreux dans la Provence et le Languedoc, surtout à Albi, ils y furent appelés *Albigeois*. Aux XII[e] et XIII[e] siècles, ils se reproduisirent sous le nom d'*Henriciens*, de *Pétrobusiens*, de

Poplicains et de *Cathares*, etc., et furent en Allemagne et en Angleterre le premier germe des Hussites et des Wicléfites, par lesquels ils touchent au protestantisme moderne.

On assure que Manès fut mis à mort dans la Perse, sa patrie, par ordre de Sapor ou d'un de ses successeurs, Varane I ou Varane II.

288. **LES HIÉRACITES.** — Hiérax ou Hiéracas, leur chef, était médecin de profession, dans la ville de Léontium, en Egypte. Homme savant, de mœurs austères, d'une éloquence rare, il voulut aussi ajouter, retrancher, mêler du sien aux vérités évangéliques. Quelques-uns pensent qu'il était disciple de Manès, mais il avait quelque peu modifié les idées de son maître. Il admettait trois principes de toutes choses : Dieu, la matière et le mal. Abhorrant la matière et la chair, il ne recevait dans sa société que les célibataires et les moines, les vierges et les veuves. Il eut quelques partisans en Egypte.

A. Bonnetty.

Philologie.

COLLATION DES ANCIENS MANUSCRITS DU NOUVEAU-TESTAMENT; PURETÉ DU TEXTE EN USAGE.

L'examen et la comparaison des manuscrits anciens du Nouveau-Testament qui se trouvent dans les principales bibliothèques d'Allemagne, de France, de Suisse, d'Italie, de Palestine et de l'Archipel, ont conduit le docteur Scholz à ce résultat, que le texte latin du Nouveau-Testament traduit par S. Jérôme est l'édition la plus exacte et la plus pure de toutes celles que les recherches critiques ont fait découvrir.

Si les recherches philologiques appliquées à la plupart des sciences ne méritent point un haut intérêt et conduisent rarement à de grands résultats, il n'en est pas de même lorsqu'elles ont pour objet le premier de tous les livres, le code de notre morale et de nos croyances, révélé par Dieu même. Tout le monde sent combien il importe que cet ouvrage soit tel aujourd'hui qu'il est sorti autrefois des mains de ses auteurs, qu'il ne se soit glissé dans les innombrables copies des textes originaux faites avant la découverte de l'imprimerie, ainsi que dans les versions qui en ont été faites dans toutes langues, aucune altération grave, capable de changer le sens de quelqu'une de ses parties : or, c'est la philologie qui peut dissiper nos doutes ou nos craintes sur ce sujet, c'est aux grands travaux de Michaëlis, de Griesbach, de Mill, de Wetstein, de Bengel, de Semler, de Matthæï et de Hug, que nous devons d'avoir élevé, par la comparaison des faits et par des inductions légitimes, la critique sacrée au rang d'une science positive et certaine.

Nous croyons donc intéresser au plus haut degré les lecteurs des *Annales de philosophie chrétienne*, en leur faisant connaître

les grands et pénibles travaux d'un de nos premiers philologues, M. le docteur Scholz, professeur de théologie catholique à l'université de Bonn.

Cet infatigable savant, marchant sur les traces des modèles que nous venons de citer, n'a pas tardé à les dépasser dans la carrière qu'ils avaient si honorablement parcourue. Après deux années consacrées à l'étude attentive des manuscrits de la bibliothèque royale de Paris, après des recherches soigneuses dans celles de Vienne, du Vatican et des principales villes de l'Europe, il a eu le courage d'entreprendre le voyage d'Egypte, de Palestine, de Syrie et de Grèce pour y visiter tous les dépôts littéraires où l'on pouvait espérer de trouver d'anciens manuscrits des évangiles.

L'auteur a consigné les résultats de ses recherches dans deux ouvrages que nous analyserons succinctement en commençant par celui qui a été publié le premier [1].

Cet ouvrage se compose de deux dissertations latines. La première, la plus intéressante, nous donne le détail de toutes les recherches de M. Scholz sur quarante-huit manuscrits de la bibliothèque royale de Paris, dont dix-sept ont été collationnés entièrement et avec le plus grand soin par lui: neuf d'entr'eux ne l'avaient encore été par personne. Voici les résultats les plus importans auxquels cette étude l'a conduit.

Nous rappellerons, avant de les exposer, que Griesbach, après Bengel, Michaëlis, et Semler, avait démontré que les variantes du Nouveau-Testament pouvaient se rapporter à un certain nombre d'origines anciennes; qu'on pouvait les diviser en groupes ou familles. Ce fait seul avait changé la science. Griesbach avait établi l'existence de trois familles de variantes, désignées par

[1] *Curæ criticæ in historiam textûs Evangeliorum*, Heidelberg, 1820, 1 vol. in-4°.

Biblisch-Kritisch Reise, etc., c'est-à-dire, *Voyage critico-biblique* en France, en Suisse, en Italie, en Palestine et dans l'Archipel, fait dans les années 1818, 1819, 1820 et 1821, accompagné d'une histoire du texte du Nouveau-Testament, par le Dr J. M. A. *Scholz*, professeur de théologie à l'université de Bonn. *Leypsik*. 1825. 1 vol. in-8°. avec le fac simile de 10 manuscrits de la Bibliothèque royale. *Voyez* Bibl. univ., tom. 24.

le mot de *récensions :* deux plus anciennes, l'*Alexandrine* et l'*Occidentale*, la troisième un peu plus moderne, la *Constantinopolitaine*, qui avait fini par absorber les autres ; en dehors de ces trois il avait signalé l'existence de quelques groupes de variantes asiatiques, qui ne se rangeaient sous aucune d'elles.

Hug, joignant les recherches historiques aux discussions critiques et voulant donner à la science la forme d'un système complet et achevé, a affirmé l'existence : 1° d'une *édition commune*, assez corrompue au témoignage des Pères et usitée dans l'Église au troisième siècle. Quoique à peu près partout la même, elle avait, suivant lui, deux formes un peu diverses, dont l'une correspond à la *récension* occidentale de Griesbach, et l'autre à ses variantes asiatiques. 2° Il a encore admis trois récensions proprement dites, faites au troisième siècle, l'une par Hésychius, en Egypte, qui fut l'origine de la famille *alexandrine*, la seconde par Lucien à Constantinople qui donna naissance à la famille *constantinopolitaine*, et la troisième par Origène, en Palestine, récension bientôt perdue et à laquelle il faut tout l'esprit de Hug pour donner quelque probabilité.

Ce système ingénieux a des parties faibles ; mais il résout un grand nombre de difficultés et établit en particulier un fait tout nouveau et d'une grande importance par ses résultats comme par la lumière qu'il jette sur l'histoire du texte : c'est l'origine réellement *orientale* de la récension latine dite *occidentale*.

M. Scholz, élevé à l'école de Hug, mais décidé à ne jurer sur la parole d'aucun maître, est conduit, par ses profondes recherches, à modifier beaucoup les idées du sien. Rien ne lui indique l'existence de la récension d'Origène, et quant aux travaux d'Hésychius et de Lucien, il ne croit pas qu'ils aient eu plus d'influence sur l'histoire du texte que ceux de leurs prédécesseurs. Il a recherché avec soin tout ce qui les concernait dans les anciens écrivains de l'Eglise, et n'a rien trouvé qui pût conduire à une autre idée.

M. Scholz laisse ensuite l'histoire des récenseurs pour s'occuper seulement de celle des récensions. Il reconnaît dans les diverses variantes qu'il a comparées les traces de quatre familles bien distinctes, deux *africaines* ou plutôt *égyptiennes*, dont l'une correspond à l'*alexandrine* de Griesbach, et l'autre à l'*occidentale*,

confirmant par là le principal fait que Hug avait mis en lumière ; et deux *asiatiques*, dont l'une qui mérite surtout ce nom répond aux variantes spéciales de Griesbach, et dont l'autre, sous le nom de *byzantine*, est la *constantinopolitaine*. Il entre ensuite, sur l'origine et l'histoire de ces quatre familles, dans des détails qui seraient trop longs pour la nature de ce recueil.

Après ces détails, il s'occupe de juger ces familles. Il voit dans les deux africaines un texte très-corrompu, et il n'a pas de peine à appuyer cette assertion sur les plaintes des contemporains, comme sur de nombreuses leçons. Les deux familles asiatiques sont à ses yeux très-supérieures, beaucoup plus rapprochées de la pureté orientale du texte antique, et, ce qui en est la conséquence, elles diffèrent très-peu entr'elles, et présentent un texte beaucoup plus fixe, plus uniforme et plus généralement approuvé.

Malgré quelques différences peu importantes en elles-mêmes, tous les critiques s'accordent à reconnaître l'existence de ces quatre familles bien distinctes ; ce qui permet à la fois de retrouver le texte antique et de compter sur son intégrité. Mais de plus si les familles asiatiques, comme M. Scholz semble le démontrer, sont si supérieures en pureté aux africaines, *notre texte reçu, qui découle des premières et qui se rapproche surtout de la constantinopolitaine, est, à tout prendre, ce qu'il y a de plus pur et de plus exact dans toutes les familles et éditions diverses découvertes jusqu'ici.*

Ce résultat satisfaisant pouvait être d'avance l'objet d'une espérance légitime, puisqu'on devait supposer que la Providence, qui avait donné l'Evangile aux hommes, veillait sur son ouvrage et conservait pur au milieu des passions humaines, le livre de vie destiné à protester sans cesse contre leur ignorance, leur superstition et leur orgueil. D'ailleurs avec les plaintes multipliées qu'a toujours excitées la moindre altération du texte saint, avec la surveillance inquiète et mutuelle que les diverses Eglises ont exercée à cet égard, n'était-il pas probable que le texte qui avait fini par exclure tous les autres, ou en d'autres termes que la récension *constantinopolitaine* était la plus fidèle et la plus digne de confiance ?

Telles sont les remarques les plus importantes à faire sur les

Curæ criticæ du docteur Scholz. Passons maintenant à l'analyse de son second ouvrage, son *Voyage critico-biblique.*

Cet ouvrage se divise en trois parties assez étrangères entre elles, mais réunies par leurs rapports communs avec l'édition critique des Evangiles que prépare l'auteur : ce sont : 1° la description des bibliothèques et des manuscrits qu'il a étudiés; 2° les observations sur ce qu'il appelle les *chaînes,* c'est-à-dire la collection des remarques faites par différens Pères, touchant un même passage, les commentaires et les scholies inédits; 3° les bases de l'histoire du texte, telle qu'il la conçoit. Cette troisième partie est évidemment la plus importante. Disons un mot de chacune d'elles.

La préface est consacrée à l'exposition de la méthode de M. Scholz. Il serait trop long de la développer ici. Nous ne dirons rien non plus des grandes recherches de l'auteur dans les bibliothèques de l'Europe, pour nous attacher à son voyage en Asie et en Afrique.

M. Scholz n'a pu découvrir un seul manuscrit grec à Alexandrie ni dans tous les couvens égyptiens qu'il a visités. Chose étrange dans l'ancienne capitale des Ptolémée et de ce peuple grammairien et rhéteur qui entourait leur trône.

L'Orient devait exciter davantage encore l'attente du voyageur et des critiques. Qui n'a pas entendu parler des trésors littéraires que l'on disait ensevelis dans les couvens de l'Archipel et du mont Athos? Si plus d'un voyageur s'est défié de ces vagues ouï-dire, les soupçons n'étaient pas du moins encore devenus de la certitude, et l'on attendait toujours qu'un homme savant et dévoué réussît à découvrir le véritable état des choses. L'ouvrage dont nous parlons doit fixer les opinions à ce sujet. M. Scholz n'a guère trouvé dans toutes les parties de l'Orient qu'il a visitées que treize bibliothèques dignes d'intérêt. Environ neuf cents manuscrits en tout y sont déposés. Une centaine seulement appartiennent au testament grec. Les autres en présentent des traductions syriaques, arabes et géorgiennes, ou bien sont des copies d'auteurs classiques. Le professeur Scholz croit que ces derniers mériteraient un examen attentif.

Dans l'Archipel, la seule île de Patmos conserve encore une

bibliothèque de quelque importance. Voici ce que l'auteur dit du reste :

« Dans les autres îles de l'Archipel, les couvens ne renferment aucune collection de manuscrits. Je m'en suis assuré par le témoignage de gens bien instruits et souvent par moi-même. Quelquefois seulement, on y trouve, comme à Naxos, un seul évangélistaire assez moderne.

« L'enlèvement général des manuscrits, consommé par le prince Maurocordato, en a dépouillé tous les couvens grecs, et l'on n'en trouve plus que dans ceux du mont Athos. Si l'on en croit quelques personnes, là sont encore ensevelis des trésors d'une grande importance, soigneusement dérobés à tous les yeux par des moines timides. Suivant d'autres mieux instruits, le nombre des manuscrits cachés dans ce dernier asile est peu considérable, et faute de soins ils sont presque entièrement détruits. En général, on peut assurer, sans crainte d'erreur, que les plus importans et les plus précieux manuscrits déposés dans les bibliothèques de la Grèce, de l'Archipel, de l'Asie mineure, de l'Égypte, de la Syrie, de la Palestine, ont été transportés en Europe, ou bien ont été détruits par les flammes, dans les ondes, ou de quelque autre manière. De riches grecs, entre autres le prince Maurocordato, ont fait de nombreux efforts pour enlever aux bons moines tout ce qui leur restait en ce genre, et ce qui a pu échapper à cette classe de voyageurs a été recueilli par d'autres. Des curieux avides venus de l'Occident, des Anglais surtout ont habilement su profiter de l'extrême misère de ces cloîtres et en ont transporté les richesses littéraires dans les musées de l'Europe. Puissent ces dernières dépouilles ne jamais partager le destin des collections formées par les Grecs, qui ont été détruites ou dispersées avant d'avoir porté leur tribut à la science! »

Au déplorable état des bibliothèques de l'Orient se joignent, pour les rendre inutiles, la défiance trop naturelle de leurs timides gardiens et les obstacles que ces hommes ignorans opposent à la curiosité des savans et des voyageurs. Le professeur Scholz dut se trouver heureux d'obtenir la permission de travailler quinze à vingt heures dans le couvent de Saint-Saba, près de Jérusalem; non loin de là, dans celui de Sainte-Croix,

où sont déposés quatre cents manuscrits géorgiens, un anathème est prononcé d'avance contre tous ceux qui essaieront de les lire. Malgré ces difficultés, M. Scholz a réussi, du moins à parcourir, si ce n'est à examiner à fond, à peu près tous les manuscrits grecs des bibliothèques où il a pu s'introduire. Il résulte de ses recherches qu'il n'y existe plus rien de véritablement précieux. Un seul code palimpseste paraît dans le couvent de Saint-Saba, remonter au 7e siècle; mais il est tellement effacé que l'on ne peut même déterminer ce qu'il renferme : six manuscrits sont du 8e au 10e siècle; tout le reste est assez moderne.

A peine est-il nécessaire de parler d'un autographe prétendu de saint Matthieu, qu'un couvent de Laodicée se vante de conserver. Cependant, comme au dire d'un témoin oculaire, ce code est écrit en lettres onciales, il est fâcheux que notre savant voyageur n'ait pu l'examiner.

Il n'a point pénétré non plus dans le couvent abyssinien de Jérusalem, et cependant il suppose que là devaient se trouver les plus nombreux et les plus précieux monumens. Sans doute il aura fait pour les connaître d'inutiles tentatives qu'il nous laisse ignorer. On regrette encore que M. Scholz n'ait pu visiter le couvent de Sinaï. Là, si on ajoute foi au rapport d'un archimandrite de Jérusalem, se trouvent des centaines de codes grecs, mais, il est vrai, d'une médiocre antiquité.

Du reste, toutes les copies manuscrites du Nouveau-Testament que le docteur Scholz a vues, sans exception, appartenaient à la famille constantinopolitaine, et plusieurs d'entre elles avaient été écrites en Palestine, ainsi que leurs souscriptions en font foi. Ce sont là deux faits importans d'une histoire du texte : l'auteur en a tiré, comme nous verrons, un grand parti.

La seconde section traite des chaînes (collections de remarques faites par les Pères), commentaires et scholies du Nouveau-Testament. Un grand nombre de manuscrits présentent fréquemment des annotations de ce genre jointes au texte sacré et le plus souvent encore inédites. Le professeur Scholz en a fait de tout tems son étude principale, dans le but de les recueillir, de les rétablir, et de les joindre à l'édition du Nouveau Testament qu'il prépare. Dans l'ouvrage que nous analysons, il se

borne à quelques remarques générales. Parmi ces remarques, il en est une qui est trop importante pour ne pas être mentionnée ici. Elle est relative à l'origine des Evangiles.

Depuis long-tems on a reconnu que les écrits sacrés et tous les autres livres du Nouveau-Testament, quoiqu'ils continssent une révélation accordée à la terre par Dieu même, n'en étaient pas moins des ouvrages composés dans un but spécial et sous l'influence de circonstances déterminées.

Ce fait, dont le rationalisme a tant abusé, et qu'un scrupule superstitieux s'efforce en vain d'oublier ou de détruire, a été mis hors de doute par les recherches et les travaux multipliés des critiques modernes, surtout des Allemands. Ils sont en général arrivés à le démontrer, par l'analyse des livres saints comparés avec l'histoire contemporaine.

Le professeur Scholz obtient le même résultat, mais par une voie toute différente : par l'étude des chaînes et des commentaires que les anciens docteurs ont déposés dans les manuscrits. Aux preuves bien plus fortes, à mon avis, qu'avaient données Beausobre, Michaëlis, Hug, Geiseler, etc., il ajoute le témoignage traditionnel de l'ancienne Eglise. Cette coïncidence est digne d'attention, quoique l'on puisse peut-être ne pas accorder aux scholies des manuscrits autant de confiance que le docteur Scholz paraît le faire. Je me hâte de finir cette digression et d'en venir à l'objet essentiel de cet extrait, à la troisième partie de l'ouvrage.

Dans cette partie intitulée : *Esquisse d'une histoire du texte du Nouveau-Testament*, Scholz énonce des idées presqu'entièrement nouvelles; il modifie considérablement, et complète la théorie dont il avait jeté les fondemens dans ses *Curæ criticæ*, et tend à ébranler les bases du système de récension généralement adopté en Allemagne.

Je vais traduire toutes les parties essentielles de cette troisième section, en supprimant seulement les preuves de détail, les développemens et les exemples.

« Le texte grec du Nouveau-Testament présente dans les éditions et les manuscrits des différences assez sensibles; d'où résulte pour ces *instrumens* une division naturelle en deux grandes classes, constamment les mêmes dans tous les livres du Nou-

veau-Testament. A l'une appartiennent toutes les éditions, et ces nombreux manuscrits, écrits dans l'enceinte du patriarchat de Constantinople, ou destinés à l'usage liturgique. L'autre renferme quelques manuscrits qui furent écrits dans le midi de la France, en Sicile, en Egypte et ailleurs. Transcrits sans doute d'après des exemplaires précieux par leur âge et leur bonté, ils ne furent destinés qu'à en sauver le contenu. Présentant un texte différent du texte admis, ils ne purent servir au culte. De là vient qu'ils sont écrits pour la plupart négligemment, avec une orthographe incorrecte, sur des feuilles de parchemin, diverses de forme, de grandeur et d'espèce.

«Nous nommons cette classe *Alexandrine*, parce que Alexandrie est la patrie de ce texte; l'autre *Constantinopolitaine*, parce que son texte était en usage dans le patriarchat de Constantinople. La Constantinopolitaine est presque fidèle au texte actuellement reçu; l'Alexandrine s'en éloigne presque à chaque verset. D'autres manuscrits se rapportent tantôt à l'une, tantôt à l'autre, et ont aussi quelques variantes particulières, mais ils n'ont point assez de caractères communs pour constituer des classes à part, ainsi que je m'en suis assuré par des expériences fréquemment répétées.

» Au contraire, la séparation des manuscrits en deux classes, telle que nous l'avons indiquée, est tellement conforme à l'état réel du texte, qu'elle est à l'abri de toute attaque. On serait peu fondé à nous objecter, afin de combattre cette classification, que le texte du plus grand nombre des manuscrits est encore ignoré, et par là même incertain. Cette objection ne peut être repoussée qu'*à posteriori*. Et pour cela, après avoir déterminé d'après quelques chapitres le texte d'un grand nombre de manuscrits, sans me contenter de ce premier examen, j'ai voulu les collationner presque tout au long.

» Or, lorsque quatre-vingts manuscrits me présentent presque constamment les mêmes additions, les mêmes omissions, les mêmes variantes (si l'on en excepte du moins quelques fautes de copiste, et quelques modifications sans importance); lorsque de plus prenant çà et là quinze à vingt chapitres, je retrouve toujours dans trois à quatre cents autres manuscrits, les mêmes variantes que dans les huit premiers; ne suis-je pas en droit

d'en conclure qu'il en serait du reste du manuscrit comme de ces quinze à vingt chapitres, et de tous les manuscrits écrits dans les mêmes lieux et dans les mêmes circonstances, comme de ces quatre cents? C'est-à-dire que tous les manuscrits écrits dans le patriarchat de Constantinople et destinés au culte, ont suivi le texte de la classe constantinopolitaine.

» Cette classification ainsi liée à la juridiction ecclésiastique, n'a rien de surprenant. L'histoire des progrès du christianisme nous apprend avec quelle rigueur, surtout dans le ressort de Constantinople, les missionnaires imposaient aux néophytes les moindres actes de l'Eglise principale, et à quelles violentes contestations les moindres diversités donnaient lieu. Ces discussions finissaient toujours par ramener à l'uniformité la plus entière avec la métropole, où l'on exigeait toujours soigneusement que tout eût lieu κάθως ἀναγινώσκει ἡ μεγάλη Εκκλησῖα.

» De plus, dès le *cinquième* jusqu'au milieu du *quinzième* siècle on fit un plus grand nombre de copies de livres saints à Constantinople que dans tout le reste du patriarchat. Transcrites et collationnées dans les mêmes couvens, sous les yeux des supérieurs, puis vendues et revendues par les moines et les prêtres, dans les églises dispersées, ces copies ont toutes présenté le même texte, comme les mêmes caractères et les mêmes menologies, et cela dans toutes les provinces soumises à l'influence de la métropole, de son église, de sa littérature et de ses moines.

» Lorsque la loi de Mahomet se fut répandue de l'Inde à l'océan Atlantique, lorsque des milliers de chrétiens eurent été livrés au fer, poussés à l'apostasie ou vendus comme esclaves; lorsque les flammes eurent dévoré un nombre prodigieux de manuscrits grecs, que la langue grecque fut interdite à de vastes provinces, et la capitale de la littérature grecque bouleversée, alors l'influence de Constantinople s'étendit sans rivale sur presque tout ce qui restait de chrétiens parlant grec; le texte de son Eglise et les manuscrits qui les contenaient furent généralement adoptés. Le texte de l'autre classe au contraire, jusqu'alors adopté pour le culte dans le patriarchat d'Alexandrie, devint hors d'usage, et les manuscrits de cette classe se perdirent presque tous. On cessa de les transcrire. Les plus anciens et les plus précieux étaient détruits; leur texte fut conservé par un petit nombre de

bibliothèques ou d'amateurs, comme une rareté, ou comme un reste vénérable des documens antiques et perdus.

» Ce texte se retrouve quelquefois, il est vrai, dans des livres liturgiques ou dans les lectionnaires; mais je ne puis croire que même les manuscrits de cette espèce aient été destinés au culte. Ils sont écrits en effet avec tant de rapidité, d'incorrection, et, pour tout dire en un mot, d'étourderie, qu'ils ne peuvent avoir eu cette destination.

» Les manuscrits de ces deux familles ont ordinairement peu de corrections, point de variantes en marge. Tout en eux indique la copie exacte d'anciens exemplaires dont ils nous retracent la forme extérieure, la disposition et le texte.

» Il ne faut pas s'étonner qu'il ne reste que peu de manuscrits très-anciens du texte de Constantinople. En effet, ils ont dû s'user et se perdre par l'usage journalier qu'on en faisait pour le culte.

» Au *quatrième* siècle, le texte peut être regardé comme fixé, ainsi que le canon, et dès-lors le pieux respect des fidèles pour ces livres n'y permet l'introduction d'aucun changement. C'est donc avant cette époque qu'eurent lieu les altérations auxquelles la division des manuscrits en deux classes doit son origine. Depuis cette époque, on comparait encore les manuscrits, on les corrigeait même, mais jamais d'une manière arbitraire, et toujours d'après les anciens documens. Ces corrections étaient d'ailleurs peu importantes, et avaient une influence peu étendue.

» Ainsi donc, si divers manuscrits ont la même patrie, il n'en résulte point qu'ils aient dans leur texte une identité absolue, mais seulement dans le plus grand nombre de cas une conformité générale.

» Quelle était, demandera-t-on maintenant, l'origine du texte de Constantinople? Je crois que c'était le texte original, presque dans toute sa pureté, directement dérivé des autographes. Cela me paraît aussi certain qu'un fait puisse l'être en critique. L'histoire nous conduit à l'admettre; les preuves extérieures le confirment, et les intérieures achèvent de le démontrer.

» La plupart des écrits du Nouveau-Testament étaient destinés

à des églises de Grèce et d'Asie mineure. C'est là que dut naître pour la première fois l'idée d'en faire un recueil : la collection des trois premiers évangiles, approuvés par saint Jean, vient à l'appui de cette supposition. Ces écrits, conservés par les fidèles comme l'héritage des hommes saints dont l'Eglise avait vu les miracles et entendu les discours inspirés, furent, dès l'origine, lus publiquement dans les assemblées religieuses; ils furent de plus multipliés par de nombreux copistes pour l'usage des particuliers. Les scribes de Constantinople n'ont certainement pas, en transcrivant le texte, imité l'audace des grammairiens d'Alexandrie; cela serait déjà fort invraisemblable s'il s'agissait d'auteurs profanes; mais cela devient complètement incroyable quand il est question du Nouveau-Testament. Bien au contraire, ces écrits furent tout de suite l'objet d'une vénération religieuse qui, gagnant de proche en proche, s'accroissait à mesure que l'on s'éloignait de leurs auteurs. Cette longue série d'évêques respectables qui gouvernaient les nombreuses églises de l'Asie, de l'Archipel et de la Grèce, avaient reçu des apôtres et transmettaient aux fidèles, non-seulement des leçons orales, mais encore des enseignemens écrits. Loin d'altérer en rien ce dépôt vénéré, ils travaillaient avec une pieuse vigilance à le conserver intact et pur. Ils le laissaient en cet état à leurs successeurs et aux églises nouvelles, et si l'on en excepte quelques fautes de copistes, le texte se maintint ainsi sans altération jusqu'aux règnes de Constantin et de Constance. Mais alors quelques exemplaires alexandrins se répandirent à Constantinople, et introduisirent certaines altérations dans plusieurs manuscrits byzantins. C'est là ce qui explique dans la famille constantinopolitaine, une tendance à se rapprocher du texte alexandrin, plus forte que l'on ne devait s'attendre à l'y rencontrer.

» Examinons maintenant les plaintes des anciens sur les altérations faites au texte de toutes les productions littéraires en général et particulièrement du Nouveau-Testament; ces réclamations n'ont aucun rapport à ces contrées, où pendant les trois premiers siècles le christianisme brillait en général d'un éclat plus pur que partout ailleurs. Les Pères qui les habitaient ne prennent point part à ces accusations..... S'ils n'apportaient pas à l'étude du Nouveau-Testament l'habileté critique d'un

Origène, la plupart cependant n'étaient point dépourvus d'une véritable instruction classique, et des déviations aussi graves que celles que présente parfois notre apparat critique n'auraient pu leur échapper. Ainsi donc, elles leur étaient inconnues, et les manuscrits dont ils se servaient pour le culte public, étaient transcrits avec assez d'exactitude pour n'exciter aucun mécontentement.

»Nous aurions une nouvelle preuve de l'authenticité du texte constantinopolitain, si l'on pouvait le trouver d'accord avec celui d'autres contrées, également distinguées par l'ancienneté de leurs églises, le nombre et la science de leurs pasteurs. Il faudrait cependant encore que ces deux textes fussent demeurés indépendans l'un de l'autre, que les monumens de tous deux présentassent les vestiges d'une haute antiquité, et parussent remonter dès le troisième siècle, au moins, à des sources distinctes. Alors nous serions évidemment en droit de conclure que ce double texte est réellement conforme au texte original.

» Cette preuve nouvelle est facile à obtenir. Nous avons des documens critiques originaires, soit de Palestine, soit de Syrie, et d'accord jusque dans des leçons tout-à-fait insignifiantes, avec ceux de la Grèce et de l'Asie mineure. C'est le cas des *six codes* de Palestine qui, comme nous l'avons démontré ailleurs, ont été copiés dans un couvent de Jérusalem, d'après de très-anciens manuscrits. Ils nous font connaître par conséquent l'état du texte de cette contrée, pendant un long espace de tems. Le texte de ces six copies n'est pas absolument identique, cela ajoute encore à la force de l'argument; il en résulte en effet qu'elles nous représentent fidèlement les anciens témoins, entre autres les manuscrits d'Apollinaire, lesquels cités ordinairement de préférence, paraissent avoir joui d'une plus grande autorité.

»Nous n'appelons point ici en témoignage Justin, martyr; car il cite souvent de mémoire, ou par allusion à des évangélistes apocryphes. Mais les écrivains de Palestine moins anciens que lui, suivent exactement un texte conforme à celui de Constantinople. En Syrie, outre quelques manuscrits cités plus haut, et qui paraissent y avoir été écrits, nous trouvons la traduction *Peschito* et la *Philoxénienne;* elles furent terminées, la première

au troisième, la seconde au sixième siècle; l'une et l'autre, si nous saisissons bien leur caractère général, suivent le texte de Constantinople.

Nous ne pouvons, en effet, regarder comme des traductions littérales les développemens ajoutés par le traducteur; car alors toutes les anciennes versions, principalement la *Sahidique* et les anciennes latines donneraient une étrange idée des manuscrits grecs de l'ancien tems; nos exemplaires les plus corrompus seraient loin de présenter un texte aussi bizarre. Ainsi, nous ne sommes autorisés à supposer une variante dans le texte grec, ni dans les Act. (1, 8), ni dans un grand nombre d'autres passages où l'auteur de Peschito a remplacé l'idée du texte par la sienne. Il est vrai qu'outre les interpolations propres au texte syriaque, on en trouve quelques-unes qui se rencontrent également dans les exemplaires égyptiens. Mais alors même, les variantes de Peschito ont d'ordinaire quelque chose d'assez particulier pour écarter les conséquences qu'on voudrait en déduire. Que le génie de cette traduction soit complètement en harmonie avec le texte de Constantinople, c'est ce qu'ont avoué depuis long-tems les plus zélés partisans de l'opinion opposée à la nôtre.

» Il ne peut donc rester aucun doute sur ce sujet. Le texte qui durant les premiers siècles du christianisme dominait en Asie et en Grèce, dominait aussi en Palestine et en Syrie; c'est le même texte qui régna plus tard à Constantinople, qui s'étendit de là dans tout l'empire d'Orient, et dès-lors s'est conservé jusqu'à nous plus pur qu'aucun autre, et sans altérations importantes.

» Les livres sacrés étaient dès l'origine destinés à l'usage liturgique; on devait donc écrire, quelquefois à la marge pour la commodité du lecteur public, certaines phrases initiales ou finales, celles par lesquelles il devait commencer ou terminer sa lecture, pour l'intelligence de tout le morceau. De la marge, il était impossible que plus tard ces phrases ne passassent quelquefois dans le texte. Dans plusieurs manuscrits cependant elles sont restées à la première place comme nous l'avons vu plus haut. Mais il était dans la nature des choses qu'un petit nombre de copistes seulement, fussent assez exacts pour les y laisser.

» Concluons donc que le texte de Constantinople, tel qu'il se trouve soit dans les manuscrits du Nouveau-Testament, soit dans les évangélistaires, soit dans les lectionnaires et dans les livres ascétiques..... doit être regardé comme le plus pur.

» Il resterait maintenant à prouver par des argumens internes, tirés des variantes mêmes du texte de Constantinople, que c'est bien là le texte authentique. Mais il suffit d'en appeler ici aux juges compétens; en particulier au grand *Griësbasch*, qui suivait fort rarement le texte d'Alexandrie, malgré sa prédilection pour les antiques manuscrits dans lesquels il est conservé.

» D'ailleurs l'accord remarquable qui règne entre les manuscrits de Constantinople, la scrupuleuse délicatesse des copistes qui les transcrivirent, sont presque une preuve de la légitimité du texte. Qu'on lui compare les exemplaires égyptiens, et l'on remarquera sans peine les traces de corruption qu'ils offrent de toutes parts. Chacun de ces exemplaires a toujours beaucoup de variantes propres, sans que la parenté réciproque des manuscrits de cette espèce puisse jamais cependant être mise en doute.

» Il n'existe aucune différence entre les manuscrits de la famille alexandrine, et ceux de ce que l'on nomme la famille occidentale. Les uns et les autres ne paraissent former qu'une seule classe. Ils ne diffèrent que par des modifications individuelles, et si l'on ne veut pas s'en tenir à une seule famille et à son caractère général, on sera finalement contraint de faire autant de classes qu'il y a de manuscrits.

» Au moyen des notes que j'ai recueillies, je suis prêt à démontrer ces assertions pour le Nouveau-Testament entier. Aussi, au lieu de partager les monumens égyptiens en deux classes, comme je l'avais d'abord fait sur l'autorité de mes prédécesseurs, je les réunis maintenant tous sous le nom de famille alexandrine, parce qu'ils présentent le texte corrompu d'Alexandrie, dont tous peuvent être originaires.

» L'Egypte est donc le pays où les altérations du texte du Nouveau-Testament ont pris principalement naissance. Elles ont commencé dès le premier siècle, c'est ce que nous démontrent les plus anciens monumens du texte, par exemple B, A, C, qui sont certainement des copies de très-anciens exemplaires,

et qui présentent déjà les interpolations égyptiennes; par exemple encore, les traductions égyptiennes et latines faites au second et au troisième siècle, d'après des exemplaires du même genre, enfin les citations des Pères et des écrivains ecclésiastiques du même pays. Les plaintes des anciens docteurs et d'Origène en particulier, se rapportent à ces manuscrits, et à la manière d'agir des grammairiens d'Alexandrie. Les écrivains ecclésiastiques qui indiquent ou discutent des variantes, se servaient de manuscrits de la même espèce, et ne parlaient par conséquent que de ceux-là. S. Jérôme, qui certainement employait les exemplaires des deux familles, semble avoir plutôt obscurément senti que clairement aperçu leur différence; aussi n'en fait-il jamais mention que d'une manière assez vague. C'est à cela du moins que paraît se rapporter le passage de sa lettre au pape Damase, lorsqu'il condamne, sur un ouï-dire, les exemplaires de Lucien et d'Hésychius; il parle de leur travail comme d'une chose incertaine; il ne nomme ni ville, ni pays où leur texte ait été adopté, et les expressions : *perversa asserit contentio, non profuit emendasse*, montrent assez combien ses contemporains et lui avaient de semblables corrections en horreur; combien par cela même elles avaient peu de chances à être adoptées, eussent-elles été préférables au texte égyptien.

» Nous avons déjà suffisamment parlé de l'origine de ce texte. A Alexandrie, où se copiait une multitude de manuscrits, les grammairiens étaient dans l'usage de corriger à la marge tout ce qui leur déplaisait dans les livres sacrés ou profanes. Puis dans leurs copies, ils introduisaient ces changemens dans le texte.

» La plupart de ces altérations égyptiennes sont des deux premiers siècles, et se trouvent par conséquent dans tous les monumens de cette famille. Un assez grand nombre d'interpolations nouvelles, et quelquefois plus considérables, eurent une origine plus tardive; telle est la source des principales différences que l'on remarque entre les manuscrits alexandrins.

» Ce texte corrompu se répandit plus ou moins en Occident, soit dans les manuscrits grecs, soit dans les versions latines; c'est pourquoi il est habituellement employé par les docteurs d'Italie et d'Afrique, aussi bien que par Irénée dans le midi de

la France. Celui-ci, cependant, quand il cite les écrits de ses compatriotes d'Asie, donne le texte plus pur qu'ils avaient employé, c'est-à-dire, celui de Constantinople.... Le texte égyptien se conserva aussi dans les manuscrits des latins, jusqu'à l'admission générale de la version de S. Jérôme; le texte de cette dernière tient le milieu entre les deux familles.

» Ainsi donc la *thèse de la corruption générale du texte dans les trois premiers siècles, ne repose au fond sur aucune base.*

» Le résultat de ces recherches est d'une nature tout-à-fait satisfaisante. Quand nous voudrons à l'avenir vérifier l'état du texte au premier siècle, nous ne serons plus jetés au hasard au milieu d'un chaos de matériaux critiques, mais nous arriverons à découvrir nettement le texte cherché, à le connaître d'une manière aussi exacte, que les circonstances qui l'ont altéré plus tard; ce qu'il y a de plus heureux, c'est que nous arrivons à ce résultat par la voie la plus sûre, par celle de la critique historique. Nous possédons aussi des documens qui proviennent de sources pures, et qui nous ont conservé le texte vrai; ils sont ou très-anciens, ou dérivés d'autres documens très-anciens; si dans le texte de Constantinople, nous trouvons encore quelques interpolations, leur origine s'explique d'une manière facile et suffisante, si du moins l'on ne prétend pas à une évidence et à des clartés que la critique profane ou sacrée n'eut jamais le pouvoir de fournir. On trouverait difficilement, à l'avenir, dans le texte du Nouveau-Testament, des interpolations jusqu'à présent inconnues; et en tout cas elles seraient promptement réduites à leur valeur. »

Tel est le résumé des idées principales qu'on trouve dans le *Voyage du docteur Scholz*. Elles sont accompagnées dans l'ouvrage de toutes les preuves capables de porter la conviction dans l'esprit du lecteur. Nous ne pouvons qu'y renvoyer ceux qui désireraient de plus amples détails.

Il reste toujours prouvé par les infatigables recherches de M. Scholz que le Nouveau-Testament est parvenu sans altération depuis les apôtres, qui l'ont écrit sous l'inspiration divine, jusqu'à nous. A. L.

Géologie.

ANALYSE DES DIFFÉRENS SYSTÈMES GÉOLOGIQUES.

Les systèmes géologiques, qui combattent le récit de la Genèse, sont hypothétiques et dénués de fondement; tous les faits particuliers, dont cette science s'est enrichie dans ces derniers tems, attestent la vérité du récit de Moïse.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois de géologie, et tiré plusieurs preuves particulières des faits géologiques, qui tous sont venus à l'appui de la relation de nos livres et du récit que Moïse a fait, soit de la création du monde, soit des bouleversemens qui y ont été occasionés par le déluge. Nous reviendrons encore sur cette matière, et nous ferons connaître les preuves géologiques du déluge, que M. Cuvier a consignées dans le bel ouvrage dont nous avons déjà donné quelques extraits. Mais comme la plupart de nos lecteurs n'ont pas eu occasion de se livrer à l'étude de la géologie et de ses différens systèmes, nous avons cru qu'il leur serait utile, pour comprendre ce que nous en dirons dans la suite, et aussi pour être mis au courant de la marche et de l'état de cette science, de tracer un tableau sommaire des différens systèmes qui ont été inventés dès les tems anciens jusqu'à nos jours, pour rendre raison de la composition de cet univers. Plusieurs conclusions importantes ressortiront de cet examen :

La première, qu'en fait de théories générales, il n'a rien été inventé de nouveau par les géologues modernes;

La seconde, que toutes les hypothèses et tous les systèmes qui

s'étaient élevés contre le récit de la Genèse, sont tombés réfutés les uns par les autres ;

La troisième, que les faits prouvés, les seuls hors de discussion, ne sont point opposés à la Bible ; au contraire, ont donné une nouvelle démonstration aux récits de Moïse.

Enfin il demeurera prouvé que cette science, celle qui a fait le plus de progrès dans ces derniers tems, tourne toute en faveur de la religion.

Anciens systèmes de Géologie.

«Presque toutes les opinions géologiques se rapportent à deux bases, l'une adoptée par les *Vulcanistes*, l'autre préférée par les *Neptuniens* [1].

Les Vulcanistes.

»Les premières disent : la terre fut au commencement dans *une fusion ignée ;* elle s'est refroidie, elle n'a été couverte des eaux que dans la suite. Les forces qui lui donnèrent sa figure actuelle, furent l'air et le calorique, ou le feu. Les terres ont été soulevées par une force intérieure ; les bouleversemens ont été occasionés par des éruptions volcaniques. Les terrains de transport ont été formés par les débris des terrains supérieurs.

Neptuniens.

»Les neptuniens assurent que la terre se trouvait dans une *dissolution aquatique et froide ;* du moins jusqu'à une certaine profondeur. Les corps solides se formèrent par desséchement, par précipitation, par cristallisation, etc. L'Océan ancien s'est retiré, ou a disparu. Les terres se sont bouleversées, en s'affaissant par leur propre poids. Les terrains tertiaires se sont formés dans le sein des eaux.

»Ces idées, plus ou moins développées et approfondies, diversement nuancées et mêlées, constituent la base de toutes

[1] L'analyse que nous donnons ici est celle que le savant Malte-Brun a insérée dans son *Précis de la Géographie universelle*, liv. XL. Nous n'avons changé que quelques endroits où il mêlait à l'*exposition des systèmes* ses opinions particulières.

les théories de la terre, recueillies par le savant *Delamétherie* [1].

Idées des Egyptiens.

»Les Egyptiens paraissent avoir tenu pour le système neptunien. Les eaux avaient, selon eux, couvert toute la terre; elles s'étaient enfouies dans les vastes cavités qu'ils supposaient exister dans l'intérieur du globe; ils croyaient qu'elles en pourraient ressortir un jour. Une grande île ou un continent, selon eux, s'était affaissé dans le sein des mers; ils le nommaient l'*Atlantide.* C'est Platon qui nous a transmis ces restes du système égyptien [2].

Idées des Chaldéens et des Hébreux.

»Il paraît que les Hébreux et les Chaldéens avaient les mêmes idées que les Égyptiens, excepté que les Chaldéens croyaient à l'existence d'un fluide central, semblable à l'atmosphère, et qu'ils considéraient le globe comme ayant été deux fois couvert des eaux, d'abord par les eaux chaotiques, ensuite par un *déluge universel.* La cause de ce déluge était, selon les Chaldéens, le *changement de l'axe* du globe, produit par une attraction irrégulière des planètes supérieures. Chez les Hébreux, ce déluge figure comme un miracle opéré par la toute-puissance.

Traditions mosaïques.

»Les plus anciens écrits des Hébreux attribués à leur législateur Moïse, nous ont conservé, encore très complètement, une tradition intéressante, dont les traces se retrouvent chez beaucoup d'autres peuples, savoir, celle de *six époques* géogoniques ou d'une formation successive du globe. Si les Hébreux parlent de *six jours*, et les Etrusques de *six mille ans*; si les Indiens ont étendu ces époques à des millions d'années, cela ne change rien au fond de l'idée, et ces expressions, toutes contradictoires qu'elles paraissent, ne sont que des tournures diverses du langage poétique et prophétique des peuples anciens. M. Deluc,

[1] *Delamétherie*, Théorie de la terre, t. V., p. 280-535.

[2] *Plato,* in Timæo. *Id.*, in Crateâ. — *Manethon*, Epit. natur. — *Hecat.*, de Philos. Ægypt., lib. I.

dont la foi chrétienne n'est pas suspecte, n'a jamais cru pouvoir expliquer le système géogonique de Moïse, autrement qu'en prenant le mot *jour*, dans un sens figuré, pour une époque quelconque [1].

» On s'aperçoit facilement que les systèmes neptuniens sont nés dans les *pays nouveaux* qui ont été formés par la retraite lente ou subite de la mer, tels que l'Egypte, la Chaldée, les bords du golfe Arabique. Quant aux déluges universels, survenus après le premier desséchement du globe, il est remarquable qu'on les représente la plupart du tems comme *subits* et de *peu de durée*.

» Le système volcanique paraît également être né chez quelques nations orientales ; car ceux des Grecs qui le professaient, avaient puisé leur instruction dans l'Orient. A ce système appartient l'hypothèse du *soulèvement des montagnes*; à laquelle quelques prophètes hébreux, bien postérieurs à Moïse, semblent avoir fait allusion.

Vulcanistes d'Asie.

» Bélus, législateur assyrien, paraît avoir admis que la terre se trouve périodiquement dans un état de conflagration universelle, et dans celui d'une inondation générale [2]. Suivant un passage de Trogue Pompée [3], les deux systèmes qui attribuent l'origine du monde au feu et à l'eau, partageaient les suffrages des philosophes de l'Orient.

Systèmes neptuniens des Grecs.

» Les idées des Orientaux fournirent aux Grecs le fond sur le-

[1] Voir ce que disent de cette *méthode* M. de Frayssinous, et M. Champollion-Figeac, dans notre Numéro 6, Tom. 1, p. 372.

Voir aussi *Deluc*, Lettres à Blumenbach, 1798. *Id.*, Traité de géologie, 1809. — La *Géogonie*, en 2 volumes, en allemand, par *Silberschalg*, Berlin, 1780, contient une très-bonne explication du système mosaïque, regardé du point de vue historique. Le célèbre orientaliste *Eichhorn*, à Gottingue, l'a expliqué sous le rapport poétique; voyez son *Répertoire de littérature biblique et orientale*, tome IV.

[2] *Berosus*. Ap. *Senec.*, Quæst. nat., III, cap. 29.

[3] *Justin*. Hist. epit., lib. II, cap. 1. — *Cicer.*, de nat. Deor., 1 Quæst. acad. IV. — *Sen.*, Quæst. nat. III, 13.

quel ils ont brodé toutes leurs rêveries géogoniques. Thalès apporta d'Egypte le système neptunien, qui fut probablement celui de tous les anciens poètes et théologiens grecs. Homère semble l'adopter [1]. Aristote et Plutarque indiquent les raisons sur lesquelles ces anciens neptuniens se fondaient [2]; elles se réduisent à une seule, savoir, que l'on voit les animaux, les plantes et même le feu, naître de l'humidité. Ces anciens philosophes n'étaient-ils pas aussi avancés que nos géologues modernes, lorsque ceux-ci disent qu'une dissolution aquatique a seule pu tenir en dissolution tous les corps solides, liquides et fluides, dont la réunion compose le globe et son atmosphère?

» Les tableaux que Lucrèce, Virgile et Ovide nous tracent de la première formation du globe terrestre, renferment toutes les idées principales des théories neptuniennes modernes ; dissolution dans un vaste fluide ou dans le chaos, précipitation chimique par attraction ou affinité, précipitation mécanique par sédiment ; enfin, coagulation et consolidation.

S'il y a eu des Vulcanistes purs en Grèce.

» Le nombre des philosophes grecs qui attribuaient exclusivement au *feu élémentaire* l'origine de la terre, ne paraît pas avoir été considérable ; car on ne saurait affirmer que telle fut l'opinion de Pythagore, quoiqu'il regardât l'âme de tous les êtres comme une parcelle du feu divin. L'obscur Héraclite dit le premier que « le feu a tout formé et peut tout dissoudre [3]. » Les stoïciens, selon Cicéron, auraient partagé cette opinion ; mais Sénèque déclare, au contraire, qu'ils regardaient l'eau comme le principe du monde. Au surplus, quand Héraclite disait : « que la terre était le sédiment le plus épais du feu, que » l'eau était de la terre dissoute par le feu, et l'eau vaporisée » formant l'air [4], » il est évident qu'il ne pensait point au sys-

[1] *Iliad.* XIV, 246,

[2] *Aristote*, Métaphys., l. I, cap. 3. Comp. *Id.*, Météorol. I, 14. — *Plut.*, de placitis philosophorum, l. I, c. 3.

[3] *Dio. Laert.*, lib. 9. — *S. Justin.* Parœnet. ad Græcos. — *Stob.*, Physic eclog. I, c. 13.

[4] *Plutar.*, de placit. philosop., I.

tème des vulcanistes; il ne faisait que composer une philosophie corpusculaire générale.

Philosophie des Atomes.

»Il en fut de même à l'égard de ceux qui créaient la terre et le monde en général par le concours de molécules ou *atomes*, épars dans le vide. Dans les *atomes* de Démocrite et d'Épicure, qui s'attachaient l'un à l'autre au moyen de quelques petites inégalités de figures, lesquelles faisaient, pour ainsi dire, fonction de crochets, dans les *corpuscules qui s'aiment*, et qui s'attirent en vertu de leur nature semblable [1], on croit voir toutes les bases de notre théorie des affinités chimiques, et par conséquent de nos géologies les plus modernes et les plus vantées. La réunion des atomes est bien évidemment la même chose que l'*attraction simple* des molécules; et si l'on dit : ces corpuscules aiment à se réunir, parce qu'ils sont d'une nature semblable; ou : ces molécules tendent à se réunir par une *attraction élective*, toute la différence ne consiste que dans un peu plus ou moins de précision dans les termes.

Système d'Anaximènes.

»L'idée de Franklin, qui fait tout naître de l'air, avait été proposée par Anaximènes de Milète, dont les opinions sont sans doute défigurées par les esprits bornés qui l'accusent d'athéisme [2].

Système de l'écoulement des lacs.

»Les Grecs ne se bornèrent pas à ces systèmes généraux; ils se formèrent des hypothèses plus positives, fondées sur les faits qu'offrait la géographie physique des contrées alors connues. L'écoulement des lacs ou étangs marécageux qui couvraient la Thessalie avant la formation ou plutôt avant l'agrandissement de la vallée de Tempé [3], fit naître l'idée que toutes les médi-

[1] « Paresque cum paribus jungi res, » etc. *Lucret.*

[2] *Plut.*, de Placit. — *Stob.*, L. c. — *August.*, de Civ. Dei, VIII, 2. — *Cic.*, de nat. Deor., I.

[3] *Hérod.*, VII, 129, 330. — *Strab.*, IX, 667. Almel. — *Lucan.*, VI, 364, etc., etc.

terranées, et spécialement le Pont-Euxin, avaient été originairement des lacs fermés auxquels des révolutions violentes avaient ouvert une issue. *Xantus* et *Straton* ayant observé que le sol de la Haute-Asie renfermait des coquillages de mer, en conclurent avec beaucoup de raison que ces contrées avaient été couvertes d'eaux marines [1] ; mais lorsque Straton prétend expliquer ce phénomène commun à tout le globe, par une cause locale, par l'existence d'une ancienne méditerranée, formée de la réunion du Pont-Euxin avec la mer Caspienne, il tombe dans une de ces fautes de logique qui semblent comme héréditaires dans la prétendue science géologique.

Déluge de Deucalion et d'Ogygès.

» Mais la Grèce, par la nature de son sol, dut éprouver beaucoup d'éboulemens et d'excavations, par conséquent beaucoup d'inondations particulières ; le *déluge de Deucation* désola la Thessalie, et spécialement le canton montagneux, nommé *Hellas* [2] ; celui d'*Ogygès* bouleversa la Béotie [3]. Naturellement, les traditions populaires rattachèrent à ces catastrophes qui avaient frappé des provinces entières, chaque ancienne inondation dont le souvenir s'était conservé dans quelque canton. Ainsi, un seul *entonnoir*, peu considérable, fut montré, dans l'Attique, comme monument du déluge de Deucalion : c'était par là, disait-on, que s'étaient écoulées toutes les eaux de cette inondation [4].

Hypothèse du dessèchement de la mer et autres.

» D'autres écrivains grecs, peu satisfaits de ces débâcles, de ces irruptions et déluges, inventèrent l'hypothèse du dessèchement successif de la mer. Aristote leur objecta qu'ils tiraient des faits authemiques une conclusion fausse ; « il est vrai, disait

[1] *Strab.*, Géogr., I, 85. Alm.

[2] *Apollod.*, I, c. 7. — *Arist.*, Météorol. l. 14. Voir ce que M. Cuvier pense de ces déluges, dans notre Numéro 6, tom. 1, p. 382.

[3] *Varro*, de Re rusticâ, III.—*Fréret*, Mémoire sur les déluges d'Ogygès et de Deucalion. *Académ. des Inscriptions*, t. XXIII, p. 129.

[4] *Pausan.*, I, cap, 18. — Voir aussi *Diod.* V, 49. — *Lucian.* De Deâ Syrâ. — *Plut.*, de Solert. anim.

»ce grand naturaliste, que plusieurs contrées, jadis couvertes »d'eau, sont maintenant réunies au continent; mais le contraire »arrive aussi, la mer a fait plusieurs irruptions [1].» L'hypothèse des attérissemens fut aussi proposée. *Polybe* s'imagina que le Pont-Euxin se comblerait par la vase qu'y apportent les rivières [2], mais deux mille ans n'ont point suffi pour réaliser cette prophétie géologique. Le fleuve Pyramus de Cilicie n'a pas non plus porté ses attérissemens jusqu'aux rivages de Chypre, comme l'avait annoncé un oracle. Enfin, pour achever de parcourir le cercle des systèmes géologiques, plusieurs Grecs attribuèrent aux éruptions volcaniques des effets plus considérables que ceux dont nous avons des témoignages historiques. *Strabon* pense qu'elles peuvent soulever et engloutir des contrées entières, et il cite pour preuve deux bourgs du Péloponèse, abîmés à la suite d'un tremblement de terre [3].

»Ainsi, toutes les idées de la géologie moderne germaient déjà dans la tête des Grecs; c'était la même méthode de confondre des faits appartenant à diverses époques, d'exagérer les phénomènes et de tirer des conclusions générales d'un fait purement local.

Nouveaux systèmes de Géologie.

Idées de Palissy en 1581.

»Parmi les modernes, *Palissy* annonça le premier des idées saines sur les coquillages fossiles; il réclama contre le préjugé qui voulait n'y voir que des jeux de la nature; mais il fut aussi le premier à s'élever contre le récit de Moïse, en soutenant que les débris fossiles d'animaux marins étaient trop abondans pour avoir pu être apportés dans les lieux où ils se trouvent, par un déluge instantané comme celui que la Genèse nous décrit [4].

[1] *Arist.*, loc. cit.

[2] *Polyb.*, Hist. l. IV, cap. 40 42 Edit. Gronov. I, p. 428-433.

[3] *Strab.*, I, 54. Edit de 1620.

[4] *Encycl pédie méthod.* Géographie Physique, I, art. *Palissy*.

Idées de Sténon, en 1669.

»*Sténon* soutint le même système, et partant de cette base, il reconnut que les couches de la terre ont dû être formées comme des sédimens dans un fluide, et que les montagnes doivent leur origine à l'affaissement et les ruptures des couches originairement orizontales [1].

Système de Burnet, en 1681.

»L'anglais *Burnet*, homme de beaucoup d'esprit, mais qui n'avait pas observé les phénomènes, créa le premier une théorie complète. Avant le déluge, dit-il [2], la surface de la terre était plane, sans montagnes, sans vallées. Toutes les matières s'étaient disposées autour du centre du globe, conformément à leur pesanteur; l'eau surnagea de toutes parts. Cependant, des matières huileuses plus légères que l'eau, formèrent peu à peu une dernière couche qui enveloppait les eaux et tout le globe. Sur cette croûte extrêmement fertile, vivaient dans un printems perpétuel les générations anté-diluviennes. Le déluge fit tout changer de face, la croûte se dessécha, et les eaux accrues firent des efforts contre cette enveloppe légère; elle creva et s'écroula dans l'abîme des eaux. Sa chute fit changer l'axe du globe, et par conséquent la température des climats. Les bords redressés de la croûte formèrent des montagnes.

»Il n'est pas nécessaire de démontrer à nos lecteurs, combien ce système puisé dans la seule observation des îles flottantes, est peu suffisant pour expliquer la naissance de ces lourdes et dures roches dont se composent les montagnes.

Idées de Descartes, en 1670; et de Leibnitz, en 1683.

»*Descartes* [3] et *Leibnitz* [4] prirent un essor plus audacieux; la terre, disaient-ils, est un petit soleil qui s'est couvert d'une

[1] *Stenon*, Dissert. de solido intra solidum.

[2] *Theoria telluris sacra*, etc. Londres, 1681.

[3] *Principes de philosophie*, part. IV, n° 2.

[4] *Protogæa*, in Act. erud., 1683.

croûte opaque, laquelle, en s'affaissant, a donné naissance aux montagnes. Leibnitz considérait toute la masse du globe comme ayant été vitrifiée, idée insoutenable dont Buffon s'est pourtant emparé.

Système de Whiston, en 1708.

» Un autre système arbitraire fut proposé par l'anglais *Whiston* [1]. Cet astronome regarde la terre comme une comète qui aurait quitté sa marche primitive, par une cause qu'il n'indique point, pour prendre la marche circulaire d'une planète ; n'étant plus sujette à des alternatives d'un extrême échauffement et d'un extrême refroidissement, la matière chaotique de l'ex-comète se précipita, selon les lois de la pesanteur spécifique. Une partie de la chaleur primitive de la comète se conserva dans son centre ; ce centre était entouré d'eau, la croûte extérieure du globe était d'une fertilité extraordinaire, et les hommes vivaient plusieurs siècles. Mais la trop grande chaleur leur échauffait trop le sang ; ils devinrent si impies, que le créateur n'y vit pas d'autre remède que de les noyer. A ce dessein, il fit venir une autre comète qui enveloppa la terre dans sa queue immense ; or, comme une queue de comète est composée de vapeur et d'eau (qui oserait en douter ?) la terre fut considérablement rafraîchie. D'ailleurs, l'attraction de la comète troubla l'équilibre des eaux inférieures ; il y eut dans ces eaux un violent flux et reflux ; la croûte extérieure de la terre, ébranlée dans ses fondemens, s'écroula dans un endroit, se fendit dans un autre ; voilà comme quoi le déluge universel arriva. La comète exécutrice de la volonté du Créateur, s'en alla ; les eaux, reprenant leur équilibre, rentrèrent dans les cavités souterraines, lesquelles avaient été assez élargies pour recevoir les eaux de la comète ; la froideur et autres mauvaises qualités de ces eaux, ont réduit la terre à ce degré de stérilité et d'épuisement où elle se trouve aujourd'hui.

» Cette hypothèse de Whiston a été souvent renouvelée en tout ou en partie. Dolomieu y a puisé ses principales idées.

[1] *A new Theory of the earth*. Londres, 1708.

Système de Woodward, en 1725.

»Un compatriote de Whiston, un observateur infatigable et scrupuleux, *Woodward*, composa une théorie bien plus modeste [1]. Il admet que toutes les substances terrestres ont été dans une fluidité aqueuse. Comme il faut pour cela une grande masse d'eau, il suppose que tout l'intérieur du globe n'est qu'un grand abîme d'eau. Le déluge de Moïse consista dans un écroulement de la croûte du globe dans ce grand abîme, dont les eaux, selon Woodward, eurent une force dissolvante toute particulière, laquelle cependant n'agit point sur les coquillages et les autres restes du règne animal. On voit que Woodward pensait qu'il est impossible d'expliquer par une seule inondation passagère, la position de tant de couches de coquillages au milieu de bancs pierreux. Mais sa *force dissolvante* est, comme il en convient lui-même, une qualité occulte et miraculeuse.

Idées de Camérarius, en 1712.

»Un savant allemand, *Camerarius*, en attaquant Woodward, émet l'opinion que les bancs de coquillage n'ont jamais été transportés, ni pu l'être par un déluge quelconque, et qu'au contraire les animaux auxquels ils doivent leur existence, ont vécu et sont morts dans l'endroit même [2]. Il est vrai que Camérarius exposa cette opinion d'une manière très-confuse. En lui répliquant, Woodward avança la vérité que les éruptions volcaniques n'ont point donné naissance à aucune montagne considérable, encore moins à des îles et contrées entières [3].

Idées de Tournefort, en 1700; de Scheuchzer, en 1700; de Fontenelle, en 1716.

»Nous ne parlerons point de la végétation des pierres qu'avait rêvée le célèbre *Tournefort*, ni de quelques propositions iso-

[1] *Woodward*, an Essai toward the natural history of the earth, 1725.

[2] *Camerarius*, in dissert. Taurinens. p. 226. Tubing., 1712.

[3] *Natural history*, of the earth enlarged, and defended etc., p. 115 *sqq*. Londres, 1726.

lées de *Scheuchzer.* Ces auteurs expliquaient les changemens du globe par un seul déluge. Le spirituel *Fontenelle* a commencé le premier à soutenir qu'il a fallu plusieurs révolutions pour modeler la surface du globe, et pour amonceler ces vastes ruines qui nous environnent de toutes parts.

Idées de Ray, en 1693.

»Le système volcanique trouva à cette même époque plusieurs défenseurs ardens et habiles, que l'on aurait tort de passer sous silence. *Ray* croyait qu'au moment même de la création, lors de la séparation des substances humides et solides, il y eut des tremblemens de terre qui soulevèrent les montagnes. La terre sortit peu à peu des eaux de la mer, ce qui donna aux animaux marins le tems de déposer leurs dépouilles au sein de la mer [1].

Idées de Hook, en 1705.

» *Hook,* en supposant l'origine primitive des couches par la voie de sédiment dans un fluide, admettait des éruptions volcaniques assez fortes pour soulever de vastes terrains, et même pour les fondre et les calciner [2].

Idées de Lazaro Moro, en 1740 ; et de Raspe, en 1763.

» *Lazaro Moro*, en observant qu'il y a des montagnes qui n'offrent ni débris de corps marins, ni indice de stratification [3], attribuait à toutes les montagnes secondaires une origine volcanique ; ce sont, à ses yeux, des coulées de lave qui ont pris naissance sous les eaux. En modifiant et combinant ces diverses idées, le savant *Raspe* en composa sa théorie volcanique de la naissance des îles nouvelles, ouvrage souvent copié avec inexactitude par des volcanistes célèbres [4].

[1] *Ray*, Three physico-theological discourses, p. 164. Londres, 1693, 2ᵉ édit.

[2] *Hookii*, Oper. posthum., 299-310. Edit. Lond. 1705. in-folio.

[3] *Laz. Moro*, de l'Orig. des coquillages fossiles, ch. 12 et 13 (1740).

[4] *Raspe*, Specimen historiæ naturalis globi terraquei, præcipuè de novis è mari natis insulis. Leipzick, 1763.

Système de Buffon, en 1745.

» Ces divers systèmes s'éclipsèrent devant celui que créa *Buffon*, et auquel sa plume brillante donna tout l'éclat d'un poème. Ce grand écrivain suppose que les soleils et les comètes ont été produits comme nous les voyons, et avec les forces nécessaires pour leur faire parcourir leurs orbites. Mais il y a 96,000 ans, qu'une comète tomba obliquement dans le soleil, et en détacha la 650e partie. Toute cette masse lancée dans l'espace, se divisa et forma toutes les planètes de notre système solaire, qui, par le mouvement de rotation, acquirent une figure sphéroïdale. Notre globe était dans un état d'incandescence, mais sa surface se refroidit et se consolida ; il s'y forma toutefois des cavités immenses. Une partie des vapeurs qui s'étaient élevées dans l'atmosphère, se condensa et forma les mers. Ces eaux attaquèrent la partie solide du globe, et en dissolvèrent une portion ; c'est ainsi que se formèrent les terres et les pierres. Les eaux de l'Océan, attirées vers l'équateur par les marées, y entraînèrent une grande quantité de substances dissoutes ; c'est ainsi, dit Buffon, que naquirent les grandes chaînes de montagnes, dirigées d'Orient en Occident.

» Malheureusement, ces chaînes n'existent point ; la grande rangée de montagnes qui environne le globe, a une autre direction [1]. Buffon s'est donné le tort d'expliquer par une supposition invraisemblable en elle-même, un fait absolument imaginaire. Mais continuons à exposer sa théorie.

» Les eaux primitives du globe s'enfuirent dans les cavités dont on a déjà parlé, alors les continens parurent. La terre, dans l'espace de 45,000, ans, se refroidit au point que les végétaux et les animaux purent vivre à sa surface. Ces êtres naquirent vers le pôle, et se répandirent successivement vers les régions équatoréales. Les couches secondaires se formèrent par la décomposition de la matière vitrifiée, mêlée de sédimens marins ; des causes accessoires, les vents, les courans d'eau, les éruptions volcaniques et les tremblemens de terre, modelèrent ensuite les montagnes et les vallées. L'Océan change lentement

[1] Voir le *Précis de la Géographie universelle* t. XXIX, p. 135.

ses rivages, en attaquant, par son mouvement général, les côtes orientales qu'il détruit; il a de cette manière pu faire plusieurs fois le tour du globe [1].

Géologie moderne.

Méthodes plus raisonnables.

» Le système de Buffon, réfuté dans ses points principaux par des naturalistes observateurs, ne compte plus de partisans, même parmi ceux qui regardent le feu comme l'agent principal qui a formé notre globe. On regarderait aujourd'hui comme une folie, toute hypothèse qui tendrait à expliquer la première origine de notre globe, et la manière dont il a été lancé dans l'espace. La géologie ne cherche plus qu'à remonter par l'examen des monumens physiques, d'une époque à une autre, jusqu'à ce qu'elle arrive à un état de choses antérieur à tous les monumens [2]. En même tems, les faits augmentés dans une proportion immense, ont conduit les hommes éclairés de tous les partis à n'exclure aucune cause particulière [3], principe qui a amené, du moins en partie, une fusion des divers systèmes, et une tolérance mutuelle pour des opinions qui ne prétendent plus à une domination exclusive.

Théorie de Deluc, en 1770. — 1810. Explication du déluge universel de Moïse.

» La théorie la plus fortement soutenue et la plus vivement contestée de cette époque moderne, est celle de M. *Deluc*. Ce savant suppose que la terre et tous les corps célestes étaient des masses d'élémens confus, dans lesquels une volonté divine, en leur communiquant une certaine quantité de *lumière*, fit naître les précipitations chimiques par lesquelles se formèrent les croûtes des roches solides dont nous voyons les fragmens. Cette croûte consolidée s'affaissa plusieurs fois; ses bords qui sont cités, appuyés sur les cloisons de cavernes souterraines, formèrent les montagnes. Les eaux, qui d'abord couvraient le globe

[1] *Buffon*, Théorie de la terre, dans le 1er vol. de son Histoire naturelle. Paris, 1745.

[2] *Deluc*. Élémens de geologie, § 10, p. 11.

[3] *Delamétherie*, Théorie de la terre, § 1700.

entier, s'infiltrèrent dans les parties centrales où subsista toujours l'ancien chaos. Alors parurent les premiers continens plus étendus que les nôtres, mais suspendus au-dessus des immenses cavernes ; le soleil ne les éclairait pas encore. Losqu'il y nâquit des végétaux d'une nature différente des nôtres, leurs débris formèrent nos houillères. Les continens actuels, cachés sous la mer, se couvrirent de dépôts de coquillages; les éruptions volcaniques y répandirent des couches de laves. Par un grand et dernier affaissement, les continens primitifs s'écroulèrent au sein des cavités souterraines ; la mer se précipita sur ces terres, et engloutit dans ses profondeurs les générations qui les habitaient ; cette catastrophe est le *déluge universel,* décrit par Moïse, et dont on a retrouvé le souvenir chez beaucoup de nations. C'est alors que parurent soudain à la face du jour nos continens actuels formés sous la mer. Dans les terrains meubles de nos continens, se trouvaient ensevelis pêle-mêle les restes de quadrupèdes qui avaient habité des îles écroulées avant le déluge universel, et les débris des cétacés qui avaient peuplé la mer. La conservation de ces restes qu'on trouve encore presque entiers dans les pays froids, et le peu d'épaisseur des couches de terre végétale formée au-dessus de nos continens, concourent à prouver que leur antiquité, ou pour mieux dire leur apparition au-dessus des eaux, ne date point des siècles extrêmement éloignés de nous [1].

»Telle est la théorie du célèbre naturaliste de Genève. L'idée principale de ce système, celle de plusieurs affaissemens de la surface du globe et plusieurs détails, surtout ceux qui regardent l'origine des restes d'animaux, ont réuni les suffrages des savans. On trouve quelques difficultés à concevoir les vastes cavités dans lesquelles le monde anté-diluvien a dû s'engloutir; il semble que cette idée, empruntée de Woodward, n'a été introduite dans la théorie que par le désir d'expliquer le déluge.

Idées de Saussure, en 1770--1786.

» Divers naturalistes, qui tous admettent avec Deluc que la

[1] *Deluc,* Lettres sur l'histoire de la terre, adressées à M. Blumenbach. *Id.*, Élémens de géologie.

terre s'est formée dans un fluide aqueux, diffèrent sur le rang qu'ils assignent aux agens qui ont opéré les révolutions et les ruptures de la croûte du globe. *Saussure* s'est quelquefois exprimé comme s'il admettait des soulèvemens du terrain par le feu volcanique « ou par d'autres fluides élastiques, » afin d'expliquer comment les couches granitiques qui servent de base à toutes les autres, ont été élevées en certains endroits, au point de former les crêtes de montagnes [1]. Mais l'idée qu'il a le plus constamment soutenue, c'est celle des courans très-violens qui, en agitant l'ancienne mer, ont entraîné à de grandes distances les débris des roches primaires, surtout du granite, que l'on trouve épars à la surface des terrains secondaires et même tertiaires [2]. Il est difficile de concevoir des courans doués d'une force capable de rouler au loin des pans entiers de montagnes, même en supposant les vallées comblées et formant un plan incliné. Il est plus naturel d'attribuer le phénomène dont il s'agit, aux glaces marines qui ont pu porter ces débris de montagnes à travers l'ancienne mer.

Idées de Werner, en 1791.

» Le célèbre *Werner*, en attribuant aux affaissemens une grande influence, pense pourtant que divers faits, entre autres le gisement des basaltes, ne s'expliquent que par une hausse et baisse périodique de la masse des élémens fluides.

Idées de Pallas, en 1791.

» Lorsque *Pallas*, pour expliquer la présence des débris d'éléphans en Sibérie, fait déborder toute la masse de l'Océan Indien qui, selon lui, aurait couvert et traversé le plateau central de l'Asie, en roulant du sud-est au nord-ouest, c'est par des éruptions volcaniques et des tremblemens de terre, qu'il veut produire un mouvement si extraordinaire et si inconcevable [3].

[1] *Saussure*, Voyage dans les Alpes, § 919.

[2] *Id.*, *ibid.*, §§ 587, 1956, etc.

[3] *Pallas*, Observ. sur l'origine des montagnes, p. 74, trad. franç.

Théorie de Delamétherie, en 1798.

» Le savant et laborieux *Delamétherie* a composé une théorie, très-circonstanciée, très-riche en faits et en idées, dans laquelle il cherche à ramener les révolutions du globe à des lois chimiques, sans pourtant dédaigner les causes mécaniques. Toutes les montagnes, toutes les vallées se sont formées par cristallisation dans un immense fluide dont ce chimiste se débarrasse au moyen de l'évaporation, parce qu'il s'est décidé à regarder la masse centrale du globe comme un cristal solide.

Conjectures de Dolomieu, en 1794—1800.

» L'opinion de Deluc sur l'antiquité peu reculée de nos continens, a été adoptée par un grand observateur qui, sans faire de système, a lancé dans le monde savant des idées isolées, mais fécondes en résultats. *Dolomieu*, ce nous semble, ne tendait guère qu'à épurer le système de Whiston de ce qu'il y avait de trop hypothétique. Toutes les bases géologiques de ce savant, la dissolution de toutes les substances terrestres dans un dissolvant qui a été détruit; la coagulation de ces substances qui, après la destruction du dissolvant primitif, se précipitèrent et se cristallisèrent pour former une écorce; la *cause extérieure quelconque*, qui vient briser et concasser cette écorce; enfin, *les marées des dix-huit cents toises d'élévation*, qui remuèrent toute la masse des eaux, balayèrent le fond des mers, soulevèrent et transportèrent des bancs de coquillage, creusèrent les vallées et modelèrent tout le terrain secondaire; toutes ces bases, dis-je, existent déjà dans le système de Whiston. Il est même difficile de concevoir la possibilité de toutes ces révolutions violentes et subites, sans la concurrence d'un corps céleste quelconque; or, comme tout prouve la stabilité du système planétaire, il n'y a que les comètes auxquelles on puisse avoir recours. Mais ces comètes, comment prouver qu'elles sont des corps assez solides et assez denses, pour exercer de si fortes attractions sur le globe terrestre? Tycho, Galilée, Kepler, Lahire, et Herschel, ont regardé les comètes comme des météores éthéréens. Ainsi, les théories de la terre aboutissent toujours, en dernier lieu, à des questions insolubles; et tout ce qu'on apprend, en les étudiant, c'est d'en douter.

Systèmes de Hutton et de Playfair, en 1788—1802.

» D'en douter, s'écrieront quelques Ecossais, en lisant ces lignes? Non, il n'y a plus lieu à des doutes, depuis que M. Hutton et Playfair ont découvert la vraie constitution de notre globe. Ne savez-vous pas que les continens actuels se détruisent par les actions de l'air, de la gravité et des eaux courantes; que leurs matériaux, transportés sur les côtes de celles-ci, sont répandus par les différens mouvemens de la mer sur toute l'étendue de son fond; qu'une grande *chaleur interne* endurcit ces matériaux dont il résulte une masse semblable à celle des couches minérales dont nos continens sont composés; que lorsque cette lente dégradation a détruit nos continens, la *chaleur interne* soulève en masse les couches formées sur le fond de la mer, ce qui repousse la mer sur les continens rasés et produit de nouveaux continens, livrés à leur tour à une lente dégradation? Ces alternatives de continens naissans et périssans, ont déjà été répétées plusieurs fois, et on ne peut point fixer un terme à cet enchaînement de métamorphoses [1].

» Nos lecteurs sentiront d'eux-mêmes combien ce nouveau système est contraire à l'évidence des faits; seulement nous les prierons d'observer que l'idée d'une formation des couches minérales, par une cuisson souterraine semblable à celle qu'a opérée M. Hall dans ses fameuses expériences, mériterait d'être approfondie d'une manière indépendante du système exclusif des Huttoniens.

Hypothèse de Franklin.

» Pendant que les savans d'Europe disputaient sur les théories que nous venons d'énumérer, le Nouveau-Monde vit naître ou plutôt renouveler un système différent de tous les autres. *Franklin* supposa, d'après Anaximènes, que non seulement toutes les substances terrestres, mais même toute la matière en général avait existé comme un gaz aériforme élastique, confusément répandu dans les espaces célestes. La gravitation commença à se faire sentir, les molécules gazeuses furent attirées

[1] *Playfair*, Illustrations of the Huttonian theory of the earth. Edimbourg, 802.

vers des centres; il se forma des globes d'air. Ceci supposé, il est facile de concevoir tout le reste du système de Franklin, toutes les substances se laissent réduire à l'état aériforme : donc, conclut Franklin, elles ont toutes pu naître par la condensation de l'air; ainsi a dû se former la croûte extérieure du globe qui, dans ce système, n'est qu'une mince enveloppe solide autour d'un vaste fluide élastique; les mouvemens de cet *air central* produiraient, comme on voit, sans difficulté, les tremblemens de terre. Enfin, ce système n'est pas une simple satire des théories de la terre, comme on paraît l'avoir cru, c'est une hypothèse tout aussi raisonnable et aussi ingénieuse que celles des autres géologues. »

Nous croyons que cet examen a prouvé les conclusions que nous avions annoncées au commencement de cet article; nous le terminerons par ces remarques si sensées que fait Malte-Brun :

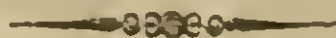
« Rien n'arrête l'essor de la curiosité humaine; en vain la terre, les eaux et les airs, en nous offrant mille difficultés insolubles, nous ont-ils rappelé l'impuissance de notre esprit : nous ne connaissons qu'imparfaitement ce qui existe autour, et nous osons rechercher comment tout a commencé à exister? Nous prétendons remonter de l'état présent de la terre à l'état qui l'a précédé, et ainsi de suite, jusqu'à l'origine du globe; nous voulons tracer l'histoire de la terre, d'après des inductions et des analogies : quelle témérité!.... Les systèmes géologiques ont pour but aussi d'expliquer la marche des révolutions inconnues, d'après des monumens souvent équivoques; ils se permettent de suppléer au silence des faits par des analogies; et ainsi, d'hypothèse en hypothèse, ils décomposent le globe et le recomposent, comme si ce vaste corps était un petit morceau de métal que le chimiste pût fondre dans son creuset. Nous allons prouver que cette prétendue science, ou la géologie spéculative, ne promet aucun résultat certain, dès qu'elle abandonne les faits.

» D'abord la partie du globe qui nous est connue, n'est qu'une millième partie tout au plus de son volume entier. Nos fouilles à peine effleurent-elles la terre; nos géologues n'ont guère vu avec attention qu'une moitié de l'Europe, et la dixième

partie de l'Amérique et de l'Asie; la masse des observations est infiniment petite, et cependant on accorde à la spéculation une sphère immense. Comment, vous ne savez pas si l'intérieur du globe est composé de météores analogues à ceux de sa surface, ou s'il ne contient qu'un amas de sable et de poussière? s'il brûle dans ses flancs un *feu central*, ou s'il s'y trouve de vastes cavernes, un grand abîme, un réservoir des eaux primitives, ou si peut-être tout le globe n'est qu'une sphère creuse, remplie d'air et de vapeurs? Vous ne savez rien de tout cela; vous avouez qu'on ne peut, par aucun raisonnement, soit astronomique, soit physique, ni prouver, ni réfuter aucune de ces opinions? Mais des forces inconcevablement puissantes et actives peuvent être recélées dans ce vaste espace inconnu, des forces telles que toutes les révolutions du globe ne seraient, peut-être pour elles, qu'un jeu passager.

» Tant que l'intérieur du globe nous restera inconnu, les conclusions qu'on pourra tirer des faits observés à la surface, n'auront qu'une probabilité relative à ces faits; mais dès qu'on voudra les combiner, pour en former un système général, leur incertitude paraîtra au grand jour; car à côté d'une somme finie des probabilités, telles fortes qu'on les suppose, on verra s'élever une somme infinie de termes inconnus, dont peut-être un seul suffirait pour balancer toutes nos probabilités, ou pour les rendre superflues [1]. »

[1] Malte-Brun, *Précis de Géographie universelle*, liv. XL, tom. 2, p. 475,



Traditions Historiques.

DES DÉLUGES.

Synchronisme des annales indiennes et chinoises avec la Genèse, relativement à l'existence et à l'époque du déluge universel.

Déjà nous avons eu occasion, dans deux numéros de ce journal[1], de confirmer la chronologie de la Bible par l'histoire des anciens peuples, et d'indiquer quelques-uns des nombreux rapports qui existent entre les vieilles traditions des nations primitives et celles que nous lisons dans nos livres sacrés. Nous sommes loin de regarder ces recherches comme complètes; aussi nous continuerons à recueillir dans les ouvrages de nos modernes savans et à enregistrer dans nos *Annales* les vieilles traditions des nations. Elles sont pour nous, hommes *catholiques*, c'est-à-dire *universels*, des titres de famille, et que nous revoyons avec joie et amour. L'article suivant est l'analyse d'un chapitre de l'*Asia polyglotta*, ouvrage allemand de M. Jules Klaproth[2], savant philologue, connu par ses profondes recherches sur les langues orientales.

»Les traditions de tous les peuples de l'Asie occidentale et méridionale s'accordent à reconnaître que la race primitive des hommes a été presqu'entièrement détruite par un déluge. Quelques individus seulement échappèrent au désastre. Ils se réfugièrent dans un vaisseau que les flots en se retirant déposèrent sur le sommet d'une montagne d'où ces hommes après la catastrophe descendirent de nouveau dans la plaine.

Dans le récit de Moïse, cette montagne est appelée *Ararat.*

[1] Voir les Numéros 6 et 7, tom. I, p. 377; et t. II, p. 35.

[2] Paris 1823, chez Schubart, 1 vol. in-4°. Voyez aussi *Bibl. Brit.*, t. 23.

C'est sans doute l'Ararat de l'Arménie, situé au midi de l'Araxe, et dont les sommets sont couverts de neiges éternelles. Les habitans du pays prétendent qu'on y voit encore les débris de l'arche de Noé. Les peuples du Caucase racontent que le vaisseau s'arrêta d'abord sur la pointe du mont *Elbrus*, à la source du *Kouban*, et que de là il fut porté vers l'Ararat. Au Tibet, le couvent de *Buddala*, dans le voisinage de *Lah'sa*, est situé sur une montagne élevée dont le nom signifie encore *porte-vaisseau* ou *arche*. Enfin M. de Humboldt a reconnu même en Amérique la tradition du déluge, et de l'arche qui s'arrête sur le sommet d'une montagne.

Il est très-remarquable que le récit de Moïse se retrouve chez les Indous avec presque toutes les circonstances accessoires, de sorte qu'on peut en conclure avec certitude que les deux traditions sont sorties d'une même source, avec cette différence que l'une, celle de la Genèse, est écrite avec la simplicité de l'histoire et empreinte de tous les traits de la vérité, tandis que l'autre est mêlée d'une foule de détails fabuleux et ridicules. Nous avons donné dans un autre Numéro de ce journal le récit des Indous sur le déluge [1]; nous n'y reviendrons pas. Mais nous nous attacherons à prouver que l'époque de cette grande catastrophe, d'après ces peuples, s'accorde avec celle que lui assigne Moïse.

Avant d'en venir à cette question, nous dirons un mot du ridicule système chronologique des Indous. Leur année solaire se compose de 360 jours. Cent années solaires font la vie d'un homme. Mais pour les dieux inférieurs, une année solaire est comme un jour; et 360 années solaires sont comme une seule année.

La période ordinaire du monde se divise en quatre âges, savoir :

Krita-Juga	4,800 années des dieux infer. qui font			1,728,000, années solaires.	
Trita-Juga	3,600	*Id.*	*Id.*	1,296,000	*Id.*
Div'a par-Juga	2,400	*Id.*	*Id.*	864,000	*Id.*
Kali-Juga	1,200	*Id.*	*Id.*	432,000	*Id.*

[1] Voir le numéro 7. tome II, p. 57.

L'an 1822 de notre ère est l'année 4923 du *Kali-juga*, dont la première année correspond à l'an 3101 avant Jésus-Christ. Cette période ordinaire du monde est appelée *Sadir-juga*, et comprend 12,000 années des dieux inférieurs, ou 432,000 années solaires; mille *Sadir-juga*, ou 12,000,000 d'années des dieux inférieurs (4,320,000,000 années solaires) ne sont pour Brahma que comme un seul jour, du matin au soir. Ce jour de Brahma est appelé *dinâ-kalpa*, et contient avec la nuit 24,000,000 d'années des dieux inférieurs (8,640,000,000 d'années solaires). Pendant cette nuit Brahma est plongé dans le sommeil, et alors la terre est inondée par le *dîna-praloya* ou *le déluge jusqu'au jour*.

Le déluge des Indous est fixé vers la fin du troisième âge, immédiatement avant le quatrième ou *Kali-Juga*. Or, cette époque correspond à l'an 3101 avant Jésus-Christ. D'après la Bible samaritaine, le déluge eut lieu l'an 3044 avant Jésus-Christ. Il n'y a donc entre les deux époques que 57 ans de différence; circonstance qui n'étonnera point si l'on fait attention que cette supputation est appuyée sur la durée des vies successives d'un grand nombre d'individus, et que la différence peut ne tenir qu'à l'omission des fractions de quantité.

La chronologie indienne s'accorde donc avec celle de la Bible pour la détermination de l'époque du grand cataclysme. Mais ce qui est plus étonnant encore, c'est que nous retrouvons la même conformité de la Genèse avec la chronologie chinoise.

Les annales de la Chine ne parlent pas, il est vrai, d'une manière bien précise d'un déluge universel, mais elles racontent que du tems de *Fou-Chi*, (c'est-à-dire environ 3,100 ans avant notre ère, un rebelle nommé *Koung Koung* (qui ne paraît être que la personnification du mauvais principe) disputa la souveraineté à *Tchouan-Chio*, et dans sa fureur il frappa de la corne la montagne *Pan-Djeu* avec une telle violence que les colonnes qui portaient le ciel furent brisées, et que les liens de la terre se rompirent. Le ciel tomba du côté du nord-ouest et du sud-est; la terre fut fondue. Il en résulta une grande inondation.

Nous vivons maintenant dans la 19e année [1] du LXXVe cycle

[1] Klaproth écrivait en 1822.

chinois de 60 ans. La 1re année de ces cycles, qui fut la 61e du règne de l'empereur *Chouang-Ti*, correspond à l'an 2637 avant Jésus-Christ. D'après les meilleurs historiens, trois empereurs précédèrent Chouang-Ti, savoir, *Niu-Koua*, *Schin-Noung et Fou-Chi*. Ce dernier est regardé comme le fondateur de l'empire. Si maintenant l'on additionne les années des règnes de ces trois empereurs, et qu'on y ajoute les 60 premières années du règne de Chouang-Ti et 2637 avant Jésus-Christ, on obtiendra l'époque suivante comme celle de la fondation de l'empire chinois.

Fou-Chi régna	115	ans.
Schin-Noung	140	
Niu-Koua	130	
Chouang-Ti avant les cycles	60	
1ere année du 1er cycle	2637	avant Jésus-Christ.
Total	3082	

Nous avons donc trois époques remarquables et presque concordantes :

1° Déluge de Noé d'après le texte samaritain 3044 avant J.-C.

2° Déluge indien et commencement de Kali-Juga 3101 av. J.-C.

3° Déluge chinois de Koung-Koung et fondation de l'empire chinois 3082 avant J.-C.

Si l'on prend la moyenne de ces trois quantités, on obtiendra comme époque du déluge 3076 avant Jésus-Christ. »

Il résulte des considérations dans lesquelles nous venons d'entrer que les traditions des anciens peuples du monde confirment le récit de la Genèse, non seulement sur l'existence du déluge universel, mais même sur l'époque de cette catastrophe fixée par Moïse.

A. L.



Traditions.

ÉTAT ET CROYANCES DES KALMOUKS.

Leurs traditions sur le premier âge du monde ; état d'innocence de l'homme, sa chute, l'arbre du bien et du mal, le déluge, les anges.

Les Kalmouks, nation composée de tribus quelque fois errantes, quelquefois stationnaires, peuvent être considérés comme les *Mongols occidentaux*. Leur pays qui touche à la Chine au levant et à la Tartarie à l'occident, borne au nord la Sibérie, et confond au midi ses limites avec celles du Thibet ; sa superficie est égale à celle de la France, de l'Italie et de l'Espagne réunies ; ses latitudes sont les mêmes, mais quelles différences pour le climat, les productions et les mœurs ! Depuis 1759, toute la Kalmoukie reconnaît la domination de l'empereur de la Chine. Elle peut contenir une population d'un million d'ames.

La religion des Kalmouks, et de toutes les tribus mongoles, mantchoutiennes et thibétiennes de l'Asie, est celle de *Dalaï-Lama* [1]. Plus qu'aucun autre peuple de la terre, ils sont soumis à leurs jongleurs, qu'ils appellent *Gellongs ;* jusqu'au point qu'ils craindraient d'entreprendre une affaire, quelle qu'elle soit, avant de les avoir consultés, et d'avoir reçu de leur bouche l'expression de la volonté de leurs dieux, qu'ils interrogent par toutes sortes de ridicules sortiléges.

Ces peuples possèdent des poèmes de 20 chants et au-delà, conservés par la seule tradition ; leurs bardes, ou *Dchangartchi*, les récitent de mémoire au milieu du peuple attentif et ravi de joie. Leur poésie consiste en romances plaintives, ou en chants

[1] Voir ce que nous en avons dit Numéro 2, tom. I, p. 78.

épiques, ayant le caractère sombre et gigantesque de la nature du pays ; les rochers, les torrens et les météores d'Ossian y figurent à côté des légendes miraculeuses aussi bizarres que celles des Hindous. Dans leurs livres sacrés, ils ont cependant conservé quelques souvenirs de leur première origine. Le morceau suivant traduit du kalmouk en russe par le protocope de Stavropol, pourra confirmer ce que nous avançons, et prouver de plus en plus cette vérité qui commence à devenir générale, à savoir, que tous les peuples ont conservé plus ou moins exactement le souvenir des faits primordiaux, dont on ne trouve l'exacte relation que dans nos livres [1].

« Dans l'origine du *Zamboutip*, ou de notre monde, les hommes parés de superbes ailes, resplendissans de lumière, éclairés seulement de l'éclat radieux qui se répandait de toute leur substance, jouissaient de la vie la plus longue et la plus fortunée. Sans maladies, sans douleurs, sans privations comme sans désirs, heureux par le sentiment de leur force, sans avoir jamais besoin de l'exercer, ils ne se nourrissaient que de leur propre félicité, et se reproduisaient par la simple communication des ames.

» Cet âge fut de courte durée : le tems du malheur arriva. La terre produisit une plante dont la douceur égalait celle du miel le plus pur ; sa beauté perfide enchantait tous les regards. Un homme la vit ; il y goûta, et rendit compte à ses compagnons de l'agréable sensation qu'il venait d'éprouver. Aucun ne sut résister aux dangereuses douceurs de la séduction ; tous mangèrent de la plante funeste : tous éprouvèrent la même infortune, comme ils avaient partagé la même erreur. Leurs jours furent abrégés, leurs forces s'affaiblirent, la joie intérieure fit place à l'inquiétude, aux remords ; l'affreux besoin sollicita, tourmenta tous leurs sens ; leur splendeur se dissipa, et tout-à-coup ils tombèrerent dans l'horreur inconnue des ténèbres. Pour la première fois ils éprouvèrent le tourment de la crainte ; pour la première fois leurs yeux s'ouvrirent sans voir la consolante lumière. Enfin le soleil et tous les flambeaux

[1] Voir Maltebrun, *Précis de Géographie*, liv. LX.

célestes leur prêtèrent une clarté dont naguère ils jouissaient par eux-mêmes.

» Le *chimé*, cette plante fatale qui les avait perdus, fut abandonné avec horreur ; ils se nourrirent d'une sorte de beurre que produisait la terre : il était d'une saveur exquise ; mais devenu le seul aliment de tant de consommateurs, il fut bientôt épuisé. Ils trouvèrent une ressource moins agréable, mais suffisante enfin, dans une espèce de roseau. Un homme trop prévoyant, ou trop imprudent en effet, puisqu'il se défiait de la Providence, s'avisa d'en faire une provision pour le lendemain ; ce fut à qui suivrait ce dangereux exemple : tous les roseaux furent arrachés, et la famine fut la punition de cette imprudence.

» Les hommes n'étaient encore que malheureux, ils devinrent bientôt criminels. La lâche envie s'empara de leurs cœurs, l'envie qui ronge celui qu'elle possède, avant de tourmenter la victime qu'elle poursuit. On ne vit plus que des infortunés, tous occupés à se dépouiller, à se frapper, à se détruire; la terre fut livrée au pillage, aux combats, aux massacres; tous les vices et tous les maux l'infectèrent à la fois. Cependant les besoins toujours plus pressans, toujours plus impérieux, firent naître l'idée de cultiver la terre : un homme plus industrieux que les autres devint le bienfaiteur des compagnons de son infortune : il leur partagea le terrain en parties égales; il leur apprit à forger les instrumens du labourage ; il leur enseigna l'économie champêtre. Les hommes reconnaissans le déclarèrent leur chef; il fut le premier père de tous les kans des Kalmouks. Par les conseils et l'industrie de ce sage, la race humaine venait de se soustraire aux horreurs de la disette : mais condamnée au travail, elle perdait chaque jour de la vigueur qu'il exige; elle s'affaiblit au point que dix années furent la durée de la plus longue vie. La taille des hommes dégénérait en même tems que leurs forces ; ils n'eurent bientôt plus qu'une coudée de haut. A peine un enfant atteignait-il sa cinquième année, qu'on lui cherchait une épouse. Des maladies meurtrières attaquaient ces créatures si frêles : la langueur, la douleur et la mort couvrirent la face de la terre, et l'on croyait que la race humaine allait être effacée. Une voix se fit entendre d'en

haut : c'était celle des *Tengris*[1] qui ne cessent de veiller sur les destins des hommes. Elle annonçait que bientôt tomberait une pluie abondante, mêlée de fers tranchans. Les hommes épouvantés, comme si leurs malheurs eussent pu s'accroître encore, rassemblèrent des alimens pour plusieurs jours; car un petit nombre de jours équivalait alors à des années ; ils se renfermèrent avec leurs provisions dans le creux des rochers ; la tempête éclata, comme elle avait été prédite. Toute la terre fut couverte de sang, de cadavres déchirés, d'ossemens dépouillés ; mais les eaux, tombant sans cesse du ciel, entraînèrent toutes les immondices dans l'océan et purifièrent la demeure des humains. Ainsi finit le premier âge[2].

» Une pluie douce et vivifiante succéda aux fléaux destructeurs que le ciel avait vomis dans sa colère; le sol fécondé satisfit à tous les besoins des hommes, et leur offrit même le vêtement. Ils ne furent pas insensibles aux bienfaits des dieux; la concorde les unit; ils aimèrent le travail, ils aimèrent la justice, mère de toutes les vertus et de la vraie félicité.

» Un esprit céleste fut envoyé sur la terre avec une loi nouvelle; il se nommait *Mazouchir*. Sa taille était d'une hauteur extraordinaire, son front serein, son regard doux, sa beauté divine. Les hommes étonnés lui demandèrent comment il était devenu si beau. C'est, dit-il, que j'ai foulé aux pieds la cupidité, la luxure et toutes les passions. Mortels, suivez mon exemple, et vous deviendrez tous semblables à moi. Les hommes à sa voix furent pénétrés de l'horreur du crime, et n'eurent plus de passion que pour les charmes de la vertu. Ils l'embrassèrent; elle fit leur bonheur, et fut leur première récompense. La durée de leur vie surpassa celle de leurs aïeux, et fut prolongée jusqu'à 80 mille ans. Par leur santé, par leur vigueur, par leur félicité, ils devinrent semblables aux esprits célestes : mais le

[1] Voilà comme dans la religion des Indiens, des Persans et des Égyptiens, comme dans Hésiode, comme chez les Pythagoriciens, les Platoniciens, etc., des substances supérieures qui veillent à la garde des hommes. *Note de l'auteur.*

[2] Les livres sacrés des Indiens distinguent aussi quatre âges, dont celui où nous vivons est le dernier, le plus criminel et le plus misérable.

FOSSILES HUMAINS ANTE-DILUVIENS.

Fig. I. Cœur fossile.

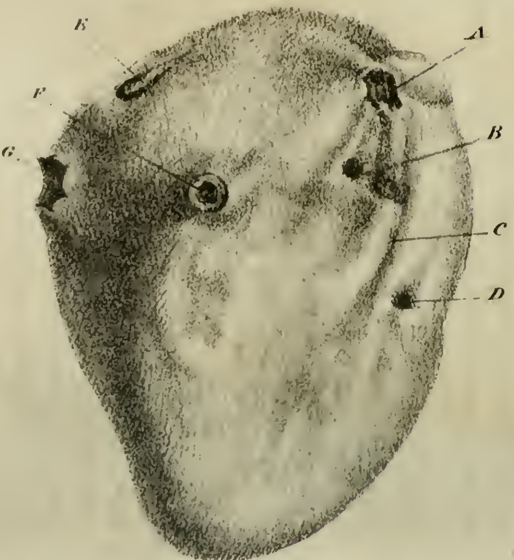




Fig. III. Pied fossile d'un fœtus;

A Pavillon de l'oreillette droite

C. Sillon de la veine et de l'artère coronaires p...

D. Orifice d'une des veines coronaires.

E. Orifice de l'artère pulmonaire.

F. Orifice d'une des veines pulmonaires.

G. Orifice de l'aorte.

Fig. II.

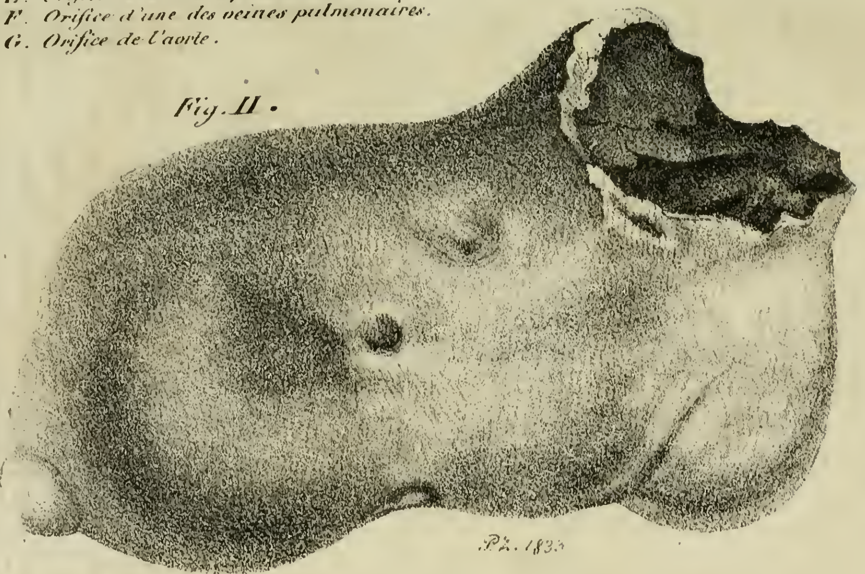


Fig. II. Pied fossile d'un Enfant de 2 ans environ.

vice qui nous flatte pour nous détruire, s'ouvrit insensiblement le chemin de leurs cœurs; il fascina leurs yeux, et, par ses attraits fardés et trompeurs, il les rendit chaque jour moins sensibles à la beauté inaltérable de la vertu. Punis par leurs fautes mêmes, ils parcoururent toutes les périodes de la dégradation qu'avait subie l'âge précédent. Un autre âge succéda; c'est le nôtre, qui a déjà beaucoup perdu de sa première gloire. Ainsi chaque âge est marqué par deux époques, celle de la grandeur et de la force humaine, celle de sa petitesse et de son affaiblissement. Chaque âge est détruit par l'eau, par le feu, ou par quelque autre fléau non moins destructeur [1].

[1] *Mémoires sur Hésiode*, par Charles Lévêque; Sciences morales, t. II. Le voyageur Pallas, dans son voyage en Sibérie, rapporte cette tradition avec quelques détails de plus; tom. 1, p. 539.

Lithographie.

FOSSILES HUMAINS ANTÉDILUVIENS.

Nous donnons ici la lithographie des *fossiles humains*, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois; pour ne pas nous répéter, nous renvoyons nos lecteurs à la description détaillée que nous en avons donnée précédemment [1]. Nous nous sommes bornés à désigner le nom des parties les plus importantes du cœur. On y trouvera en outre une *figure* représentant le pied d'un fœtus de deux mois environ, que nous avons reçu de M. Appert depuis la publication du 1er Article.

[1] Voir les Numéros 3 et 5, tom. 1, p. 135 et 326.

Nouvelles.

EUROPE.

Nous croyons que nos lecteurs liront avec plaisir les détails suivans sur l'*Etat des travaux des Missionnaires de Saint-Lazare*, dans les quatre parties du monde.

CONSTANTINOPLE.— La congrégation est chargée de neuf missions dans les Echelles du Levant, savoir, Constantinople, Smyrne, Santorin, Naxie, Salonique, Damas, Tripoli de Syrie, Antoura et Alep.

La mission de Constantinople est dirigée par trois missionnaires, dont l'un est préfet apostolique des missions du Levant. Ils ont une église publique, où ils célèbrent suivant le rit latin. Ils y prêchent en turc, en arménien, en italien et en français. Ils s'occupent précieusement des Arméniens catholiques, qui ne reçoivent de secours spirituels, pour ainsi dire, que des missionnaires, attendu que l'état d'asservissement où les ont tenus jusqu'ici les schismatiques et les traverses auxquelles ils étaient en butte se sont opposés jusqu'ici à ce qu'ils eussent des prêtres de leur nation en nombre suffisant. Les missionnaires instruisent aussi les schismatiques qui veulent entrer dans l'unité. Comme il n'y a aucune école à Constantinople, ils ont conçu le projet d'y établir un collége, ce qui faciliterait les conversions et dissiperait l'ignorance répandue parmi les catholiques arméniens ; mais le défaut de ressources a empêché l'exécution de ce dessein, qui demanderait 15,000 fr.

La dernière persécution a donné lieu à de nombreuses conversions, le courage et la foi des catholiques ayant été d'un grand exemple. Les secours distribués par les missionnaires ont aussi été fort utiles. On a enfin obtenu l'affranchissement des catholiques asservis jusqu'ici par les schismatiques. Dorénavant ils auront un patriarche

reconnu par le gouvernement turc, et cesseront d'être sous la juridiction oppressive des schismatiques. Le souverain pontife a nommé ce patriarche, qui est en ce moment à Constantinople. Cet état de choses donne de grandes espérances pour l'avenir, mais le clergé et les fidèles sont très-pauvres. Les Arméniens catholiques sont à Constantinople au nombre de plus de 20,000, parmi lesquels il y en a beaucoup de fort édifians. La population entière des catholiques à Constantinople est de plus de 40,000 ames de diverses nations; il y en a aussi en grand nombre dans les villages des environs.

SALONIQUE renferme environ 200 catholiques dirigés par deux missionnaires qui s'occupent aussi d'instruire les schismatiques bien disposés; il n'y a pas d'autres prêtres catholiques. A Santorin, il se trouve plus de 600 catholiques qui offrent de grands exemples de piété; il n'y a qu'un missionnaire, on se propose d'y en envoyer un second. Une communauté de religieuses s'y occupe de l'éducation de la jeunesse.

NAXIE compte un plus grand nombre de catholiques, mais nous ne saurions en déterminer le nombre; deux missionnaires y prêchent en grec et y exercent toutes les fonctions de leur ministère. Ils tiennent aussi une école, l'île n'offrant aucune ressource pour l'instruction de la jeunesse; cette école est gratuite.

On avait résolu de faire imprimer une *Journée du chrétien* et une *Imitation de J. C.*, en grec moderne, pour les catholiques grecs qui sont dépourvus de livres de piété, et à qui les Anglais offrent des Bibles protestantes. La *Journée du chrétien*, qui a été tirée à 4,000 exemplaires, a coûté 4,000 fr. Le défaut de fonds a obligé d'ajourner l'impression de *l'Imitation.*

ASIE.

Etat des travaux des missionnaires de Saint-Lazare en Asie.

SMYRNE possède un assez grand nombre de catholiques, soit du pays, soit d'autres nations; il y a deux missionnaires qui prêchent en grec, en italien et en français; ils tiennent aussi une école pour les enfans.

ANTOURA est l'endroit où arrivent les missionnaires qui se destinent aux missions du Levant; ils y demeurent deux ou trois ans,

pour apprendre l'arabe, la seule langue du pays. Il s'y trouve peu de catholiques, mais c'est un lieu de passage pour les chrétiens qui vont visiter la Terre-Sainte. Il y a deux missionnaires à Antoura ; la maison qu'ils occupent était destinée autrefois à l'éducation de la jeunesse du pays, spécialement des Maronites qui voulaient entrer dans l'état ecclésiastique. Ce séminaire perdit ses ressources pendant la révolution, et fut dissous; il serait bien important de le rétablir. Il y a à Antoura une communauté de religieuses de la Visitation, dirigée par les missionnaires.

CHINE. — La congrégation de S.-Lazare est chargée en Chine de toute la province de Pékin, de celle de Canton et de la Tartarie orientale; elle y a un évêque européen, 15 prêtres indigènes et environ 40,000 chrétiens. Elle est chargée aussi de la province de Nankin et de celle de Honan, où elle a un prêtre européen, 7 prêtres indigènes et environ 33,000 chrétiens. Elle a une mission dans La Houpé, où il y a 6 prêtres indigènes et 6,000 chrétiens, et une mission dans le Kiangsi, où il ne se trouve qu'un prêtre indigène et environ 600 chrétiens, outre un certain nombre d'autres que ce prêtre va visiter dans le Chakiang. La congrégation a deux séminaires à Macao, l'un où l'on forme des missionnaires pour ce diocèse, qui compte environ 7,000 chrétiens, l'autre où on en forme pour les autres provinces dont elle est chargée; 8 prêtres européens sont employés dans ces établissemens; les prêtres affectés au diocèse de Macao demeurent sous la juridiction de l'évêque; ceux qui sont destinés pour les autres provinces sont agrégés à la congrégation : de sorte que tous les missionnaires indigènes qui travaillent dans les missions des Lazaristes sont Lazaristes eux-mêmes.

Autrefois les Lazaristes présidaient le tribunal de mathématiques dans le palais de l'empereur, et ils avaient secrètement un séminaire de catéchistes. Ils remplissaient les fonctions de missionnaires dans la capitale et dans la province. La révolution a empêché de soutenir cette mission ; M. Lamiot y restait seul et était interprète de l'empereur, lorsqu'en 1818, M. Clet, Lazariste français, ayant été découvert et mis à mort par ordre de l'empereur, M. Lamiot fut exilé de l'empire. Il réside depuis ce tems à Macao, y dirige l'éducation des jeunes Chinois, et entretient la correspondance avec les autres missions. Il y a en ce moment 14 élèves chinois qui reçoivent leur éducation ecclésiastique à Macao, aux frais des Lazaristes. On n'a

pu jusqu'ici envoyer que deux missionnaires français en Chine; ils sont encore à Macao pour y apprendre la langue et les usages du pays, et saisiront l'occasion favorable pour entrer dans l'empire. Deux Lazaristes s'occupent en ce moment des mathématiques, de la physique et de l'astronomie, et essaieront de relever l'établissement de Pékin.

On avait fait venir en 1829 quatre jeunes Chinois, pour leur donner leur éducation ecclésiastique en France; deux autres arrivèrent encore au mois d'octobre dernier. Il a fallu, dans les circonstances, faire repartir ces jeunes gens. Ils ont quitté Paris le 23 novembre dernier, accompagnés d'un prêtre qui se destine aux missions de Chine. Ce voyage a coûté plus de 13,000 fr. La congrégation recevait autrefois du gouvernement un secours annuel de 15,000 fr.; ce secours vient d'être supprimé.

AFRIQUE.

Etat des travaux des Missionnaires de Saint-Lazare en Afrique.

TRIPOLI de Syrie n'a en ce moment aucun missionnaire; cette mission fut abandonnée il y a trente ans, par suite de la mort des prêtres qui y résidaient; la chapelle et la maison sont dans un grand état de délabrement et exigeraient bien 5 ou 6,000 fr. pour les réparations.

ALEP était autrefois une ville très commerçante, qui a beaucoup perdu depuis un dernier tremblement de terre. Elle renferme environ 2,000 catholiques, sans compter ceux répandus dans les campagnes des environs; deux missionnaires leur donnent des soins.

DAMAS a aussi environ deux mille catholiques et deux missionnaires, qui s'occupent en ce moment d'y établir une école; cette mission a été rétablie il y a deux ans. Les montagnes du Liban étant couvertes de catholiques, les missionnaires vont de tems en tems les visiter.

Ces quatre missions de la Syrie méritent l'intérêt des fidèles. Il y a dans ce pays des hérétiques de toutes les sectes, et on en ramène assez souvent dans le sein de l'Eglise. Il y a quelque tems, un évêque et son diocèse se sont réunis à l'Eglise romaine. Malheureusement il règne dans ce pays, même parmi le clergé, une ignorance

extrême. Les missionnaires y jouissent d'une grande confiance et d'une grande considération. Ils honorent la religion par leur zèle et par leur empressement à secourir les catholiques, autant qu'ils le peuvent contre les vexations des pachas.

La mission d'ALGER fut établie par saint Vincent de Paul lui-même en faveur des chrétiens captifs. Elle fut supprimée à l'époque de la révolution, et dépouillée de tous ses biens. En 1814, le Pape témoigna le désir de la voir rétablie; on y envoya l'année suivante deux Lazaristes, qui y restèrent jusqu'au blocus. Comme il n'y avait plus d'esclaves à Alger, les missionnaires exerçaient le ministère pour les catholiques qui y étaient en petit nombre, mais qui n'avaient point d'autres prêtres. A l'époque de la pêche du corail, qui dure plusieurs mois, un des deux missionnaires se transportait à Bonne, où il y a beaucoup de pêcheurs catholiques de toutes nations, qui, sans cela, ne sont point assistés.

AMÉRIQUE.

Etat des travaux des Missionnaire de Saint-Lazare.

Depuis quelque tems les Lazaristes ont envoyé des missionnaires aux Etats-Unis; ils dirigent les paroisses. Ils ont dans le diocèse de Saint-Louis un séminaire composé de 30 sujets, un noviciat de neuf jeunes gens et un collége qui a près de cent élèves. Les évêques de Saint-Louis et de la Nouvelle-Orléans appartiennent à la congrégation.

Elle a récemment formé deux colléges dans le Brésil, dans l'un est un noviciat. Le gouvernement lui laisse la liberté de former dans ce pays de nouveaux établissemens.

Bibliographie.

La Sainte Bible, purgée des attaques de l'incrédulité, et justifiée de tous reproches de contradiction avec la raison, avec les monumens de l'histoire, des sciences et des arts, avec la physique, la géologie, la chronologie, etc.; par l'abbé Duclot. Nouvelle édition, 6 vol. in-8°, à Lyon, chez Rusand.

Summa sancti Thomæ, hodiernis academicorum moribus accomodata, sive Cursus Theologiæ, juxta mentem divi Thomæ; insertis, pro re natâ, digressionibus in Historiam ecclesiasticam, operâ et studio C. A. Billuard, Editio nova, accuratè emendata. Accedit rerum index generalis alphabeticus. A Paris, chez Méquignon.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 10. — 30 Avril 1831.

Discipline Ecclésiastique.

UN PRÊTRE A SES FRÈRES DANS LE SACERDOCE.

Non turbetur cor vestrum, neque formidet!
JOAN. XIV, 27.

« Ce n'est point en vain que l'Église porte sur la terre le nom de MILITANTE : son histoire n'est qu'un immense combat; elle triomphe, mais pour combattre encore. Ailleurs est sa récompense, ailleurs son repos.

» *Pourquoi tremblez-vous, hommes de peu de foi?* Dans son premier âge, elle a usé les chevalets, les tenailles ardentes et les bourreaux. A peine proclamée reine par Constantin, elle a subi et lassé l'hypocrite persécution arienne. Plus tard, elle a vu sans s'étonner une mer de barbares couvrir le monde policé de ses flots. Soixante et douze ans désolée par les antipapes, elle a eu foi dans les promesses de son Fondateur, et sa foi l'a sauvée. Et de nos jours encore, n'avons-nous pas vu Rome captive, les pierres du sanctuaire dispersées, Pie VI mourant en prison, les

princes de l'Eglise fugitifs et sans asile, et, par une intervention soudaine de la Providence, le chef du schisme anglais et celui du schisme grec s'unir aux enfans de Mahomet pour la délivrance de l'Italie; les Russes accourant des extrémités du Nord pour donner à cette contrée le tems d'élire un pape (Pie VII), et, aussitôt le miracle accompli, les armées françaises de nouveau victorieuses, jusqu'à ce que celui devant qui la terre se taisait, vît sa volonté de fer se briser au pied des guichets de Savone, contre le courage d'un vieillard captif.

»Ces épreuves ont passé : d'autres viendront et passeront de même. L'Église seule ne passera point; car Dieu est avec elle, tous les jours, jusqu'à la consommation des tems. Que feront-ils contre elle, qui n'ait été fait avant eux? Que tenteront-ils qui n'ait été tenté mille fois, et qui mille fois n'ait été vain? Tout fut épuisé en ce genre à la fin du dernier siècle : le sophisme et l'épigramme, le schisme et les échafauds. Et c'est quand l'Eglise parut suspendue sur l'abîme, que Bonaparte, auquel il avait été donné de tromper les peuples et de prévaloir contre les rois, fléchit le genou devant elle, et lui demanda des bénédictions et des prières.

»Encore un coup, que feront-ils? Ils s'irriteront; nous répondrons par des paroles de paix. Ils calomnieront; mais la calomnie n'a qu'un tems; une vie, toute d'abnégation et de charité, réfute bien des mensonges. Les Apôtres aussi ont été calomniés, et les Apôtres ont conquis le monde.

»Qu'avons-nous promis à Dieu, nous prêtres de Jésus crucifié, nous tous tant que nous sommes qui nous inclinons devant la Croix? Nous avons promis de conserver le dépôt qui nous a été transmis; de rester fermes dans la foi de nos pères; de souffrir la faim et la soif; de nous laisser entasser dans les cachots, traquer dans les bois comme des bêtes fauves, plutôt que de renier l'Evangile. Nous l'avons promis : loin de nous les apostats et les lâches!

»Et maintenant que peut-on contre nous, contre des hommes qui se refusent à toute agression, qui s'obstinent à ne pas donner contre eux l'ombre d'un prétexte; mais qui sont prêts à dévorer toutes les humiliations, à subir le martyre d'opprobre comme le martyre de sang, pour défendre l'intégrité de leur croyance et la

liberté de leur culte? On n'espère pas soulever contre eux la cupidité et l'envie; car, si l'Eglise est encore haïe, depuis longtems elle n'a plus d'envieux. On ne les livrera point à la risée, car en France on ne rit pas des gens de cœur; ni au mépris, car il n'est pas aisé de mépriser ceux qui préfèrent leur conscience aux caresses du pouvoir. Force donc sera de les laisser libres comme les autres, libres comme l'est aujourd'hui l'Irlande, après avoir prouvé qu'une croyance ne se laisse pas tuer ou emprisonner avec ceux qui la professent; et que les lois et l'épée, la famine et les supplices ne suffisent point, au bout de trois siècles, à la faire reculer d'une ligne.

»Soyez sans inquiétude, écrivait l'Apôtre aux Chrétiens de »Corinthe. Ne donnons aucun sujet de plainte à personne, pour »que notre ministère soit exempt de blâme; mais, en toutes »choses, faisons reconnaître en nous des serviteurs de Dieu, par »une patience infinie dans les tribulations, dans les nécessités »pressantes, dans les angoisses, sous les coups, dans les cachots, »dans les émeutes populaires, dans les fatigues du sacerdoce, »dans les veilles, dans les jeûnes; par la chasteté, par la science, »par une douceur persévérante, par la suavité de notre zèle, par »les fruits du Saint-Esprit, par une charité non feinte, par la »parole de vérité, par la force de Dieu. Combattons sans cesse à »droite et à gauche, par les armes de la justice, dans la gloire et »dans l'obscurité, dans l'ignominie et dans la bonne réputa»tion; traités comme séducteurs, bien que les plus vrais des »hommes; comme des inconnus, bien que notre vie soit publi»que; comme professant une religion mourante, et voilà que »notre foi est pleine de vie[1].

»Fermez donc l'oreille aux rumeurs du dehors. Réfugiez-vous plusieurs fois le jour aux pieds de la Croix : là est le salut, là est la force.

»Ne désertez point la chaire chrétienne.

»Continuez d'en bannir la politique, les allusions aux choses du moment. La doctrine que vous prêchez est pleine de l'éternité : séparez-la de ce qui passe! L'unité de la foi[2], celle de

[1] *S. Paul aux Cor.* ch. VI.

[2] Unus Dominus, una fides. *Ephes.*, ch. IV, v. 6.

l'Eglise[1], les promesses qui lui ont été faites[2], les miracles qui ont confirmé ces promesses à travers les hérésies, les schismes et les révolutions des empires; voilà certes d'assez grands sujets, et le prêtre, dont le cœur est plein, ne cherche pas ses paroles. *Plenus sum sermonibus*, disait Job, éprouvé par le Seigneur, *plenus sum sermonibus et coarctat me spiritus uteri mei... Loquar et respirabo paululùm!*[3] Parlez donc, parlez sans fiel et sans crainte. Parlez aux fidèles de l'esprit qui doit les animer[4], de l'obéissance filiale qu'ils doivent à l'Eglise[5], de la persévérance qu'elle attend de ses enfans. Parlez des remords de l'apostat, de sa honte en ce monde, de son châtiment dans l'autre. Parlez enfin de la récompense du juste; et dites-leur, comme autrefois Josué à Israël : *Voici que le choix vous est donné;* SI VOUS CROYEZ QUE CE SOIT UN MALHEUR POUR VOUS DE SERVIR LE SEIGNEUR, *voyez qui vous devez plutôt adorer, ou le Dieu qu'ont servi vos pères, ou les dieux des Amorrhéens, au milieu desquels vous habitez; pour moi, je resterai fidèle au Seigneur*[6]. »

[1] Unum ovile, unus pastor. *Joan.*, ch. x, v. 16.

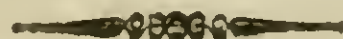
[2] Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem seculi. *Matth.*, ch. xxviii, v. 20.

[3] Ma bouche est remplie de paroles : un esprit est en moi qui me presse.... Je parlerai et je serai un peu soulagé. *Job*, ch. xxxii, v. 18.

[4] Unum corpus et unus spiritus. *Ephes.*, ch. iv, v. 5.

[5] Si quis Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus. *Matth.*, ch. xviii, v. 17.

[6] *Josué*, ch. xxiv, v. 15.



De l'Education cléricale.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES ET GÉNÉRALES.

Premier article.

Nos ennemis l'avouent : « Le Catholicisme est grand dans le » respect des peuples.... Il a des fondemens profonds sur la terre » de France... Que l'Eglise redevienne savante, amie du pays, » prêchant avec autorité l'amour de l'ordre et de la vérité, et peu » de voix seront aussi puissantes que la sienne pour la régénéra» tion sociale [1]. »

Qu'est-ce donc à dire? Pense-t-on que le clergé méconnaisse sa mission, qu'il déserte la double place que Dieu lui a marquée dans le sanctuaire et parmi les enfans des hommes? Certes, les *Annales* ont fait justice de l'absurde imputation qui lui est faite de chérir l'ignorance et de se complaire dans les ténèbres [2]. Qui donc, en effet, a couvert la France de manuscrits et de bibliothèques? qui a perpétué jusqu'à nous la langue, la littérature, et jusqu'à la jurisprudence des Romains? qui a fondé nos Universités, bâti nos colléges, établi dans chacun de nos villages un homme lettré, le Prêtre, et un instituteur primaire? qui, au dixneuvième siècle, avant la Restauration comme depuis, a rouvert pour le pauvre des écoles gratuites? qui, dites, répondez, si ce n'est l'Eglise?

D'où vient donc à l'incrédulité cet étrange courage de reprocher au clergé les plaies qu'elle lui a faites? Ses livres, elle les lui a pris; ses séminaires, elle les a détruits ou vendus; ses rangs, elle les a décimés par l'exil et par l'échafaud. Puis elle l'inter-

[1] *Revue de Paris*, février 1831.

[2] Voir dans notre Numéro 6 l'article : *De l'ignorance dont on accuse le clergé de France*; t. 1, p. 401.

pelle avec dérision, comme autrefois le Fils de l'homme de descendre de la croix qu'elle lui a dressée. C'en est trop aussi, et nous aimons mieux accepter son défi que ses dédains. Oui, *l'Eglise redeviendra savante, amie du pays, prêchant avec autorité* l'amour de tout ce qui est bien ; ou plutôt on reconnaîtra bientôt qu'elle est encore aujourd'hui tout ce qu'elle fut. Des membres lui ont été enlevés par le fer et par le feu; mais c'est toujours le même esprit, le même cœur. Qu'on lui laisse seulement la liberté, et l'on verra si les seuls maîtres qui, de nos jours, sachent aimer l'enfance et se faire aimer d'elle, les seuls qui étudient sans calcul et qui enseignent avec dévouement, seraient les seuls aussi qu'il faudrait proclamer impuissans à former des hommes!

En attendant, nous nous sentons pressé de dire à nos frères quels sont nos vœux et nos espérances pour la génération de lévites qui nous est confiée; car nous voulons qu'on le sache, nous aussi nous croyons qu'il faut à l'Eglise des *hommes de lumières*, mais il faut de plus que ces hommes de lumières soient des *hommes de foi*. Nous n'avons point oublié cette longue époque de lutte et de vie où le mot *Clergie* signifiait *science*, où ceux qui lui avaient conquis cette synonymie glorieuse, marchaient les premiers dans toutes les voies que la curiosité humaine a tentées. Dieu aidant, nous ne serons point indignes de ces puissans souvenirs, indignes de la gloire plus récente d'avoir formé tous les hommes supérieurs de la France des seizième et dix-septième siècles, d'avoir élevé Lhôpital et Malesherbes, Descartes et Bossuet, comme Lagrange et Montesquieu.

L'auteur de cet article essaiera de dire comment il conçoit cette grande œuvre de l'éducation du clergé, principe et source de l'éducation sociale. Vues générales sur la première éducation des jeunes clercs; plan sommaire d'études pour les petits séminaires, telle est sa tâche d'aujourd'hui. Plus tard, il osera proposer quelques idées sur l'amélioration des études de philosophie et de théologie.

Deux préceptes nous ont été donnés : Aimer Dieu, aimer l'homme en Dieu et pour Dieu : tout le chrétien, tout le prêtre est dans ce peu de mots.

Ainsi deux hommes dans le Prêtre : l'homme de Dieu et l'homme de ses frères, ou, en d'autres termes, l'homme de la société.

Homme de Dieu, ce n'est point assez qu'il soit exact dans sa croyance, ponctuel dans les exercices de son état; sa foi doit être autre chose qu'une œuvre de mémoire, sa piété autre chose qu'une habitude. A Dieu appartient son entendement, à Dieu son cœur, à Dieu ses prières, à Dieu tous les actes de sa vie.

Ministre d'un Dieu fait homme, il se doit aussi à ses frères. Il faut qu'il soit plein d'entrailles pour toutes leurs douleurs, plein d'une douce compassion pour leurs misères; il faut qu'un parfum de charité s'exhale de tous ses discours, de toutes ses manières, qu'une instruction solide et variée lui permette de se faire tout à tous, pour les gagner tous; en un mot, il faut qu'il soit à la fois Vincent de Paul et François de Sales.

Voilà ce que c'est qu'un prêtre. Voilà quels prodigieux modèles doivent inspirer et vivifier une éducation vraiment cléricale.

Loin donc du Lévite enfant, loin de ses premiers pas vers l'autel cet esprit de gêne et de routine qui amortit la foi lors même qu'il ne l'éteint pas. Jeune élu du sanctuaire, qu'il croisse comme Samuel sous l'œil de Dieu; mais qu'il se sente l'enfant du Seigneur, qu'il le craigne d'une crainte pleine d'amour, qu'il le prie avec toute l'effusion d'une ame vierge; car *il n'est point appelé*, dit l'Apôtre, *à un esprit de servitude, mais à cet élan de tendresse qui est toujours prêt à crier : Mon père! mon père!* [1]

Eclairez sa foi naissante. Faites-lui comprendre et goûter de bonne heure tout ce que la religion a de grand, de généreux et de pur. Que d'habiles catéchistes fassent germer dans cette intelligence qui s'éveille une conviction ferme. Qu'il puisse toucher comme du doigt les solides fondemens de notre créance. Agrandissez-en le développement avec l'âge; car il est dans la jeunesse un tems de crise où l'entendement devient superbe et raisonneur, et malheur au maître qui livre son enfant sans dé-

[1] Non enim accepistis spiritum servitutis iterùm in timore, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus : Abba (Pater) *Epître aux Romains*, ch. VIII, v. 15.

fense au souffle meurtrier de l'orgueil exalté par la fougue des sens! Malheur aussi, malheur à l'élève que ce double orage de l'esprit et du cœur a surpris sans autre préparation qu'une doctrine apprise et non identifiée avec tout son être, sans autre secours qu'une régularité passive, des pratiques serviles et mortes! Osons le dire, s'il n'est déjà par avance heureux et fier de sa Religion, tout adolescent que les passions et le doute viennent assaillir est une ame perdue!

Mais, si cette épreuve le trouve sur ses gardes et armé de toutes pièces comme un soldat le matin d'une victoire, s'il se glorifie de ce qu'il croit, s'il se repose dans sa foi avec bonheur, qu'a-t-il humainement à craindre? Le scepticisme ne saurait le vaincre; notre élève en connaît d'avance le fort et le faible; tout sophisme qui n'étonne pas est un glaive sans tranchant. Un mauvais désir pourra traverser son esprit, mais comme la rame sillonne l'onde et sans y laisser de trace.

Ceci paraît un lieu commun, et pourtant l'application de ces idées est assez rare. Il est ordinaire d'attendre que les élèves soient officiellement en philosophie pour les prémunir d'une manière sérieuse contre l'incrédulité. Trop souvent alors les preuves glissent sur une ame attiédie et distraite, et l'élève ne retient bien que les objections, toutes pour lui plus ou moins piquantes de nouveauté.

Quelquefois aussi la préparation que je réclame a lieu plus tôt, mais d'une manière incomplète. Des instructions sont faites, mais circonscrites dans des généralités vagues et rebattues, ou dans des exhortations froides et impuissantes. Ailleurs on démontre la religion sans l'inspirer; on fait pratiquer matériellement le culte, comme si un acte religieux sans amour n'était pas une forme vide de sens. Tant qu'il n'y a point adhésion vive, spontanée, durable, de l'intelligence à la vérité, tant que cette conviction ne se résout point en sentimens, ou que ces sentimens ne s'élancent point vers Dieu par la prière, il n'y a pas *foi*, dans la véritable acception du mot, et tant qu'il n'y a pas *foi*, il n'y a pas éducation cléricale.

Que s'il m'était permis de descendre à quelques détails pratiques, je dirais que je ne conçois pas de catéchismes sans la démonstration plus ou moins développée des vérités chrétiennes,

point de développemens de ces vérités sans des exhortations chaleureuses ou de vives aspirations vers Dieu révélé à l'homme. Je dirais que, dans chaque classe, la Religion doit faire partie intégrante et essentielle de l'enseignement de chaque jour. C'est ainsi qu'en *Septième* et en *Sixième*, on développerait l'histoire de la Religion, d'après le *Catéchisme historique* de Fleury; en 5ᵉ et en 4ᵉ, d'après le *Catéchisme du diocèse.* Dans les hautes classes l'*Abrégé des fondemens de la foi* par Aymé servirait de texte à des leçons d'un puissant intérêt sur tout l'ensemble de la Révélation. Quelle semence plus féconde pour l'étude de la philosophie que ce cours complet de doctrine chrétienne, historique d'abord, dogmatique ensuite, puis en quelque sorte tout philosophique, selon les besoins et selon les forces de toutes les intelligences! A l'appui des explications familières du maître viendraient les lectures, dont l'attrayante variété couperait, à la grande joie des élèves, la monotonie des classes. Pour les enfans, ce serait tantôt un chapitre du récit de Moïse ou du Livre des Rois, tantôt quelques traits détachés des *Lettres édifiantes* ou de la *Vie des Saints.* Pour les adultes, on ferait un choix dans les livres poétiques de l'Ecriture; dans les *Catéchèses* de St-Cyrille, dans le beau travail sur St.-Matthieu, attribué à St.-Jean Chrysostome, enfin dans les *Méditations* de Bossuet *sur l'Evangile* et dans ses sublimes *Elévations sur les Mystères.* Là, comme ailleurs, les progrès de chacun seraient constatés par des rédactions, et pourquoi n'y aurait-il pas pour chaque classe un prix d'honneur, le prix de doctrine chrétienne?

Du reste, en soumettant ces brèves indications à ses frères, l'auteur du présent article n'a point la prétention de les épuiser. Fénélon, par exemple, pourrait figurer sur cette liste comme Bossuet. On a du pieux archevêque des histoires édifiantes tout-à-fait accessibles à l'intelligence des enfans. A la méditation des esprits plus avancés s'offrent les pages d'une clarté remarquable qu'on a publiées de lui sous le titre de *Lettres sur divers sujets de métaphysique et de religion.* Puis les *Paraphrases de Massillon sur les Psaumes.* Puis, comme ce n'est point seulement un chrétien que vous élevez, mais un Prêtre, pourquoi ne pas lire au catéchisme des rhétoriciens, le traité *du sacerdoce* de S. Chrysostome et le

beau discours de S. Grégoire de Nazianze *sur la dignité et sur les devoirs du pontife de Jésus-Christ.*

On pressent le lien de ces études avec celles des lettres humaines. Dans l'éducation ainsi conçue, tout est conséquent et harmonique. L'élève retrouve comme guides religieux, comme promoteurs de sa foi, les mêmes génies qu'il a admirés comme maîtres de la parole, comme les plus puissans d'entre les hommes par l'éloquence et par la pensée. Même et plus grande supériorité, à la fois religieuse et littéraire (qu'on veuille bien me pardonner ce terme indigne de la divinité des Ecritures), dans la Sainte Bible. L'ancien Testament surtout, à l'âge où l'imagination nous agite, est le livre des livres, le trésor des trésors. Il y a dans les prophètes et dans Job une impétuosité de sentimens, une magnificence d'images, comme dans les Psaumes des élans d'ame, auxquels on ne peut rien comparer nulle part. Tout le monde le dit, je le sais; mais peut-être ne s'attache-t-on pas assez à stimuler dans nos petits séminaires la conscience de ces ineffables beautés. Le pieux Hersan, et après lui, le bon Rollin n'ont point cru insulter à la majesté de la Religion en proposant le cantique de Moïse à l'admiration de leurs élèves. Il n'y aurait rien de profane à suivre un tel exemple, à faire ressortir, comme le grand Bossuet, la divine inspiration des livres saints de l'infinie sublimité de leur langage. Sans doute il ne faudrait point faire œuvre de critique ou de pygmée en présence de ces monumens sacrés. Autant vaudrait devant les pyramides chercher de l'œil et nombrer les rides que le tems a gravées sur ces masses colossales, debout depuis trois mille ans. C'est l'impression qui s'élève à leur aspect qu'il importe de faire partager, de rendre vivante et sensible à tous. Ce qu'il faudrait surtout faire goûter aux jeunes lévites, c'est le désintéressement de langage qui règne dans la Bible. Là, rien pour l'effet, tout pour la pensée. Là, point d'artiste, point d'écrivain, nul soin de la phrase, rien qui sente le métier, qui trahisse la préoccupation des suffrages du dehors. Une seule intention domine celui qui écrit, quel qu'il soit : c'est de rendre témoignage à Dieu. En quels termes? il ne sait. Il laisse aller sa plume et se trouve sublime ou naïf, majestueux ou simple, sans y penser. *L'éloquence suit, comme la servante,* ainsi que Bossuet l'a dit de S. Paul.

Je me vois ainsi conduit à parler des classes proprement dites. Le ministre de Dieu (qui le nie?) doit être aussi l'homme de la société, et par conséquent un *homme instruit*, suivant l'acception du mot au tems où il vit.

N'oublions pas toutefois, qu'avant tout, cet homme instruit sera prêtre. Une tendance grave et religieuse doit donc présider à ses études classiques. *Tout pour Dieu*, voilà le principe et la fin de son éducation. Toute idolâtrie, toute adoration de la forme, quelque nom qui la décore, nature, éloquence, poésie, lui est interdite. Il n'admirera jamais trop les dons de Dieu ; mais c'est à lui qu'il faut sans cesse en rapporter l'éclat et la gloire. Le culte du génie humain est un paganisme, le seul qui soit contagieux désormais. Qui n'a lu dans saint Jérôme ses austères remords pour avoir préféré la lecture de Cicéron à celle de la Bible, et cette vision où Jésus-Christ lui apparaît pour lui dire : *Est-tu Chrétien?.... Non, tu n'est pas un Chrétien, tu es un Cicéronien!* Pour ceux qui ont sondé les illusions de l'esprit humain, il n'y a pas d'exagération dans ces paroles.

Et qu'on ne s'y trompe point, ce n'est pas un contempteur des lettres profanes qui rappelle cet énergique anathème. Dans les études que l'on nomme classiques, il faut certes réserver une large part à l'antiquité païenne. On en jugera lorsque, dans un second article, je donnerai la liste raisonnée des auteurs que je voudrais voir partout dans les mains de nos enfans[1]. Mais encore une fois, l'admiration suffit, l'adoration est de trop. L'enthousiasme est une belle et noble chose ; la superstition est une misère. Car ne croyez pas que celui qui se prosterne devant la parole de l'homme pour elle-même, soit par cela seul une ame d'élite. Il y a de l'étroit, du puéril dans tout ce qui est exclusif. Voyez plutôt ces beaux esprits du seizième siècle, qui, pour ne pas souiller leur latinité d'un mot étranger à Cicéron, appelaient la Sainte Vierge *Dea immortalis*. C'est par des susceptibilités de ce genre que le plus mâle des orateurs, Tertullien, a été banni des rhétoriques, qu'on élève un mur entre le purisme des élèves et l'admirable néologisme de l'*Imitation de Jésus-Christ* et de la *Vulgate*.

[1] Voir cet article dans le Numéro 12, tome II p. 432.
(*Note de la deuxième edition.*)

Certes, ou je me trompe fort, ou il faut avouer que, les premières classes de grammaire une fois franchies, rien ne serait plus nécessaire que d'élever nos jeunes lévites au-dessus des scrupules sans nombre qui les saisissent en présence de tant de locutions que le siècle d'Auguste eût flétries. Le mot de l'énigme est simple. C'est qu'en effet la langue de S. Paul n'est pas et ne pouvait pas être celle de Sénèque, la langue de Tertullien celle de Pline le jeune. Ecoutez : ce sont bien encore à peu près les mêmes sons, les mêmes désinences ; à tout prendre même, les mots nouveaux sont en petit nombre ; mais une révolution s'accomplit dans les intelligences ; le paganisme et l'Evangile sont aux deux pôles : comment l'expression de ces deux pensées, comment leur génie grammatical seraient-ils identiques ? Prenez au hasard une épître du grand Apôtre, traduisez-la en beau style cicéronien : n'est-il pas vrai que l'accent chrétien aura disparu ? La littérature romaine est une belle statue ; l'ensemble en est majestueux, les détails d'un fini admirable ; mais cette beauté si régulière est une beauté froide. Ceux qui prêchèrent la bonne nouvelle n'avaient que faire de formes si arrêtées. Leur éloquence nue, mais expansive et saisissante, dut rejeter loin d'elle les draperies qui paraient la vieille idole. Elle révéla au monde une vie nouvelle, une vie intérieure et profonde, plus qu'inconnue de ces hommes tout extérieurs qui n'avaient d'émotions que celles du cirque ou celles du Forum. Il fallut bien que ces sentimens inconnus se créassent une langue ; la force d'expansion dont ils étaient doués, fit éclater de partout celle que la littérature païenne avait polie : la statue reçut une ame.

Voilà ce qu'il faut montrer de bonne heure aux élèves du sanctuaire ; d'où la nécessité d'introduire parmi leurs livres classiques les *Pères de l'Eglise*. N'en ayez pas honte devant eux. Ne faites nulle difficulté de reconnaître que les tours et les constructions qu'ils affectionnent sont souvent sans exemple dans les écrits antérieurs ; mais demandez si l'amour de Dieu, si la charité qui enflamme leurs discours, avaient dans les tems antérieurs bien des modèles. Et après tout aimerait-on mieux que les Pères fussent plus corrects, et que les hardiesses orientales de nos livres saints, leur magnificence d'images, leur richesse

de coloris, leur onction enfin n'eussent point passé dans leur langage chrétien? Puis la diction d'un Tertullien, pour être autre que celle de Pline le jeune, lui est-elle véritablement inférieure? Il faudrait voir, au contraire, si les réminiscences d'Horace n'ont pas glacé nos *hymnographes*, et si les chants de nos églises n'auraient pas gagné à rester plus fidèles aux inspirations des prophètes qu'à l'élégance lyrique des favoris d'Auguste.

Peu d'exemples suffiraient pour rendre frappantes de vérité ces considérations sur le néologisme chrétien, né de l'invasion subite de croyances neuves et puissantes dans une langue qui avait cessé d'être progressive. Quelques différences seraient à noter dans l'application de cette idée à l'idiome grec, bien plus riche, bien plus varié, bien plus souple surtout que l'idiome latin, bien plus façonné, dès le tems de Platon, à rendre toutes les nuances de la pensée philosophique la plus abstraite. Mais j'ai déjà trop oublié peut-être que je ne puis aujourd'hui qu'effleurer des aperçus généraux. Qu'il me suffise donc d'avoir indiqué celui-ci en passant.

Je parlais tout à l'heure des saints-Pères. C'est un monde tout entier que les travaux de ces hommes admirables. Ce monde, on ne saurait commencer trop tôt d'en faire le tour. Dès la *troisième*, les Pères latins pourraient entrer dans le cadre des études. En marquer la série serait chose facile ; mais ici encore on me pardonnera de ne pas mettre un second article dans le premier. J'essaierai seulement de prévenir une objection. Il y a de la recherche dans la diction des Pères : ils portaient à cet égard le poids de leur siècle; ils subissaient la loi des littératures épuisées, eux qui en créaient une pleine de sève et d'avenir. N'y aurait-il point péril pour le goût de l'élève, qui est à former encore, à faire trop tôt connaissance avec les Pères? Ne vénérera-t-il pas les taches de leur style à l'égard de leur génie et de leur vertu? — Si l'élève n'était qu'un enfant, je l'avouerai, l'objection serait forte. Voilà pourquoi j'ai écarté les fragmens des Pères jusqu'à la *troisième*, jusqu'à la classe où les notions grammaticales de l'écolier sont complètes et fixées; car, plus jeune, il n'aurait pu s'expliquer cette contradiction entre le rudiment et l'auteur sacré, il y aurait eu confusion dans ses idées. Pour

l'élève adolescent, l'objection n'en est pas une. Je suppose que les fragmens des Pères mis sous ses yeux seront bien choisis, que les pointes y seront rares. Est-il donc alors si difficile au Maître de faire sentir le vice de diction dont il s'agit, et en même tems de l'expliquer sans nuire à l'autorité du modèle où se rencontre cette tache.

J'ai dit aussi que je voulais former dans le Prêtre un homme instruit, suivant l'acception du mot au tems où il vit.

Il y aura donc une place au petit séminaire, et une grande place, pour l'enseignement de l'histoire, des sciences mathématiques et physiques, de la philosophie. Mais je demande pardon de le répéter une troisième fois, c'est l'esprit général de l'éducation cléricale qui fait l'objet de ce premier article. Le plan d'études viendra en son lieu et formera un article à part.

Un mot seulement sur l'abus qu'on pourrait faire dans les hautes classes de la littérature contemporaine.

Celui qui écrit ceci n'est point ennemi de ce qu'à tort ou à droit on a de nos jours appelé le *Romantique*. Il pense que tout un côté de cette littérature dérive d'un sentiment vif et vrai des beautés poétiques de la Bible. Il osera dire même que les hardiesses des novateurs (dont il est loin d'excuser les témérités) ont seules rendu possible, dans notre langue si timide, une traduction passable de ce livre des livres; que la brusquerie de leurs transitions lyriques aide à suivre la rapidité du vol des prophètes, qui franchissent des abîmes d'un verset à l'autre. Mais aussi celui qui écrit est loin de tolérer qu'on transporte à la littérature qui nous environne cette idolâtrie qu'il réprouve pour la littérature antique. Que l'élève du sanctuaire comprenne et goûte tel chapitre de Walter Scott, telle page de lord Byron, telle œuvre de M. de Chateaubriand, de M. de Lamartine, ou de M. Victor Hugo, c'est à merveille. Mais sa vocation présumée n'est point d'écrire des méditations ni des romans poétiques. Il ne faut rien de frivole dans l'éducation du Prêtre. Ce ne sont point des fleurs que l'Eglise lui demande, ce sont des fruits. Il faut éveiller son imagination sans doute, et voilà pourquoi j'insiste sur des lectures fréquentes de l'Ecriture dans les catéchismes, sur la traduction habituelle de morceaux choisis

dans la Bible même et dans les Pères; non point, on l'a vu, que je propose les Pères comme modèles de style, mais bien comme modèles d'éloquence; car l'éloquence n'est pas dans les mots, et ces penseurs mâles et chaleureux en ont plus, à mon sens, que tel phrasier symétrique de l'antiquité.

C'en est assez sur les études. Notre tâche toutefois est-elle remplie? Non, certes.

Le caractère social du lévite est encore à former. Il est croyant; il est charitable; tous les élémens de la sociabilité sont en lui. Que tardez-vous à féconder ce germe, à faire verdir cette jeune plante, à faire éclore cette fleur?

Il ne suffira point au Prêtre d'être au fond bienveillant et dévoué à ses frères. Il faudra qu'il soit affable à tous, et, dans ses relations forcées avec les classes polies, qu'il se montre poli à l'égal de tous. Qu'il sache bien que la froideur des manières, la rudesse des formes, le rendraient infiniment moins propre à procurer le salut des ames, et qu'il accorde à ce motif sacré ce qu'il refuserait peut-être à l'exigence des mondains.

C'est ici surtout que la mission du maître est délicate. Tout arbre naît sauvageon, et, s'il reste abandonné aux soins de la nature inférieure, si la main de l'homme ne vient modifier et diriger le travail de la nature dans l'arbre, il ne produira jamais que des fruits âpres et sauvages.

« Que fait le jardinier? il enlève au jeune arbre sa couronne naissante, fend l'écorce, implante ou introduit dans la plaie un rameau, un bouton ou un *œil* pris d'un arbre déjà régénéré; puis il enveloppe soigneusement la blessure : c'est ce qu'on appelle *greffer*. Le bouton, enté sur le tronc sauvage, incorporé à sa substance, se développe, et transmet sa vertu au sauvageon, qui portera désormais des fruits succulens et doux.

» Qu'a-t-il fallu pour ce changement? La main du jardinier, le retranchement franc et sévère des premiers produits de l'arbre, et un bouton plus noble. Mais d'où vient la vie plus pure de l'œil ou du bouton implanté? D'un autre œil, d'un autre bouton. Et cet autre œil?..... D'où vient la première greffe?.... d'où est descendue cette substance qui a la propriété merveilleuse de changer l'amertume en douceur?..... Mystère! La my-

thologie dit que ce sont les dieux qui ont enseigné la culture aux hommes.

»L'homme aussi naît sauvageon. S'il reste abandonné à la nature inférieure, si la parole de la sagesse ne vient modifier et diriger le travail de la nature dans l'homme enfant, il ne produira, comme le jeune arbre, que des fruits âpres et sauvages.

»L'homme, comme l'arbre, demande donc à être régénéré, greffé; et pour cela, il faut une main ferme et sûre, qui sache faire courber la tête au jeune plant, couper dans le vif, et introduire dans son être un œil plus noble, une substance plus pure; il faut aussi qu'elle sache adoucir la douleur de l'opération, et soigner la blessure jusqu'à parfaite guérison..... La parole de la sagesse, implantée dans l'ame de l'enfant, doit y développer une vie nouvelle qui fleurisse en vertus douces et aimables, et qui produise des fruits d'une autre région : bonté et amour, science et intelligence [1]. »

« Il faut étayer le jeune plant, donner une direction droite à »son développement sans entraver la vie; il faut émonder sans »cesse les jets de la nature sauvage, sans nuire à la fleuraison : »il faut *dominer* une volonté libre sans la *violenter*. Comment »réussir? en gagnant l'estime et la confiance de l'enfant, en l'ai»mant et en s'attirant son amour. Sachez vous faire respecter, »c'est-à-dire craindre et aimer, et il vous suivra, non en esclave, »mais en fils. *C'est là le plus grand secret pratique de l'Education »soit privée, soit publique* [2]. »

S. Foisset,

Supérieur du petit séminaire du diocèse de Dijon.

[1] Ces paroles sont de M. Bautain, supérieur du petit séminaire de Strasbourg.

[2] Ces derniers mots sont de M. Ratisbonne, professeur au même établissement. Je n'ai pas cru pouvoir mieux terminer que par cette double citation un article spécialement destiné aux petits séminaires de France.



Histoire.

NOUVELLES VUES SUR L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME,

EXTRAITES

DE LA PRÉFACE DES ÉTUDES HISTORIQUES

DE F. A. DE CHATEAUBRIAND.

Nous disions dans notre Numéro de février[1], nous avons répété souvent dans nos *Annales*, que la plupart des livres historiques étaient à refaire. Nous nous plaignions, dans la douleur, de l'injustice avec laquelle toutes les questions qui ont rapport au catholicisme avaient été traitées ; nous assurions que la plupart des jugemens historiques étaient à reviser, et que de cet examen rejaillirait une gloire nouvelle, une gloire sans pareille pour le catholicisme; et voilà que nos paroles semblent avoir été entendues; voilà qu'un de ces *écrivains hardis, libres, vraiment éclairés*, vient de considérer notre histoire avec *cet esprit neuf et cette science ancienne* que nous réclamions. Nous avons lu avec une vive curiosité la *Préface des Études Historiques*, que M. de Chateaubriand vient de faire paraître; et nous l'avouons, c'est avec une singulière émotion que nous y avons trouvé, revêtues de la brillante expression du chantre des *Martyrs*, quelques-unes de nos idées, réalisées quelques-unes de nos espérances, confirmées quelques-unes de nos prévisions. Non, rien ne sera capable d'arrêter le commencement de conversion qui se fait vers les idées catholiques. L'illustre écrivain craint que ses pa-

[1] Voir, dans ce Numéro 8, l'article *De la Conversion de Constantin et de la protection qu'il accorda à l'Eglise*. Tom. II, p. 126.

roles ne soient perdues; si notre faible voix pouvait parvenir jusqu'à lui, nous oserions le rassurer contre cette appréhension. Oui, nous le disons avec simplicité, malgré les outrages qui affligent publiquement notre foi, malgré un pouvoir indifférent ou ennemi, malgré ces journalistes qui ne nous connaissent pas, et ce grand nombre de jeunes gens qui, ignorant qu'ils sont les échos cent fois répercutés du dernier siècle, répètent encore les paroles d'injure ou de mépris qui sortirent du sein de la corruption dont il reste honteusement marqué, une secrète joie est dans notre ame : nous voyons — l'amour et la douleur sont doués d'une seconde vue — nous voyons la science venger peu à peu la religion et lui redonner la place belle et juste qui lui appartient dans le cœur des peuples; nous voyons le catholicisme, mieux connu, mieux apprécié, ne rebuter aucun sentiment généreux, n'effrayer aucune idée grande et noble; nous le voyons relevant sa tête, étendant ses vastes bras, et les peuples, instruits par de longs malheurs et brisés par l'épreuve d'indicibles misères, retrouvant de nouveau dans son sein, et le repos oublié, et la tranquillité perdue, et l'amour évanoui. Dieu sait jusqu'à quel point nous verrons poussé ce grand ouvrage de sa puissance : notre tâche à nous est de coopérer à ses immortels desseins en accueillant de tous les côtés les pensées neuves, qui sont comme les prophètes plus ou moins clairs ou obscurs, qui nous donnent et nous conservent le souvenir de la promesse qui nous a été faite, que nous nous trouverons un jour tous réunis *dans une bergerie et sous un seul pasteur* [1].

Nous allons suivre M. de Chateaubriand dans l'analyse qu'il nous a donnée lui-même de ses *Études Historiques;* il n'entre pas dans notre plan de faire connaître à nos lecteurs toutes les idées nouvelles qu'il émet sur l'histoire en général et sur celle de France en particulier. Comme nous avons coutume de le faire, nous nous attacherons principalement à ce qui a un rapport direct au christianisme. Cependant comme cette *Préface* renferme une foule de détails précieux sur les matériaux de notre histoire, sur les sources où il faut puiser, sur l'état où elle se trouve soit chez nous, soit chez nos voisins, sur les Ecoles

[1] Et fiet unum ovile et unus pastor. *S. Jean*, ch. x. v. 16.

historiques, qui ont vogue en ce moment, nous présenterons un tableau rapide et raccourci de toutes ces matières, nous réservant de citer ce qui entre principalement dans notre but. Nous croyons cependant devoir prévenir d'avance que, s'il est quelque assertion du noble auteur qui, par là même qu'elle est nouvelle, blesse quelque opinion ou quelque croyance, il ne faut pas nous l'imputer comme notre pensée. Faire connaître à nos lecteurs le mouvement scientifique qui se fait vers le catholicisme, telle est notre tâche, tel doit être aussi le désir de tout chrétien. Or, dans ce mouvement, il ne peut entrer dans l'espoir de personne de trouver toutes les expressions exactes, tous les points de vue justes, tous les jugemens infaillibles. Mais aussi ne nous laissons pas plus long-tems reprocher de nous tenir renfermés dans les bornes étroites d'une scholastique vieillie, prouvons que nous savons tout voir, tout examiner, et au besoin tout juger.

Dans l'analyse de cette préface nous nous attachons à donner le *résultat* des Etudes Historiques de M. de Chateaubriand, en attendant que nous puissions puiser dans l'ouvrage même les développemens que quelques-uns de ces résultats pourront réclamer.

L'auteur prélude par ce tableau des questions qu'il se propose de traiter.

« Les sociétés anciennes périssent ; de leurs ruines sortent des sociétés nouvelles : lois, mœurs, usages, coutumes, opinions, principes mêmes, tout est changé. Une grande révolution est accomplie, une plus grande révolution se prépare : la France doit recomposer ses annales, pour les mettre en rapport avec les progrès de l'intelligence. Dans cette nécessité d'une reconstruction sur un nouveau plan, où faut-il chercher des matériaux ? Quels sont les travaux exécutés avant notre tems ? Qu'y a-t-il à louer ou à blâmer dans les écrivains de l'Ancienne Ecole historique ? La Nouvelle Ecole doit-elle être entièrement suivie, et quels sont les auteurs les plus remarquables de cette Ecole ? Tout est-il vrai dans les théories religieuses, philosophiques et politiques du moment ? Voilà ce que je me propose d'examiner dans cette préface. Je travaillais depuis bien des années à une histoire de France dont ces *Etudes* ne présenteront que l'exposition, les

vues générales et les débris. Ma vie manque à mon ouvrage; sur la route où le tems m'arrête, je montre de la main aux jeunes voyageurs les pierres que j'avais entassées, le sol et le site où je voulais bâtir mon édifice. »

Comparaison des devoirs des historiens de l'antiquité avec ceux imposés aux historiens modernes. Origine commune des peuples de l'Europe. Documens et historiens étrangers à consulter pour l'histoire de France.

« Les annalistes de l'antiquité ne faisaient point entrer dans leurs récits le tableau des différentes branches de l'administration : les sciences, les arts, l'éducation publique, étaient rejetés du domaine de l'histoire ; Clio marchait légèrement, débarrassée du pesant bagage qu'elle traîne aujourd'hui après elle. Souvent l'historien n'était qu'un voyageur racontant ce qu'il avait vu. Maintenant l'histoire est une encyclopédie; il y faut tout faire entrer depuis l'astronomie jusqu'à la chimie; depuis l'art du financier jusqu'à celui du manufacturier; depuis la connaissance du peintre, du sculpteur et de l'architecte jusqu'à la science de l'économiste ; depuis l'étude des lois ecclésiastiques, civiles et criminelles, jusqu'à celle des lois politiques L'historien moderne se laisse-t-il aller au récit d'une scène de mœurs et de passions, la gabelle survient au beau milieu ; un autre impôt réclame ; la guerre, la navigation, le commerce accourent. Comment les armes étaient-elles faites alors ? D'où tirait-on les bois de construction ? Combien valait la livre de poivre ? Tout est perdu si l'auteur n'a pas remarqué que l'année commençait à Pâques et qu'il l'ait datée du 1[er] janvier. Comment voulez-vous qu'on s'assure en sa parole, s'il s'est trompé de page dans une citation, ou s'il a mal coté l'édition ? La société demeure inconnue, si l'on ignore la couleur du haut de chausses du roi et le prix du marc d'argent. Cet historien doit savoir non-seulement ce qui se passe dans sa patrie, mais encore dans les contrées voisines, et parmi ces détails, il faut qu'une idée philosophique soit présente à la pensée et lui serve de guide. Voilà les inconvéniens de l'histoire moderne, ils sont tels qu'ils nous empêcheront peut-être d'avoir jamais des historiens comme Thucydide, Tite-Live et Tacite ; mais on ne peut éviter ces inconvéniens, et force est de s'y soumettre. »

Quatre espèces de documens renferment l'histoire entière des nations dans l'ordre successif de leur âge : les Poésies, les Lois, les Chroniques contenant les faits généraux, les Mémoires peignant les mœurs et la vie privée. Les hommes chantent d'abord ; ils écrivent ensuite.

Nous n'avons plus les Bardits que fit recueillir Charlemagne ; il ne nous reste qu'une ode en l'honneur de la victoire que Louis, fils de Louis-le-Bègue, remporta en 881 sur les Normands; mais le moine de Saint-Gall et Ermold-le-Noir, ont tout-à-fait écrit dans le goût de la chanson germanique.

Ces documens sont : pour la Germanie, la *mythologie* et les *poésies scandinaves ;* les *Edda* et les *Sagas ;* les *chants des Scaldes*, que nous ont conservés Snorron, Saxon le Grammairien, Adam de Brême, et les *chroniques anglo-saxonnes ;* les *Nibelungs ;* les *évangiles goths* d'Ulphilas pour les langues.

Pour le midi de la France, le *recueil des poésies de la langue romane*, par M. Raynouard ; un ouvrage que doit publier M. Fauriel sur la formation de la langue romane, et une histoire des Barbares dans les provinces méridionales de la France, par le même savant.

Pour l'étude des lois barbares nous avons les *lois salique, ripuaire* et *gombette ;* en outre, les *lois lombardes*, *bavaroises*, *russes*, *anglo-saxonnes* et *galliques*.

Pour les six premiers siècles des tems barbares, les *historiens* de la Russie, de la Pologne, de la Suède et de l'Allemagne.

Archives françaises. Hommage rendu aux travaux des Corps religieux.

En fixant son attention sur les *Archives françaises*, l'illustre auteur ne pouvait manquer de parler de ces Sociétés religieuses qui ont rendu tant de services aux lettres et aux arts.

» Rendons d'abord, dit-il, un éclatant hommage à cette *école des Bénédictins* que rien ne remplacera jamais. Si je n'étais maintenant un étranger sur le sol qui m'a vu naître ; si j'avais le droit de proposer quelque chose, j'oserais solliciter le rétablissement d'un ordre qui a si bien mérité des lettres. Je voudrais voir revivre la congrégation de Saint-Maur et de Saint-Vannes dans l'abbatial de Saint-Denis, à l'ombre de l'église de

Dagobert, auprès de ces tombeaux dont les cendres ont été jetées au vent au moment où l'on dispersait la poussière du trésor des Chartes : il ne fallait aux enfans d'une liberté sans loi, et conséquemment sans mère, que des bibliothèques et des sépulcres vides.

» Des entreprises littéraires qui devaient durer des siècles demandaient une société d'hommes consacrés à la solitude, dégagés des embarras matériels de l'existence, nourrissant au milieu d'eux les jeunes élèves héritiers de leur robe et de leur savoir. Ces doctes générations enchaînées au pied des autels, abdiquaient à ces autels les passions du monde, renfermaient avec candeur toute leur vie dans leurs études, semblables à ces ouvriers, ensevelis au fond des mines d'or, qui envoient à la terre des richesses dont ils ne jouiront pas.

» Les Bénédictins n'étaient pas le seul corps savant qui s'occupât de nos antiquités ; dans les autres sociétés religieuses, ils avaient des émules et des rivaux.... »

Il cite ensuite comme auxiliaire de ces savans hommes la Magistrature parlementaire, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, puis les savans isolés tels que les Ducange, les Bergier, les Le Bœuf, les Bullet, les Decamps ; et puis les *Recueils des Conciles*, les *Annales particulières* et les *Coutumes des provinces*, tant latines que gauloises, et aussi les *Vies des saints ;* c'est là, dit-il, que pour les huit premiers siècles de notre monarchie se trouve la véritable histoire de France.

Outre ces documens imprimés, il indique encore les Archives, le Cabinet ou le Trésor des Chartes, les Rôles et les Registres du Parlement, les Manuscrits de toutes les bibliothèques publiques, et à ce sujet il fait connaître les différens décrets de l'Assemblée Nationale, qui, sur la proposition du philosophe Condorcet, adopta, le 19 juin 1792, une proposition par laquelle *tous les Départemens étaient autorisés à brûler les Titres qui se trouvaient dans les divers dépôts.*

Ecrivains de l'histoire générale de France avant la Révolution.

Ici M. de Chateaubriand relève l'utilité des travaux des écrivains qui ont travaillé à nos *Annales* avant la révolution, et accuse les jugemens qu'on porte sur eux de trop de dureté. Du

Haillan, Belleforest, de Serres et Dupleix, premiers explorateurs de nos *Annales*, l'*Abrégé chronologique* trop vanté du président Hénault, les *Essais historiques* trop décriés de Voltaire, le précieux travail de Velly, de Villaret et Garnier renferment des pages nettement écrites, des jugemens sains, une lecture consciencieuse. Ces historiens se trompent sur la physionomie des siècles, encore pas toujours.

École historique moderne de la France. L'école descriptive, l'école fataliste.

« L'Ecole moderne se divise en deux systèmes principaux : dans le premier, l'histoire doit être écrite sans réflexions; elle doit consister dans le simple narré des événemens, et dans la peinture des mœurs; elle doit présenter un tableau naïf, varié, rempli d'épisodes, laissant chaque lecteur, selon la nature de son esprit, libre de tirer les conséquences des principes, et de dégager les vérités générales des vérités particulières. C'est ce qu'on appelle l'histoire *descriptive*, par opposition à l'histoire *philosophique* du dernier siècle.

» Dans le second système, il faut raconter les faits généraux, en supprimant une partie des détails, substituer l'histoire de l'espèce à celle de l'individu, rester impassible devant le vice et la vertu comme devant les catastrophes les plus tragiques. C'est l'histoire *fataliste* ou le *fatalisme* appliqué à l'histoire. »

Ecole historique de l'Allemagne. Le parti philosophique historique et le parti historique. Deux Écoles théologiques.

« Auprès de nous, tandis que nous fondions notre *Ecole politique*, l'Allemagne établissait ses nouvelles doctrines et nous devançait dans les hautes régions de l'intelligence : elle faisait entrer la *philosophie dans l'histoire*, non cette philosophie du dix-huitième siècle, qui consistait à rendre des arrêts moraux ou anti-religieux, mais cette philosophie qui tient à l'essence des êtres, qui, pénétrant l'enveloppe du monde sensible, cherche s'il n'y a point sous cette enveloppe quelque chose de plus réel, de plus vivant; cause des phénomènes sociaux......

» L'Allemagne se divise sur ces questions en deux partis : le parti *Philosophique-historique*, et le parti *Historique*.

» Le parti Philosophique-historique, à la tête duquel se place M. Hegel, prétend que l'âme universelle se manifeste dans l'humanité par quatre modes : l'un substantiel, identique, immobile; on le trouve dans l'Orient; l'autre individuel, varié, actif; on le voit dans la Grèce : le troisième se composant des deux premiers dans une lutte perpétuelle; il était à Rome : le quatrième sortant de la lutte du troisième pour harmonier ce qui était divers; il existe dans les nations d'origine germanique.....

» Le parti Historique s'en tient aux seuls faits et rejette toute formule philosophique. M. Niebuhr, son illustre chef, dont le monde lettré déplore la perte récente, a composé l'histoire romaine qui précéda Rome; mais il n'a point reconstruit son monument cyclopéen autour d'une idée. M. de Savigny, qui suit l'histoire du droit romain depuis son âge poétique jusqu'à l'âge philosophique où nous sommes parvenus, ne recherche point le principe abstrait qui semble avoir donné à ce droit une sorte d'éternité......

» Ces deux écoles prennent en Allemagne le nom de système *Rationnel* et de système *Supernaturel*.

« De concert avec les deux Ecoles Historiques marchent deux *Ecoles Théologiques* qui s'unissent aux deux premières selon leurs diverses affinités. Ces Ecoles Théologiques sont chrétiennes; mais l'une fait sortir le christianisme de la *Raison pure*, l'autre de la *Révélation*. Dans ce pays où les hautes études sont poussées si loin, il ne vient à la pensée de personne que l'absence de l'idée chrétienne dans la société, soit une preuve des progrès de la civilisation. »

Philosophie de l'histoire.

Les chefs de cette école sont, Herder dans les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité;* l'italien Vico, et M. Ballanche dans la *Palingénésie sociale*. Voici l'exposé du système de M. Ballanche.

« Interrogeant tour-à-tour les livres saints, les poésies primi-
» tives, l'histoire, M. Ballanche a déduit de leurs réponses con-
» cordantes une analogie parfaite entre le principe révélé et le
» principe rationnel; et c'est là toute la pensée *palingénésique*. Il
» croit que la loi qui préside aux progrès de l'humanité, soit

» qu'on la contemple dans la sphère religieuse, soit qu'on l'étu-
» die dans la sphère philosophique, est *une*. Le titre à inscrire
» sur le frontispice de ses œuvres complètes pour en annoncer
» l'idée fondamentale, pourrait donc être celui-ci : *Identité du*
» *dogme de la déchéance et de la réhabilitation du genre humain avec*
» *la loi philosophique de la perfectibilité*........ »

Auteurs français qui ont écrit l'histoire depuis la Révolution.

M. Villemain a donné une histoire complète de Cromwell ; il prépare une vie de Grégoire VII. Il tient par le style à l'ancienne Ecole , et pour les idées à la nouvelle.

M. Daunou, ancien Religieux, a donné divers mémoires instructifs. Il faut être en garde contre ce qu'il dit des souverains pontifes; il juge un pape du dixième siècle d'après les idées du dix-huitième ; il est peu favorable à la moderne Ecole.

M. de Saint-Martin a jeté , par sa connaissance de la langue arménienne , une vive lumière sur l'histoire des Perses. Il suit les vieilles traces.

De M. de Bonald il faut lire la *Théorie du pouvoir civil et religieux*. « Il y a du génie dans ce livre , dit M. de Chateaubriand; mais c'est une chose qui fait peine de reconnaître combien les idées de cette théorie sont déjà loin de nous. Avec quelle rapidité le tems nous entraîne ! L'ouvrage de M. de Bonald est comme ces pyramides, palais de la mort, qui ne servent au navigateur sur le Nil qu'à mesurer le chemin qu'il a fait avec les flots. »

M. Dulaure a écrit avant, pendant et après la révolution ; mais il a fait une satire historique plutôt qu'une histoire : il montre l'envers de la société.

M. Malte-Brun, dans sa *Géographie*, a éclairci plusieurs origines barbares.

Le travail de M. de Montlosier sur *la Féodalité*, est rempli d'idées neuves, exprimées dans un style indépendant qui sent son moyen âge.

M. Lacretelle a tracé l'histoire de nos jours avec raison, clarté , énergie ; il a pris le noble parti de la vertu contre le crime, et déteste de la révolution tout ce qui n'est pas la liberté.

L'ouvrage de M. Lemontey sur Louis XIV, présente le règne de ce prince sous un nouveau jour.

M. Mazure a laissé une histoire écrite avec négligence; mais elle a changé, sous plusieurs rapports, ce que nous savions de Jacques II, et du rôle que joua Louis XIV dans la catastrophe du prince anglais.

Madame de Staël a donné des *Considérations sur les principaux évènemens de la révolution française*, empreintes d'un vif sentiment de gloire et de liberté.

M. Clausel de Coussergues, sous le titre modeste : *Du sacre des rois de France, et des rapports de cette cérémonie avec la constitution de l'Etat, aux différens âges de la monarchie*, a écrit un volume qui restera.

M. Fiévée a renfermé dans le cadre étroit de sa brochure intitulée : *Des opinions et des intérêts*, plusieurs aperçus ingénieux.

M. Michaud nous a donné dans son *Histoire des croisades*, et surtout dans sa *Bibliothèque des historiens des croisades*, un travail extrêmement recommandable.

M. de Salvandy a composé un bon ouvrage dans l'*Histoire de Pologne avant et sous le roi Jean Sobieski*. Il faut y ajouter l'*Histoire de l'anarchie des Polonais*, de Rulhière.

MM. Monteil et Capefigue sont du petit nombre de ces jeunes gens qui n'écrivent qu'après avoir lu.

M. de Ségur a obtenu un succès mérité dans son *Histoire de la campagne de Russie*.

M. Mazas, dans ses *Vies des capitaines français au moyen âge*, n'a voulu raconter que l'exacte vérité; il a visité lui-même le théâtre où brillèrent les guerriers dont il peint les exploits.

Mémoires, traductions et publications.

Voici comment le noble écrivain stigmatise les nombreux *Mémoires* dont nous avons été inondés dans ces dernières années.

« Le tems où nous vivons a dû nécessairement fournir de nombreux matériaux aux *Mémoires*. Il n'y a personne qui ne soit devenu, au moins pendant vingt-quatre heures, un personnage, et qui ne se croie obligé de rendre compte au monde de l'influence qu'il a exercé sur l'univers. Tous ceux qui ont sauté de la loge du portier dans l'antichambre, qui se sont glissés de l'antichambre dans le salon, qui ont rampé du salon

dans le cabinet du ministre ; tous ceux qui ont écouté aux portes, ont à dire comment ils ont reçu dans l'estomac l'outrage qui avait un autre but. Les admirations à la suite, les mendicités dorées, les vertueuses trahisons, les égalités portant plaque, ordres ou couleurs de laquais, les libertés attachées au cordon de la sonnette, ont à faire resplendir leur loyauté, leur bonheur, leur indépendance. Celui-ci se croit obligé de raconter comment, tout pénétré des dernières marques de la confiance de son maître, tout chaud de ses embrassemens, il a juré obéissance à un autre maître ; il vous fera entendre qu'il n'a trahi que pour trahir mieux ; celui-là vous expliquera comment il approuvait tout haut ce qu'il détestait tout bas, ou comment il poussait aux ruines sous lesquelles il n'a pas eu le courage de se faire écraser. A ces Mémoires tristement véritables, viennent se joindre les Mémoires plus tristement faux ; fabrique où la vie d'un homme est vendue à l'aune, où l'ouvrier, pour prix d'un dîner frugal, jette de la boue au visage de la renommée qu'on a livrée à sa faim.

» On se console pourtant en trouvant dans ce chaos de bassesse et d'ignominie quelques écrits consciencieux, dont les auteurs s'attachent à reproduire sincèrement ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont éprouvé. Le travail de ces auteurs doit être considéré comme de précieux renseignemens historiques ; MM. de Lascases et Gourgaud doivent être crus quand ils parlent du prisonnier de Sainte-Hélène. »

Parmi les traductions et publications nouvelles, il faut remarquer les suivantes :

Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis la fondation de la monarchie française jusqu'au treizième siècle, que nous devons à M. Guizot.

Annales du Hainaut, par Jacques de Guise, fruit du travail de M. le marquis de Fortia.

Froissard nous a été donné par M. Buchon.

L'*Histoire du châtelain de Coucy*, a été publiée par M. Crapelet.

Le *Roman de Rou*, par M. Plaquet.

Le *Roman de Renard*, par M. Méon.

Les *Mémoires de Loménie*, par M. Barrière.

Ce dernier ouvrage achève de faire connaître les personnages

que M. le marquis de St-Aulaire a mis en scène dans son *Histoire de la Fronde.*

Théâtres. Roman historique.

Tout prend aujourd'hui la forme de l'histoire.

Si M. Victor Hugo nous donne son *Richelieu*, nous saurons ce qu'un génie à part peut trouver dans une route inconnue à Corneille et à Racine.

Walter Scott fait renaitre le moyen âge en Ecosse dans ses célèbres inventions.

M. Cooper est le peintre des forêts, des sauvages, et de la vieille liberté de l'Amérique.

Nous n'avons point failli en ce nouveau genre de littérature; entre plusieurs autres, M. Mérimée et M. Latouche ont esquissé deux tableaux qui rendront de plus en plus difficile la tâche de l'historien.

Fondateurs de l'École moderne historique.

M. de Barante a créé *l'école Descriptive* dans son *Histoire des ducs de Bourgogne.*

MM. Thiers et Mignet sont les chefs de *l'école Fataliste*, MM. Thierry, Guizot et Sismondi, les grands réformateurs de notre histoire générale.

En joignant, pour les faits, l'histoire d'Adrien de Valois aux observations de MM. Thierry, Guizot et Sismondi, il n'y a presque plus rien à dire touchant la première et la seconde race de nos rois.

C'est dans l'*Histoire de la conquête d'Angleterre*, et dans ses *Lettres sur l'histoire de France*, que M. Thierry a rendu à un tems défiguré par notre ancienne Ecole son véritable caractère. On ne saurait trop déplorer l'excès de travail qui a privé M. Thierry de la vue.

Le *Cours d'histoire de M. Guizot*, en ce qui concerne la seconde race est d'un beau mérite. Il a aussi de curieuses leçons sur la littérature civile et religieuse, et une foule de choses justes, bien observées et écrites avec impartialité.

M. Sismondi, connu par son *Histoire des républiques italiennes*, est un étranger de mérite. Trop préoccupé des idées modernes,

il a trop jugé le passé d'après le présent. Il doit être lu avec précaution, mais étudié avec fruit.

Ici M. de Chateaubriand expose les raisons qui l'empêchent d'être d'accord avec ces historiens sur quelques points de notre histoire.

Ecrivains de l'Ecole moderne Fataliste.

Passant ensuite aux écrivains de l'*Ecole moderne Fataliste*, il commence par rendre un hommage sans réserve aux deux chefs de l'école fataliste Politique, M. Mignet et M. Thiers; puis il combat leur système par des considérations puissantes dont on peut juger par cet extrait.

« Grâces au ciel, il n'est pas vrai qu'un crime soit jamais utile, qu'une injustice soit jamais nécessaire. Ne disons pas que, si dans les révolutions, tel homme innocent ou illustre, opposé d'esprit à ces révolutions, n'avait péri, il en eût arrêté le cours; que le tout ne doit pas être sacrifié à la partie. Sans doute cet homme de vertu ou de génie eût pu ralentir le mouvement, mais l'injustice ou le crime accomplis sur sa personne retardent mille fois plus ce même mouvement. Les souvenirs des excès révolutionnaires ont été et sont encore parmi nous les plus grands obstacles à l'établissement de la liberté.

» Si taisant ce que la Révolution a fait de bien, ce qu'elle a détruit de préjugés, établi de libertés dans la France, on retraçait l'histoire de cette révolution par ses crimes sans ajouter un seul mot, une seule réflexion au texte, mettant seulement bout à bout toutes les horreurs qui se sont dites et perpétuées dans Paris et les provinces pendant quatre ans, cette tête de Méduse ferait reculer pour des siècles le genre humain jusqu'aux dernières bornes de la servitude; l'imagination épouvantée se refuserait à croire qu'il y ait eu quelque chose de bon caché sous ces attentats. C'est donc une étrange méprise que de glorifier ces attentats pour faire aimer la révolution. Ce n'est point l'année 1793 et ses énormités qui ont produit la liberté; ce tems d'anarchie n'a enfanté que le despotisme militaire; ce despotisme durerait encore si celui qui avait rendu la gloire sa complice, avait su mettre quelque modération dans les jouissances de la victoire. Le régime constitutionnel est sorti des en-

trailles de l'année 1789; nous sommes revenus, après de longs égaremens, au point du départ : mais combien de voyageurs sont restés sur la route !

» Tout ce qu'on peut faire par la violence, on peut l'exécuter par la loi; le peuple qui a la force de proscrire, a la force de contraindre à l'obéissance sans proscription. S'il est jamais permis de transgresser la justice sous le prétexte du bien public, voyez où cela vous conduit : vous êtes aujourd'hui le plus fort, vous tuez pour la liberté, l'égalité, la tolérance; demain vous serez le plus faible et l'on vous tuera pour la servitude, l'inégalité, le fanatisme. Qu'aurez-vous à dire? Vous étiez un obstacle à la chose qu'on voulait; il a fallu vous faire disparaître; fâcheuse nécessité sans doute, mais enfin nécessité : ce sont là vos principes; subissez-en la conséquence. Marius répandait le sang au nom de la démocratie, Sylla au nom de l'aristocratie, Antoine, Lépide et Auguste trouvèrent utile de décimer les têtes qui rêvaient encore la liberté romaine. Ne blâmons plus les égorgeurs de la Saint-Barthélemy; ils étaient obligés (bien malgré eux sans doute) d'ainsi faire pour arriver à leur but.....

» Placer la fatalité dans l'histoire, c'est se débarrasser de la peine de penser, s'épargner l'embarras de rechercher la cause des événemens. Il y a bien autrement de puissance à montrer comment la déviation des principes de la morale et de la justice a produit des malheurs; comment ces malheurs ont enfanté des libertés par le retour à la morale et à la justice; il y a certes en cela bien plus de puissance, qu'à mettre la société sous de gros pilons qui réduisent en pâte ou en poudre les choses et les hommes : il ne faut que lâcher l'écluse des passions, et les pilons vont se levant et retombant. Quant à moi, je ne me sens aucun enthousiasme pour une hache. J'ai vu porter des têtes au bout d'une pique, et j'affirme que c'était fort laid. J'ai rencontré quelques-unes de ces vastes capacités qui faisaient promener ces têtes; je déclare qu'il n'y avait rien de moins vaste : le monde les menait, et elles croyaient mener le monde. Un des plus fameux révolutionnaires, à moi connu, c'était un homme léger, bavard, d'un esprit court, et qui, privé de cœur de toute façon, en manquait dans le péril. Les équarrisseurs de chair humaine ne m'imposent point; en vain ils me diront que, dans

leurs fabriques de pourriture et de sang, ils tirent d'excellens ingrédiens des carcasses industriellement pilées : manufacturiers de cadavres, vous aurez beau broyer la mort, vous n'en ferez jamais sortir un germe de liberté, un grain de vertu, une étincelle de génie.

» Que les théoriciens de terreur gardent donc s'ils le veulent leur fanatisme à la glace, lequel leur fournit deux ou trois phrases inexplicables sous lesquelles ils cachent le vide de leurs pensées, je ne les lirai plus ; mais je lirai les deux historiens qu'ils ont pris si mal à propos pour guides, et dont le talent me fera oublier leurs infimes et sauvages imitateurs. »

En adhérant de tout point à ces sentimens sur cette Ecole, nous croyons pourtant devoir faire considérer qu'elle a un côté dont la religion a tiré un avantage réel. Après les jugemens haineux et passionnés de l'Ecole du dix-huitième siècle, le *scepticisme* et même le *fatalisme* de cette Ecole ont eu cela de bon, qu'ils ont rendu compte des faits avec impartialité.

Telle est l'esquisse rapide, et nécessairement tronquée, du travail de M. de Chateaubriand et de son opinion sur nos Ecoles Historiques.

Nous allons maintenant mettre sous les yeux de nos lecteurs les différens jugemens qu'il porte sur le christianisme, sur son action dans le passé, sur son état présent et sur ses futures destinées.

Trois vérités : la vérité religieuse ; la vérité philosophique ou l'indépendance de l'esprit de l'homme, la vérité politique ou la liberté. Quatre ères pour le Christianisme. De l'ancienne société et de le société nouvelle.

« Dans l'introduction, j'expose mon système ; je définis les trois vérités qui sont le fondement de l'ordre social : la vérité religieuse, la vérité philosophique ou l'indépendance de l'esprit de l'homme, la vérité politique ou la liberté. Je dis que tous les faits historiques naissent du choc, de la division ou de l'alliance de ces trois vérités. J'adopte pour vérité religieuse la vérité chrétienne, non pas comme Bossuet en faisant du christianisme un cercle inflexible, mais un cercle qui s'étend à mesure que les lumières et la liberté se développent. Le christianisme a eu

plusieurs ères : son ère morale ou évangélique, son ère des martyrs, son ère métaphysique ou théologique, son ère politique : il est arrivé à son ère ou à son âge philosophique.

» Le monde moderne prend naissance au pied de la Croix. Les nations modernes sont composées des trois peuples Païen, Chrétien et Barbare : de là la nécessité, pour les bien connaître, de remonter à leurs origines; de là l'obligation pour l'historien de reprendre les faits au tems d'Auguste, où commencent à la fois l'Empire romain, le christianisme et les premiers mouvemens des Barbares.

» Ainsi : Histoire de l'empire romain mêlée à l'histoire du christianisme lequel attaque au-dedans la société païenne, tandis que les Barbares l'assaillent au-dehors : Histoire des invasions successives des Barbares; il en faut distinguer deux principales; l'une quand les Barbares n'avaient point encore reçu la foi, l'autre lorsqu'ils étaient devenus chrétiens.

» Principaux vices de l'ancienne société; elle était fondée sur deux abominations : le polythéisme et l'esclavage. Le Polythéisme, en faussant la vérité religieuse, l'unité d'un Dieu, faussait toutes les vérités morales; l'esclavage corrompait toutes les vérités politiques.

» Philosophie des païens : ce qu'elle donna au christianisme et ce que le christianisme reçut d'elle. Les Philosophes grecs firent sortir la philosophie des temples et la renfermèrent dans les écoles; les prêtres chrétiens firent sortir la philosophie des écoles et la livrèrent à tous les hommes.

» Le Polythéisme se trouva sous Julien dans la position où le christianisme se trouve de nos jours, avec cette différence qu'il n'y aurait rien aujourd'hui à substituer au christianisme, et que, sous Julien, le christianisme était là, tout prêt à remplacer l'ancienne religion. Inutiles efforts de Julien pour faire rétrograder son siècle : le tems ne recule point, et le plus fier champion ne pourrait le faire rompre d'une semelle. Conversion de Constantin, destruction des temples. La vérité politique commence à rentrer dans la société par la morale chrétienne et par les institutions des Barbares. Entre les grands changemens opérés dans l'ordre social par le Christianisme, il faut remarquer principalement l'*émancipation des femmes* (qui néanmoins

n'est pas encore complète par la loi) et le *principe de l'égalité humaine*, inconnu de l'antiquité polythéiste.

» Toutes les origines de notre société ont été placées deux siècles trop bas : Constantin, qui remplaça le grand patriciat par une noblesse titrée, et qui changea avec d'autres institutions la nature de la société latine, est le véritable fondateur de la royauté moderne, dans ce qu'elle conserva de romain.

» Entre les monarchies barbares et l'empire purement latin romain, il y a eu un empire romain-barbare qui a duré près d'un siècle avant la déposition d'Augustule. C'est ce qu'on n'a pas remarqué, et ce qui explique pourquoi, au moment de la fondation des royaumes barbares, rien ne parut changé dans le monde : aux malheurs près, c'était toujours les mêmes hommes et les mêmes mœurs.

» Arrivé à travers les faits jusqu'à l'érection du royaume d'Italie par Odoacre, et à celle du royaume des Franks par Knlovigh, je m'arrête, et je présente séparément les trois grands tableaux des mœurs, des lois, de la religion des Païens, des Chrétiens et des Barbares.

» Concentration de toutes les philosophies et de toutes les religions dans l'Asie hébraïque, persane et grecque. Grande école des prophètes. Systèmes philosophiques. Hérésies juives et grecques : affinités des systèmes philosophiques et des hérésies. L'hérésie maintint l'indépendance de l'esprit humain, et fut favorable à la vérité philosophique. »

Après ce coup-d'œil jeté sur l'ancienne société et sur la nouvelle, l'auteur rend compte de ses *Études* sur l'histoire de France, et donne les raisons de ce qu'il rejette ou de ce qu'il adopte des *Écoles historiques* anciennes et modernes. Puis, avant de tracer le tableau de la société sous l'influence de la féodalité et du moyen âge, *alors dans l'énergie de la jeunesse, l'âme toute religieuse, le corps tout barbare, l'esprit aussi vigoureux que le bras*, il émet quelques nouvelles idées sur la communauté chrétienne, qu'il juge nécessaire de distinguer de l'Eglise chrétienne.

Communauté chrétienne et Église chrétienne. Le peuple Prêtre. Ère politique du Christianisme. Son âge philosophique. Tendance vers la recomposition de l'unité Catholique.

» Le moyen âge fut l'ouvrage du christianisme mêlé au

tempérament des Barbares et aux institutions germaniques.

» Avant d'entrer dans l'*analyse raisonnée* des règnes de la troisième race, je montre quelle était la Communauté chrétienne et quelle était la constitution de l'Eglise chrétienne, deux choses différentes l'une de l'autre. Je prouve que l'Eglise chrétienne était une monarchie élective, représentative, républicaine, fondée sur le principe de la plus complète égalité; que l'immense majorité des biens de l'Église appartenait à la partie plébéienne des nations; qu'une abbaye n'était qu'une maison romaine; que le pape, souvent tiré des dernières classes sociales, était le tribun et le mandataire des libertés des hommes; que c'était en cette qualité d'unique représentant d'une vérité politique opprimée, qu'il avait mission et qualité de juger et de déposer les rois. Je dis qu'à cette époque où le peuple disparut, le Peuple se fit Prêtre et conserva sous ce déguisement l'usage et la souveraineté de ses droits : c'est l'ère Politique du Christianisme. Le Christianisme dut entrer dans l'état et s'emparer du pouvoir temporel, lorsque toutes les lumières furent concentrées dans le Clergé. La liberté est chrétienne.

» On voit par cet exposé comment mes idées sur le Christianisme diffèrent de celles de M. le comte de Maistre, et de celles de M. l'abbé de La Mennais. Le premier veut réduire les peuples à une commune servitude, elle-même dominée par une théocratie; le second me semble appeler les peuples (sauf erreur de ma part) à une indépendance générale sous la même domination théocratique. Ainsi que mon illustre compatriote, je demande l'affranchissement des hommes; je demande encore, ainsi qu'il le fait, l'émancipation du Clergé, on le verra dans ces *Études;* mais je ne crois pas que la Papauté doive être une espèce de pouvoir dictatorial planant sur de futures républiques. Selon moi, le Christianisme devint politique au Moyen Age par une nécessité rigoureuse : quand les nations eurent perdu leurs droits, la religion qui seule alors était éclairée et puissante, en devint la dépositaire. Aujourd'hui que les peuples les reprennent, ces droits, la Papauté abdiquera naturellement les fonctions temporelles, résignera la tutelle de son grand pupille arrivé à l'âge de majorité. Déposant l'autorité politique dont il fut justement investi dans les jours d'oppression et de barbarie,

le Clergé rentrera dans les voies de la primitive Église, alors qu'il avait à combattre la fausse religion, la fausse morale et les fausses doctrines philosophiques. Je pense que l'âge politique du Christianisme finit; que son âge philosophique commence; que la Papauté ne sera plus que la source pure où se conservera le principe de la Foi prise dans le sens le plus rationnel et le plus étendu. L'Unité catholique sera personnifiée dans un chef vénérable représentant lui-même le Christ, c'est-à-dire les vérités de la nature de Dieu et de la nature de l'Homme. Que le souverain pontife soit à jamais le conservateur de ces vérités auprès des reliques de saint Pierre et de saint Paul! Laissons, dans la Rome chrétienne, tout un peuple tomber à genoux sous la main d'un vieillard. Y a-t-il rien qui aille mieux à l'air de tant de ruines? En quoi cela pourrait-il déplaire à notre philosophie? Le pape est le seul prince qui bénisse ses sujets.

» La vérité religieuse ne s'anéantira point, parce qu'aucune vérité ne se perd; mais elle peut être défigurée, abandonnée, usée dans certains momens de sophisme et d'orgueil par ceux qui, ne croyant plus au Fils de l'homme, sont les enfans ingrats de la nouvelle synagogue. Or, je ne sache rien de plus beau qu'une institution consacrée à la garde de cette vérité d'espérance où les âmes se peuvent venir désaltérer comme à la fontaine d'eau vive dont parle Isaïe. Les antipathies entre les diverses communions n'existent plus; les enfans du Christ, de quelque lignée qu'ils proviennent, se sont serrés au pied du Calvaire, souche maternelle de la famille. Les désordres et l'ambition de la cour romaine ont cessé; il n'est plus resté au Vatican que la vertu des premiers évêques, la protection des arts et la majesté des souvenirs. Tout tend à recomposer l'unité catholique; avec quelques concessions de part et d'autre, l'accord serait bientôt fait. Je répèterai ce que j'ai déjà dit dans cet ouvrage: pour jeter un nouvel éclat, le christianisme n'attend qu'un génie supérieur venu à son heure et dans sa place. La religion chrétienne entre dans une ère nouvelle; comme les institutions et les mœurs, elle subit la troisième transformation. Elle cesse d'être politique; elle devient philosophique sans cesser d'être divine; son cercle flexible s'étend avec les lumières et les libertés, tandis que la croix marque à jamais son centre immobile.»

Ici l'auteur reprend le tableau de l'histoire de France depuis la troisième race; arrivé au règne de François Iᵉʳ, il s'arrête pour faire remarquer la transformation que vont subir la société civile et la société religieuse. Pour les esprits qui ne connaissent encore que les écrits de l'ancienne Ecole historique, nécessairement un peu exclusive, il sera utile d'étudier la manière, neuve sous plusieurs rapports, dont est envisagée la grande question de la *Réforme* et du *Protestantisme.*

Transformation de la société civile.

« Tout changea dans la France; les vêtemens mêmes s'altérèrent; il se fit des anciennes et des nouvelles mœurs un mélange unique. La langue naissante fut écrite avec esprit, finesse et naïveté par la sœur de François Iᵉʳ, par François Iᵉʳ lui-même, qui faisait des vers aussi bien que Marot; par Rabelais, Amyot, les deux Marot et les auteurs de Mémoires. L'étude des classiques, celle des lois romaines, l'érudition générale, furent poussées avec ardeur. Les arts acquirent un degré de perfection qu'ils n'ont jamais surpassé depuis. La peinture, éclatante en Italie, fut transplantée dans nos forêts et dans nos châteaux gothiques: ceux-ci virent leurs tourelles et leurs créneaux se couronner des ordres de la Grèce. Anne de Montmorency, qui disait ses patenôtres, ornait Ecouen de chefs-d'œuvre; le Primatice embellissait Fontainebleau; François Iᵉʳ, qui se faisait armer chevalier comme au tems de Richard Cœur-de-Lion, assistait à la mort de Léonard de Vinci, et recevait le dernier soupir de ce grand peintre. Auprès de cela, le connétable de Bourbon dont les soldats, comme ceux d'Alaric, se préparaient à saccager Rome, ce connétable qui devait mourir d'un coup de canon, tiré peut-être par le graveur Benvenuto Cellini, représentait, dans ses terres de France, la puissance et la vie d'un ancien grand vassal de la couronne.

La Réforme. La Communion Réformée princière et patricienne; la Communion catholique populaire. Appréciation de son action sur la société. La Réforme est-elle favorable aux arts, à la liberté?

« La Réformation est l'événement majeur de cette époque; elle réveilla les idées de l'antique égalité, porta l'homme à s'enquérir, à chercher, à apprendre. Ce fut, à proprement parler,

la vérité philosophique qui, revêtue d'une forme chrétienne, attaqua la vérité religieuse. La réformation servit puissamment à transformer une société toute militaire en une société civile et industrielle : ce bien est immense, mais ce bien a été mêlé de beaucoup de mal, et l'impartialité historique ne permet pas de le taire.

» Le christianisme commença chez les hommes par les classes plébéiennes, pauvres et ignorantes. Jésus-Christ appela les petits, et ils allèrent à leur maître. La foi monta peu à peu dans les hauts rangs, et s'assit enfin sur le trône impérial. Le christianisme était alors catholique ou universel; la religion dite catholique partit d'en-bas pour arriver aux sommités sociales : nous avons vu que la papauté n'était que le tribunat des peuples, dans l'âge politique du christianisme.

» Le Protestantisme suivit une route opposée : il s'introduisit par la tête de l'Etat, par les princes et par les nobles, par les prêtres et par les magistrats, par les savans et les gens de lettres, et il descendit lentement dans les conditions inférieures; les deux empreintes de ces deux origines sont restées distinctes dans les deux communions.

» La communion Réformée n'a jamais été aussi populaire que la communion Catholique; de race princière et patricienne, elle ne sympathise pas avec la foule. Equitable et moral, le Protestantisme est exact dans ses devoirs, mais sa bonté tient plus de la raison que de la tendresse; il vêtit celui qui est nu, mais il ne le réchauffe pas dans son sein; il ouvre des asiles à la misère, mais il ne vit pas et ne pleure pas avec elle dans ses réduits les plus abjects; il soulage l'infortune, mais il n'y compatit pas.

» Comparaison du prêtre catholique et du ministre protestant. La Réformation ressuscita le fanatisme qui s'éteignait. En retranchant l'imagination des facultés de l'homme, elle coupa les ailes au génie et le mit à pied. Goëthe et Schiller n'ont paru que quand le Protestantisme, abjurant son esprit sec et chagrin, s'est rapproché des arts et des sujets de la religion catholique. Celle-ci a couvert le monde de ses monumens; on lui doit cette architecture gothique qui rivalise par les détails, et qui efface par la grandeur les monumens de la Grèce. Il y a trois siècles

que le Protestantisme est né; il est puissant en Angleterre, en Allemagne, en Amérique; il est pratiqué par des millions d'hommes : qu'a-t-il élevé? il vous montrera les ruines qu'il a faites, parmi lesquelles il a planté quelques jardins ou établi quelques manufactures.

» Rebelle à l'autorité des traditions, à l'expérience des âges, à l'antique sagesse des vieillards, le Protestantisme se détacha du passé pour planter une société sans racines. Avouant pour père un moine allemand du seizième siècle, le Réformé renonça à la magnifique généalogie qui fait remonter le Catholique par une suite de saints et de grands hommes jusqu'à Jésus-Christ, de là jusqu'aux patriarches et au berceau de l'univers. Le siècle Protestant dénia, dès sa première heure, toute parenté avec le siècle de ce Léon protecteur du monde civilisé contre Attila, et avec le siècle de cet autre Léon qui, mettant fin au monde barbare, embellit la société lorsqu'il n'était plus nécessaire de la défendre.

» Si la Réformation rétrécissait le génie dans l'éloquence, la poésie et les arts, elle comprimait les grands cœurs à la guerre; l'héroïsme est l'imagination dans l'ordre militaire. LeCath o licisme avait produit les Chevaliers; le Protestantisme fit des capitaines braves et vertueux, mais sans élans : il n'aurait pas fait Du Guesclin, La Hire et Bayard.

» On a dit que le protestantisme avait été favorable à la liberté politique et avait émancipé les nations; les faits parlent-ils comme les personnes ?

» Jetez les yeux sur le nord de l'Europe, dans les pays où la Réformation est née, où elle s'est maintenue, vous verrez partout l'unique volonté d'un maître ; la Suède, la Prusse, la Saxe sont restées sous la monarchie absolue ; le Danemark est devenu un despotisme légal. Le Protestantisme échoua dans les pays républicains; il ne put envahir Gênes, et à peine obtint-il à Venise et à Ferrare une petite église secrète qui tomba ; les arts et le beau soleil du midi lui étaient mortels. En Suisse, il ne réussit que dans les cantons aristocratiques analogues à sa nature, et encore avec une grande effusion de sang. Les cantons populaires ou démocratiques, Schwitz, Ury et Underwald, berceau de la liberté helvétique, le repoussèrent. En Angleterre, il n'a point

été le véhicule de la constitution formée avant le seizième siècle, dans le giron de la foi catholique. Quand la Grande-Bretagne se sépara de la cour de Rome, le parlement avait déjà jugé et déposé des rois, les trois pouvoirs étaient distincts; l'impôt et l'armée ne se levaient que du consentement des lords et des communes ; la monarchie représentative était trouvée et marchait : le tems, la civilisation, les lumières croissantes y auraient ajouté les ressorts qui lui manquaient encore, tout aussi bien sous l'influence du culte catholique que sous l'empire du culte protestant. Le peuple anglais fut si loin d'obtenir une extension de ses libertés par le renversement de la religion de ses pères, que jamais le sénat de Tibère ne fut plus vil que le parlement de Henri VIII : ce parlement alla jusqu'à décréter que la seule volonté du tyran, fondateur de l'église anglicane, avait force de loi. L'Angleterre fut-elle plus libre sous le sceptre d'Elisabeth que sous celui de Marie? La vérité est que le Protestantisme n'a rien changé aux institutions : là où il a rencontré une monarchie représentative ou des républiques aristocratiques comme en Angleterre et en Suisse, il les a adoptées; là où il a rencontré des gouvernemens militaires, comme dans le nord de l'Europe, il s'en est accommodé et les a même rendus plus absolus.

» Si les colonies anglaises ont formé la république plébéienne des États-Unis, elles n'ont point dû leur émancipation au Protestantisme; ce ne sont point des guerres religieuses qui les ont délivrées; elles se sont révoltées contre l'oppression de la mère-patrie protestante comme elle. Le Maryland, Etat catholique, fit cause commune avec les autres Etats, et aujourd'hui la plupart des Etats de l'Ouest sont catholiques : les progrès de la communion romaine dans ce pays de liberté passent toute croyance, tandis que les autres communions y meurent dans une indifférence profonde. Enfin auprès de cette grande république des colonies anglaises protestantes, viennent de s'élever les grandes républiques des colonies espagnoles catholiques : certes celles-ci, pour arriver à l'indépendance, ont eu bien d'autres obstacles à surmonter que les colonies anglo-américaines nourries au gouvernement représentatif, avant

d'avoir rompu le faible lien qui les attachait au sein maternel.

» Une seule république et quelques villes libres se sont formées en Europe à l'aide du protestantisme, la république de la Hollande et les villes anséatiques; mais il faut remarquer que la Hollande appartenait à ces communes industrielles des Pays-Bas qui, pendant plus de quatre siècles, luttèrent pour secouer le joug de leurs princes, et s'administrèrent en forme de républiques municipales, toutes zélées catholiques qu'elles étaient. Philippe II et les princes de la maison d'Autriche ne purent étouffer dans la Belgique cet esprit d'indépendance, et ce sont des prêtres catholiques qui viennent aujourd'hui même de la rendre à l'état républicain. »

L'auteur reprend ensuite l'histoire de France jusqu'à la Révolution. Il faut voir comment il parle de cette grande époque.

De la Révolution moderne. De la civilisation. De la liberté. De la presse. Louis XVI. La Révolution. Napoléon. La vérité chrétienne s'accordant avec la philosophie moderne et l'École moderne historique.

« Mais ce serait assigner de trop petites causes à la Révolution, que de les chercher dans cette vie d'hommes à bonnes fortunes, dans cette vie de théâtres, d'intrigues galantes et littéraires, unie aux coups d'Etat sur le Parlement et aux colères d'un despotisme en décrépitude. Cet abâtardissement de la nation contribua sans doute à diminuer les obstacles que devait rencontrer la Révolution; mais il n'était point la cause efficiente de cette révolution; il n'en était que la cause auxiliaire.

» La civilisation avait marché depuis six siècles, une foule de préjugés étaient détruits, mille institutions oppressives battues en ruine. La France avait successivement recueilli quelque chose des libertés aristocratiques féodales, du mouvement communal, de l'impulsion des croisades, de l'établissement des Etats, de la lutte des juridictions ecclésiastiques et seigneuriales, du long schisme, des découvertes du seizième siècle, de la Réformation, de l'indépendance de la pensée pendant les troubles de la Ligue et les brouilleries de la Fronde, des écrits de quelques génies hardis, de l'émancipation des Pays-Bas et de la

révolution d'Angleterre. La presse, bien qu'enchaînée, conserva le dépôt de ses souvenirs sous la monarchie absolue de Louis XIV : la liberté dormit, mais elle ne dérogea pas, et cette antique liberté, comme l'antique noblesse, a repris ses droits en reprenant son épée. Les générations du corps et celles de l'esprit conservent le caractère de leurs origines diverses : tout ce que produit le corps, meurt comme lui ; tout ce que produit l'esprit, est impérissable comme l'esprit même. Toutes les idées ne sont pas encore engendrées ; mais quand elles naissent, c'est pour vivre sans fin, et elles deviennent le trésor commun de la race humaine.

» On touchait à l'époque où on allait voir paraître cette liberté moderne, fille de la raison, qui devait remplacer l'ancienne liberté, fille des mœurs. Il arriva que la corruption même de la régence et du siècle de Louis XV ne détruisit pas les principes de la liberté que nous avons recueillie, parce que cette liberté n'a point sa source dans l'innocence du cœur, mais dans les lumières de l'esprit.

» Au dix-huitième siècle, les affaires firent silence pour laisser libre le champ de bataille aux idées. Soixante ans d'un ignoble repos donnèrent à la pensée le loisir de se développer, de monter et de descendre dans les diverses classes de la société, depuis l'homme du palais jusqu'à l'habitant de la chaumière. Les mœurs affaiblies se trouvèrent ainsi calculées (comme je viens de le remarquer) pour ne plus offrir de résistance à l'esprit, ce qu'elles font souvent quand elles sont jeunes et vigoureuses.

» Louis XVI commença l'application des théories inventées sous le règne de son aïeul, par les Economistes et les Encyclopédistes. Ce prince, honnête homme, rétablit les parlemens, supprima les corvées, améliora le sort des protestans. Enfin le secours qu'il prêta à la révolution d'Amérique (secours injuste selon le droit privé des nations, mais utile à l'espèce humaine en général) , acheva de développer en France les germes de la liberté. La monarchie Parlementaire, réveillée à la fin de la monarchie absolue, rappelle la monarchie des Etats qui sort à son tour de la tombe pour transmettre ses droits héréditaires à la monarchie constitutionnelle ; le roi martyr quitte le monde.

C'est entre les fonts baptismaux de Clovis et l'échafaud de Louis XVI, qu'il faut placer le grand empire chrétien des Français. La même religion était debout aux deux barrières qui marquent les deux extrémités de cette longue arène. « Doux Si-
» cambre, incline le col, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que
» tu as adoré, dit le prêtre qui administrait à Clovis le baptême
» d'eau. « Fils de saint Louis, montez au ciel, dit le prêtre qui
» assistait Louis XVI au baptême de sang. »

» Alors le vieux monde fut submergé. Quand les flots de l'anarchie se retirèrent, Napoléon parut à l'entrée d'un nouvel univers, comme ces géans que l'histoire profane et sacrée nous peint au berceau de la société, et qui se montrèrent à la terre après le déluge.

» Ainsi j'amène du pied de la croix au pied de l'échafaud de Louis XVI les trois vérités qui sont au fond de l'ordre social : la vérité religieuse, la vérité philosophique ou l'indépendance de l'esprit de l'homme, et la vérité politique ou la liberté. Je cherche à démontrer que l'espèce humaine suit une ligne progressive dans la civilisation, alors même qu'elle semble rétrograder. L'homme tend à une perfection indéfinie; il est encore loin d'être remonté aux sublimes hauteurs dont les traditions religieuses et primitives de tous les peuples, nous apprennent qu'il est descendu; mais il ne cesse de gravir la pente escarpée de ce Sinaï inconnu, au sommet duquel il reverra Dieu. La société, en avançant, accomplit certaines transformations générales, et nous sommes arrivés à l'un de ces grands changemens de l'espèce humaine.

» Les fils d'Adam ne sont qu'une même famille qui marche vers le même but. Les faits advenus chez les nations placées si loin de nous sur le globe et dans les siècles : ces faits qui jadis ne réveillaient en nous qu'un instinct de curiosité, nous intéressent aujourd'hui comme des choses qui nous sont propres, qui se sont passées chez nos vieux parens. C'était pour nous conserver telle liberté, telle vérité, telle idée, telle découverte, qu'un peuple s'est fait exterminer; c'était pour ajouter un talent d'or ou une obole à la masse commune du trésor humain qu'un individu a souffert tous les maux. Nous laisserons à notre tour les connaissances que nous pouvons avoir recueillies, à ceux qui

nous suivront ici-bas. Sur des sociétés qui meurent sans cesse, une société vit sans cesse ; les hommes tombent, l'homme reste debout, enrichi de tout ce que ses devanciers lui ont transmis, couronné de toutes les lumières, orné de tous les présens des âges ; géant qui croît toujours, toujours, toujours, et dont le front, montant dans les cieux, ne s'arrêtera qu'à la hauteur du trône de l'Eternel.

» Et voilà comme sans abandonner la vérité chrétienne, je me trouve d'accord avec la philosophie de mon siècle et l'Ecole moderne historique. On pourra différer avec moi d'opinion, mais il faudra reconnaître que, loin d'emboîter mon esprit dans les ornières du passé, je trace des sentiers libres ; heureux, si l'histoire comme la politique me doit le redressement de quelques erreurs. »

Si le Christianisme est passé. Son action dans ce moment. La philosophie de l'Allemagne et de l'Angleterre est chrétienne. Témoignages de lord Byron et de Benjamin Constant.

« Au surplus, même dans mon système religieux, je ne me sépare point de mon tems, ainsi que des esprits inattentifs le pourraient croire. Le christianisme est passé, dit-on : passé ? oui, dans la rue où nous abattons une croix, chez nos deux ou trois voisins, dans la coterie où nous déclarons du haut de notre supériorité qu'on ne nous comprend pas, qu'on ne peut pas nous comprendre, que pour peu qu'une génération ne soit pas au maillot, elle est incapable de suivre le vol de notre génie, et d'entrer dans le mouvement de l'univers. Grâce à ce génie, nous devinons ce que nous ne savons pas ; nous plongeons un regard d'aigle au fond des siècles ; sans avoir besoin de flambeau, nous pénétrons dans la nuit du passé ; l'avenir est tout illuminé pour nous des feux qui font clignoter les faibles yeux de nos pères. Soit : mais nonobstant ce, et sauf le respect dû à notre supériorité, le christianisme n'est pas passé : il vient d'affranchir la Grèce et de mettre en liberté les Pays-Bas ; il se bat dans la Pologne. Le clergé catholique a brisé sous nos yeux les chaînes de l'Irlande ; c'est ce même clergé qui a émancipé les colonies espagnoles et qui les a changées en républiques. Le catholicisme, je l'ai dit, fait des progrès immenses aux Etats-Unis. Toute l'Europe ou barbare ou civilisée s'enveloppe,

dans différentes communions, de la forme évangélique. S'il était possible que l'univers policé fût encore envahi, par qui le serait-il ? Par des soldats, jeûnant, priant, mourant au nom du Christ. La philosophie de l'Allemagne si savante, si éclairée, et à laquelle je me rallie, est chrétienne; la philosophie de l'Angleterre est chrétienne. Ne tenir aucun compte, au moins comme un fait, de cette pensée chrétienne qui vit encore parmi tant de millions d'hommes dans les quatre parties du monde, de cette pensée, que l'on retrouve au Kamtschatka et dans les sables de la Thébaïde, sur le sommet des Alpes, du Caucase et des Cordillières; nous persuader que cette pensée n'existe plus parce qu'elle a déserté notre petit cerveau, c'est une grande pauvreté.

» Il y a deux hommes que le siècle ne reniera pas : sortis de ses entrailles, leurs talens et leurs principes sont loués, encensés, admirés de ce siècle. Ces deux hommes marchent à la tête de toutes les opinions politiques et de toutes les doctrines littéraires nouvelles. Ecoutons lord Byron et M. Benjamin Constant sur les idées religieuses.

« Je ne suis pas ennemi de la religion, au contraire; et, » pour preuve, j'élève ma fille naturelle à un catholicisme strict » dans un couvent de la Romagne; car je pense que l'on ne peut » jamais avoir assez de religion, quand on en a; je penche de » jour en jour davantage vers les doctrines catholiques. [1] »

» Pendant son exil en Allemagne, sous le gouvernement impérial, M. Benjamin Constant s'occupa de son ouvrage sur la religion. Il rend compte à l'un de ses amis [2] de son travail dans une lettre autographe que j'ai sous les yeux. Voici un passage, assurément bien remarquable, de cette lettre :

« Hardenberg, ce 11 octobre 1811.

» J'ai continué à travailler du mieux que j'ai pu au milieu de » tant d'idées tristes. Pour la première fois je verrai, j'espère, » dans peu de jours la totalité de mon *Histoire du Polythéisme* » rédigée. J'en ai refait tout le plan et plus des trois quarts des » chapitres. Il l'a fallu, pour arriver à l'ordre que j'avais dans » la tête et que je crois avoir atteint; il l'a fallu encore parce

[1] *Mémoires de lord Byron*, tom. v, pag. 172.

[2] M. Hochet, aujourd'hui secrétaire-général du conseil-d'État.

» que comme vous savez, je ne suis plus ce philosophe intré-
» pide, sûr qu'il n'y a rien après ce monde, et tellement con-
» tent de ce monde qu'il se réjouit qu'il n'y en ait pas d'autre.
» Mon ouvrage est une singulière preuve de ce que dit *Bacon*,
» qu'un peu de science mène à l'athéisme, et plus de science à
» la religion. C'est positivement en approfondissant les faits, en
» en recueillant de toutes parts, et en me heurtant contre les
» difficultés sans nombre qu'ils opposent à l'incrédulité, que je
» me suis vu forcé de reculer dans les idées religieuses. Je l'ai
» fait certainement de bien bonne foi; car chaque pas rétrograde
» m'a coûté. Encore à présent, toutes mes habitudes et tous mes
» souvenirs sont philosophiques, et je défends poste après poste
» tout ce que la religion reconquiert sur moi. Il y a même un
» sacrifice d'amour-propre, car il est difficile, je le pense, de
» trouver une logique plus serrée que celle dont je m'étais servi
» pour attaquer toutes les opinions de ce genre.

» Mon livre n'avait absolument que le défaut d'aller dans le
» sens opposé à ce qui à présent me paraît vrai et bon, et j'au-
» rais eu un succès de parti indubitable. J'aurais pu même avoir
» encore un autre succès, car avec de très-légères inclinaisons,
» j'en aurais fait ce qu'on aimerait le mieux à présent: un système
» d'athéisme pour les gens comme il faut, un manifeste contre
» les prêtres, et le tout combiné avec l'aveu qu'il faut pour le
» peuple de certaines fables, aveu qui satisfait à la fois le pou-
» voir et la vanité. »

« Je consens à passer pour un esprit rétrograde avec Herder, avec l'Ecole philosophique transcendante de l'Allemagne, enfin avec M. Benjamin Constant et lord Byron.

» La société est aujourd'hui tourmentée d'un besoin de croyance qui se manifeste de toutes parts. Vainement on veut contenter l'avidité des esprits, en s'efforçant de les rendre fanatiques d'une vérité matérielle qui les trompe encore, puisqu'elle se change en abstraction dans le raisonnement. Ce faux enthousiasme ne mène pas loin la jeunesse ; elle ne peut ni se débarrasser de la tristesse qui la surmonte, ni combler le vide qu'a laissé en elle l'absence de toute foi. On n'admire pas long-tems un peu de boue sensitive, dût ce peu de boue être composé d'esprit et de matière, et former cette prétendue Unité Humaine

dont le système, renouvelé des Grecs, est encore une rêverie d'une secte Buddhiste. Quelle misère, si cette vie d'un jour n'était que la conscience du néant ? »

L'auteur finit ainsi.

« Qu'ai-je encore à dire ? Rien, sinon cet adieu que la bonhomie de nos auteurs gaulois disait autrefois au lecteur dans leurs préfaces. J'imiterai leur exemple ; mes longues liaisons avec le public justifieront cette intimité. Ainsi, m'adressant à la France nouvelle : « Adieu, ami lecteur. Il vous reste à vous votre jeunesse, un long avenir et tout ce qui entoure une existence qui commence ; il me reste à moi des heures flétries et ridées, un passé au lieu d'un avenir, et la solitude qui se forme autour d'une existence qui finit. *Tu, Lector, vale, et juvantem aut certè volentem, ama.* »

Telle est l'œuvre de M. de Chateaubriand : une esquisse de l'état de notre science historique, et des auteurs qui la cultivent ; des points de vue nouveaux, des jugemens autres que ceux qui avaient été portés, une appréciation différente des mêmes faits ; un essai de coordonner des idées nouvelles avec les anciennes ; c'est ce que nous désirons que l'on y cherche et que l'on y voie. Tout n'est pas peut-être à recevoir et à approuver, mais tout doit fournir matière à réfléchir et à considérer ; tout est à examiner attentivement, ce nous semble, par les jeunes gens et par les prêtres qui veulent se mettre au courant des doctrines et des idées du moment. Nous-mêmes nous ne donnons pas un égal assentiment à toutes les parties de ce magnifique tableau. Privés des développemens et des détails, nous ne pouvons porter un jugement définitif sur l'ensemble ; quelquefois même nous avons cru apercevoir çà et là quelques ombres un peu fortes. Mais nous n'hésitons pas un seul instant à ranger ce travail parmi un de ceux qui nous font dire que les sciences reviennent à la religion. Certes, il appartenait à l'auteur du *Génie du Christianisme*, à celui dont l'imagination vive et brillante rendit tout leur éclat à nos mystères et à des vérités hideusement travesties ; à celui qui fit, au commencement de ce siècle, tourner les cœurs vers le christianisme, de convertir à ce même but l'esprit si flottant de notre jeunesse. Catholiques, espérons tout de Dieu, de notre foi, et des grands hommes qui sont avec nous !

A. Bonnetty.

Géologie.

EXAMEN DE L'ŒUVRE DES SIX JOURS,

PAR M. LE BARON DE FÉRUSSAC.

Nous avons promis à nos lecteurs [1] de porter à leur connaissance un article extrêmement remarquable que M. le baron de Férussac avait inséré dans le *Bulletin universel* [2]; article que M. Champollion-Figeac qualifiait de *paroles de paix qui devaient, s'il en était besoin, faire amnistier la science.* Nous tenons aujourd'hui notre promesse, et nous espérons que les défenseurs et les amis de la religion liront avec le même intérêt que nous cet opuscule qui avait passé presque inaperçu ; nous ne prétendons pas cependant approuver toutes les assertions qui y sont contenues, il en est même plusieurs sur la physique et la religion, qui ne nous paraissent pas recevables, mais tout l'article prouve évidemment que la religion et la science se rapprochent, et que s'il reste quelque dissidence, elle est due plutôt à un malentendu qu'à l'inimitié.

« Nous nous reprochons d'avoir tant tardé à faire connaître aux géologues de tous les pays, la Conférence où Mgr. d'Hermopolis, considérant Moïse comme *historien des tems primitifs*, examine son récit sur les deux faits principaux que contient la Genèse, la *Création* et le *Déluge*. Il est utile de leur montrer comment les sages et lumineuses explications de ce savant prélat, ont rendu désormais impossible toute discussion raisonnable

[1] *Annales*, N° de décembre, n° 6, T. 1, p. 374.

[2] *Bulletin universel*, 2e section, *Bulletin des sciences naturelles et de zoologie*; tom. x, p. 193.

entre la science et l'orthodoxie; il est utile aussi de faire voir aux hommes religieux que leur conscience n'a point à repousser les saines théories de la science; il est nécessaire enfin de répandre plus généralement des idées justes sur la Genèse et sur les principaux faits géologiques qui s'y rattachent, afin d'éviter des discussions insolites, comme il s'en élève souvent dans le monde, telles que, par exemple, sur l'*âge du globe*, sur le *déluge universel*, si les *coquilles fossiles sont des produits du déluge de Noé*, etc.

» En distinguant dans le langage de Moïse les expressions consacrées par l'usage et qu'il fallait employer pour être compris, en tenant compte de la différence des tems, des peuples et du génie de la langue des Hébreux, tout en respectant cependant le récit de l'historien, M. de Frayssinous a consacré par son suffrage des interprétations qu'appelait une raison consciencieuse. Dès lors la Cosmogonie de Moïse, prenant, en quelque sorte, un autre caractère, ne présente plus qu'un ensemble de faits qui rentrent sans efforts sous l'empire des lois naturelles déterminées dès l'origine par le Créateur des mondes, et qui par là s'accordent dans leur généralité avec les opinions éclairées que l'on a pu se former sur l'origine de la terre. Car, et il ne faut point perdre de vue cette observation importante, Moïse expose en peu de mots sa Cosmogonie, et dans des termes très-généraux, et une fois le sens du mot *jour* fixé, on ne doit plus guère y considérer que l'ordre et la succession des créations. M. de Frayssinous montre la concordance qui existe sous ce rapport entre les faits scientifiques et le récit de Moïse, envisagé sous son vrai jour, et il rend par là un service éminent à la religion, à la science et aux géologues.

» Quand on se rappelle en effet les discussions si déplorables qui eurent lieu dans le dernier siècle au sujet de la Genèse, comment la géologie, encore si conjecturale alors, parut servir d'auxiliaire aux attaques de quelques philosophes; comment, d'un autre côté, des hommes religieux, quelquefois plus zélés qu'habiles, dénoncèrent avec tant de chaleur des opinions qui aujourd'hui n'ont rien de blâmable aux yeux des lumières de l'Eglise, on doit s'efforcer de signaler l'esprit dans lequel Mgr d'Hermopolis a considéré la Genèse, et de répandre la con-

naissance des opinions qu'il adopte au sujet des points fondamentaux qu'elle contient, en fournissant ainsi à la religion, à la science et aux géologues qui pourraient encore se trouver exposés à des attaques analogues à celle dont nous parlions, des armes victorieuses pour les repousser.

» S'il est cependant aujourd'hui une vérité généralement sentie, c'est que les progrès de toutes les connaissances positives ont tout-à-fait éloigné de nous cet esprit prétendu philosophique dont on fait encore tant d'état, comme s'il pouvait renaître! « *Quel est aujourd'hui le géologue qui, tout en admirant le prodigieux génie de Voltaire, ne sourirait de pitié à ses argumentations scientifiques contre la Genèse?* » Et voit-on de nos jours paraître une seule dissertation composée dans cet esprit par un écrivain jouissant du moindre crédit dans le monde savant? S'il se publiait quelque écrit de cette nature, le silence et le mépris des savans n'en feraient-ils pas plus prompte et meilleure justice que l'*index* de la Sorbonne ne saurait le faire? En vain quelques personnes intéressées ou trop crédules veulent-elles ressusciter la terreur des philosophes de cette espèce, rien ne justifie leurs alarmes, et si tout ne témoignait pas autour de nous que les lumières sont toujours le plus sûr guide pour l'homme, la géologie, qui, après avoir fourni dans son enfance des armes contre les traditions sacrées, pourrait servir aujourd'hui à appuyer la Cosmogonie de Moïse, en fournirait le mémorable exemple. En effet, et en laissant de côté les considérations et les sentimens qui commandent la foi, c'est sur les recherches de M. Cuvier que s'appuie le fait le plus important du récit de Moïse, l'ordre de création des êtres vivans; ce sont celles de MM. Champollion et Letronne que M. de Frayssinous cite en témoignage pour ses considérations historiques; enfin ce sont les découvertes du docteur Young et de M. Fresnel qui donnent au savant prélat les moyens d'expliquer le passage de la Genèse qui concerne la création de la lumière. Nous sommes donc en droit de repousser avec force toutes les insinuations perfides et calomnieuses que l'esprit de désordre voudrait chercher à propager contre les savans en général et contre les géologues en particulier. Tout ce que demandent les savans aujourd'hui, c'est de jouir en paix du fruit de leurs travaux, et que la cause de la reli-

gion ne soit pas mêlée inconsidérément aux résultats de leurs recherches.

» Nous devons faire observer qu'en notre particulier, nous ne considérons ici la Genèse que comme un monument historique de la plus haute antiquité; c'est-à-dire uniquement sous le point de vue scientifique; toute autre manière de l'envisager serait déplacée dans le *Bulletin.* Buffon, Deluc, Buckland, Webster, etc., ont mis un grand intérêt à cet examen, et il est tems que l'on abandonne ce ridicule de convention que quelques savans attachèrent à étudier ce précieux monument, lorsque nous scrutons chaque jour avec tant de peine les Cosmogonies des Chinois, des Hindous et des Egyptiens; lorsque l'histoire ne dédaigne même pas d'interroger les monumens muets les plus anciens, et jusqu'aux allégories les plus monstrueuses des peuples de l'antiquité. Sans chercher à appuyer une opinion, un sentiment, on peut reconnaître un fait, et l'intolérance serait aussi blâmable d'un côté que de l'autre.

» Mgr. d'Hermopolis, s'appuyant du sentiment de S. Augustin sur la valeur du mot *jour*, s'exprime ainsi sur cette question capitale : « La chronologie de Moïse date moins de l'instant de la » création de la matière, que de l'instant de la création de l'homme, » laquelle n'eut lieu que le 6e jour. L'écrivain sacré suppute le » nombre d'années du premier homme et de ses descendans, et » c'est de la supputation des années des patriarches successifs » que se forme la chronologie des livres saints; en sorte qu'elle » remonte moins à l'origine même du globe qu'à l'origine de l'es- » pèce humaine. Dès-lors nous sommes en droit de dire aux géo- » logues, fouillez tant que vous voudrez dans les entrailles de la » terre, si vos observations ne demandent pas que les jours de la » création soient plus longs que nos jours ordinaires, nous con- » tinuerons de suivre le sentiment commun sur la durée de ces » jours; si, au contraire, vous découvrez d'une manière évidente » que le globe terrestre, avec ses plantes et ses animaux, doit » être de beaucoup plus ancien que le genre humain, la Genèse » n'aura rien de contraire à cette découverte : car il vous est » permis de *voir dans chacun des six jours autant de périodes de tems* » *indéterminés*, et alors vos découvertes seraient le commentaire » explicatif d'un passage dont le sens n'est pas entièrement » fixé. »

» Or, l'observation montre qu'il s'est écoulé un long espace de tems, 1° entre la consolidation des couches primitives du globe, et l'apparition de la vie à sa surface; 2° entre la création des diverses espèces de plantes et des diverses races d'animaux; 3° entre ceux-ci et la création de l'homme. Les preuves de ces faits sont irrécusables, puisque ces couches sont le produit d'une succession d'effets lents, et que les débris de plantes et d'animaux que certaines de ces couches renferment supposent une prodigieuse succession de générations distinctes. Les faits repoussent donc l'idée de jours semblables aux nôtres; et nous n'avons même encore aucun moyen d'apprécier la durée des époques dont il s'agit. C'est un calcul de même nature que celui de la distance des étoiles à la terre, et rien n'est plus ridicule aux yeux d'un homme qui s'est occupé de ces sortes de choses que d'entendre parler de l'*âge du monde*, de l'*antiquité du monde*, etc.

» Comme il est également certain que l'espèce humaine est la dernière des créations, puisque l'on ne retrouve pas ses débris parmi ceux des autres êtres vivans qui abondent dans les couches solides, même les plus superficielles du globe, on peut dire que tous les phénomènes, quels qu'ils soient, auxquels on peut rapporter la formation de ces couches, appartiennent à l'histoire scientifique des époques antérieures à l'existence de l'homme. De là l'on voit tout le vide de ces phrases qui se répètent chaque jour, que *les révolutions dont le globe offre le témoignage, sont une preuve du déluge universel*. Il est évident, d'après ce qui a été dit, que c'est à la surface de la terre seulement que l'on peut chercher, avec quelques géologues anglais, les traces de ce grand cataclysme, et que les coquilles, les ossemens d'animaux, les empreintes de plantes que l'on trouve dans les couches solides du globe n'ont aucun rapport avec le déluge, puisqu'il n'a eu lieu que pour détruire l'espèce humaine, et que toutes ces couches, ainsi que les phénomènes qui en ont changé l'ordre ou l'inclinaison, sont antérieurs à l'existence de l'homme [1].

» Sans doute Dieu a pu, par un acte de sa volonté, créer d'un

[1] Voir le *Bull.*, 2e Sect., t. III, n° 203.

seul jet la terre toute consolidée et tous les êtres qui l'embellissent, ainsi que l'observe M. de Frayssinous; mais comme rien ne nous défend de penser que la volonté du Créateur a pu recevoir son accomplissement par un enchaînement, une succession d'effets plus ou moins rapides, ou lents par rapport à la durée de la vie humaine, et que l'orthodoxie ne s'oppose point à voir dans l'œuvre des six jours *six époques de tems indéterminés*; que d'ailleurs Moïse n'a pu entrer dans le détail des causes premières par lesquelles Dieu a déterminé cette succession d'effets, que les seules choses qu'il précise sont d'accord avec les observations ou les déductions qu'autorisent les lois naturelles, on peut admettre sans difficulté cette succession, cet enchaînement d'effets dépendans des causes premières et préexistantes qui ont amené successivement, et par voie de conséquence, la formation de la terre, et les modifications qu'a subies sa surface.

»En suivant, avec M. d'Hermopolis, la série de l'œuvre des six jours, nous ferons connaître sommairement la suite de cette Conférence.

»Au premier jour *Dieu créa le ciel et la terre, d'abord la terre fut couverte d'eau, c'était comme un abîme ténébreux; mais Dieu dit: Que la lumière soit, et la lumière fut.* Quant à la création de la lumière avant que le soleil brillât au firmament, M. de Frayssinous démontre que les objections qui ont été faites à ce sujet sont sans valeur, en admettant toutefois avec le savant prélat que Moïse a moins voulu dire la lumière visible et produite, que la création de la substance qui peut devenir lumière. Il s'appuie des recherches du Dr Young et de celles de M. Fresnel, qui ont fait prévaloir la théorie des vibrations sur celle de l'émission que soutint Newton. D'après cette première théorie, la création du fluide qui peut devenir lumineux, était indépendante de la création du soleil, cet astre étant même considéré comme un corps opaque depuis Herschel; et dès lors la lumière a pu être, en effet, produite dès l'origine.

»Par la création du ciel on ne peut cependant entendre que l'espace et les corps qui composent l'univers, tout ce qu'on pouvait alors comme aujourd'hui comprendre dans cette acception indéterminée. Mais cette création ne suppose point absolument

l'existence des astres dans l'état où nous les voyons actuellement. Le soleil pouvait faire partie de la création du ciel, sans avoir encore l'éclat lumineux qu'il possède; les théories scientifiques ne s'opposent point à l'admission de cette hypothèse. Ainsi, rien ne répugne à concevoir au quatrième jour seulement, ou à la quatrième époque, la manifestation des astres. M. d'Hermopolis n'a même pas cru nécessaire de mentionner cette observation.

»Ce prélat rapporte les opinions des géologues ou des physiciens sur la fluidité primitive du globe, pour montrer qu'en effet la terre a été couverte d'eau. Cette opinion est aujourd'hui un des faits les plus incontestables. Seulement les observations ne laissent aucun doute sur la nature ignée de la fluidité du globe dans l'origine; mais à peine le refroidissement de sa surface permit-il aux gaz de l'immense atmosphère qui l'entourait de se condenser, qu'en effet la surface de la terre fut entièrement couverte par les eaux. Ainsi le récit de l'œuvre du premier jour doit être considéré par tous les esprits non prévenus et qui ne peuvent y chercher cette rigueur d'expression que les termes si généraux de ce récit ne sauraient comporter, comme étant d'accord avec les faits et les théories admises par la science.

»Au 2e jour, *les eaux qui enveloppaient notre planète furent divisées de manière qu'une portion s'éleva dans les régions supérieures.*

»Au 3e, *la terre ferme commence à paraître, les plantes sortent de son sein, la verdure et les fleurs l'embellissent.*

»Au 4e, *le soleil, la lune et les étoiles brillent au firmament.*

»Au 5e, *les poissons nagent dans les eaux, les oiseaux volent dans les airs, les reptiles rampent dans la poussière, et les quadrupèdes marchent sur la surface du globe.*

»Au 6e enfin, *l'homme paraît.*

»M. de Frayssinous passe rapidement sur tous les faits contenus dans cette partie du récit de Moïse, excepté sur l'œuvre du 6e jour : il n'a point jugé à propos, il n'a pas cru nécessaire, à ce qu'il paraît, d'expliquer en détails chacun de ces faits; il se contente de quelques réflexions générales pour montrer qu'aucune observation constatée n'est en opposition manifeste avec cette formation successive des êtres. En effet, la 2e époque nous désigne le tems où l'équilibre a dû s'établir entre les eaux des

mers et celles qui sont contenues dans l'atmosphère. La 3ᵉ, celle où l'abaissement successif du niveau des mers dut faire découvrir les premières surfaces terrestres, qui dès lors purent se parer de cette végétation primitive dont on trouve des débris dans les plus anciens terrains secondaires; mais ici l'on a besoin d'éclaircir une difficulté qui a souvent été reproduite comme un argument fort embarrassant, et que les observations récentes peuvent permettre d'expliquer dans un sens absolu. Comment les plantes ont-elles pu croître et se reproduire alors que le soleil ne brillait point encore au firmament? La chaleur propre, acquise au globe terrestre par son état primitif d'incandescence, suffisait pour développer et entretenir cette végétation, et peut rendre compte de cette difficulté apparente. Le feu central de Buffon, qui a donné tant de discrédit à la théorie de cet illustre savant, est aujourd'hui au nombre des données scientifiques les plus accréditées, tous les faits géologiques et physiques viennent l'appuyer; les phénomènes des volcans, des tremblemens de terre et des eaux thermales s'expliquent seulement dans cette hypothèse, dont toutes les circonstances sont d'ailleurs d'accord, ainsi que M. le baron Fourrier l'a montré, avec les théories mathématiques sur le refroidissement des corps soumis d'abord à l'influence d'une haute température. Nous sommes les premiers qui, dans ces derniers tems, ayons cherché à réhabiliter la mémoire de Buffon sous le point de vue des idées fondamentales de sa théorie de la terre, et qui ayons essayé d'expliquer tous les changemens de l'animalisation et de la végétation à la surface du globe principalement par l'abaissement de la température à cette même surface[1]; notre théorie à ce sujet a été même étendue par un savant anglais, M. Chrichton, qui a prouvé l'indépendance dans laquelle le climat primitif du globe terrestre a dû se trouver de la chaleur solaire. Toutes les preuves qu'il réunit forment un faisceau de lumières qui ne laisse aucun doute sur cette question; en sorte qu'en partant de cette donnée importante, on peut non seulement concevoir comment la végétation primitive de la surface terrestre a pu exister indépendamment de la chaleur solaire, mais les observations mêmes prouvent

[1] Voyez *Journal de phys.*, tom. XLIII, 1821, 74; et *Dictionnaire class. d'Hist. nat.*, au mot *Géographie des Mollusques*.

que la chaleur propre du globe et une température moyenne uniforme, beaucoup plus élevée que celle qui règne aujourd'hui à sa surface, ont pu seules donner naissance à la végétation de cette époque. En effet, les débris de cette végétation trouvés près du pôle et sous la ligne, montrent que cette végétation était également uniforme, qu'elle était analogue à celle qui couvre aujourd'hui les zones équatoriales, et qu'ainsi les différences résultant actuellement, pour cette végétation, de celles des latitudes étaient nulles alors. Tout prouve que dans ce climat primitif, les saisons périodiques de nos climats actuels, dues à l'obliquité de l'écliptique et à la prépondérance acquise par la chaleur solaire, n'existaient point. La chaleur propre de la surface terrestre ayant une grande élévation, l'influence de la chaleur solaire, en admettant que son atmosphère fût déjà en combustion, était nulle ou presque nulle. Ce que nous avons dit rend superflue toute explication par rapport au 4ᵉ jour, époque où les astres ont pu devenir visibles et briller au firmament. Quant au 5ᵉ, l'ordre des créations qui y sont énumérées est parfaitement d'accord avec l'ordre dans lequel on trouve les débris fossiles des diverses races d'animaux. La vie animale se développa d'abord au sein des mers, puis dans les airs, les reptiles vinrent ensuite, les quadrupèdes et l'homme enfin ; cette succession, outre qu'elle est prouvée par les faits directs, est conforme aux diverses phases par lesquelles la surface terrestre a dû passer pour être successivement disposée à recevoir les différentes races d'êtres vivans.

»Nous avons prouvé depuis long-tems : 1° « que l'analogie de »station et de destination, c'est-à-dire des conditions d'exis»tence et du rôle à remplir, est la loi générale qui a présidé à »la distribution de la vie sur le globe ; 2° que les changemens »que la vie a éprouvés sur sa surface ont été gradués, qu'elle »n'a point été renouvelée; que les races n'ont point été modifiées, »mais qu'à mesure que les conditions d'existence changeaient »ou qu'il s'en formait de nouvelles, des espèces nouvelles ont »remplacé celles qui ne pouvaient plus exister et qui n'avaient »plus de rôle à remplir, et cela jusqu'à l'époque où, pour chaque »partie de la surface successivement, l'équilibre entre les causes »influentes a été établi. » Les animaux d'alors étaient en rap-

port avec la végétation primitive, voilà pourquoi l'on trouve partout des débris d'éléphant, de rhinocéros, de lion, etc. L'animalisation et la végétation ont été modifiées sur les mêmes points par les causes que nous venons d'indiquer, l'abaissement de la température à la surface du globe et l'établissement des climats terrestres.

» M. de Frayssinous traite ensuite cette question : les astres sont-ils habités ? « La *Pluralité des mondes* de Fontenelle, peut » bien n'être, dit-il, qu'un ingénieux roman, mais vous êtes » libres d'y voir une réalité. »

» Puis il examine cette autre question dont la science s'occupe beaucoup aujourd'hui, *la tige unique du genre humain*. Toutes les raisons morales que M. de Frayssinous fait valoir en faveur de cette opinion, sont très-fortes, et il admet les idées de Buffon, sur les différences que l'influence du climat, de la nourriture, etc., ont pu apporter à cette tige unique, et qui ont déterminé les modifications qu'on observe aujourd'hui dans les différentes races. Nous avons mis hors de doute, que, pour les *animaux et les plantes*, il faut admettre « des centres ou des bas» sins particuliers de productions, comme on admet en géogra» phie physique des bassins et des massifs hydrographiques, se » répétant sur diverses parties d'une grande surface ou dans des » continens opposés, et étant affectés entre eux d'un nombre va» riable de différences et d'analogies. » De même « les bassins et » les centres de productions présentent des productions sembla» bles, équivalentes ou différentes, suivant les lieux ; et l'anima» lisation, comme la végétation, ont été soumises à de certaines » conditions dépendantes de la forme et de la nature du sol, de » l'état de l'air et des eaux, de telle sorte que certains genres et » certaines espèces même se reproduisent à de grandes distances, » et jusque sur des continens opposés sans qu'on puisse soup» çonner qu'ils y sont arrivés par voie de diffusion, en partant » d'un centre unique ou de plusieurs centres de productions dis» tincts[1]. » Mais ces observations que nous croyons inattaquables pour les *animaux et les plantes*, *peuvent bien ne rien prouver pour l'espèce humaine*, et la science a besoin de nouveaux faits pour adopter à ce sujet une opinion motivée.

[1] *Dictionnaire class.*, au mot *Géographie des Mollusques*.

»Mgr d'Hermopolis passe à l'examen des *traditions sur le déluge*, il rassemble tous les témoignages historiques, transmis par l'antiquité la plus reculée, qui viennent appuyer la tradition de ce grand événement. Il l'examine enfin dans ses rapports avec la chronologie ; sous ce point de vue nous ferons observer que MM. Champollion ont montré qu'en suivant la chronologie des Septante, adoptée par les Pères de l'Eglise, elle suffit pour se rendre raison de tous les faits historiques. Quant au *moyen dont Dieu se servit pour causer le déluge*, cette considération qui occupe aussi le savant prélat est peu importante en elle-même ; le langage figuré de l'historien sacré n'offre rien de précis, des pluies extraordinaires, voilà ce qu'on peut entendre par les cataractes du ciel. Dieu a pu, sans doute, disposer à son gré des élémens, mais, sans recourir à des moyens incompréhensibles, en envisageant le déluge comme il doit être envisagé, c'est-à-dire restreint à la terre alors connue, alors habitée ; il suffit de quelque phénomène moins général pour s'en rendre raison.

»La seule chose importante à établir, c'est que le déluge n'a point été universel [1]. Les autorités respectables ne manquent pas pour appuyer cette opinion, nous pourrions citer entre autres le témoignage du P. Mabillon, qui soutint ce sentiment dans une séance de la Congrégation de l'Index à Rome, sentiment auquel acquiescèrent les neuf cardinaux qui y assistaient. Le déluge avait pour but de détruire les hommes ; il était donc inutile qu'un cataclysme général submergeât les parties de la terre non encore habitées. Moïse l'a qualifié d'*universel pour la terre alors connue* ; à coup sûr, il n'y comprenait pas l'Amérique et les terres Australes. Cette façon de voir plus conforme à la raison et aux observations géologiques, qui repoussent formellement les cataclysmes et les perturbations de tous les genres, ne saurait contrarier l'esprit du texte sacré.

»Nous terminerons enfin cette analyse déjà trop longue, mais que l'intérêt de la matière fera sans doute excuser ; heureux si cet Essai peut contribuer à répandre des idées plus exactes sur les questions qui y sont traitées. » FÉRUSSAC.

[1] *Lisez* l'*Avertissement* de l'éditeur des *Lettres sur l'Histoire phys. de la terre,* par J.-A. Deluc ; édit. de Paris, an VI (1798), chez Nyon, p. xvij. Cette édition est due à feu M. Eymeri, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice.

Traditions.

DE L'ORIGINE UNIQUE ET HIÉROGLYPHIQUE
DES CHIFFRES ET DES LETTRES DE TOUS LES PEUPLES.

L'identité des chiffres et des lettres chez tous les peuples prouve une source et une origine communes.

A une époque où des découvertes inespérées sur l'Egypte semblent devoir bientôt nous introduire dans la doctrine mystérieuse des temples de cette antique contrée; lorsque, en même tems, les Anglais, maîtres paisibles de l'Inde, fouillent chaque jour dans la littérature sacrée de ce vaste pays, et que l'on peut espérer par le cours savant de M. Remusat au collége de France, de pouvoir enfin pénétrer dans ces quatre mille volumes envoyés de la Chine et du Japon par les missionnaires, et que possède depuis si long-tems la bibliothèque du roi, sans qu'ils aient produit aucun résultat, nos lecteurs nous sauront gré, peut-être, de fixer leur attention sur un ouvrage rempli de recherches, de faits curieux, de rapprochemens ingénieux, de découvertes propres à jeter de nouveaux éclaircissemens sur cette histoire des peuples, si peu connue, si mal appréciée. Les journaux scientifiques étrangers nous prouvent tous les jours que ces découvertes ont fait sensation hors de la France, et ici, elles passent presque inaperçues : depuis six ans que cet ouvrage est publié, nous doutons qu'il y ait une seule école de philosophie qui y ait puisé une preuve, un seul professeur de théologie qui y ait recherché la confirmation de ce récit de la Genèse, que quelques vieillards incrédules d'un autre siècle, et quelques jeunes gens rétardataires dans celui-ci, regardent encore comme remplie

de fables. Nous voulons parler de l'ouvrage malheureusement trop concis, où, en discutant l'origine des lettres et des chiffres, M. de Paravey démontre que le nouvel alphabet hiéroglyphique découvert en Egypte, se retrouve avec le même ordre des lettres et les mêmes significations dans la haute Asie, d'où l'auteur déduit cette conclusion importante, *qu'il n'a existé qu'un seul et unique centre de civilisation pour toute la terre*, ce qui est conforme à ce que nous apprend la Bible, et détruit cet échafaudage de races diverses que veulent établir certains écrivains.

Nous nous proposons de donner plus tard quelques *extraits* renfermant les découvertes les plus importantes de M. de Paravey; nous essayerons même de faire entrer dans une planche lithographique quelques-unes de ces nombreuses ressemblances des chiffres chez les peuples les plus divers et les plus séparés les uns des autres. Mais dans une matière aussi grave, et qui ne peut avoir d'autorité que par l'assentiment commun de tous les savans, nous croyons devoir faire précéder ces *citations* de l'*analyse* qui en a été faite par un savant, dont le nom ne sera pas suspect de partialité en faveur de l'auteur.

M. le comte Lanjuinais, bien que professant des opinions tout autres que celles de M. de Paravey, a cependant rendu complètement justice à ses laborieuses recherches. Personne n'ignore que M. le comte Lanjuinais était très-versé dans la littérature orientale, et qu'il possédait une bibliothèque très-précieuse dans laquelle il a pu vérifier tous les textes cités par M. de Paravey; c'est à la suite d'un examen de trois mois, que M. de Lanjuinais écrivit ce qu'on va lire, après avoir donné le titre de l'ouvrage que voici :

ESSAI SUR L'ORIGINE UNIQUE ET HIÉROGLYPHIQUE DES CHIFFRES ET DES LETTRES DE TOUS LES PEUPLES, *précédé d'un coup-d'œil rapide sur l'histoire du monde, entre l'époque de la création et l'ère de Nabonassar, et de quelques idées sur la formation de la première de toutes les écritures qui exista avant le déluge, et qui fut hiéroglyphique, par* M. DE PARAVEY[1].

Il s'exprimait ainsi : « Voilà un titre assez long, mais un lecteur instruit a bientôt compris le but de l'ouvrage; l'important

[1] Paris. 1826. Chez Dondey-Dupré, in-8°.

résultat de ce travail nouveau est immense, quoique peu volumineux. On voit que notre habile et ingénieux auteur prend sa place et un rang très-honorable parmi les défenseurs du christianisme ; qu'il a découvert et rassemblé en nombre presque infini des preuves, jusqu'à présent négligées, d'un grand et principal fait historique transmis par Moïse, le fait de l'antique dispersion des hommes, partis d'un centre commun ou berceau unique dans la Haute-Assyrie; de là répandus sur toute la terre, ayant emporté avec eux et conservé jusqu'à présent, dans les hiéroglyphes, les chiffres, les nombres et les constellations, tout ce qui constitue les élémens communs de leurs arts et de leurs sciences.

»Quand on a donné à ce livre le tems et l'attention très-soutenue qu'il exige pour être bien compris dans toutes ses parties, on présume volontiers qu'il aura des adversaires, mais que, dans ses assertions fondamentales, il ne sera point solidement réfuté. On ne peut dissimuler une inconvenance qui est échappée à l'auteur; comment dans une polémique soutenue en faveur de la religion chrétienne, contre une *philosophie destructive*, s'est-il permis de louer, d'une manière absolue, certains écrivains qui professent publiquement le gouvernement arbitraire, l'intolérance civile, etc., etc.[1]. Mais laissons là ces questions accessoires pour donner quelques détails sur les travaux de l'auteur.

»Ce n'est pas légèrement qu'il a formé sa théorie; depuis plus de huit années, il la médite sans cesse, et la corrobore journellement par des faits certains ou par des aperçus nouveaux.

»Dès 1821, il a publié l'Analyse de ses mémoires lus à l'Académie des sciences de Paris, *Sur l'origine de la sphère, et sur l'âge du zodiaque égyptien*, ouvrage sur lequel M. Delambre fit un rapport favorable, plusieurs fois imprimé depuis[2]; en 1826, il a lu

[1] M. le comte de Lanjuinais entend ici parler de MM. de Maistre et de Bonald; on sait qu'il était loin de partager les opinions politiques, philosophiques et religieuses de ces auteurs. *(Note de l'éditeur.)*

[2] Nous avons inséré ce rapport en entier dans notre Numéro 19, t. IV, p. 59. *(Note de la 2e édition.)*

à la même Académie un autre mémoire : *Sur l'origine commune des chiffres de tous les peuples.* Il tient préparés d'autres ouvrages du même genre; il nous promet des mémoires : 1° *Sur les constellations de tous les peuples*, où il montrera dans les antiquités orientales de l'Asie, les constellations des zodiaques trouvés en Egypte ; 2° *Sur les fixations successives des équinoxes et des solstices chez tous les peuples ;* 3° *Sur l'écriture et l'astronomie babyloniennes;* 4° *Sur le calendrier chinois* Yong-Ling, tiré du *Ly-Ky*, livre classique, et d'où se formèrent les plus anciennes idolâtries ; 5° *Sur l'Assyrie*, considérée comme le pays primitif ou originaire, et comme le vrai théâtre des plus anciennes histoires de la Chine et de plusieurs autres peuples; 6° enfin, *sur la pierre ou idole babylonienne*, apportée en France par M. Michaud le naturaliste, et que feu M. Hager jugea être un zodiaque.

Le livre important qu'il nous donne aujourd'hui a pour objet de prouver que chez tous les peuples connus les chiffres et les lettres ont la même origine, ainsi que toutes les anciennes écritures et les antiques élémens des sciences, et qu'ils sont provenus des hiéroglyphes de l'Assyrie, conservés dans les hiéroglyphes de la Chine, de l'Egypte, et généralement de l'Asie orientale.

Il faut distinguer l'*Introduction* du corps même de l'ouvrage : elle commence par un exposé des premiers travaux de l'auteur, et par une esquisse de l'histoire mosaïque et assyrienne, retrouvée, selon lui, dans les plus antiques histoires de la Chine et de l'Egypte. On y trouve d'abord une série d'argumens les plus singuliers et les plus nouveaux, très-digne d'attention, et dont le but est de montrer que la haute Assyrie est le vrai, l'unique prototype de tous les pays appelés *du milieu*, dont on rencontre tant de vestiges dans les monumens de l'antiquité, sur une grande partie de la terre ; viennent ensuite les anciens faits historiques, jusqu'à présent crus *chinois* ou *égyptiens*, tellement rapprochés et expliqués, qu'ils paraissent vraiment se confondre. L'auteur termine son introduction par l'indication et la critique des plus savans ouvrages modernes, allemands, anglais et français sur les hiéroglyphes, sur les divers monumens hiéroglyphiques, sur leurs explications, et prouve ainsi que sur tous ces objets il est vraiment à toute la hauteur de son

siècle. Nous lui devons cette justice qu'il s'est plu à témoigner sa reconnaissance et son estime à nos deux illustres savans, M. Abel Remusat et M. Champollion jeune.

»Quant à l'ouvrage principal, il nous semble fournir de fortes preuves que les hiéroglyphes d'Asie et d'Egypte sont la première origine des chiffres et des lettres des nations diverses, et qu'on y retrouve les élémens des arts et des sciences, des préjugés, des erreurs et des idolâtries de l'antiquité sur toute la terre.

»On dira que l'ouvrage pouvait être plus méthodique, que les phrases de l'auteur sont beaucoup trop longues, et que les inversions y sont trop fréquentes, qu'il naît de ces défauts beaucoup d'obscurité pour le commun des lecteurs; c'est que l'auteur a dit trop de choses en 170 pages, et si, pour cette surabondance de choses et d'idées nouvelles, il encourt quelque reproche, c'est en un sens un reproche glorieux et que méritent fort peu d'écrivains. »

Tel est le jugement qu'a porté M. Lanjuinais, de l'ouvrage de M. de Paravey. Un autre savant n'en parle pas avec moins d'éloges; nous croyons utile de rapporter ici quelques-unes de ses réflexions :

« Long-tems avant M. de Paravey, dit-il, Leibnitz et d'autres savans avaient reconnu quelque chose de profondément combiné dans la plus élémentaire de nos connaissances, l'alphabet. Platon, ce génie si fécond et si sage, avait bâti sur les nombres (autre explication des lettres) un système trop répandu en Asie et en Europe pour ne pas avoir eu quelque réalité. Tous les mystes parmi les payens, tous les savans de l'Orient y trouvaient de grandes profondeurs. De là ces caractères toujours si vantés chez les mages et chez les prêtres de l'Egypte, et de nos jours encore chez les cabalistes et les diseuses de bonne-aventure.

»C'est en cherchant la théorie des constellations antiques de tous les peuples, dont il se flatte d'avoir dévoilé l'origine unique, que M. de Paravey a été amené à découvrir l'origine aussi des signes de la parole et de la pensée, dans ces ensembles d'hiéroglyphes qu'enfantaient les premières relations humaines et so-

ciales au berceau du genre humain, et dans les champs heureux de l'Asie centrale.

» Après nous avoir fait lire dans les cieux des anciens ce que nous lisons depuis trois mille ans dans le livre descendu des cieux, l'auteur nous en montre la suite dans les intelligences de tant de peuples divers, et dans les monumens qui nous restent de leurs exploits, de leurs lumières, de leurs malheurs.

» Mais, dira-t-on, quelle voix va sortir de ces lignes arides et sans vie ? Que demande-t-il à ces restes de nations antiques ensevelis au milieu des débris de leurs empires et des ruines de leurs cités ? Ces grandes nations recueillirent dans leur langue les pensées de tous les peuples qu'elles avaient subjugués ; c'est là que vont s'attacher et s'unir ces variétés infinies de chiffres, de lettres, d'hiéroglyphes, de peintures de tout genre, dont l'explication peut seule humainement résoudre ce laborieux problème : *L'homme, où est-il né ?* A cette question, tous les monumens que l'on interroge, répondent des quatre coins de la terre: *La Chaldée est le berceau de l'espèce humaine.*

» Forcés d'emprunter quelquefois le langage de la philosophie, nous devons déclarer que, lorsque nous employons ces mots : *l'origine des sociétés, l'état sauvage*, ce n'est qu'en adoptant l'opinion de M. de Bonald, qui pense que l'état sauvage a été engendré par l'homme criminel, fuyant dans les déserts et y oubliant les arts des peuples civilisés. A l'origine des sociétés donc, les soins uniques qui occupèrent l'homme vivant au sein de sa famille, furent de fixer les divers rapports de l'économie domestique. La marche uniforme des astres, l'alternative des jours et des nuits, du froid et du chaud, lui apprirent à régler les heures du travail, celles du repas, celles du coucher, ainsi que les divisions plus étendues qui assignent l'époque déterminée où l'on doit procéder aux semailles, aux récoltes et au labour. Telles furent sans doute les origines premières de la semaine, du mois et de l'année. On grava sur la pierre ces divisions et les signes célestes qui y correspondent : d'autres besoins donnèrent bientôt naissance à d'autres signes. On voulait transmettre une idée ; mais cette idée peignait un objet ; on n'eut donc qu'à peindre cet objet, qu'à en tracer la figure, et l'idée fut trans-

mise. Ainsi un *cercle rayonnant* peignait le soleil; un *croissant*, la lune; un *carré à compartiment*, un enclos, un jardin; des *traits ondoyans*, les eaux; une *aile*, la vitesse et les vents; un *œil*, la vue; une *main*, la force et la puissance. Ces hiéroglyphes, d'abord conformes aux objets dont ils étaient la représentation, n'en présentèrent ensuite que le simple contour, et se réduisirent insensiblement à quelques traits; en sorte qu'on finit par n'en pouvoir connaître presque aucune figure. L'image représentée s'oublia successivement : le *son* fut la seule idée qui, par la suite, se rattacha à l'inspection de ces figures; de là les voyelles, les consonnes et l'écriture alphabétique.

» Si une nation primitive, déplacée par quelque cause que l'histoire annonce et développe, vient à se fixer dans des régions plus éloignées, et si, conservant ses rapports internes, elle rompt toute relation avec ses voisins, cette nation, gardant une attache toute particulière pour ses anciennes institutions, les maintiendra presque sans nul changement, sans nul progrès, et par conséquent on en retrouvera chez elle le type originel et l'ensemble dont les autres peuples qui en sont descendus auront pris telle ou telle partie, selon leur caractère particulier, leurs besoins et leur civilisation, et c'est là précisément ce qui arriva à un détachement de la race primitive, en quittant l'Asie centrale pour s'avancer vers l'Orient. Observateurs scrupuleux de leurs rites anciens et de leurs coutumes, méprisant profondément tous leurs voisins, et n'avançant cependant aucunement dans leur civilisation, les Chinois conservèrent en entier cette embarrassante multitude d'hiéroglyphes que les Egyptiens tronquèrent, abrégèrent et réduisirent plus tard comme toutes les autres tribus leurs voisines en caractères alphabétiques plus ou moins composés.

» Une nation centrale, une langue et un alphabet primitifs, telles sont les bases du système de M. de Paravey. L'historique des lettres et des chiffres occupent une grande partie de son ouvrage, et toutefois il n'a publié que la plus minime partie des matériaux qu'il possède sur ce sujet, puisque les notes qu'il a recueillies lui permettraient, dit-il, de *publier un volume sur chaque lettre*. Nous ne le suivrons point dans les explications étendues qu'il apporte de l'origine unique des lettres, de l'altération

de leurs formes, etc. Nous préférons citer quelques exemples qui pourront donner une idée, soit de la sagesse primitive des caractères, soit de l'abus qu'on en fit à la longue. Nous transcrivons les passages suivans, qui ne sont pas les moins remarquables du livre de M. de Paravey.

« A la Chine comme en Egypte, un *vase*, une *coupe*, sont le » symbole de *noble*, d'*illustre*. Une foule de divinités fabuleuses » ont cette marque honorifique, ce qui s'explique par des tradi- » tions encore vivantes à la Chine, qui nous disent que les grands » seuls, les nobles et les princes, avaient le privilége d'offrir du » vin sur les autels dans une coupe devenue ainsi un symbole » naturel de noblesse et d'honneur. Voulait-on rappeler la mort » d'un roi juste, un hiéroglyphe offrait le symbole de *monter* et » celui de *descendre;* car alors, disent les commentateurs, son âme » *monta* au ciel et son corps fut *descendu* en terre.

» Le caractère qui signifie *unique*, signifie en même tems *veau*, » par un rapprochement naturel à des pasteurs tels qu'on nous » dépeint les premiers patriarches, et qui eurent bientôt observé » que ces animaux, qui les nourrissaient de leur lait ou de leur » chair, étaient toujours engendrés seuls. Pour exprimer un *Dieu* » *unique*, on dut figurer le symbole du *ciel* qui, dans toute l'anti- » quité, a été l'image naturelle de Dieu, et placer à côté ce carac- » tère qui signifiait *seul*, *unique*, attribut essentiel de Dieu. On » s'habitua donc à voir au sommet des obélisques, sur le fron- » tispice des temples, le veau ou la génisse, simple épithète ici, » simple symbole d'*unité;* mais les traditions s'effacèrent, les » Egyptiens comme les Indiens ne virent plus dans cet hiérogly- » phe, son sens antique et véritable; ils firent un dieu de ce » symbole, et la race, devenue alors grossière, des Israélites, ado- » ra aussi ce dieu stupide dans le désert. »

» On a souvent parlé d'une superstition commune à plusieurs peuples de l'antiquité, laquelle consistait à faire beaucoup de bruit pour chasser le dragon qui dévore le soleil ou la lune, lorsque l'un de ces deux astres est éclipsé. Rien n'était cependant plus éloigné des idées des premiers inventeurs de l'écriture hiéroglyphique. « Ils avaient observé, continue M. de Paravey, » que le soleil dans son mouvement diurne et apparent, s'appro- » chait tour-à-tour de chaque tropique, en décrivant comme les

» *orbes*, d'une immense *spirale;* comment rendre ce mouvement » en hiéroglyphes, si ce n'est par le symbole d'un *vaste serpent*, » d'une espèce de dragon? Aussi le caractère complexe formé de » *serpent* et *manger* signifiait *éclipse;* le serpent peignant ici le lieu » où le soleil, dans sa marche oblique, disparaissait, était comme » détruit, dévoré; car le caractère *soleil*, suivi de cet autre carac- » tère, *serpent dévorant*, signifiait *éclipse de soleil;* il en était de » même pour la *lune :* et, en effet, bien loin d'avoir des idées » aussi absurdes, les premiers hommes, par des combinaisons » dont la Chine et l'Inde nous ont conservé les traces, savaient » calculer ces éclipses; et le *Chou-King* cite des astronomes qui » furent punis pour n'avoir pas su prévenir d'avance de l'arrivée » d'un de ces grands phénomènes. »

Après avoir démontré que tous les peuples ont puisé leur civilisation à la même origine, et dans le même pays où Moïse place la famille de Noé, après le déluge, l'auteur conclut ainsi :

« D'après le nom de mer *Rouge*, donné à la mer du Sud, de » mer *Noire*, accordé à celle du Nord, de mer *Blanche*, donné » par tous les Levantins à la mer Méditerranée (mer qui est à » l'ouest de l'Asie centrale), de mer *Verte*, enfin attribuée par » les Orientaux, les Arabes, etc., à la mer des Indes, de la Chine » et du Japon, ou à la mer orientale, il a fallu que l'empire cen- » tral, *l'empire véritable du milieu*, fût situé, dès les tems les plus » anciens, en Assyrie, puisque, dans le système antique et hiéro- » glyphique, ces quatre couleurs répondent à ces quatre points » cardinaux, et que dans une ville orientée, par exemple, comme » il en existe encore au Tonquin, dire la porte *Blanche*, c'est par- » ler de la porte de l'Ouest; nommer la porte *Verte*, c'est indi- » quer celle de l'Est. »

Telle est la marche qu'a suivie M. de Paravey. Peut-il s'applaudir d'avoir soulevé un coin de ce voile si épais et si mystérieux, que l'incrédulité, plus encore que les siècles, a jeté sur notre commune et céleste origine? Nous osons l'espérer. Sans doute de pareils écrits ne suffiraient pas seuls pour établir une croyance; mais lorsqu'ils viennent confirmer des vérités reconnues, ils ont droit à l'estime de tous les gens de bien. Nous avons cité M. de Paravey : nous ne pouvions mieux le louer qu'en faisant connaître et son style et le plan qu'il a suivi.

Voyages.

VOYAGE

AUX RÉGIONS ÉQUINOXIALES DU NOUVEAU CONTINENT,

PAR MM. ALEX. DE HUMBOLDT ET AYMÉ BONPLAND.

Parmi les ouvrages scientifiques dont notre siècle se glorifie à bon droit, il n'en est pas de plus remarquable que celui que deux savans, MM. Alexandre de Humboldt et A. Bonpland, ont publié sur l'Amérique Espagnole. Nous venons de le parcourir, et nous sommes encore étonnés et ravis que deux jeunes voyageurs, à leurs frais, et sans aucun autre stimulant que l'amour de la science, aient pu l'entreprendre et l'achever. Mais c'est que le véritable amour de la vraie science est une vraie inspiration c'est la voix de Dieu retentissant au cœur de l'homme, et lui disant : « Va visiter mes œuvres ; à toi est donné de pénétrer » dans les secrets de la nature, d'en dévoiler telle beauté cachée » depuis le commencement du monde. »—Et alors l'homme conçoit un vaste dessein, et les difficultés ne le rebutent pas, et les obstacles le confirment dans sa pensée, et les périls l'aiguillonnent. Puis, peu à peu les plus grands obstacles disparaissent, et des secours inespérés se présentent ; c'est une brume épaisse qui dérobe le vaisseau voyageur à l'escadre ennemie ; c'est l'ouragan qui le respecte ; c'est le tigre qui détourne ses pas ; c'est une protection journalière qui veille sur lui ; et *l'œuvre se fait ainsi que le Maître l'a dit.* Qu'elle est grande et belle cette mission de l'homme, du savant, de venir dire ensuite ce qu'il a vu, ce qui lui a été dévoilé ! Avec quelle religieuse attention les hommes, ses frères, ne doivent-ils pas recueillir ses paroles !

recevoir les communications qu'il a eues avec la nature, avec Dieu!

Aussi que de fois nous avons senti notre cœur ému, notre imagination exaltée, à la vue de ces brillans tableaux que M. de Humboldt fait passer sous nos yeux dans ses descriptions si neuves, si naturelles, si pittoresques, et surtout dans ces magnifiques planches où il fait revivre, pour le lecteur, les sites des montagnes, les monumens anciens, les grandeurs comme les bizarreries de cette nature des régions équinoxiales, jeune, grande, vigoureuse, belle de sa seule beauté. Nous avons cru toucher de la main le sol de l'Amérique en touchant ces plantes, ces feuilles si bien dessinées, si bien coloriées; il nous semblait respirer le charme de leur parfum. Comme le voyageur, on a monté avec effort et courage sur le sommet de la montagne, et puis, feuilletant ces magnifiques *in-folios*, on se repose des heures entières : on croit se promener dans ces sentiers incultes, à travers ces bois touffus; et l'on admire cette tige, et l'on contemple ces feuilles, et l'on s'arrête long-tems devant cette fleur et ces fruits; et là, on se sent délassé et payé de ses fatigues, et tournant de tems en tems la tête pour voir encore une fois, on se remet en route. Ce n'est pas encore assez, M. de Humboldt ne se contente pas de ce qui frappe la vue, il examine et recueille tout; le ciel, il en calcule la nuance, précise la place des étoiles, dit le degré d'humidité ou de chaleur de l'atmosphère; les montagnes et les plateaux, il en détermine la situation, l'élévation au-dessus du niveau de la mer, rend compte de leur formation, de leur direction, les compare avec les montagnes et les plateaux de l'ancien monde; il s'approche des volcans, descend dans le creux de ceux qui sont éteints, et comme un médecin qui applique sa main sur le cœur d'un malade, il vous dit le degré de chaleur de sa vie; enfin rien de ce que l'homme peut connaître de la nature, par le secours de la science actuelle, n'échappe aux notes des savans voyageurs.

Quel vaste champ ouvert à l'imagination et à la curiosité de nos lecteurs? Cependant ce n'est point de tous ces objets que nous pouvons et que nous devons les entretenir [1]. Il est encore

[1] Nous croyons pourtant devoir faire connaître la liste des différens ou-

quelque chose de plus intéressant pour nous dans ce magnifique ouvrage : c'est l'action et l'influence de la religion catholique transplantée depuis trois siècles, dans ce monde nouveau; c'est le souvenir des tems anciens conservé chez ces peuples longtems oubliés et séparés du reste des hommes; ce sont les traces de tous les grands événemens que nos livres racontent de la naissance du genre humain, et les preuves d'une filiation commune que M. de Humboldt a retrouvées chez les sauvages. Il fallait un tel homme pour recueillir, au milieu de ces peuples, que la nouvelle civilisation envahit, les derniers mots de leur langue, les derniers monumens de leur civilisation, lire et expliquer leurs hiéroglyphes qui tombent en dissolution, et que le tems et les révolutions anéantissent. Tel est le butin que nous allons recueillir dans les ouvrages de M. de Humboldt : nous espérons y trouver de nouvelles preuves à ajouter à celles que nous avons déjà données, nous osons le dire, si magnifiques et si parlantes, de la véracité de nos livres saints. Car c'est encore une remarque qu'il nous importe de faire, que si cet ouvrage est un monument élevé à la science, c'est en même tems un hommage rendu à la religion.

vrages, fruits du voyage de MM. de Humboldt et Bonpland, avec le prix de chaque ouvrage, grande et petite édition.

1[e] Partie. *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau Continent*, fait en 1799—1804, par Alexandre de Humboldt et Aymé Bonpland, rédigé par Alex. de Humboldt, avec deux *atlas*, qui renferment, l'un : les *Vues des Cordillères et les monumens des peuples indigènes de l'Amérique*; et l'autre, des *cartes géographiques*. 4 vol. in-4°, et 3 vol. in-fol.

Il a paru les livraisons 1 à 5 et 1[er] partie de la 6[e] du texte in-4°, avec les livraisons 1 à 5 de l'atlas géographique et physique. Prix 322 fr.

L'atlas pittoresque, ou *Vues des Cordillères, etc.*, est complet. Prix 504 fr.

Edition in-8°. Il a paru les tomes 1 à 12 du texte, et les *Vues des Cordillères et monumens des peuples indigènes*, 2 vol. in-8°, avec 19 planches. Prix 108 fr.

Avec l'atlas *géographique et physique.* Prix 180 fr.

Les *Vues des Cordillères et monumens des peuples indigènes* séparément, 2 vol. in-8°. Prix 24 fr.

2[e] Partie. *Recueil d'observations de zoologie et d'anatomie comparées*, 2 vol. in-4°, ornés de planches; 13 livraisons. Prix 281 fr.

3° Partie. *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*;

Les deux voyageurs, après des délais et des difficultés qui irritèrent plus d'une fois leur impatience, partirent enfin du port de la Corogne, le 5 juin 1799, munis de pleines permissions que leur avait données le Roi d'Espagne avec un empressement et une estime pour leur entreprise que les voyageurs savent dignement apprécier. Ils arrivèrent à Cumana, port de la Terre-Ferme, le 16 juillet, après 41 jours de traversée.

Comme l'on a souvent donné une très-mauvaise et très fausse idée du caractère de ces nations, naguère toutes espagnoles, et gouvernées presque entièrement par des *capucins* et des *moines*, *padres*, nous croyons utile de citer le témoignage que M. de Humboldt rend à leur esprit de charité et d'hospitalité, esprit que l'on sait être propre au catholicisme.

2 vol. in-4°, avec atlas physique et géographique. Prix 250 fr.

Le même en 4 vol. in-8° avec atlas. Prix 166 fr.

4e Partie. *Recueil d'observations astronomiques*, d'opérations trigonométriques et de mesures barométriques, rédigées et calculées par *Jabbo Oltmanns*, 2 vol. in-4°. Prix 192 fr.

Nivellement barométrique; 1 vol. in-4°. Prix 25 fr.

5e Partie. *Physique générale et géologie* (encore sous presse).

6e Partie. *La Botanique*. 1° *Plantes équinoxiales, recueillies au Mexique*, ouvrage rédigé par M. Bonpland ; 2 vol. in-fol. Prix 522 fr.

2° *Monographie des Mélastomes*, par M. Bonpland; 2 v. in-fol. P. 864 f.

3° *Nova genera et species plantarum, etc.*; par MM. Bonpland et de Humboldt, 7 vol. in-fol. Prix 3,600 fr.

Le même ; 7 vol. in-4°. Prix 1,296 fr.

4° *Synopsis plantarum, etc.*, rédigé par Kunth ; 4 v. in-8°. Prix, 40 fr.

5° *Mimoses et autres plantes légumineuses du nouveau Continent*, rédigées par C. S. Kunth ; 1 vol. in-fol. Prix 672 fr.

Essai politique sur l'île de Cuba, par M. de Humboldt, avec une carte; 2 vol. in-8°. Prix 17 fr.

Essai géognostique sur le gisement des rochers dans les deux hémisphères, par M. de Humboldt ; 1 vol. in-8°. Prix 7 fr.

Tableaux de la nature, ou considérations sur les déserts, sur la physionomie des végétaux, sur les cataractes de l'Orénoque, sur la structure et l'action des volcans dans les différentes régions de la terre; par M. de Humboldt, 2 vol. in-8°. Prix 12 fr.

De distributione geographicâ plantarum, secundùm cœli temperiem et altitudinem montium ; 1 vol. in-8°. Prix 7 fr.

Prix total de la grande édition, papier fin, 7,252 fr.; papier vél., 10,818 f.: édition commune, 1,749 fr.

Esprit d'hospitalité et de charité des Catholiques espagnols.

« L'hospitalité dans les colonies espagnoles est telle, qu'un Européen qui arrive sans recommandation et sans moyens pécuniaires, est presque sûr de trouver du secours s'il débarque dans quelque port pour cause de maladie.... J'ai vu les exemples les plus touchans de ces soins rendus, à des inconnus, pendant des années entières, et toujours sans amertume. On a dit que l'hospitalité était facile à donner dans un climat heureux, où la nourriture est abondante, où les végétaux indigènes fournissent des remèdes salutaires, et où le malade, couché dans un hamac, trouve sous un hangar l'abri dont il a besoin; mais doit-on compter pour rien l'embarras causé dans une famille par l'arrivée d'un étranger dont on ne connaît pas le caractère? Est-il permis d'oublier ces témoignages d'une douceur compatissante, ces soins affectueux des femmes, et cette patience qui ne se lasse point dans une longue et pénible convalescence? On a remarqué qu'à l'exception de quelques villes très-populeuses, l'hospitalité n'a pas encore diminué, d'une manière sensible, depuis le premier établissement des colons espagnols dans le Nouveau-Monde. Il est affligeant de penser que ce changement aura lieu lorsque la population et l'industrie coloniale feront des progrès plus rapides, et que cet état de la société, que l'on est convenu d'appeler *une civilisation avancée*, aura banni peu à peu la vieille franchise castillane [1]. »

Visite aux missions des Indiens chaymas.

Nous croyons devoir faire précéder la relation de ce voyage de quelques réflexions que M. de Humboldt fait sur la conduite des Européens à l'égard des Américains et sur les avantages et les inconvéniens du système adopté dans les missions : elles nous semblent extrêmement sages.

L'auteur s'étonne d'abord que tant de barbarie dans l'histoire de l'Amérique se trouve concorder précisément avec la renaissance des lettres en Italie, et de la part des Espagnols qui étaient alors une des nations les plus policées. « On aurait dit, ajoute-t-il, qu'un adoucissement général dans les mœurs devait être la suite de ce développement de l'esprit, de ces élans sublimes de

[1] *Voyage aux régions équinoxiales;* T. II, ch. IV, p. 239, édit. in-8°.

l'imagination. Mais au-delà des mers, partout où la soif de la richesse amène l'abus de la puissance, les peuples de l'Europe, à toutes les époques de l'histoire, ont déployé le même caractère. On est moins surpris de l'effrayant tableau que présente la conquête de l'Amérique, si l'on se rappelle ce qui se passe encore, malgré les bienfaits d'une législation plus humaine, sur les côtes occidentales de l'Afrique. »

Après avoir décrit les abus effrayans de la puissance de quelques-uns des nouveaux conquérans, « Enfin, dit M. de Humboldt, des Missionnaires firent entendre des paroles de paix. Il appartient à la Religion de consoler l'Humanité d'une partie des maux causés en son nom ; elle a plaidé la cause des indigènes devant les rois ; elle a résisté aux violences des commandataires ; elle a réuni des tribus errantes dans ces petites communautés que l'on appelle *missions*, et dont l'existence favorise les progrès de l'agriculture. C'est ainsi que se sont formés insensiblement, mais d'après une marche uniforme et préméditée, ces vastes établissemens monastiques, ce régime extraordinaire, qui tend sans cesse à s'isoler, et place sous la dépendance des ordres religieux des pays quatre ou cinq fois plus étendus que la France [1]. »

Après avoir rendu cet hommage aux missionnaires, M. de Humboldt demande avec beaucoup de convenance si cet état d'isolement, si ces institutions, si utiles d'abord, nécessaires même pour arrêter l'effusion du sang, et jeter les premières bases de la société, ne sont pas devenues contraires à ses progrès. Il pense que c'est à cet isolement qu'il faut attribuer l'état presque stationnaire des indigènes.

« Leur nombre, dit-il, a considérablement augmenté; mais non la sphère de leurs idées. Ils ont perdu progressivement de cette vigueur de caractère et de cette vivacité naturelle qui, dans tous les états de l'homme, sont les nobles fruits de l'indépendance. En soumettant à des règles invariables jusqu'aux moindres actions de leur vie domestique, on les a rendus stupides, à force de les rendre obéissans. Leur nourriture est en général plus assurée, leurs habitudes sont devenues plus paisibles, mais assujettis à la contrainte et à la triste monotonie du gouverne-

[1] *Voyage aux régions équinoxiales*; T. III, p. 5.

ment des missions, ils annoncent, par leur air sombre et concentré, qu'ils ont sacrifié à regret la liberté au repos. Le régime monastique, restreint à l'enceinte du cloître, tout en enlevant à l'état des citoyens utiles, peut servir quelquefois à calmer les passions, à consoler de grandes douleurs, à nourrir l'esprit de méditation. Mais transporté dans les forêts du Nouveau-Monde, appliqué aux rapports multipliés de la société civile, il a des suites d'autant plus funestes que sa durée est plus longue. Il entrave de génération en génération, le développement des facultés intellectuelles; il empêche les communications parmi les peuples; il s'oppose à tout ce qui élève l'âme et agrandit les conceptions. C'est par la réunion de ces causes diverses que les indigènes qui habitent les missions se maintiennent dans un état d'inculture que nous appellerions stationnaire, si les sociétés ne suivaient pas la marche de l'esprit humain, si elles ne rétrogradaient point, par cela même qu'elles cessent d'avancer. »

Sans adopter toutes les idées de M. de Humboldt, nous avons pensé, qu'exprimées avec cette mesure, elles étaient dignes d'être offertes aux réflexions de nos lecteurs. On peut y voir une des raisons de la Providence et une des consolations et des espérances de la Religion dans la révolution qui afflige aujourd'hui ces contrées. Suivons-le maintenant dans son voyage.

« Ce fut le 4 septembre, à 5 heures du matin, que nous commençâmes notre voyage aux missions des Indiens *Chaymas*, et aux gorges de montagnes élevées qui traversent la Nouvelle-Andalousie. On nous avait conseillé, à cause de l'extrême difficulté des chemins, de réduire nos bagages au plus petit volume. Deux bêtes de somme suffisaient en effet pour porter nos provisions, nos instrumens et le papier nécessaire pour sécher nos plantes. Une même caisse renfermait un Sextant, une boussole d'inclinaison, un appareil pour déterminer la déclinaison magnétique, des thermomètres et l'hygromètre de Saussure.....

»La matinée était d'une fraîcheur délicieuse. Le chemin ou plutôt le sentier qui conduit à Cumanacoa, suit la rive droite de Manzanarès, en passant par l'hospice des Capucins, situé dans un petit bois de gayac et de câpriers arborescens. En sortant de Cumana nous jouîmes du haut de la colline de San-

Francisco, pendant la courte durée du crépuscule, d'une vue étendue sur la mer, sur la plaine couverte de *Béra* à fleurs dorées et sur les montagnes de Brigantin. Nous étions frappés de la grande proximité, dans laquelle se présentait la Cordillère avant que le disque du soleil levant eût atteint l'horizon. La teinte bleuâtre des cimes est plus foncée, leurs contours paraissent plus fermes, leurs masses plus détachées, aussi long-tems que la transparence de l'air n'est pas troublée par les vapeurs, qui, accumulées pendant la nuit dans les vallons, s'élèvent à mesure que l'atmosphère commence à s'échauffer.

»A l'hospice de la divine *Pastora*, le chemin se dirige vers le nord-est, et traverse pendant deux lieues, un terrain dépourvu d'arbres, et entièrement nivelé par les eaux.

»Après deux heures de chemin, nous arrivâmes au pied de la haute chaîne de l'intérieur, qui se prolonge de l'est à l'ouest, depuis le Brigantin jusqu'au Cerro de San-Lorenzo. C'est là que commencent de nouvelles roches et avec elles un autre aspect de la végétation. Tout y prend un caractère plus majestueux et plus pittoresque. Le terrain abreuvé par des sources est sillonné dans tous les sens. Des arbres d'une hauteur gigantesque et couverts de lianes, s'élèvent dans les ravins; leur écorce noire et brûlée par la double action de la lumière et de l'oxigène atmosphérique, contraste avec la fraîche verdure du pothos et du dracontium dont les feuilles coriaces et luisantes ont quelquefois plusieurs pieds de longueur..... A mesure que nous avancions, les arbres, tant par leur forme que par leur agroupement, nous rappelaient les sites de la Suisse et du Tyrol[1]. »

Visite au couvent de Caripe dans la Nouvelle-Andalousie.

Bonne hospitalité des Religieux; leurs études, leurs efforts pour s'instruire. Hommage rendu à l'esprit de tolérance des Moines espagnols. Leurs travaux de défrichement et d'agriculture. Alcades et alguazils de race indienne. Douceur avec laquelle les indigènes sont traités.

« Une allée de Perséa nous conduisit à l'hospice des capucins aragonais. Nous nous arrêtâmes près d'une croix, qui s'élève au milieu d'une grande place. Elle est entourée de bancs

[1] *Voyage aux régions équinoxiales*; T. III, p. 6.

où les moines infirmes viennent dire leur rosaire. Le couvent se trouve adapté à un énorme mur de rochers taillés à pic, et tapissés d'une végétation épaisse. Les assises de la pierre, d'une blancheur éblouissante, ne paraissent que çà et là entre le feuillage. Il est difficile d'imaginer un site plus pittoresque; il me rappelle vivement les vallées du comté de Derby, ou les montagnes caverneuses de Muggendorf en Franconie. Les hêtres et les érables de l'Europe sont remplacés ici par les formes plus imposantes du Ceiba et des palmiers praza et irasse. Des sources sans nombre jaillissent du flanc des rochers qui entourent circulairement le bassin de Caripe, et dont les fentes abruptes offrent, vers le sud, des profils de mille pieds de hauteur. Les sources naissent pour la plupart de quelques crevasses ou gorges étroites. L'humidité qu'elles répandent favorise l'accroissement des grands arbres, et les indigènes qui aiment les lieux solitaires, forment leurs *Conucos* le long de ces crevasses. Des bananiers et des papayers y entourent des bouquets de fougères arborescentes. Ce mélange de végétaux, cultivés ou sauvages, donne à ces lieux un charme particulier. Sur le flanc nu des montagnes on distingue de loin les sources par des masses touffues de végétation, qui d'abord semblent suspendues en arc, et puis, en descendant dans la vallée, suivent les sinuosités des torrens.

» Nous fûmes reçus avec le plus grand empressement par les moines de l'hospice. Le père gardien ou supérieur était absent; mais averti de notre départ de Cumana, il avait pris les soins les plus empressés pour nous rendre notre séjour agréable. L'hospice a une cour intérieure entourée d'un portique comme un couvent d'Espagne. Cet endroit nous offrit beaucoup de commodité pour établir nos instrumens et pour en suivre la marche.

» Nous trouvâmes dans le couvent une société nombreuse : de jeunes moines, récemment venus d'Espagne, étaient au point d'être répartis dans les missions, tandis que de vieux missionnaires infirmes cherchaient leur convalescence dans l'air vif et salutaire des montagnes de Caripe. Je logeai dans la cellule du gardien qui renferme une collection de livres assez considérable. J'y trouvai avec surprise près du *Teatro critico de Feijo* et des *Lettres édifiantes*, le *Traité d'Electricité* de l'abbé Nollet. On dirait

que le progrès des lumières se fait sentir jusque dans les forêts de l'Amérique. Le plus jeune des moines-capucins de la dernière *mission*[1] avait apporté une traduction espagnole de la *Chimie de Chaptal*. Il comptait étudier cet ouvrage dans une solitude, où, pour le reste de ses jours, il devait être abandonné à lui-même. Je doute que le désir de l'instruction se conserve chez un jeune religieux isolé aux bords du Rio-Tigre : mais ce qui est certain et très-favorable pour l'esprit du siècle, c'est que pendant notre séjour dans les couvens et les missions de l'Amérique, nous n'avons jamais éprouvé aucune marque d'intolérance. Les moines de Caripe n'ignoraient pas que j'étais né dans la partie protestante de l'Allemagne. Muni des ordres de la cour, je n'avais aucun motif de leur cacher ce fait : cependant jamais aucun signe de méfiance, aucune question indiscrète, aucune tentative de controverse n'ont diminué le prix d'une hospitalité exercée avec tant de loyauté et de franchise.

» Le couvent est fondé dans un site qui fut appelé anciennement *Aréocuar*. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est à peu près la même que celle de la ville de Caracas, ou de la partie habitée des montagnes Bleues de la Jamaïque. Aussi la température moyenne de ces trois points, qui sont tous renfermés entre les tropiques, est à peu près la même. A Caripe, on sent le besoin de se tenir couvert pendant la nuit, surtout au lever du soleil....... La température moyenne de Caripe est égale à celle du mois de juin à Paris, où cependant les chaleurs extrêmes sont de 10 degrés plus fortes que dans les jours les plus chauds de Caripe.......

» L'expérience a prouvé que le climat tempéré et l'air raréfié de ce site sont singulièrement favorables à la culture du cafier qui, comme on le sait, se plaît sur les hauteurs. Le supérieur des capucins, homme actif et éclairé, a donné à la province cette branche nouvelle de l'industrie agricole. On avait cultivé jadis de l'indigo à Caripe, mais le peu de fécule que rendait

[1] Outre les villages dans lesquels les indigènes sont réunis et gouvernés par un religieux, on appelle *Mission*, dans les colonies espagnoles, les réunions de jeunes moines qui partent à la fois d'un port d'Espagne pour recruter les établissemens monastiques, soit dans le Nouveau-Monde, soit aux îles Philippines ; de là l'expression : *aller à Cadix chercher une nouvelle mission*.

cette plante qui demande de fortes chaleurs, en a fait abandonner la culture. Nous trouvâmes dans le *conuco de la Commune* beaucoup de plantes potagères, du maïs, de la canne à sucre et 5000 pieds de cafier qui promettaient une bonne récolte. Les religieux espéraient d'en tripler le nombre dans peu d'années.

» On ne peut s'empêcher de remarquer cette tendance uniforme qui se manifeste au commencement de la civilisation dans la politique de la hiérarchie monacale. Partout où les couvens n'ont point encore acquis de richesses, dans le nouveau continent comme dans les Gaules, en Syrie comme dans le nord de l'Europe, ils exercent une influence heureuse sur le défrichement du sol et sur l'introduction des végétaux exotiques. A Caripe, le *conuco* de la commune offre l'aspect d'un grand et beau jardin. Les indigènes sont tenus d'y travailler tous les matins de 6 à 10 heures. Les alcades et les alguazils de race indienne surveillent les travaux. Ce sont les grands officiers de l'Etat, qui seuls ont le droit de porter une canne, et dont le choix dépend du supérieur du couvent. Ils attachent beaucoup d'importance à ce droit. Leur gravité pédantesque et silencieuse, leur air froid et mystérieux, leur amour pour la représentation à l'église et dans les assemblées de la commune font sourire les Européens. Nous n'étions pas encore accoutumés à ces nuances du caractère indien, que nous avons trouvées les mêmes à l'Orénoque, au Mexique et au Pérou, parmi des peuples qui diffèrent par leurs mœurs et leurs langages. Les alcades venaient tous les jours au couvent, moins pour traiter avec les moines des affaires de la mission, que sous le prétexte de s'informer de la santé des voyageurs récemment arrivés. Comme nous leur donnions de l'eau-de-vie, leurs visites devinrent plus fréquentes que ne le désiraient les religieux.

» Pendant tout le tems que nous avons passé à Caripe et dans les autres missions Chaymas, nous avons vu traiter les Indiens avec douceur. En général, les missions des capucins aragonais nous ont paru gouvernées d'après un système d'ordre et de discipline qui malheureusement est peu commun dans le Nouveau-Monde. Des abus qui tiennent à l'esprit général des établissemens monastiques, ne peuvent être imputés à aucune congré-

gation en particulier. Le gardien du couvent fait vendre le produit du *conuco* de la commune, et puisque tous les Indiens y travaillent, tous prennent aussi une part égale au gain. On distribue du maïs, des vêtemens, des outils, et, à ce qu'on assure, quelquefois de l'argent. Ces institutions monastiques ressemblent aux établissemens des frères moraves; elles sont utiles aux progrès d'une société naissante, et dans les communautés catholiques qui sont dirigées sous le nom de *missions*, l'indépendance des familles et l'existence individuelle des membres de la société, sont plus respectées que dans les communautés protestantes qui suivent les règles de Zintzendorf. »

Grotte de Caripe. Traditions indiennes. Les deux principes; le séjour des âmes, bonheur des justes, punition des méchans.

Il y a près de la mission de Caripe une caverne fameuse, appelée la *Cueva du Guacharo*. Ce nom lui vient de ce qu'elle est peuplée par des oiseaux nocturnes, nommés *guacharos*, que les naturels tuent pour fondre leur graisse, qui sert d'huile à cette mission. Nous n'entrerons pas dans la description de cette caverne, mais nous ne pouvons laisser échapper quelques traditions des Indiens que cite M. de Humboldt à propos de la crainte qu'ils témoignent de pénétrer dans le fond.

»Les indigènes attachent des idées mystiques à cet antre habité par des oiseaux nocturnes. Ils croient que les âmes de leurs ancêtres séjournent au fond de la caverne. L'homme, disent-ils, doit craindre des lieux qui ne sont éclairés ni par le soleil, *Zis*, ni par la lune, *Nuna*. Aller rejoindre les guacharos, c'est rejoindre ses pères, c'est mourir. Aussi les magiciens, *Piaches*, et les empoisonneurs, *Imorons*, font leurs jongleries nocturnes à l'entrée de la caverne, pour conjurer le chef des mauvais esprits, *Ivorokiamo*. C'est ainsi que se ressemblent, dans tous les climats, les premières fictions des peuples, celles surtout qui tiennent à deux principes gouvernant le monde, au séjour des âmes après la mort, au bonheur des justes et à la punition des coupables. Les langues les plus différentes et les plus grossières offrent un certain nombre d'images qui sont les mêmes..... Les ténèbres se lient partout à l'idée de la mort. La grotte de Caripe est le tartare des Grecs, et les guacharos qui planent au-dessus du torrent, en poussant des cris plaintifs, rappellent les oiseaux stygiens. »

A.

Nouvelles.

EUROPE.

IRLANDE. — *Schisme dans l'Église presbytérienne.* — Les ministres de l'Église presbytérienne d'Irlande se sont séparés par suite d'un schisme doctrinal. La séparation se fit amicalement, mais ensuite il s'est agi de savoir ce que deviendraient les fidèles, à quelle partie de leur clergé divisé ils adhéreraient, et laquelle des deux fractions conserverait les chapelles où le culte s'était célébré avant le schisme. Ici durent commencer les intrigues, les hostilités, les persécutions, dans lesquelles le parti soi-disant orthodoxe paraît s'être distingué, et dont la congrégation de *Grey-Abbey* a surtout été le théâtre. M. Watson, qui avait depuis long-tems officié dans la chapelle presbytérienne de cet endroit, et qui est un des ministres remontrans qui se sont séparés du synode d'Ulster, ayant continué ses fonctions comme à l'ordinaire, a été arraché de sa chapelle, et arrêté comme perturbateur. Le principe que les orthodoxes font valoir est surtout curieux. Ils prétendent que les chapelles (*meetinghouses*) ayant été bâties par leurs pères qui avaient les mêmes croyances qu'eux, elles appartiennent de droit à ceux qui sont restés fidèles à l'ancienne foi, quand même ces orthodoxes ne seraient dans chaque paroisse qu'au nombre de deux ou trois. Si ce principe, que les protestans mettent ici en avant, avait été suivi à l'époque de la réforme, toutes les cathédrales d'Angleterre seraient encore aujourd'hui des églises catholiques.

PRUSSE. — On lit ce passage remarquable dans la *Gazette évangélique* de Berlin, journal protestant.

« La Saxe ayant depuis un siècle des souverains et une cour catholiques, on peut trouver de peu de conséquence ce qui s'est fait dans ce pays dans l'intérêt de la propagation du catholicisme. Mais si on considère ensuite qu'avant cette époque Dresde ne comptait qu'environ 150 catholiques, et que cette ville en compte maintenant de huit à neuf mille, et cela malgré le soin que l'*excellente* constitution met à restreindre les moyens que les rois pourraient employer pour favoriser leur culte, on ne peut que concevoir de l'inquiétude sur les progrès que l'Église romaine peut faire dans des pays où la constitution et la tolérance des souverains lui opposent moins d'obstacles. La Saxe a depuis 1819 son vicaire apostolique, depuis 1827, son consistoire catholique, et elle aura bientôt aussi une faculté de théologie catholique. *Avancez, même à petits pas, mais ne perdez jamais de vue votre but :* voilà la maxime de cette Église, que personne ne comprend mieux que nos tolérantistes libéraux, et nos iconoclastes qui ne croient plus rien.

CONSTANTINOPLE. — *Élection de l'archevêque arménien catholique. Diplôme du sultan contenant les droits et les libertés qui lui sont accordés.* L'archevêque arméniens catholique est arrivé le mois dernier à Constantinople. Voici quelques détails sur sa nomination, ainsi que la traduction du *bérat* ou *diplôme* d'installation, que le grand seigneur vient de faire remettre à cet archevêque. On y verra que bien des personnes, qui se parent avec plaisir du titre d'*amis de la liberté*, pourraient prendre du sultan turc des leçons de la vraie *liberté religieuse*. Les chrétiens y verront encore une chose, c'est que, partout, les idées catholiques prennent de plus en plus faveur et obtiennent, même de leurs plus anciens et de leurs plus fanatiques ennemis, la faveur naturelle qu'elles demandent, la liberté : ainsi foi, amour et espérance en notre cause.

Les notables de la nation catholique arménienne ayant reçu l'assurance, grâce à l'intermédiaire des ambassadeurs de France, d'Autriche et de Russie, que le sultan approuverait le choix d'un archevêque pour leur église, avaient présenté au souverain pontife le prêtre don Nuridschan. Celui-ci, ayant obtenu la confirmation du Saint-Siège, était arrivé à Constantinople au commencement de novembre 1830 ; mais le sultan refusa de le reconnaître. La raison était que la nation arménienne ne l'avait pas sollicité d'une manière convenable, c'est-à-

dire n'avait pas demandé son assentiment, après l'élection par le peuple et avant l'institution canonique. Que dire à cela? Il suivait l'exemple de tels princes chrétiens, moins libéraux que lui, puisqu'ils sont loin d'accorder l'élection par le peuple. En conséquence de cette résolution du grand seigneur, et par amour pour la paix de son Église, don Nuridschan déclara aux notables qu'il résignait volontiers la dignité épiscopale. Ceux-ci ont procédé à une nouvelle élection; le choix est tombé sur le prêtre catholique arménien don Giacomo della Valle. Le sultan l'a reconnu dans les termes que nous allons transcrire; et il ne lui manque plus en ce moment que la confirmation du Saint-Siége, qui, on l'espère, ne se fera pas long-tems attendre.

« Les catholiques arméniens qui font partie des sujets tributaires de notre Sublime-Porte, n'ayant pas été soumis jusqu'à présent à un évêque spécial, mais s'étant trouvés sous la juridiction des patriarches grec et arménien et de leurs délégués, ne pouvaient exercer leur culte que d'une manière imparfaite à cause des différences qui existent entre leurs opinions religieuses et celles des nations grecque et arménienne schismatiques. Ils étaient réduits à fréquenter les églises des Francs, et à recourir pour les cérémonies du mariage et autres aux prêtres grecs et arméniens schismatiques, ce qui les plaçait nécessairement dans un état de dépendance et d'infériorité. Or, les Arméniens catholiques ayant les mêmes titres que tous les autres rajas de ma Sublime-Porte à ma grâce et justice grand-seigneuriales, c'est un de mes devoirs souverains et un besoin de l'amour que je porte à mes fidèles sujets, de leur procurer les moyens de vivre heureusement et dans un contentement inaltérable en leur accordant la faculté d'exercer à l'avenir les fonctions de leur rite religieux dans les églises exclusivement destinées pour eux, en les délivrant de la nécessité de visiter les églises des Francs, et en les tirant ainsi de l'oppression qui pendant long-tems avait pesé sur eux.

» L'emploi de supérieur épiscopal sur tous les Arméniens catholiques qui habitent ma résidence impériale et les autres provinces de mon empire, est donc conféré en vertu de mon hattichérif grand-seigneurial rendu à cet effet, en date du 21 rodohèb de l'an 1246 (5 janvier 1831), à Giacomo della Valle, fils de Manuel (puisse-t-il terminer heureusement ses jours!), qui, éminent parmi ceux qui professent la doctrine chrétienne, est sujet originaire et effectif de ma Sublime-Porte, et qui, après avoir été élu par ladite nation elle-

même, a reçu le présent diplôme impérial à charge de payer préalablement un présent honoraire de cinquante mille aspres (416 demi-piastres [1]), pour être versé dans le trésor, et trois cent et trente-huit-mille aspres comme contribution réservée au fisc.

» En conférant audit évêque ce bérat grand-seigneurial, ma volonté est : qu'à l'avenir toute la nation arménienne catholique reconnaisse ledit évêque pour son chef spirituel, qu'elle obéisse à ses instructions en tout ce qui concerne le culte, et que personne ne mette des entraves à l'exercice de son autorité à cet égard. Si un prêtre soumis à sa juridiction mérite de perdre son emploi, l'évêque aura le droit de le destituer conformément aux lois ecclésiastiques de son rite, et d'en nommer un autre à sa place, sans que personne ait le droit de s'immiscer dans de telles affaires; tant que l'évêque n'a pas exprimé que telle est sa volonté, aucun prêtre ne pourra être destitué de son emploi.

» Les prêtres inférieurs ne pourront marier personne, en cas d'empêchemens ecclésiastiques, sans en avoir obtenu la permission. Si une femme catholique-arménienne quitte son mari, ou qu'un arménien-catholique veuille prendre une femme ou bien répudier celle qu'il a, personne que l'évêque ne pourra intervenir dans de semblables cas; il lui appartiendra de faire et de dissoudre les mariages, et s'il naît des dissentimens entre deux rajas de sa juridiction, il les décidera avec le consentement des deux parties, et leur réconciliation par son ministère comme aussi les sermens qui se prêteraient dans l'église, ne doivent souffrir aucune entrave dans l'exécution de la part des autorités. Si des prêtres ou des religieuses de cette nation décèdent sans héritiers, l'évêque pourra s'approprier leur succession sans que les employés du fisc ou autres autorités puissent s'y opposer. Tout ce que ces prêtres et religieuses ou autres arméniens et arméniennes auront légué par leur testament et par un motif de religion aux pauvres de leur église et audit évêque, peut être recueilli par lui, si les dons sont légalement constatés. Les prêtres chargés par l'évêque de prélever les contributions établies et ses propres revenus ne doivent souffrir aucun empêchement dans les endroits où leur voyage les conduira. L'évêque pourra se servir de sa crosse et paraître à cheval, sans qu'on puisse molester soit lui-même,

[1] Une *piastre* de 40 *paras*, ou 120 *aspres*, vaut 2 fr. de notre monnaie.

soit sa suite à cause des costumes ou sous d'autres prétextes; les produits de ses jardins et de ses serres, ainsi que ce qui lui est dû en dîmes de vin, de miel, de beurre, etc., pourront lui être amenés sans qu'il soit permis d'y mettre obstacle. Les gens de l'évêque, au nombre de dix, qu'il enverra à la Sublime-Porte, et qu'il emploiera pour d'autres affaires et commissions, ne paieront ni la taxe personnelle ni aucun autre impôt. Les différends des principaux d'entre eux ne pourront être jugés par aucun autre tribunal que par celui du grand visir (*arz odarsj*). Les fondations pies en jardins destinés aux besoins de l'évêque et des pauvres, resteront, comme les autres biens ecclésiastiques, dans la possession immédiate de l'évêque, sans que personne puisse s'en mêler. S'il se trouvait des prêtres catholiques arméniens qui, sans autorisation de l'évêque, fissent des visites fréquentes dans les divers quartiers de la ville, et se rendissent coupables de menées secrètes, on les en empêchera, et on les punira, après en avoir prévenu l'évêque. Enfin les arméniens catholiques seront entièrement indépendans, tant dans les affaires du culte que dans toutes autres, des patriarches grec et arménien schismatiques, et toute intervention étrangère est prohibée à leur égard.

» Que ma volonté soit connue à tous, et qu'on prête foi à la signature du nom impérial. »

ASIE.

JÉRUSALEM. — *Lettre de M. Michaud sur cette ville.* — Nous avons quelquefois parlé à nos lecteurs de M. Michaud, nom connu de tous les amis des bonnes doctrines, et de son voyage dans la Terre-Sainte: nous pensons qu'ils liront avec plaisir quelques-uns des détails qu'il a transmis dans une lettre à ses amis sur l'état des *lieux-saints*, et l'impression qu'ils ont faite sur lui.

« Après beaucoup de peine et de fatigues, me voilà enfin arrivé à Jérusalem; j'avais fait une chute dans la plaine de Troie; j'en ai fait une autre dans les montagnes; mais tout cela ne m'a ôté ni mes forces ni mon courage; je ne vous décrirai point les impressions que j'ai éprouvées à l'aspect d'une ville d'où sont sorties les croyances qui ont changé le monde; nous avons visité en détail le mont des Oliviers, le mont Sion, la vallée de Josaphat; j'ai vu les rives du Jourdain et de la mer Morte; ces noms parlent tout seuls et je n'ai pas besoin d'y rien ajouter. Au milieu de ces grands spectacles, je n'ai

point perdu les souvenirs de l'amitié, et je me suis assis avec mes amis absens aux bords de la fontaine de Siloë : il me semble que tous ces lieux m'étaient déjà connus, et telle a été la nature et l'objet de mes études depuis vingt ans, que je me crois un habitué du Calvaire; il m'est doux de vous écrire du couvent de Saint-Sauveur, et de conserver votre pensée dans la *voie douloureuse*.

» On ferait un beau livre si on voulait exprimer les sentimens qu'on éprouve en passant par le chemin où Jésus-Christ a porté sa croix; toutes les grandes leçons sont là : nous avons tous passé par là, car nous sommes nés pour souffrir. Combien j'aurai de choses à vous dire, quand nous nous retrouverons à Angerville! Il me semble que je suis devenu meilleur depuis que je suis dans la ville sainte. Que les grandeurs humaines sont petites, lorsqu'on les voit des hauteurs de Sion! J'en aurais pris mon parti plus facilement, et la résignation ne m'aurait pas manqué.

» Il faut le dire cependant, le tableau que j'ai sous les yeux est un peu gâté par l'esprit de secte et l'ignorance honteuse des habitans. On ne peut voir sans quelque pitié les Latins, les Arméniens et les Grecs se disputant une pierre de cinq pieds de long, comme on se dispute ailleurs un empire; il est vrai que cette pierre est le tombeau d'un Dieu, mais plus l'objet de la dispute est sacré, plus la dispute est condamnable. Il faut voir les Turcs dominer, le bâton à la main, sur toutes ces sectes animées les unes contre les autres, et profiter de la discorde des fidèles pour les ruiner par des amendes. Au milieu de ces animosités, il y a néanmoins un sentiment unanime dans les esprits, c'est le vœu exprimé hautement de voir arriver les Français comme libérateurs. Peu s'en est fallu qu'on ne m'ait pris pour un autre Pierre l'Hermite, et comme l'avant-coureur d'une nouvelle croisade.

» Tel est l'effet qu'a produit la conquête d'Alger dans la Palestine et sur toutes les côtes de la Syrie; on n'aurait plus besoin de dépeupler l'Europe, pour délivrer la ville de David et de Salomon; il suffirait d'un régiment de dragons et d'une compagnie d'artillerie; mais l'Europe a bien d'autres querelles à soutenir et d'autres guerres à faire dans le moment où nous sommes; je m'arrête, car je crains que les souvenirs de notre malheureuse politique ne reviennent sous ma plume; je ne veux plus m'occuper de Paris que pour les amis que j'y ai laissés; je me rappelle que j'avais proposé à un de nos anciens

ministres de venir avec moi à Jérusalem. il aurait bien fait; Calvaire pour Calvaire, celui que je vois maintenant vaut mieux que celui que j'ai quitté. Je me demande quelquefois ce que vous faites, ce que vous pensez; que dit notre ami Berryer, que dit le baron de....? Quand j'ai passé près du lieu où Jésus avait pleuré sur Jérusalem, toutes mes pensées se sont dirigées vers la France, et j'ai cru un moment que ces prédictions pouvaient nous regarder aussi; mais je compte sur le bon sens tardif et sur les tristes leçons de l'expérience.... Je partirai bientôt pour l'Egypte, et de là pour la France, où j'achèverai tous mes récits. » MICHAUD.

Jérusalem, le 15 février 1831.

INDE. KARIKAN. — *Lettre d'une Bramine échappée au bûcher.* — Nous avons parlé, dans un de nos Numéros [1], d'une bramine que le zèle du procureur-général français parvint à faire renoncer au funeste dessein qu'elle était sur le point d'exécuter. Elle se nommait la Savourangatamelle. Depuis, le gouverneur, M. de Melay, en considération des bons effets qu'un pareil exemple pouvait produire dans ce pays, lui a accordé une pension de 200 fr. sur les fonds de la colonie. Voici la réponse que cette bramine a adressée à M. Duclcr, commissaire de marine, qui lui avait fait connaître la décision du gouverneur.

Le 1er massi de l'année vigourdi;
répondant au 11 février 1830.

Savourangatamelle adresse très-respectueusement la présente lettre à M. l'administrateur de Karikal.

J'ai reçu l'arrêté que M. le gouverneur-général a daigné prendre en ma faveur. Je dois à votre bonté ma nouvelle situation, et à votre sollicitude, d'être admise parmi les personnes qui tiennent leur existence du Roi. Revenue en quelque sorte au monde, il est naturel que je vive des bienfaits de celui au nom duquel j'y ai été rappelée.

Le devoir impérieux que j'allais remplir n'a point été exécuté; votre humanité et votre persévérance s'y sont opposées. Vous m'avez entraînée, contre ma volonté et l'usage de mes semblables, dans une action qui me procure une vie heureuse et douce que vous venez d'assurer. Je n'ai sans doute pas assez pensé au bonheur sans

[1] Voir notre Numéro 1, T. 1, p. 63.

bornes de la vie future; j'ai cédé aux insinuations. Mais j'espère, par mes prières, me rendre *Shiven* favorable et que le jour où je serai à ses pieds, il me pardonnera d'avoir vécu sur cette terre une seconde fois bramine.

Votre sage conduite a vaincu ma résolution que je croyais inébranlable. Je ne suis plus ce que j'avais été, et je ne voudrais pas changer ce que je suis. Ma reconnaissance pour vous et pour M. le gouverneur-général sera celle d'une fille soumise, elle ne finira qu'avec ma vie.

Je vous salue avec le plus profond respect.

Signé par marque SAVOURANGATAMELLF.

(*Annales maritimes.*)

AFRIQUE.

Ruines du palais de saint Augustin, à Hippone.

Un voyageur français, qui parcourt l'Afrique en ce moment, donne des détails intéressans sur les ruines de l'édifice qui a servi de résidence à saint Augustin. J'ai fait ce pèlerinage, écrit-il, avec un jeune aumônier de notre armée, qui, curieux d'antiquités comme moi, n'a pas craint de passer sur le territoire ennemi, pour visiter les restes d'un monument autrefois célèbre. Notre attente n'a point été déçue; je suis pénétré encore du sentiment d'admiration qu'a fait naitre en moi l'aspect de ces débris magnifiques. Du prolongement d'un coteau tout couvert d'oliviers, d'amandiers, d'aloès et de figuiers, et d'où des lianes sans nombre se dessinent en guirlandes grâcieuses, on arrive à l'entrée présumée de la cité antique (Hippone). Des berceaux de verdure ne cessent dans ce trajet de vous ombrager, et l'on foule continuellement sous ses pieds une pelouse épaisse et émaillée de toutes sortes de fleurs. On entre dans la ville, et les yeux sont frappés de longues galeries circulaires, de vastes cours, de plusieurs amphithéâtres, d'un bâtiment ayant la forme d'une rotonde, lesquels communiquent ensemble par des entrées et des passages parfaitement conservés. Ce sont ensuite des massifs de murs ayant plusieurs toises d'épaisseur, des escaliers au-dessus du sol, conduisant à d'autres escaliers maintenant enfouis, et, au milieu de tout cela un solennel et lugubre silence, légèrement interrompu par les infiltrations d'eau qui

tombent des murs pétrifiés, ou par le vieil écho qui répète le bruit des pas ou la voix de l'étranger que la curiosité amène dans ce lieu.

Tel est l'aspect intérieur du bâtiment qu'on suppose avoir été habité par saint Augustin. On trouve au milieu de la galerie du centre des embrasures enduites encore de leur mastic primitif, et qui donnent passage à la vue sur tous les points environnans de cette ruine majestueuse. Au nord, on aperçoit la mer, quelques chaînons du petit Atlas, une longue grève et la Zibour, petit fleuve dont la source est encore ignorée ; du côté du sud, ce sont de magnifiques coteaux et une plaine immense. Cette plaine, tournant les hautes montagnes dans une largeur d'environ quinze lieues, va se joindre aux sables de Sahara. A d'assez grands intervalles, se montrent quelques groupes de palmiers dont le vent du désert agite majestueusement les rameaux. Peut-être découvrira-t-on aussi dans cet immense lointain un Arabe, accroupi sur son cheval, et cheminant avec nonchalance sans choisir de routes, et pour ainsi dire guidé par le caprice de sa monture. Mais des mois entiers s'écoulent parfois sans qu'aucun être animé fasse apparition sur le plan de ce solitaire et vaste paysage. On découvre cependant à l'est de hautes montagnes en apparence, bien boisées et couvertes de fleurs ; de tems en tems des nuages de fumée s'élèvent de leurs sommets : c'est qu'alors une tribu nomade vient de s'y arrêter et y préparer son agreste repas. Entre ces montagnes règnent des vallées que l'imagination peut très bien se peindre délicieuses ; elles sont placées à des intervalles peu distans l'un de l'autre. A l'ouest, le regard s'arrête sur la ville de Bone, aux blanches maisons, puis sur une prairie fort étendue; enfin sur la voie romaine, encore bien conservée, qui conduit de Bone à Constantine.

Mélanges.

Manuscrits en vieux français. — On a remarqué dans une vente de livres qui a eu lieu à Valenciennes, deux manuscrits en vieux français, précieux par leur ancienneté. Le premier, qui est du 12e siècle, contient l'*histoire de l'abbaye de Cîteaux* avec la règle de saint Benoît, l'origine et les instituts de la maison, et les plus grands détails sur les occupations des moines : il paraît traduit du latin par un bénédictin nommé Martin, qui, dans plusieurs endroits du livre, se recommande aux prières des dames pour lesquelles, dit-il, il a beaucoup *labeuré* (travaillé), attendu qu'elles n'entendent pas le latin.

Le second manuscrit est du 13e siècle; il contient des explications sur les commandemens de Dieu, les articles de foi, sur l'Apocalypse avec une miniature représentant la bête, des commentaires sur les péchés capitaux et les vices qui en dérivent, une paraphrase sur la *patenostre* et sur les vertus cardinales : ces matières forment un cours complet de morale. A la fin du volume, on lit : *Ce livre compila et fist ung des frères de l'ordre de S. François, à la requeste du roi Philippe 3e de France, en l'an de l'incarnation de nostre Seigneur Jaucbrist* MCCLXX et *nuef*; *Deo gracias.*

Le premier de ces volumes est à longues lignes. Le second est à deux colonnes; tous deux ont leurs majuscules en azur, et les titres des chapitres en rouge. Ils paraissent provenir de la Bibliothèque de l'ancien couvent des capucins.

Bibliographie.

DISCOURS sur l'incrédulité et sur la certitude de la Révélation chrétienne, par l'évêque de Strasbourg, ci-devant évêque d'Aire. 1 vol. in-8°. A Paris, chez Potey, rue du Bac, et à Strasbourg, chez Février, libraire. Prix : 5 fr. 50.

ETUDES ou Discours historiques sur la chute de l'empire romain, la naissance et les progrès du Christianisme, et l'invasion des Barbares; suivis d'une analyse raisonnée de l'histoire de France; par M. le vicomte de Chateaubriand. 4 vol. in-8°; à Paris, chez Lefèvre.

GRAMMAIRE de Denys de Thrace, tirée de deux manuscrits arméniens de la bibliothèque du Roi, publiée en grec, en arménien et en français : précédée de considérations générales sur la formation progressive de la science glossologique chez les anciens, et de quelques détails historiques sur Denys, sur son ouvrage et sur ses commentaires; par Cirbied; in-8°; chez Delaunay.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 11. — 31 Mai 1831.

DEVOIRS DES CATHOLIQUES.

Il y a quelques années, il était passé de mode dans le monde philosophique de parler hautement de ce qu'on appelait la mort du Catholicisme, de son impuissance à rallier autour de lui les sympathies populaires et les intérêts des classes élevées, de satisfaire aux nouveaux et impérieux besoins des esprits. On se récriait beaucoup d'admiration sur le bien opéré par le vieux Christianisme du moyen âge, alors que la foi des peuples, se confondant avec la foi de leurs chefs, produisait les gigantesques monumens et les merveilleuses expéditions qui nous apparaissent aujourd'hui comme un monde imaginaire. Quant à cette religion de sacristie et de congrégation, c'était chose morte, morte à jamais. Il ne fallait plus songer qu'à lui substituer quelque autre chose.

Un fait incontestable, c'est que ces clameurs ont, à l'heure

qu'il est, une bien moins grande force. C'est déjà presqu'un bruit lointain. A part les Apôtres de la doctrine Saint-Simonienne, dont le rôle est de répéter chaque matin que personne ne veut plus du Catholicisme, que personne n'est plus catholique; à part, dis-je, ce petit nombre de jeunes gens égarés, il y a respect pour l'attitude actuelle de notre cause. Les beaux jours du dix-huitième siècle sont passés. La dérision et le mépris ne sont plus de mise, et retombent sur ceux qui nous les envoient. Aussi, nos superbes détracteurs avaient montré trop d'ignorance et de niaiserie; et puis, quand ils ont été à l'œuvre, qu'ont-ils été ?

Ce progrès est à noter, et si nous avons tant soit peu de justesse d'observation, il nous sera facile de nous rendre compte de cette marche des esprits vers une meilleure appréciation des choses; et pour peu que nous ayons de bonne volonté nous saurons en profiter.

Notre foi est le rocher sur lequel viennent se briser les flots écumans de tous les orages, et les débris de tous les vaisseaux égarés sur la terrible mer du monde. Une main divine nous tend à travers la tempête *le câble de l'espérance*, selon l'expression de S. Chrysostome. Que n'a pas vu passer et repasser cette roche immobile, l'éternelle protectrice de quiconque y veut chercher un abri ? Que ne verra-t-elle pas passer et repasser ?

Ainsi elle reste ; hors d'elle tout s'agite convulsivement, tout bouillonne ; l'humanité, la pauvre humanité, cherche d'un regard désespéré un peu de lumière pour la conduire dans ses ténèbres, et retombe, plus désespérée, sur elle-même. Notre foi est donc restée la même : et quand elle inspire un peu plus, un peu moins de sympathie, ce n'est pas ses dogmes qu'il faut regarder pour s'en rendre compte, c'est à notre conduite qu'il faut s'en prendre.

« Il y a dans les reproches que nous adresse l'impiété beaucoup d'exagération et un peu de vérité. Méprisons l'une, sachons tirer parti de l'autre. »

Ainsi parlait, il y a quelques années, un prêtre éloquent aux prêtres ses frères; et ses vives paroles ont retenti dans bien des cœurs.

Il faut avouer que nous nous sommes trop fiés aux puis-

sances du siècle, que nous n'avons pas toujours mis notre seule force dans les armes de l'intelligence pour nous mêler à la lutte des intelligences. Il était plus facile et plus doux de se reposer sur d'autres du soin de faire honorer et respecter la religion, tandis qu'il fallait se jeter au milieu du peuple pour connaître sa misère physique et morale, pour avoir une juste idée des préjugés qui obscurcissent son intelligence, des besoins réels et légitimes qui tourmentent son cœur; tandis qu'il fallait arracher le masque à ces petits savans qui faisaient mentir la science au profit d'une fausse philosophie, en faisant parler une science plus haute et plus vraie. On se tenait dans l'ombre pour faire le bien à sa petite manière, on n'osait respirer le grand air de la liberté, comme si, une fois dans cet air fort et vivifiant, on dût être étouffé.

Cependant les griefs s'envenimaient; les préjugés restaient; la science en proie aux philosophes marchait toujours dans ses fausses voies; et les hommes se trouvaient toujours livrés à l'entraînement des mauvaises passions. En face de ces mauvaises passions, il fallait placer les bonnes. La lutte eût été pénible, mais Dieu a voulu que, qui combat pour lui, triomphe. On devait y songer. Il fallait des vertus publiques et une science brillante dans un tems où tout se discute en public et par la science. On s'est trop rejeté sur les vertus privées. On a trop voulu avoir des enfans sous sa main, plutôt que de lancer dans la société des hommes forts de foi et d'indépendance.

Dans une époque violente et critique où tous les élémens de la société se mêlent pour se refondre, où toutes les intelligences sont en travail, toutes les questions en suspens, toutes les passions, tous les intérêts en jeu, se croisant, se choquant, se brisant de mille manières; à une pareille époque, on ne régénère pas le monde par des voies secrètes, par des prières cachées. C'est à un apostolat plus fort, plus viril et plus beau qu'on doit prétendre. Oh! si on eût laissé s'agiter tous ces misérables intérêts d'un jour, qu'on se fût cloîtré dans le travail et la science pour mettre une vérité en face de chaque erreur de la philosophie, pour porter la lumière partout où elle porte les ténèbres, la vie, partout où sa main flétrie apporte un germe de mort; si on eût vu Dieu avant tout, et qu'on eût

songé que la foi transporte des montagnes, quelle puissance eût été égale à la nôtre ? Cette philosophie, cette science qui s'éteignent faute de principe vital, ne devaient-elles pas tomber aux accens de notre voix devenue plus mâle, devant la philosophie et la science régénérées ? A qui donc appartenait-il de jeter au monde ces traditions orientales si fécondes en importantes révélations sur l'histoire de l'humanité ? A qui donc de réveiller ces pieux et touchans souvenirs du moyen âge, des tems héroïques de nos pères, sur qui on avait tant menti ? A qui, de faire entendre le langage de la vraie liberté, de la liberté chrétienne ? Non, le Christianisme n'était pas mort. Non, c'était là qu'était encore ce qui attirait les âmes les plus généreuses, les intelligences les plus fortes : c'était là que devaient venir tous les amis sincères du beau et du vrai. L'avenir était à lui, comme l'avenir est encore à lui.

Car, en jetant les yeux autour de nous, il est facile de suivre le mouvement d'ascension du Catholicisme dans les esprits : je ne veux parler ici ni de la plus belle et la plus pure éloquence de l'époque, ni de la haute philosophie, ni de la sublime poésie qui nous appartiennent et qui n'appartiennent qu'à nous. Je passe par-dessus les hommes et je n'en veux qu'aux choses. Quelles sont les grandes vérités que nous confessons, pour lesquelles il n'y ait, sinon sympathie toujours, toujours au moins respect ? Quels sont aujourd'hui ceux de nos mystères dont un homme, d'un esprit un peu cultivé, se moque avec le sourire voltairien sur les lèvres ? Je ne les vois pas. Les intelligences fatiguées de tant de recherches stériles, de tant de douloureuses contemplations, en face d'elles-mêmes et des choses du siècle, tombent de la présomption frivole dans un désir plus sérieux de connaître, et de la haine aveugle dans une tolérance franche et consciencieuse.

L'épuisement de tout a préparé la voie à nos doctrines de force et de vie. On s'est jeté dans la curiosité philosophique et historique avec une pieuse ardeur ; on a rêvé une réorganisation sociale, je ne sais laquelle, par la liberté et la tolérance universelles ; on s'est extasié devant les canaux, les maisons de banque et les machines à vapeur ; on a parcouru ce long chemin de la science humaine, admirant sur les bords le tableau pittoresque

offert par la nature et la civilisation; puis une fois au bout, on s'est regardé les uns les autres; on n'avait plus devant les yeux qu'un pâle horizon de brouillards et de fumée.

Pourtant le ciel du catholicisme planait au-dessus des têtes, et plane encore.

Catholiques, c'est à nous de forcer tous ces voyageurs fatigués de lever les yeux pour les reposer, et pour faire pénétrer dans leurs âmes quelques rayons de cette lumière qui échauffe les nôtres.

Nous croyons avoir déjà détruit bien des préjugés, et la marche des choses nous a merveilleusement secondés dans cette œuvre de salutaire destruction : de sorte que nos adversaires commencent à croire à notre franchise et à leur impuissance. Or, ce qui jusqu'ici les éloignait de nous, c'était l'idée fausse de leur puissance et de notre faiblesse. A nous d'achever l'ouvrage : à nous de pousser dans la vérité tous ces esprits flottans, tous ces cœurs indécis qui soupirent. A nous de saisir par la force de notre foi les rênes de cette société qui s'en va sans but et sans guide, et de la diriger vers un avenir plus grand et plus noble. Nous n'avons point, comme nos pères du moyen âge, à porter nos armes sur des rivages éloignés; mais nous avons à conquérir la gloire d'une croisade plus belle, et à marcher aussi au cri de *Dieu le veut* ! Il s'agit de faire briller l'étendard de la croix, non pas sur la mosquée de Constantinople, mais sur le bazar de la civilisation moderne. Il s'agit de répandre à grands flots la foi et l'amour du christianisme par tous ces canaux qui nous sont ouverts pour pénétrer le corps social, d'entrer dans une action forte et régulière sur les intelligences avec lesquelles nous sommes en contact. La presse, l'enseignement, la tribune sont pour nous, comme pour tous, si nous le voulons et dès que nous le voudrons. Est-ce que c'est dans d'autres rangs que les nôtres qu'on trouvera du dévouement à une doctrine, là où il n'y a point de doctrine, là où il n'y a point de vraie récompense à donner à l'âme qui se dévoue ? Quand nous demandons la liberté, nous, et que nous nous en montrons dignes, nous savons qu'en faire; nous avons une parole à faire sortir de notre âme, une action à

produire à la face du ciel et devant les hommes? mais, eux, qu'en feront-ils de cette liberté? Quelle parole, quelle action leur est plus chère que leur âme, que leur vie; à laquelle ils aient foi, à laquelle ils attachent le salut de leur âme et celui de l'humanité? Ainsi, s'ils versent leur sang pour la liberté, nous devons les remercier de ce sang répandu. Car à eux, de quoi leur sert-il? Tout au plus, d'un peu de gloire humaine, c'est-à-dire d'un peu de fumée.

Catholiques, courage donc : précipitons-nous dans la régénération sociale par le travail et la science; suivons la voie dans laquelle la Providence nous mène par la main, en nous criant : Marche, marche! Malheur aux lâches qui désespèrent de leur cause! Paix et gloire aux hommes de bonne volonté qui suivent la Providence!

G.



Statistique religieuse du globe.

REVUE

DE TOUTES LES ERREURS QUI ONT ESSAYÉ D'ALTÉRER LA CROYANCE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Deuxième Article[1].

Vers le commencement du quatrième siècle, le paganisme tirait vers sa fin, la philosophie se mourait aussi. En vain des hommes de talent et d'esprit s'efforçaient de cacher l'absurdité du polythéisme sous des allégories obscures et des explications entortillées; en vain quelques autres avaient essayé de faire entrer la philosophie dans une alliance quelconque avec la foi chrétienne, la vive et pure lumière de l'Evangile prévalait, devant tous les yeux et dans tous les esprits, sur toutes ces fables, toutes ces puérilités. Le bon sens du peuple, régénéré et relevé par le christianisme, faisait justice de tous ces mensonges. Et déjà, dans tout l'univers, il y avait des hommes qui *adoraient le Père en esprit et en vérité*.

Mais depuis le jour où une infidélité à la voix de son Créateur fit tomber l'homme de son état primitif de vie, d'intelligence et d'innocence, jusqu'à cette mort, cette ignorance, cette concupiscence que l'on appelle encore, par souvenir, du nom de vie, il n'a pas été donné à la vérité d'être reconnue, d'être aimée unanimement sur cette terre. Aussi allons-nous voir un

[1] Voir le Numéro 9; Tom. II, p. 149.

autre genre d'opposition et de persécution s'élever contre le christianisme. Tout en admirant la plupart de ses bienfaits, quelques hommes vont les recevoir avec *un choix*, admettant ou rejetant la lumière divine, selon leur vue troublée; d'autres mépriseront la voix qui les leur distribue et la main qui les conserve; quelques-uns, amans déréglés de la vertu, vont la pousser à l'excès, la détruire par amour de la perfection même. Ainsi l'orgueil, la sottise, l'envie, la faiblesse, l'enthousiasme, toutes les misères, tous les dons de la pauvre humanité vont se tourner contre les vérités chrétiennes.

Nous allons mettre ce tableau devant les yeux de nos lecteurs. Sans entrer dans aucune réfutation, nous sommes sûrs que l'exposé simple et sincère de toutes ces aberrations de l'esprit humain suffira pour les faire apprécier convenablement.

Quatrième siècle.

SUCCESSION DES CHEFS DE L'ÉGLISE.

S. Marcel	304—310.	Libérius	351—366.
S. Eusèbe	310—311.	Felix, antipape, en	355.
S. Miltiade	311—315.	S. Damase	366—385.
S. Sylvestre	315—336.	S. Sirice	385—398.
35e S. Marc	336—336.	40e S. Anastase Ier	398—402.
S. Jules	336—351.		

CONCILES GÉNÉRAUX OU ŒCUMÉNIQUES.

325. — *Ier Concile-général*, appelé *Ier de Nicée*, ville de Bithynie, assemblé par ordre du pape Sylvestre, et présidé par Osius, évêque de Cordoue, en qualité de légat. Il y eut 318 *évêques*; l'empereur Constantin y assista. On y dressa le *Symbole de Nicée*. Il dura *deux mois et douze jours*.

381. — *IIe Concile-général, Ier de Constantinople*, tenu sous le pape S. Damase. Il y avait 150 *évêques*. On y défendit la *divinité du Saint-Esprit*, attaquée par Macédonius, et l'on ajouta au Symbole de Nicée le *Filioque*.

PÈRES DE L'ÉGLISE, DOCTEURS ET DÉFENSEURS DE LA FOI, ET ÉCRIVAINS CHRÉTIENS.

311. S. Méthodius, surnommé *Eubolius*,

Successivement évêque d'Olympe et de Tyr, couronné de la palme du martyre à Chalcide, l'an 311 ou 312. Poëte et controversiste; style diffus

et trop enflé. Voir : *Opera*, à Fran. Combefisio, gr. et lat.; *Parisiis*, 1644, in-fol. — *Convivium virginum*, à Leone Allatio, gr. et lat.; *Romæ*, 1655, in-8°. — Outre ces ouvrages, S. Méthodius avait composé un *poème* de dix mille vers *contre Porphyre*, deux traités de la *résurrection* et de la *Pythonisse*, un du *libre arbitre*, *commentaires sur la Genèse*, etc. Mais ces ouvrages sont perdus.

320. Arnobe l'ancien.

Né à Sicca, en Numidie, mort vers l'an 320, le Varron des écrivains ecclésiastiques, d'après Vossius. Voir : *Adversus gentes libri septem*, à Fausto Sabæo Brixiano; *Romæ*, 1542, in-fol. — *Opera*, cum notis var., ab Ant. Thysio; *Lugduni-Batavorum*, 1651, in-4°. — *Id.* cum notis J. C. Orelli; *Lipsiæ*, 1816, 2 in-8°. — Un *appendix* à cette édition a été publié en 1817, à *Leipsick*.

325. Lactance (*Lucius-Cœlius-Firmianus Lactantius.*)

Né, suivant quelques-uns, à Fermo en Italie, d'où lui viendrait le surnom de *Firmianus*; selon d'autres, à Sicca en Afrique. Disciple d'Arnobe, et précepteur de Crispus, fils de Constantin. S. Jérôme le nommait le *Cicéron chrétien*, et en effet, il mérite ce titre, par la pureté, la noblesse, la clarté et l'élégance de son style. Voir : *Opera*, in monasterio Sublacenci, 1465, in-fol., première édition de Lactance et premier ouvrage imprimé en Italie avec date. — Il existe en outre *vingt-huit éditions* de ses *œuvres complètes*, parmi lesquelles nous signalons les suivantes: A Desiderio Erasme; *Coloniæ*, 1544, in-fol., *édit. très correcte*.—Cum notis et animadvers. Nic. Lenglet du Fresnoy; *Parisiis*, 1748, 2 in-4°. — *De mortibus persecutorum*, à Joan. Columbo; *Aboæ*, 1684, in-8°. — *Epitome divinarum institutionum*, à Christopho Math. Pfœffio; *Parisiis*, 1712, in-8°. —*Symposium*, à Christ. Aug. Heumanno; *Hannov.* 1722, in-8°.

.... Théodore.

Evêque d'Héraclée en Thrace, sous le règne de Constantin. Voir : *Commentarius in psalmos Davidis*, à Bal. Corderio, *Antuerpiæ*, 1642, in-fol.

.... Juvencus (*Caius Vettius Aquilinus*).

Né en Espagne d'une illustre famille, et le plus ancien des poètes chrétiens dont il nous reste des ouvrages. Voir : *Historiæ evangelicæ libri IV*, sine notâ, in-4°. On croit cette édition de 1490. Il existe encore *treize* éditions du même ouvrage. Les plus remarquables sont celles de — *Venetiis*, 1502, in-4°, — à Theod. Poelmanno cranemburgense, *Cælari*, 1573, in-8°, — à Faustino Arevalo, *Romæ*, 1792, in-4°.

.... S. Macaire l'*Ancien*.

Né dans la Haute-Egypte, mort cénobite dans le désert de Scité. Voir

Homiliæ, gr. et lat.; *Parisiis*, 1622, in-fol. — La *Règle* dite *de S. Macaire*, imprimée dans le *Codex regularum*, est d'un autre S. Macaire dit *le Jeune.*

.... Optatien Porphyre (*Publius Porphyrius Optatianus*).

Poète latin, qu'il ne faut pas confondre avec Porphyre le philosophe. Il ne manquait ni d'esprit ni d'imagination, mais il s'en fallait de beaucoup qu'il fût naturel. Ses poèmes étaient des espèces de logogriphes indéchiffrables, dont les vers figuraient un *autel*, un *orgue hydraulique*, etc. Voir : *Panegyricus Constantino Augusto dictus*, ex codice manuscripto Pauli Velseri ; *Augustæ Vind.*, 1595, in-fol.

.... Eusèbe (*Pamphile*).

Evêque de Césarée en Palestine, l'un des hommes les plus éclairés et les plus érudits de l'Eglise chrétienne, mais qui malheureusement ne sut pas se tenir assez en garde contre l'erreur. Voir : *Præparatio evangelica*, gr. et lat.; *Parisiis*, 1544, in-fol. — *Demonstratio evangelica*, gr. et lat., à Franc. Vigero; *Rothomagi*, 1628, in-fol. — *Eusebii, Polycroni, Pselli in canticum canticorum expositiones*, à Joan. Meursio, gr.; *Lugduni-Batavorum*, 1617, in-4°. — *Commentarii in psalmos et in Isaiam, cum Athanasi et Cosmæ ægyptii opusculis*, à Ber. de Montfaucon, gr. et lat.; *Parisiis*, 1706, 2 in-fol. — *Onomasticum urbium et locorum sacræ scripturæ*, à J. Clerico, gr. et lat.; *Amstelodami*, 1707, in-fol. — *Chronicon à sancto Hieronymo latinè versum*, et continuatum à Jos. Scaligero, gr. et lat.; *Amstelodami*, 1658, in-fol. — *Thesauri temporum libri duo, ex interpretatione Hieronymi*, cum notis Scaligeri, gr. et lat.; *Amstelodami*, 1658, in-fol. — *Chronicorum canonum libri duo*, opus ex haicano codice, à Joan. Zohrabo diligenter repressum et castigatum; Ang. Maïus et Joan. Zohrabus nunc primùm, conjunctis curis latinitate donatum, notisque illustratum, additis Græcis relliquiis, ediderunt.... *Samuelis præsbyteri aniensis temporum usque ad hanc ætatem* (1179 J. C.) *Ratio*, è libris historicorum summatim collecta, opus ex haicanis quinque codicibus, à Joan. Zohrabo diligenturdescriptum et emendatum, Fr. Zohrabus et Ang. Maïus ediderunt; *Mediolani*, 1818, in-4°. — *Chronicum bipartitum*, nunc primùm ex armeniaco textu in latinum conversum.... operâ P. Joan. Bap. Aucher Ancyrani monachi armeni, et doctoris Mechitaristæ; *Venetiis*, 1818, 2 in-4°. — *Historia ecclesiastica*, à Guill. Reading, gr. et lat.; *Cantabrigiæ*, 1720, 3 in-fol.

.... Julius Firmicus Maternus.

Voir : *De errore prophanarum religionum*, à Jac. Oiselio, *Lugduni-Batavorum*, 1672, in-8°.

.... Didyme d'Alexandrie, surnommé le *Théologien* ou l'*Aveugle*.

Un des plus illustres orateurs des écoles chrétiennes; S. Jérôme en cheveux blancs fut son auditeur. Voir: *Libri tres de trinitate*, à Joan. Aloysio Mingarello, gr. et lat.; *Bononiæ*, 1769, in-fol. — *Liber adversùs Manichæos*, gr. et lat. dans l'*actuarium* de Combefis. — Un *Traité sur le S.-Esprit et sur les Epîtres canoniques*, se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

.... S. Césaire.

Fils de S. Grégoire de Nazianze le Père, frère de S. Grégoire le *théologien*; rhéteur, philosophe, géomètre, astronome, médecin. Ses ouvrages se sont perdus : il est douteux qu'il soit l'auteur des *Questiones theologicæ et philosophicæ*, ab alio Ehingero, gr. et lat.; *Aug. Vin.*, 1626, in-4°, qui portent son nom.

368. S. Hilaire.

Evêque de Poitiers; l'un des écrivains les plus distingués de ce siècle; surnommé par S. Jérôme le *Rhône de l'éloquence latine*. Voir : *Opera*, stud. monach. S. Benedicti, gr. et lat.; *Parisiis*, 1693, in-fol.

.... S. Optat.

Evêque de Milève, en Numidie. Voir : *De schismate Donatistarum libri septem*, à Lud. du Pin, cum notis variorum; *Antuerpiæ*, 1702, in-fol.

370. S. Zénon.

Evêque de Vérone; on a de lui *Sermones*, à fratribus Ballerinis; *Veronæ*, 1739, in-4°.

.... Lucifer.

Né en Sardaigne, évêque de Cagliari, mort en exil dans les déserts de la Thébaïde, écrivain violent et trop amer dans sa conduite surtout contre les Ariens. Voir : *Opera*, à fratribus Coletis; *Venetiis*, 1778, in-fol.

.... S. Athanase.

Mort vers 373, à Alexandrie sa ville natale; un des plus grands docteurs et des plus beaux génies de l'Eglise. Voir : *Opera*, à Bern. de Montfaucon, gr. et lat., *Parisiis*, 1698, 3 in-fol.

379. S. Basile.

Né à Césarée, en Cappadoce, archevêque de cette ville, l'un des orateurs les plus éloquens et les plus parfaits que l'on connaisse. Voir : *Orationes*, à Desid. Erasmo, gr., *Basileæ*, 1532, in-fol. — *Moralia*, gr., *Venetiis*, 1551, in-fol. — *Opera*, à Juliano Garnier, mon. S. Mauri, gr. et

lat., *Parisiis*, 1721—30, 3 in-fol. — *Oratio de humanâ Christi generatione*, à Joan. Bened. Carpzovio, gr. et lat., *Helmstadii*, 1757, in-4°. — *Homilia de invidiâ*, à Dan. Augentio, gr. et lat. *Parisiis*, 1586, in-4°. — *Opusculum ad juvenes*; *Moguntiæ*, in-4°. — *Epistola ad Gregorium nazianzenum de officiis vitæ solitariæ*, 1471, in-4°.

.... Commodianus Gazæus.

Poète d'une morale exacte, mais d'une poésie médiocre, même pour son tems. Ses œuvres sont : *Commodiani afri, liber adversus paganos*, cum notis Rigaltii, H. Dodwelli dissert. et præfatione Schurtz Fleischii; *Witebergæ*, 1705, in-4°.

.... Hégésippe.

Historien renommé et souvent cité, et qui peut-être n'a jamais existé. En effet, son ouvrage pourrait bien être un abrégé de celui de Josèphe, et son nom celui de ce dernier historien, prononcé *Josippus*, *Hegesippus*. On doute aussi que S. Ambroise ait été son traducteur, et même que l'ouvrage ait été écrit en grec. Voici le titre du livre qui a eu dix éditions. — *Egesippus de bello judaico et excidio urbis Hierosolymitanæ, à divo Ambrosio è græco latinè facta*, à Corn. Gualterio Gandav.; *Coloniæ*, 1559, in-8°. — Cet ouvrage a été *traduit en français* par Millet de Saint-Amour, *Paris*, 1556, in-4°.

379. S. Ephrem le *Syrien*.

Né à Nisibe, en Mésopotamie, moine, solitaire et docteur. Voir : *Opera*, gr.; *Oxonii*, 1709, in-fol. — Et *Opera*, à Josepho Simonio Assemano, gr., syr. et lat.; *Romæ*, 1732—46, 6 in-fol.

.... S. Amphiloque.

Evêque d'Icone, mort dans un âge avancé vers la fin du quatrième siècle. On a de lui : *Opera*, à Fran. Combefisio, gr. et lat.; *Parisiis*, 1664, in-fol.

384. S. Damase Ier.

Espagnol, et souverain pontife. On a de lui : *Opera*, cum notis; *Romæ*, 1754, in-fol. — *Carmina sacra*, ab Andr. Rivino; *Lipsiæ*, 1652, in-8°.

.... Apollinaire, *père* et *fils*.

Célèbres dans l'Eglise pour avoir essayé de faire une littérature chrétienne qui pût remplacer la littérature païenne. « On assurait, dit M. Nodier, qu'en soumettant aux lois de la poésie les histoires de l'Ancien-Testament, ils ne restaient pas inférieurs à Pindare dans les passages lyriques, et à Ménandre dans les passages familiers; les dialogues sur les

évangiles étaient écrits à la manière de Platon. » Il ne nous reste de ces deux écrivains que : *Interpretatio Psalmorum*, gr. et lat.; *Parisiis*, 1613, in-8°. — Quelques auteurs leur attribuent la tragédie intitulée : *Christus patiens*, qui se trouve dans les *œuvres de S. Grégoire de Nazianze.*

.... Faustin.

Ecclésiastique, vivant sous Théodore; on a de lui : *Fidei orthodoxæ adversus Arianos vindicis opera; Oxonii*, 1678, in-8°.

386. S. Cyrille.

Archevêque de Jérusalem, où il était né en 315, catéchiste et sermonnaire des plus distingués. On a de lui: *Opera*, à Joan. Prævotio, gr. et lat., *Parisiis*, 1631, in-fol. — Ab Aug. Tonttée, mon. S. Mauri, gr. et lat. *Parisiis*, 1720, in-fol. — *Catechesis*, à Joan. Prævotio, gr. et lat.; *Parisiis*, 1609, in-4°. — *De dictionibus. Venetiis*, 1497, in-fol.

387. S. Philastre.

Mort évêque de Bresse en Italie. Il reste de lui : *Liber de hæresibus*, à Joan. Alberto Fabricio; *Hamburgi*, 1721.

389. S. Grégoire *de Nazianze.*

Né en 328 en Cappadoce, grand prosateur, excellent poète et un des hommes les plus éminens du christianisme. On a cinq éditions de ses ouvrages, parmi lesquelles, *Opera*, ex editione Billii et Morellii, gr. et lat.; *Parisiis*, 1630, 2 vol. in-fol. La dernière, celle des Bénédictins, en 1778, n'a pas été achevée. — *Carmina*, à Joan. Langio, gr. et lat.; *Basileæ*, 1567, in-8°. — *Orationes sexdecim*; *Venetiis*, 1516, in-8°. — *Orationes duæ*, cum scholiis, à Christ. Frid. Matthæi, gr. et lat.; *Mosquæ*, 1780, in-4°. — *Arcana*, à Dav. Hœschelio, gr., *Lugduni-Batav.*, 1591, in-8°. — *Definitiones rerum simplices*, ab eodem, gr. et lat., 1591, in-8°. — *Invectivæ duæ in Julianum*, à Rich. Montacutio, gr. et lat., *Romæ*, 1610, in-4°. — *Epigrammata* CCXXVIII, à Lud. Ant. Muratori, gr. et lat.; *Patavii*, 1709, in-4°.

394. Ausone (*Decius Magnus Ausonius*).

Né à Bordeaux en 309, le meilleur poète du quatrième siècle. Il existe *quinze éditions* de ses ouvrages, parmi lesquelles on remarque: *Opera*, cum notis variorum à Jac. Tottio; *Amstel.*, 1671, in-8°. — Et *Opera*, cum interpretatione et notis Jul. Floridi, ad usum Delphini; *Parisiis*, 1730, in-4°. — *Sententiæ septem Sapientum*; *Viennæ*, 1500, in-4°.

.... Falconia Proba.

Femme du proconsul Adelphius, sous le règne d'Honorius, poète chrétien de médiocre mérite. On a d'elle : *Cento Virgilianus, seu centimetrum de Christo versibus virgilianis compagatum*, à Joan. Henr. Kromagero,

Halæ, 1719, in-8°. — *Id. et* XII *Sybillarum oracula,* avec le portrait de Proba et des douze Sybilles, vers 1478, in-4°.

396. S. Grégoire *de Nysse.*

Né à Sébaste, en 331. On a de lui : *Opera*, à Frid. Morellio, gr. et lat.; *Parisiis*, 1615, 2 in-fol. — *Id.*, 1638, 3 in-fol. — *Epistolæ VII*, à Joan. Bap. Caracciolo, gr. et lat.; *Florentiæ*, 1731, in-fol. — *De scopo hypotyposis*, à Feder. Morello, gr. et lat.; *Parisiis*, 1606, in-8°.

397. S. Ambroise.

Né vers 340, évêque de Milan pendant 23 ans, l'un des hommes les plus éminens de ce siècle. Le caractère particulier de son style est la douceur et l'onction. Il existe *onze éditions* de ses ouvrages, parmi lesquelles: *Opera*, à mon. S. Mauri; *Parisiis*, 1686—90, 2 in-fol. — *De officiis libri tres, cinq éditions*, parmi lesquelles celle de : *Mediolani*, 1488, in-4°. — — *Hexameron*; *Augustæ-Vind.*, 1472, in-fol.— *Expositio evangelii secundum Lucam*; *Augustæ*, 1476, in-fol. — *Opusculum de obitu Satyri fratris sui et alia; Mediolani*, 1488, in-4°. — *Epistolæ et opuscula*; *Basileæ*, 1492, in-fol. — *De Heliâ et jejunio*, sine notâ, in-8°. — *Liber pastoralis*; *Mediolani*, 1492, in-4°. — *Nationale divinorum*; *Argentinæ*, 1486, in-fol. — *De virginitate opuscula*, SS. DD. Ambrosii, Hieronymi et Augustini; *Romæ*, 1562, in-4°.

.... Philon.

Evêque dont on ne connaît l'existence que par : *Enarratio in canticum canticorum*, à Mich. Ang. Giacomellio, gr. et lat.; *Romæ*, 1772, in-4°.

.... S. Jean *de Jérusalem.*

Contemporain du précédent, on ne connaît de lui que: *Opera*; *Bruxell.* 1642, 2 in-fol.

.... Le Pèlerin de Bordeaux.

On donne ce nom à l'auteur anonyme de la curieuse relation du premier voyage fait par un chrétien à la Terre-Sainte. Cet itinéraire a dû être composé vers l'an 333. *C'est l'Odyssée des Croisades futures*, dit M. Nodier. Il n'en existe qu'une édition séparée, sous le titre de : *Itinerarium*, curâ et studio Pet. Pithœi, 1588, in-12 de 38 pages. Il a été imprimé en outre en 1600 dans l'*Itinéraire d'Antonin* de Schott. — En 1735, dans les *Anciens itinéraires romains*, de Wesseling. — Dans le tome II du *Theatrum geographiæ veteris* de Bertius. — Et enfin dans le 3e vol. de l'*Itinéraire à Jérusalem* de M. de Chateaubriand.

PHILOSOPHES DÉFENDANT LES RESTES DU PAGANISME.

Jamblique. — Thémistius. — Libanius. — Julien l'apostat. — Eunape. — Hypatie, femme philosophe.

Hérétiques, Chrétiens demi-philosophes et Scissionnaires.

306. **MÉLÉCIENS.**—Mélèce, évêque de Lycopolis en Egypte, avait sacrifié aux idoles pendant la persécution de Dioclétien. Il fut déposé dans un synode; mais il persista à garder son siège, et forma un schisme qui dura près de 150 ans.

311. **LES DONATISTES.** — Un nouvel évêque, Cécilien, venait d'être promu au siége de Carthage, en Afrique. Aucune objection ne s'élevait contre sa vertu, ou sa foi; mais l'ordination avait été faite par Félix, évêque d'Aptonge; et Félix était, à ce que l'on disait, un *traditeur*, c'est-à-dire un de ces chrétiens faibles, qui, pendant la persécution, avaient livré aux païens les livres et les vases sacrés. Il n'en fallut pas plus à Donat, évêque des Cases-Noires, pour soutenir que l'élection était nulle. De là division et scission parmi les évêques d'Afrique.

En vain le pape Miltiade, et quelques évêques des Gaules, en vain un concile tenu à Rome, un autre à Arles, déclarèrent l'élection valable; les évêques d'Afrique, forts de leur nombre de trois cents, résistèrent au pape, aux conciles, à toute l'Église. Se persuadant faussement, ainsi que les Montanistes, qu'il n'y avait point de mesure à garder dans le bien, ou de défiance de soi dans les bonnes intentions, ils préférèrent rester séparés, alléguant qu'ils ne voulaient pas se souiller avec l'indulgence de l'Eglise.

Bientôt ils descendirent dans les dernières conséquences du schisme et enseignèrent diverses erreurs pour justifier leur conduite. Ces erreurs consistaient en deux choses principales; la première, que la véritable Eglise avait péri partout, — excepté dans leur parti : aussi traitaient-ils toutes les autres Eglises de prostituées, qui étaient dans l'aveuglement; la seconde, que le baptême et les autres sacremens, conférés hors de leur église, étaient nuls : en conséquence, ils rebaptisaient tous

ceux, qui, sortant de l'Eglise catholique, entraient en société avec eux.

Le grand nombre d'évêques qui soutenaient les Donatistes, et leur vertu austère, attachèrent beaucoup de personnes à leur parti; car c'est une remarque qu'il convient de faire, que la rigueur, l'austérité et la pénitence, emportent partout le respect, et presque la vénération et la croyance de l'humanité, qui rend ainsi naturellement un éclatant témoignage à sa chute et au besoin qu'elle a de se purifier.

Mais bientôt l'esprit de division, père de toutes les sectes, et qui, ainsi que le Saturne de la Mythologie, dévore bientôt ses propres enfans, se mit parmi eux. Ils se partagèrent en petites branches, connues sons le nom de *Claudianistes*, *Rogatistes*, *Urbanistes*, *Pétiliens*, *Priscianistes* et *Maximianistes*, selon les maîtres particuliers par lesquels ces brebis sorties du grand bercail se laissaient conduire.

Comme, plusieurs fois, ils troublèrent la tranquillité de l'empire, les empereurs Constantin, Constance, Théodose et Honorius portèrent contre eux de sévères édits. Ils subsistèrent pourtant en Afrique jusqu'à la conquête des Vandales, et même après. Saint Augustin et Optat de Milève écrivirent contre leurs erreurs.

LES CIRCONCELLIONS. — C'étaient une faction de Donatistes. Ils furent aussi nommés *Scotopistes*. Ce nom leur fut donné parce qu'ils rôdaient autour des maisons, dans les villes et dans les bourgades, avec la mission, qu'ils s'étaient donnée à eux-mêmes, de redresser les torts, de venger les injures, de réparer les injustices, de rétablir l'*égalité* parmi les hommes. Pour remplir leur mission, ils donnaient la liberté aux esclaves, déclaraient quittes les débiteurs, et commettaient tous les désordres qui doivent suivre, et qui, en effet, ont toujours suivi la prédication de pareils principes. Donat exerçait d'horribles traitemens contre les catholiques, par le moyen de ses fanatiques qu'il appelait *les Chefs des Saints*. Rien ne peut donner une idée de leur délire religieux. Souvent dans leur enthousiasme pour le martyre, ils se donnaient en spectacle, les jours de marchés publics, se précipitant du haut des rochers, se jetant dans le feu, se coupant la gorge; les femmes mêmes, ces êtres

ordinairement si doux, mais si extrêmes dans leurs imaginations, imitaient ces horribles exemples. Saint Augustin a parlé d'eux, *hérésie* 69.

319. **ARIENS.** — Le Fils de Dieu, ou le Verbe divin, est une créature tirée du néant ; Dieu le Père l'a produit avant tous les siècles, et s'en est servi pour créer le monde. Ainsi le Fils de Dieu est d'une nature et d'une dignité très-inférieures à son Père, et ne doit être appelé *Dieu* que dans un sens impropre.

Telle est la doctrine que prêcha Arius, prêtre d'Alexandrie. On y reconnaît d'abord l'influence et le fond des anciennes doctrines philosophiques. C'est encore un de ces hommes qui croient qu'il leur est réservé de concilier les opinions existantes. Ce génie, ou substance produite par le Père, et créant au-dessous de lui ce monde, était une idée fixe des habiles d'alors ; ils voulaient la faire entrer, de force, dans l'Eglise catholique.

Aussi toute l'Eglise fut en feu. Vainement le premier Concile général tenu à Nicée, en 325, condamna l'erreur et l'hérésiarque. La subtilité sophistique de l'esprit grec commença à percer et à produire ses fruits. La question fut embrouillée jusqu'au point qu'une seule lettre omise ou reçue, constituait l'orthodoxie ou l'hérésie [1]. De là ces disputes interminables, ces adhésions de conciles et de docteurs dont on se vantait, cette accusation de complicité portée contre le pape Libérius ; de là le mot de S. Jérôme : *L'univers fut étonné de se voir arien.*

Un autre soutien de cette erreur, et une autre persécution qui commença à peser sur l'Eglise, ce fut la puissance temporelle. A peine Constantin venait de s'asseoir tranquille sur le trône impérial, à l'ombre de la croix, qu'il se tourna contre elle en prêtant son appui à l'hérésie. D'abord il avait rudement envoyé Arius en exil ; mais comme toujours les vents de cour sont inconstans, bientôt il le rappela, encouragea et fortifia son parti, et persécuta saint Athanase, cet intrépide champion de la di-

[1] Il s'agit des mots grecs ὁμοουσίος et ὁμοιουσιος : le premier signifie *consubstantiel*, terme catholique, et le second *semblable*, terme hérétique. Mais avant que ce sens eût été fixé, plusieurs fidèles souscrivaient de bonne foi l'une ou l'autre déclaration.

vinité du Christ. On est dans le doute si cet empereur mourut dans la foi catholique.

Après lui ce fut pis encore, Constance, en 337, prit ouvertement leur parti, et tout l'empire fut rempli de troubles. En 364, Valens, maître de l'Orient, fit profession ouverte de l'arianisme. Cette secte pénétra chez les Goths, les Bourguignons et les Vandales, qui, au Ve siècle, la portèrent, au bout de leurs sabres, dans les Gaules et en Afrique ; puis les Visigoths la firent passer en Espagne, où elle s'éteignit entièrement vers 660.

Au XVIe siècle, nous verrons quelques disciples de Luther ressusciter l'arianisme, et au XVIIIe, la philosophie attaquer, avec une incroyable audace, la divinité du Christ. Nous vivons au milieu de ces nouveaux Ariens : quand adoreront-ils, comme nous, comme nos pères, Jésus crucifié ?...... Ce que nous savons, c'est que, comme les autres, la nouvelle hérésie finira.

319. **COLLUTHIENS.** — Un prêtre d'Alexandrie, Colluthus, se scandalisa de ce que son évêque avait usé d'abord d'une certaine condescendance à l'égard d'Arius; sur cela il se sépara de lui et tint des assemblées particulières. Bientôt de cet isolement, il tomba dans l'erreur; il enseigna que Dieu n'a pas créé les méchans, et n'est pas l'auteur des maux qui nous affligent. Osius le fit condamner dans un concile à Alexandrie, en 319.

335. **EUSTATHIENS.** — Un moine nommé Eustathe, regardant son état comme le plus parfait, s'attacha quelques disciples, et leur donna les idées les plus exagérées sur les différens états de la vie. Le concile de Gangres, en Paphlagonie, qui condamna ces sectaires, nous fait connaître quelques-unes des exagérations de leurs esprits exaltés; ils condamnaient le mariage et exigeaient que les femmes quittassent leurs maris; sous prétexte de leur faire mener une vie plus austère, ils séparaient encore les serviteurs de leurs maîtres, les enfans de leurs parens ; ils permettaient aux femmes de s'habiller en homme, défendaient en tout tems l'usage de la viande, et soutenaient qu'on ne peut être sauvé sans renoncer à tous ses biens. Cette secte fut bientôt éteinte.

340. **AÉRIENS** ou **ÉRIENS.** — Ces chrétiens infidèles avaient à peu près les mêmes idées que les ariens sur la Trinité. Ils détruisaient en outre la hiérarchie et la discipline de l'Eglise, en soutenant que l'Episcopat n'est pas au-dessus du simple sacerdoce, et que les prêtres peuvent exercer toutes les fonctions des évêques. Ils soutenaient encore que les prières pour les morts étaient inutiles; qu'il fallait plutôt jeûner le dimanche que les autres jours. Ils appelaient *antiquaires* ou *anciens*, les fidèles attachés aux traditions et à la loi de l'Eglise. Les protestans ont renouvelé quelques-unes de ces erreurs.

342. **AUDIENS.**— Audius était un homme d'un esprit borné; il s'était fait une religion de quelques lambeaux pris aux Catholiques, aux Gnostiques et aux Juifs. Ainsi il soutenait que puisque l'homme a été fait à la ressemblance de Dieu, Dieu doit être corporel; il célébrait la Pâque à la façon des Juifs, et pensait que les ténèbres, le feu et l'eau n'avaient point de commencement. Saint Augustin les appelle *Vadiens.* Ils étaient en fort petit nombre et s'éteignirent bientôt.

345. **PHOTINIENS.** — Photin, évêque de Sirmium en Hongrie, expliquait ainsi la doctrine des Ariens sur Jésus-Christ. Jésus est un pur homme, né, cependant, du Saint-Esprit et de la vierge Marie. Une certaine émanation divine, qu'il appelait *Verbe*, est descendue sur lui. C'est l'union de ce Verbe avec la nature humaine, qui fait que Jésus est appelé *Fils de Dieu, Fils unique.* Le Saint-Esprit, suivant lui, n'était pas une *personne*, mais une *Vertu* émanée de la Divinité. Comme Sabellius, il n'admettait qu'une personne en Dieu : les Sociniens ont rajeuni ces vieilles pensées.

360. **EUNOMIENS.** — C'était une branche d'Ariens, ainsi nommés de l'évêque Eunomius, qui avait ajouté quelques opinions particulières à celles d'Arius. Ainsi il soutenait qu'il connaissait Dieu aussi parfaitement que Dieu se connaît lui-même; que le Fils de Dieu ne s'était uni à l'humanité que par sa vertu et ses opérations; que la foi seule peut sauver, malgré les plus grands crimes et même en mourant dans l'impénitence finale. Il rebaptisait ses disciples, et rejetait, comme les protestans, le culte des martyrs et les honneurs rendus aux Saints. Ils étaient appelés aussi *Troglodytes.*

360. **MACÉDONIENS.** — Macédonius était Arien et archevêque de Constantinople; son caractère violent le rendit odieux à l'empereur Constance, quoique Arien lui-même, et à tout son parti; il fut déposé. Irrité contre les Ariens et contre les Catholiques, il soutint contre les premiers la divinité du Verbe, et nia, contre les seconds, que le Saint-Esprit fût une personne divine : il ne le reconnaissait que comme une création plus parfaite que les autres. Il se fit des sectateurs qui se répandirent dans la Thrace, dans les provinces de l'Hellespont et dans la Bithynie. En 381, le concile général de Constantinople condamna ces erreurs. Saint Athanase et saint Basile les réfutèrent. On les appela aussi *Pneumatomaques*, *ennemis du Saint-Esprit*.

360. **APPOLLINARISTES.** — C'était un mélange de quelques erreurs des Gnostiques, qu'Appollinaire de Laodicée avait fait entrer dans sa religion. Ce docteur refusait de croire que le corps de Jésus-Christ fût semblable au nôtre; il avait imaginé une espèce de corps, dont le Verbe, disait-il, avait été revêtu de toute éternité; corps impassible, descendu du ciel dans le sein de la sainte Vierge, mais qui n'était pas né d'elle; aussi Jésus-Christ n'était né, n'avait souffert, n'était mort et ressuscité qu'en *apparence*. Distinguant l'âme de Jésus-Christ de ce que les Grecs appelaient νοῦς, *esprit*, *entendement*; il disait que le Christ avait pris une âme, mais sans entendement. Erreur née probablement de l'opinion de Platon, qui distinguait l'âme sensitive de l'âme raisonnable. On voit que cette hérésie était toute fondée sur des distinctions fort subtiles, auxquelles le commun des hommes ne peut comprendre grand chose; cela ne l'empêcha pas de s'étendre dans plusieurs églises de l'Orient.

362. **LUCIFÉRIENS.** — Schismatiques dupes d'un rigorisme outré. C'étaient quelques Chrétiens de Sardaigne et d'Espagne qui s'attachèrent à Lucifer, évêque de Cagliari, lequel refusait de recevoir à pénitence les Ariens, et quelques évêques dont on avait surpris la bonne foi. Un petit nombre pensait qu'il fallait rebaptiser les hérétiques et les schismatiques qui rentraient dans le sein de l'Eglise.

373. **COLLYRIDIENS.** — Quelques femmes d'Arabie ren-

daient à la sainte Vierge un culte superstitieux, semblable à celui que les païens rendaient à leurs dieux. Il consistait principalement dans l'offrande d'un gâteau, en grec κολλύριος, *collyre*, d'où leur est venu leur nom. S. Epiphane apprit à ces ignorans qu'il ne faut *adorer* que Dieu, et seulement *honorer* Marie.

381. **PRISCILLIANISTES.** — Priscillien était Espagnol, homme savant, riche et insinuant. Il recueillit les principaux dogmes des Gnostiques et des Manichéens et les fit circuler dans son pays. Il niait la réalité de la naissance et de l'incarnation de Jésus-Christ, soutenait que le monde visible n'est pas l'ouvrage de l'Être suprême, mais celui de quelque démon ou mauvais principe. Ainsi il admettait les Eons ou *génies*, émanés de la nature divine. Il regardait les corps comme des prisons que l'Auteur du mal a construites pour y renfermer les esprits célestes. Conséquemment il condamnait le mariage, niait la résurrection des corps, et renouvelait quelques autres erreurs des anciens Gnostiques. Les Priscillianistes entremêlaient toutes ces croyances de pratiques bizarres. Ils ne mangeaient point de chair, jeûnaient les dimanches, les jours de Noël et de Pâques, s'assemblaient la nuit, priaient, quelquefois nus, hommes et femmes. Condamnés par différens conciles et par les édits de divers empereurs, ces hérétiques, après avoir fait assez de bruit pendant près de deux cents ans, disparurent peu à peu.

386. **JOVINIANISTES.** — Dans un monastère de Milan, vivait un moine, Jovinien, dans les pratiques de la plus austère pénitence. Tout-à-coup il se dégoûte de cette vie dure, se rend à Rome, où il enseigne que la sensualité et la continence sont, par elles-mêmes, des choses fort indifférentes, que la virginité n'est pas un état plus parfait que le mariage, que la Mère de Dieu n'est pas demeurée vierge après la naissance de Jésus-Christ. Toutes ces opinions étaient mêlées aux principes du stoïcisme et aux subtilités de quelques autres hérétiques. Ainsi il soutenait que tous les péchés sont égaux, que les personnes régénérées par le baptême ne peuvent être vaincues par le démon. Une doctrine si facile eut à Rome un assez grand nombre de sectateurs. Les protestans ont adopté une bonne partie de ces erreurs, en particulier l'inamissibilité de la grâce.

Les Helvidiens, Anti-Marianistes ou Antidico-Marianistes, ou Anti-Mariens, professaient à peu près les mêmes erreurs.

389. **BONOSIENS.** — Cette secte eut pour chef Bonose, évêque de Macédoine. Il voulait que Jésus-Christ ne fût fils de Dieu que par adoption, et que Marie, sa mère, eût cessé d'être vierge après l'enfantement. Le pape Gélase condamna ces erreurs.

395. **AGAPÈTES.** — Secte de Gnostiques principalement composée de femmes, comme les Collyridiens. Les Agapètes, ou *Amoureuses*, s'attachaient les jeunes gens en leur enseignant qu'il n'y a rien d'impur pour les consciences pures. Une des maximes de ces dames était de jurer et de se parjurer sans scrupule, plutôt que de révéler le secret de leur secte.

Cinquième siècle.

SUCCESSION DES CHEFS DE L'ÉGLISE.

S. Innocent Ier	402—416.	S. Hilaire	461—467.
S. Zozime	416—419.	S. Simplice	467—483.
S. Boniface	419—423.	S. Félix II	483—492.
S. Célestin	423—432.	50e S. Gélase Ier	492—496.
45e S. Sixte III	432—440.	S. Anastase II	496—498.
S. Léon-le-Grand.	440—461.	S. Symmaque	498—514.

CONCILES GÉNÉRAUX OU ŒCUMÉNIQUES.

431. — *IIIe Concile-général*, tenu à *Ephèse*, présidé par S. Cyrille d'Alexandrie, au nom du pape Célestin Ier; il y eut plus de 200 *évêques*. La sainte Vierge y fut déclarée *mère de Dieu* et *Nestorius condamné*.

451. — *IVe Concile-général*, tenu à *Chalcédoine*. Eutychès et Diodore, soutenant qu'il n'y a qu'*une seule nature en Jésus-Christ*, y furent condamnés.

PÈRES DE L'ÉGLISE, DOCTEURS ET DÉFENSEURS DE LA FOI ET ÉCRIVAINS CHRÉTIENS.

400. Phébade ou *Fitade*.

Evêque d'Agen, appelé *S. Fiari* par les habitans du pays. On a de lui : *Liber contrà Arianos*; *Parisiis*, 1570, in-8°.

403. S. Epiphane.

Archevêque de Salamine, né vers 310, en Palestine; homme docte, mais écrivain médiocre. On a de lui : *Opera*, à Dionys. Petavio, gr. et lat.; *Parisiis*, 1622, 2 in-fol. — *Commentarius ad physiologum*, à C.

Ponce de Léon, gr. et lat.; *Antuerpiæ*, 1588, in-8°. — *Opuscula*, ab eo dem, gr. et lat.; *Antuerpiæ*, 1588, in-8°.

.... Prudence (*Aurelius Clemens Prudentius.*)

Né à Sarragosse en 348, mort vers le commencement du 5e siècle, poète chrétien. Il existe *quinze éditions* de ses ouvrages parmi lesquelles : *Opera*, à Steph. Chamillard, ad usum Delphini; *Parisiis*, 1687, in-4° — et *Opera*, glossis Esoui magistri et var. lect. illustrata à Fausto Arevalo; *Romæ*, 1789, 2 in-4°. — *Liber de septem peccatis et virtutibus*, in-4°. — *Liber hymnorum*; *Viennæ*, du 15e siècle, in-4°.

407. S. Jean *Chrysostome.*

Né à Antioche, l'an 344, mort le 14 sept., dans l'exil, après avoir été pendant dix ans archevêque de Constantinople; il est considéré par S. Augustin comme le plus illustre des docteurs de l'Eglise. Le nom de *Chrysostome* (bouche d'or), qui lui fut donné dès sa jeunesse, dit assez quel était son style. C'est Démosthène et Cicéron réunis, disent les critiques. L'abbé Auger l'appelle l'*Homère de l'éloquence.* Voir : *Opera*, ab Hen. Savilio, Græcè; *Etonæ*, 1612, 8 in-fol. — *Opera*, gr. et lat., à Bern. de Montfaucon, gr. et lat.; *Parisiis*; 1718-38, 13 in-fol. — Il y a une autre édition de 1636, en 11 vol. in-fol. — *Homiliæ in epistolas D. Pauli*, à Bern. Donato, gr.; *Venetiis*, 1529-35, 4 in-fol. — *Homilia de morali politiâ et in præcursoris decollationem et Peccatricem*, à Fr. Combefisio, gr. et lat.; *Parisiis*, 1645, in-4°. — *Homilia in dictum apostoli ; modico vino utere*, gr.; *Lovani*, in-4°. —*Homiliæ sex contra Judæos*, à Dav. Hoeschelio, gr. et lat.; *Aug. Vind.*, 1602, in-8°. — *Homiliæ decem*, à Joan.-Bapt. Galio, gr.; *Romæ*, 1581, in-4°. — *Homiliæ XII ad populum Antiochenum*, à Joan. Harman, gr.; *Lond.*, 1590, in-8°. — *Conciunculæ sex de fato et providentiâ Dei*, gr.; *Lovanii*, 1532, in-4°. — *De orando Deo libri duo*, gr.; *Lovanii*, 1572, in-8°. — *Opuscula aliquot*, à Des. Erasmo, gr.; *Basileæ*, 1529, in-4°. — *Dialogi sex*, gr., *Lovanii*, 1529, in-4°.—*Decas orationum*, à Joan.-Jac. Beurero, gr. et lat.; *Basileæ*, 1585, in-8°. — *Oratio in natalem D. N. J.-C.*, à Dav. Hoeschelio, gr.; *Aug. Vind*, 1594, in-8°. — *De educandis liberis et alia*, à Combefisio, gr. et lat.; *Parisiis*, 1656, in-4°. — *De sacerdotio libri VI*, *trois éditions*, parmi lesquelles, celle : à J.-Alb. Bengelio, gr. et lat.; *Stuttgard*, 1725, in-8°. — *Divinæ missæ exemplaria duo*, gr. et lat.; *Venetiis*, 1644, in-8°. — *D. Joan. Chrysostomi et D. Gregorii Nisseni de Virginitate*, à Joan. Livinijo, gr. et lat.; *Antuerpiæ*, 1574, in-4°.—Il existe plusieurs *versions latines* imprimées séparément, parmi lesquelles on remarque celle de *Venise*, 1503, in-fol, et de *Bâle*, 1504 et 1522.

410. Tyrannus Rufin.

Né dans le Frioul, connu seulement par ses controverses avec S. Jé-

rôme. On a de lui : *Opera*, à Ren. Lau. de la Barre; *Parisiis*, 1580, in-fol. — *Ecclesiasticæ historiæ, libri III*, à Sim. Grinæo; *Basileæ*, 1570, in-fol. — *De vitis patrum, libri III*, cum notis Rosweydii; *Lugduni*, 1617, in-fol.—*Opuscula quædam*, à F. P. Th. Cacciari; *Romæ*, 1741, in-4°. — *Opera quæ extant*, à Dom. Vallarsi; *Veronæ*, 1745, *édit. non terminée.*

.... Rufin *le Syrien.*

Ami de S. Jérôme, mais disciple de Théodore de Mopsueste, et maître de Pélage. On a de lui : *Rufini liber de fide*, cum notis Sirmundi; *Parisiis*, 1650, in-8°. On lui attribue aussi le *Libellus fidei, continens XII anathematismos*, imprimé dans l'*Historia pelagiana*, de *Padoue*, 1673.

412. Théophile d'*Alexandrie.*

Patriarche d'Alexandrie, adversaire et persécuteur de S. Jean Chrysostome. Ses écrits, peu considérés, sont imprimés dans la *Bibliothèque des Pères*. On a séparément : *Dissertatio*, à Fed. Morello, gr. et lat.; *Parisiis*, 1608, in-8°.

420. Sulpice-Sévère.

Né à Agen, disciple et biographe de S. Martin de Tours, le plus élégant des historiens latins du moyen âge. On l'a appelé le *Salluste chrétien.* Nous avons *douze éditions* de son *Historia sacra*, depuis 1502 jusqu'à celle donnée, ab Hier. de Prato; *Veronæ*, 1741-54, 2 in-4°.

.... Paul Orose.

Espagnol ou Portugais, historien; il y a *huit éditions* de ses *Historiæ*, parmi lesquelles, celle : à Sigeberto Havercampo; *Lug.*, 1738, in-4° — *Beati Pauli Horosii presb. historiographi, discipuli S. Augustini in Christiani nominis querulos libri septem*; *Aug. Vind.*, 1471, in-fol.

420. S. Jérôme (*Hieronymus.*)

Né vers l'an 331 à Stridon (aujourd'hui *Sdrigna*) en Styrie, traducteur de la *Vulgate*, et l'un des plus savans docteurs de l'Eglise. Il y a *six éditions* des ses *Œuvres complètes*, parmi lesquelles : *Opera*, à Joan. Martianæo, mon. S. Mauri; *Parisiis*, 1695-1706, 5 in-fol. — *Epistolare*, sine notâ, in-fol. — *Epistolæ*, cum præf. Joan. Andræ, epis. Aleriensis; *Romæ*, 1468, 2 in-fol. — *Id.* à Mariano Victorio; *Romæ*, 1566, 3 in-8°. — *Tractatus varii et epistolæ*; *Romæ*, in-fol. — *Liber flosculorum*; *Mediolani*, 1475, in-4°. — *Expositio in Symbolum apostolorum ad Laurentium*; *Oxoniæ*, 1468. — *Epistola ad Paulinum et Augustinum de fugâ mulierum*, sine notâ, 1470, in-4°.—*Vitæ sanctorum Ægyptiorum*; *Ulmæ*; 1474, in-fol. — *Historia heremitica* ab Heriberto Rossweydo; *Antuerpiæ*, 1628, in-fol. — *Contra Helvidium de B. Mariæ virginitate, et epistolæ ad Gaudentium et Pammachium et Decanum*, sine ullâ notâ. — *Ordo vivendi Deo ad Eusto-*

chium, sine notâ, in-4° goth. — *Epitaphium Nepotiani*; *Zwollis*, sine anno. — *Prologus in librum de Viris illustribus*, sine notâ, in-fol.

.... Philippe *le Prêtre*.

Disciple de S. Jérôme, dont on ne connaît que : *Opera*; *Basileæ*, 1527, in-4°.

.... S. Julien *l'Evêque*.

Né dans la Pouille, vivait vers l'an 420. On a de lui ; *Libellus fidei*, à Jo. Garnier; *Parisiis*, 1668, in-4°.

427. S. Gaudence.

Evêque de Bresse, en Italie, disciple et ami de S. Philastre dont il a écri l'*histoire*. On a de lui : *Sermones cum Ramperti et Adelmanni opusculis*, à Paulo Galeardo; *Pataviæ*, 1720, in-4°.

.... S. Denys *l'Aréopagite*.

Nous plaçons ici cet écrivain du *premier siècle*, parce que les ouvrages qu'on lui attribue sont tenus pour apocryphes, et appartenir à un écrivain du quatrième ou cinquième siècle. Il existe *neuf éditions* de ses *Opera*, parmi lesquelles celle, *cum scholiis S. Maximi, et paraphrasi Pachymeræ*, à Balth. Corderio, gr. et lat.; *Antuerpiæ*, 1634, 2 in-fol. — *De cœlesti hierarchiâ, de Divinis nominibus, de pontificali dignitate*, gr.; *Florentiæ*, 1516, in-8°.

.... Synésius.

Elève de la fameuse Hypatie d'Alexandrie ; évêque de Ptolémaïde, d'une orthodoxie douteuse. *Opera*, à Dionysio Petavio, gr. et lat.; *Parisiis*, 1633, in-fol. — *Epistolæ*, cum notis, gr. et lat.; *Parisiis*, 1605, in-8°. — *Orationes quatuor et hymni*, à Guil. Cantero, gr. et lat.; *Basileæ*, 1567, in-8°. — *Hymni*; *et Gregorii Nazianzeni odæ aliquot*, à Fr. Porto, gr. et lat.; *Parisiis*, 1569, in-32. — *Hymni Gregorii Nazianzeni.*; *et Joan. Damasceni hymnus in theologiam*, gr. et lat.; *Parisiis*, 1570, in-8°. — *Hymni X et Greg. Nazianzeni odæ IV*, gr.; *Lut. Par.*, 1586, in-8°.

430. S. Augustin.

Né à Tagaste, en Afrique, le 13 novembre 354, mort évêque d'Hippone, pendant le siége de cette ville par les Vandales, le 28 août 430. « C'est, dit M. Nodier, un moraliste, un orateur, un profond politique, un sage historien ; il a jusqu'à l'attrait du poète, quand il décrit, et du romancier quand il raconte. Les commentateurs l'ont appelé *le docteur de la grâce*, et les peintres mystiques du moyen âge lui ont donné un *cœur enflammé* pour symbole. » — Il existe *six éditions* de ses œuvres complètes, la première : *Opera*, à Desid. Erasmo ; *Basileæ*, 1528-29, 10 in-fol. — 2° Celle de 1552, 11 vol. in-4°. — 3° Celle de 1570, 11 vol. in-4°; celle-ci est

dite *Augustinus castratus*, parce qu'elle est mutilée en plusieurs endroits. — 4° Celle de 1577, en 10 vol. in-fol.; c'est celle des *Théologiens de Louvain*, accusée de Jansénisme. — 5° Celle, à Mon. S. Mauri; *Parisiis*, 1679-1700, 8 vol. in-fol. renfermant 11 tomes, *bonne édition*. — 6° Celle de *Antuerpiæ*, 1700-1703, 12 in-fol., *excellente édition*. — Voici les ouvrages imprimés séparément; *Sermones inediti*, à Mich. Denys; *Vindobonæ*, 1792, in-fol. — *De civitate Dei libri XXII*, il en existe *quatorze éditions*, parmi lesquelles celle de : *Romæ*, 1482, in-fol.—*Confessionum libri XIII*; *Parisiis*, 1687, in-12. — *Libellus de veræ vitæ cognitione*, 1470, in-4°. — *Epistolæ*, sine notâ, in-fol. — *Opuscula varia*; *Venetiis*, 1484, in-4°. — *Opera varia*, à Sev. Calcho; *Parmæ*, 1491, in-fol. — *De animâ et spiritu, de sobrietate, de ebrietate, de quatuor virtutibus et de contritione cordis*, 1472, in-4°. — *De consensu Evangelistarum libri IV*; *Lavingæ* (*Lauvingen en Souabe*), 1473, in-fol. — *De cognitione vitæ*, in-4°. — *De sanctâ virginitate*, in-4°. — *De salute, sive de adspiratione animæ ad Deum*; *Tarvisii*, 1471, in-4°. — *Sermones ad fratres in heremo*; *Mutinæ*, 1477, in-4° — *Sermones et Homiliæ*: *Mediolani*, 1484, in-4°. — *Homeliæ quinquaginta*; *Augustæ*, 1475, in-fol. — *De arte prædicandi*, in-fol. — *Tractatus varii*, in-4°. — *Soliloquia*; *Augustæ*, 1473, in-fol. — *De vitâ christianâ*, in-4°. — *Et de singularitate Clericorum*; *Coloniæ*, 1467, in-4°. — *Meditationes*; *Venetiis*, 1484, in-4°. — *Enchiridion*, in-4°. — *Liber de questionibus Orosii*, in-4°, goth. — *De mirabilibus sacræ Scripturæ*, in-fol.—*Regula*, cum expo. Hugonis de S. Victore; *Venetiis*, 1508, in-fol.

.... Nonnus.

De la ville de Panapolis en Egypte, mythologue et paraphraste distingué. On a de lui ; *Paraphrasis in Joannem*, dont il existe *dix-huit éditions*, parmi lesquelles on distingue celle : à Dan. Heinsio, gr. et lat.; *Lugd.Bat.*, 1627, in-8°.

.... S. Marc *le Moine*,

N'est connu que par l'ouvrage suivant : *Sermones de jejunio et de Melchisedech*, à Bal. Ma. Remondini, gr. et lat.; *Romæ*, 1748, in-4°.

.... S. Marc *l'Ermite*,

N'est connu que par : *S. Marci eremitæ quæ extant*. gr.; *Parisiis*, 1563, in-8°.

.... Dracontius.

Prêtre et poète espagnol. On a de lui : *Carmina*, à Faus. Arevallo; *Romæ*, 1791, in-4°.—*Hexameron et Eugenii epist. Toletani opuscula*, à Jac. Sirmondo; *Lut. Par.*, 1620, in-8°.

.... Théodote.

Evêque d'Ancyre, vers l'an 430. On a de lui : *Expositio in symbolum Nicæum*, à Lucâ Holstenio; *Romæ*, 1669, in-8°.

431. S. Paulin.

Né à Bordeaux en 353, mort évêque de Nole, le 22 juin 431; théologien et poète. On a de lui ; *Opera*, à L. Ant. Muratori ; *Veronæ*, 1736, in-fol. — *Carmina Natalia*, à Jo. Aloy. Mingarelli ; *Romæ*, 1756, in-4°.

440. S. Jean Cassien.

Né en Provence, fondateur du monastère de Saint-Victor à Marseille. Ses écrits se font remarquer par une clarté facile et par une grande onction chrétienne. On a *huit éditions* de ses *Opera*, parmi lesquelles, celle : ab Alar. Gazæo; *Lipsiæ*, 1733, in-fol.

440. Flavius Lucius Dexter.

Fils de S. Pacien, évêque de Barcelonne, historien et poète. On a imprimé sous son nom : *Fragmenta omnimodæ historiæ, cum Maximi epist. Cesar-Augustani continuatione*, *Hispali*, 1627, in-4°. Mais on croit que cet ouvrage ainsi que sa *Chronique*, sont supposés.

440. Celius Sedulius.

Irlandais, à ce que l'on croit, poète latin, passable pour son siècle. On a de lui : *In librum Evangeliarum*, goth., in-fol. — *Carmen paschale et hymni*, in-4°, — *Carmen paschale et hymni duo*, ab Hen. Arntzenio; *Leovardiæ*, 1761, in-8°. — *Opera omnia*, etc., à Fr. Arevalo; *Romæ*, 1794, in-4°.

443. Claudius Marius Victor ou *Victorinus*.

Né à Marseille, rhéteur et poète célèbre de son tems. Ses *ouvrages* ont été imprimés avec *Avitus Alcimus*.

444. S. Cyrille d'*Alexandrie*.

Mort le 28 juin de cette année, patriarche d'Alexandrie. On a de lui: *Opera*, à Joan. Auberto, gr. et lat.; *Parisiis*, 1633—38, 7 in-fol.— *Homiliæ XIX*, à Bal. Corderio, gr. et lat.; *Antuerpiæ*, 1648, in-8°. — Ses *Dix livres contre l'emp. Julien* ont été publiés avec les *œuvres* de ce dernier; *Lipsiæ*, 1696, in-fol.

446. S. Proclus.

Secrétaire de S. Jean Chrysostome, dont il n'a pas imité l'éloquence ; mort évêque de Constantinople, le 12 juillet. On a de lui : *Analecta*, à Vin. Ricardo, gr. et lat. ; *Romæ*, 1630, in-4°. — *Opuscula*, à Ger. Elmenhorstio, gr. et lat. ; *Lugd. Bat.*, 1617, in-8°., *édition peu soignée*.—La traduction latine d'une partie de ses *œuvres* a été insérée dans la *Bibl. des Pères* de Lyon.

449. S. Hilaire.

Né sur les confins de la Lorraine et de la Champagne, mort évêque d'Arles, le 5 mai 449, exténué d'abstinences, de veilles et de travaux. On a sous son nom : *Opera*, à Jos. Salinas; *Romæ*, 1731, in-4°. — *De S. Honorato oratio funebris*, à Lerinensi Biblio. producta; *Parisiis*, 1578, in-8°. — M. Nodier dit que les *seuls ouvrages authentiques* de ce docteur sont ceux que le P. Quesnel a recueillis dans l'*appendix* de son édition des *Œuvres de S. Léon.*

450. S. Isidore *de Péluse.*

Originaire d'Alexandrie, l'ami et l'émule de S. Cyrille et de S. Jean Chrysostome. On a de lui : *Epistolarum libri III*, à Jac. Billio, gr. et lat.; *Parisiis*, 1585, in-fol. — *Libri IV*, à Conr. Rittershusio, gr. et lat.; *Heidelberg*, 1605, in-fol. — *Libri V*, ab And. Schoto, gr. et lat.; *Parisiis*, 1636, in-fol.

450. S. Orientius.

Gaulois, évêque d'Auch, théologien et poète. On a de lui : *Commonitorium*, ab And. Rivino; *Lipsiæ*, 1651, in-8°.

.... Marcius Mercator.

Africain probablement, connu surtout pour avoir été l'ami de S. Augustin. On a de lui : *Opera*, à Joan. Garnerio; *Parisiis*, 1673, 2 in-fol.

450. Vincent *de Lérins.*

Né à Toul, moine de Lérins, renommé par son *Commonitoire* dirigé contre Nestorius. — Voir : *Commonitorium adversus hæreticos*, gr. et lat.; *Romæ*, 1709, in-8°.

452. S. Pierre *Chrysologue.*

Né à Imola, mort archevêque de Ravenne, le 2 décembre 452. Son style un peu recherché, mais plein d'élégance et de politesse, lui valut deux siècles et demi après sa mort le surnom de *Parole d'or.* Voir de lui *Sermones*, à P. Seb. Paoli, etc.; *Augustæ Vind.*, 1758, in-fol.

457. S. Nil.

Né à Ancyre dans la Galatie, disciple de S. Jean Chrysostome, préfet de Constantinople, solitaire, avec son fils Théodule, dans le désert de Sinaï. On a de lui : *Opera*, à Pet. Possino, gr. et lat., *Par.*, 1639, in-4°. — *Epistolæ quædam*, ab eodem, gr. et lat.; *Paris.*, 1657, in-8°; — *Opuscula*, à Jos. Suarezio, gr. et lat., *Romæ*, 1673, in-fol.

458. Basile *de Séleucie.*

Archevêque de Séleucie, esprit sans règle et sans consistance, digne

de blâme pour sa conduite au concile d'Ephèse. On a : *Opera*, gr., 1596, in-8°, -- gr. et lat., *Paris.*, 1622, in-fol. — *De vitâ S. Theclæ*, lib. II, etc., à Pet. Pantino, gr. et lat.; *Antuerpiæ*, 1608, in-4°.

.... S. Eucher.

Evêque de Lyon, il assistait en 441 au concile d'Orange. On a de lui : *Commentarii in Genesim, in libros regum, et alia*, à Pet. Galesinio; *Romæ*, 1564, in-fol. — *De laudibus Eremi*; *Parisiis*, 1578, in-8°.

.... Théodoret.

Evêque de Cyr, écrivain d'un style noble et hardiment figuré. On a de lui: *Opera*, à Jac. Sirmondo, gr. et lat.; *Parisiis*, 1642, 2 in-fol. — *Auctarium operum Theodoreti*, à Joan. Garnerio, gr. et lat.; *Parisiis*, 1684, in-fol., — *Opera cum auctario*, à Joan. Lud. Schulze, gr. et lat.; *Halæ*, 1759—74. 5 tom. en 10 vol. in-4°. — *Questiones in Pentateuchum*, etc., à Joan. Pico, gr.; *Parisiis*, 1558, in-4°. — *Dialogi tres*, à Ca. Perusco, gr.; *Romæ*, 1547. — *Historia ecclesiastica*, à Guill. Reading, gr. et lat.; *Cantabrigæ*, 1720, in-fol.

... Benoît Paulin Petrocorius.

Poète chrétien d'Aquitaine, connu par ses ouvrages, qui sont à peine connus, dit un bibliographe. On a de lui ; *Poemata et alia sacræ antiquitatis fragmenta*, etc., à Chr. Daumio; *Lipsiæ*, 1686, in-8°.

461. S. Léon-le-Grand.

Né à Rome, un des plus grands papes que l'Eglise ait eus. Il sauva Rome d'Attila, et fonda la puissance temporelle de l'Eglise. Ses écrits annoncent une grande élévation de talent. Il existe *six éditions* de ses *œuvres*, parmi lesquelles on distingue la dernière : à Petro et Hyer. fratr. Ballerinis; *Venetiis*, 1752, in-fol. — *Sermones*, sine notâ, in-fol. — *Sermones et Epistolæ*; *Romæ*, 1470, in-fol.

463. S. Prosper d'*Aquitaine*.

Prosateur et poète, un des écrivains remarquables de l'école de S. Augustin. On a de lui : *Opera*; *Romæ*, 1752 in-fol., dont on a fait une *traduction française*. — *De vitâ contemplativâ*, *et alia*, 1486, in-8°.

.... S. Maxime.

Evêque de Turin, mort vers 465. Voir de lui : *Opera*, jussu Pii VI; *Romæ*, 1784, in-fol. — *Homiliæ*, à Dam. Ascendiensi; *Coloniæ*, 1555, in-8°.

484. Salvien.

Né à Cologne ou à Trèves, marié, puis prêtre de Marseille. La tristesse

de ses écrits l'avait fait surnommer le *Jérémie du cinquième siècle*, et sa doctrine *le maître des évêques*. Il existe *cinq éditions* de ses *œuvres*, parmi lesquelles celle : à Steph. Baluzio; *Parisiis*, 1684, in-8°. — *Adversus avaritiam libri IV*, cum notis Joan. Macherentini; *Aug. Trevirorum*, 1609, in-4°. — *De vero judicio et providentiâ Dei libri VIII*; *Romæ*, 1564, in-4°.

.... Adrien.

Auteur grec peu connu. Voir : *Isagogen sacræ scripturæ*, ex codice MSS., gr.; *Aug. Vind.* 1602. — Et à la fin du 17e vol. de la *Bibliothèque des Pères*; *Lugduni*, 1677.

488. Sidoine Apollinaire (*Caius-Sollius-Sidonius Apollinaris.*)

Né à Lyon, mort évêque de Clermont, prosateur et poète distingué; simple, vrai, pittoresque. C'est le Cicéron et le Tacite du moyen âge. On a de lui : *Opera omnia*, sine notâ, in-fol. — *Carmina et epistola*, cum notis Sirmundi curâ Phi. Labbæi; *Parisiis*, 1652, in-4°.

.... Victor *de Vite.*

Appelé mal à propos par quelques-uns *Victor Uticensis* au lieu de *Vitensis*, évêque de Vite. On a de lui : *De persecutione Vandalicâ libri III*, à Pet. Fr. Chifflet; *Divione*, 1665, in-4°.

.... Enée Gazæus.

Philosophe chrétien, né à Gaza en Palestine. On a de lui: *De immortalitate animæ, et mortalitate universi*, à Gas. Barthio, gr. et lat.; *Lipsiæ*, 1655, in-4°. —

.... Bacchiarius.

Moine espagnol et philosophe chrétien, écrivain de mérite. On connaît de lui ; *Bacchiarii monachi opuscula*, à Can. Fr. Florio; *Romæ*, 1748, in-8°. — Voir aussi son *Apologie* dans les *Anecdota*, etc., tom. II, p. 9 de Muratori.

.... Philostorge.

Né vers l'an 364 à Borisse en Cappadoce; historien ecclésiastique, guide peu sûr en fait de dogme, n'ayant écrit que pour défendre les Ariens dont il partageait les erreurs. Il ne nous reste de lui que l'abrégé suivant écrit par Photius : *Historia ecclesiastica*, à Jac. Gothofredo, gr. et lat.: *Genevæ*, 1642, in-4°. On le trouve aussi dans les *éditions d'Eusèbe* de 1671 et de 1720.

.... Socrate *l'Historien*, surnommé aussi *le Scolastique.*

Né à Constantinople vers l'an 380; c'est un écrivain médiocre, mais un historien important quoique infesté d'arianisme. On a de lui : *Historia ecclesiastica*, ab Henri Valesio, gr. et lat.; *Parisiis*, 1668, in-fol.

.... Hermias Sozomène, surnommé aussi le *Scolastique*.

On croit qu'il mourut vers 450; les critiques le placent fort au-dessus de Socrate pour le style et le jugement. On a de lui : *Historia ecclesiastica*, à Gill. Reading, gr. et lat.; *Cantabrigæ*, 1720, in-fol.

.... Palladius *d'Hellenopolis*, ou *de Galatie*.

Né en 368, mort loin de son siége dans la proscription. On a de lui : *Historia lausiaca*, traduite du grec par Gautier Hervet; à *Paris*, 1555, in-4°.

PHILOSOPHES PAÏENS.

Némésius. — Syrianus. — Hiéroclès. — Plutarque. — Proclus. — Marinus.

Hérétiques, Schismatiques ou Scissionnaires.

403. **PÉLAGIENS.** — Toutes les traditions, toutes les histoires de l'humanité, toutes les réflexions des philosophes nous disent assez que l'homme n'est plus dans son état primitif, qu'il est déchu, tombé; conséquemment qu'il a besoin d'un *sauveur*, d'un *réparateur*, qui supplée à sa faiblesse, qui lui prête un *secours divin*, une *grâce* selon l'expression théologique. Aussi l'Eglise catholique, d'accord avec les traditions du genre humain et le témoignage intérieur de l'esprit de l'homme, a consacré, comme une de ses croyances, comme une des révélations que Dieu l'a chargée de conserver, trois choses. La première, que la nature humaine, affaiblie et corrompue par le péché, a besoin d'une grâce actuelle et intérieure pour commencer et pour finir toute bonne action méritoire; la deuxième, que cette *grâce* est un don de Dieu, père et ami de l'humanité, *grâce gratuite*, *prévenante et non prévenue*, *ni méritée par les actions des hommes*, pour me servir des termes de la théologie; la troisième, que ce secours, cette *grâce* est le fruit des mérites de Jésus-Christ, et non des nôtres.

Un moine de Bangor, dans le pays de Galles, nommé Pélage, refusa son adhésion à cette doctrine; dans ses études, dans ses nombreux voyages, en Italie, en Afrique, dans les Gaules, il crut avoir mieux trouvé pour expliquer l'énigme de notre état présent. Lié d'amitié et de pensées avec Célestius, autre moine écossais, avec Rufin le Syrien, qui avait appris à l'école

de Théodore de Mopsueste à rêver des croyances, il commença par nier la propagation du péché originel dans les enfans d'Adam, et toutes les faiblesses, tous les besoins de l'humanité qui en sont la suite. En conséquence, de son autorité privée, il essaya de rompre ce commerce intime et continuel que la foi nous apprend exister entre Dieu et l'homme, et décida que la grâce de Dieu, cette grâce sans laquelle on ne peut observer ses commandemens, n'est autre chose que ce qui s'appelle du mot vague de Nature et de Loi; et, quant à cette grâce, que Dieu ajoute de surplus, il pensa qu'elle est accordée à nos mérites : comme si en éloignant Dieu de l'homme, en le dépouillant de quelques miséricordes, l'homme pouvait s'enrichir de ces dépouilles, et devenir plus grand par cette séparation. Donnant ensuite dans ces excès de subtilités si déplorables et si communs parmi ceux qui se séparent de la foi de l'Eglise, Pélage enseigna encore que l'homme peut dans cette vie s'élever à un tel degré de perfection, qu'il n'a plus besoin de dire à Dieu : *Pardonnez-nous nos offenses;* que ce n'est point pour effacer le péché originel que le baptême est conféré aux enfans, mais pour leur assurer la grâce de l'adoption; enfin qu'Adam serait mort quand même il n'aurait pas péché.

Cette hérésie se répandit en Italie, en Angleterre, dans les Gaules, et surtout en Afrique, où elle rencontra un puissant adversaire dans saint Augustin. Saint Jérôme écrivit aussi contre Pélage.

Les Sociniens et les Arminiens ont fait revivre de nos jours le Pélagianisme. Il est répandu autour de nous dans tous ces esprits façonnés par la philosophie du XVIII[e] siècle. En effet, ce péché commis par un seul homme et transmis cependant à tous ses descendans, qui en sont rigoureusement punis; ce rachat que l'homme est obligé de subir, cette impuissance de faire le bien de ses seules forces, ont assez de quoi choquer la bonne opinion que notre siècle a si éminente de soi. Nous l'avouons avec simplicité, ce sont de grandes profondeurs Elles tiennent à ce fond de notre nature qu'il ne nous est pas donné de sonder. Il ne faut donc pas disputer, il faut seulement dire : *Je ne sais*, ou avoir la foi catholique. L'état déchu de l'homme, le besoin d'un réparateur, l'explication contenue dans la foi ca-

tholique sont des traditions du genre humain : ce sont des faits; hors de là il n'y a que des suppositions, des peut-être, des doutes, rien.

404. **VIGILANCE.** — Quelques écrits de saint Jérôme, composés avec cette chaleur brûlante, et cette indignation véhémente que l'on connaît dans le style du saint docteur, nous apprennent que Vigilance était un de ces hommes, amis du bruit, qui cherchent partout des abus pour se donner l'honneur et le mérite de les condamner. C'était un Gaulois né dans la capitale du pays de Comminges, appelée autrefois *Lugdunum Convenarum*, aujourd'hui *Saint-Bertrand de Comminges*. Le texte de ses prédications était le culte rendu aux martyrs et à leurs reliques qu'il regardait comme une idolâtrie; il condamnait les *veilles*, l'usage d'allumer des cierges; il niait que les Saints pussent intercéder pour nous, et que Dieu écoutât leurs prières; il déclamait encore contre le célibat des clercs, contre la vie monastique, etc. Il n'eut pour sectateurs que quelques ecclésiastiques déréglés qui se lassaient du célibat. Les protestans ont renouvelé plusieurs de ces accusations.

408. **COELICOLES.** — Chrétiens, qui adoraient le ciel et les astres. On croit que c'était un reste de Juifs ignorans; l'empereur Honorius les met au rang des païens dans les rescrits particuliers où il prononçait leur condamnation.

410. **ABÉLIENS.** — Quelques hommes ignorans et obscurs, des environs d'Hippone, en Afrique, pensaient qu'il était méritoire de se marier et de s'abstenir de tout commerce conjugal avec sa femme, pour imiter Abel, qu'ils supposaient n'avoir jamais eu d'enfans. Saint Augustin s'éleva contre cette continence mal entendue.

428. **PRÉDESTINATIENS.** — Pélage avait soulevé la question de l'action de Dieu sur la volonté de l'homme; nous allons voir bien souvent, dans la suite des tems, des hommes, doués plutôt d'une grande subtilité d'esprit que de bon sens et de soumission à l'Église, s'embrouiller dans des questions sans fin, sans utilité, sans issue, sur la *grâce*. Voici déjà une secte d'hommes qui prétendent qu'avec la grâce l'homme n'a rien à faire; que depuis le péché d'Adam le libre arbitre de la volonté

est éteint; que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous les hommes, que les uns sont destinés à la mort, les autres prédestinés à la vie; et soutiennent quelques autres propositions qui serrent le cœur et épouvantent l'esprit.

Un prêtre, nommé *Lucidus*, des Gaules, prêcha toutes ces imaginations. Fauste, évêque de Riez, et deux conciles, l'un d'Arles, l'autre de Lyon, le condamnèrent, et il se rétracta.

Mais ces erreurs se renouvelèrent. Au IXe siècle, Godescalc; au XIIe, les Albigeois; au XIVe et au XVe, les Wicléfites et les Hussites; au XVIe, Luther et Calvin; au XVIIe, Jansénius et ses défenseurs réchauffèrent ce désolant système.

428. **NESTORIENS.** — Nestorius, Syrien de naissance, venait d'être placé sur le siége de Constantinople. Homme d'esprit, éloquent, d'un extérieur modeste et mortifié, mais d'un zèle trop ardent, sans érudition, presque sans étude, et opiniâtre dans ses idées, il avait tous les dons et tous les défauts qui font les chefs de secte. La doctrine catholique sur Jésus-Christ est que Dieu s'est uni intimement à l'homme, qu'ils ne forment qu'un tout complet, une *seule personne* dans une union substantielle; que par conséquent Marie, mère de Jésus-Christ, doit être appelée Mère de Dieu Ce sont encore ici des mystères, mais des mystères qui font tressaillir d'orgueil et de satisfaction l'humanité tombée. C'est ainsi seulement qu'il a été vrai de dire que Dieu lui-même avait souffert pour nous, qu'il était notre frère, que notre rédemption était d'un prix infini. Nestorius ne comprit pas tout ce qu'il y a de grand et de vraiment divin dans cette croyance; il refusa d'abord le titre de *Mère de Dieu* à Marie, et ne voulut l'appeler que *Mère du Christ*; par conséquent il enseigna qu'il y avait *deux personnes* en Jésus-Christ, Dieu et l'homme, et qu'il n'y avait entre eux qu'une union d'affections, de volontés et d'opérations, et non une union substantielle ou personnelle.

S. Cyrille d'abord, puis le concile général d'Ephèse, condamnèrent ces doctrines. Nestorius, déposé, mourut, dans ses erreurs, au désert d'Oasis en Egypte.

Cependant ses partisans ne se soumirent pas à la décision du Concile. Proscrits par les empereurs, ils se retirèrent dans la Perse, où ils furent bien reçus par les rois de ce pays. C'est

à qu'ils se multiplièrent en peu de tems. Ils y fondèrent un grand nombre d'églises, eurent une école célèbre à Edesse, et ensuite à Nisibe, et érigèrent un patriarche sous le nom de *Catholique*, dont la résidence fut d'abord à Séleucie et ensuite à Mozul. Ils se nommaient *Chrétiens orientaux*.

Au VI[e] siècle, ils avaient porté leur doctrine aux Indes et sur la côte de Malabar. Au VII[e], ils envoyèrent des missionnaires dans la Chine; ils ont eu des églises à Samarcande et dans d'autres parties de la Tartarie. Il y a encore des Nestoriens dans ces différens pays; nous ferons connaître leur état, dans l'article où nous parlerons des sectes qui existent encore de nos jours.

481. **EUTYCHIENS.** — La foi catholique nous apprend qu'il y a deux natures, Dieu et l'homme, en Jésus-Christ, et une seule personne, la Personne divine. Nestorius avait pensé que puisqu'il y avait deux natures, il fallait qu'il y eût deux personnes. Eustychès, abbé d'un monastère de Constantinople, jugea, lui, que, puisqu'il n'y avait qu'une personne, il ne devait y avoir qu'une nature. C'est ainsi que l'esprit humain, séduit par de fausses analogies, feux follets de l'intelligence, se laisse égarer tour à tour par leur trompeuse lueur.

Comme conséquence de cette fausse opinion, Eutychès soutint encore plusieurs erreurs; entre autres, que le Verbe, en descendant du ciel, était revêtu d'un corps qui n'avait fait que passer par le sein de la Vierge, ce qui le rapprochait des Apollinaristes, des Valentiniens et des Marcionites.

On ne saurait se faire une idée du trouble que cette misérable dispute excita parmi les peuples, si ardens, si disputeurs de l'Orient; des villes, des pays entiers se révoltèrent à cette occasion. Il fallut envoyer des armées contre les moines, qui s'en étaient fait les champions, avec l'épée et avec la plume.

Parmi ceux qui contribuèrent le plus à étendre et à perpétuer les erreurs d'Eutychès, il faut distinguer Dioscore, homme ambitieux et violent, principal moteur des désordres qui bouleversèrent l'empire, et qui mourut déposé et exilé en 458.

449. **MONOPHYSITES.** — Ce mot signifie *défenseurs d'une seule Nature*; on donna ce nom à quelques-uns des disciples d'Eutychès, qui avaient trouvé je ne sais quelle explication de sa

doctrine. Ainsi ils ne soutenaient pas que, dans Jésus-Christ, la nature divine eût absorbé la nature humaine, ni que ces deux natures fussent confondues; ils disaient qu'en lui la nature divine et la nature humaine étaient si intimement unies, qu'elles ne formaient qu'une nature, et cela sans changement, sans composition, et sans mélange des deux; qu'ainsi il n'y avait en lui qu'une nature, mais qu'elle était double et composée : doctrine inintelligible, comme on le voit.

482. **THÉOPASCHITES.** — Pierre-le-Foulon, patriarche d'Antioche, partisan des *Monophysites*, imagina un nouveau moyen de répandre cette erreur parmi les chrétiens de son patriarchat. Il fit changer le *trisagion* ou *trois fois saint*, qui se chantait dans toutes les églises; à ces mots, *Dieu saint*, *Dieu fort*, *Dieu immortel*, il fit ajouter, *qui avez souffert pour nous*. Les Occidentaux rejetèrent cette formule, qui semblait enseigner que les trois personnes avaient souffert, et l'on appela ceux qui l'adoptèrent *Théopaschites*, c'est-à-dire, *gens qui croient que la Divinité a souffert*.

484. **ACÉPHALES.** — Monophysites, d'abord sectateurs de Pierre Mongus, patriarche d'Alexandrie, mais qui ayant été abandonnés par cet évèque, se trouvèrent ainsi *sans chef*, et furent appelés pour cela *Acéphales*.

485. **SÉVÉRIENS.** — L'empereur Anastase, qui favorisait les Monophysites, plaça sur le siége d'Antioche un moine nommé Sévérus, qui continua à répandre cette erreur : ses sectateurs prirent son nom.

A. Bonnetty.



Histoire naturelle.

UNITÉ D'ORIGINE DE L'ESPÈCE HUMAINE.

Fausseté de l'opinion des philosophes qui donnent aux Américains une origine spéciale, distincte de celles des peuples de l'ancien Continent. — Preuves qui établissent que les indigènes de l'Amérique descendent des habitans du Nord et du Sud de l'Asie.

Les philosophes du dernier siècle, Voltaire à leur tête, imités par quelques naturalistes du siècle présent, ont fait des efforts inouïs pour prouver que les Américains forment un peuple à part, un peuple qui a son origine propre, distincte de celle des indigènes de notre hémisphère, que les premiers chefs de cette famille sont nés dans le nouveau continent, et qu'il y a ainsi deux espèces d'hommes et non point une seule reconnaissant Adam pour premier père, comme l'enseigne la Genèse. Ils se fondent sur l'isolement des deux continens séparés de toutes parts par des mers qui ont dû mettre des obstacles insurmontables au passage de l'homme de l'un dans l'autre ; sur les particularités de couleur, de forme, d'organisation, de langage qui sont propres aux Américains; sur l'absence de tout fait ou monument historique qui prouve l'unité d'origine des aborigènes des deux continens.

Depuis l'époque où l'incrédulité fouillait avec avidité dans les annales de toutes les sciences pour trouver des argumens contre notre foi, ces sciences ont fait de nouveaux progrès, des faits se sont ajoutés à d'autres faits, et bientôt il a été évident pour les esprits les plus prévenus que les opinions qu'on avait émises sur la diversité d'origine des peuples des deux hémisphères ne reposaient sur aucun fondement solide.

Il serait trop long et sans utilité de consigner ici les travaux de tous les naturalistes qui sont arrivés à ce résultat. Nous nous bornerons à quelques-uns des plus remarquables que nous choisirons de préférence parmi ceux des savans qui, en combattant l'opinion des philosophes impies, n'avaient d'autre but que de détruire une erreur d'histoire naturelle. Tel est M. Samuel L. Mitchell, docteur en médecine, et professeur d'histoire naturelle à New-York.

La dernière leçon publique que ce savant a faite, il y a quelque tems, à l'université de cette ville, avait précisément pour objet la question de l'origine de la famille américaine. Nous en reproduisons ici l'analyse telle que l'auteur l'a publiée dans un des journaux d'Amérique. Nous y joindrons les réflexions judicieuses et savantes que cette leçon a inspirées à un de nos savans les plus distingués.

« Dans la dernière leçon de mon Cours d'histoire naturelle, j'ai commencé, dit M. Mitchell, par nier l'assertion que les aborigènes américains, forment une race *sui generis*, douée d'un teint cuivré et d'une complexion particulière. J'ai traité toutes ces idées de pure vision.

» Les indigènes des deux Amériques me semblent sortir de la même tige, et appartenir à la même famille que les habitans du nord et du sud de l'Asie. Les tribus septentrionales étaient probablement plus robustes, plus féroces et plus guerrières que les tribus méridionales. Les peuples des latitudes moins élevées semblent avoir été plus avancés dans les arts, et particulièrement dans l'art de se fabriquer des habits, de défricher la terre, et d'élever pour leur défense des fortifications.

» D'un parallèle établi entre les peuples d'Asie et d'Amérique, on tire cette conséquence importante que, dans l'un et l'autre continent, les hordes placées sous les latitudes plus élevées ont subjugué les habitans plus civilisés, mais plus faibles, des régions voisines de l'équateur. Les Tatars conquirent la Chine; les Aztèques soumirent le Mexique; les Alains et les Huns désolèrent l'Italie; les Chipewas et les Iroquois renversèrent les populeux établissemens situés sur les deux rives de l'Ohio.

» § I. — *La race qui survécut à ces conflits terribles entre les diverses nations des anciens indigènes de l'Amérique du nord, est évidemment une race tatare.*

» Quatre faits appuient cette opinion.

» 1° *Ressemblance de traits et de physionomie.*

» M. Genest, ancien ministre plénipotentiaire de France aux Etats-Unis, a étudié avec le plus grand soin les figures, l'aspeet, la couleur de nos indigènes d'Amérique et des Tatars d'Asie : il ne met pas en doute leur parfaite ressemblance. Un examen attentif de plusieurs indigènes du nord de l'Asie et du nord de l'Amérique a conduit à la même conclusion M. Cazeaux, consul de France à *New-York.*

» Nous tenons de M. Josiah Meigs, Esq., aujourd'hui commissaire du *Land-office* des Etats Unis, que M. Smibert, qui s'est occupé long-tems de peindre pour le grand-duc de Toscane des figures de Tatars, fut si frappé de la ressemblance de leurs traits avec ceux des Naragans (peuplade indigène d'Amérique), qu'il les déclara membres de la grande famille du genre humain. Cette anecdote est consignée avec toutes ses circonstances dans le XIV[e] volume du *Medical repository.*

» J'examinai à plusieurs reprises, il y a quelques mois, sept ou huit matelots chinois qui avaient aidé à ramener un vaisseau de Macao à *New-York.* Leur barbe peu fournie, leur teint rouge-brun, leur chevelure noire et droite, la forme de leurs yeux, le contour de leur visage, en un mot, tout leur extérieur forçait quiconque les observait à reconnaître combien ils ressemblaient aux *Mohégans* et aux *Onéidas* de *New-York.* Sidi Mellimelli, envoyé de Tunis aux Etats-Unis en 1804, conçut la même opinion en voyant les Cherokées, les Osages et les Miamis assemblés à Washington. Pendant qu'il résidait en cette ville, il fut, dès le premier moment, frappé de leur physionomie tatare.

» 2° *Affinité d'idiomes.*

» Feu le professeur Barton, homme aussi actif qu'instruit, nous a ouvert la route dans cette recherche curieuse. Il a rassemblé le plus de mots qu'il a pu de divers idiomes parlés en Asie et en Amérique; et des nombreuses coïncidences de sons et de signi-

fications qui s'y rencontrent, il a conclu que ces langages devaient dériver d'une origine commune.

» 3° *Existence de coutumes semblables.*

» Il suffit de citer celle de se raser la chevelure sur le front et les côtés, de manière à ne laisser qu'une touffe ou un toupet de cheveux sur le sommet de la tête. Des autorités dignes de foi nous apprennent aussi que les Tatars d'Asie et les *Siaux* d'Amérique se distinguent également par la coutume de diriger la fumée du calumet, dans des occasions solennelles, vers les quatre points cardinaux, vers le ciel et vers la terre.

» 4° *Identité d'espèce du chien de Sibérie en Asie, et du chien d'Amérique.*

» L'animal qui tient la place du chien chez les indigènes des deux continens diffère beaucoup de l'animal apprivoisé et familier qui porte le même nom en Europe. Il est d'une espèce différente ou appartient à une variété très éloignée dans la même espèce. Mais l'identité du chien d'Amérique et de celui d'Asie, est prouvée par plusieurs considérations. L'un et l'autre sont le plus souvent blancs; ils ont le poil long, le museau effilé, et les oreilles droites. Ils sont voraces et voleurs, et, jusqu'à un certain point, indomptables. Ils dérobent tout ce qu'ils trouvent et attaquent quelquefois leurs propres maîtres. Ils sont enclins à gronder et à montrer les dents, et hurlent plutôt qu'ils n'aboient. Dans les deux hémisphères, on les fait travailler; on les emploie à trainer des fardeaux, à tirer des traineaux sur la neige et à d'autres ouvrages semblables; et pour cela on les accouple et on les enharnache comme des chevaux.

» L'identité de notre chien d'Amérique et du *canis Sibericus* est un fait très important. Le chien est le compagnon, l'ami ou l'esclave des hommes dans toutes leurs aventures et dans toutes leurs migrations; et à ce titre, son histoire répand un grand jour sur l'histoire des nations et de leurs descendans.

» § II. *La race exterminée jadis dans les combats meurtriers des nations de l'Amérique du nord, paraît clairement avoir été une race Malaye.*

» Il y a quelques années que, dans les états de Kentucky et

de Ténessée, au fond des cavernes où l'on recueille du salpêtre et de la couperose, on a découvert des cadavres de ces anciens indigènes, enveloppés d'habits et de linceuls. Leur conservation et leur dessiccation parfaite a induit l'homme habile qui les a observés à leur donner le nom de momies. Ils forment une des antiquités les plus intéressantes que possède l'Amérique septentrionale. La nation ou la race à laquelle ils appartenaient est aujourd'hui éteinte. Mais dans des tems reculés, elle occupait la région située entre les lacs *Ontorio* et *Erié* au nord, et le golfe du Mexique au sud, et bornée par les monts Allegany à l'est, à l'ouest par le cours du Mississipi. Il résulte de diverses circonstances qu'elle avait la même origine et les mêmes usages que les habitans de l'Australasie et des îles de la mer Pacifique.

» 1° La contexture du drap ou de la pagne qui enveloppe les momies est la même que celle des étoffes apportées de Wakash, des îles Sandwich et des îles Fidgi par nos navigateurs.

» 2° On remarque une ressemblance parfaite entre les manteaux de plumes que l'on tire présentement des îles de la mer du Sud, et les couvertures dont sont revêtues les momies récemment déterrées dans les états de l'Ouest. Les plumes d'oiseau qui les forment sont entrelacées ou assujetties par des fils avec un art particulier; l'eau coule dessus comme sur le dos d'un canard.

» 3° Les mailles de leurs filets très-régulièrement formées et assemblées, sont d'un fil très-fort et très-égal.

» 4° Leurs mockasons ou chaussures, fabriquées d'écorce travaillée en une sorte de natte très-solide, sont le produit d'une industrie remarquable.

» 5° Dans les pays occupés jadis par ces tribus détruites, on trouve des morceaux de sculpture antique, qui représentent divers objets et particulièrement des têtes humaines. Ils ressemblent aux images taillées d'Otahiti, de la Nouvelle-Zélande et de quelques autres de ces contrées.

» 6° On voit des retranchemens, des fortifications répandus çà et là sur la contrée fertile que possédaient jadis ces peuples : on peut donc supposer qu'ils étaient capables de construire des ouvrages beaucoup plus simples, tels que les *Moraïs* ou lieux de

sépulture, et les *Lippas* ou places d'armes des îles de la Société.[1]

» 7° Autant que les observations déjà faites mettent en droit d'en juger, les momies présentent le même angle facial, et la même forme de crâne que la race des Malais.

» Je regrette donc la doctrine professée par plusieurs naturalistes d'Europe, que l'homme de l'Amérique occidentale, diffère, sur plusieurs points importans, de l'homme de l'Asie orientale. Si les Buffon, les Robertson, les Raynal, les de Paw, si tant d'autres qui ont raisonné spéculativement sur le caractère américain, et ont cherché à l'avilir, eussent acquis sur l'hémisphère situé à l'ouest de notre continent, une instruction qui leur était indispensable, ils auraient découvert que les habitans d'une partie considérable de l'Asie, au nombre de bien des millions, sont du même sang et de la même famille que cette population américaine qu'ils méprisent et déprécient. Le savant docteur Williamson a discuté ce point avec un talent véritable, ayant rendu certaine, par tous les traits de ressemblance établis plus haut, l'identité d'origine et de descendance des indigènes de l'Asie et de l'Amérique; je n'ai pas voulu aller plus loin.....

» Après avoir ainsi esquissé l'histoire de ces races d'hommes qui s'étendent si loin sur la surface de la terre, j'ai rangé sous trois divisions tout le genre humain.

» 1° L'homme *basané* (tawny) comprenant toutes les tribus indigènes de l'Amérique, les Tatars, les Malais, les Chinois, les Lascars, et les autres nations du même sang et de la même famille.

» 2° L'homme *blanc* qui habite naturellement les contrées d'Asie et d'Europe situées au nord de la mer Méditerranée, et, dans le cours de ses entreprises, s'établit sur tous les points du globe. Je range dans cette première variété les Groënlandais et les Esquimaux.

» 3° L'homme *noir*, dont la résidence naturelle est dans les régions au sud de la Méditerranée, et particulièrement dans l'intérieur de l'Afrique. A cette race, semblent apparte-

[1] Voyez la description de ces antiquités dans les N° 3, 4 et 5 des *Annales*, T. I, p. 53, 233, 305. Ces monumens paraissent avoir plus d'un rapport avec les monumens égyptiens. — Voir en outre le *buste d'une prêtresse mexicaine*, offrant le type égyptien, dans le N° 39, T. VII, p. 248 des *Annales*. (*Note de la 2e édition.*)

nir les Lapons et les habitans de la terre de Van-Diemen. »

Tels sont les résultats auxquels l'étude des aborigènes américains a conduit M. Mitchell. Un des rédacteurs de la *Bibliothèque universelle* y ajoute des réflexions trop savantes et trop importantes pour être passées sous silence. Nous en donnerons donc ici un extrait étendu.

« Qu'il y ait eu, dit-il, et très-anciennement, entre l'Asie et l'Amérique, une communication qui ait porté les peuples d'un continent sur l'autre, c'est ce qu'il n'est plus permis de révoquer en doute. Dès le milieu du siècle dernier, *Steller* et *Krachéninnikow* avaient reconnu la réalité de cette communication, et ils ont indiqué les traits de ressemblance qu'elle avait dû produire entre les Kamtchadales et les peuples du nord de l'Asie, et les indigènes de la côte opposée de l'Amérique[1]. Buffon, frappé de la justesse de leurs observations, admet sans difficulté les conséquences qu'ils en tiraient[2]. Et, disons-le en passant, il faut croire que M. Mitchell n'a point lu cette partie de l'ouvrage du Pline français; autrement il ne l'eût pas mis à côté de De Paw, dans la liste des détracteurs des Américains. Buffon, au contraire, en cet endroit même, emploie plusieurs pages à relever avec autant de force que de décence, l'injustice et le peu de fondement des assertions de Kalm et de De Paw, sur l'infériorité de la race américaine[3].

» Ce qui n'était alors qu'une conjecture très-vraisemblable, mais bornée dans son application, au point de contact des deux continens, a pris le caractère de la certitude et une plus grande latitude d'application, à mesure que l'on a mieux étudié l'histoire des peuples. Aux faits rapportés par M. Mitchell, on peut en ajouter d'autres, non moins remarquables.

» L'établissement au Mexique de peuples sortis de l'Asie, semble aujourd'hui démontré par les savantes recherches de M. de Humboldt[4].

[1] Krachéninnikow. *Hist. du Kamtchatka*, IIe partie, ch. 10, traduc. par S.-Pré, in-4°, 1768.

[2] Buffon. *Hist. nat., supplément*, in-12; Paris, 1778, T. VIII, p. 334, 338.

[3] *Ibidem*; p. 324, 334.

[4] Nous avons fait connaître la plupart des résultats des travaux de

» M. *Fr. Schlegel* a retrouvé dans la langue péruvienne des mots dérivés du samscrit. Le nombre en est petit à la vérité; mais il suffit pour autoriser à supposer que la langue sacrée, propre, dit-on, aux seuls Incas, était le samscrit ou quelqu'un des idiomes dont il est la tige primitive; 2° pour confirmer la tradition suivant laquelle les fondateurs de l'empire du Pérou y sont arrivés en se dirigeant de la Chine ou des îles de l'Inde vers l'Orient[1].

» On sait que les Incas étaient révérés par leurs sujets, comme descendans du soleil, du dieu qu'adorait le Pérou. Unie au même culte, la même opinion existait chez une peuplade sauvage du Mississipi : chez les *Natchez*, le roi et tous ses parens sans distinction de sexe portaient le titre de soleils. Il est curieux de retrouver quelque chose d'analogue à l'extrémité de l'Asie septentrionale : les *Kamtchadales* donnèrent au souverain de la Russie (empereur ou impératrice), le titre de *Koatch-Acrem*, littéralement, Soleil-Majesté[2].

» Les impressions que font sur nos sens l'astre du jour et celui de la nuit sont si différentes en même tems et si profondes, qu'il semble impossible de les confondre assez pour désigner les deux astres par le même nom. Cette singularité du moins doit tenir à une cause unique; et, si elle se répète chez plusieurs nations, on y verra volontiers un indice de leur origine commune. Des bords du lac Ontario, au sud de Kamtchatka, nous en découvrons cinq exemples. Chez les Hurons, le mot *Andicha*[3], *Sah* chez les Chipiouyans[4], *Tchouppou* chez les Kouriles[5], *Chagalkh* chez les habitans de l'île Karaga[6], *Koatch*[7], enfin chez les Kamtchadales méridionaux signifient également le *soleil* et la *lune*.

M. de Humboldt; voir le N° 18, tom. III, p. 407; — le N° 19, tom. IV, p. 5; — les N°s 39 et 41, tom. VII, p. 248 et 387. (*Note de la 2e édit.*)

[1] Fr. Schlegel. *De la langue et de la philosophie des Indiens*; liv. I, ch. 4.

[2] Krachéninnikow, etc., Ie partie, ch. 1.

[3] G. Sagard. *Dictionnaire de la langue huronne*.

[4] Mackenzie. *Voyage dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale*, tom I, p. 308 (traduction de Castera).

[5] Krachéninnikow, etc.; Ie partie, ch. 22.

[6] *Ibidem., idem.* — [7] *Idem*, Ie partie, ch. 20.

» Le *soleil de la nuit*, c'est le nom que donnent à la lune les Knisteneaux[1], et les Algonquins[2]. Cette métaphore, que ne désavouerait pas une poésie audacieuse, quel hasard singulier a pu la porter d'Amérique en Asie, chez les *Koriaques* fixés au bord de la rivière d'Ouka[3]?

» Elle se représente encore, avec une modification remarquable, chez les Kamtchadales septentrionaux; quoique cette peuplade possède dans sa langue les mots *jour* et *nuit*, elle a emprunté l'un aux Koriaques fixes, l'autre à un dialecte *kamtchadale* différent du sien, pour en former les noms du soleil et de la lune, qui, traduits littéralement, sont *soleil de jour* et *soleil de nuit*[4].

» Et si d'Asie nous repassons en Amérique, la langue des Miamis nous offre des expressions semblables à celles-là : *lune*, lumière de nuit (*Pékantécué kilixsoua*) ; *soleil*, lumière du jour, (*sprêté kilixsoua*)[5].

» Voilà des conformités assez marquées pour qu'on ne puisse pas légèrement les attribuer au hasard; et surtout si l'on en rapproche des coutumes communes à des peuplades très-éloignées les unes des autres, et des traditions positives. Les traditions que les Chipiouyans ont conservées, portent qu'ils sont originairement sortis de la Silésie; leurs vêtemens, en effet, et leurs usages sont semblables à ceux des habitans de la haute Asie[6]; d'autres traditions font croire, au contraire, que les *Tchoucks* ou *Tchouktchis* sont venus de la côte nord-ouest de l'Amérique s'établir au nord de l'Asie[7].

» Ce fait a de l'importance dans la question qui nous occupe. Un peuple qui émigre ne change pas sa langue subitement : ce

[1] *Tibisca-Pisim*. Nuit-Soleil. MACKENZIE, etc.; tom. I, p. 226.

[2] *Dibic Kigis*. Nuit-Soleil. MACKENZIE, etc., tom. I, p. 266.

[3] *Dikouea-Kouleatch*, de nuit soleil. KRACHÉNINNIKOW; Ie partie, ch. 21.

[4] *Golen-Kouleatch*, soleil. — *Gouïngan-Koaletch*, lune, (*ibid.*ch. 20). Chez les Koriaques fixes, *Kouleatch*, soleil. *Galel*, jour (*ibidem*, ch. 21). Chez les Kamtchadales des bords de la Vorowskaïa, *Koutougounad* ou *Kounkou*, nuit (*ibidem*, ch. 20).

[5] VOLNEY. *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*, p. 527.

[6] MACKENZIE, etc., tom. III. p. 342.

[7] PINKERTON. *Abrégé de Géographie-Moderne*. Asie, tom. II, p. 2.

n'est qu'avec le tems qu'il la modifie par son commerce habituel avec ses nouveaux voisins. Or, la langue des Tchouktchis a une telle affinité avec celle des Koriaques [1], que l'une paraît être un dialecte de l'autre. On semblerait dès lors autorisé à donner aussi une origine américaine à toutes les peuplades koriaques.

»Ne nous dissimulons pas toutefois que cette conclusion serait précipitée ; que l'arrivée des Tchouktchis en Asie a pu n'être qu'un retour. Serait-ce donc l'unique exemple d'une horde demi-sauvage ramenée à son insu, par une suite d'émigrations, aux lieux qui furent le berceau de ses ancêtres ?

» Ce n'est pas seulement chez les *Tchouktchis*, aux lieux où la continuité de l'Asie et de l'Amérique est à peine interrompue par le détroit de Béring, ce n'est pas seulement au *Kamtchatka*, qui put jadis être uni au continent opposé par cette longue chaussée dont la file des îles Aleuthiennes et le cap Alaska présentent de si grands et de si reconnaissables vestiges ; c'est par de là l'équateur, près du tropique du Capricorne, à l'est de l'Amérique, que se trouve la preuve de l'existence d'une race *tatare* sur le continent. Un voyageur qui a récemment parcouru le Brésil, observe, à deux reprises, que les indigènes qu'il a pu voir ne sont point, comme on le prétend, couleur de cuivre, mais d'un brun jaunâtre ou rougeâtre. Il affirme ensuite que ceux de ces indigènes qui sont établis à *San-Pedro das Indias*, « portent sur leurs figures, à quelques différences près, » tous les caractères qui désignent la race tatare. Ils ont le vi- » sage large et plat, les os de la pommette très-prononcés, le » nez étiré en long et peu saillant, les lèvres épaisses, les yeux » et les cheveux noirs [2]. »

» Les Puris qu'il a rencontrés ensuite près de *Sanfidelis*, sur les rives de la Paraïba, lui fournissent le sujet d'une remarque analogue. « Leurs figures, dit-il, ressemblent à celles des Kal- » mouks ; ils ont les os des joues larges et le nez épaté [3]. »

[1] KRACHÉNINNIKOW, etc., Ie partie, ch. 21, p. 155.

[2] *Voyage du prince Maximilien de Neuwied au Brésil.* Bibl. univ., littér., tom. v (mai 1817), p. 60 et 64.

[3] *Idem, ibidem*, p. 161.

» Après des faits tels que ceux-là, qui ne portent pas à moins de deux mille lieues la distance franchie dans l'émigration des peuples, on ne répugne point, malgré une distance à peu près égale, à reconnaître avec M. Mitchell une race malaye dans les nations qui habitèrent jadis les rives de l'Ohio, du Kentucky, et de la Tenessée.

» Tout annonce que les Malais ont peuplé les îles du grand Océan. On a soupçonné récemment qu'ils avaient porté leurs migrations jusqu'aux îles Canaries, et que ces *Guanches*, dont les momies subsistent, et dont l'histoire est perdue, étaient une de leurs colonies : l'imagination se complaît à voir, loin des mers, et au centre de l'Amérique septentrionale, des momies encore révéler l'existence d'établissemens anciens de cette audacieuse nation. »

Nous concluons de tous ces faits :

1° Que rien n'est plus faux que l'opinion des philosophes du dernier siècle, qui voulaient que les Américains fussent une race à part, *sui generis*, et ayant commencé dans le nouveau continent ;

2° Qu'il y a eu dès la plus haute antiquité des communications nombreuses entre les peuples des deux continens ;

3° Que tout prouve que les indigènes qui ont peuplé l'Amérique sont originaires du Nord et du Sud de l'Asie, et appartiennent à la même famille, que celle qui habite ces régions.

A. L.



Littérature contemporaine.

DU ROMANTISME
DANS SES RAPPORTS AVEC LE CATHOLICISME.

M. Victor Hugo.

Dominés, jusqu'à ce moment, par le désir de prouver l'assertion, un peu hasardée au premier coup d'œil, que les Sciences, même les plus profondes et les plus exactes, revenaient à la Religion, nous nous sommes livrés, avec un peu trop d'abandon peut-être, à la poursuite de ces sciences vagabondes, glorieux de les faire connaître à nos amis, et assurés toujours de plaire assez en nous montrant utiles à la cause qui fait notre amitié. Partant avons-nous un peu délaissé la littérature.

Cependant, à Dieu ne plaise que l'on puisse croire que nous ne voulions pas nous en occuper, et que moroses, comme un ancien philosophe, nous chassions les poètes de notre cité. *La littérature est l'expression de la société*, cela est vieux de vérité. Or, si la littérature est l'expression de la société, comment pourrions-nous, en la négligeant, laisser une des faces de la société sans la considérer.

Car il ne faut pas que nous nous en cachions : nous, Catholiques, nous ne prétendons rien moins que d'être les hommes du siècle ; oui, les véritables hommes du siècle, et parce que c'est pour nous que s'agite ce siècle, et parce que c'est en nous seulement, en nos doctrines, en notre foi, qu'il trouvera la paix, le repos, le bonheur, biens célestes que nous avons en dépôt, ou en espérance, et qui ne peuvent se trouver qu'en nous, ou avec nous.

Nous sommes donc les hommes du siècle, et nous voulons

connaître tous ceux qui vivent avec nous : amis, nous les attacherons encore plus à nous en leur disant notre sympathie; ennemis, nous leur parlerons, nous les consolerons, nous les aimerons; et nous verrons si à nos voix de frères, ils ne sauront répondre qu'avec antipathie ou colère.

Parmi ces hommes du siècle, il en est dont la voix est plus douce, les pensées plus brillantes, la mission plus glorieuse, et ce sont ceux aussi que nous aimons davantage. Les poètes ont le droit de nous être plus particulièrement chers, parce que nous avons, nous, en qualité de fils de Dieu et de l'Eglise, des titres de parenté et de fraternité qu'il nous importe de constater et de produire au grand jour.

Jadis Platon au nom de la philosophie païenne, et au nom de la Chose-Publique aussi, chassait les poètes de la Cité, après les avoir couronnés de fleurs, comme des victimes qu'il dévouait à cette divinité, cruelle, sauvage, égoïste, toujours sanguinaire, sous la protection de laquelle était placée la Cité ou l'église païenne. Mais il ne saurait en être ainsi de l'Eglise chrétienne, fille et épouse d'un Dieu-homme, mère tendre, charitable, compatissante, dévouée, de tous les hommes.

Au contraire, on croirait que dans cette vallée de larmes, tandis que l'homme pleure courbé sous le joug d'Adam, l'Eglise, pour le consoler, et pour alléger ou déguiser sa peine, a retenu les chants de tous les âges pour les chanter tous les jours à ses enfans. Aussi est-elle par dessus toutes les autres sociétés la Reine des chants et des cantiques. Elle chante dans ses joies et dans ses douleurs, dans ses prières et dans ses actions de grâces. Elle chante sur l'homme vivant, et puis elle chante encore sur l'homme mort. Toujours elle chante, sa voix n'est qu'un perpétuel cantique.

Or dans sa bouche, elle qui sait comment il faut parler à Dieu pour se rendre son oreille propice, elle qui a appris l'*étiquette* de cette Cour, et la *mesure* des paroles qui s'y profèrent, ceci est d'une grande instruction; il y a sacrement et mystère.

Réfléchissons plus profondément.

Voici un fait : maintenant, non-seulement l'Eglise chrétienne, mais tous les peuples, tout l'univers parle à Dieu, avec harmonie, rhythme et mesure. Avant, plus nous remontons à travers

les âges, plus nous nous rapprochons de Dieu, plus nous trouvons de chants et de poésie dans la bouche des hommes. Car, entendez : à mesure que vous vous rapprochez davantage du commencement, votre oreille est frappée davantage de l'universalité des chants : les premiers monumens de l'histoire des peuples sont des chants ; *les peuples ont d'abord chanté, ils ont écrit ensuite*[1]. Après la vie, au-delà des siècles, ce que nous en savons, c'est que les chants y seront continués; l'*hosanna*, l'*alleluia*, le *trisagion*, seront éternels. Réfléchissons, encore un coup, il y a ici sacrement et mystère. — Qui sait ? La poésie est peut-être la voix primitive de l'humanité, cette voix que Dieu avait donnée à l'homme. Dans notre état primitif, nos paroles étaient de la poésie, et nos discours des hymnes. Et en effet, si l'harmonie, la mesure, si une ravissante douceur et une divine et irrésistible puissance, constituent la poésie, quel torrent de poésie que ces paroles par lesquelles Dieu se communiqua à sa créature, lorsqu'il lui *montra la beauté de ses œuvres !* Quelle poésie dans cette voix des anges qui venaient converser avec les hommes ! Qui sait ? Nous venons de trouver l'explication de cette parole, qui retentit encore dans tout le monde, que la poésie est le *langage des dieux*, et que le poète est un prophète, un *voyant*, un inspiré *d'en haut*.

Nous, enfans déchus de ce monde divinement ordonné, et descendans déshérités de ces poètes vraiment remplis de l'esprit de Dieu, nous avons perdu l'usage de ce rhythme primitif. Notre langage est un langage brisé, *soluta oratio*, comme on le dit encore en latin. Les inspirations natives ont cessé. Mais il nous reste encore à peu près le souvenir de tous les titres de notre noblesse; çà et là se voient encore les traces de notre prospérité passée. Aussi, de loin en loin, sans qu'on sache pourquoi, il se trouve quelqu'un de nos frères, qui se sent intérieurement saisi, dominé, rempli de l'esprit poétique. Ne lui demandez pas à lui-même, pourquoi ? Il ne sait, il ne se connaît pas ; seulement, il se frappera le front, et vous dira : « J'ai quelque chose là ; il faut que je chante. » Il chante donc.

Quelquefois ses paroles sont sans douceur, sans force, sans

[1] Châteaubriand, *Préface des Études historiques.*

vertu, elles n'excitent aucun souvenir dans l'esprit, aucune sympathie dans le cœur de l'homme, et alors on dit que l'inspiration est fausse. Mais d'autres fois l'inspiration est vraie : ses paroles ont une harmonie qui nous charme, une pureté qui nous ravit. On le dit sans hésiter : elles sont célestes.

Et alors chacun de nous l'écoute, le comprend, le goûte. Car si nous avons perdu le rhythme, au moins nous avons conservé un reste de sentiment de la belle et bonne poésie. Ce goût et ce discernement sont indépendans des règles. Que l'on nous parle de Dieu, de la vertu, de l'innocence, du bonheur, notre oreille se fait tout-à-coup attentive ; notre âme, engourdie, secoue ce poids du corps ; comme un captif qui croit qu'on l'appelle à la liberté, elle se lève et regarde, à l'orient et à l'occident, pour voir d'où lui vient cette voix amie, presque connue : il lui semble se souvenir, il lui semble voir une forme, une de ces formes qui lui parlaient au cœur, alors que sa conversation était avec les anges.

Telle est la manière dont nous, chrétiens, envisageons la poésie ; tel est aussi le fond de notre critique littéraire.

On comprend déjà la raison de cet usage de notre Eglise de ne parler à Dieu ou aux hommes, qu'avec des chants, et aussi de notre sympathie pour les poètes. On voit encore qu'il nous appartient essentiellement de nous occuper de la littérature, et surtout de celle de notre tems : avec nos règles de critique toute chrétienne, nous désirons chercher s'il est quelque vrai poète, quelque divine inspiration.

Dans ces littératures de notre âge, il y en a une qui fait en ce moment beaucoup de bruit, objet de grande division, et de longues disputes. C'est le Romantisme. Il y a un auteur véritable signe de contradiction, que les partis attaquent ou défendent, vénèrent ou dédaignent avec une égale passion : c'est M. Victor Hugo.

Or comme, fort de nos principes, nous ne savons reculer devant aucune question, ni craindre devant aucun nom, c'est du Romantisme dès l'abord que nous voulons parler, et à M. Victor Hugo le premier, que nous allons nous attaquer.

Reconnaissons d'abord que le Romantisme est assez mal connu. Comment en serait-il autrement ? Diversement exploité par

ceux qui en sont les chefs ou les partisans, il a été défiguré encore par les journaux, qui, la plupart, lui ont été jusqu'ici fortement hostiles, et ne l'ont fait connaître à leurs lecteurs que par la citation de ce qu'il y avait de plus choquant, donnant les écarts de quelques auteurs pour le système même : c'est ainsi déchiré qu'il a été soumis à l'examen des provinces. D'où il est arrivé que les gens de goût, et tous ceux qui prétendent en avoir, se sont élevés contre lui. Plusieurs autres causes en ont éloigné aussi les catholiques, ces hommes auxquels nous nous adressons plus particulièrement; d'abord, parce qu'ils ont vu que la plupart de ceux qui le défendaient, étaient précisément ceux qui étaient séparés de la religion, ceux dont les hommes religieux avaient à se plaindre. Ils ont vu aussi que la jeunesse, cette jeunesse qui, au sortir des colléges de l'Université, abandonne avec tant d'insouciance et de légèreté la foi et les pratiques de ses pères, embrassait avec ardeur la cause du romantisme; enfin, M. Victor Hugo étant venu déclarer que *le Romantisme était le Libéralisme en littérature* [1], et le libéralisme, par la manière dont il est exploité par quelques libéraux, étant le juste épouvantail d'un grand nombre de chrétiens, alors ceux-ci ont cru devoir le renier ouvertement comme dangereux pour la religion même. D'où il est arrivé que les littérateurs ont formé deux camps fort distincts : celui des *romantiques* et celui des *classiques*. Dans l'un se sont mis les hommes réputés du siècle et du mouvement : la plus grande partie de la jeunesse et de ceux qui se disent à idées nouvelles ; et dans l'autre, les hommes catholiques, nos amis, se sont résignés à se ranger sous la domination de *classiques*, en compagnie de quelques littérateurs de la révolution et de l'empire, et de ceux qui dans ce tems tiennent à tout ce qui se faisait il y a seulement cent ans. Ainsi la littérature est devenue une nouvelle cause de scission, d'éloignement et de séparation.

Or, nous désirons, nous voulons essayer de faire cesser cet état de dissidence.

Nous croyons donc bien utile de fixer l'attention de nos lecteurs sur le romantisme; car nous espérons leur prouver qu'il

[1] Préface d'*Hernani*.

n'a rien d'hostile pour nos doctrines; au contraire que ce qui constitue essentiellement la nouveauté de cette littérature est en tout favorable au catholicisme. Et ici, nous n'iront point invoquer la grande autorité de M. de Châteaubriand, ni rappeler à nos lecteurs les pages admirables du *Génie du Christianisme*, que l'on reconnait généralement comme le premier exemple et le premier modèle de ce genre de littérature. Nous laisserons aussi pour le moment notre poète, le poète des *Méditations* et des *Harmonies*, à la voix si douce, si pure, si chaste, si brillante et si religieuse. Notre tâche serait trop facile; et puis il resterait peut-être quelques doutes dans l'esprit de quelques jeunes gens, qui ont choisi un autre pour chef ou pour enseigne. C'est dans les écrits de M. Victor Hugo que nous allons puiser la *théorie*, si je puis parler ainsi, de cette nouvelle école.

Commençons d'abord par avouer qu'il y avait quelque chose qui affligeait un esprit chrétien dans les poésies du XVIIe et du XVIIIe siècle; c'était l'usage et l'abus que faisaient les poètes des croyances de la mythologie païenne. Cet abus datait d'assez loin. Nous nous sommes déjà plaints du mal qu'avait fait à la société chrétienne, l'introduction dans les études des auteurs grecs et païens[1]. Eblouis de la forme, les savans, plus d'une fois, ne s'étaient pas aperçus qu'ils adoptaient, en partie, même le fond. Car, comme le disent les scolastiques, *la forme n'est pas sans le fond.*

On connaît quel ridicule — on a souvent dit avec raison, quel sacrilège — mélange fut fait, dans les poésies des XVe et XVIe siècles, des dieux et des déesses du paganisme avec les noms sacrés renfermés dans la Bible. Il n'était pas rare de voir les satyres et les faunes dans la compagnie des démons; Jupiter, Mercure, Apollon, mis en présence des saints et de Dieu même, et

[1] Voir l'article, *Origine, progrès et conséquences de la croyance en l'Etat de nature*, N° 5, tom. I, p. 275. — Voir en outre, pour connaître l'influence que l'étude des auteurs païens a exercée sur notre société chrétienne, les articles sur le *Destin*, N°. 24, tom. IV, p. 303; — sur l'*Enseignement de la Mythologie*, N° 28, tom. V, p. 293, — et sur *les Aristotéliens*, N°s 27 et 30, tom. VI, p. 168 et 438. — N° 32, tom. VI, p. 137; et N° 40, tom. VII, p. 253. (*Note de la 2e édition.*)

Pallas, Diane, Vénus, se mêlant aux chastes chœurs de nos Martyres et de nos Vierges, et adressant quelquefois la parole à la Reine des vierges et des anges.

On réclama, et avec raison, contre cet abus de la mythologie et cet oubli de toutes les convenances, mêmes littéraires. Rollin, qui, certes, est assez désintéressé dans la défense du Romantisme, reprocha avec beaucoup de bon sens et de raison aux littérateurs de son tems cette espèce d'apostasie[1]. Bossuet lui-même, suivant l'exemple de S. Augustin, éleva sa grande voix, et réprimanda vertement Santeuil, ce doxographe du Bréviaire parisien, qui avait introduit la déesse Pomone dans les jardins de sa poésie chrétienne.

Mais ces reproches et ce blâme ne produisirent qu'une seule chose; c'est que Dieu, les anges, les saints et les saintes furent bannis entièrement des poèmes des chrétiens; Apollon et toutes les divinités païennes détrônèrent le Dieu de l'Evangile, et furent réintégrés, en littérature, sur leurs anciens autels. Le scrupuleux disciple de Port-Royal, Boileau, avec la grave autorité qu'il s'était faite, en consigna l'arrêt dans son *Art poétique*. Dans la poésie épique, dit-il,

Chaque Vertu devient une Divinité,
Minerve est la Prudence, et Vénus la Beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux, qui gourmande les flots;
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse[2].

C'est-là ce qu'on trouva de mieux en littérature dix-sept siècles après que Jésus était venu faire connaître le *Père* aux enfans des hommes.

Quant aux idées chrétiennes, il disait :

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornemens *égayés* ne sont point susceptibles....

[1] Voir dans le *Traité des études*, liv. III, ch. I, la section 4e où il traite cette question : *S'il est permis aux poètes chrétiens d'employer dans leurs écrits les noms des divinités païennes*..

[2] *Art poétique*, chant. III, v. 165.

Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le Diable toujours hurlant contre les cieux.

Telle fut la décision du Maître; et l'on vit alors une chose inouïe, une religion et des croyances étrangères, absurdes, païennes, remplacer, chez un peuple spirituel et ami des convenances, la foi et les croyances chrétiennes. Que l'on rappelle toute cette littérature légère, toutes ces prétendues fleurs de poésie, tous ces poèmes réputés épiques de nos deux derniers siècles, et l'on verra comment tout s'y fait par l'intervention et sous l'invocation des divinités païennes; Apollon y inspire seul les poètes, et la femme chrétienne, la fille d'Ève, la compagne de l'homme, disparaît sous le nom et sous les traits de Diane, de Vénus, des Grâces, des Muses, etc., etc.

Nous le disons avec réflexion et conscience; une pareille influence dans la littérature, est un déshonneur pour notre foi, une honte pour nous, chrétiens, pour nous, ayant devant nos yeux les divins poèmes de nos livres sacrés, les chants de notre Eglise, ces chants si doux, si gracieux, si religieux, chantés dans le monde bien avant qu'il fût question de divinités païennes et de littérature grecque et romaine.

On conçoit que nous recevions avec reconnaissance une poésie qui délivrât notre esprit et notre cœur de l'influence de ces dieux et de ces déesses, qui ont si long-tems sali les annales du genre humain, et qui confondent encore le philosophe, qui recherche la cause de leur règne.

Or, nous allons étonner bien de nos lecteurs en leur apprenant que c'est la tâche qu'a entreprise le Romantisme.

Déjà Mme de Staël, qui, la première, a prononcé le nom de littérature romantique en France, avait dit, « que la division du »genre classique et du genre romantique se rapportait aux deux »grandes ères du monde, celle qui a précédé l'établissement du »christianisme, et celle qui l'a suivi[1]. »

Voyons comment M. Victor Hugo développe cette idée, et explique la nouvelle ère qui se leva pour la poésie par la prédication de l'Evangile.

« Une religion spiritualiste, supplantant le paganisme matériel

[1] Voyez son ouvrage *de l'Allemagne*.

et extérieur, se glisse au cœur de la société antique, la tue, et dans ce cadavre d'une civilisation décrépite, dépose le germe de la civilisation moderne. Cette religion est complète, parce qu'elle est vraie; entre son dogme et son culte, elle scelle profondément la Morale. Et d'abord pour premières vérités, elle enseigne à l'homme qu'il a deux vies à vivre, l'une passagère, l'autre immortelle; l'une de la terre, l'autre du ciel. Elle lui montre qu'il est double comme sa destinée; qu'il y a en lui un animal et une intelligence; une âme et un corps; en un mot qu'il est le point d'intersection, l'anneau commun des deux chaînes d'êtres qui embrassent la création, de la série des êtres matériels et de la série des êtres incorporels, la première partant de la pierre pour arriver à l'homme, la seconde partant de l'homme pour finir à Dieu.

» Une partie de ces vérités avait peut-être été soupçonnée par certains sages de l'antiquité, mais c'est de l'Evangile que date leur pleine, lumineuse et large révélation. Les écoles païennes marchaient à tâtons dans la nuit, s'attachant aux mensonges comme aux vérités dans leur route de hasard. Quelques-uns de leurs philosophes jetaient parfois sur les objets de faibles lumières qui n'en éclairaient qu'un côté et rendaient plus grande l'ombre de l'autre. De là tous les fantômes créés par la philosophie ancienne. Il n'y avait que la sagesse divine qui pût substituer une vaste et égale clarté à toutes ces illuminations vacillantes de la sagesse humaine. Pythagore, Epicure, Socrate, Platon, sont des flambeaux; le CHRIST, c'est le jour.

» Du reste, rien de plus matériel que la théogonie ancienne. Loin qu'elle ait songé, comme le christianisme, à diviser l'esprit du corps, elle donne forme et visage à tout, même aux essences, même aux intelligences. Tout chez elle est visible, palpable, charnel. Ses dieux ont besoin d'un nuage pour se dérober aux yeux. Ils boivent, mangent, dorment. On les blesse, et leur sang coule; on les estropie, et les voilà qui boitent éternellement. Cette religion a des dieux et des moitiés de dieux. Sa foudre se forge sur une enclume, et l'on y fait entrer entre autres ingrédiens, trois rayons de pluie tordue, *tres imbris torti radios*. Son Jupiter suspend le monde à une chaîne d'or; son soleil monte un char à quatre chevaux, son enfer est un précipice dont la

géographie marque la bouche sur le globe; son ciel est une montagne.

» Ainsi le paganisme qui pétrit toutes ses créations de la même argile, rapetisse la divinité et grandit l'homme. Les Héros d'Homère sont presque de même taille que ses dieux. Ajax défie Jupiter. Achille vaut Mars. Nous venons de voir comme au contraire le christianisme sépare profondément le souffle de la matière. Il met un abîme entre l'âme et le corps; un abîme entre l'âme et Dieu.

» A cette époque, et pour n'omettre aucun trait de l'esquisse à laquelle nous nous sommes aventurés, nous ferons remarquer qu'avec le christianisme et par lui, s'introduisait dans l'esprit des peuples un sentiment nouveau, inconnu des anciens et singulièrement développé chez les modernes, un sentiment qui est plus que la gravité et moins que la tristesse : la *Mélancolie.* Et en effet, le cœur de l'homme, jusqu'alors engourdi par des cultes purement hiérarchiques et sacerdotaux, pouvait-il ne pas s'éveiller et sentir germer en lui quelque faculté inattendue, au souffle d'une religion *humaine*, parce qu'elle est *divine*, d'une religion qui fait de la prière du pauvre la richesse du riche, d'une religion d'égalité, de liberté, de charité? Pouvait-il ne pas voir toutes choses sous un aspect nouveau, depuis que l'Evangile lui avait montré l'âme à travers les sens, l'éternité derrière la vie?

. . . .

» Voilà donc une nouvelle religion, une société nouvelle : sur cette double base, il faut que nous voyions grandir une nouvelle poésie. Jusqu'alors, et qu'on nous pardonne d'exposer un résultat que de lui-même le lecteur a déjà dû tirer de ce qui a été dit plus haut, jusqu'alors, agissant en cela même comme le polythéisme et la philosophie antique, la Muse purement épique des anciens n'avait étudié la nature que sous une seule face, rejetant sans pitié de l'art presque tout ce qui, dans le monde soumis à son imitation, ne se rapportait pas à un certain type du beau : type d'abord magnifique, mais, comme il arrive toujours de ce qui est systématique, devenu dans ces derniers tems faux, mesquin et conventionnel. Le christianisme amène la poésie à la vérité. Comme lui la muse moderne verra les choses d'un coup d'œil plus haut; elle sentira que tout, dans la

création, n'est pas humainement beau, que le *laid* y existe à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque au revers du sublime, le mal avec le bien, l'ombre avec la lumière. Elle se demandera si la raison étroite et relative de l'artiste doit avoir gain de cause sur la raison infinie, absolue du Créateur; si c'est à l'homme à rectifier Dieu; si une nature mutilée en sera plus belle; si l'art a le droit de dédoubler, pour ainsi dire, l'homme, la vie, la création; si chaque chose marchera mieux quand on lui aura ôté son muscle et son ressort, si enfin, c'est le moyen d'être harmonieux que d'être incomplet. C'est alors que l'œil fixé sur des événemens tout à la fois risibles et formidables et sous l'influence de cet esprit de mélancolie chrétienne, et de critique philosophique que nous observions tout à l'heure, la poésie fera un grand pas, un pas décisif, un pas qui, pareil à la secousse d'un tremblement de terre, changera toute la face du monde intellectuel. Elle se mettra à faire comme la nature, à mêler dans ses créations, sans pourtant les confondre, l'ombre à la lumière, le grotesque au sublime, en d'autres termes, le corps à l'âme, la bête à l'esprit; car le point de départ de la religion est toujours le point de départ de la poésie. Tout se tient.

» Aussi voilà un principe étranger à l'antiquité, un type nouveau introduit dans la poésie; et comme une condition de plus dans l'être modifie l'être tout entier, voilà une forme nouvelle qui se développe dans l'art. Ce type, c'est le grotesque. Cette forme, c'est la comédie.

» Et ici, qu'il nous soit permis d'insister; car nous venons d'indiquer le trait caractéristique, la différence fondamentale qui sépare, à notre avis, l'art moderne de l'art antique, la forme actuelle de la forme morte, ou, pour nous servir de mots plus vagues mais plus accrédités, la littérature *romantique* de la littérature *classique*[1]. »

Ainsi telle est l'idée fondamentale du Romantisme : « Substituer aux couleurs usées et fausses de la mythologie païenne, » les couleurs neuves et vraies de la théogonie chrétienne [2].»

[1] *Cromwel*, préface, p. VII.

[2] *Odes et Ballades*, préface de 1824.

C'est ce que M. Victor Hugo a voulu essayer dans les deux volumes des *Odes et Ballades*. Notre tâche n'est pas ici de les analyser avec des yeux d'académicien, mais d'en pénétrer l'esprit; or, nous le disons avec reconnaissance, l'inspiration chrétienne plane sur toutes ces poésies, et plus d'une fois nous nous sommes reposés dans cette lecture avec un vif sentiment de joie, en voyant notre Bible, nos cérémonies, nos mœurs, nos espérances, nos croyances, nos joies, nos douleurs chrétiennes décrites, ou plutôt chantées avec un rare talent. Nos lecteurs éprouveront les mêmes sensations en parcourant *la Vision*; — *le Repas libre*; — *la Liberté*, qui a pour épigraphe : *Christus nos liberavit*; — *la Mort de Mlle. de Sombreuil*; — *Moïse sur le Nil*; — *le Dévouement*, qui finit par ces beaux vers :

Car l'Ange du martyre est le plus beau des anges,
Qui portent les âmes au ciel.

— L'*Ame*, chant rempli de la douce spiritualité de l'Evangile:

Toi, — puisses-tu bientôt, secouant ma poussière,
Retourner radieuse au radieux séjour!
Tu remonteras pure à ta source première,
Et, comme le soleil emporte la lumière,
Tu n'emporteras que l'amour.

— *L'Ante-Christ*; — *Jéhovah* — *Regret*; — *au valon de Cherisy*; — *à l'Ombre d'un enfant*, avec cette épigraphe : *qui es in cœlis*; — *le Voyage*; — *la Promenade*; — *les Rêves*.

Mais pour faire encore mieux ressortir, et cette première idée de M. Victor Hugo, et la manière dont il la met en œuvre, nous citerons, en entier, l'ode intitulée, *la Lyre et la Harpe*[1], où il a mis en opposition, et en présence, le langage, les images et les pensées des deux littératures : comparons attentivement les profanes accens de la *Lyre*, à la céleste harmonie de la *Harpe*.

LA LYRE.

Dors, ô fils d'Apollon, ses lauriers te couronnent,
Dors en paix! les neuf Sœurs t'adorent comme un roi;
De leurs cœurs nébuleux les songes t'environnent;
La lyre chante auprès de toi!

[1] *Odes et Ballades*; liv. IV, ode II; avril, 1820.

LA HARPE.

Eveille-toi, jeune homme, enfant de la misère!
Un rêve ferme au jour les regards obscursis,
Et pendant ton sommeil un indigent, un frère,
A ta porte en vain s'est assis!

LA LYRE.

Ton jeune âge est cher à la gloire.
Enfant, la Muse ouvrit tes yeux,
Et d'une immortelle mémoire
Couronna ton nom radieux;
En vain Saturne te menace:
Va, l'Olympe est né du Parnasse,
Les poètes ont fait les dieux!

LA HARPE.

Homme, une femme fut ta mère;
Elle a pleuré sur ton berceau.
Souffre donc. Ta vie éphémère
Brille et tremble, ainsi qu'un flambeau.
Dieu ton maître, a d'un signe austère,
Tracé ton chemin sur la terre,
Et marqué ta place au tombeau.

LA LYRE.

Chante. Jupiter règne, et l'univers l'implore;
Vénus embrase Mars d'un souris gracieux;
Iris brille dans l'air, dans les champs brille Flore;
Chante: les immortels, du couchant à l'aurore,
En trois pas parcourent les cieux!

LA HARPE.

Prie! il n'est qu'un vrai Dieu, juste dans sa clémence,
Par la fuite des tems sans cesse rajeuni.
Tout s'achève dans lui, par lui tout recommence.
Son être emplit le monde ainsi qu'une âme immense;
L'Éternel vit dans l'infini.

LA LYRE.

Ta douce muse à fuir t'invite.
Cherche un abri calme et serein;
Les mortels, que le sage évite,
Subissent le siècle d'airain.
Viens; près de tes lares tranquilles,
Tu verras de loin dans les villes

Mugir la discorde aux cent voix.
Qu'importe à l'heureux solitaire,
Que l'Autan dévaste la terre,
S'il ne fait qu'agiter ses bois!

LA HARPE.

Dieu, par qui tout forfait s'expie,
Marche avec celui qui le sert.
Apparais dans la foule impie,
Tel que Jean, qui vint du désert.
Va donc, parle aux peuples du monde :
Dis-leur la tempête qui gronde,
Révèle le juge irrité.
Et, pour mieux frapper leur oreille,
Que ta voix s'élève, pareille
A la rumeur d'une cité.

LA LYRE.

L'aigle est l'oiseau du dieu qu'avant tous on adore.
Du Caucase à l'Athos l'aigle planant dans l'air,
Roi du feu qui féconde et du feu qui dévore,
Contemple le soleil et vole sur l'éclair!

LA HARPE.

La colombe descend du ciel qui la salue,
Et, voilant l'Esprit-Saint sous son regard de feu,
Chère au vieillard choisi comme à la vierge élue,
Porte un rameau dans l'arche, annonce au monde un Dieu.

LA LYRE.

Aime! Eros règne à Gnide, à l'Olympe, au Tartare.
Son flambeau de Sestos allume le doux phare,
Il consume Ilion par la main de Pâris.
Toi, fuis de belle en belle, et change avec leurs charmes.
L'Amour n'enfante que des larmes;
Les Amours sont frères des Ris!

LA HARPE.

L'Amour divin défend de la haine infernale.
Cherche pour ton cœur pur une âme virginale;
Chéris-la, Jéhovah chérissait Israël.
Deux êtres que dans l'ombre unit un saint mystère,
Passent en s'aimant sur la terre
Comme deux exilés du ciel!

LA LYRE.

Jouis ! c'est au fleuve des ombres
Que va le fleuve des vivans.
Le sage, s'il a des jours sombres,
Les laisse aux dieux, les jette aux vents.
Enfin, comme un pâle convive,
Quant la mort imprévue arrive,
De sa couche il lui tend la main ;
Et, riant de ce qu'il ignore,
S'endort dans la nuit sans aurore,
En rêvant un doux lendemain !

LA HARPE.

Soutiens ton frère qui chancèle,
Pleure si tu le vois souffrir ;
Veille avec soin, prie avec zèle,
Vis en songeant qu'il faut mourir.
Le Pécheur croit, lorsqu'il succombe,
Que le néant est dans la tombe,
Comme il est dans la volupté ;
Mais quand l'Ange impur le réclame,
Il s'épouvante d'être une âme,
Et frémit de l'éternité !

Le poète écoutait, à peine à son aurore,
Ces deux lointaines voix qui descendaient du ciel.
Et plus tard, il osa parfois, bien faible encore,
Dire à l'écho du Pinde un hymne du Carmel !

Certes, nous l'avouons, et tout catholique applaudira à nos paroles, notre choix est fait, et la palme des campagnes de Cadès est donnée au chantre du Carmel.

Il est encore un autre sujet des chants des Poètes, lequel était et est encore tout vicié par l'influence de la poésie païenne. Nous avons déjà dit que la femme chrétienne, cette fille d'Ève, l'aide et la compagne de l'homme, la mère des hommes, que l'on peut aussi appeler la mère de Dieu, avait disparu dans la poésie du dernier siècle sous les traits de la Vénus païenne, fille de l'écume impure de la mer. Il faut voir la vierge, l'épouse, la mère, la compagne de l'homme chantée par la littérature nouvelle.

O Vierge, à mon enfance, un Dieu t'a révélée,
Belle et pure ; et rêvant mon sort mystérieux,

Comme une blanche étoile aux nuages mêlée,
Dès mes plus jeunes ans, je te vis dans les cieux [1].....

C'est que pour m'amener au terme où tout aspire,
Il m'est venu du ciel un guide au front joyeux:
Pour moi l'air le plus pur est l'air qu'Elle respire,
Je vois tous mes bonheurs, Muse, dans son sourire,
Et tous mes rêves dans ses yeux [2]....

Voici la vérité qu'au monde je révèle :
Du Ciel dans mon néant je me suis souvenu.
Louez Dieu! la brebis vient quand l'agneau l'appelle,
J'appelais le Seigneur, le Seigneur est venu.

Il m'a dit : « va, mon fils, ma loi n'est pas pesante,
» Toi, qui, dans la nuit même, as suivi mes chemins,
» Tu ceindras des heureux la robe éblouissante ;
» Parmi les innocens tu laveras tes mains.... »

Un ange sur mon cœur ploye aujourd'hui ses ailes,
Pour elle un orphelin n'est pas un étranger;
Les heures de mes jours à ses côtés sont belles ;
Car son joug est aimable, et son fardeau léger.

Vous avez dans le port poussé ma voile errante ;
Ma tige a refleuri de sève et de verdeur;
Seigneur, je vous bénis; de ma lampe mourante
Votre souffle vivant rallume la splendeur [3].

A toi, toujours à toi! que chanterait ma lyre?
A toi l'hymne d'amour, à toi l'hymne d'hymen!
Quel autre nom pourrait éveiller mon délire?
Ai-je appris d'autres chants? sais-je un autre chemin?....

Mon destin est gardé par ta douce prière :
Elle veille sur moi, quand mon ange s'endort,
Lorsque mon cœur entend ta voix modeste et fière,
Au combat de la vie il provoque le sort....

Mon Dieu! mettez la paix et la joie auprès d'elle.
Ne troublez pas ses jours.... ils sont à vous, Seigneur!
Vous devez les bénir, car son âme fidèle
Demande à la vertu le secret du bonheur [4].

[1] *A toi;* liv. v., ode IV.

[2] *Paysage;* ode II.

[3] *Actions de grâces*; liv. v, ode XIV.

[4] *Encore à toi*; liv. v, ode XII.

A ces changemens tentés par la littérature nouvelle, changemens que nous nous garderons bien d'appeler innovations, mais que nous regardons comme un retour à la foi de nos pères, il faut encore joindre les études du Moyen-Age, de ce moyen-âge si défiguré et pourtant si fécond en merveilles de tout genre, depuis les belles proportions de nos cathédrales gothiques, jusqu'à ces commotions subites, électriques pour ainsi dire, qui faisaient lever tout un peuple, et le poussaient, à l'encontre de la barbarie, pour délivrer le tombeau de l'Homme-Dieu. Car c'est encore une des tâches du Romantisme de remettre en honneur l'étude et les mœurs du moyen-âge. Quoi de plus naïf et de plus chrétien que le langage de cet enfant qui dit à sa grand'mère.

Ou montre-nous ta Bible et les belles images,
Le ciel d'or, les saints bleus, les saintes à genoux,
L'enfant Jésus, la crèche, et le bœuf, et les mages;
Fais-nous lire du doigt dans le milieu des pages,
Un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous[1].

Enfin nous trouvons encore une idée toute catholique et que nous adoptons entièrement dans la *préface des Orientales.*

« On s'occupe aujourd'hui, dit M. Hugo, et ce résultat est dû à mille causes qui toutes ont amené ces progrès, on s'occupe beaucoup plus de l'Orient qu'on ne l'a jamais fait. Les études orientales n'ont jamais été poussées si avant. Au siècle de Louis XIV on était helléniste, maintenant on est orientaliste. Il y a un pas de fait; jamais tant d'intelligences n'ont fouillé à la fois le grand abîme de l'Asie. Nous avons aujourd'hui un savant cantonné dans chacun des idiômes de l'Orient, depuis la Chine jusqu'à l'Egypte. »

On connaît déjà tout ce que nous éprouvons de sympathie pour les études orientales, tout ce que nous espérons de découvertes en faveur des croyances catholiques dans les traditions de l'Orient, c'est dire avec quel plaisir nous voyons M. Hugo attacher les regards de la jeunesse actuelle sur ces coutumes, ces mœurs de l'Asie. Car nous pensons comme lui : « Là, en effet, tout est grand, riche, fécond, comme dans le moyen-âge, cette autre mer de poésie.... On a trop vu l'époque moderne dans le

[1] *Ballades*; la grand'mère.

satisfait de son talent que lorsqu'il est venu à bout de *crisper* violemment toutes les fibres du cœur de l'homme. Mais ce qui est plus blâmable et ce qui est plus *laid* encore, c'est au milieu de toutes ces catastrophes de voir la froide, sèche et désolante figure du Destin, poussant avec son bras d'airain toutes ces personnes à leur détestable fin. Qui l'aurait cru, après ce que nous venons de citer ? M. Hugo est allé fouiller dans le paganisme, et en a évoqué, non point les riantes et folâtres images qui ornent les chants d'Anacréon ou d'Horace, mais les abstraites, métaphysiques et glaciales idées d'Epicure et de Lucrèce, des stoïciens et des académiciens sur la FATALITÉ ? C'est cette Divinité toute païenne qu'il a placée dans le moyen-âge, qu'il appelait naguère *une mer de poésie*. Nous l'avouons, quoiqu'on ait pu dire, nous n'avons pu saisir la raison de cette conduite, et nous n'avons plus reconnu notre poète, le poète romantique.

Et de peur que quelques-uns de ses amis ne nous accusent d'avoir mal compris son idée, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs un passage où il a lui-même exposé le *symbole* de sa doctrine, le *symbole de tout*, comme il le dit un peu *païennement*. On y verra aussi les excuses qu'on a voulu lui trouver, pour le rôle qu'il a assigné à l'archi-diacre don Claude.

Don Claude est dans son laboratoire d'alchimie avec le procureur du roi Charmolue, qui lui parle.

«Don Claude abîmé en lui-même, ne l'écoutait plus. Charmolue, en suivant la direction de son regard, vit qu'il s'était fixé machinalement à la grande toile d'araignée qui tapissait la lucarne. En ce moment, une mouche étourdie, qui cherchait le soleil de mars, vint se jeter à travers ce filet, et s'y englua. A l'ébranlement de la toile, l'énorme araignée fit un mouvement brusque hors de sa cellule centrale, puis d'un bond, elle se précipita sur la mouche, qu'elle plia en deux avec ses antennes de devant; tandis que sa trompe hideuse lui fouillait la tête. — Pauvre mouche ! dit le procureur du roi en cour d'Église, et il leva la main pour la sauver. L'archi-diacre, comme réveillé en sursaut, lui retint le bras avec une violence convulsive.

» — Maître Jacques, cria-t-il, laissez faire la fatalité !

» Le procureur se retourna effaré, il lui semblait qu'une pince de fer lui avait pris le bras. L'œil du prêtre était fixe, hagard,

flamboyant, et restait attaché au petit groupe horrible de la mouche et de l'araignée.

» — Oh oui, continua le prêtre avec une voix qu'on eût dit venir de ses entrailles : voilà un symbole de tout. Elle vole, elle est joyeuse, elle vient de naître : elle cherche le printems, le grand air, la liberté : Oh ! oui, mais qu'elle se heurte à la rosace fatale, l'araignée en sort, l'araignée hideuse ! Pauvre danseuse ! Pauvre mouche prédestinée ! Maître Jacques, laissez faire ! c'est la fatalité. — Hélas ! Claude, tu es l'araignée; Claude, tu es la mouche aussi ! — Tu volais à la science, à la lumière, au soleil, tu n'avais souci que d'arriver au grand air, au grand jour de la vérité éternelle ; mais en te précipitant vers la lucarne éblouissante qui donne sur l'autre monde, sur le monde de la clarté, de l'intelligence et de la science, mouche aveugle, docteur insensé, tu n'as pas vu cette subtile toile d'araignée tendue par le destin entre la lumière et toi, tu t'y es jeté à corps perdu, misérable fou ; et maintenant tu te débats, la tête brisée, les ailes arrachées, entre les antennes de la fatalité. — Maître Jacques ! maître Jacques ! laissez faire l'araignée !

» — Je vous assure, dit Charmolue qui le regardait sans comprendre, que je n'y toucherai pas. Mais lâchez-moi le bras, Maître, de grâce! vous avez une main de tenaille.

» L'archidiacre ne l'entendait pas. — Oh! insensé, reprit-il sans quitter la lucarne des yeux. Et quand tu l'aurais pu rompre, cette toile redoutable, avec tes ailes de moucheron, tu crois que tu aurais pu atteindre à la lumière ? Hélas cette vitre qui est plus loin, cet obstacle transparent, cette muraille de cristal plus dur que l'airain, qui sépare toutes les philosophies de la vérité, comment l'aurais-tu franchie ? O vanité de la science ! Que de sages viennent de bien loin en voletant s'y briser le front! Que de systèmes pêle-mêle se heurtent en bourdonnant à cette vitre éternelle !

» Il se tut. Ces dernières idées, qui l'avaient insensiblement ramené de lui-même à la science, paraissaient l'avoir calmé... »

Tel est le *symbole de tout*, suivant M. Victor Hugo. Nous préférons l'explication suivante de l'Univers, que nous trouvons dans un ouvrage dont il ne récusera pas l'autorité.

siècle de Louis XIV, et l'antiquité dans Rome et la Grèce. Ne verrait-on pas de plus haut et de plus loin, en étudiant l'ère moderne dans le Moyen-âge, et l'antiquité dans l'Orient ?[1] »

Telles sont les idées fondamentales émises par le chef même de la nouvelle école : on a déjà compris qu'elles n'ont rien d'hostile pour notre cause ; au contraire, nous ne pouvons nous empêcher d'espérer beaucoup de cette nouvelle direction donnée au génie des poètes et aux études de la jeunesse.

Chez un peuple léger, comme nous nous glorifions de l'être, on ne sait pas ce que peuvent produire la littérature et la poésie, si elles viennent au secours de la religion. Car, que d'intelligences parmi nous qui cherchent dans la poésie la règle de leur foi où de leur morale ? Que de mal n'a pas fait à la religion cette littérature légère dont Voltaire était le dieu vers la fin du XVIII[e] siècle ?

« Qui peut calculer, dit fort bien M. Hugo, ce qui fût arrivé de la philosophie, si la cause de Dieu défendue en vain par la vertu, eût été aussi plaidée par le génie ? mais la France n'eut pas ce bonheur : ses poètes nationaux étaient presque tous des poètes païens, et notre littérature était plutôt l'expression d'une société idolâtre et démocratique, que d'une société monarchique et chrétienne. Aussi les philosophes parvinrent-ils en moins d'un siècle à chasser des cœurs une Religion qui n'était pas dans les esprits.

» C'est surtout à réparer le mal fait par les sophistes que doit s'attacher aujourd'hui le poète ; il doit marcher devant les peuples comme une lumière, et leur montrer le chemin.. Il ne sera jamais l'écho d'aucune parole, si ce n'est de celle de Dieu[2] ? »

On voit combien ces promesses sont belles et que ce n'est pas sans raison que nous nous y intéressons ; aussi nous ne sommes pas éloignés d'applaudir à cette espérance que M. Hugo nous fait concevoir, lorsqu'il dit :

« La littérature actuelle que l'on attaque avec tant d'instinct d'un côté, et si peu de sagacité de l'autre, est l'expression anticipée de la société religieuse et monarchique, qui sortira sans doute du milieu de tant d'anciens débris, et de tant de ruines récentes[3]. »

[1] Préface des *Orientales* ; p. IX et X. 1829.
[2] *Odes et Ballades* ; préf. de 1822. — [3] *Idem, ibid.*

Que si l'on nous demande maintenant si M. Victor Hugo a été fidèle, dans ses différens ouvrages, à reproduire cet esprit du Christianisme et ces mœurs du moyen-âge, dont il fait la base de la littérature romantique, nous répondrons : oui et non.

Expliquons notre pensée avec franchise.

Certes, nous avons fait une assez bonne part d'approbation aux principes de M. Victor Hugo, pour que nous ayons le droit de lui adresser quelques reproches. Aussi lui dirons-nous sans détour que dans ses derniers ouvrages il nous semble avoir perdu de vue la question principale, celle de *substituer aux couleurs usées et fausses de la mythologie païenne les couleurs neuves et vraies de la théogonie chrétienne*, pour s'attacher exclusivement à cette autre idée, bien plus systématique, bien plus sujette à contradiction, et bien moins importante selon nous, celle de prouver que le *laid* ne doit pas être banni de la littérature, et peut intéresser autant que le *beau*. C'est à cette idée qu'il a sacrifié toutes les autres.

On dirait une idée fixe. C'est sous son inspiration, et pour ainsi dire face à face avec elle, qu'a été écrit, et ce *Han-d'Islande,* monstre, ni homme, ni bête, qui dans sa caverne, en familiarité avec un ours, boit le sang chaud d'un mourant dans le crâne de son propre fils ; et *Le dernier jour d'un condamné*, où sont décrites avec un déplorable talent les dernières angoisses, les derniers *râlemens* d'une âme, qui, pendant une journée entière, seule en présence de la Mort, et de la mort ayant l'échafaud pour cortège, analyse, exprime, épuise goutte à goutte tout ce que cette idée a d'horrible et de *laid*.

Mais nous avons bien d'autres reproches à faire à son dernier ouvrage, *Notre-Dame de Paris*, celui qui a fourni l'occasion de cet article. L'horrible et le laid y sont jetés à pleines mains, pour ainsi dire : c'est une Mère, pauvre recluse, qui cherche, qui pleure pendant quatorze ans sa fille, et qui ne la tient un instant entre ses bras que pour la garder au bourreau ; c'est la Esméralda, simple, joyeuse, vive, compatissante, aérienne créature, qui finit par être pendue ; c'est un Prêtre meurtrier, impudique, fataliste, fratricide, qui meurt précipité des tours de Notre-Dame, par son fils adoptif ; c'est Quasimodo, qui se laisse mourir de mort volontaire en embrassant un cadavre dans le cimetière de Montfaucon. On dirait que M. Victor Hugo n'est

lées, césure transposée, alexandrin brisé, expressions hasardées, nous lui ferons bon marché de tout cela : car nous mettons le *Barbare* Paul de beaucoup au-dessus du *Grec* Aristote. Suivant nous, ce sont là choses de peu d'importance et sur lesquelles dans quelque tems on tombera d'accord. Ce qui est mauvais passera, ce qui est bon restera. Ainsi, qu'on laisse faire non pas la *fatalité*, mais le *tems*. Les principes et les règles que nous lui opposons ne passeront pas. Il y a encore une immense moisson de poésie à recueillir dans les champs catholiques, moisson à peine commencée par la nouvelle école.

Je connais quelqu'un qui aurait voulu faire un ouvrage, où se trouvât racontée toute une vie chrétienne, une de ces vies qui renferment toutes les joies et toutes les douleurs *possibles* et *ordinaires* à l'enfant d'Adam. Une telle vie embellie ou adoucie par tout ce que le Christ est venu apporter d'amour et de consolations sur cette terre, une telle vie, dis-je, serait trouvée belle, même dans ce siècle. Mais la force et le tems m'ont manqué également.

Cependant comme c'est là une œuvre de Poète par excellence, une véritable œuvre de Dieu, elle se fera. Si la nouvelle école ne la fait pas, une autre viendra qui en aura la gloire. Car ni la littérature ni la poésie ne peuvent *durer*, avec des principes ou des doctrines qui ne sympathisent, ni avec nos souvenirs, ni avec nos espérances : ces dernières, quoique déçues, ne se rebutent pas, ne se perdent pas, surtout ne s'égarent pas long-tems. Un homme ébloui, prend une fausse route et se perd; mais l'humanité va bien et espère bien. David prépara les matériaux pour la maison du Seigneur, mais ses mains ne furent pas trouvées assez pures pour élever l'édifice ; ce fut Salomon, dans son innocence, qui en eut l'honneur.

En finissant cet article, résumons en quelques mots les différentes idées qui en font la base. La nouvelle littérature, celle qu'on appelle romantique, n'a rien d'hostile pour le catholicisme; que les Catholiques ne la rebutent pas. Sans se mêler dans aucune dispute sur la *forme* de cette littérature, qu'ils s'attachent au *fond*, et qu'ils attendent, la littérature sera aussi à eux : car, comme nous l'avons dit : Nous sommes seuls les hommes du siècle.

A. BONNETTY.

Architecture gothique.

NOTRE-DAME DE PARIS,

PAR M. VICTOR HUGO.

« Sans doute, c'est encore aujourd'hui un majestueux et sublime édifice que l'église de Notre-Dame de Paris. Mais si belle qu'elle se soit conservée en vieillissant, il est difficile de ne pas soupirer, de ne pas s'indigner devant les dégradations, les mutilations sans nombre que simultanément le tems et les hommes ont fait subir au vénérable monument, sans respect pour Charlemagne, qui en avait posé la première pierre, pour Philippe-Auguste, qui en avait posé la dernière.

» Sur la face de cette vieille reine de nos cathédrales, à côté d'une ride on trouve toujours une cicatrice. *Tempus edax, homo edacior*; ce que je traduirais volontiers ainsi : Le tems est aveugle, l'homme est stupide.

» Si nous avions le loisir d'examiner une à une avec le lecteur les diverses traces de destruction imprimées à l'antique église, la part du tems serait la moindre, la pire celle des hommes, surtout des hommes de l'art. Il faut bien que je dise *des hommes de l'art*, puisqu'il y a eu des individus qui ont pris la qualité d'architectes dans les deux derniers siècles.

» Et d'abord, pour ne citer que quelques exemples capitaux, il est, à coup sûr, peu de plus belles pages architecturales que cette façade où, successivement et à la fois, les trois portails creusés en ogive, le cordon brodé et dentelé des vingt-huit niches royales, l'immense rosace centrale flanquée de ses deux fenêtres latérales, comme le prêtre du diacre et du sous-diacre, la haute et frêle galerie d'arcades à trèfle qui porte une lourde

Oh! la création se meut dans ta pensée,
Seigneur! tout suit la voix en tes desseins tracée;
Ton bras jette un rayon au milieu des hivers,
Défend la veuve en pleurs du Publicain avide,
Ou, dans un ciel lointain, séjour désert du vide,
    Crée en passant un Univers!
L'homme n'est rien sans lui, l'homme, débile proie,
Que le malheur dispute un moment au trépas.
Dieu lui donne le deuil ou lui reprend la joie:
Du berceau vers la tombe il a compté ses pas[1].

Une autre tache que nous devons signaler avec tristesse, ce sont les deux ou trois tableaux licencieux et lubriques qu'il s'est plu à tracer avec une complaisance coupable. M. Victor Hugo dit quelque part: « Vous avez été enfant, lecteur, et vous êtes peut-être assez heureux pour l'être encore: » C'est donc à des enfans qu'il adresse aussi son livre, eh! bien, la main sur la conscience, qu'il nous dise si ce serait à ses enfans ou aux enfans de ses amis qu'il conseillerait la lecture de l'un des trois chapitres intitulés: *L'écu changé en feuille sèche*. Or, qu'il y prenne garde, voudrait-il que les vieillards seuls lussent les ouvrages de sa jeune école? Par la lecture de l'article suivant où nous citons la description qu'il fait de *Notre-Dame de Paris*, on verra de quel amour M. Hugo aime cette vieille cathédrale, et avec quelle indignation il déplore les *offenses* que le tems et les hommes ont faites à ses chrétiennes beautés. Mais il n'a pas fait attention, que lui, le poète de Notre-Dame, il a essayé d'imprimer sur son front une souillure plus grande que toutes celles du tems et des hommes: il a osé inscrire sur ses murs les deux mots les plus hideux du langage humain, ΑΝΑΓΚΗ, ΑΝΑΓΝΕΙΑ, *Fatalité*, *Impureté*. C'est mal aimer la vieille cathédrale chrétienne.

Nous insistons sur ces reproches, parce qu'il nous semble que M. Hugo et ses amis se laissent insensiblement entraîner à ces deux idées mauvaises. Nous leur en dirons franchement la raison, c'est qu'ils ne sont pas assez profondément catholiques. Alors il arrive que lorsqu'on est éprouvé par quelque adversité, lorsque ses desseins sont déçus, ses espérances trompées, ses intentions méconnues, ses efforts peu couronnés de succès, alors,

[1] *Jehovah*; Odes et ballades, liv. v. Ode xviii. 1822.

dis-je, au lieu de plier la tête, au lieu de se corriger, de s'amender, on se redresse, on croise ses bras, on se roidit, et, immobile, l'on crie : *Maître Jacques, laissez faire la fatalité* !!!! Quand on n'est pas essentiellement catholique, on dit encore qu'il arrive un âge, où les simples, douces et pures joies de l'innocence, n'excitent plus aucune sensation dans le cœur qui vieillit; alors ce choix de paroles et de pensées, qui est la pudeur de l'âme, ne se trouve plus dans l'esprit ni dans la bouche : ces images qui effrayent la pudique imagination du jeune homme, sont caressées presque avec froideur par l'esprit blasé du vieillard : ceci est sérieux : que la jeune école y prenne garde, c'est à la délicatesse des pensées que l'on reconnaît l'innocence, la foi, l'âge de l'esprit.

M. Hugo nous apprend que sa méthode consiste à amender son esprit plutôt qu'à retravailler ses livres, et à *corriger un ouvrage dans un autre ouvrage*. Nous oserons lui demander avec instance de corriger bientôt les deux défauts que nous signalons ici. Car tous les catholiques désirent le trouver fidèle à lui-même, fidèle à sa Muse, dont il nous disait naguère :

Pourtant, ma douce Muse est innocente et belle ;
L'astre de Bethléem a des regards pour elle :
J'ai suivi l'humble étoile, aux rois pasteurs pareil.
Le Seigneur m'a donné le don de sa parole,
Car son peuple l'oublie en un lâche sommeil;
Et soit que mon luth pleure, ou menace, ou console,
Mes chants volent à Dieu, comme l'aigle au soleil[1].

Plaise à Dieu que notre voix lui rappelle ce qu'il disait à son ami :

Ton bras m'a réveillé, c'est toi qui m'as dit : « Va !
» Dans la mêlée encor jetons ensemble un gage.
» De plus en plus elle s'engage,
» Marchons et confessons le nom de Jéhovah. »

Et il lui répondait :

Nous combattrons en frères,
Pour les mêmes autels, pour les mêmes foyers[2].

Il le voit, notre critique est toute bienveillante; nous ne lui avons pas même parlé de ces nombreux défauts à lui reprochés dans la plupart des journaux ; confusion de genres, règles d'unité vio-

[1] *Le dernier Chant*; Odes et ballades, liv. II, ode X.

[2] *A M. Alphonse de Lamartine*. Id. ; liv. III, ode I.

mille barbaries de tout genre, qu'a-t-on fait de ce charmant petit clocher qui s'appuyait sur le point d'intersection de la croisée, et qui, non moins frêle et non moins hardi que sa voisine la flèche (détruite aussi) de la Sainte-Chapelle, s'enfonçait dans le ciel plus avant que les tours, élancé, aigu, sonore, découpé à jour? Un architecte de bon goût (1787) l'a amputé, et a cru qu'il suffisait de masquer la plaie avec cette large emplâtre de plomb qui ressemble au couvercle d'une marmite.

» C'est ainsi que l'art merveilleux du moyen âge a été traité presque en tout pays, surtout en France. On peut distinguer sur sa ruine trois sortes de lésions, qui toutes trois l'entament à différentes profondeurs : le tems d'abord, qui a insensiblement ébréché çà et là et rouillé partout sa surface; ensuite, les révolutions politiques et religieuses, lesquelles, aveugles et colères de leur nature, se sont ruées en tumulte sur lui, ont déchiré son riche habillement de sculptures et de ciselures, crevé ses rosaces, brisé ces colliers d'arabesques et de figurines, arraché ses statues, tantôt pour leur mître, tantôt pour leur couronne; enfin, les modes, de plus en plus grotesques et sottes, qui depuis les anarchiques et splendides déviations de la *renaissance*, se sont succédé dans la décadence nécessaire de l'architecture. Les modes ont fait plus de mal que les révolutions. Elles ont tranché dans le vif, elles ont attaqué la charpente osseuse de l'art; elles ont coupé, taillé, désorganisé, tué l'édifice, dans la forme comme dans le symbole, dans sa logique comme dans sa beauté. Et puis, elles ont refait; prétention que n'avaient eue, du moins, ni le tems ni les révolutions. Elles ont effrontément ajusté, de par *le bon goût*, sur les blessures de l'architecture gothique, leurs misérables colifichets d'un jour, leurs rubans de marbre, leurs pompons de métal; véritable lèpre d'oves, de volutes, d'entournemens, de draperies, de guirlandes, de franges, de flammes de pierres, de nuages de bronze, d'amours replets, de chérubins bouffis, qui commence à dévorer la face de l'art dans l'oratoire de Catherine de Médicis, et le fait expirer, deux siècles après, tourmenté et grimaçant, dans le boudoir de la Dubarry.

» Ainsi, pour résumer les points que nous venons d'indiquer,

trois sortes de ravages défigurent aujourd'hui l'architecture gothique. Rides et verrues à l'épiderme ; c'est l'œuvre du tems. Voies de fait, brutalités, contusions, fractures; c'est l'œuvre des révolutions, depuis Luther jusqu'à Mirabeau. Mutilations, amputations, dislocation de la membrure, *restaurations ;* c'est le travail grec, romain et barbare des professeurs selon Vitruve et Vignole. Cet art magnifique que les Vandales avaient produit, les académies l'ont tué. Aux siècles, aux révolutions, qui dévastent du moins avec impartialité et grandeur, est venue s'adjoindre la nuée des architectes d'école, patentés, jurés et assermentés, dégradant avec le discernement et le choix du mauvais goût, substituant les chicorées de Louis XV aux dentelles gothiques, pour la plus grande gloire du Panthéon. C'est le coup de pied de l'âne au lion mourant. C'est le vieux chêne qui se couronne, et qui, pour comble, est piqué, mordu, déchiqueté par les chenilles.

» Qu'il y a loin de là à l'époque où Robert Cénalis, comparant Notre-Dame de Paris à ce fameux temple de Diane à Ephèse, *tant réclamé par les anciens païens*, qui a immortalisé Erostrate, trouvait la cathédrale gauloise « plus excellente en longueur, » largeur, hauteur et structure[1] ! »

» Notre-Dame de Paris n'est point, du reste, ce qu'on peut appeler un monument complet, défini, classé. Ce n'est plus une église romaine, ce n'est pas encore une église gothique. Cet édifice n'est pas un type. Notre-Dame de Paris n'a point, comme l'abbaye de Tournus, la grave et massive carrure, la ronde et large voûte, la nudité glaciale, la majestueuse simplicité des édifices qui ont le plein cintre pour générateur. Elle n'est pas, comme la cathédrale de Bourges, le produit magnifique, léger, multiforme, touffu, hérissé, efflorescent de l'ogive. Impossible de la ranger dans cette antique famille d'églises sombres, mystérieuses, basses et comme écrasées par le plein-cintre; presque égyptiennes au plafond près; toutes hiéroglyphiques, toutes sacerdotales, toutes symboliques; plus chargées dans leurs ornemens, de losanges et de zigzags que de fleurs, de fleurs que d'animaux, d'animaux que d'hommes; œuvre de l'architecte

[1] *Histoire gallicane*, liv. II, période 3, f° 130, p. 1.

plate-forme sur ses fines colonnettes; enfin les deux noires et massives tours avec leurs auvents d'ardoise; parties harmonieuses d'un tout magnifique, superposées en cinq étages gigantesques; se développant à l'œil, en foule et sans trouble, avec leurs innombrables détails de statuaire, de sculpture et de ciselure, ralliés puissamment à la tranquille grandeur de l'ensemble; vaste symphonie en pierre, pour ainsi dire; œuvre colossale d'un homme et d'un peuple, tout ensemble une et complexe comme les Iliades et les romanceros dont elle est sœur; produit prodigieux de la cotisation de toutes les forces d'une époque, où sur chaque pierre on voit saillir en cent façons la fantaisie de l'ouvrier disciplinée par le génie de l'artiste; sorte de création humaine, en un mot, puissante et féconde comme la création divine, dont elle semble avoir dérobé le double caractère : variété, éternité.

» Et ce que nous disons ici de la façade, il faut le dire de l'église entière; et ce que nous disons de l'église cathédrale de Paris, il faut le dire de toutes les églises de la chrétienté au moyen âge. Tout se tient dans cet art venu de lui-même, logique et bien proportionné. Mesurer l'orteil du pied, c'est mesurer le géant.

» Revenons à la façade de Notre-Dame, telle qu'elle nous apparaît encore à présent, quand nous allons pieusement admirer la grave et puissante cathédrale, qui terrifie, au dire de ses chroniqueurs : *Quæ mole suâ terrorem incutit spectantibus.*

» Trois choses importantes manquent aujourd'hui à cette façade : d'abord le degré de onze marches qui l'exhaussait jadis au-dessus du sol; ensuite la série inférieure de statues qui occupait les niches des trois portails, et la série supérieure des vingt-huit plus anciens rois de France, qui garnissait la galerie du premier étage, à partir de Childebert jusqu'à Philippe-Auguste, tenant en main « *la pomme impériale.* »

» Le degré, c'est le tems qui l'a fait disparaître en élevant d'un progrès irrésistible et lent le niveau du sol de la Cité; mais, tout en faisant dévorer une à une, par cette marée montante du pavé de Paris, les onze marches qui ajoutaient à la hauteur majestueuse de l'édifice, le tems a rendu à l'église plus peut-être qu'il ne lui a ôté, car c'est le tems qui a répandu sur la fa-

çade cette sombre couleur des siècles qui fait de la vieillesse des monumens l'âge de leur beauté.

» Mais qui a jeté bas les deux rangs de statues ? qui a laissé les niches vides? qui a taillé, au beau milieu du portail central, cette ogive neuve et bâtarde? qui a osé y encadrer cette fade et lourde porte de bois sculptée à la Louis XV, à côté des arabesques de Biscornette ? les hommes, les architectes, les artistes de nos jours.

» Et, si nous entrons dans l'intérieur de l'édifice, qui a renversé ce colosse de S. Christophe, proverbial parmi les statues, au même titre que la grand'salle du Palais parmi les halles, que la flèche de Strasbourg parmi les clochers? et ces myriades de statues qui peuplaient tous les entre-colonnemens de la nef et du chœur, à genoux, en pied, équestres, hommes, femmes, enfans, rois, évêques, gens d'armes, en pierre, en marbre, en or, en argent, en cuivre, en cire même, qui les a brutalement balayées ? Ce n'est pas le tems.

» Et qui a substitué au vieil autel gothique splendidement encombré de châsses et de reliquaires, ce lourd sarcophage de marbre à têtes d'anges et à nuages, lequel semble un échantillon dépareillé du Val-de-Grâce ou des Invalides? Qui a bêtement scellé ce lourd anachronisme de pierre dans le pavé carlovingien de Hercandus? N'est-ce pas Louis XIV accomplissant le vœu de Louis XIII ?

» Et qui a mis de froides vitres blanches à la place de ces vitraux « *hauts en couleur* » qui faisaient hésiter l'œil émerveillé de nos pères entre la rose du grand portail et les ogives de l'abside? Et que dirait un sous-chantre du seizième siècle, en voyant le beau badigeonnage jaune dont nos vandales archevêques ont barbouillé leur cathédrale? il se souviendrait que c'était la couleur dont le bourreau brossait les édifices *scélérés ;* il se rappellerait l'hôtel du Petit-Bourbon, tout englué de jaune aussi pour la trahison du connétable, « jaune après tout de si » bonne trempe, dit Sauval, et si bien recommandé que plus » d'un siècle n'a pu encore lui faire perdre sa couleur; » il croirait que le saint lieu est devenu infâme, et s'enfuirait.

» Et si nous montons sur la cathédrale, sans nous arrêter à

grandes masses sans nom d'auteur; l'intelligence humaine s'y résume et s'y totalise. Le tems est l'architecte, le peuple est le maçon.

» A n'envisager ici que l'architecture européenne chrétienne, cette sœur puînée des grandes maçonneries de l'Orient, elle apparaît aux yeux comme une immense formation divisée en trois zones bien tranchées qui se superposent : la zone romane[1], la zone gothique, la zone de la renaissance, que nous appellerions volontiers gréco-romaine. La couche romane, qui est la plus ancienne et la plus profonde, est occupée par le plein-cintre qui reparaît, porté par la colonne grecque, dans la couche moderne et supérieure de la renaissance. L'ogive est entre deux. Les édifices qui appartiennent exclusivement à l'une de ces trois couches sont parfaitement distincts, uns et complets. C'est l'abbaye de Jumièges, c'est la cathédrale de Reims, c'est Sainte-Croix d'Orléans. Mais les trois zones se mêlent et s'amalgament par les bords, comme les couleurs dans le spectre solaire. De là les monumens complexes, les édifices de nuance et de transition. L'un est roman par les pieds, gothique au milieu, gréco-romain par la tête. C'est qu'on a mis six cents ans à le bâtir. Cette variété est rare. Le donjon d'Etampes en est un échantillon. Mais les monumens de deux formations sont fréquens. C'est Notre-Dame de Paris, édifice ogival, qui s'enfonce par ses premiers piliers dans cette zone romane où sont plongés le portail de Saint-Denis et la nef de Saint-Germain-des-Prés. C'est la charmante salle capitulaire demi-gothique de Bocherville, à laquelle la couche romane vient jusqu'à mi-corps. C'est la cathédrale de Rouen, qui serait entièrement gothique, si elle ne baignait par l'extrémité de sa flèche centrale dans la zone de la renaissance[2].

[1] C'est la même qui s'appelle aussi, selon les lieux, les climats et les espèces, lombarde, saxonne et bysantine. Ce sont quatre architectures sœurs et parallèles, ayant chacune leur caractère particulier, mais dérivant du même principe, le plein-cintre.

Facies non omnibus una,

Nec diversa tamen, qualem, etc.

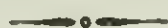
[2] Cette partie de la flèche, qui était en charpente, est précisément celle qui a été consumée par le feu du ciel en 1823. On la reconstruit en ce moment en fer fondu.

» Du reste, toutes ces nuances, toutes ces différences n'affectent que la surface des édifices. C'est l'art qui a changé de peau. La constitution même de l'église chrétienne n'en est pas attaquée. C'est toujours la même charpente intérieure, la même disposition logique des parties. Quelle que soit l'enveloppe sculptée et brodée d'une cathédrale, on retrouve toujours dessous, au moins à l'état de germe et de rudiment, la basilique romaine. Elle se développe éternellement sur le sol selon la même loi. Ce sont imperturbablement deux nefs qui s'entrecoupent en croix, et dont l'extrémité supérieure, arrondie en abside, forme le chœur; ce sont toujours des bas-côtés, pour les processions intérieures, pour les chapelles, sortes de promenoirs latéraux où la nef principale se dégorge par les entre-colonnemens. Cela posé, le nombre des chapelles, des portails, des clochers, des aiguilles, se modifie à l'infini, suivant la fantaisie du siècle, du peuple, de l'art. Le service du culte une fois pourvu et assuré, l'architecture fait ce que bon lui semble. Statues, vitraux, rosaces, arabesques, dentelures, chapiteaux, bas-reliefs, elle combine toutes ces imaginations selon le logarithme qui lui convient. De là la prodigieuse variété extérieure de ces édifices au fond desquels résident tant d'ordre et d'unité. Le tronc de l'arbre est immuable; la végétation est capricieuse. »

VICTOR HUGO.



Bibliographie.



Mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao, fondée par Lao-Tseu; traduit du chinois et accompagné d'un commentaire tiré des livres sanskrits et du *Tao-Tcking* de *Lao-Tseu*, établissant la conformité de certaines opinions philosophiques de la Chine et de l'Inde: avec un dessin chinois; suivi de deux *Onascrichads* des Védas, avec le texte sanskrit et persan, par G. Pauthier, de la société asiatique de Paris. A Paris, chez Dondey-Dupré. Prix : 7 fr.

Traité du Comput ecclésiastique, suivi de plusieurs choses qui s'y rattachent ; histoire du calendrier romain ; calendrier de la république française. Par J. J. C. Berton. In-8° de 9 feuilles, plus 15 planches. Chez Durand-Belle à Nîmes.

moins que de l'évêque; première transformation de l'art, toute empreinte de discipline théocratique et militaire, qui prend racine dans le Bas-Empire et s'arrête à Guillaume-le-Conquérant. Impossible de placer notre cathédrale dans cette autre famille d'églises hautes, aériennes, riches de vitraux et de sculptures; aiguës de forme, hardies d'attitude; communales et bourgeoises comme symboles politiques; libres, capricieuses, effrénées, comme œuvres d'art; seconde transformation de l'architecture, non plus hiéroglyphique, immuable et sacerdotale, mais artiste, progressive et populaire, qui commence au retour des croisades et finit à Louis XI. Notre-Dame de Paris n'est pas de pure race romaine, comme les premières, ni de pure race arabe, comme les secondes.

» C'est un édifice de la transition. L'architecte saxon achevait de dresser les premiers piliers de la nef, lorsque l'ogive, qui arrivait de la croisade, est venue se poser en conquérante sur ces larges chapiteaux romans qui ne devaient porter que des pleins-cintres. L'ogive, maîtresse dès-lors, a construit le reste de l'église. Cependant, inexpérimentée et timide à son début, elle s'évase, s'élargit, se contient, et n'ose s'élancer encore en flèches et en lancettes, comme elle l'a fait plus tard dans tant de merveilleuses cathédrales. On dirait qu'elle se ressent du voisinage des lourds piliers romans.

» D'ailleurs, ces édifices de la transition du roman au gothique ne sont pas moins précieux à étudier que les types purs. Ils expriment une nuance de l'art, qui serait perdue sans eux. C'est la greffe de l'ogive sur le plein-cintre.

» Notre-Dame de Paris est, en particulier, un curieux échantillon de cette variété. Chaque face, chaque pierre du vénérable monument est une page non-seulement de l'histoire du pays, mais encore de l'histoire de la science et de l'art. Ainsi, pour n'indiquer ici que des détails principaux, tandis que la petite Porte-Rouge atteint presque aux limites des délicatesses gothiques du quinzième siècle, les piliers de la nef, par leur volume et leur gravité, reculent jusqu'à l'abbaye carlovingienne de Saint-Germain-des-Prés. On croirait qu'il y a six siècles entre cette porte et ces piliers. Il n'est pas jusqu'aux hermétiques qui ne trouvent dans les symboles du grand portail un abrégé satis-

faisant de leur science dont l'église de Saint-Jacques de la Boucherie était un hiéroglyphe si complet. Ainsi l'abbaye romane, l'église philosophile, l'art gothique, l'art saxon, le lourd pilier rond, qui rappelle Grégoire VII, le symbolisme hermétique par lequel Nicolas Flamel préludait à Luther, l'unité papale, le schisme, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Jacques-de-la-Boucherie; tout est fondu, combiné, amalgamé dans Notre-Dame. Cette église centrale et génératrice est parmi les vieilles églises de Paris, une sorte de chimère; elle a la tête de l'une, les membres de celle-là, la croupe de l'autre, quelque chose de toutes.

» Nous le répétons, ces constructions hybrides ne sont pas les moins intéressantes pour l'artiste, pour l'antiquaire, pour l'historien. Elles font sentir à quel point l'architecture est chose primitive, en ce qu'elles démontrent (ce que démontrent aussi les vestiges cyclopéens, les pyramides d'Égypte, les gigantesques pagodes hindoues) que les plus grands produits de l'architecture sont moins des œuvres individuelles que des œuvres sociales; plutôt l'enfantement des peuples au travail que le jet des hommes de génie; le dépôt que laisse une nation; les entassemens que font les siècles; le résidu des évaporations successives de la société humaine; en un mot, des espèces de formations. Chaque flot du tems superpose son alluvion, chaque race dépose sa couche sur le monument; chaque individu apporte sa pierre. Ainsi font les castors, ainsi font les abeilles, ainsi font les hommes. Le grand symbole de l'architecture, Babel, est une ruche.

» Les grands édifices comme les grandes montagnes, sont l'ouvrage des siècles. Souvent l'art se transforme qu'ils pendent encore: *pendent opera interrupta*; ils se continuent paisiblement selon l'art transformé. L'art nouveau prend le monument où il le trouve, s'y incruste, se l'assimile, le développe à sa fantaisie, et l'achève s'il peut. La chose s'accomplit sans trouble, sans effort, sans réaction, suivant une loi naturelle et tranquille. C'est une greffe qui survient, une sève qui circule, une végétation qui reprend. Certes, il y a matière à bien gros livres, et souvent à l'histoire universelle de l'humanité, dans ces soudures successives de plusieurs arts à plusieurs hauteurs sur le même monument. L'homme, l'artiste, l'individu, s'effacent sur ces

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 12. — 30 Juin 1831.

Philosophie.

PRÉTENTIONS DE LA PHILOSOPHIE MODERNE.

Narraverunt mihi fabulationes, sed non ut Lex tua. *Ps.* 118.
Peribunt omnes cogitationes eorum. *Ps.* 145.

Epuisement de la Philosophie.—De l'Eclectisme. — Son impuissance.— De la Religion nouvelle. — Son impossibilité. — Du développement de l'Humanité par le Christianisme.

Semblables aux Juifs qui refusèrent de reconnaître le Fils de Dieu, parce qu'ils attendaient un Messie vainqueur des nations et dominateur du monde, il est des hommes qui refusent de reconnaître l'Eglise à cause de ses humiliations et des triomphes de l'erreur. S'ils comprenaient quelque chose au Christianisme, ils sauraient que le monde n'est qu'un combat, une épreuve, une expiation, un sacrifice; que l'Eglise, comme chacun de ses enfans, doit avoir ses tribulations et ses douleurs; car son chef, son divin modèle, a subi aussi les humiliations, les souffrances et la mort. Il ne faut donc pas s'étonner que l'erreur ait eu puissance sur le monde et les choses du monde; qu'elle ait pu, couvrant son néant de vaines apparences, les embellissant d'éblouissans prestiges, entraîner par une fausse éloquence, séduire par de trompeuses lumières les peuples abandonnés à leurs passions; tout cela est châtiment, avertissement du Ciel, accomplissement de ce qui fut prédit.

Mais cela ne peut durer toujours, l'erreur a des limites qu'elle ne franchira que lorsque devra périr l'univers, et il serait bien

coupable, celui qui fermerait les yeux aux signes visibles qui annoncent aux chrétiens de la part de Dieu l'approche du règne de la vérité.

La philosophie eut, par la permission du Tout-Puissant, ses hommes de science et de génie, son tems de force et de gloire; ce tems. ces hommes ne sont plus : se développant chaque jour, et chaque jour se dépouillant de ce qui la cache aux aveugles, bientôt, réduite à son expression la plus simple, elle sera contrainte de se montrer aux hommes dans sa nudité, et les hommes n'en voudront plus. Peut-être quelques esprits impuissans lui demeureront-ils fidèles, mais sa ruine et la gloire de la Religion feront le supplice de ces restes d'intelligences que n'aura pas désabusées sa misère.

Oui, l'erreur s'épuise, la philosophie meurt : après le XVIIIe siècle et les sanglantes applications de ses théories dégradantes, on pouvait espérer que, se séparant violemment du matérialisme, prenant en main la défense de Dieu, de l'âme et de sa liberté, combattant pour cette cause avec enthousiasme, la Philosophie tirerait l'incrédulité de la boue où elle était plongée, et, par ce retour à des idées plus généreuses, préparerait les peuples à la régénération sociale; elle eût eu pour elle une foule d'hommes que ses doctrines avaient emportés à leur insu, ce besoin de croire qui tourmente si cruellement tant de jeunes âmes, et ce sentiment universel de la dignité humaine, qui, d'un bout du monde à l'autre, soulève les peuples et se débat contre ces principes flétrissans qui soumettent notre vie à une nécessité fatale pour nous livrer enfin au néant. Mais pour imprimer aux esprits un tel mouvement, il fallait un homme qui sût prévoir, un homme de génie et d'éloquence; et la Philosophie ne pouvait plus produire un tel homme; il fallait des intelligences qui s'attachassent à ses conceptions, qui eussent foi en sa parole; et la philosophie était trop vieille, elle avait creusé trop avant, pour que ses enfans pussent respecter une parole, recevoir un enseignement, croire un système. L'erreur a ses lois comme la vérité, elle se développe suivant sa nature, et si elle y a pris racine, nulle force humaine ne l'empêchera de faire naître l'anarchie dans la société, ou de produire le scepticisme dans l'intelligence. On peut couper l'arbre et le jeter au feu ; si on le laisse croître, il portera son fruit.

Sitôt que la Philosophie fut comprise, qu'il fut clair pour tous qu'elle établissait chaque intelligence juge infaillible et suprême de ses croyances, de ses droits et de ses devoirs, elle dut cesser d'imposer aucune doctrine, c'est-à-dire, d'être inconséquente, et pour conserver encore quelque apparence de vie, revêtir une forme nouvelle : ce fut l'Éclectisme.

L'Éclectisme en effet n'est rien et paraît quelque chose, laissant vide le cœur et l'esprit et nourrissant l'orgueil, n'ôtant pas le savoir et détruisant la science, ne touchant pas au doute et promettant la foi, ne sortant pas du scepticisme et pourtant sachant consoler l'âme de sa solitude en y faisant tour à tour apparaître les vaines ombres de l'avenir et du passé ; il est comme le fantastique mélange d'une espérance et d'un souvenir. Ecoutons ses adeptes [1].

Ils ne croient à rien, et pourtant, loin de mépriser ce qui fut, ils le révèrent, et prétendent faire servir ses ruines à construire ce qui sera; ils ne savent pas s'ils ont un Dieu, s'ils ont une âme, *aucune des religions qu'a vues le monde ne leur paraît être la vérité*, et pourtant ils nous parlent sans cesse de *dogme nouveau, de religion nouvelle ;* ils prétendent conserver l'indépendance de leur raison et demeurer les juges de tout symbole, et pourtant ils se tiennent certains *que de cette anarchie apparente et passagère doivent s'élancer un jour le principe de foi et la communauté de croyance.* Ce principe de foi doit sortir du sein de la philosophie, s'emparer de la société et la former à l'image de sa mère.

Qui le croirait, si les prophètes de l'éclectisme n'en donnaient l'assurance? car enfin il n'est pas populaire, il n'a sur les âmes aucune puissance, il n'a pu faire pénétrer dans les masses une seule idée, il n'a pu faire triompher un principe; il est de bon ton, je le sais, de lui accorder de l'estime, mais il est de bon ton aussi de le laisser rêver dans son coin. Les hommes de ce tems sont singulièrement petits, les intérêts les touchent beaucoup, et peu les doctrines; la philosophie peut être pour eux une oc-

[1] Je dois prévenir le lecteur, une fois pour toutes, que je ne prête aux *Eclectiques* que des idées expressément avouées par eux, que le plus souvent je me sers de leurs propres expressions, que tous les mots soulignés sont tirés textuellement des ouvrages de MM. Cousin, Jouffroi, Damiron, ou du *Globe* avant qu'il fût *Simoniste.*

cupation de jeunesse que dédaigne bientôt l'âge mûr pour s'attacher au réel, au positif de la vie; les principes peuvent servir comme moyen, mais lès honneurs, la fortune, voilà le but. Et qui s'en étonnerait? on ne croit plus qu'aux biens de ce monde, et la philosophie elle-même n'en promet pas d'autres.

D'ailleurs, par quelles œuvres s'est-elle assuré l'empire des intelligences? Elle a porté dans l'étude de l'histoire quelque bonne foi, fait quelque cas des traditions antiques, jugé le passé du Christianisme sans trop de prévention; il le fallait bien, le monde est dégoûté des mensonges de Voltaire et des contes encyclopédiques, la science contemporaine rend, par tous ses travaux, hommage à la Religion; de toutes parts des rayons de lumière révèlent au siècle les vieilles croyances des peuples qui ne sont plus; la vérité se fait jour, les préjugés finissent, les calomnies sont manifestées, et la haine tombe : si la philosophie s'est trouvée un peu mêlée dans tout ce bien, si elle a bien voulu reconnaître les *avantages que la civilisation a retirés de la religion du Christ,* avouer que c'est *un système religieux plus complet et mieux en harmonie avec la conscience humaine que bien d'autres*, et même, — quelle générosité! — qu'on *peut lui accorder sur le mahométisme et le brahmanisme une supériorité de raison et de vérité*, on ne refusera pas de lui en tenir compte. On sait qu'elle a aujourd'hui assez de pudeur pour n'aimer pas qu'on la surprenne à mentir; mais après tout l'injustice envers le présent n'est pas excusée par l'indifférence pour le passé, et pourrait faire croire que cette bonne foi qu'on affecte, que cette impartialité qu'on nous vante, sont bien plus une nécessité des tems qu'un mérite des hommes. Cette ostentation d'impartialité et ces cris de liberté et de vraie tolérance ont rallié à sa cause quelques esprits de talent et de travail, quelques jeunes hommes qui, froissés par les doctrines matérialistes et ne sachant où se prendre dans cet abîme de scepticisme, lui ont demandé cette nourriture de l'âme qui leur manque et qu'elle ne leur donnera point. Mais enfin ce nombre est-il bien grand? À Paris, dans les provinces, combien de gens qui aient l'honneur d'être éclectiques? et sommes-nous bien près de ce tems que nous annonce M. Cousin, où sur cent hommes quatre-vingt-dix-neuf philosopheront, et philosopheront à sa manière? Oh! l'ave-

nir! l'avenir! c'est là leur refuge, car le passé, le présent, tout leur manque; eh bien! dans l'avenir, si elle y arrive, la philosophie sera tout aussi misérable : un boiteux se redresse-t-il parce qu'il vieillit?

Les prétentions de l'Eclectisme à la popularité sont donc surprenantes, surtout quand on songe qu'il est condamné par sa nature même à demeurer toujours étranger au grand nombre. N'étant autre chose qu'un choix de ce que contiennent de vrai et de bon les divers systèmes, ne faut-il pas que l'Eclectiste les connaisse tous? Et que de gens réunissent assez de science et de talent pour juger avec connaissance de cause ces milliers de systèmes que depuis la création enfanta la raison humaine? Courage donc, mettez-nous en état d'accomplir ce travail; faites-nous connaître Tennemann et la philosophie d'Edimbourg, remettez Proclus en honneur, traduisez Platon, réimprimez Descartes, courage! Il s'écoulera du tems avant que tous les philosophes aient passé par nos mains et sous nos yeux. D'ici là vous aurez appris peut-être que toutes ces froides erreurs ne peuvent plus remuer la pensée humaine, et que si ces puissantes intelligences ont pu se tromper, vous le pouvez même après elles, et ne pas distinguer toujours infailliblement dans leurs systèmes le vrai du faux, le mal du bien.

Toutefois *connaître les solutions diverses qui contiennent chacune une portion de la vérité, et de leur comparaison tirer la solution complète, qui est la véritable*; en un mot, *trouver et réunir les membres de la philosophie épars dans les monumens qui la contiennent*, n'est pas une œuvre qui suffise au génie de ces messieurs et les empêche de faire dans leurs momens de loisir quelques châteaux en Espagne. Ils ont rêvé, par exemple, qu'à eux appartenaient la *régénération de la société*, la *prédication d'un dogme nouveau*, l'établissement d'*une religion nouvelle*.

Ne leur demandez pas quel est ce dogme et quelle est cette religion; ils vous prieraient d'attendre qu'ils aient trouvé *les membres épars de la philosophie*; mais provisoirement vous pouvez renoncer au christianisme, car *il a subi la loi de cette force qui pousse le monde en avant, de cette force qui flétrit le passé et embellit l'avenir, qui rend impuissant ce qui est vieux, et puissant ce qui est nouveau.* Ainsi voilà des hommes qui prêchent un Dieu nouveau,

Dieu inconnu qu'ignore le monde, qui ne s'est manifesté à aucune intelligence, qui n'a pas donné mission à ceux qui l'annoncent, et n'a révélé à personne ni en quoi s'éloignaient de la vérité les anciennes croyances, ni en quoi consisterait la nouvelle doctrine !

Que sont donc ces puissans esprits ? Comment se sont-ils assurés que depuis dix-huit siècles l'humanité ne pratiquait que de vaines superstitions et n'adorait qu'un nom ? Sans doute que le Dieu dont ils sont les apôtres a guéri l'infirmité de leur raison, et, par un singulier privilége, les a faits infaillibles ? Mais pour connaître l'erreur, il faut connaître la vérité, et qui fait profession d'ignorer le caractère qui la distingue n'a le droit de dire à personne : Il n'est pas là. Qu'on invente les dogmes les plus extravagans, on pourra les croire ; mais proposer sérieusement de quitter une religion qui a fait le bonheur et la gloire des siècles passés, à laquelle la société doit ses progrès et sa civilisation, une religion dont on connaît le dogme et le culte, qui a ses prêtres et son Dieu, ses prophéties et ses traditions, son paradis et son enfer, ses consolations pour toutes les douleurs, ses espérances pour toutes les infortunes, de la quitter pour une croyance que ses futurs inventeurs ignorent encore, et qu'ils ne doivent révéler au monde qu'après avoir *rassemblé les membres épars de la philosophie*, qu'après avoir fait *une science* qu'eux-mêmes déclarent *impossible à faire*, c'est une folie dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire des hommes ; il était plus raisonnable de prétendre édifier Babel.

Passons : cette difficulté ne mérite pas qu'on s'y arrête. Bientôt la philosophie aura terminé son *voyage* autour de la vérité, et connaissant ses *faces diverses*, fera ce qu'elle n'a pu faire depuis 3000 ans, résoudra tous les doutes, s'assurera définitivement si l'homme a une âme, s'il a un Dieu, s'il doit craindre des châtimens éternels, espérer des récompenses éternelles, et alors elle lui formulera son symbole, proclamera le nouveau dogme, et prêchera à l'univers la religion nouvelle.

Mais alors tout sera-t-il fini ? n'y aura-t-il pas des esprits mal faits qui trouveront peu raisonnable de soumettre leur âme aux inventions de quelques hommes ; qui, *doués de raison*, ne pourront *abdiquer leur jugement*, voudront *des croyances qu'ils com-*

prennent, et ne comprendront guère celle de l'éclectisme? De quel droit ces nouveaux pontifes décideront-ils les questions de foi? que pourra leur raison contre la raison d'hommes qui se croiront leurs égaux, et comment prouveront-ils qu'ils ont la vérité pour eux? L'homme est ainsi fait, qu'il croit à la parole d'un Dieu, et ne veut pas croire à la parole d'un homme. J'ai grand'peur que si le Dieu de la philosophie, *la force des forces*, comme ils l'appellent, s'obstine à demeurer dans son obscurité, à refuser de manifester son existence par quelque signe extérieur et visible, ses disciples n'aient grand' peine, à établir son culte dans l'univers, et que le monde qui s'est passé de lui pendant 6000 ans ne s'en passe encore jusqu'à la fin des siècles. Ces nouveaux apôtres diront sans doute aux peuples : Vous avez tort d'exiger des miracles, un syllogisme suffit, et nous en avons en quantité : majeure...., mineure...., conclusion.... Pouvez-vous douter à présent de l'existence de cet être, *la force des forces*, *l'âme par excellence*, *le type de tout bien*, *l'idéal de tout ordre....*, ce sont ses noms, adorez-le.... Philosophes, vous spiritualisez un peu trop vos idoles : les peuples pourraient retourner à leurs dieux de pierre ou de bois, mais jamais ils ne reconnaîtront ce dieu enfant de votre raison, ils n'adoreront jamais la conséquence d'un syllogisme.

Hommes de contradiction, ils ne savent donc pas ce qu'est une Religion : une Religion est une soumission commune des consciences à une loi, source obligatoire de devoirs communs : et ils prétendent laisser à chacun son indépendance et le soin de se faire à lui-même sa loi, sa raison, son Dieu. Une Religion suppose un culte et un sacerdoce : où faudra-t-il adorer leur divinité? auront-ils des temples, des sacremens, une liturgie? Oh! qu'elles seront belles, les abstraites cérémonies de l'Eclectisme! Auront-ils des prêtres? leurs prêtres dresseront-ils des chaires dans chaque village pour prêcher lumineusement le *moi* et le *non-moi* au peuple assemblé? Rivalisant de zèle avec nos missionnaires, on les verra sans doute quitter patrie, famille, richesse, honneur et gloire, pour hâter par d'obscurs et pénibles travaux les progrès de la civilisation. Ils sauront mourir pour annoncer à l'Américain sauvage ou au Chinois lettré le règne de la philosophie, et traversant tous les genres de douleur et de

mort, s'engloutir dans les bagnes de Constantinople, expirer en chantant des hymnes sous la hache de pierre des sauvages, ou verser à grands flots leur sang précieux dans les sorbonnes du Japon.

Ah ! j'entends ! des prêtres, un culte sont fort inutiles, la morale suffit bien; et cette morale persuadera au riche de se ravir le prix de ses jouissances pour secourir le pauvre, à celui-ci d'être heureux et content dans sa misère pour son intérêt bien entendu ; cette morale étouffera les haines, les désirs de vengeance, inspirera le pardon des injures, l'amour des ennemis, empêchera les hommes de se livrer à leurs passions, portera nos filles à sacrifier leur jeunesse et leur beauté au service des malades et des malheureux, remplacera le Christianisme en tout ce qu'il a fait pour la consolation de l'humanité souffrante!!

Prenez garde pourtant : les peuples ne se contenteront pas de grandes maximes et de vains raisonnemens; aurons-nous quelque chose à craindre quand nous transgresserons vos préceptes moraux, quelque chose à espérer si nous avons la force de les accomplir ? Si la vie de ce monde est la seule vie, si ses jouissances sont le bonheur, bien fou qui se donnerait le tourment de combattre le penchant qui le porterait au mal, bien fou qui n'assouvirait pas les désirs que son cœur enfante ! Tous les calculs d'intérêt bien entendu n'y feront rien, on jouira tant qu'on pourra jouir, et si la vie vient à peser, on saura bien s'en défaire ! Que me donnerez-vous à moi, jeune homme bouillant de passions, afin que je puisse lutter contre elles et les vaincre ? me promettez-vous les richesses, les honneurs, un peu de ce bruit qu'on appelle gloire ? vous n'en êtes pas les dispensateurs, et si vous pouviez me les donner, je n'en veux pas; il y a un grand vide dans mon cœur, et rien de tout cela ne le peut remplir. Il faut donc céder et se soumettre au mal ! Je trouve cette doctrine bien dégradante; combattre ! mais c'est une guerre, une guerre de chaque jour !..... Toute guerre a un but, quel sera le prix de la victoire ?... Les chrétiens ont le ciel et l'enfer, les philosophes auront-ils aussi le ciel et l'enfer ? Je le demande, que me donnerez-vous pour que je me soumette à votre morale ? il ne vous reste que les supplices et les bourreaux !

Les supplices et les bourreaux ! la Philosophie en aura besoin pour soutenir et défendre l'étrange société qu'elle va nous faire : il y aura des lois dans cette société, et la souveraine raison de chaque intelligence sera tenue de leur obéir : l'homme sera donc soumis arbitrairement à la volonté de l'homme, et la liberté ne consistera que dans une soumission aveugle aux volontés changeantes d'un pouvoir humain qui se déclarera infaillible et se fera Dieu. Que ce pouvoir se nomme chambre ou roi, il n'importe : la tyrannie n'en sera ni moins odieuse ni moins réelle. Mais non, ne sachant pas s'il est une loi qui puisse obliger les hommes, ignorant la loi divine, ne croyant pas en Dieu ou ne s'en occupant pas, car s'il existe, son royaume n'est pas de ce monde, ce pouvoir ne prétendra pas à l'empire sur la conscience humaine. Et ne voit-on pas en effet qu'il est tout aussi facile d'établir une société sans obligation morale qui lie les consciences, que de fonder une religion sans dogme commun auquel les intelligences demeurent soumises ?

On le voit donc, la philosophie ne peut, sans se contredire elle-même, professer un dogme, proclamer une maxime morale, promulguer une loi; et toute société, toute religion sont incompatibles avec le principe de doute et d'indépendance qui la constitue essentiellement et la fait être ce qu'elle est ; car ce principe est directement contradictoire au principe de foi et d'autorité qui constitue essentiellement toute société, toute religion, et la fait être ce qu'elle est.

Nos philosophes prétendent avoir découvert les lois du monde moral ; avant eux on ne voyait qu'*un côté des choses*, ils voient tout, car la tête humaine s'est élargie dans ces derniers tems. Écoutez-les, ils vous révèleront l'humanité ; c'est étonnant comme elle leur ressemble ! Reste à savoir si l'humanité sera flattée de la ressemblance, si elle trouvera bon que ces messieurs l'aient faite à leur image, si elle consentira à se renfermer dans les limites qu'ils lui ont prescrites. La foi à une autorité infaillible et divine est aussi un fait de l'humanité ; pourquoi n'en pas tenir compte ? La raison d'un homme n'a pas le droit d'argumenter contre l'humanité, elle doit tout accepter, elle ne peut rien rejeter de ce que l'humanité lui enseigne, et quel enseignement plus constant, plus général, que celui d'une

soumission légitime de l'esprit de l'homme aux traditions universelles, irrécusables témoignages de la vérité révélée par l'Etre infaillible ?

Tradition ! révélation ! tout cela, bon autrefois, n'est plus de saison aujourd'hui, car *le tems marche*, *l'humanité se développe* et se dépouille chaque jour de ses vieilles erreurs. Oui, les chrétiens le savent, le tems marche, l'humanité se développe, et à mesure que le monde avance, la vérité est mieux comprise ; oui, le sort des doctrines n'est pas le résultat purement fortuit d'accidens imprévus, de volontés arbitraires, et il est une Providence qui, dirigeant pour sa gloire les événemens de cet univers, faisant servir malgré lui l'esprit du mal et ceux qu'il possède au triomphe du bien, montre la vérité plus pure après les tems d'erreur, et rend la foi plus vive après les siècles de doute. L'humanité ne revient pas en arrière, vous l'avez dit, et le Christianisme vous a vaincus il y a dix-huit siècles; vous êtes les mêmes, vos principes n'ont pas changé, vos systèmes ne sont guère différens, vous n'avez pas trouvé grand nombre d'absurdités nouvelles, et les intelligences qui vous défendent ne sont pas plus fortes ? Pourquoi le Christianisme eut-il la victoire ? parce que vous étiez vieillis, et que vous ne répondiez pas aux besoins du cœur et de l'âme, et aujourd'hui ni vous, ni le Christianisme, ni l'homme n'ont changé de nature, la Réforme et le dix-huitième siècle vous ont encore usés; revenir à vous serait reculer de dix-huit siècles, et prendre le droit chemin du paganisme; l'humanité ne rétrograde pas; vous êtes donc vaincus.

Et leurs oracles ne le prophétisent-ils pas eux-mêmes ? cette *nouvelle religion*, ce *dogme nouveau*, cette *unité de croyances*, ce *principe de foi* qu'ils annoncent, qu'est-ce donc autre chose que la destruction de la philosophie, telle qu'ils l'ont faite ? Ce qu'ils annoncent est l'objet de tous leurs désirs; il n'est donc pas vrai que l'unité de croyance soit illégitime en soi, que le principe de foi ait rien d'humiliant pour la raison humaine. Ils comprennent donc que Dieu a le droit et la puissance de dire à l'homme la vérité et de lui donner les moyens de la connaître avec certitude, que l'homme a la puissance et le devoir de croire à la parole de son Dieu et d'obéir à ses commandemens,

sans que sa liberté soit violée, sans que sa foi ou son obéissance le dégradent. Ils comprennent donc qu'il y a dans notre âme, qu'il y a dans notre cœur quelque chose que le doute, que l'incrédulité ne sauraient satisfaire, et ils ne croient pas que le doute, que l'incrédulité, que la philosophie puissent durer encore long-tems.

Ah ! s'il est des âmes que ne puissent remplir les intérêts et les affaires, les plaisirs et les joies du monde, qui aient besoin de foi, d'espérance et d'amour, de frères qui prient avec elles, d'un Dieu dont la parole calme leurs passions, console leurs douleurs, qu'elles viennent à la seule doctrine qui ait vie en nos jours, à la seule qui, descendant du ciel et rassemblant sous ses aîles des intelligences librement soumises, puisse promettre et donner le bien de l'âme aux hommes égarés dans leurs voies, que le doute désole, que le désespoir flétrit, et leur tendre la main pour les élever à quelque chose de meilleur que la vaine, froide et stérile philosophie.

Mais le Catholicisme est mort!... il est mort! approchez, vous qui le dites, et mettez la main sur le cœur de ce prétendu cadavre... vous verrez qu'il y a encore assez de chaleur et de vie pour échauffer et ranimer toute cette humanité si malade et si débile.

Mais je dispute contre des fantômes : où est donc cette doctrine puissante, qui s'en allait disant au catholicisme : Tu es mort. Où se cache-t-elle, que je puisse lui demander quel fruit a porté l'arbre de sa science ? qu'elle me nomme les enfans qui l'appellent en ce moment du doux nom de mère ? C'est elle qui est morte, si l'on peut dire qu'elle ait jamais vécu. On nomme même des héritiers étrangers qui se sont partagé ses dépouilles, hommes qui n'ont pas assez de foi pour croire à Jésus-Christ, et qui en ont assez pour croire à Saint-Simon. Nous avons entendu leur voix, ils se donnent pour les apôtres de la religion nouvelle, de cette religion qui va réaliser toutes les promesses de la philosophie.

Nous les écouterons une autre fois d'une oreille attentive, et nous examinerons quels sont les titres qu'ils ont à notre croyance.

M.

Histoire de la Philosophie.

DES SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES DE L'INDE.

Systèmes philosophiques indiens.— Six systèmes.— 1° Le *Mimansa*, système des nombres et des sons. —2° Le *Vedantha*, ou Panthéisme spiritualiste. — 3° Le *Yogha*, ou Mysticisme. —4° Le *Sankhya*, ou Panthéisme matérialiste. —5° Le *Veisheshika*, ou Matérialisme. — 6° Le *Nyaya*, ou Rationalisme. Enfin, le Scepticisme.

Les différens articles que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs, sur les traditions des Hindous, ont assez fait sentir le besoin de donner à ce peuple une place dans les *Cours de philosophie.*

L'étude des systèmes philosophiques de la Grèce ne suffit plus. Il y a eu progrès véritable dans l'histoire de la philosophie, il faut le suivre; derrière la Grèce commencent à se montrer les grandes, patriarchales et primitives figures des Egyptiens et des Hindous; un jeune philosophe, qui veut savoir quelque chose de ce que l'on appelle l'*histoire de l'esprit humain*, ne peut ignorer quelle a été la marche de l'esprit de ces peuples, pères de la civilisation moderne; il doit nécessairement connaître leurs travaux. Comme le dit M. Victor Hugo, *il ne suffit plus d'être Helléniste, il faut encore être Orientaliste.* Mais que d'ouvrages à se procurer, la plupart écrits dans une langue étrangère, d'une lecture et d'une compréhension assez difficiles? Nous avons donc cru utile de donner une analyse des principaux systèmes philosophiques de l'Inde. C'est avec étonnement

que l'on verra l'esprit humain, presque dès le commencement, arriver aux mêmes résultats que ceux qui ont été obtenus par les philosophes modernes. On verra que l'homme qui sort de la vérité ne va pas bien loin, mais tourne nécessairement dans le cercle étroit d'un petit nombre d'erreurs. Nous savons bien qu'un nouveau Cours, un Cours complet de philosophie devient de jour en jour plus nécessaire. Mais *hoc opus*, *hic labor est.*

En attendant, les jeunes gens qui s'occupent de ces études, et en particulier MM. les professeurs de philosophie, sont obligés d'y suppléer par de longues lectures, et surtout par leurs notes et leurs cahiers. Nous espérons que les uns et les autres seront aidés dans leurs travaux par cet article, fruit de longues recherches sur une matière toute neuve, encore couverte d'ombres et hérissée de difficultés, et que nous essaierons d'analyser à l'usage de nos écoles dans une suite d'articles.

La seule analyse des systèmes philosophiques de l'Inde est immense ; la vie entière, dit W. Jones, serait trop courte pour lire seulement la moitié des ouvrages que les philosophes indiens ont écrits sur les matières les plus abstraites et les questions les plus hautes de l'intelligence. Car il est certain que la métaphysique a été cultivée dès les tems primitifs par les Brahmanes ; et Manou, dans son code antique, avertit même de se prémunir contre les faux sages qui, par leurs systèmes, avaient essayé de renverser les lois saintes et la révélation des Védas. Dans la grande épopée du Ramayana, il arrive souvent que le poète interrompt le récit d'un sacrifice pour nous montrer les prêtres se lançant des défis, et discutant des thèses : dans le premier chant, on voit paraître un philosophe qui, niant l'immortalité de l'âme, soit par feinte, soit sérieusement, prêche une morale égoïste et épicurienne [1].

Cette doctrine, conçue sous les formes gigantesques de l'intelligence des premiers tems, fait trembler par son audace. Ainsi dès la plus haute antiquité les doctrines les plus destructrices étaient déjà connues et enseignées.

[1] *Ramayana*, édit. de Sirampour, lib. I, cité par *W*. Schlégel, *indische bibliothek*, tom. II, cahier 3e,

Jusqu'ici, comme l'observe M. Guigniaud, « on n'a pas tenu » assez compte de cette observation spontanée, de cette étude » intuitive de la nature et du monde, d'où résultèrent une science » et une philosophie primitives, contemporaines de la formation » des systèmes religieux. Tous, de près ou de loin, appartien- » nent à la haute antiquité, où sentiment et pensée, idée et » croyance, science et religion se confondaient [1]. »

Or, de l'examen des systèmes des Hindous, il est résulté que leur développement philosophique est au moins aussi remarquable que leur poésie, rivale en plusieurs points de celle des Grecs; de sorte que c'est le seul peuple de l'Orient chez lequel la force de l'intelligence se soit montrée égale à la force de l'imagination et du sentiment. Le peuple hindou résume ainsi en lui les deux grandes puissances de l'âme humaine, qui ne se trouvent presque jamais réunies dans le même peuple, pas plus que dans le même homme.

En généralisant les vastes travaux des savans indianistes, Colebrooke est enfin parvenu à classer tous les philosophes de l'Inde en six écoles, dont les unes sont considérées comme hérétiques, les autres comme orthodoxes.

En effet, les Védas, dépositaires du catholicisme primitif de l'Inde, une fois reconnus comme livres divins et inspirés, toutes les conceptions qui s'en écartèrent durent être déclarées mauvaises, comme chez nous ce qui s'écarte de l'Évangile. Dans l'Inde comme en Europe, tous les systèmes, toutes les idées se rangent donc naturellement en deux classes : dans la première sont ceux qui partent des *Védas et de la foi*, dans la deuxième sont les systèmes *rationnels ou protestans*. Les noms de ces six *darsanas* ou systèmes sont extrêmement anciens : toutefois il paraît qu'ils sont allés se modifiant avec le tems, bien que les noms soient restés les mêmes.

Le plus ancien et peut-être le plus remarquable de ces systèmes, est le *Mimansa* qui se partage en deux : le premier Mimansa, ou le *Parva-Mimansa*, attribué à Djaimini, et le dernier ou l'*Uttara-Mimansa*, bien postérieur et qui n'est, à ce qu'il paraît, que le premier refondu et modifié par Viasa.

[1] *Des religions de l'antiquité*. Notes du tome 1er.

Le Mimansa, philosophie des nombres et des sons, approchant de celle des Chinois et des Pythagoriciens, qui prend la musique et les règles de l'harmonie pour base de tout un ensemble d'idées, est probablement la première qui se soit développée sur la terre. Nous n'avons du *Mimansa* que des fragmens incomplets qui ne peuvent nous en donner qu'une faible idée : voici ce qu'il nous font conclure.

Tout est harmonie dans l'univers, et l'ensemble des êtres forme un grand concert dont Dieu est comme la base et le son simple. Les lettres ou nombres sont le symbole et l'expression des sons; chaque son particulier doit toujours correspondre au son universel, à la parole de Brahmâ ou au Verbe, sous peine de rompre l'harmonie des mondes.

C'est dans le même sens que Mercure Trismégiste disait peut-être à la même époque dans les sanctuaires de Memphis : *l'Univers est une lyre dont Dieu est le musicien* [1].

Dans cette antique doctrine, chaque son ou être harmonieux ayant pour expression un nombre, la science des nombres devient ainsi la science magique qui nous révèle l'essence cachée des choses et les mystères du passé et de l'avenir. Et en effet pendant toute l'antiquité, le système des nombres est toujours resté étroitement lié à l'astrologie qui n'a cessé que dans les tems modernes de faire partie de l'astronomie.

Dans le monde primitif les familles patriarchales et nomades roulant sur la terre avec leurs chars et leurs troupeaux, comme aux cieux les étoiles, attribuaient aux nombres une puissance mystérieuse, et ne préludaient à leurs grands mouvemens qu'après les avoir consultés. Il y avait des nombres mystiques tels que 1 et 3, consacrés à Dieu trinité et unité, et 7 exprimant le jour de repos de Dieu et du monde; il y avait d'autres nombres consacrés aux choses naturelles, ainsi le nombre 2, symbole des deux forces mâle et femelle dans la nature, du feu et de l'eau, de la lumière et des ténèbres, en un mot des deux sexes, le nombre 4 emblême du monde créé, des quatre points de la terre et de tous les globes, des quatre fleuves primitifs, enfin

[1] Corneille Lapierre ou Cornelius à Lapide. (*Commentaire sur la Sagesse.*)

du carré dont toutes les figures sont formées; le nombre 10 exprimant les dix mois de l'année lunaire, suivie par les peuples du nord ou *de la nuit*, suivant l'expression des anciens; et le nombre 12, nombre solaire, et zodiacal des peuples de l'Orient ou *de la lumière*.

Le Mimansa, philosophie des nombres et des sons, rappelle la doctrine des Védas. On y voit une intelligence première ou *son simple*, qui s'exprime par une parole ou un verbe, et une multitude de sons composés, émanés du son éternel, immense, et qui sont les créatures.

Le second système, un peu mieux connu que le premier, est le *Vedantha*; on l'attribue à Vyasa (*le Compilateur*), personnage mystique selon la plupart des orientalistes; car il est difficile à croire qu'un seul et même homme puisse être à-la-fois, comme l'a été Vyaza, théologien, législateur, philosophe, historien, poète, auteur des 18 *Pouranas*, d'autant d'autres livres intitulés *Oupa-pouranas*, en un mot, de tous les livres sacrés de l'Inde, c'est-à-dire de la moitié de la littérature indienne, qui, comme on sait, est immense. Il est donc probable que Vyasa représente une grande époque de l'esprit indien, époque où toutes les croyances primitives du genre humain se sont comme résumées et fixées dans un certain nombre de livres, destinés à servir de point de départ à de nouveaux développemens de l'intelligence.

Le *Vedantha* de Vyasa s'annonce comme l'explication des Védas dont il diffère néanmoins beaucoup. Car selon lui, Dieu est tout; le reste n'est qu'une grande illusion, *Maya ou Maha-Maya*. De toute éternité Dieu dort plongé dans une nuit lumineuse : il rêve : — Ce rêve c'est l'univers, c'est Maya qui remplace le *verbe ou swadha* des livres saints. C'est de Maya que tout sort, elle renferme en elle tous les principes élémentaires des choses; ces principes fécondés par l'esprit pendant le sommeil de Dieu, font éclore tous les êtres, et l'homme, qui vit d'une vie toute divine, mais toute composée d'illusions, car le germe de sa vie est Maya. D'où il suit qu'il n'y a d'existence réelle que celle de Dieu, tout le reste est un rêve, et Dieu n'enfantant rien de réel est pour ainsi dire stérile; ainsi la mort n'est pour chaque homme que la fin du rêve, le retour, l'absorption dans l'être infini dont il est émané.

En effet, il en est de Maya, ou du rêve de Dieu, comme des rêves humains : qu'un homme pendant son sommeil ait songé qu'il était revêtu d'un corps qui n'existe pas ou qui n'est pas le sien, quand il se réveille il se retrouve tout-à-coup en lui-même, et le fantôme a disparu. L'homme dans la vie réelle peut de la même manière parvenir à reconnaître que tout autour de lui n'est qu'illusion, enfin que lui-même, comme être individuel, n'est qu'une modification de Maya; et alors s'oubliant lui-même, il est arrivé au sein de Dieu, où il commence réellement à vivre d'une vie infinie, éternelle : tout l'univers n'est plus à ses yeux que comme une fantasmagorie, et il rentre, lui, absorbé dans le grand Être.

Ce point de réunion de l'homme avec Dieu s'appelle l'*Yogha;* le but unique de la vie est d'arriver à ce point, et le meilleur moyen d'y parvenir est de s'arracher le plus possible à tout ce qui est Maya, de fuir toute jouissance physique, toute action corporelle, de rendre en soi la matière immobile, inerte, afin de l'oublier, et de l'éteindre. De là ces maximes d'apathie sans cesse répétées par les Brahmanes *vedanthas* : il vaut mieux s'asseoir que de marcher, se coucher que de s'asseoir, dormir que de veiller, mourir que de vivre. Tel est le *Vedanthisme,* le premier système du Panthéisme indien.

Le *Vedantha* diffère donc des *Vëdas* sur deux points principaux : 1° les Védas admettent un Principe créateur et créant, le Vedantha n'admet que Dieu se révélant à lui-même : dans les Védas, *Swadha* est quelque chose de réel en soi, c'est le *Verbe* éternel de Dieu; dans le Vedantha, *Maya* n'est qu'une illusion. 2° Les Védas voient dans les créatures quelque chose de réel et de vivant, le Vedantha ne voit hors de Dieu que la mort, et dans le genre humain qu'un monde ténébreux de fantômes.

Ce système repose sur une grande vérité outrepassée, c'est qu'il n'y a que Dieu qui vive d'une vie indépendante, c'est-à-dire qui soit par lui-même : l'homme n'existe point ainsi, et son grand mal c'est de vouloir imiter *cette existence par soi* de l'Etre souverain, de vouloir se faire Dieu. Toute vertu consiste donc pour lui à confondre cet orgueil, à anéantir son moi devant la volonté divine, à être humble. Telle est la vérité qui, mal interprétée, a mené les sages de l'Inde au Panthéisme.

Du Vedantha découle comme conséquence immédiate la philosophie *yogha*, qui n'est à proprement parler que le Vedanthisme dans son application à la loi humaine. Cette école du mysticisme indien, d'où sortent les *Yoghis* ou *solitaires* de l'Hindoustan, a pour fondateur *Patanjali* que ses disciples font vivre avant le déluge. Ses livres, qui sont remplis de l'ascétisme le plus profond, ont été commentés par plusieurs sages, surtout par Vyasa. En voici l'idée fondamentale :

Que l'esprit de l'homme s'isole du monde et de tout ce qui l'entoure par la méditation, il deviendra semblable à l'Être qu'il veut connaître, et il ira se confondre avec lui; si au lieu de s'élever vers Dieu, l'homme s'abaisse vers la terre, il y restera attaché, son âme deviendra comme la matière, inerte, brute, capable seulement de désirs voluptueux et de souffrances. Cette philosophie consiste presque toute entière en préceptes pour les ermites contemplatifs, et en institutions pour ceux qui aspirent à le devenir. On y indique longuement les moyens de se dominer soi-même, puis de dominer par là, comme faisait l'homme primitif, la nature extérieure, avec laquelle nous sommes pour ainsi dire en communauté d'existence, les moyens de commander aux élémens par un regard, par une parole, au milieu de l'extase des pieuses pensées, de lire par la seule puissance d'une méditation profonde dans le passé et dans l'avenir.

Tel est le mysticisme du système Yogha, fondement de toutes les sciences magiques de l'Orient, qui tiennent une si grande place dans les études des Brahmanes, et dont la principale erreur est de croire que l'humanité, dégradée et déchue, peut par ses propres forces se relever de l'état actuel à l'état primitif et merveilleux de l'homme.

Du reste, tout ce qu'on rapporte de prodigieux et d'incroyable de ces *Yoghis* des déserts de l'Inde, est reconnu désormais pour historique. « Car aujourd'hui, dit Schlegel [1], on connaît mieux » l'étonnante flexibilité de l'organisation humaine et la puissance » miraculeuse des forces qui sommeillent au fond de notre âme. » Quand ces forces magnétiques endormies se réveillent, on voit alors apparaître des prodiges.

[1] *Philosophie der Geschichte*, Sechste Vorlesung.

La philosophie *Sankhya*, fondée par *Kapila*, est le *quatrième système* reconnu par les Brahmanes. Se séparant entièrement des précédens, il substitue à l'obscurité divine, dans laquelle dort et rêve le grand Être, des ténèbres matérielles qu'il nomme *Prakriti*; de Prakriti émane la conscience du moi, *Ahankara* ou *Ankara*. Dans le *Vedantha-yogha*, *Ankara* n'est qu'une illusion de l'orgueil, puisqu'il n'y a de réalité que Dieu; dans le *Sankhya* au contraire, *Ankara* est quelque chose de réel et d'existant, bien qu'émané des ténèbres : de lui dérivent les sens et les sensations, qui produisent les élémens subtils, d'où sort la matière grossière, de sorte qu'en dernière analyse, tout émane de ce moi humain.

Ainsi l'homme est vraiment créateur; il est le centre de tout, tout vient de lui et se rapporte à lui. D'*Ankara* sort *Pradjapati* ou *Adima* (l'*Adam* de la Genèse), qui renferme en lui les germes de tout le genre humain.

« *Adima*, se trouvant seul, ne ressentait aucune joie, dit l'*Oupanishada*[1], et voilà pourquoi l'homme ne se réjouit point quand il est seul. Il souhaita l'existence d'un autre que lui, et tout-à-coup il se trouva comme un homme et une femme unis l'un à l'autre; il fit que son propre être se divisa en deux, et ainsi il devint homme et femme. Ce corps ainsi partagé n'était plus que comme une moitié imparfaite de lui-même; il se rapprocha d'elle, et par cette union furent engendrés les hommes.... Puis elle se métamorphosa en génisse, et lui en taureau. »

Ils devinrent ainsi successivement tous les êtres de la nature, et toutes les espèces naturelles furent enfantées depuis l'éléphant jusqu'aux fourmis. Ainsi l'homme est le père de toute vie; bien que fils du sombre chaos, et sorti des ténèbres originelles, il n'en est pas moins le commencement et la fin de toute lumière; tout ce qui n'existe pas pour lui et par lui est fantastique.

Ce système d'une intelligence puissante et audacieuse marque dans la philosophie si mystique de l'Orient, le premier pas vers un panthéisme matérialiste, qui ne tarda pas à être complété par *Kanada*, auteur de la philosophie *Veisheshika*.

[1] *Oupanishad*. Trad. de Colebrooke. *Asiat. researches*, Tom. VIII.

Cette *cinquième école*, la première qui soit décidément matérialiste, pose dès l'abord comme principe de toutes choses la matière telle qu'elle est sous nos yeux; ainsi elle n'est plus une illusion; elle est au contraire devenue la seule réalité. Réduite à l'état le plus pur, elle est le feu et la lumière; et la lumière, la plus pure essence de la nature, est Dieu, l'infini qui nous enveloppe, nous pénètre, et nous anime, l'éther. Le but de tous les efforts de l'homme doit donc être de s'affranchir de l'état obscur et sombre de la vie grossière pour s'élever de plus en plus dans la matière lumineuse ou pensante, jusqu'à ce que nous soyons tout esprit, c'est-à-dire toute lumière.

Kanada, le père de cette école, était, comme tous les philosophes indiens, un pieux ermite des déserts, car même le matérialisme a dans l'Inde une teinte mystique et tend à la vie contemplative.

Le but constant de toute la philosophie des Brahmanes, c'est d'arracher l'homme à la vie des sens et à l'empire de la matière, pour le faire monter dans la pure région de l'intelligence.

Nous arrivons enfin au fameux et *dernier système* connu sous le nom de *Nyaya* qui n'est plus que le *Rationalisme pur*. C'est la philosophie d'Aristote toute entière; quelques savans même [1] pensent que ce sont les Brahmanes qui communiquèrent leur doctrine à Callisthène, de qui Aristote l'emprunta pour la revêtir de formes grecques.

Cette grande réforme philosophique, dont le fondateur est *Gautama Bouddha*, avait été depuis long-tems préparée et annoncée à l'Inde par la philosophie déjà très-rationelle de Kanada. Ce dernier dans son Veisheshika avait commencé à classer tous les principes élémentaires des êtres en neuf substances qui étaient les cinq élémens, le tems, l'espace, l'âme ou la vie, et l'intelligence, substances d'ailleurs purement matérielles, et composées d'atômes co-éternels, dont chacun forme à lui seul un monde.

[1] Marlès, par ex., dans son *Histoire générale de l'Inde*. Tom. II, pag. 368 et suiv.

Cette philosophie est la première qui ait présenté l'espace et le tems sous une notion abstraite, et qui ait introduit une classification dans les pensées, comme a fait plus tard la philosophie européenne, long-tems écho de celle d'Aristote.

Pour compléter cette première et faible tentative, Gautama, successeur de Kanada, établit un système complet de *dialectique ;* la raison humaine qui, jusque là toute contemplative, ne concevait guère que par intuition, fut soumise à des règles. Ces règles, désormais reines absolues de l'intelligence, furent chargées de contrôler et de vérifier les croyances; celles que la *logique* ne peut accepter, durent être rejetées, car il fut reconnu que la logique était infaillible, et que l'homme avec cette balance pèserait tout, jusqu'à Dieu.

La *logique de Gautama*, type de celle d'Aristote, se divise en 16 catégories, dont l'une présente le *syllogisme* avec ses trois membres, absolument dans les mêmes formes que la philosophie grecque. Ainsi commença la *Méthode* en philosophie. La raison affaiblie, à force de s'écarter des croyances révélées, ne pouvait plus marcher par élans, par *illuminations soudaines*, comme la raison primitive ; il lui fallait un guide pour diriger ses pas; désormais plus mesurée, moins vagabonde, la triste expérience de ses écarts ne lui permettait plus de se hasarder trop loin dans l'abîme de ses pensées: ce bâton régulateur de la marche de la raison humaine, fut *la Logique.*

On a remarqué que la tendance de la philosophie *Nyaya* est tout-à-fait idéaliste ; et en effet, il est presque impossible qu'un système issu, non plus de la nature, mais du travail intérieur de la pensée, et du plus grand effort de l'intelligence affranchie de cette nature sensible et extérieure, n'ait pas une tendance idéaliste quelconque.

Du *Rationalisme* de Gautama, au *Scepticisme* en religion et en philosophie, le passage a été rapide ; les philosophes indiens, qui sous le règne des premiers Césars accompagnèrent à Rome les ambassadeurs de Taprobane [1], ne dissimulaient point à cet égard l'audace de leur doctrine : ils regardaient toutes les re-

[1] Ile de Ceylan.

ligions de l'Europe comme des institutions de politique. « Et »ce monde, dit l'historien des hommes [1], avec tous ses cultes »divers, comme une des soixante-dix mille comédies que la »divinité fait jouer devant elle pour amuser son loisir. »

Ainsi le *Scepticisme* a été le dernier terme de la philosophie rationelle dans l'Inde, comme plus tard dans la Grèce, comme aujourd'hui en Europe. En général, cette philosophie est partie dans l'Inde de l'idée de Dieu, ou de l'idée de l'homme; et selon que s'isolant de la tradition elle a pris pour point de départ Dieu ou l'homme, elle n'a pu se prouver autre chose que Dieu, ou autre chose que l'homme, c'est-à-dire qu'elle est restée constamment panthéiste.

Comment en effet ceux qui partaient de l'idée de l'être infini, qui remplit tout, qui est tout, auraient-ils pu se démontrer la possibilité d'autres êtres existant avec lui, sans être lui? Jamais la philosophie ne donnera une solution rationnelle de ce fait.

Cette route conduisit donc à conclure qu'il n'y avait que l'infini, que Dieu, et que tout ce qui n'était pas lui était *Maya*; tel fut le *vedanthisme*. Les autres, au contraire, comme Kapila, partant de la conscience du *moi* humain, *ahankara*, ne purent se prouver autre chose, et ils firent tout découler de cette conscience du *moi*, faisant ainsi de l'homme l'alpha et l'oméga des êtres; c'est le *panthéisme* sous une autre forme.

Le panthéisme au reste tient à un mystère profond de l'âme humaine, mystère par lequel l'homme, confondant dans une seule les deux vies dont il est doué, et qui le lient, l'une au monde des esprits, l'autre au monde matériel, prête à toute la nature, surtout aux animaux, une existence semblable à la sienne. Voyez le Grec moderne, l'Arabe nomade : il converse avec son coursier ou son dromadaire, comme s'ils pouvaient le comprendre. Tout, aux yeux des peuples enfans chez qui les sens dominent, et qui ne sont pas encore élevés bien haut dans la

[1] *Histoire des hommes;* Assyrie, Tom. II. Nous ne citons cet ouvrage maintenant oublié, que parce que le fait qu'il rapporte est cité par plusieurs auteurs latins.

vie intelligente, tout se revêt d'une existence semblable à celle de l'homme. C'est qu'ils ne connaissent guère encore que la vie sensitive; et en effet la nature est animée de cette vie aussi bien que l'homme : car comment se mettrait-il en rapport de sensations avec elle, si elle n'avait une vie commune avec lui?

Le *panthéisme* n'est donc qu'une vérité mal conçue : aussi ce système a-t-il été l'erreur de tous les tems, et comme le point de repos des philosophes de tous les peuples, qui, après s'être écartés de la foi primitive, ont voulu retrouver la vérité par eux-mêmes.

Au reste le panthéisme n'a jamais été qu'une erreur philosophique et individuelle, ne s'étendant jamais hors des castes savantes, et sans rapport avec la religion et le bon sens des peuples qui ont toujours cru à une hiérarchie sans fin de dieux et d'anges, présidée par un Dieu suprême distinct de ses créatures.

Telle est l'histoire de la philosophie de l'Inde : un poëte indien dans un drame célèbre, traduit en Anglais par Taylor, et intitulé : *Prabodh-Chandrodaya* (Le lever de la lune de l'intelligence), a présenté sous une forme dramatique le développement merveilleux de toutes ces conceptions, sortant, pour ainsi dire, du sein des nuages qui couvrent l'âme humaine, dans la nuit sombre de cette vie, et qui vont se dissipant peu à peu.

On retrouve dans l'Inde le germe de tous les systèmes modernes, qui ne sont que les systèmes anciens renouvelés; seulement on en a retranché ce qu'ils avaient de poétique et de trop oriental dans les formes, pour qu'ils fussent mieux appropriés à la sécheresse et à l'exactitude de nos siècles rationels; car, on ne peut trop le répéter, l'esprit humain, lorsqu'il s'est écarté de la vérité, a constamment tourné dans le même cercle d'erreurs: tant il est vrai qu'il n'y a qu'un certain nombre, et un nombre très-borné, d'erreurs possibles, après lesquelles il faut recommencer à tourner dans le même dédale, ou embrasser le néant, tandis que, soutenu par la vérité, l'homme s'élève au contraire éternellement.

La plupart des écrivains ont partagé ces six systèmes, ou *darsanas* indiens en trois couples, de manière à former trois

méthodes qui sont comme les routes obligées de l'intelligence, et qui se développent de telle sorte que dans chaque groupe, le second système n'est jamais que le développement, la conséquence du premier [1].

Ces trois groupes de systèmes sont, suivant W. Jones, le *Mimansa-vedantha* qui, parti des Védas, a pour objet de montrer le but de toutes choses, de tout ramener au principe final des êtres. Cette philosophie qui indique le dernier terme de la pensée et de l'action, et qui sous une forme panthéiste domine depuis long-tems toute la littérature de l'Inde, s'est développée la dernière, suivant plusieurs orientalistes. Elle avait été précédée par la philosophie rationelle et libre du *Veisheshika-nyaya*, expression de la plus haute époque de l'esprit indien. Les Nyayas eux-mêmes avaient été précédés par une philosophie de la nature, née de l'examen des phénomènes extérieurs et sensibles de l'univers et de la vie, philosophie primitive, quoique matérialiste; c'est le *Sankhya*, représentant dans l'Inde les *écoles italique et stoicienne*, dit W. Jones, comme les *Nyayas* représentent les *écoles péripatéticienne et ionique*, et les *Mimansa-Vedanthas*, l'*école de Platon*.

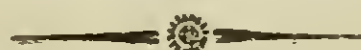
Nous n'avons pu adopter cette classification, d'où il résulterait presque que le matérialisme fut le premier état du genre humain. Si la philosophie de la nature a été la première développée chez les peuples originairement barbares, les faits démontrent que le contraire a eu lieu pour toutes les grandes nations civilisées de l'Orient, qui ont commencé évidemment par le spiritualisme le plus profond. La philosophio indienne repose tout entière sur deux grands faits : d'abord ses six écoles s'accordent dans un but pratique, qui est de délivrer l'homme d'un état de chute et de souffrance, et de lui épargner toutes ses migrations en le jetant de suite dans le sein de Dieu; en second lieu elles conviennent unanimement avec les Védas que les victimes matérielles, les offrandes d'animaux, celles de son corps et de sa vie même, ne peuvent suffire pour accomplir la délivrance :

[1] Schlegel's *Philosophie der Geschichte* (Sechste Vorles). — Guigniaud, *Des religions de l'antiquité*; notes du liv. 1er. — W. Jones Works, etc.

il faut que l'homme immole son âme, son *moi*, il faut que l'*yogha* s'accomplisse.

Nous connaissons maintenant la philosophie indienne, la plus remarquable de l'Orient, la seule de toute l'antiquité qui puisse rivaliser avec la philosophie grecque, et qui lui soit sous certains rapports supérieure, car quant aux autres nations orientales, leur développement philosophique n'est presque pas distinct de la théologie et des sciences sacerdotales.

C. R.



Archéologie.

DE LA DÉCOUVERTE DE L'ALPHABET HIÉROGLYPHIQUE,

ET DE SES RÉSULTATS POUR LES PREUVES DE LA RELIGION.

Histoire de cette découverte. — Essais tentés par différens savans. — Heureux efforts de M. de Champollion jeune. — Alphabet démotique et hiéroglyphique.

La lecture des hiéroglyphes égyptiens est peut-être l'événement le plus grave, le plus important de notre siècle, si fécond pourtant en surprenantes révolutions. Qui peut prévoir les secrets que la Mort tenait en réserve, et qu'elle se voit arrachés en ce moment ? L'Égypte est le berceau de la Grèce, et par là de notre civilisation moderne. L'Égypte a été aussi un des principaux théâtres de la puisance de Dieu, et de son action immédiate avec les hommes. Que diraient ces incrédules, reste de la philosophie moqueuse du dernier siècle, si l'on venait à découvrir une relation des événemens racontés dans la Bible sous le nom des *Dix Plaies d'Égypte* ? Qu'opposeraient-ils au témoignage des écrivains égyptiens racontant le désastre de Pharaon dans la mer rouge ? [1] Or, tout cela doit avoir été écrit. Car les faits dont parle Moïse sont assez publics et assez graves pour que ce peuple en ait conservé le souvenir. Ces documens existent probablement encore, et s'ils existent, nous sommes sur le point de les connaître. Ainsi, gloire à Dieu, qui vient soutenir la foi de ses fidèles !

Voyez : dans le siècle passé, quelques demi-savans avaient

[1] Voir le *Portrait du roi Roboam*, fils de Salomon, que M. Champollion a trouvé sur les murs du palais de Karnac, et que nous avons donné dans la *lithographie* du N° 38, tom. VII, p. 154.

(*Note de la 2e édition.*)

voulu faire parler la science contre Dieu ; ces divines pages, où Dieu a renfermé l'histoire de ses rapports avec les hommes, avaient été traitées de fables et de rêveries ; la parole de Dieu, le Verbe, l'Esprit-Saint avaient été accusés — quelques hommes en délire avaient dit convaincus — de mensonge. Et voilà que Dieu se suscite des témoins dans toutes les parties du monde ; voilà qu'il rend, pour ainsi dire, la vie aux Morts, et les oblige à venir témoigner de sa véracité. Encore un coup, gloire à Dieu, qui vient soutenir la foi de ses fidèles !

On conçoit que l'étude des hiéroglyphes ouvre à la curiosité humaine une carrière immense : c'est une proie de plus donnée à l'esprit de l'homme affamé de science et de connaissances. Fidèles à nos principes, nous en prendrons seulement *la bonne part*, celle pour laquelle, suivant nous, Dieu a laissé soulever le voile qui couvrait depuis si long-tems tant de secrets.

Trois choses principales seront l'objet de nos recherches et de nos études.

Les époques de l'histoire de ce peuple qui étaient ignorées ou couvertes d'ombres, et qui vont se trouver fixées : interruption de la grande chaîne des tems et des traditions qui va être renouée et devenir complète.

Les croyances religieuses, les dogmes, les erreurs, les cérémonies, la mythologie encore si cachée des Égyptiens : découvertes qui seront d'un grand secours pour expliquer plusieurs passages de nos livres.

Enfin, l'histoire des événemens, qui confirmeront ou compléteront le récit de nos divines Écritures.

Déjà plusieurs travaux sont préparés sur toutes ces matières.

Mais quoiqu'il n'entre pas dans notre plan de faire à nos lecteurs un Cours de langue hiéroglyphique, cependant nous croirions tromper leurs espérances si nous négligions de les mettre au courant de la manière dont s'est faite cette découverte ; nous croyons surtout satisfaire leur juste curiosité, en mettant sous leurs yeux une lithographie représentant *l'alphabet démotique et hiéroglyphique*, résultat des travaux de M. Champollion, et la clef nécessaire de toutes les découvertes présentes et futures, vrai miracle de la science de ce siècle.

Nous y ajoutons, pour modèle de lecture de ces sortes de ca-

ractères, le nom d'ALEXANDRE, en écriture *démotique* et en signes *hiéroglyphiques*. Pour l'application de l'alphabet à la lecture de ces signes, il est nécessaire d'avertir qu'il faut lire de droite à gauche.

Les études archéologiques égyptiennes se divisent en deux branches, études *philologiques* ayant pour objet la langue, les divers systèmes d'écriture, enfin l'interprétation des inscriptions monumentales, et les études *archéologiques* qui embrassent l'examen des monumens sous le double rapport de l'art et de leur destination religieuse, politique ou militaire.

Traçons en peu de mots l'histoire de l'archéologie en Europe.

L'attention des antiquaires se concentra d'abord sur les monumens romains, puis s'occupa des monumens de la Grèce, lorsqu'on reconnut que c'était de là que Rome avait reçu les arts par transmission immédiate ; mais l'opinion qui faisait de la Grèce le berceau primitif de la civilisation, qui croyait en quelque sorte à une *génération spontanée* des sciences et des arts sur ce sol si riche, s'est modifiée par l'étude des traditions et des monumens grecs ; on s'est convaincu que la population véritablement hellénique descendait du nord, tandis que la civilisation vint plus tard du midi, emportée par des étrangers venus des contrées orientales de l'ancien monde.

C'est donc dans l'orient que l'archéologie cherche aujourd'hui les origines helléniques.

Les historiens assurent que les premiers civilisateurs vinrent par mer d'Égypte en Grèce : et en effet l'Égypte fut l'école où allèrent s'instruire les législateurs et les sages grecs. C'est donc par une connaissance approfondie des monumens égyptiens, en constatant l'antiquité de la civilisation sur les bords du Nil, et les relations nombreuses de la Grèce naissante avec l'Égypte déjà vieille, que l'on pourra remonter à l'origine des arts de la Grèce, à la source d'une grande partie de ses croyances religieuses et des formes de son culte.

Deux causes ont retardé jusqu'ici le progrès des études égyptiennes, la rareté des monumens originaux, l'ignorance de la langue des anciens égyptiens.

Dès le dix-septième siècle, quelques cabinets renfermaient un certain nombre d'objets d'art qu'on recueillait comme objets

de curiosité. C'étaient des amulettes, des figurines en terre émaillée, enfin des momies communes et peu remarquables. Plus tard, on posséda des lambeaux de manuscrits sur toile, des bandelettes couvertes de caractères sacrés, et des cercueils couverts d'inscriptions.

Ces objets appelèrent l'attention des savans sur le système d'écriture des Égyptiens. On étudia les obélisques de Rome, et l'archéologie s'enrichit d'une nouvelle branche qui resta longtems stérile par suite de la fausse direction imprimée aux recherches des érudits. On ne saisit pas alors les distinctions établies par les anciens auteurs entre les différens systèmes d'écritures usités chez les Égyptiens. On mit en fait que *l'écriture hiéroglyphique* ne représentait nullement le son des mots de la langue parlée, que tout caractère y était le signe d'une idée distincte, enfin que cette écriture ne procédait que par symboles et par emblêmes.

De tels principes ouvraient à l'imagination une carrière sans limites.

Kircher s'y jeta et publia, sous le titre d'*Ædipus ægyptiacus*, de prétendues traductions des légendes hiéroglyphes, sculptées sur les obélisques de Rome; mais qu'attendre d'un homme qui affichait la prétention d'expliquer les hiéroglyphes *à priori* sans aucune espèce de méthode et de preuves? Il contribua à répandre un préjugé d'après lequel les inscriptions hiéroglyphiques sculptées sur tous les monumens étaient comprises par ceux-là seuls d'entre les Égyptiens qui étaient avancés en grade dans les initiations religieuses. On croyait que les textes roulaient sur des sujets cachés et mystérieux, renfermaient uniquement les doctrines occultes de la théosophie égyptienne. Cependant on négligeait le seul moyen de parvenir à l'intelligence des inscriptions hiéroglyphiques, la connaissance de la langue parlée des Égyptiens, sans laquelle on ne pouvait rien faire, quelque hypothèse qu'on adoptât sur leur système graphique.

En effet, si l'écriture hiéroglyphique ne se composait que de signes purement idéographiques, il fallait connaître la langue parlée, parce que les symboles employés dans l'écriture à la place des mots de la langue, devaient être disposés dans le même ordre logique et suivre les mêmes règles de construction que ces

mots; car il s'agissait de rappeler par la *peinture* les mêmes combinaisons d'idées qu'on réveillait par la *parole*. Si, au contraire, le système hiéroglyphique employait exclusivement des caractères de son ou phonétiques, ces signes ou lettres ne devaient reproduire que le son des mots et des lettres de la langue parlée. En supposant enfin qu'il y eût mélange de signes idéographiques, il est clair que la connaissance de la langue restait l'élément nécessaire de toute recherche raisonnable.

On ne songea même pas à user de cet instrument d'exploration, et cependant il n'était pas douteux dès le dix-septième siècle que les manuscrits coptes, rapportés d'Egypte par les missionnaires, ne fussent conçus en langue égyptienne écrite lisiblement, puisque l'alphabet copte n'est que l'alphabet grec adopté par les Égyptiens devenus chrétiens, et accru de quelques signes.

Ce fut Kircher lui-même qui donna dans sa *Lingua ægyptiaca restituta* une grammaire et un vocabulaire coptes. Cet ouvrage, malgré ses imperfections, contribua beaucoup à répandre l'étude de la langue copte.

Plus tard, les travaux de Wilkins et Lacroze, ayant facilité la connaissance de la langue copte, l'archéologie fut ramenée aux études égyptiennes par l'espoir d'expliquer le système religieux de l'ancienne Égypte en réunissant les passages épars dans les auteurs grecs et latins, et interprétant les noms de ces divinités à l'aide du vocabulaire copte.

Tel fut le but de Jablonsky, lorsqu'il entreprit l'ouvrage intitulé *Pantheon ægyptiorum*. Mais il était présumable que les écrivains grecs et latins ne devaient donner que des notions incomplètes sur le système religieux de l'Égypte, et quant à l'interprétation des divinités par la langue copte, il était difficile que ces auteurs, en transcrivant ces noms, ne les eussent pas altérés. Tout prouve au contraire que l'analyse de ces noms ne saurait être tentée sans la connaissance de leur orthographe égyptienne, et il faut le dire, les élémens phonétiques, formant les noms propres des divinités, dans les textes hiéroglyphiques, n'ont rien de commun avec l'orthographe que leur attribuait Jablonsky.

On fit à la fin du dix-huitième siècle de nouvelles tentatives

tout aussi infructueuses pour l'exploitation des monumens de l'Égypte. La science ne fit aucun pas par suite de la manie des systèmes *à priori*, qui introduisit dans les travaux des savans d'étranges dissidences. Les amis de l'archéologie se contentaient de réunir dans les musées les divers produits de l'art antique des Égyptiens. Les études sérieuses ne commencèrent qu'à la publication du grand ouvrage du Danois Zœga sur les obélisques de Rome. Ce savant, en discutant les notions fournies par les écrivains de l'antiquité sur le système graphique des Égyptiens, réduisit la question à ses véritables termes, et le premier soupçonna vaguement l'existence de l'élément phonétique dans l'écriture sacrée : mais il le réduisit à quelques caractères qui exprimaient les sons à la manière de ce que nous appelons des *rebus*. Il combattit le préjugé existant sur l'emploi mystérieux des hiéroglyphes. Ce savant pensait avec raison que cette écriture était employée à la rédaction des textes relatifs à toutes les matières; toutefois, il croyait que son usage ne pouvait que difficilement s'introduire dans les masses de la population ; cette restriction disparaît aujourd'hui devant les faits.

Ce fut immédiatement après la publication de l'ouvrage de Zœga que l'armée française conquit l'Égypte : les savans qui accompagnaient l'expédition donnèrent une impulsion nouvelle à l'archéologie. Les monumens furent dessinés avec exactitude, et ces dessins furent recueillis dans le grand et bel ouvrage connu sous le nom de *Description de l'Égypte*. Le monde savant conçut pour la première fois une juste idée de la civilisation Egyptienne.

En août 1799, un officier du génie trouva alors à Rosette un monument bilingue qui donna l'espoir fondé de pénétrer les mystères du système hiéroglyphique. C'était une pierre de granit noir dont la face offrait trois inscriptions en trois caractères différens. L'une, détruite en partie, est en caractères hiéroglyphiques, le texte intermédiaire appartient à une écriture cursive égyptienne; la troisième est en langue et en lettres grecques. C'est un décret du corps sacerdotal pour décerner de grands honneurs au roi Ptolémée Éphiphane.

On attacha avec raison de grandes espérances à la découverte de ce monument. La possession de textes égyptiens, accompagnés de leur traduction en une langue connue venait établir des

points de départ et de comparaison nombreux et incontestables pour arriver à la connaissance du système graphique des Égyptiens. Il fallut abandonner la voie des hypothèses pour se circonscrire dans la recherche des faits.

En 1802, M. Sylvestre de Sacy ayant reçu un *fac simile* du monument de Rosette, examina le texte démotique en le comparant avec le texte grec, et publia un écrit qui renfermait les premières bases du déchiffrement du texte intermédiaire.

Bientôt le savant suédois Akerblad publia une analyse des noms propres grecs cités dans l'inscription en caractères *démotiques,* et en déduisit un court alphabet égyptien *démotique* ou populaire qui les représentait.

Mais Akerblad, si heureux dans l'analyse des noms propres, n'obtint aucun résultat dans celle des autres parties de l'inscription, parce qu'il ne supposa pas que les Égyptiens avaient pu supprimer en grande partie les voyelles médiales, comme cela s'est pratiqué chez les Hébreux et les Arabes, et d'un autre côté ne soupçonna pas que plusieurs signes de ce texte pouvaient appartenir à la classe des caractères symboliques. Il se rebuta et cessa de s'occuper du monument de Rosette.

Il resta prouvé toutefois que l'écriture vulgaire des anciens Égyptiens exprimait les noms propres étrangers, par le moyen de signes véritablement alphabétiques. Quant au texte hiéroglyphique, on ne s'en occupa guère à cause du mauvais état où se trouvait cette première portion du monument. Son intégrité eût pourtant épargné de longs tâtonnemens.

Les auteurs des divers mémoires formant le texte de la *Description de l'Egypte,* ne s'occupèrent des divers genres d'écritures égyptiennes que sous des rapports purement matériels : ils publièrent des copies aussi fidèles que possible d'un grand nombre d'inscriptions monumentales, mais ne traitant que d'une manière générale les questions relatives à la nature des signes élémentaires. Ce grand ouvrage donna la certitude que des notions très-précieuses étaient cachées dans les inscriptions hiéroglyphiques, ornement obligé de tous les édifices égyptiens; mais certaines déductions tirées de l'examen des tableaux astronomiques sculptés au plafond de plusieurs temples, propagèrent de graves erreurs sur l'antiquité relative des monumens. Ainsi on supposa à tort que tout monument de style égyptien, décoré

d'hiéroglyphes, était antérieur à la conquête de l'Égypte par Cambyse.

Un savant anglais, le docteur Young, en examinant le monument de Rosette, reconnut dans les portions existantes de l'inscription *démotique* et de l'inscription *hiéroglyphique* les groupes de caractères répondant aux mots employés dans l'inscription *grecque*. Il fournit des preuves matérielles à l'assertion des anciens, relativement à l'emploi de caractères *figuratifs* et *symboliques* dans l'écriture hiéroglyphique ; mais ses rapports avec la langue parlée, le nombre, l'essence et les combinaisons de ses élémens fondamentaux restèrent encore incertains. Le docteur Young embrassa tour à tour deux systèmes opposés. En 1816 il croyait à la *nature alphabétique* de la totalité des signes composant le texte intermédiaire de Rosette. En 1819, il affirma au contraire que toutes les écritures égyptiennes étaient purement *idéographiques*.

Les travaux de M. Champollion ont démontré que la vérité se trouvait précisément entre ces deux hypothèses extrêmes, c'est-à-dire que le système graphique égyptien employa simultanément des *signes d'idées* et des *signes de sons*; que les caractères phonétiques de même nature que les lettres de notre alphabet formaient la partie la plus considérable des textes égyptiens et y représentaient les sons et les articulations des mots propres à la langue parlée.

Seize mois passés au milieu des ruines de la Haute et de la Basse-Égypte n'ont apporté aucune modification à ce principe dont M. Champollion a éprouvé en tant d'occasions la certitude et la fécondité. Son application seule l'a conduit à la *lecture* proprement dite des portions phonétiques formant les trois quarts au moins de chaque signe hiéroglyphique ; de là est résultée la pleine conviction que la langue égyptienne antique ne différait en rien d'essentiel de la langue vulgairement appelée *copte* ou *cophte*, et que les mots égyptiens écrits en caractères hiéroglyphiques sur les monumens les plus antiques de Thèbes et en caractères grecs dans les livres coptes, ont une valeur identique et ne diffèrent en général que par l'absence de certaines voyelles médiales, omises selon la méthode orientale dans l'orthographe primitive.

Les caractères symboliques devinrent dès-lors plus distincts, et M. Champollion put saisir les lois de leur combinaison et arriver à la connaissance de toutes les formes et notations grammaticales exprimées dans les textes égyptiens.

Ainsi fut levé le voile qui couvrait la nature du système graphique égyptien.

M. Champollion va faire connaître au monde savant les résultats qu'il a obtenus pendant son séjour en Égypte et en Nubie, où il a recueilli des matériaux immenses.

L'importance de ces résultats est facile à comprendre, c'est par l'intelligence des textes hiéroglyphiques, c'est par l'analyse raisonnée de la langue des Pharaons, que l'ethnographie décidera si la vieille population égyptienne fut d'origine asiatique ou si elle descendit des plateaux de l'Afrique centrale.

La connaissance de l'Égypte importe également beaucoup aux études bibliques. La longue captivité des Hébreux en Égypte, l'éducation toute égyptienne de leur législateur durent nécessairement s'empreindre, dans l'organisation religieuse et politique des enfans d'Israël. Moïse quitta la vallée de l'Égypte, non pour ramener les tribus à la vie nomade de leurs pères, mais pour les constituer, comme les Égyptiens, en une nation sédentaire, cultivant le sol et s'adonnant aux arts industriels. S'il proclama des dogmes religieux essentiellement distincts de ceux de l'Égypte, il imita les pratiques égyptiennes dans les formes extérieures du culte et surtout dans le matériel des cérémonies.

L'histoire de l'Égypte est liée, dès les tems les plus reculés, à celle de tous les grands peuples de l'Afrique et de l'Asie. Mais les annales de la plupart de ces nations ayant péri sans retour, il faut interroger les monumens écrits de l'Égypte. Les tableaux historiques sculptés dans les vastes palais de Thèbes, l'aînée des villes royales, nous font assister en quelque sorte aux expéditions militaires exécutées en Asie dans des tems dont les annales des hommes n'ont conservé qu'un souvenir confus, et nous conservent les noms des rois Égyptiens auteurs de ces grandes entreprises. Ces bas-reliefs offrent en même tems à notre curiosité les noms des peuples asiatiques rivaux de l'Égypte dans cet ancien monde politique que l'histoire abandonnait jusqu'ici aux fictions des mythes héroïques. Ils fournissent les notions les plus

TABLEAU DES SIGNES PHONÉTIQUES DES ÉCRITURES

Lettres Grecques / Lett. Fr.	Signes Démotiques.	Signes Hiéroglyphiques.
Α. *a*.		
Β. *b*.		
Γ *g*.		
Δ. *d*.		
Ε. *e*.		
Ζ. *z*.		
Η. *ê*.		
Θ. *th*.		
Ι. *i*.		
Κ. *k*.		
Λ. *l*.		
Μ. *m*.		
Ν. *n*.		
Ξ. *x*.		
Ο. *o*.		
Π. *p*.		

Annales de Philosophie Chrétienne, tome II, Juin 1831, N° 12.

Lettres Grecques	Lett. Fr.	Signes Démotiques	Signes Hiéroglyphiques.
P	p.		
Σ	s.		
T	t.		
Υ	u.		
Φ	ph.		
X	ch.		
Ψ	ps.		
Ω	ô		
TO et TΩ			

Nom d'Alexandre en Ecriture Démotique tirée de l'inscription de Rosette.

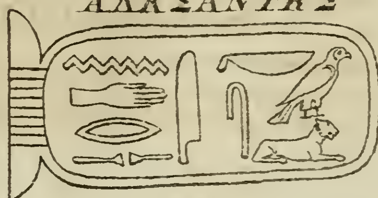
Lettres grecques correspondantes.

ΑΛΚΣΑΝΤΡΣ

Nom d'Alexandre en signes Hiéroglyphiques tirés des édifices de Karnac.

Lettres grecques correspondantes.

ΑΛΚΣΑΝΤΡΣ



précises sur les races d'hommes auxquelles appartenaient ces nations, sur leur degré d'avancement dans la civilisation et les commodités de la vie. On en jugera encore bien mieux d'après les longues inscriptions sculptées sur les murailles des palais des rois, et contenant le détail circonstancié des expéditions militaires, le poids des pierreries et des divers métaux imposé sur l'ennemi, l'énumération de tout ce que le pays conquis devait régulièrement livrer au vainqueur. Ces inscriptions furent expliquées à Germanicus par les prêtres du pays, et Tacite en a donné une analyse surprenante par son exactitude [1].

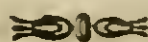
L'étude des monumens et des textes égyptiens, en présentant sous son véritable jour l'état politique et religieux du vieil empire des Pharaons, conduit à la source des premières institutions de la Grèce : elle démontre l'origine égyptienne d'une partie très-importante des mythes et des pratiques religieuses des Hellènes, sur lesquelles restent encore tant d'incertitudes. On reconnaît dans les portiques de Benihassan et dans les galeries de Karnac, exécutées par les Égyptiens bien avant l'époque du siége de Troie, l'origine évidente de l'architecture dorique des Grecs : en examinant sans prévention les bas-reliefs historiques de Nubie et de Thèbes, on se convaincra que l'art des Grecs eut des sculptures égyptiennes pour premiers modèles. Ce fut en partant de là, qu'adoptant un principe qui ne fut jamais celui de l'art égyptien, la reproduction obligée des plus belles formes de la nature, il s'éloigna de plus en plus de la simplicité du faire primitif, et s'éleva de lui-même à cette sublimité qui n'a pu être atteinte par les efforts des modernes. L'interprétation des monumens de l'Égypte mettra encore en évidence l'origine égyptienne des sciences et des principales doctrines philosophiques de la Grèce : le Platonisme et le Pythagorisme sortirent des sanctuaires de Saïs.

Ce travail est le résumé des leçons que M. Champollion donne en ce moment, tous les mardis, au collége de France, où l'on vient d'ériger une chaire pour la langue hiéroglyphique.

A. BONNETTY.

[1] *Annal.* l. II, n° XL.

De l'Education cléricale.



PLAN-SOMMAIRE D'ÉTUDES POUR UN PETIT-SÉMINAIRE.

Deuxième Article [1].

Il a été dit au Prêtre : *Ite, docete omnes.* Il est *la lumière du monde, le sel de la terre.* Appelé à évangéliser un siècle qui se pique de tout savoir, il ne doit pas plus lui être inférieur en connaissances qu'en vertus. La carrière est ouverte : sept années sont données au jeune Clerc pour la première moitié de sa tâche. Ces années seront pleines, car cette tâche est vaste. L'enseignement de trois langues, l'initiation à trois littératures (les plus riches qui aient éclairé le monde), l'étude approfondie de la religion, de l'art d'écrire, de l'histoire, de la géographie, les élémens des mathématiques, voilà le cercle qui lui est tracé.

Pour parcourir ce cercle, les méthodes abondent. Notre dessein n'est pas de les comparer entre elles, et d'en discuter les mérites respectifs. Celle qui a prévalu a de nombreux défauts : nous ne les contestons pas : nous ne les excuserons point. Mais elle a pour elle une longue expérience, des noms imposans, une pratique à peu près générale. Nous aimons mieux tirer de cette méthode tout le parti possible que d'en indiquer une autre qui sans doute aurait à son tour des côtés faibles, qui d'ailleurs resterait aux yeux du grand nombre un système, une utopie, et, par cela seul, demeurerait suspecte à la plupart de ceux pour lesquels nous écrivons.

L'enseignement des langues mortes fait la base de l'instruction publique dans l'Europe civilisée. Mais cet enseignement

[1] Voir notre Numéro 10, tom. II, p. 233.

n'est point exclusif. Un plan général d'éducation s'y rattache plus ou moins, celui-là même que nous énoncions tout-à-l'heure. Qu'il nous soit permis, pour plus de clarté, d'isoler les élémens dont ce plan général se compose.

Classes de Grammaire.

Les langues grecque et latine sont presque également la langue de l'Eglise. C'est dans la première qu'ont été écrits la plupart des livres du Nouveau-Testament, fondement de notre foi, les actes monumentaux des premiers conciles, les ouvrages d'un S. Basile, d'un S. Grégoire de Nazianze, d'un S. Chrysostôme, modèles trop peu lus, source intarissable de l'éloquence chrétienne. A un tel idiôme, on ne saurait accorder trop d'importance.

Peut-être ne serait-il pas déraisonnable d'ouvrir l'étude des langues par la *grammaire grecque*. La mémoire de l'enfant, si prompte à se charger de mots, ne serait pas plus rebutée par les trois déclinaisons helléniques, que par les cinq déclinaisons latines; et ces élémens du moins seraient enseignés avec une grammaire bien faite, celle de M. Burnouf : le latin ensuite ne serait qu'un jeu.

Mais nous avons promis de ne pas trop fronder l'usage; il paraîtra sans doute plus naturel de commencer par la langue la plus pauvre, non par la plus riche, par le dérivé, non par le primitif. C'est le contraire d'une étude scientifique, et il en résultera pour le grec l'irréparable désavantage d'être considéré comme chose surérogatoire, j'ai presque dit superflue; idée qui ne saurait naître dans l'esprit de l'élève, à l'égard du latin, langue permanente de l'Eglise. Mais passons.

Nous recevons l'enfant des mains de sa mère, et nous épuisons d'abord avec lui les déclinaisons et conjugaisons latines, puis les principales règles de la *Syntaxe*. Ici, pas de Rudiment-modèle à indiquer; on dirait qu'en France aucun esprit distingué ne s'est voué à l'enseignement, tant les bons livres élémentaires y sont rares, aussi-bien pour l'étude de la langue nationale que pour celle de l'idiôme de Cicéron ! Il faut avant tout

que l'élève conçoive bien le mécanisme de la formation des mots. Une fois familiarisé avec cette partie de la grammaire, il s'exercera à la traduction d'un auteur latin.

Nous n'accordons point ce nom aux opuscules classiques des XVII[e] et XVIII siècles [1]; le latin y est trop ramené au génie des idiômes modernes.

L'unique moyen, selon nous, de bien apprendre une langue, est de l'aborder telle qu'elle est, d'en retenir la phraséologie en même tems que les mots.

Nos élèves débuteront donc par *Sulpice Sévère*, abréviateur élégant de l'histoire sacrée. Expliqué par le maître d'abord, puis traduit sous ses yeux, cet écrivain sera en quelque sorte une introduction commune à l'étude de l'histoire et à celle du latin. Accessible aux intelligences moyennes, il les aguerrira soit à l'inversion, soit à l'ellipse, ces deux épouvantails de l'enfance; et c'est alors seulement qu'on les exercera aux *thèmes* que nous conseillons de modeler tour à tour sur les règles de la syntaxe et sur le texte de l'auteur qui fait la matière habituelle de l'explication classique, afin de graver plus sûrement dans de jeunes esprits le tour et la structure de la phrase latine. Ajoutons que les thèmes adaptés aux règles grammaticales doivent être exclusivement anecdotiques. Qui ne garde pas rancune à ces bannalités morales dont, sous le nom de thème (de rebutante mémoire), on a rassasié jusqu'au dégoût nos premières années d'étude ?

Voilà pour la *Septième*.

Pour la traduction comme pour l'enseignement de *la grammaire*, on ne nous demandera pas de règles. Nous faisons un article de journal et non un livre. Et d'ailleurs n'a-t-on pas Rollin ? Comment ne point insister toutefois sur la négligence avec laquelle est traitée dans les colléges cette partie de l'explication qu'on nomme le *mot à mot* ? Le contraste du génie des langues anciennes et du génie de la nôtre est tout-à-fait perdu pour l'élève, si on ne s'attache à le faire ressortir par ce qu'aurait de bar-

[1] On comprend que nous voulons parler des livres qui ont prévalu dans les classes, tels que *Epitome historiæ sacræ* ou *Græcæ*, *De viris illustribus Romæ*, *Appendix de diis*, etc.

bare pour un Français la version littérale de la phrase grecque ou latine, si on ne laisse d'autre différence entre le *mot à mot* et le *bon français* (c'est encore une locution consacrée) que celle qui consiste à assembler des syllabes après les avoir épelées une à une, si surtout on donne à chaque mot tout d'abord la signification souvent exceptionnelle qu'il a dans la phrase traduite, sans faire remarquer son acception propre et primordiale, et signaler les extensions successives qu'elle a pu recevoir. Nous saisissons cette occasion pour recommander une fois pour toutes d'habituer l'élève à beaucoup réfléchir, à se rendre un compte rigoureux de tout ce qu'il fait, à résumer sans embarras ce qu'il aura une fois appris. Ce sera décupler ses progrès actuels et puissamment hâter pour l'avenir la maturité de son esprit.

Parvenu en *Sixième*, l'enfant ainsi formé se jouera avec les *colloques d'Erasme*, exemples d'une élocution familière, facile, variée, comme il lui sera aisé de comprendre l'opuscule tiré du même auteur *Selectæ è veteri et è novo Testamento historiæ*. Il peut dès lors aborder *Justin*, et préluder ainsi à la connaissance de l'histoire ancienne. La diction de Justin, naturelle par fois jusqu'à la négligence, mais presque toujours digne du siècle des Antonins, est beaucoup moins elliptique et partant d'une intelligence plus facile que *Cornelius-Nepos*.

Il nous semble peu sage d'ajourner plus long-tems les premiers élémens du grec. C'est en *Sixième* donc que nous plaçons l'étude des formes régulières des mots déclinables et des verbes, comme la traduction littérale de quelques versets de *S. Luc*, appropriés à ces notions préliminaires, et susceptibles d'en ménager l'application : car nous ne dissimulons pas notre aversion pour l'étude abstraite des langues, surtout dans le jeune âge : ce n'est pas nous qui renierons la maxime tant de fois citée : *longum per præcepta, breve per exemplum iter*.

En *Cinquième* se présentent *Cornelius-Nepos*, biographe concis et généralement si pur des héros de l'antiquité grecque [1], le

[1] On n'entend pas trancher ici la question de savoir si les *Vies* que nous avons sous le nom de Cornélius Nepos sont de lui, ou si elles n'offrent qu'un abrégé de cette œuvre biographique par *Æmilius Probus*, grammairien du siècle de Théodose.

recueil latin intitulé *Selectæ è profanis scriptoribus historiæ*, et les histoires du Grec *Elien*, d'après le choix qu'en a publié M. Valatour [1], qui les a disposées dans un ordre progressif adapté aux leçons de la grammaire. Ce dernier volume, plein de variété et d'intérêt, suffit à l'application et aux développemens des principes de l'idiome hellénique, et nous le préférons de beaucoup à *Esope*, si sec et d'une grécité si inférieure [2].

Pour le latin nous conseillerons la *dictée de versions* extraites de *Végèce* (*de Re militari*), compilation précieuse qu'on peut appeler la clef de la partie militaire de l'histoire ancienne, où la guerre tient tant de place. Comme transition de la prose à la poésie, les apologues de *Phèdre*, depuis si long-tems adoptés pour la *Cinquième*, doivent être le texte de leçons soignées sur les différences de la prose et de la phrase versifiée.

Ici se place la première étude de *la Prosodie* qui doit être conduite jusqu'à la connaissance du rythme iambique, lequel présente moins de difficultés encore que les vers hexamètres et pentamètres. On pourra même s'exercer à tourner le distique, dont on trouvera d'heureux modèles dans les fables tirées des *Fastes d'Ovide*, qu'un bon *cinquième* peut entendre sans peine, et qui peuvent faire cortége aux iambes de Phèdre.

Avec la *Quatrième* finissent les études proprement grammaticales et le soin de calquer les thèmes sur le texte des auteurs qui font l'objet des explications quotidiennes. Les poètes marchent désormais de front avec les prosateurs. D'une part donc *Quinte-Curce*, *Velleius*, *Florus*, et pour les dictées, des *Lettres fami-*

[1] Le *choix des histoires d'Elien* ne se trouve plus dans le commerce. Nous en appelons de tous nos vœux la réimpression, en y joignant *les deux dictionnaires* placés par M. Valatour à la fin de son petit volume.

Il est encore deux excellens recueils de *versions grecques* que la seule difficulté de les intercaler dans le programme des différens cours, nous fait rejeter ici. Celui de M. l'abbé d'Andrézelles, où l'on trouve distribués, par ordre de progression, de longs et innombrables extraits de prose et de poésie, soit profanes, soit religieuses; et l'ouvrage de M. Guérin, professeur au collége de Sainte-Barbe, intitulé *les historiens grecs*; l'un et l'autre conviennent à toutes les classes.

[2] Ce que nous avons sous le nom d'*Esope*, nous a été transmis par des moines des XIII[e] et XIV[e] siècles.

lières de Cicéron; de l'autre, un choix des *Métamorphoses d'Ovide* et quelques morceaux anologues, pris dans l'*Enéide*, (l'épisode d'Achéménide et la rencontre des Harpies au IIIe livre, celui de Cacus au VIIIe) rempliraient plus convenablement cette classe que les traités *de Senectute* et *de Officiis* qui ont tant ennuyé notre enfance, la *première Catilinaire* et les délicieuses *Eglogues de Virgile* que nous sentions si peu. La correspondance de l'orateur romain entretiendrait et fortifierait dans les élèves le goût inappréciacle du naturel; peut-être même cette disposition devrait-elle être nourrie par des fragmens de *L'Amphytrion* et de *L'Avare* de Plaute, tels qu'ils ont été remaniés par Chompré [1].

Mais ce n'est point à Chompré, à son *Dictionnaire de la Fable*, si aride et si confus, que nous emprunterons des notions devenues nécessaires sur la *mythologie poétique*. A défaut de dictées du professeur, il nous paraît mieux d'user d'un travail fort court jeté à la fin d'un *choix classique de Métamorphoses* par M. *Baillot*, mort professeur d'éloquence à la faculté des lettres de Dijon.

Ce n'est pas tout. Accoutumée à l'harmonie du vers virgilien et à la fluidité des distiques d'Ovide, l'oreille est devenue assez bon juge du rhythme pour permettre de versifier en latin. Nous recommanderons à ce sujet *le traité* récemment publié par M. *Quicherat*. Disons néanmoins que l'ancienne université, les jésuites même oubliaient trop que la composition poétique dans une langue morte n'a d'autre objet que de donner aux élèves un sentiment moins incomplet du mètre antique et des beautés des poëtes. Ce genre d'exercice ne saurait être que secondaire : lui assigner un autre rang serait un véritable abus.

Reste le grec. La première moitié de l'année, nous indiquerons *Lucien*. Quelque défectueux que soit le choix de ses *Dialogues* généralement admis dans les colléges, le piquant de quelques-uns, les phrases courtes et simples de tous, les rendent préférables à des ouvrages plus graves, mais d'une phraséologie plus savante. Après Lucien viendrait *Xénophon* dont l'atticisme plein de grâce et d'abandon et la limpidité toujours égale permettent de choisir comme au hasard entre la *Cyropédie* et l'*Anabase* (Retraite des dix mille).

[1] Dans son *Selecta latini sermonis exemplaria*, tom. V.

Enfin cette même année serait celles des *thèmes grecs*, si le problème de leur utilité, encore incertaine ou du moins fort controversée, était affirmativement résolu dans l'esprit du Chef de l'établissement. Le défaut d'espace nous défend tout débat sur cette question, tranchée en faveur des thèmes par un recueil catholique [1]; mais la réserve gardée par l'université ne nous empêche point d'adhérer pour notre part aux conclusions du *Mémorial*.

Humanités.

La *Troisième* commence une nouvelle ère d'études. L'élève s'échappe enfin des langes de la grammaire. *César*, dont la phrase serrée eût fatigué une intelligence trop jeune, devient alors un excellent modèle d'une narration sévère et pleine de choses. Rien n'empêche que le maître ne signale en passant le contraste de ce style avec la brillante expansion des récits de *Quinte-Curce*. L'heure des développemens littéraires n'est point encore arrivée, mais des indications sommaires sont déjà permises. L'explication de *Cicéron* ne saurait se faire attendre plus long-tems. Parmi ses *Discours* nous désignerons ceux dont la composition tient une sorte de milieu entre l'histoire et la tribune : les Verrines *de Signis* et *de Suppliciis* sont deux admirables monumens de narration oratoire. Quant aux versions dictées, nous n'hésitons point à proposer des choix de Columelle *de Re rusticâ*, dont la préface surtout est un des plus beaux morceaux d'éloquence que nous ait laissés l'antiquité. Pour la poésie, l'*Enéide* suffit : le deuxième chant en particulier serait une préparation de plus aux exercices narratifs qui occuperont la *Seconde*. Comme *specimen* de l'urbanité latine, on pourrait y ajouter les *Adelphes* ou l'*Andrienne* de Térence *ad usum scholæ* : qui n'a point lu Térence n'a point une idée juste du langage romain.

Il est tems de faire aussi connaissance avec la poésie grecque. Les *Gnomiques*, et même, oserons-nous le dire ? Anacréon (qui

[1] *Mémorial catholique*, t. III p. 197; avril 1825.

pour devenir classique n'exigerait guère plus de retranchemens qu'Horace) pourraient ouvrir le cours avec un des spirituels pamphlets de Lucien, *Timon*, *Charon*, ou *Le Coq*. Dans la seconde moitié de l'année, on s'élèverait jusqu'à *Homère*, dont les difficultés bien connues tiennent surtout à l'insuétude des formes et à la confusion des dialectes. En regard d'Homère se trouverait *Plutarque*, autre peintre admirable de la vie des héros. Nous ne parlons point d'*Isocrate*; le vide absolu de ses compositions, l'afféterie monotone de ses phrases symétriques sont inconciliables avec des études viriles.

Dans notre premier article, nous avons conseillé l'étude des *Saints Pères* dès la *Troisième*. Il suffira de dicter des fragmens de Lactance (*de Morte persecutorum*), et quelques *Lettres*, entre autres celles de *S. Jérôme* à la vierge Principia et à l'avocat Magnus; celles de *S. Augustin* à Marcellin sur la religion, à saint Hilaire sur la fuite dans la persécution : celles enfin de *S. Bernard* aux Franconiens pour la croisade et à son parent Robert qui avait passé de Clairvaux à Cluny. J'y joindrais volontiers, en latin ou en grec, la lettre d'une éloquence surhumaine de *S. Ignace d'Antioche* aux Romains sur son martyre, si la sublimité de cet élan d'âme pouvait être dignement sentie par des enfans.

Nous avançons dans la carrière. La *Seconde* va mettre sous les yeux de l'élève avec de nouveaux modèles de narration (*Salluste*, *Tite-Live*), quelques-uns des inépuisables discours de M. Tullius. On choisira parmi les plus courts (les *Catilinaires*, *Pro Ligario*, les *Philippiques*) : les sujets politiques auront la préférence sur les sujets judiciaires. Il faut frapper et captiver l'élève, non le refroidir et le fatiguer par les détails souvent de peu d'intérêt que nécessite la polémique du barreau. — En poésie nous retrouvons l'*Enéide*, qu'on pourrait parcourir au lieu d'en voir un chant tout entier. Ce n'est plus la langue qu'il s'agit d'enseigner, c'est la littérature latine. Sous ce rapport, un choix fait dans tout le poëme (l'épisode d'Andromaque au IIIe livre; les reproches et la mort de Didon dans le IVe; au Ve les Jeux; dans le VIe la prédiction de la gloire de Rome et de la fin prématurée du jeune Marcellus; l'épisode de Nisus et d'Euryale dans le IXe; au Xe la mort de Pallas ou de Mézence; dans le XIe Camille et le

conseil tenu par Latinus, enfin la mort de Turnus qui termine le XII[e]), en apprendrait plus sur l'épopée virgilienne que l'explication des deux chants complets. Pour les développemens, les secours ne manqueront pas au professeur. Indiquons-lui toutefois les *Etudes sur Virgile* par M. Eichoff. Les *Odes d'Horace* appartiennent, comme on sait, à la même division classique; les *Satires* et les *Epîtres*, en général de moins facile accès, ne doivent être connues qu'en rhétorique. Inutile de noter ici en passant la nécessité de faire précéder et accompagner l'explication d'Horace par des exercices sur les divers rhythmes qu'il emploie.

En grec, encore un chant de l'*Iliade*, encore une vie de *Plutarque*. *Saint Chrysostôme* à son tour nous offre, pour l'explication, des discours d'une médiocre étendue et dont l'éloquence toute religieuse ne le cède en rien à celle du *Père de la patrie*. L'allocution de Flavien à Théodose, le discours pour Eutrope, sont de ce nombre. Mais n'anticipons point : les Pères méritent des détails à part.

Rhétorique.

Dans un Petit-Séminaire plus qu'ailleurs, la Rhétorique doit être un vrai cours de littérature : les élèves n'en feront pas d'autre. Ici donc on doit donner beaucoup à la variété.

Certes, les exercices oratoires ont droit dans cette classe à quelque prééminence; mais les sujets de pure imagination ne doivent point être négligés. Toutes les facultés, désormais adultes, doivent se développer avec ensemble, avec harmonie. C'est un vice capital de l'éducation des colléges, que cette exubérance de harangues imposées aux jeunes rhétoriciens, qui n'en fait que des déclamateurs plus ou moins enflés, plus ou moins vides. On ne réprouvera jamais trop l'usage exorbitant que font les maîtres des deux recueils de prose et de vers qui ont pour titre *Conciones*. Ou cette enfilade non interrompue de discours, sans lien entre eux, fatigue et rassasie comme les tableaux sans fin de nos musées, ou l'esprit en est faussé et se fait une habitude de style de ce qui ne doit être qu'un élan d'âme rare et déterminé par un but pressant. Si quelque chose a pu frapper

dans le plan d'études que nous soumettons à nos frères, c'est le soin avec lequel nous avons tâché de prémunir le goût des élèves contre le faux coloris et la fausse chaleur. Dans chaque classe, nous avons placé un représentant de la simplicité et du naturel : Érasme, Justin, Phèdre, Cornélius, Élien, Lucien, Virgile, Plaute, Xénophon, César, Térence, Homère, Plutarque, Tite-Live même, quelque ornés que soient ses récits, en sont de vivans témoignages. Ne nous démentons point au terme de la course : n'oublions pas que notre mission n'est pas de former des rhéteurs, mais des ministres de vérité.

C'est dans cette intention qui nous est chère, qu'on s'est élevé, assez tard il est vrai, contre l'ordre généralement suivi dans les écoles, par lequel l'enseignement de la rhétorique précède celui de la logique. Nous pensons cependant, ainsi que l'a démontré M. Carl, directeur du petit-séminaire de Strasbourg [1], que cet ordre n'est autre que celui du développement naturel et spontané des facultés de l'homme ; développement qui doit demeurer *libre* sous l'influence qui l'excite, le féconde et le fortifie. L'imagination est une fleur : laissez-la éclore, car son tems est court. A l'âge où elle domine l'intelligence, vainement offririez-vous à l'adolescent les formes austères de l'enseignement philosophique. Pour avoir prise sur son âme, il faut lui parler nature, beauté, harmonie : le *Génie du christianisme*, par exemple, sera son livre ; la religion un peu vague de l'auteur sera sa religion : en ce sens, eu égard à des lecteurs de cet

[1] *Discours couronné par la Société littéraire de Châlons-sur-Marne le* 2 *août* 1824. — M. Carl est docteur en médecine et docteur-ès-lettres. Il enseignait l'histoire au collége royal de Strasbourg avant de recevoir le sacerdoce ; il continue cet enseignement au petit séminaire de cette ville, dont le supérieur est M. Bautain, professeur de philosophie à la faculté des lettres, lequel est aussi docteur en médecine. M. Ratisbonne, fils du vice-président du consistoire israélite de Strasbourg, appartient au même établissement, comme simple professeur de sixième. Les lignes que nous lui avons empruntées à la fin de notre premier Article, sont tirées d'un *Essai sur l'éducation morale*, couronné par l'Académie des sciences, lettres et arts de Strasbourg, en 1828. Avant d'entrer dans l'Église, M. Ratisbonne était un avocat d'un mérite fort distingué.

âge si près de l'âge du doute, on ne peut nier que M. de Châteaubriand n'ait bien mérité de la foi chrétienne.

Nous l'avons dit : cette disposition d'esprit doit être dirigée, non contrariée. Comment connaîtrons-nous la vocation d'un adolescent, si nous l'emboîtons dans une espèce de mécanique intellectuelle ? L'imagination s'éveille en lui : aidons-en l'essor par une étude plus assidue et plus développée des poëtes de l'antiquité. Les *Eglogues de Virgile,* pleines de détails descriptifs d'une inimitable fraîcheur, ont enfin trouvé leur place, et *les Idylles de Théocrite* leur seront comparées avec un charme de développemens infini. Les épisodes des *Géorgiques*, un peu froids pour celui que n'enivre point la désespérante perfection de cette poésie, viendront après les Eglogues ; et nous ne verrions pas d'inconvéniens à ce qu'on reprît, sous un point de vue purement littéraire, quelques-uns des morceaux de l'Enéide, déjà expliqués, et mêmes les plus belles odes d'Horace : l'élève, affranchi de toute la contention d'esprit dont il a eu besoin pour entendre matériellement le texte, n'en apprécierait que mieux la supériorité poétique de ces diverses compositions. Nous avons déjà indiqué les satires et les épîtres du lyrique latin. Il n'est pas permis d'ignorer son *Art poétique*, si respecté jusqu'à nos jours. Une ou deux *satires de Juvénal*, quelques dictées de *Lucrèce*, de *Tibulle*, de *Lucain* et de *Claudien*, compléteraient cette revue du Parnasse latin.

Quant au grec, comment se séparer d'Homère ? *Sophocle* seul, si antique et si pur, peut entrer en lice après ce formidable athlète. Il faudrait savoir l'*OEdipe-roi* par cœur.

En prose, nous avons Tacite, *Vie d'Agricola* et *Mœurs des Germains.* Bien que nous adhérions en thèse générale au plan de Bossuet, qui « faisait lire à M. le Dauphin chaque ouvrage » de suite en entier et *comme tout d'une haleine*, afin qu'il s'ac- » coutumât peu à peu à découvrir le but, l'ensemble et l'enchaî- » nement de toutes les parties d'un ouvrage, » nous ne saurions appliquer cette règle à un écrit aussi étendu que *les Annales* ou les *Histoires* de Tacite. En même tems, il nous est évident que ce grand modèle ne serait qu'imparfaitement connu, si l'on n'arrête un regard attentif sur de longs extraits de ses plus grandes compositions. On peut choisir à volonté dans Cicéron : la *Mi-*

tonienne elle-même, dont l'étendue eût effrayé le simple humaniste, ne saurait rebuter le rhétoricien. Le pendant obligé de l'orateur romain, *Démosthènes*, ne peut manquer non plus à nos études. Qui ne serait fier d'expliquer le discours *pour la couronne*, ou quelqu'une des *Philippiques*? Pour les dictées, on aurait *les écrits de Cicéron sur l'Art oratoire*, la fameuse lettre que lui adressa *Brutus* pour protester contre le pardon d'Octave, quelques pages de *Quintilien*, trop dictatique pour qu'on lui emprunte beaucoup, de magnifiques fragmens *de Pline l'Ancien*, quelques lettres de son Neveu, des extraits de *Sénèque*, et du dialogue trop peu connu de Tacite, *de Causis corruptæ eloquentiæ*, la Correspondance récemment retrouvée à Rome de *Fronton* et de *Marc-Aurèle*, d'admirables morceaux de *Platon*, les plus belles harangues de *Thucydide*, puis les Pères grecs dont nous ne nous occuperons jamais assez.

Étude classique des Pères.

Redisons-le, deux hommes dans le jeune Lévite comme dans le Prêtre : l'homme du sanctuaire et l'homme du dehors. Peut-être avons-nous assez fait pour le lettré, pour l'élève de la science profane ; pour l'élève de l'Église, il reste beaucoup à faire.

Nous ne recommencerons pas l'éloge des Pères; leur immortalité n'a pas besoin de notre témoignage. Nous reconnaîtrons sans détour que le siècle n'a pas de sympathie pour les monumens de leur zèle. Il nous paraît même indispensable de préparer l'esprit des élèves à leur rendre hommage par la lecture publique du beau fragment de M. Villemain *sur l'éloquence chrétienne au quatrième siècle*, et de son *Essai sur l'oraison funèbre*[1]. Nous croyons savoir mieux que personne ce qui manque à ce double travail. Quand le fragment sur les Pères parut, l'auteur du présent article reprocha publiquement à M. Villemain d'avoir corrigé en présence de son auditoire de la Sorbonne ses impressions premières, toutes d'enthousiasme et d'admiration pour les tems d'éloquence et de vertu qu'il voulait peindre. Il

[1] *Anciens et nouveaux Mélanges*; 4 vol. in-18.

accusa tout haut « cette imagination refroidie qui capitule avec » je ne sais quel public, ces étranges disparates qui altèrent le » caractère primitif de la composition, ces restrictions, ces » demi-phrases, froides concessions à des préventions irréli- » gieuses, jetées après coup dans des pages encore si vivement » empreintes d'une sympathie long-tems sans mélange. » Néanmoins l'écrit qui a encouru ces critiques est un tableau vivant d'un siècle de foi. Nul n'a fait ressortir mieux les grands hommes d'une individualité si mâle, d'une conviction si ardente et si dévouée, qui en furent l'ornement et les oracles. Nul n'a su nous faire si bien assister à ces assemblées immenses où les prédicateurs de la *bonne nouvelle* remuaient les âmes engourdies dans un long abaissement avec toute la vigueur de la tribune antique et de bien plus merveilleux triomphes. Lors même que M. Villemain se retient d'admirer, il fera comprendre à nos élèves combien des ouvrages qui ont inspiré des pages si remarquables à un critique homme du monde, doivent être sublimes et sacrées pour un lecteur chrétien.

On nous pardonnera d'avoir reculé devant l'engagement de classer par degrés de difficulté grammaticale les productions de si hauts génies. Pressé de dire vîte et d'être bref, nous jetons dans une liste écourtée, incomplète, des indications qui, toutes sommaires qu'elles sont, nous permettent de dire avec le Poëte :

Si quid novisti rectiùs istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum.

Pères grecs.

S. Justin.

Nous signalerons dans sa *seconde apologie* le passage justement célèbre où il venge les chrétiens des accusations qui pesaient sur eux, et fait justice des infamies du paganisme.

S. Athanase.

Ses *expositions de la foi* offrent des épisodes qui sont des modèles précieux de narration. Son *apologie* à l'empereur Constance est un chef-d'œuvre d'art, de mesure et de cette élo-

quence sobre et austère dont la simplicité pleine de grandeur rappelle involontairement un mot de Buffon qu'on a lu partout : *Le style, c'est l'homme même.*

S. Basile-le-Grand.

Les nombreuses et brillantes descriptions de la nature semées dans son *Hexameron* ; les trois *homélies contre l'avarice et sur le bon emploi des richesses*, supérieures à tout ce que la chaire a dit sur l'aumône ; des homélies effrayantes de vérité *contre la colère, l'envie, l'ivrognerie, et sur le mépris du monde* ; le *panégyrique de S. Gordius* ; sa *lettre* admirable *à une Vierge* tombée, celles à S. Ambroise (la LV[e]), à Libanius (la CXLIX[e]), à Nectaire sur la mort de son fils, toutes d'une aimable simplicité, d'une politesse exquise, d'une érudition sans pédantisme ; enfin *sa correspondance* si gracieuse et si tendre avec S. Grégoire de Nazianze. — Le discours *sur la lecture des auteurs profanes* n'est point d'une intelligence aisée et doit être réservé pour la rhétorique.

S. Grégoire de Nazianze.

Plusieurs extraits du *poëme sur sa vie* : *plaintes sur sa brouillerie* avec S. Basile ; *songe sur son Eglise d'Anastasie* ; péroraison. *Poëme philosophique* sur ses infortunes. *Hymne à Dieu. Méditation poétique sur la nature humaine*, pièce ravissante de tristesse et de rêverie [1]. *Discours* en prose *sur la dignité et les devoirs du sacerdoce*. La première des *invectives contre Julien*, qui certes ne le cède point à celles de Cicéron contre Antoine ou Catilina. Le *discours* prononcé *à son retour de l'exil*, entraînant d'effusion et de charité, et dans lequel nous signalerons un éloquent portrait du philosophe chrétien. Les *adieux à son peuple*, la péroraison surtout, dont le pathétique si noble n'a point été surpassé. Le *panégyrique des Machabées* ; *l'éloge funèbre de Césaire*, son frère ; ceux de saint Athanase et de saint Basile, où l'on distingue surtout encore la péroraison ; et le célèbre *dialogue entre le préfet Modeste et l'archevêque de Césarée*. Enfin un *choix de ses lettres* pleines d'esprit, de délicatesse et de facilité, qu'on étudiera

[1] T. II, p. 86.

avec plus de goût et plus de succès, à l'aide de la traduction qu'en a donnée un professeur de rhétorique, M. Genin [1].

S. Chrysostôme.

Il faudrait l'indiquer tout entier. Que reste-t-il à dire à la louange de son *Traité du Sacerdoce*; de celui *sur la vie solitaire*, dont l'exorde est si brûlant d'enthousiasme; des *homélies sur la sédition d'Antioche*, qu'il ne faut pas confondre avec le discours de Flavien à Théodose; des *sermons sur l'aumône et sur la disgrâce d'Eutrope*? Nous y ajouterons le *discours* prononcé le jour *de son ordination*; celui qui motiva son premier exil par l'ordre de l'impératrice Eudoxie; la plupart enfin de ses *panégyriques* et de *ses lettres*, principalement celles qui s'adressent à Olympiade.

Pères Latins.

Tertullien.

L'*Apologétique* de cet auteur, que M. de Châteaubriand a si éloquemment nommé le Bossuet de l'Afrique, balance à lui seul, à force d'énergie, la supériorité oratoire de l'Église grecque sur l'Église occidentale. Le *traité des spectacles* est resté hors de pair parmi les nombreux écrits que le même sujet a inspirés : les nos XXIX et XXX montrent Tertullien tout entier. C'est toujours la voix mâle et indignée qui s'élevait du milieu de Carthage contre Rome persécutrice. Cette voix est rude et sans art; l'aspect des bûchers et des chevalets ne l'a point instruite à caresser l'oreille de ceux qui font couler le sang. Elle est émue pourtant, mais ce n'est pas de crainte.

S. Cyprien.

Il est plus pur et non moins chaleureux que Tertullien. Nous recommanderons sa fameuse *lettre à Donat*, si brillante d'images et tant citée par Bossuet, son beau traité *de Lapsis*, et son éloquent développement de l'*Oraison dominicale*.

[1] Lettres de S. Basile le Grand, de S. Grégoire de Nazianze, et de S. Chrysostôme, *Brochure* in-8°.

S. Hilaire de Poitiers.

Le dernier de ses *livres contre Constance*, étonnant de véhémence et de douleur ; l'exorde si vigoureux du *discours contre Auxence*.

S. Ambroise.

Plusieurs fragmens de son beau *travail sur les psaumes*; les deux livres *de Jacobo et vitâ beatâ*; celui *de Dignitate sacerdotis*; ses *lettres contre Symmaque*, dignement louées par M. Villemain dans un écrit à part [1]; celle à Théodose après le massacre de Thessalonique, et le sermon *de Basilicis non tradendis*.

S. Jérôme.

Nous n'indiquerons que *ses lettres*, entre autres celles à Népotien sur la vie cléricale, à Paulin sur l'étude des saintes Écritures, et celle à Eustochium, qui contient une si poétique peinture de sa solitude. Aucune ne dépasse la portée d'un humaniste.

S. Augustin.

Plus philosophe et plus théologien qu'orateur, nul, selon la remarque de M. Villemain, n'a porté tant d'imagination dans la théologie, tant d'éloquence et même de sensibilité dans les questions les plus subtiles. Mais le nombre de ses écrits a quelque chose d'écrasant. Qu'il nous suffise de rappeler les passages de ses livres de la *Doctrine chrétienne* sur l'étude de l'éloquence sacrée et les saintes écritures, son *discours sur le jugement dernier* et celui *sur l'abus des agapes*. La *Cité de Dieu*, et les *Confessions* sont des chefs-d'œuvre inépuisables.

S. Ephrem.

Enfin *S. Ephrem* [2], le plus romantique et le moins connu des Pères grecs. Nous le rangeons à la suite des latins, parce que le texte grec, bigarré d'ailleurs de locutions syriaques, est infiniment rare et qu'il n'est accessible qu'à travers l'écorce de la tra-

[1] Voyez ses *Premiers Mélanges*.

[2] Ephrem, diacre d'Edesse en Mésopotamie, a écrit en syriaque; on peut le mettre au nombre des Pères grecs, parce qu'une partie de ses ouvrages a été traduite, dès le commencement, en grec.

duction latine. Le pathétique profond de sa pensée, la hardiesse orientale de son langage qui respire partout cette volupté de la tristesse qu'il n'a été donné qu'au christianisme de faire goûter au cœur de l'homme, en font dans la bibliothèque des Pères un écrivain à part. Nous signalerons ses *méditations* toutes poétiques *sur la mort*, ses *élévations sur les mystères de l'essence divine* (*adversùs scrutatores*), son *discours sur les ravages d'une épidémie*, supérieur à tous les tableaux que l'antiquité profane a laissés de ce fléau, et cet *autre discours* d'une sublimité dramatique et entraînante qui a fait surnommer ce Père, *le prophète du jugement dernier* [1].

Lettres françaises.

On le voit, nous insistons sur les points controversés, sur les choses moins connues ou moins étudiées, sur ce qui fait lacune dans l'enseignement ordinaire; nous courons sur ce qui est ressassé, incontestable, omettant à dessein les détails que chaque Maître supplée sans peine.

Ainsi nous n'avons rien dit des *exercices de mémoire*, parce que les *Fables de Fenélon* pour l'enfance, le poëme de *la Religion* pour les classes de grammaire, puis *un choix* dans Boileau, J.-B. Rousseau, Lamartine, Lafontaine, enfin *Polyeucte*, *Esther* ou *Athalie*, n'avaient pas besoin de nos recommandations. Les Jésuites composaient des pièces de théâtre, et les faisaient jouer dans leurs colléges : les tragédies sacrées de Racine sont aussi morales que celles de ces Pères, et comme œuvres poétiques, il est permis de leur accorder la préférence.

Ainsi encore nous serons très-bref sur les *lettres françaises*, que les instituteurs modernes caressent avec une prédilection trop exclusive pour nous laisser craindre que l'étude en soit négligée même au séminaire.

Sans attribuer beaucoup d'influence à la didactique de l'art oratoire, sans mettre trop de prix à ces sortes de rudimens de haut bord connus sous le nom de *Rhétoriques* ou de *Poétiques*,

[1] Une étude plus approfondie des Pères appartient spécialement à la Théologie. Nous y reviendrons plus tard.

il nous semble que les livres de ce genre ne doivent point être retirés des mains des élèves qui, sans leur secours, ne mettraient pas aisément ordre et netteté dans leurs idées littéraires. Toutes les divisions, celles des sciences comme celles des arts de l'esprit, sont arbitraires en ce sens qu'elles sont l'œuvre de l'homme, non de la nature : mais elles sont nécessaires à l'intelligence comme jallons et comme points de repos. D'un autre côté, les faits littéraires, comme tous autres faits, impliquent l'idée de principes dont ils dérivent : on peut voir ces principes où ils ne sont point, mais ils n'en sont pas moins, et partant l'existence d'une théorie en littérature, non comme règle mais comme explication des phénomènes connus, n'est point illusoire.

Nous nous abstiendrons néanmoins d'indiquer un choix parmi les livres dont nous venons de justifier le but. Aucun ne satisfait; presque tous sont passables : le Professeur décidera. Il aura fait assez s'il a persuadé à ses élèves que l'éloquence n'est point un parlage pompeux sur des choses vides. Pour cela il ne faut pas les enfermer dans l'antiquité, mais les tirer de l'ornière de l'amplification en les poussant dans le monde réel, dans *l'histoire. Celle de l'Eglise* et *celle de l'époque moderne* ne seront point promptement épuisées. Sur ce terrain les pensées ne manqueront pas, et l'originalité même ne se fera pas attendre.

Un seul mot sur la *préparation à la chaire.* Cette préparation ne peut être qu'éloignée : demanderait-on sérieusement la composition d'un sermon à qui n'a point passé par la Logique et la Morale ? Ce qu'il faut obtenir d'un rhétoricien, c'est que, dans l'appréciation des prédicateurs-modèles, il s'attache par-dessus tout à la pensée. Si Massillon lui fait dédaigner Bossuet sermonaire et fermer les œuvres de Bourdaloue, malheur à lui ! L'éloquence académique est la fille dégénérée, mais légitime, de l'auteur du *Petit-Carême*, et l'Eglise n'a pas besoin d'académiciens, il lui faut des apôtres. Massillon était un orateur admirable : ses imitateurs les plus brillans, Maury lui-même, ne sont que des hommes d'esprit; un degré plus bas, il n'y a plus que des enfileurs de périodes [1].

[1] Nous avions eu d'abord la pensée de placer ici une bibliothèque raisonnée de littérature à l'usage des petits séminaires. Mais peut-être n'a-

Enseignement des Sciences.

Notre plan d'études mène de front la connaissance de trois grandes nations dans leur langue, dans leur littérature, et, comme on va le voir à l'instant, dans leur histoire. Restreint à ce triple objet, il est déjà si vaste qu'il semble ne pouvoir admettre aucune autre étude. Peut-être même le lecteur s'est-il étonné du nombre d'auteurs assignés à chaque classe [1], et pourtant nous avons encore une place à demander pour un enseignement considéré comme capital au tems où nous vivons, celui des *Mathématiques*.

L'Université l'a mêlé aux Humanités et à la Rhétorique : l'expérience a protesté contre cet amalgame qui rompt l'unité des études. Une raison puissante l'a fait maintenir : c'est qu'en n'introduisant l'Élève dans cette science qu'à l'âge où la rhétorique est communément terminée, il ne lui reste plus le tems d'atteindre à l'école Polytechnique. Supérieur de séminaire, cette raison nous touche peu. Si l'on nous confie quelques sujets voués à cette carrière, qui empêche de leur ménager au sein de notre établissement, à des heures spéciales prises sur la récréation générale, des leçons particulières ?

Quoi qu'il en soit, notre mission à nous, ce n'est point de recruter l'école polytechnique, mais les rangs du sacerdoce. Et sous ce point de vue, nous dirons qu'un développement prématuré de l'enseignement mathématique nous paraît incompatible avec celui que nous réclamons pour l'enseignement littéraire. Les sciences exactes n'ont rien qui ne refoule l'imagination sur elle-même. On ne sache pas qu'elles nourrissent l'âme et qu'elles resserrent les liens de l'homme avec ses semblables.

vous-nous déjà que trop abusé de l'espace que les *Annales* peuvent nous accorder.

[1] Inutile d'avertir qu'en désignant un si grand nombre d'auteurs et surtout de morceaux, il ne nous est pas venu à l'esprit qu'on pût épuiser dans une seule année ceux qui font le lot de chaque classe (trois historiens, par exemple, en *Quatrième*). Mais il n'est pas indifférent de pouvoir alterner.

Les Lettres au contraire élèvent le caractère, développent la sensibilité, donnent carrière à tous les sentimens naturels, et c'est à juste titre qu'on les a nommées *humanités*, parce qu'elles font de l'enfant une intelligence sociale et morale; elles en font un homme.

S'il faut donc opter absolument, nous optons pour les Lettres. Nous leur réservons la rhétorique toute entière; et, comme il est juste pourtant que nos enfans ne soient point au-dessous des Élèves d'une institution primaire, l'*Arithmétique* leur sera enseignée dans toute son extension, en *troisième* et en *seconde*. Deux leçons par semaine suffisent. Elles se feraient les jours de congé, sans nuire en rien au cours ordinaire des études. C'est assez de l'arithmétique pour qui n'a pas la vocation des sciences exactes.

Parmi les connaissances scientifiques (deux mots qui peuvent s'unir sans tautologie), il en est une autre dont l'objet n'a rien d'aride et qu'on peut apprendre en riant : c'est *la Botanique*. Qui s'opposerait à ce que les Élèves fissent provision de plantes et de fleurs dans les promenades communes, pour consacrer l'heure du retour à la démonstration et au classement de ces végétaux sous la direction d'un maître? Nous voudrions qu'on y joignît quelques notions de la *vertu médicale des simples* : l'utilité s'en ferait bien précieusement sentir dans le ministère pastoral.

Histoire.

Au reste, nous ne l'avons point dissimulé, quelque élémentaires qu'elles soient, les sciences mêmes dont nous venons de parler sont une digression dans nos études. L'histoire au contraire en complète et en fortifie l'unité.

On a déjà pu pressentir la gradation de ce dernier enseignement : *l'histoire sainte* en *septième*; dans la classe qui suit, *l'histoire ancienne* proprement dite; en *cinquième*, *l'histoire grecque*; en *quatrième*, *l'histoire romaine* jusqu'à la mort de Théodose; le *Moyen-Age* en *troisième*; puis *histoire moderne* scindée en deux grandes divisions avant et depuis Louis XIV. Dans cette dernière période, les matériaux abondent; les détails sont infinis, et il n'est guère permis de les ignorer. Deux ans ne sont pas

trop pour s'en pénétrer, pour en acquérir une notion exacte et durable.

On aura remarqué l'accord de cet ordre tout chronologique d'enseignement avec celui des auteurs désignés comme classiques [1].

La *Géographie* est inséparable de l'Histoire. Les élémens généraux en seront enseignés en *Sixième*. Puis chaque classe sera appelée à en faire l'application au théâtre des événemens qui feront l'objet de tel ou tel cours. On aura soin de donner chaque année une ou deux leçons préliminaires sur les principales divisions géographiques qui devront rester dans la mémoire des élèves. Ainsi la carte du monde connu des anciens, celle de la Grèce et de ses principales colonies, celle de l'empire romain, de l'Europe avant l'invasion des barbares, seraient autant de mappemondes successives qu'il faudrait connaître en gros avant d'apprendre l'histoire, pour suivre après les faits sur la carte avec quelque fruit.

Quant à la méthode d'enseignement, celle des colléges de Paris nous paraît bonne. Dicter d'abord un *Précis* dont chaque mot porte le germe d'un développement oral plus ou moins étendu, consacrer deux demi-classes par semaines à cette leçon développée sur un texte appris par cœur, exiger des élèves (du moins à partir de la *Troisième*) une rédaction quelconque de cette leçon, revenir rapidement sur les défauts et les lacunes qui auront le plus frappé le professeur dans ces rédactions, se bien garder d'en dicter le *corrigé* (nous avons horreur des dictées de *corrigés*), voilà tout le secret. Il suffirait de prolonger d'une demi-heure par semaine la durée de chaque classe envahie pour moitié par l'histoire, et de la placer la veille de chaque congé semi-hebdomadaire.

Peut-être nous sommera-t-on de justifier l'importance que nous assignons ici à l'enseignement historique ? En vérité nous ne demanderions pas mieux. Mais l'article qu'on vient de lire

[1] La Vie d'Alexandre par Quinte-Curce en *Quatrième*, et les Commentaires de César en *Troisième*, sont comme un couronnement des deux histoires étudiées dans les années précédentes. De pareilles exceptions confirment la règle.

est déjà si long ! Nous dirons seulement que *toute l'histoire est à refaire* : c'est la sentence portée contre nos historiens modernes par l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, comme par les auteurs des travaux historiques contemporains, croyans ou incrédules, allemands ou français. La propagation et même la conservation de la Foi sont à ce prix : tous les livres d'histoire les moins dangereux, ceux-là même que nous consentons à mettre dans les mains de nos enfans [1], sont infectés de préjugés contre le clergé

[1] L'Histoire sainte exceptée, les abrégés A. M. D. G. sont trop incomplets, trop étrangers aux résultats si importans qui ont agrandi de nos jours la science historique, pour demeurer classiques dans les petits séminaires, il faut donc dicter. Les *Précis* publiés par des professeurs de Paris, surtout ceux de MM. Dumont et Michelet, seront en général d'excellens guides.

Il est essentiel de féconder les dictées et les leçons orales des professeurs par beaucoup de lecture. On recommandera donc aux Elèves les ouvrages suivans:

Rollin (*Histoire ancienne*, édition de M. Letronne);
Le *Voyage d'Anacharsis*;
Ségur (*Histoire ancienne* et *Histoire romaine* seulement);
Vertot (*Révolutions romaines*);
Frantin (*Annales du Moyen Age,* Dijon 1825, 8 vol. in-8°, excellent);
S. Victor (*Tableau historique et pittoresque de Paris,* 8 vol. in-8°), c'est toute une histoire catholique de France;
Michaud, (*Histoire des Croisades, correspondance d'Orient*);
De Barante (*Histoire des ducs de Borgogne*);
Guizot (*Cours d'histoire de France*);
Robertson (*Histoires de Charles-Quint*, d'*Amérique,* d'*Ecosse*);
Lacretelle (*Histoire des guerres de religion, Histoire de France* au XVIIIe siècle);
Lingard (*Histoire d'Angleterre*);
Muller (*Histoire de la Suisse*);
Ancillon (*Tableau de l'histoire moderne*);
Cobbett (*Lettres sur la Réforme*);
Ph. Ségur (*Histoire de Russie et de Pierre-le-Grand*);
Salvandy et Rulhières (*Histoire de Pologne*);
Amédée Thierry (*Histoire des Gaulois*);
Montesquieu (*Grandeur et décadence des Romains*);
Fleury (*Discours sur l'histoire ecclésiastique*).

en général, et surtout contre le Siége suprême de l'unité catholique ! L'histoire seule, mais l'histoire enseignée largement, avec des développemens dignes des hautes vérités dont elle est le plus irrécusable témoignage, peut faire sentir quel immense, quel infini bienfait a été la prédication de l'Evangile pour le genre humain.

En finissant, nous prions les personnes qui auraient quelques objections à opposer au plan que nous venons d'esquisser, de nous faire l'honneur de nous les adresser : nous nous empresserons d'y répondre, ou de nous rétracter si elles paraissent fondées.

Une autre fois nous remplirons l'engagement que nous avons pris d'exposer quelques-unes de nos idées sur l'étude de la Philosophie et de la Théologie. S. F.

Pour les Maîtres, il faudrait ajouter à cette liste ;

Herder (*Idées sur la philosophie de l'histoire*) ;

Schlosses (*Histoire universelle de l'antiquité*) ;

Michelet (*Précis de l'histoire universelle*) ;

Gibbon (*Histoire de la décadence de l'Empire romain*) ;

Guizot (*Essai sur l'histoire de France* et *Cours d'histoire générale de la civilisation en Europe*) ;

Sismondi (*Histoire des Français. Histoire des républiques italiennes*) ;

Daru (*Histoire de Venise*) ;

Augustin Thierry (*Lettres sur l'histoire de France.—Hist. de la conquête d'Angleterre par les Normands*) ;

Héeren (*Manuels d'histoire ancienne et moderne*) ;

Frédéric Schlegel (*Tableau de l'histoire moderne*).

On ne nous pardonnerait pas d'oublier les *Etudes historiques* de M. de Chateaubriand.



Souscription

EN FAVEUR DES CATHOLIQUES IRLANDAIS.

Nous avions préparé un travail très-complet, extrait des Auteurs et des Journaux anglais, sur l'état de l'Eglise protestante d'Angleterre et d'Irlande. C'est là que l'on voyait dans quel abîme de maux, d'abus et de misères, la *Réforme* a jeté ce pays, appelé jadis la *terre des Saints*. La raison se refuse à croire, ce qui pourtant est prouvé par des calculs et des données officielles, que le clergé *réformé*, après avoir abandonné toutes les charges imposées par les différentes fonctions ecclésiastiques, en a conservé les émolumens, et les a même augmentés par les plus crians abus, jusqu'au point que le clergé anglican prélève sur les peuples confiés à ses soins, *une somme d'argent plus forte que celle qui sert à entretenir les prêtres de tous les autres peuples du monde*. Mais l'abondance des matières nous force à renvoyer ces détails si curieux au prochain Numéro. Ce que nous ne pouvons pas renvoyer, c'est le cri de détresse parti de cette île, du milieu des fidèles Irlandais, lesquels, au nom de Dieu, demandent du pain, que dis-je, des *pommes de terre*, au monde entier.

Nous allons donc extraire le morceau suivant, qui finissait l'article dont nous venons de parler, en le recommandant à la charité de nos lecteurs.

Mais nous avons encore un devoir à remplir envers les catholiques irlandais. Ces frères en Jésus-Christ sont en ce moment éprouvés par un horrible fléau, fléau presque inconnu dans le monde civilisé. Ces malheureux meurent de faim par milliers. Voici quelques documens que M. le comte de Montalembert a reçus du *Comité de la détresse irlandaise*, établi à Londres et présidé par le lord-maire, lesquels ont été insérés dans l'*Avenir* du 15 de ce mois.

Le R. N. Machale, évêque catholique du comté de Mayo, écrit, le 15 avril, que dans une seule paroisse il y a plus de trois mille personnes sans un morceau de pain, et que dans un mois il y en aura deux fois autant.

Un membre du comité local de Westport déclare que l'extérieur du peuple est complètement changé; la faim a gonflé leurs membres et amaigri leurs corps; on ne peut donner à chaque individu qu'un *demi-stone* de pommes de terre par semaine, et il faudrait cela par jour pour le nourrir suffisamment.

Le R. Potter, curé protestant de Louisbourg, rapporte que dans sa paroisse cinq mille individus meurent de faim.

Une lettre datée de Clifden du 9 avril, fait connaître que sur quinze mille familles, trente seulement avaient des vivres pour un mois.

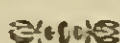
J. T. Stuart Esq. écrit de Newport que les malheureux y déterrent les morceaux de pommes de terre semés dans les champs pour s'en nourrir eux et leurs familles mourantes. Le comité général n'avait pu distribuer que *cinquante livres* pour *quinze mille individus mourant de faim*. Douze personnes y étaient mortes de faim.

Une lettre de Clerk du 19 mai annonce que le comité va être forcé de déclarer nettement à ce peuple malheureux qu'il ne peut ni lui donner ni lui promettre aucun secours, et *qu'il n'a plus qu'à mourir*.

D'après les rapports du comité central de Mayo, il est prouvé que dans treize paroisses de ce comté, *il y a* 66,476 *individus qui n'ont rien à manger*.

C'est assez pour toucher le cœur de tous les catholiques. Il ne nous reste qu'à avertir nos abonnés qu'une souscription a été ouverte pour ces malheureux Irlandais au bureau de *l'Avenir, rue Jacob*, n° 20. Nous-mêmes, nous recevrons les offrandes que l'on voudra bien nous faire parvenir, et les verserons entre les mains de M. de Montalembert, que son ardent catholicisme a fait mettre à la tête de cette bonne œuvre. Nous les supplions, de faire connaître ces détails aux personnes charitables de leurs paroisses et de solliciter leurs aumônes. C'est une œuvre toute apostolique : saint Paul lui-même se chargeait de recueillir et de porter aux *saints* de Jérusalem les aumônes des fidèles.

A nos Abonnés.



Situation des Annales.—Réponse à quelques observations.—De quelques travaux projetés. — De quelques améliorations. — Statistique de nos abonnés.

Nous avons promis à nos Abonnés de les mettre au courant à la fin de chaque Sémestre, de la situation des *Annales*. Nous tenons à remplir cette promesse, parce que nous désirons les attacher de plus en plus à nous; nous voudrions qu'ils considérassent notre Recueil et notre entreprise comme étant aussi à eux, comme leur appartenant. Nous ne savons s'ils nous jugent dignes de cette faveur, mais nous aspirons à devenir les dépositaires de leurs projets de défense pour la Religion, leurs collaborateurs dans le travail qu'exige en ce moment la vigne du Seigneur, leurs associés dans l'œuvre de la réédification de la foi, leurs frères enfin dans cette famille qui reconnaît pour Dieu, non le dieu des philosophes, l'Être suprême des déistes, fantômes imparfaits de perfections dérobées au Dieu de la tradition, mais ce Dieu qui est le *Père*, mais ce Dieu qui est le *Fils* naissant à Béthléem dans une étable, et mourant au Golgotha sur une croix, mais ce Dieu qui est le *S.-Esprit*, éclairant les intelligences et échauffant les cœurs de nous, hommes aveugles et endurcis. Oui, nous voulons qu'il s'établisse entre nous une douce familiarité de travaux, de pensées, d'espérance, d'amour; de douleurs même et de persécutions, s'il le faut; et voilà pourquoi nous leurs parlons les premiers de nous, de nos projets, de nos travaux, de nos espérances, et nous croyons qu'ils y prendront quelque intérêt.

Nous ne reviendrons pas, comme nous l'avons fait la dernière fois, à citer les honorables encouragemens qui nous ont été donnés de toutes parts, et qui nous soutiennent dans notre

lutte. Tout ce que nous pouvons assurer, c'est qu'ils sont plus nombreux, et plus favorables encore que ceux que nous avons fait connaître il y a six mois. Ils prouvent que de plus en plus les catholiques, et principalement le clergé, comprennent que ce n'est que par la Science que l'on peut en ce moment assurer à la Religion le triomphe sur l'erreur, et son règne sur les intelligences.

Nous ne pouvons cependant passer entièrement sous silence les éloges si chers et l'approbation si précieuse qu'un grand nombre de nos premiers pasteurs ont donnés à nos travaux. Nous avons connu, ou par leurs lettres, ou par l'assurance qui nous en a été donnée de vive voix, l'intérêt que veulent bien prendre à la continuation de nos efforts, NN. SS. les archevêques de Bordeaux et de Tours, les évêques de Versailles, de Digne, de Soissons, de Strasbourg, de Châlons, d'Evreux, de la Rochelle, de Belley, de Carcassonne, de Rennes, de Montpellier. Oui, nous sommes fiers de ces suffrages, et nous nous efforcerons d'en mériter la continuation. Nous espérons même que les dignes pasteurs nous feraient l'honneur de nous avertir, si, contre notre intention, il se glissait dans nos pages quelque chose qui fût moins utile, ou peut-être dangereuse pour la Religion.

Et maintenant qu'une année d'existence est venue donner une sorte de sanction à l'utilité de notre Recueil, maintenant que son existence paraît assurée au moins pour tout le tems où aucun événement extérieur ne viendra en arrêter forcément la libre publication, il nous sera permis de témoigner notre joie intérieure, en voyant que notre voix, cette voix si faible pourtant, qui a appelé les Catholiques à la science et à l'étude, n'a pas été perdue. Elle a été entendue surtout, et accueillie avec empressement, par le grand nombre de personnages distingués qui sont à la tête de l'instruction cléricale en France. Quel heureux présage pour l'avenir! Car, comme nous le disions naguère, c'est une vérité qui se popularise de plus en plus, c'est un fait pressenti par toutes les personnes un peu clairvoyantes, que la Science va devenir un des plus fermes appuis de la Religion. La science humaine est le miel dont seront enduites les lèvres de la coupe qui répandra parmi les peuples la connaissance plus parfaite de la Bonne-Nouvelle du salut. Oui, le Ca-

tholicisme marche à grands pas vers une nouvelle conquête du monde. Cette vénération aveugle et spontanée que toutes les classes de la société professent déjà pour la science est une première préparation à ce grand événement. C'est sur cette base qu'apparaîtra bientôt élevé le Catholicisme, couronné de charité et de vertu. brillant de tout l'éclat de sa céleste origine.

En preuve de cette amélioration dans les études et de ces progrès dans la voie de la science, nous osons citer *les réflexions*, insérées dans notre N° d'avril [1], sur *les études ecclésiastiques, et le plan d'études* contenu dans ce présent cahier [2]. L'on peut assurer que son auteur a bien mérité de l'instruction ecclésiastique. Ce travail est susceptible peut-être encore de développemens et d'améliorations. Mais plusieurs parties sont complètes ; *les Études sur les Pères* surtout remplissent une lacune trop long-tems inaperçue, et les précieuses indications sur l'*Étude de l'Histoire* renferment le germe d'un véritable progrès, qui élèvera bientôt nos Écoles catholiques à toute la hauteur du siècle, et permettra d'initier les élèves qui les fréquentent à toutes ses connaissances. Ceci est important, très-important; car nous sommes fatigués, nous qui nous mêlons avec le monde, d'entendre reprocher à nos établissemens catholiques, aux ouvrages qui servent à l'instruction que l'on y donne, de demeurer étrangers aux découvertes que les veilles de quelques auteurs ont fait faire dans notre vieille histoire, dans la vieille histoire des nations, dont on remue en ce moment si puissamment les ruines et les cendres.

Et pour faire mieux comprendre toute l'importance des fortes études, pour chacun de nous, et l'urgence de toutes ces améliorations dans l'enseignement des établissemens catholiques, faisons attention à ce qui se passe en ce moment autour de nous par rapport à la grande question, à la question capitale pour la Religion, la liberté de l'enseignement. Cette liberté est sur le point de nous être acquise. Nous savons bien toute la mauvaise volonté qu'y mettent ceux qui sont au pouvoir. Mais que sont sept à huit personnes dans l'etat sous lequel nous vivons? On

[1] Voir le N° 10, *Annales*, tom. II, 253.

[2] Voir ci-dessus, p. 432.

peut l'assurer sans être prophète, demain ces embarras n'y seront plus. L'opinion publique se mûrit tous les jours davantage sur ce point : force sera de la satisfaire. La Religion aura enfin le droit d'enseigner aux hommes toutes les sciences; le monopole de l'instruction, ce vol fait à Dieu et au peuple, sera aboli, grâces aux efforts des catholiques.

Nous avons encore peu parlé à nos abonnés de ces efforts. Ce n'est pas que nous ne sympathisions de toute notre âme avec ceux qui les ont tentés, mais notre recueil ne pouvant suivre les différentes questions dans toutes les phases et tous les détails, nous sommes forcés d'attendre, quand un procès s'est élevé, qu'il se soit fixé à quelque résultat. La liberté d'enseignement, préparée et demandée d'abord par les publications de *l'Association pour la défense de la religion catholique*, est sollicitée maintenant avec un dévouement tout chrétien et tout sacerdotal par les membres de *l'Agence pour la défense de la liberté religieuse.* Nos abonnés ne sont pas sans connaître la tentative courageuse de M. l'abbé Lacordaire, de M. le comte de Montalembert et de M. de Coux, qui ont ouvert les premiers une école libre, et qui, attaqués par les hommes du gouvernement, poursuivent leur droit de tribunaux en tribunaux, et vont enfin faire juger cette affaire devant la cour des Pairs. Suivant toutes les probabilités, une année ne se passera pas sans que nous voyons cet espoir se réaliser [1].

Aussi, que tous les Catholiques, que les Prêtres surtout se préparent : car le tems est proche où ils pourront commencer leurs labeurs, et préparer cette récolte d'âmes, de ces pauvres âmes, qui, jeunes, fraîches, neuves, toutes mûres pour la culture, n'attendent que la bonne semence pour fructifier au centuple, et périssent tous les jours parce que personne ne se présente pour les cultiver.

Redoublons donc d'ardeur, d'études, de constance, de travaux.

[1] Cette espérance n'a été réalisée qu'en partie; ce n'est que l'*instruction primaire* qui a été à peu près émancipée. Voir *le parti que les catholiques peuvent retirer de la loi qui a été publiée sur cette matière*, dans le N° 40, tome VII, p. 287 des *Annales*.

(*Note de la deuxième édition.*)

Quelle belle position est la nôtre en ce moment !

De toutes parts, ceux mêmes qui ne sont pas pour nous travaillent cependant pour nous. Ils défrichent les champs de la Science et en enlèvent les plus dures épines ; ils font les longs et coûteux et dangereux pélerinages, consultant les croyances des peuples et recueillant leurs traditions ; ils débrouillent les langues ; ils refont les histoires ; ils secouent de leur poussière les vieux manuscrits ; ils vont réveiller les morts jusque dans leurs tombeaux ; ils tentent des efforts désespérés, et tout cela pour nous. Nous n'avons plus qu'à parcourir ces magnifiques parterres des sciences humaines, si péniblement défrichés, pour y choisir et y prendre tout ce qui peut servir à notre cause, à la cause de la Religion, à la cause de Dieu. Eux, ils semblent ces esclaves condamnés à arracher un dangereux métal des entrailles de la terre : infortunés, séparés de la vie, toujours ils creusent, toujours ils travaillent, toujours ils se fatiguent, et cependant ils ne jouissent pas du fruit de leur labeur. Nous, nous sommes les artistes qui, recevant une matière précieuse encore mêlée à des substances étrangères, devons l'épurer, la tailler, la façonner, la polir, l'embellir pour la faire servir à la décoration et à l'éclat de la Jérusalem de Dieu.

Et cependant le dirons-nous ? Oui, il faut le dire : les enfans du siècle sont plus ardens dans leur travail grossier et terrestre que nous dans notre œuvre de Dieu. Oh ! si ces Catholiques froids, lassés, indolens, tout occupés de leurs petites choses, tout empêchés de leurs habitudes, si exacts à prendre leur repos, lesquels, semblables à ces serviteurs qui sont payés à *la journée*, allongent leur travail, pour plus vîte atteindre l'heure du loisir ; oh ! s'ils savaient quels travaux, quelles veilles, quelle ardeur, quelle ténacité, quel oubli de leur santé, de leurs plaisirs, de leurs habitudes possèdent nos jeunes chercheurs de science ? Oui, ces enfans du siècle, par l'espoir faussement conçu d'une vaine gloire à laquelle ils n'atteindront pas, pour une modique somme d'argent, quelquefois, malheureux ouvriers ! pour le pain de leur journée, se dévouent à d'effrayantes recherches, à d'accablans travaux. En vain leur corps souffre, leurs yeux s'affaiblissent, leurs cheveux blanchissent sur leur tête jeune encore, rien ne les arrête : l'esprit absorbe et.

dévore le corps. Et cet esprit même, combien ils savent le dominer d'une volonté forte, et en exiger de pénibles services! Malgré les passions fougueuses, délirantes qui le possèdent, les angoisses, les désirs, les ambitions, les haines, les jalousies, les amours qui le tourmentent de toutes parts, ils viennent à bout de l'enchaîner, et le forcent à prendre la forme, la voix, le ton qu'il leur plaît. Voyez-le : maintenant sa voix est douce, et ils vous caressent; puis il prie, et ils touchent; ensuite sa parole est menaçante, et ils effrayent : tour à tour, suivant leur volonté, il devient politique, calculateur, économiste, littérateur, philosophe, des journées, des nuits entières, sans repos, sans répit. Voilà ce que font les enfans du siècle. Et ce témoignage est vrai, nous les avons vus; et ils nous ont fait rougir de honte de notre lâcheté; et leur souvenir nous émeut, nous pèse maintenant que nous écrivons ces lignes. Car c'est un reproche, un reproche accablant devant notre Dieu; nous sommes convaincus d'être des mauvais serviteurs, paresseux, peu fidèles, maladroits, et cependant orgueilleux, exigeans, croyant peut-être faire quelque chose, peut-être faire beaucoup. Oui, nous tremblons, car il nous semble voir le Maître de tous, comparant notre tiédeur à leur zèle, laisser tomber sur nous ces mots de condamnation : *Oh! les enfans du siècle sont plus dévoués que les enfans de lumière* [1].

Nos abonnés voudront bien nous pardonner ces mots qui sont bien plus des encouragemens que des reproches; ils ont été arrachés à la conviction que nous avons, que si nous voulons faire tous nos efforts, la cause de la religion est toute gagnée, même aux yeux des hommes. Nous allons maintenant répondre nous-mêmes à quelques demandes et à quelques observations qui nous ont été faites.

A l'occasion de la *Revue sommaire* que nous avons donnée, *de toutes les erreurs qui se sont introduites dans l'Église*, et des preuves que nous avons exposées de l'influence qu'a eue la Philosophie sur le Christianisme, on nous a témoigné le désir de voir paraître dans nos *Annales* une *Revue sommaire de tous les systèmes*

[1] Quia filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione suâ sunt. *S. Luc*, ch. XVI, v. 8.

philosophiques. Nous avouons d'abord la justesse de cette demande : en effet, un abrégé de l'histoire de la philosophie manque encore dans les classes de philosophie, et cet abrégé cependant est de toute nécessité. L'importance, si justement acquise aux études historiques, ne permet plus de s'en passer. Aussi avons-nous plus d'une fois tourné nos études sur cet objet. Cette science est déjà poussée fort loin en Allemagne. En France, à peine avons-nous l'important et utile, mais diffus et informe ouvrage de M. *de Gérando*[1]; M. Cousin vient d'y ajouter la traduction du *Manuel de l'histoire de la philosophie* de *Tennemann*, mais si ces ouvrages sont utiles pour les professeurs, ils sont loin d'avoir ce degré de précision, cette clarté, cette méthode si nécessaires pour pouvoir servir à tous les élèves. Quelque rebutant, quelque difficile que soit ce travail, persuadés de l'utilité qu'il peut avoir, et d'après le désir de nos abonnés, nous promettons de le reprendre et d'essayer de lui donner la forme la plus convenable pour qu'il puisse servir à fournir à nos lecteurs une connaissance exacte et claire de la marche de l'esprit humain dans les voies de la philosophie.

Nos travaux sur la *Géologie* ont paru plaire à la plupart de nos abonnés, nous sommes tout prêts à les compléter, par l'analyse des ouvrages de M. Cuvier, de Blummenbach, de Deluc.

Une autre branche importante des sciences humaines sera aussi abordée dans nos prochains numéros, *l'Astronomie*; cette science que l'on avait aussi fait témoigner contre la Bible. Nous examinerons tous ces calculs prétendus astronomiques et exacts, que l'on avait attribués aux Chaldéens et aux Chinois, et nous prouverons par l'autorité de nos plus célèbres astronomes qu'ils ne présentent rien de fondé, ou de contraire à nos Écritures. Ces travaux sont encore prêts.

Un plus grand développement sera aussi donné à la partie des *Nouvelles*. Nous nous proposons de faire mieux connaître l'état des différentes Églises catholiques du monde, soit par des *correspondances directes* que nous avons ouvertes avec des personnages distingués de ces Églises, soit en recueillant dans les journaux tout ce qui peut y avoir rapport.

[1] *Histoire comparée des systèmes de philosophie*; 2 vol. in-8°.

Plusieurs abonnés nous ont fait part du projet qu'ils avaient de nous faire passer quelques matériaux pour nos *Annales*. Nous répondons ici à tous, et les assurons que leurs travaux seront reçus avec reconnaissance et que nous en userons avec le plus sincère plaisir.

On aura remarqué sans doute que pour donner un peu plus de variété à des articles, nécessairement tous un peu graves, nous faisons entrer trois sortes de matériaux dans la composition de chaque cahier. En tête nous plaçons quelque article de circonstance, ou qui se rapporte à quelque chose d'un intérêt présent ; au milieu sont les citations ou les matières plus sérieuses; à la fin les extraits de voyages, ou autres articles piquant un peu plus la curiosité.

Tels sont nos projets pour l'avenir.

Que, s'il nous est permis de jeter un coup-d'œil sur nos travaux passés, nous osons en appeler à nos abonnés eux-mêmes pour preuve que notre zèle ne s'est pas refroidi, et que nous ne nous sommes pas déviés du plan et de la voie dans lesquels nous étions entrés. Nous osons le conclure, car nous le disons ouvertement, aucun reproche tant soit peu grave ne nous est parvenu de la part d'aucun des hommes respectables par leur science, qui nous honorent de leur confiance : chose, nous pouvons le dire, assez rare ; car, dans les sciences, comme dans la politique, il est peu de questions qui n'aient été détournées malheureusement en sujet de division. Nous continuerons à marcher dans les mêmes voies que nous avons suivies jusqu'ici.

Quelques personnes, pleines de sympathie pour nos efforts et nos doctrines, ont semblé douter, vu le malheur des tems, qui pèsent particulièrement sur les personnes auxquelles s'adresse notre journal, des élémens de sa prospérité et de sa continuation. Le Tableau suivant les mettra à même de juger exactement de notre position ; il prouvera à tout le monde que les catholiques, comprenant de mieux en mieux leurs devoirs et les besoins du siècle, entrent de grand cœur dans la voie de la science.

STATISTIQUE DES ABONNÉS DES ANNALES,

CLASSÉS PAR DÉPARTEMENS, AU 30 JUIN 1831.

Ain.	7	*Report.*	209	*Report.*	429
Aisne.	4	Hérault.	13	Pyrénées (H.-)	8
Allier.	1	Ille-et-Villaine.	22	Pyrénées-Orientales.	2
Alpes (B.).	13	Indre.	0	Rhin (B.-)	9
Alpes (H.).	3	Indre-et-Loire.	5	Rhin (H.-).	10
Ardèche.	3	Isère.	11	Rhône.	11
Ardennes.	4	Jura.	10	Saône (H.-).	10
Arriège.	7	Landes.	3	Saône-et-Loire.	6
Aube.	0	Loir-et-Cher.	2	Sarthe.	13
Aude.	6	Loire.	3	Seine.	57
Aveyron.	0	Loire (H.-).	4	Seine-Inférieure.	4
B.-du-Rhône.	14	Loire-Inférieure.	20	Seine-et-Marne.	5
Calvados.	13	Loiret.	2	Seine-et-Oise.	13
Cantal.	3	Lot.	4	Sèvres (Deux-).	3
Charente.	4	Lot-et-Garonne.	2	Somme.	6
Charente-Inférieure.	13	Lozère.	0	Tarn.	12
Cher.	1	Maine-et-Loire.	4	Tarn-et-Garonne.	10
Corrèze.	3	Manche.	5	Var.	7
Corse.	0	Marne.	8	Vaucluse.	4
Côte-d'Or.	6	Marne (H.-)	2	Vendée.	5
Côtes-du-Nord.	24	Mayenne.	7	Vienne.	9
Creuse.	5	Meurthe.	6	Vienne (H.-).	3
Dordogne.	4	Meuse.	7	Vosges.	7
Doubs.	15	Morbihan.	14	Yonne.	2
Drôme.	11	Moselle.	4		
Eure.	5	Nièvre.	11	Suisse.	4
Eure-et-Loir.	5	Nord.	17	Belgique.	7
Finistère.	5	Oise.	11	Autriche.	2
Gard.	7	Orne.	7	Sardaigne.	4
Garonne (H.-).	9	Pas-de-Calais.	9	Bavière.	1
Gers.	4	Puy-de-Dôme.	7		
Gironde.	10	Pyrénées (B.-)	10	Amérique.	1
Total.	209	*Total.*	429	*Total général.*	662

Nous n'avons pas besoin d'avertir que la majeure partie de ces abonnés appartient encore à cette classe si calomniée, au Clergé, et qu'un heureux, un immense mouvement se fait dans son sein, surtout dans quelques départemens que l'on reconnaîtra facilement dans ce Tableau.

On le voit : notre liste est augmentée de soixante-cinq de plus que celle du premier Sémestre. Et ce ne sont pas les seuls qui se soient réunis à nous, ils sont au nombre d'environ 150. Parmi ceux qui ont cessé leur abonnement, se trouvent ce grand nombre de personnes que la dernière révolution a frappées dans leurs intérêts, et qui la plupart nous ont fait parvenir le regret qu'elles éprouvaient de ne pouvoir continuer à nous suivre dans nos intéressans travaux.

Il nous sera permis de faire remarquer aussi que nous ne nous sommes pas montrés ingrats envers nos abonnés. Ce volume comptera 42 pages de plus que le précédent; outre cela nous avons ajouté des *Planches lithographiques*, dont le prix représente plus de trois feuilles d'impression. Au lieu de deux que nous avions promises, c'est trois que nous donnons.

Au reste, ce n'est point encore là le terme fixé aux améliorations que nous nous proposons de faire aux Annales : elles sont seulement telles que nous le permet le nombre de leurs abonnés. Notre secrète ambition est toujours de porter nos publications à 6 feuilles (96 pages) par mois, et de les faire paraître par livraison de 48 pages, tous les 15 jours, *sans augmenter le prix de l'abonnement*. Mais pour cela, il faut que nous arrivions au moins à 1,000 abonnés. Ce nombre, nous le savons, serait facilement atteint, si les tems étaient plus calmes, plus assurés, si notre journal était connu également dans tous les départemens. Mais il faut bien penser que plus les tems sont mauvais, et plus il est nécessaire de faire d'efforts pour s'opposer aux mauvaises doctrines, pour répandre les bonnes.

Nous nous permettons d'appeler l'attention de ceux de nos abonnés, qui se trouvent en si petit nombre dans certains départemens, pour les prier de faire connaître leurs numéros aux personnes qui pourraient s'y abonner. Nous les prévenons même, que sur leur avis, nous adresserons des exemplaires à ceux qui désirent les connaître, avec la seule charge de les renvoyer, s'ils ne veulent pas s'inscrire.

C'est aussi parmi la jeunesse que nous voudrions surtout voir répandre notre recueil; c'est pour elle principalement qu'il est fait, c'est à elle qu'il convient; elle y trouvera, nous le pensons, de quoi satisfaire cette envie de connaître, cette soif de science qui la dévore, et qui, malheureusement, quelquefois la tue. Avec nous, il n'est rien de semblable à craindre ; notre science est saine, chaste, innocente, elle est divine, amie de Dieu et amie des hommes. Les noms que nous citons sont ceux qui sont l'orgueil de notre siècle, la gloire de notre France. Les connaissances auxquelles nous voulons l'initier, sont le fruit des veilles et des travaux des savans les plus célèbres. Ils veulent bien quelquefois nous aider de leurs conseils, et écouter eux-mêmes nos

paroles; et ils trouvent nos intentions droites et notre bouche sincère. Que les jeunes gens nous croient, nous ne voulons ni les tromper, ni les humilier, ni les faire reculer, reproches communs dans un certain monde contre ceux qui professent nos doctrines. Mais nous essayons de les conduire, en amis, au milieu de ce labyrinthe des sciences humaines, où sont placés sans ordre, des ossemens et des fleurs, des plaines et des précipices, la lumière et les ténèbres, la vie et la mort.

En finissant cette espèce de communication familière, qui s'adresse toute à nos abonnés, en union avec eux de croyances, de principes, de charité, de douleurs et de joies, de contentement et de tristesse, fléchissons le genou devant notre Dieu, remercions-le du bien qui se fait, demandons avec instance l'arrivée de celui qui ne se fait pas encore, et conjurons-le de toute notre âme qu'il veuille hâter le moment de *son règne sur cette terre.*

A. BONNETTY.



Nouvelles et Mélanges.

NOUVELLES.

EUROPE.

ROME. — *Statistique de sa population.* — *Le Diario di Roma* public le tableau suivant de la population de cette ville pendant l'année qui s'est écoulée entre Pâques de 1829 et Pâques de 1830.

Eglises paroissiales,		54
Familles		74,305
Evêques		30
Prêtres		1,455
Moines et Religieux		1,986
Religieuses		1,385
Séminaristes		560
Hérétiques, Turcs, infidèles, non compris les Juifs		266
Personnes préparées à la Communion		107,433
Personnes non préparées à la Communion		39,852
Mariages		1,068
Garçons baptisés	2,339	Total 4,690
Filles baptisées	2,351	
Morts des deux sexes		4,995
Hommes de tous âges		77,475
Femmes de tous âges		69,810
Total de la population		147,285

De cette table comparée à celle de l'année précédente, il résulte que la population de Rome a augmenté, en 1830, de 2,744 âmes ; les naissances ont été de 1 à 31 $\frac{4}{10}$; les morts de 1 à 29 $\frac{5}{10}$; les naissances des deux sexes à peu près égales; les mariages, de 1 à 4 $\frac{4}{10}$, relativement aux naissances ; les naissances ont été de 791 par mois, ou de 26 par jour ; les morts de 416 par mois, ou de 14 par jour.

Diario di Roma.

ASIE.

ILE DE CEYLAN.—*Eclipse de lune servant à prouver aux indigènes la fausseté de leur religion, et le peu de science des Brahmes.*—Les astronomes Ceylanais doutaient que les Européens fussent capables de calculer les éclipses avec exactitude ; ils croyaient même que ceux qui les prédisaient n'en venaient à bout qu'en faisant quelques petits présens à un astronome Hindou, qui leur communiquait sa science. Aussi grande était la confiance du peuple dans les astronomes, qui la plupart remplissant aussi les fonctions de prêtres, appuyaient leurs prédications sur la prédiction des éclipses.

Heureusement pour les européens, une éclipse de lune, arrivée le 20 mars 1830, leur fournit une occasion favorable de rectifier l'erreur des Ceylanais.

Visnavadam, vieux Brahmine de Batlicota, nommé par distinction *le docte Brahmine,* et doué réellement de plus de connaissances en astronomie qu'aucun de ses compatriotes habitant le canton, avait publié un almanach ceylanais.

Les missionnaires américains (méthodistes), établis à Djafna, ayant examiné cet ouvrage, trouvèrent que le calcul de l'éclipse contenait trois erreurs assez manifestes pour être remarquées même par des observateurs superficiels. Suivant Visnavadam, l'éclipse devait commencer 15 minutes plus tard, durer 24 minutes plus long-tems et couvrir trois doigts de plus du disque de la lune, que ne le montrait le calcul véritable.

Lorsque le tems de l'éclipse approcha, on dit au faiseur d'almanach que son calcul était inexact; en conséquence il le revit, mais il obtint le même résultat. Il refit la même opération, aidé de quelques-uns de ses compatriotes, qui connaissaient ces matières ; tous confirmèrent les assertions exposées dans l'almanach. Bien persuadés de leur justesse, ils semblaient fiers de l'espoir de voir l'exactitude des deux calculs soumise à l'épreuve de l'observation.

Comme il fut question de ce sujet dans le voisinage, il éveilla l'attention de plusieurs personnes qui sont intéressées au maintien de l'idolâtrie. Un pandarem, qui a la réputation d'être plus instruit que la plupart des autres de la paroisse, prit des précautions particulières pour que le sujet fût si bien compris, qu'il ne laissât point par la suite le moindre prétexte au doute ou à la discussion. Il vint plusieurs fois chez le Principal du séminaire, afin qu'il lui dit bien nettement les trois points sur lesquels roulait la différence. Il se fit aussi expliquer la méthode usitée par les Européens pour calculer le tems, de manière à déterminer promp-

tement l'heure et les minutes, par une montre ou une horloge, et de la comparer avec ses livres conformément à la méthode de calcul des Hindous, et il résolut de se trouver en personne à notre logis pour voir l'éclipse.

Comme on croit généralement dans le pays qu'il existe une liaison inséparable entre la science et la religion, et que la prédiction des éclipses est une preuve de la vérité du système d'astromonie indigène, si enflé à leur avantage, le point en discussion ne concernait pas seulement un essai d'habileté dans les calculs astronomiques, mais il touchait essentiellement l'un des argumens les plus communément employés pour soutenir le système de l'Idolâtrie hindoue.

Le soir de l'éclipse, qui commençait 9 minutes après le coucher du soleil, plusieurs personnes se réunirent près du séminaire pour être témoins du résultat. Je passerai sous silence diverses circonstances, dont plusieurs étaient passablement amusantes, et je me contenterai de remarquer que tous les spectateurs, même le pandarem, eurent la démonstration la plus satisfaisante, d'après le témoignage de leurs yeux, que les calculs de leurs compatriotes étaient inexacts sur les trois points dont il a été question plus haut.

Pendant la marche de l'éclipse on lisait dans la chapelle du séminaire un discours sur les éclipses. En expliquant la cause des éclipses de lune, toutes les lampes, excepté celle qui était attachée à un planétaire, et qui représentait le soleil, étaient éteintes, on vit la lune artificielle éclipsée en partie par l'ombre de la terre. Cette représentation correspondait si bien avec ce que l'on savait de la position relative du corps céleste au commencement de l'éclipse, qu'à une seule exception près, toutes les personnes présentes furent disposées à admettre la vérité de la théorie qui avait été expliquée ; ainsi les deux serpens Rahon et Kiton, qui, suivant le système hindou, sont supposés saisir périodiquement le soleil et la lune et occasioner ainsi les éclipses, furent changés en deux ombres, l'une de la lune, l'autre de la terre.

De tous les travaux du séminaire, nul n'a produit autant d'effet que celui-ci sur les différentes classes d'habitans du voisinage, pour éveiller leur attention sur le mérite comparatif des deux différens systèmes que l'on enseigne maintenant dans le canton.

Le pandarem écouta la leçon d'astronomie avec beaucoup d'intérêt, et fit plusieurs questions très-judicieuses ; depuis ce tems il a montré plus de candeur et de docilité sur ce sujet que les autres indigènes, également intéressés à soutenir le système dominant. Il a essuyé de grands reproches, pour avoir cédé à la conviction de son esprit, et pour avoir parlé ouvertement en faveur de la nouvelle théorie. Maintenant tous les efforts

tendent à prouver qu'il n'existe nulle liaison entre le système d'astronomie des indigènes, et leur religion, et que quand même le premier serait renversé, le système religieux n'en serait pas moins intact.

C'est beaucoup pourtant que de voir tomber une des pierres de cet immobile édifice des croyances hindoues.

Asiatic journal. Avril 1831.

MÉLANGES

Histoire d'Amérique, composée par un auteur indien. — David Cosick, indien de la tribu de la Tascarora a publié dernièrement à Lawistown, comté de Niagara, *une esquisse de l'histoire ancienne des six nations;* ouvrage qui comprend une histoire de la fondation de la grande île de la Nouvelle-Amérique du Nord, des deux enfans nés, et de la création de l'univers; une notice sur l'établissement des aborigènes de l'Amérique septentrionale, et sur leurs dissensions intestines; sur l'origine du royaume des cinq nations, qui était appelé *Longue-maison*, sur les guerres, les animaux, etc.

Liter. chronicle.

Antiquités mexicaines.—M. Poinsett a envoyé du Museum de la Société littéraire et philosophique de Charleston plusieurs curieux échantillons d'ancienne sculpture mexicaine. Cette collection consiste en images, ainsi qu'en une grande figure de serpent, animal dont il paraît que les Mexicains aimaient la représentation, et qui était pour eux, vraisemblablement, l'objet d'un culte particulier. Ces images, dit-on, portent évidemment les caractères de l'antiquité, et le travail en est grossier; toutefois les symboles sont incontestablement mexicains.

Niles' weekly Regist.

Bibliographie.

De l'élection, et de la nomination des évêques; avec cette épigraphe : *Libera est institutione divinâ, nullique obnoxia terrenæ potestati Sponsa immaculati agni Christi Jesu* (Pius VIII ad episcopos provinciæ rhænanæ. 30 Junii 1830). 1 vol. in-8°; à Paris, chez Ed. Bricon, libraire. Prix : 4 fr. 50.

Mentor chrétien, ou Catéchisme de Fénelon; par M. l'abbé Legris-Duval; nouvelle édition, augmentée d'une lettre sur l'existence de Dieu, le christianisme et la véritable Eglise. In-18 de 3 feuilles 1/2; impr. de Séguin aîné, à Avignon.

Le Mois d'août, consacré au très-saint Cœur de Marie, pour se préparer à célébrer dignement la fête de ce très-saint cœur ainsi qu'on le pratique dans l'insigne collégiale de S.-Eustache, à Rome, où est établie la congrégation *primaria* du Sacré-Cœur de Marie; précédé d'un abrégé historique et pratique sur la dévotion à ce très-saint Cœur, et suivi d'une neuvaine pour la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge; par S.-Alphonse de Liguori; traduit de l'italien; 2e édition; in-18 de 3 feuilles 1/3. A Avignon, chez Séguin. Prix 60 c.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES, DES AUTEURS ET DES OUVRAGES.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

